3 1761 04220 8082

CHAUMAS
Libraire
BORDEAUX

20
24-29

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

ŒUVRES

DE MADAME

RICCOBONI

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

G. Staal del — *Sarazin imp. — Paris* — Regnault sc

HISTOIRE DU M^QUIS DE CRESSY

Elle s'arrache de ses bras avec un cri d'horreur

(Mme Riccoboni, Page 29)

Garnier frères, Editeurs

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

9

ŒUVRES

DE MADAME

RICCOBONI

GRAVURES SUR ACIER

D'APRÈS LES DESSINS DE G. STAAL

HISTOIRE DU MARQUIS DE CRESSY
LETTRES DE LA COMTESSE DE SANCERRE
HISTOIRE DE DEUX JEUNES AMIES
HISTOIRE D'ERNESTINE
LETTRES DE MYLADY CATESBY
HISTOIRE D'ALOÏSE DE LIVAROT
HISTOIRE D'ENGUERRAND

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215
1865

PQ
2027
R3
1865

780868

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

MADAME RICCOBONI

Les romans de madame Riccoboni n'ont pas été réimprimés depuis longtemps. La génération actuelle, beaucoup trop dédaigneuse du passé, les connaît fort peu ou du moins ne les connaît guère que de réputation. Tandis que tant d'autres ouvrages du même genre, très-inférieurs à ceux-ci, obtenaient un grand nombre d'éditions, les œuvres de madame Riccoboni ont été fort injustement négligées et sont devenues rares. C'est une sorte de nouveauté que nous présentons à un grand nombre de nos lecteurs, en leur offrant la fleur des romans de cette femme trop oubliée.

Madame Riccoboni (Marie-Jeanne Laboras de Mézières) naquit à Paris en 1713 ; d'autres, parmi lesquels madame de Genlis, disent en 1714. Elle commença par être comédienne et n'obtint comme telle qu'un succès peu décidé. Elle épousa Antoine Riccoboni, auteur et acteur médiocre, fils de Louis Riccoboni, acteur comme lui et directeur de la Comédie-Italienne, auteur de plusieurs ouvrages estimables.

Femme de cœur et douée d'une sensibilité très-vive, elle ne rencontra dans son ménage que des ennuis et des tracas[1]. Ce fut alors qu'après

[1] Elle quitta le théâtre en 1761.

avoir aidé, dit-on, son mari dans la composition de quelques comédies, elle chercha une consolation à des peines trop réelles dans la fiction et dans les aventures imaginaires. Le malheur et les chagrins l'engagèrent dans la littérature et lui firent trouver sa vocation.

Ses débuts furent heureux et lui assignèrent, dès les années 1758 et 1759, une place très-honorable parmi nos romanciers. Le succès du *Marquis de Cressy* et de *Mylady Catesby* fut tel, qu'on se refusa d'abord à les admettre comme l'œuvre d'une débutante, et que ses premiers ouvrages lui furent contestés à cause de leur mérite même. Ceux qu'elle publia plus tard prouvèrent jusqu'à l'évidence qu'elle était bien l'auteur de ces deux romans, et l'on ne songea plus à lui en disputer l'invention. On reconnut dans tous la même sensibilité, le même intérêt, le même talent d'exécution, et si les louanges eussent pu la consoler de ses chagrins, elle eût trouvé quelque adoucissement dans les témoignages d'estime et d'approbation qui lui furent donnés par les meilleurs critiques du temps.

Nous pourrions rapporter ici plusieurs de ces témoignages ; mais il nous paraît inutile de les multiplier. Nous citerons pourtant quelques-unes des lignes que la Harpe lui a consacrées dans son *Cours de littérature*. Après avoir nommé et caractérisé d'une manière rapide, mais expressive, quelques-unes des femmes qui se sont distinguées dans le roman, le célèbre critique continue ainsi :

« Mais celle qui, dans ce siècle (le dix-huitième), partage avec madame de Tencin la gloire de disputer la palme à nos meilleurs romanciers, est sans contredit madame Riccoboni.

« Les romans sont, de tous les ouvrages d'esprit, celui dont les femmes sont le plus capables. L'amour, qui en est toujours le sujet principal, est le sentiment qu'elles connaissent le mieux. Il y a dans la passion une foule de nuances délicates et imperceptibles, qu'en général elles connaissent mieux que nous, soit parce que l'amour a plus d'importance pour elles, soit parce que, plus intéressées à en tirer parti, elles en observent mieux les caractères et les effets. Cette fine et délicate observation est un des mérites qui distinguent madame Riccoboni...

« *Le Marquis de Cressy* et *Mylady Catesby* furent ses premiers essais, et ce sont des chefs-d'œuvre. Ce dernier eut un grand succès, quoique le principal ressort parût peut-être un peu forcé. Le roman est d'ailleurs conduit avec beaucoup d'art, et très-attachant. Il règne dans *le Marquis de Cressy* un grand intérêt d'action et de style. On y trouve surtout cette unité d'objet, si précieuse dans tous les genres. On y remarque des expressions heureuses et faites pour être retenues par le cœur, celle-ci, par exemple : *les âmes tendres tournent tout contre elles-mêmes.* J'avoue que de tout ce qu'a fait madame Riccoboni, *le Marquis de Cressy* est ce que je préférerais...

« Au reste, il n'y a pas un seul de ses ouvrages qu'on ne lise avec plaisir, et qui n'offre des morceaux très-bien faits et très-intéressants. Ce qui distingue l'auteur dans tout ce qu'elle a composé, c'est l'agrément de son style. Peu de femmes, peu d'hommes même, ont pensé avec autant de finesse et écrit avec autant d'esprit.

« A l'égard d'*Ernestine*, quoique ce soit la moindre production de l'auteur pour l'étendue, c'est peut-être la première pour l'intérêt et la grâce. C'est un morceau fini qui suffirait seul à un écrivain. On pourrait appeler *Ernestine* le diamant de madame Riccoboni. »

Madame de Genlis a consacré quelques pages faciles mais peu expressives, à madame Riccoboni. Dans sa courte notice, légèrement empreinte de pédantisme, elle commet des erreurs et des confusions singulières, et pour une femme qui prodiguait tant le mot *historique*, elle se montre bien peu exacte. N'imagine-t-elle pas de prendre Antoine Riccoboni pour Louis Riccoboni son père, et de nous donner la liste complète des ouvrages de celui-ci, qu'elle croit être le mari de la *romancière?* Pour le coup, ce n'est pas le cas de s'écrier : *historique.* Madame de Genlis a fait souvent de ces bévues, et il faut se défier de son érudition ; ce qui ne l'empêchait pas d'être une femme d'esprit et d'avoir fait un petit chef-d'œuvre, *Mademoiselle de Clermont*. Elle juge d'ailleurs madame Riccoboni avec une bienveillance qui ne lui est pas ordinaire et qu'elle ne pratique constamment qu'envers elle-même. Sa préférence marquée est pour *Catesby*, qu'elle déclare le plus agréable des romans de notre auteur : « Il est écrit, dit-elle, avec grâce et légèreté ;

les sentiments en sont vrais et bien exprimés, et il est rempli de détails charmants. » Elle loue également *Ernestine* et quelques autres ouvrages ; elle loue la suite de *Marianne*, due, comme on sait, à madame Riccoboni ; mais elle se prononce avec véhémence contre *le Marquis de Cressy*, qu'elle accuse pieusement d'être une œuvre immorale. On sait que, depuis sa conversion, madame de Genlis, jadis beaucoup trop philosophe et bien moins scrupuleuse, voyait de l'immoralité partout. A l'en croire, *le Marquis de Cressy* entacherait la mémoire de son auteur. Nous croyons que nos lecteurs ne partageront point en cela l'opinion de madame de Genlis, et nous adoptons pour notre compte le jugement de la Harpe comme plus vrai et plus équitable.

Madame de Genlis finit pourtant sa notice par des paroles mieux avisées et plus clémentes, que nous citons en terminant :

« Madame Riccoboni est morte dans la pauvreté, en 1792. Par ses talents, son caractère et sa bonté, elle méritait un sort plus heureux. »

F. L.

HISTOIRE

DU

MARQUIS DE CRESSY

HISTOIRE

DU

MARQUIS DE CRESSY

Monsieur le duc de Vendôme, ayant glorieusement terminé la guerre d'Espagne, revint à la cour, suivi d'une brillante jeunesse; victorieuse sous ses étendards, elle partageoit avec lui l'honneur de ses triomphes.

Parmi ceux qui s'étoient distingués dans la dernière campagne, le marquis de Cressy, par une attention particulière du prince qui l'aimoit, avoit eu occasion de montrer ce que peuvent le zèle, le courage et la fermeté dans le cœur d'un François; heureux si des qualités si nobles eussent pris leur source dans l'amour de la patrie et dans cette généreuse émulation naturelle aux belles âmes, plutôt que dans un désir ardent de s'avancer, d'effacer les autres, et de parvenir à la plus haute fortune!

Le marquis entroit dans sa vingt-huitième année lorsqu'il reparut à la cour après six ans d'absence. Il étoit maître de lui-même; assez riche, si ses désirs eussent été modérés; mais, dominé par l'ambition, le bien de ses pères ne pouvoit suffire à l'état qu'il avoit pris; il songea à le soutenir, même à l'augmen-

ter. Une grande naissance, une figure charmante, mille talents, une humeur complaisante, l'air doux, le cœur faux, beaucoup de finesse dans l'esprit, l'art de cacher ses vices et de connoître le foible d'autrui, fondoient ses espérances : elles ne furent point déçues : un tel caractère réussit presque toujours. L'apparence des vertus est bien plus séduisante que les vertus mêmes, et celui qui feint de les avoir a bien de l'avantage sur celui qui les possède.

Le marquis de Cressy devint en peu de temps l'admiration des deux sexes. Les hommes recherchèrent son amitié, et les femmes désirèrent sa tendresse; mais celles qui tentèrent de l'engager trouvèrent dans son cœur une barrière difficile à forcer. De toutes les passions, l'intérêt est celle qui cède le moins aux attaques du plaisir.

Le marquis résista longtemps aux douceurs qui lui étoient offertes, même à sa vanité. Le titre envié d'homme à bonnes fortunes le toucha bien moins que l'espoir d'une alliance qu'une conduite sage pouvoit lui procurer. Sans pénétrer ses desseins, on vit son indifférence, et le peu de succès ayant rebuté les femmes qui ne vouloient que plaire, la difficulté anima celles dont l'âme tendre, les désirs timides et réglés par la décence, sembloient dignes de vaincre la résistance d'un homme si capable en apparence de rendre heureuse celle qui parviendroit à toucher son cœur.

Madame la comtesse de Raisel et mademoiselle du Bugei furent de ces dernières. La comtesse, veuve depuis deux ans d'un mari qu'elle n'aimoit pas, dont l'âge avancé et l'humeur fâcheuse ne lui avoient fait connoître le mariage que par ses dégoûts, sembloit s'être destinée à vivre libre; elle entroit dans sa vingt-sixième année; sa taille étoit haute, majestueuse; ses yeux pleins d'esprit et de feu; une physionomie ouverte annonçoit la noblesse et la candeur de son âme; la bonté, la douceur et la générosité, formoient le fond de son caractère; incapable de

feindre, elle l'étoit aussi de concevoir la plus légère défiance : on lui inspiroit difficilement de l'amitié; mais, quand elle aimoit, elle aimoit si bien qu'il falloit mériter sa haine pour la ramener à l'indifférence. Une naissance illustre, une fortune immense, étoient les moindres avantages qu'une femme telle que madame de Raisel pût offrir à l'heureux époux qu'elle daigneroit choisir.

Adélaïde du Bugei n'avoit guère plus de seize ans ; tout ce que la jeunesse peut donner de fraîcheur et d'agrément étoit répandu dans ses traits et sur toute sa personne; à un esprit naturellement vif et perçant elle joignoit ce charme inexprimable que donnent l'innocence et l'ingénuité. Elle n'avoit plus de mère. M. du Bugei venoit de la retirer de l'abbaye de Chelles, dans le dessein de la marier. La fortune d'Adélaïde n'étoit pas considérable ; la plus grande partie de celle de son père consistoit en bienfaits du roi. Mais l'ancienneté de sa maison, les services de ses aïeux, son mérite et sa beauté, lui promettoient un sort bien différent de celui dont l'intérêt et l'amour la rendirent la triste victime.

Telles étoient les deux personnes dont M. de Cressy fit naître les premiers sentiments. Elles étoient alliées, et l'amitié les unissoit; mais la différence de leur âge n'admettoit point entre elles cette intimité qui bannit toute réserve. La comtesse gardoit son secret par prudence, et mademoiselle du Bugei ignoroit qu'elle en eût un à confier.

M. de Cressy se trouvoit plus souvent avec Adélaïde qu'avec la comtesse. Il alloit presque tous les jours dans une maison où elle étoit familière. Il s'aperçut du désordre où la jetoit sa présence, et connut le penchant de son cœur. Il sentoit un plaisir secret en observant l'impression qu'il faisoit sur ce cœur simple et vrai ; mais, comme il étoit fort éloigné de borner son ambition à la fortune qu'elle pouvoit lui apporter, il rejeta d'abord toute idée de profiter des dispositions d'Adélaïde : mais le temps,

la vanité, le désir, l'amour peut-être, détruisirent cette sage résolution, et lui présentèrent un moyen d'entretenir le goût que mademoiselle du Bugei lui laissoit voir, sans rien changer au plan déjà formé pour son élévation.

Ainsi, cachant à tous les yeux les nouveaux sentiments dont il étoit occupé, il affecta de ne lui marquer aucun égard qui pût les dévoiler, et s'attacha à lui rendre des soins dont elle seule pût s'apercevoir. Cette conduite adroite fit l'effet qu'il en avoit attendu : Adélaïde se crut aimée ; son cœur, prévenu par une forte inclination, s'enflamma peu à peu ; et sa passion devint si puissante sur son âme, que l'ingratitude et la perfidie du marquis ne purent dans la suite ni l'éteindre ni la lui rendre moins chère.

Madame de Gersay, chez laquelle Adélaïde et le marquis se rencontroient si souvent, étoit sœur du feu comte de Raisel, et ne voyoit point sa veuve, honteuse de lui avoir intenté un procès sur des prétentions assez mal fondées. Comme elle en jugeoit autrement, et qu'il y avoit peu de temps que cette affaire étoit terminée, son ressentiment duroit encore. Cet effet du hasard fit que madame de Raisel et Adélaïde ne s'aperçurent jamais de leur rivalité.

La maison qu'occupoit M. du Bugei avoit un jardin, dont une des portes s'ouvroit sur une promenade publique. Avec le temps, M. de Cressy parvint à engager Adélaïde à profiter de cette commodité pour lui parler les soirs. La beauté de la saison où l'on entroit alors rendant ces promenades très-naturelles, elle n'imagina pas qu'il y eût le moindre risque à lui accorder cette faveur ; elle sortoit de chez elle suivie d'une gouvernante, dont l'humeur trop facile se prêtoit aux désirs de sa jeune élève, qui, charmée de ces entretiens, ne prévoyoit aucun des périls où ils pouvoient l'exposer. M. de Cressy, profitant de l'avantage que lui donnoient sur elle l'expérience et l'artifice, en échauffant peu à peu son cœur, l'amenoit insensiblement à lui avouer tout

l'amour qu'elle sentoit pour lui : aveu dangereux, dont un amant conteste la vérité jusqu'au moment où de preuve en preuve il nous conduit à lui en donner une après laquelle le doute se dissipe et le désir s'envole.

Cependant madame de Raisel, ne trouvant rien dans sa raison capable de s'opposer à sa naissante inclination, souhaitoit ardemment que le marquis lui rendît des soins. La retenue de son sexe et sa modestie naturelle ne pouvoient lui permettre de faire les premiers pas : quoique ses intentions eussent pu justifier ses démarches, elle n'osoit en faire aucune ; il lui paroissoit honteux d'employer l'entremise d'un ami, et d'acheter par une sorte de bassesse un bonheur qu'elle rougiroit d'avoir obtenu, et qui seroit continuellement troublé par l'incertitude des motifs qui auroient déterminé M. de Cressy à rechercher sa main. Son cœur délicat ne vouloit rien devoir à la fortune, il cherchoit un bien plus précieux que tous ceux qui attirent les hommes ordinaires : c'étoit la douceur d'une tendresse sentie et partagée, d'une union dont l'amour formât les liens, et dont l'estime et l'amitié resserrassent à jamais les nœuds.

Malgré l'ambition du marquis, il n'eût jamais osé prétendre à madame de Raisel, elle venoit récemment de refuser un parti après lequel il sembloit qu'aucun autre ne pût s'offrir ; il étoit bien éloigné d'imaginer qu'il fût assez heureux pour lui plaire. Quand la comtesse se rencontroit avec lui, la crainte de laisser échapper des marques de son penchant lui donnoit un air de réserve et d'embarras que M. de Cressy, naturellement enjoué, prenoit pour une froideur de caractère peu propre à l'attirer ; madame de Raisel, charmante où il n'étoit pas, perdoit en le voyant cette vivacité qui rend aimable et donne de la grâce à tout ce qu'on fait ; l'agitation de son cœur suspendoit les agréments de son esprit ; elle se taisoit, ou disoit des choses si indifférentes, que le marquis, prévenu contre le sérieux où il la voyoit toujours, avoit une sorte d'éloignement pour elle ; quoi-

que sa maison fût une des plus brillantes de la cour, qu'il y eût été présenté, même accueilli, c'étoit celle où on le trouvoit le plus rarement.

Pendant qu'Adélaïde s'abandonnoit au charme séduisant d'une passion dont rien ne troubloit encore la douceur; que madame de Raisel, chaque jour plus sensible, entretenoit avec complaisance un désir dont elle étoit uniquement occupée, la marquise d'Elmont, conduite par la vanité, ou peut-être par un motif moins excusable, entreprit de vaincre l'indifférence de M. de Cressy, ou, si elle ne pouvoit s'en faire aimer, de lier avec lui cette espèce de commerce où le caprice et la liberté, tenant la place du sentiment, ôtent à l'amour toutes ces erreurs aimables dont il se nourrit, en font une sorte de goût où le cœur ne prend jamais de part, et qui donne moins de plaisir qu'il ne produit de regret.

Madame d'Elmont étoit une de ces femmes qui, n'ayant aucune des vertus de leur sexe, adoptent follement les travers de celui qu'elles prétendent imiter; qui, loin de chercher à en acquérir la force et la solidité, en prennent seulement l'audace et la licence, et qui, livrées au déréglement de leur imagination, s'honorent du nom d'homme, parce que, indignes de celui de femmes estimables, elles ont osé renoncer à la pudeur, à la modestie, et à la délicatesse de sentiment, qui est la marque distinctive de leur être.

Telle étoit celle qui prit du goût pour M. de Cressy, et fit éclater le dessein formé de se l'attacher : mais comme un pareil engagement ne convenoit ni à ses vues ni à la situation actuelle de son cœur, il le rejeta absolument, feignit d'ignorer les intentions de la marquise, l'évita partout; et, sans manquer à ce qu'il devoit à son rang et à son sexe, il sut éluder ses poursuites et se défendre de ses atttaques.

La haute opinion que madame d'Elmont avoit d'elle-même et l'orgueil dont elle étoit remplie lui persuadèrent qu'un

homme capable de résister à ses avances étoit moins gardé par l'indifférence que lié par un amour secret et heureux. Attachée à cette idée, et guidée par le dépit et la curiosité, elle observa les démarches du marquis, fit épier ses pas, et tarda peu à découvrir que mademoiselle du Bugei étoit l'objet de ses empressements : ainsi, la regardant comme le seul obstacle qu'elle eût à vaincre pour réussir dans ses projets, elle résolut de troubler une intrigue si opposée à ses désirs, et de priver Adélaïde d'un bien dont elle-même souhaitoit vivement la possession.

Comme on voit les actions des hommes, et qu'on en pénètre rarement les motifs, il est bien des occasions dans la vie où la noirceur et la malignité se parent aisément des traits de la justice et de la probité. Madame d'Elmont, instruite des promenades fréquentes d'Adélaïde et de l'exactitude du marquis à l'y accompagner, écrivit à M. du Bugei pour l'informer qu'un homme aimable, dont elle taisoit le nom, avoit les soirs des rendez-vous avec sa fille. C'est ainsi que, cachant sa basse jalousie sous l'apparence de l'amitié qu'elle avoit pour M. du Bugei, elle porta dans l'âme d'Adélaïde le premier mouvement de la douleur. Ce ne fut point assez pour elle d'entendre les reproches d'un père irrité, de recevoir un ordre précis de ne plus parler à celui qu'elle aimoit; en lui découvrant où pouvoit tendre la conduite mystérieuse de cet amant, on lui apprit à craindre qu'il n'eût pas pour elle le respect et la tendresse qu'elle méritoit à tant de titres de lui inspirer.

Le caractère de mademoiselle du Bugei ne lui permettoit pas de nier une vérité que son trouble confirmoit assez : un aveu sincère de ce qui s'étoit passé entre elle et le marquis mit M. du Bugei dans un embarras extrême. M. de Cressy ne s'étoit avancé sur rien dont on pût tirer avantage pour pénétrer son cœur; il n'avoit fait aucune offre, aucune demande; et ses expressions, menagées avec adresse, donnoient peu de lumières sur ses desseins; mais Adélaïde aimoit, elle se croyoit aimée.

M. du Bugei estimoit le marquis, et désiroit le bonheur de sa fille ; il prit le parti de contraindre M. de Cressy à s'expliquer ; et, ne voulant point paroître dans cette affaire, il dicta ce billet à Adélaïde, qui l'écrivit sans oser résister à sa volonté :

« L'honneur que vous m'avez fait, monsieur, de vous entretenir souvent avec moi a été remarqué par des personnes qui en ont pris occasion de me croire imprudente. Ne m'accusez ni de caprice ni d'impolitesse, en me voyant changer de conduite avec vous ; et trouvez bon que je ne vous parle plus ni en public ni en particulier, à moins que je n'en reçoive l'ordre de mon père : si vous ne l'engagez pas vous-même à me le donner, oubliez-moi pour toujours. »

Elle pleuroit si fort en écrivant, que son père, touché de ses larmes, s'avança vers un balcon, et s'y appuya pour cacher son attendrissement. Adélaïde, tout occupée de sa douleur, partageant déjà celle de son amant, sans songer qu'elle lui offroit un moyen de devenir heureux, vit seulement la privation de ces entretiens qui l'enchantoient ; et, saisissant le moment où son père ne la regardoit pas, elle écrivit ces mots sur un petit papier :

« Vous dire de m'oublier? Ah ! jamais ! on m'a forcé de l'écrire; rien ne peut m'obliger à le penser ni à le désirer. »

Elle glissa ce papier dans sa lettre, et se hâta de la fermer : son père l'ayant envoyée sur-le-champ, elle en attendit la réponse avec toute l'inquiétude que peuvent causer l'amour et la crainte dans un cœur où l'on vient d'élever un doute sur l'objet de ses plus chers désirs.

M. de Cressy n'étoit point chez lui lorsqu'on y porta ce billet, il avoit cherché Adélaïde tout le soir ; surpris de ne la trouver ni chez madame de Gersay, ni dans le jardin, il ne pouvoit concevoir pourquoi elle manquoit à leur rendez-vous ordinaire.

Il ne rentra qu'à deux heures du matin : cette lettre qui lui fut remise le surprit et le chagrina : il en connut aisément l'au-

teur ; mais il fut pénétré d'un sentiment si tendre en lisant ce petit papier, preuve si décidée de l'amour d'Adélaïde, qu'il fut tenté de sacrifier tous ses projets de grandeur et de fortune à l'attrait du bonheur véritable qu'il pouvoit trouver dans la possession d'une fille charmante dont il étoit adoré.

Il ne pouvoit se dissimuler que le penchant d'Adélaïde pour lui n'eût peut-être jamais pris de force s'il n'avoit eu l'art de l'entretenir et de l'augmenter en lui parlant avec assiduité, en lui montrant une préférence décidée, enfin en lui persuadant qu'il l'aimoit ardemment lui-même. En pensant au regret, à la douleur où ses refus pouvoient la livrer, aux reproches qu'elle seroit en droit de lui faire, il sentit au fond de son cœur ce mouvement juste et vrai que la nature imprime en nous, qui déchire le voile dont l'amour-propre couvre nos erreurs, nous fait rougir de nos fautes, et nous porte à les réparer ; mouvement qui nous conduiroit peut-être plus sûrement que les principes d'une raison étudiée, si nous avions la force de l'écouter et de le suivre. Quelle riante image s'offroit à l'idée de M. de Cressy, si, faisant céder l'ambition à la tendresse, au devoir, à l'honneur, il portoit dans l'âme d'Adélaïde une joie dont il partageroit les transports ! quel plaisir de lire dans les yeux d'une personne aimée la douce satisfaction qu'on vient d'y répandre ! et quel bien est comparable à celui qui naît de la certitude d'avoir rempli l'engagement qu'un cœur noble contracte avec lui-même !

Il se le peignit, ce bien véritable, mais il ne put se résoudre à l'acheter par la perte de ses espérances ; il passa la nuit dans la plus grande agitation ; et, son amour et ses désirs cédant enfin à l'ambition, penchant invincible de son cœur, il fit cette réponse à mademoiselle du Bugei :

« Mademoiselle, rien ne peut me consoler d'avoir été la cause innocente qu'on ait osé trouver quelque chose à reprendre dans la conduite d'une personne aussi respectable que vous. J'approuverai tout ce que vous ferez, sans me croire en droit de vous en

demander la raison. Que je serois heureux, mademoiselle, si ma fortune et les arrangements qu'elle me force de prendre ne m'ôtoient pas la douceur d'espérer un honneur dont mon respect et mes sentiments me rendroient peut-être digne, mais que mon état présent ne me permet pas de rechercher! J'ai l'honneur d'être, » etc.

Cette lettre fut remise à M. du Bugei, suivant l'ordre qu'il en avoit donné. La réponse du marquis lui fit peu de peine. Comme il avoit d'autres vues pour sa fille, que le seul désir de la satisfaire eût pu lui faire changer, il regarda l'excuse de M. de Cressy comme un moyen heureux de suivre ses premiers desseins sans contraindre l'inclination d'Adélaïde. Il n'imagina pas que l'amour eût fait dans son âme une impression difficile à effacer; il regarda son attachement comme un de ces goûts vifs, mais légers, que le temps et la dissipation détruisent. L'opinion avantageuse qu'il avoit du caractère de M. de Cressy ne lui permettoit pas de penser qu'il eût formé le projet odieux de séduire Adélaïde. Il crut qu'une fille sans expérience avoit pu se tromper, et prendre pour de l'amour ces attentions polies et ces propos flatteurs que la galanterie a mis en usage. M. du Bugei avoit de l'honneur et de la droiture; qualités qui portent toujours à bien juger des sentiments d'autrui.

Il fit appeler sa fille, et lui remettant la lettre qu'il venoit de recevoir : C'est à vous, mademoiselle, lui dit-il, à décider des torts que M. de Cressy peut avoir avec vous; s'il vous a dit qu'il vous aimoit, il vous a trompée, et vous en tenez la preuve convaincante. A votre âge on est facilement déçu. Que cette méprise vous éclaire et vous fasse éviter ce qui peut vous conduire à de semblables erreurs. Je ne veux pas, continua-t-il, aigrir le chagrin où je vous vois par une remontrance plus sévère. J'excuse ce premier mouvement, pourvu qu'il ne dure pas, et que par plus d'exactitude vous vous rendiez digne de mes bontés. Vous m'êtes chère, Adélaïde, ajouta-t-il, je vous aime, vous le

savez; mais je ne répondrois pas de vous conserver ma tendresse si vous étiez assez foible pour vous livrer encore à un penchant que vous devez rougir d'avoir laissé paroître.

Mademoiselle du Bugei n'étoit point en état de répondre : son cœur pressé d'une douleur accablante en étoit entièrement occupé; ses pleurs couloient sur son visage, sur son sein, et baignoient cette lettre fatale qui venoit de détruire tout son bonheur, toutes ses espérances. Elle tomba aux pieds de M. du Bugei, et le supplia de lui permettre d'aller passer quelques jours à Chelles : elle ne désiroit dans cet instant que la liberté de s'affliger sans contrainte. Il y consentit volontiers, espérant que le plaisir de revoir les compagnes de son enfance ramèneroit la paix dans son cœur, et lui feroit oublier le marquis de Cressy.

La gouvernante fut renvoyée, et remplacée par une femme de chambre; on chassa celle qu'elle avoit auparavant, et la nouvelle suivit Adélaïde à Chelles. La clef de la porte de communication fut portée dans l'appartement de M. du Bugei. En remerciant madame d'Elmont de ses avis, il prit soin de l'engager au secret sur cette affaire; et, comme personne n'avoit intérêt à la divulguer, elle fut ensevelie dans le silence.

M. de Cressy apprit la retraite d'Adélaïde par un homme à lui, qui se trouva parent de la femme de chambre qu'on venoit de placer auprès d'elle. Il fut touché de son départ; dans leurs longs entretiens, le marquis avoit trop bien connu la façon de penser de mademoiselle du Bugei pour douter de la peine qu'elle devoit ressentir dans ces premiers moments; elle étoit fière, elle étoit sensible; il le savoit : en se rappelant sa conduite présente, après tant d'assurances d'une passion dont rien ne pouvoit faire douter Adélaïde, il pensa qu'elle le mépriseroit, qu'il seroit l'objet de son dédain, peut-être de sa haine, lui qui l'avoit été de sa plus tendre estime, des plus douces affections de son cœur. Sans dessein de réparer ses torts, il voulut les diminuer

aux yeux d'Adélaïde; il entreprit de justifier un procédé si dur; et, saisissant le moyen que le hasard lui offroit de faire parvenir une lettre dans ses mains, il se détermina à lui écrire; mais il trouva de la difficulté à s'exprimer. Comment demander pardon quand il sentoit si bien qu'il ne méritoit pas de l'obtenir?

Quelle excuse pouvoit être reçue par un cœur trompé dans ses désirs, par une personne vraie dont l'esprit juste et solide ne s'éblouiroit point une seconde fois? Il est des caractères dont la noble simplicité embarrasse l'art dans ses propres détours; on ne peut leur en imposer qu'en abusant de la vérité même pour les séduire. M. de Cressy pensa qu'un aveu sincère lui rendroit l'estime d'Adélaïde, peut-être sa tendresse, et se détermina à lui écrire ainsi :

« Est-il permis à un malheureux qui s'est privé lui-même du plus grand bonheur, d'oser vous demander son pardon et votre pitié? Jamais l'amour n'alluma de flamme plus pure, plus ardente, que celle dont mon cœur brûle pour l'aimable Adélaïde : pourquoi n'ai-je pu lui en donner la preuve qu'elle devoit en attendre? Ah! mademoiselle, comment oserois-je vous lier au sort d'un ambitieux, dont peut-être vous ne rempliriez pas tous les vœux! qui, en vous possédant, maître d'un bien si cher, si précieux, pourroit en regretter de moins estimables, sans doute, mais dont il a toujours nourri le désir et l'espérance? Je vous avoue, je vous confie une foiblesse honteuse qui m'avilit à mes propres yeux, que je voudrois surmonter, que personne ne seroit plus capable de m'aider à vaincre que vous, mais dont je ne puis m'assurer de triompher. Plaignez-moi, ne me méprisez pas, ne m'accablez pas de votre haine. Qu'une généreuse compassion vous intéresse encore pour un homme que vous estimâtes, qui vous adore, qui vous perd, et qui se déteste lui-même. »

Cette lettre fut portée à Chelles, et rendue à mademoiselle du Bugei par sa femme de chambre, qui la lui donna sans dire de

quelle part elle venoit, et sans paroître instruite de l'intérêt que sa maîtresse y pouvoit prendre.

Adélaïde avoit lu trop souvent le premier billet de M. de Cressy pour ne pas reconnoître sa main; elle l'ouvrit avec une émotion violente, et son trouble étoit si grand en la parcourant, qu'elle la recommença plusieurs fois avant de pouvoir comprendre ce qu'elle lisoit : des expressions si tendres, une confidence si singulière, touchèrent d'abord son cœur; mais en y réfléchissant, elle ne sentit que du mépris pour un homme qui pouvoit préférer à ses propres désirs, à l'amour qu'il avouoit, l'attente d'une fortune incertaine. Des larmes de regret et d'indignation s'échappèrent de ses yeux. Eh! que me veut-il? s'écria-t-elle; que lui importe ma haine ou mon amitié? Que je le plaigne! moi! Ah! dieu! qui de nous deux a droit d'exciter une juste compassion? Tranquille, heureuse, avant qu'il me parlât de sa feinte tendresse, je goûtois, en l'aimant, un plaisir dont le charme flatteur n'avoit aucun mélange d'amertume. Sa vue étoit un bien délicieux pour moi; elle suffisoit à mes vœux innocents. Mon amour ignoré de lui, inconnu à moi-même, étoit un bonheur si doux, si satisfaisant! Ah! pourquoi m'en a-t-il privée? pourquoi m'en a-t-il fait connoître un autre, puisqu'il devoit me l'enlever? Ah! je l'apprends! les hommes sont cruels, ils se plaisent à voir fermenter dans nos cœurs le poison qu'ils y versent eux-mêmes; ce n'est pas de notre sensibilité, mais de l'objet qui la fait naître, que nous devons nous plaindre. L'amour ne nous causeroit jamais de peine, si l'homme qui nous en inspire étoit digne de nos sentiments.

Elle interrompit ses réflexions pour relire encore cette lettre, pour l'examiner, en peser chaque expression; elle sembloit y chercher ce qu'elle désiroit en vain d'y trouver. Sa femme de chambre vint l'avertir qu'on attendoit sa réponse ou ses ordres. Adélaïde rêva quelque temps : elle balança sur ce qu'elle devoit faire; mais, se déterminant tout à coup : Allez, dit-elle à cette fille,

faites savoir à celui qui ose attendre une réponse de moi, que ma première lettre contient tout ce que j'aurai jamais à lui dire.

En se livrant au mouvement d'une juste fierté, mademoiselle du Bugei croyoit remporter une victoire sur elle-même; elle s'applaudissoit d'avoir eu assez de force pour réprimer le désir qu'elle avoit senti d'écrire au marquis. En cachant ses sentiments, elle croyoit en triompher; mais la contrainte qu'on impose à l'amour ne l'affoiblit pas; et, dans un cœur tendre et vraiment touché, le temps, même la réflexion, ramène vers l'objet qu'on aime, diminue insensiblement le sujet qu'on a de se plaindre, ou du moins l'éloigne, et met dans un jour favorable tout ce qui peut le faire paroître moins coupable. L'apparente franchise de M. de Cressy fit l'effet qu'il en avoit espéré : Adélaïde cessa de le mépriser, son ambition lui parut moins condamnable, et bientôt elle ne sentit plus que le regret douloureux de ne pouvoir lui offrir à la fois tous les biens qu'il désiroit.

Le marquis continuoit de lui écrire : elle s'obstinoit à ne point lui répondre, mais goûtoit cependant une sorte de douceur en le voyant occupé du désir de l'apaiser; sa situation commençoit à devenir supportable, quand les ordres de son père la pressèrent de quitter sa retraite. On préparoit une fête, à la cour, qui devoit se terminer par un bal paré : Adélaïde et mademoiselle de Cé étoient nommées pour y accompagner une princesse, et M. du Bugei ne vouloit pas que sa fille perdît l'honneur d'y paroître à sa suite.

Toutes les dames choisies pour composer ce bal s'occupoient du soin de relever leurs charmes par les ornements qui pouvoient en augmenter l'éclat. Madame de Raisel avoit fait remonter une parure de diamants exprès pour la porter ce jour-là : elle passa chez la marchande où l'on garnissoit son habit, et choisit avec elle les pierreries de la pièce, des tailles et des agrafes qui relèveroient sa robe.

Pendant qu'elle s'occupoit de cet arrangement, on vint quereller la marchande d'un malentendu, et lui rapporter une magnifique écharpe. On la vouloit en argent ; dans la confusion des ordres reçus, elle s'étoit trompée, et l'avoit faite en or. Tandis que cette femme se désoloit de sa méprise, madame de Raisel examinoit l'écharpe ; elle la trouva si belle, si riche, et d'un si bon goût, qu'elle ne put résister à l'envie de l'avoir ; et, l'ayant destinée d'abord, elle l'acheta. De retour chez elle, après avoir résisté quelque temps à l'idée que cette écharpe lui avoit fait naître, elle céda au plaisir de la suivre ; elle écrivit un billet à M. de Cressy, et lui envoya l'écharpe dans un moment où elle savoit qu'on ne le trouveroit point chez lui, par un homme sans livrée, et qu'on ne pouvoit connoître pour lui appartenir.

M. de Cressy reçut le soir cette écharpe, et y fit bien moins d'attention qu'au billet qui l'accompagnoit ; il y trouva ces mots :

« Un sentiment tendre, timide, et qui craint de paroître, m'intéresse à pénétrer les secrets de votre cœur ; on vous croit indifférent ; vous me paroissez insensible : peut-être êtes-vous heureux et discret. Daignez m'apprendre la situation de votre âme, et soyez sûr que je mérite d'obtenir votre confiance. Si vous n'aimez rien, portez au bal l'écharpe que je vous envoie : cette complaisance peut vous conduire à un sort que beaucoup d'autres envient. Celle qui se sent portée à vous préférer à tout est digne de vos soins ; elle en est digne à tous égards, et la démarche qu'elle fait en vous le disant est la première foiblesse qu'elle ait à se reprocher. »

Ce billet inquiéta M. de Cressy ; toutes les femmes qui lui avoient laissé voir le désir de l'attirer près d'elles revinrent dans sa mémoire ; il chercha vainement qui pouvoit en être l'auteur : il ne devina point. De toutes les femmes qu'il connoissoit, madame de Raisel fut la seule qui ne s'offrit point à son idée. Malgré tout ce qui devoit lui faire rejeter ce soupçon, il s'obstina à croire que c'étoit une plaisanterie de la marquise d'Elmont.

Il se détermina à ne point porter l'écharpe, et ne s'en occupa plus.

Le jour du bal étant arrivé, le marquis sentit un plaisir extrême en pensant qu'il alloit revoir Adélaïde; il ne croyoit pas qu'un amour aussi tendre fût déjà éteint; il le croyoit seulement un peu refroidi, et se flattoit de le ranimer par sa présence, d'obtenir son pardon s'il pouvoit lui parler. Il ne vouloit lui faire aucun sacrifice, mais il ne vouloit pas perdre la douceur d'être aimé.

Parmi tant de seigneurs jeunes, galants, ornés de tout ce que le goût et la magnificence offrent de plus éclatant, le marquis de Cressy parut si bien fait, si distingué par son air et sa parure, et tellement formé pour effacer tout ce qui l'environnoit, que dès l'instant où il se montra il fixa les regards et réunit tous les suffrages.

Adélaïde dansoit lorsqu'il entra; un petit murmure qui s'éleva lui fit deviner que c'étoit lui; elle baissa les yeux, et n'osa plus les lever, dans la crainte de rencontrer les siens : elle étoit si émue qu'elle avoit peine à continuer; et l'ordre de le prendre qu'elle reçut en finissant lui causa tant d'agitation, qu'elle fut obligée de prier qu'on l'en dispensât. Son trouble étoit si visible qu'on la fit passer dans une salle voisine pour lui donner la liberté de respirer et de se remettre.

Quand elle rentra, le marquis la fixa avec un air d'intérêt, dont madame d'Elmont, assise près de lui, se montra choquée; elle voulut le badiner, et mêla tant d'aigreur à ses plaisanteries, qu'il ne put se défendre d'en mettre un peu dans ses reparties.

Madame de Raisel, assez près d'eux pour ne rien perdre de leurs discours, s'aperçut avec chagrin que le marquis ne portoit point son écharpe, et même qu'il soupçonnoit madame d'Elmont du présent et de la lettre. Elle voulut interrompre une conversation qui lui déplaisoit, elle se leva, s'approcha d'eux, et les força

de terminer leur querelle. Le marquis, fatigué des propos de madame d'Elmont, sut tant de gré à madame de Raisel d'être venue l'en délivrer, que pour la première fois il la regarda avec attention.

Elle étoit si belle ce soir-là, elle avoit un air si noble, si touchant, qu'on ne pouvoit la regarder sans ressentir pour elle de la tendresse et du respect. Elle railla la marquise d'Elmont sur sa mauvaise humeur, plaisanta M. de Cressy, en l'accusant d'en être la cause, et mit tant d'esprit, de grâce et de légèreté dans ce badinage, que le marquis s'étonna d'avoir pu la voir si longtemps sans connoître combien elle étoit aimable.

Mais il cherchoit à s'approcher d'Adélaïde; et, malgré tous les soins qu'elle prit pour l'éviter, il parvint à se placer auprès d'elle. Il lui parla assez longtemps, sans qu'elle daignât lui répondre, ni paroître attentive à ce qu'il lui disoit; ce silence méprisant piqua vivement le marquis; il lui dit qu'elle feignoit dans ce moment, ou l'avoit trompé dans un temps où elle lui permettoit de penser que ses sentiments la touchoient.

Je n'ai jamais feint, interrompit mademoiselle du Bugei; mais le temps et les événements changent les dispositions de nos cœurs; si le mien n'est plus le même, vous ne pouvez vous en plaindre avec justice. Cependant comme j'ignore quelle personne a pris soin d'avertir mon père d'une conduite que je me reproche, et qu'on peut m'observer ici, vous m'obligerez en vous éloignant.

L'air de fierté dont elle prononça ce peu de mots déconcerta M. de Cressy; il voulut lui parler encore, mais en vain; elle se leva sans l'écouter, et fut se placer ailleurs.

Cette froideur et ce dédain, plus puissants sur le marquis que l'amour ne l'avoit été, portèrent au fond de son cœur un trait si vif, qu'il pensa que sans Adélaïde, sans sa tendresse, il n'étoit plus ni repos ni bonheur pour lui. Il s'abandonna au regret de l'avoir offensée; il voulut la ramener, à quelque prix que ce pût

être; et, quittant le bal dès que la bienséance le lui permit, il courut chez lui pour lui écrire, dans le dessein de lui faire tenir sa lettre cette nuit même.

Mademoiselle du Bugei ne put se défendre d'observer les mouvements du marquis : elle vit combien il paroissoit touché de son indifférence; mais, loin de s'applaudir du chagrin qu'elle venoit de lui donner, elle en ressentit un véritable quand il sortit. Madame de Raisel s'aperçut de sa tristesse, et lui en demanda la cause avec tant de marques d'intérêt, qu'Adélaïde attendrie ne put retenir ses larmes. La comtesse en fut émue; elle lui reprocha doucement que depuis six mois elle la négligeoit, et, la pressant de lui ouvrir son cœur, elle lui laissa voir qu'elle croyoit l'amour la source de ses peines. Ce n'est ni le temps ni le lieu de vous confier ce qui m'agite, lui dit mademoiselle du Bugei; mais à mon retour de Gersay, où je dois passer quelques jours, j'irai vous demander vos conseils et votre indulgence. Madame de Raisel lui promit tous les secours que l'on pouvoit attendre d'une amie zélée et sincère; elles s'entretinrent assez longtemps, et ne se séparèrent que lorsque la princesse, en se retirant, fit avertir Adélaïde; elle sortit avec plaisir d'un lieu où elle n'étoit pas libre de réfléchir sur ce qui l'occupoit uniquement.

En maltraitant M. de Cressy, elle croyoit remplir son devoir; mais les démarches que la raison nous conseille ne sont pas celles qui donnent le plus de satisfaction à notre cœur.

A peine Adélaïde rentroit dans son appartement, et commençoit peut-être à désapprouver sa fierté, qu'Hélène, sa femme de chambre, lui présenta une lettre qu'on venoit de lui donner de la part du marquis; elle l'ouvrit avec empressement, et y trouva ce qui suit :

« Vous me punissez trop, mademoiselle, j'ose vous dire que vous me punissez trop; quelque coupable que j'aie dû vous paroître, votre ressentiment va trop loin. Tant de hauteur dans un

caractère aussi doux que le vôtre est la marque assurée d'un mépris que je ne peux supporter. Non, belle Adélaïde, votre malheureux amant ne peut vivre et se croire haï de vous. Ah! rendez-moi vos premières bontés, et mettez un prix à cette faveur précieuse, tout me sera facile pour l'obtenir. Mais puis-je encore espérer le bien qui m'étoit offert? Me sera-t-il permis de le demander? Voudra-t-on me l'accorder? Oui, si vous le désirez. Consentez à me parler; j'ai besoin d'un entretien avec vous; il faut que votre bouche prononce mon pardon, qu'elle m'assure que vous ne me haïssez pas, que vous m'aimez encore; ne refusez pas cette grâce à l'amant le plus tendre, le plus passionné et le plus repentant qui fut jamais; daignez régler sa destinée: elle est dans vos mains. Ah! que n'immolera-t-il pas au bonheur de vous convaincre qu'il vous adore! »

Quel mouvement de joie pénétra le cœur de la tendre Adélaïde à ces assurances flatteuses d'un changement si peu attendu, si peu espéré! La présence d'Hélène ne put contenir ses transports. Ah! qu'ai-je lu? s'écria-t-elle; mes yeux ne m'ont-ils point trompée? Se pourroit-il que, revenu de cette fatale ambition qui l'arrachoit à moi, à mon amour, il formât le désir sincère de me la sacrifier? Quoi! je passerois tous les instants de ma vie avec lui! je le verrois sans cesse! il m'aimeroit toujours! je pourrois l'aimer, l'adorer, le dire; mettre ma gloire à faire éclater ces mêmes sentiments dont on m'a dit que je devois rougir, qu'il falloit nourrir avec honte ou étouffer avec douleur! Ah! quel sort! quel heureux sort que celui qui me lieroit pour jamais au sien! Enchantée par ces riantes idées, mademoiselle du Bugei crut pouvoir répondre, et le fit ainsi:

« Non, je ne vous hais point, je ne puis jamais vous haïr; mon devoir et l'obéissance que je dois aux ordres de mon père ont pu seuls me déterminer à vous retirer les marques de mon amitié. Si mon estime et ma confiance sont nécessaires au bonheur de votre vie, vous savez par quel moyen vous pouvez vous

les assurer pour toujours. J'ai promis, et ma parole m'engage à éviter de vous voir et de vous parler ; je n'abuserai point de l'indulgence d'un père qui m'a pardonné avec bonté ; et puis, que vous dirois-je dans l'entretien que vous me demandez? Qu'importe que ma bouche prononce ce pardon, si mon cœur vous l'accorde, si ma main vous donne une preuve que vous l'avez déjà obtenu? Adieu ; si vous m'aimez, songez qu'il n'est qu'une seule marque de votre amour que vous puissiez offrir à Adélaïde. »

Hélène se chargea du soin de remettre ce billet à M. de Cressy, et mademoiselle du Bugei, après avoir relu mille fois celui de son amant, s'endormit enfin dans l'état le plus tranquille où elle se fût trouvée depuis longtemps.

Cette fille qui servoit Adélaïde étoit une de ces basses créatures guidées par l'intérêt, qui, dans les événements où le hasard les mêle par le besoin de leurs démarches, de leur complaisance, voient seulement le profit qu'elles peuvent tirer, et s'embarrassent peu des conséquences qui trop souvent résultent de leur entremise. Gagnée par M. de Cressy, sa libéralité la lui attachoit entièrement.

En lui donnant le billet d'Adélaïde, elle lui fit un récit exact de la joie que le sien avoit excitée dans son cœur. Ce détail enflamma le marquis ; il brûloit du désir de voir mademoiselle du Bugei et de lui parler. Il se plaignit à Hélène du refus de sa maîtresse ; il en parut si touché, que cette fille, espérant qu'il la récompenseroit généreusement si elle lui procuroit un plaisir qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, lui offrit de l'introduire dès le soir même par le jardin, et lui fit voir la facilité de ce projet. Elle avoit remarqué l'endroit ou M. du Bugei tenoit la clef de la porte de communication ; elle pouvoit s'en saisir pendant le jour, ouvrir cette porte, et remettre la clef sans qu'on s'en aperçût. M. du Bugei se retirant de bonne heure, et sa fille ayant l'habitude de se promener fort tard, M. de Cressy pouvoit passer quelque temps avec elle sans donner aucun soupçon.

Il accepta cette offre avec ravissement; il lui donna une lettre pour sa maîtresse, remplie des plus tendres protestations d'un amour éternel, et de l'assurance de lui en donner des preuves éclatantes et sincères. Hélène, contente de sa reconnoissance, le quitta après être convenue avec lui de l'heure où il se trouveroit à la porte, et du signal qu'elle feroit pour l'avertir de l'instant où il pourroit paroître.

M. de Cressy passa tout le jour dans l'impatience de voir arriver cet heureux moment qui devoit le rapprocher d'Adélaïde; occupé du plaisir qu'il se promettoit à l'entendre lui parler encore avec cette douceur et cette ingénuité qui la rendoient si intéressante, il sembloit avoir oublié tout le reste. Mademoiselle du Bugei l'emportoit alors dans son cœur sur tout ce qui avoit combattu ses charmes; le bonheur de l'aimer, de lui plaire, faisoit sa seule ambition. Il ne concevoit pas l'aveuglement qui l'avoit porté à négliger un bien si doux; et tout ce qu'il comparoit à elle, à ses sentiments, à la certitude d'être l'objet de son amour, de ses préférences, lui paroissoit peu digne de ses regrets.

Onze heures arrivèrent enfin, il se rendit au lieu marqué; il s'approcha doucement de la porte : la voix de deux personnes, qui se parloient en dedans, lui causa de l'inquiétude; il prêta l'oreille, et connoissant que c'étoit Adélaïde et Hélène qui s'entretenoient ensemble, il attendit en silence que cette dernière fît le signe dont ils étoient convenus. Une branche d'arbre jetée par-dessus le mur l'avertit qu'il pouvoit entrer : la porte n'étoit que poussée, il la remit dans l'état où il l'avoit trouvée, s'avança jusqu'au lieu où Adélaïde le souhaitoit peut-être, mais où elle ne l'attendoit pas.

La lune éclairoit si parfaitement, que mademoiselle du Bugei connut d'abord le marquis : la surprise, l'embarras, un trouble mêlé de joie et d'inquietude, lui ôtèrent pendant quelque temps la force de parler. Elle vouloit s'éloigner, elle se plaignoit d'Hé-

lène, elle n'osoit écouter son amant; le marquis à ses genoux ne vouloit point abandonner une de ses mains dont il s'étoit saisi qu'elle n'eût prononcé le pardon qu'il lui demandoit. L'aimable Adélaïde céda à l'attendrissement de son cœur : elle pleura, et ses larmes, que l'amour faisoit couler, furent le sceau de ce pardon tant désiré.

Que de serments d'aimer toujours suivirent cette douce réconciliation; qu'Adélaïde goûtoit de plaisir à les entendre; elle les répétoit tout bas, et juroit en secret de remplir tous les engagements que son amant prenoit : cependant elle ne vouloit point qu'il restât longtemps avec elle; elle le pressoit de se retirer; mais, Hélène se joignant à lui pour l'obliger à lui accorder la liberté d'un plus long entretien, dans la crainte d'être aperçus des appartements, ils la déterminèrent à passer dans le jardin public, qui à cette heure étoit fermé, et où l'on pouvoit s'assurer de ne rencontrer personne.

Adélaïde trembloit à chaque pas; mais rassurée enfin, et perdant toute autre idée pour ne s'occuper que de son amour, elle marcha assez longtemps appuyée sur M. de Cressy, qui, charmé de se voir auprès d'elle, et dans une si grande liberté, lui parloit avec une passion bien capable de lui faire oublier et l'univers et elle-même. Ils s'avancèrent à pas lents vers une pièce d'eau qui terminoit le parterre. Adélaïde s'assit sur le gazon dont le bassin étoit bordé; et, pour ne pas troubler leur entretien, Hélène continua de se promener à un peu de distance.

Leur conversation s'anima : Adélaïde avoit déjà oublié qu'elle pouvoit faire des reproches; le plaisir et l'espérance lui ôtoient le souvenir des fautes de son amant; elle n'étoit occupée que du bonheur de le voir et de l'entendre.

Le silence profond qui régnoit dans ce lieu, la beauté de la nuit, le parfum qui s'exhaloit des fleurs, l'air enflammé de la saison, cette solitude où ils se trouvoient tous deux, le négligé d'Adélaïde, vêtue d'une robe simple et légère, que le moindre

vent faisoit voltiger, sa tête sans ornement, et sa gorge demi-nue, élevèrent peu à peu dans l'âme du marquis ces désirs ardents, impétueux, si difficiles à réprimer, quand l'occasion de les satisfaire augmente encore l'empire que les sens prennent sur la raison.

La joie qu'il voyoit briller dans les yeux de mademoiselle du Bugei, l'air paisible dont elle l'écoutoit, le sentiment qui se peignoit sur son visage quand il pressoit sa main, quand il osoit l'approcher de sa bouche, allumèrent une ardeur si vive dans son sein, qu'il ne put en contenir les transports. Il prit Adélaïde dans ses bras, et la serrant tendrement, il imprima sur ses lèvres un de ces baisers de feu dont le murmure aimable éveille l'amour et la volupté. Adélaïde surprise céda, pour un instant, à l'attrait d'un plaisir inconnu; elle sentit la première atteinte de cette sensation flatteuse qui conduit à ce doux égarement où la nature, par l'oubli de tout ce qui contraint ses mouvements, semble nous ramener à son heureuse simplicité.

Il fut court, cet oubli; mademoiselle du Bugei, confuse en revenant à elle-même, se plaignit de son amant; elle voulut fuir; mais il étoit à ses genoux; il convenoit de sa faute; il demandoit grâce, il l'obtint; un tendre raccommodement suivit cette querelle, et peut-être en renouvela la cause. Combien de fois Adélaïde se fâcha, et que de pardons elle accorda! Contente qu'il n'en coûtât rien à son innocence, elle ne s'apercevoit pas de tout ce qu'il en pouvoit coûter à son cœur. Que cette nuit augmenta son amour! que le marquis lui parut digne de son attachement, et que de traits le gravèrent pour jamais dans son âme!

Il fallut enfin se séparer, le jour alloit paroître. Ils convinrent, avant de se quitter, que le marquis attendroit le retour de M. du Bugei pour lui parler. Adélaïde vouloit avoir le temps de prévenir son père, dans la crainte que les refus du marquis n'eussent changé ses dispositions : elle partoit avec lui dans six jours; et, le marquis insistant pour la revoir encore une fois, elle consen-

tit qu'il revînt la veille de son départ; elle lui permit de lui écrire tous les jours, et le quitta charmée de lui et de la nouvelle situation où elle se trouvoit.

Pendant qu'elle se livroit aux plus agréables espérances, madame de Raisel s'affligeoit de la méprise du marquis; en continuant de lui écrire sans se faire connoître, elle s'étoit flattée de l'inquiéter, même de l'intéresser : c'étoit un moyen de se procurer le plaisir de l'occuper, de lui parler de son amour, peut-être d'en faire naître dans son cœur. Il n'étoit pas étonnant qu'en croyant l'écharpe un présent de madame d'Elmont, il n'eût pas daigné la porter : madame de Raisel n'osoit paroître, mais elle désiroit que M. de Cressy la devinât. Un mouvement injuste, et pourtant naturel, lui faisoit haïr la marquise; cette femme lui paroissoit la cause du peu d'attention du marquis pour sa lettre. Elle voulut au moins ôter à M. de Cressy une idée dont elle se sentoit blessée, et dans ce dessein elle lui écrivit ce billet :

« Quand la fortune et l'amour s'unissent pour vous préparer un sort digne de vous; quand on veut diriger vos pas vers un objet qui mérite votre attachement, pouvez-vous vous méprendre d'une façon si humiliante pour moi? Celle qui vous a donné mille preuves d'une folle passion ne doit attirer que vos mépris; et c'est vous égarer que de chercher en elle un cœur dont on vous assure que l'honneur et la modestie règlent les mouvements. Levez les yeux plus haut; parmi celles qu'on estime le plus, vous trouverez la personne qui peut s'attendre aux attentions, aux soins, même à la tendresse de M. de Cressy. »

Ce billet, envoyé avec les mêmes précautions que le premier, fut rendu au marquis dans un instant où, tout rempli d'Adélaïde, il paroissoit peu porté à recevoir d'autres impressions. Pourtant ce second aveu d'un amour délicat, le mystère qui l'accompagnoit, la fortune dont on parloit, et ces mots : « Levez les yeux plus haut, » le firent rêver profondément. Il se voyoit recherché par une femme riche et d'un rang élevé. Madame de

Raisel s'offrit enfin à sa pensée ; elle étoit d'une maison si distinguée, avoit des mœurs si régulières, un bien si considérable, de si grandes alliances, qu'elle pouvoit prendre ce ton sans orgueil : mais, en examinant sa conduite avec elle, il abandonnoit un soupçon peu fondé. Quelle apparence que madame de Raisel, une femme si désirée, prévînt le seul homme peut-être capable de la négliger?

Dans cette confusion d'idées, son ambition se réveilla ; il sentit renaître une passion que le désir de regagner Adélaïde avoit affoiblie, mais sans la détruire. Il ne lui trouva plus ces grâces séduisantes dont il se croyoit si touché ; son penchant pour elle lui parut une foiblesse ; il craignit d'y trop sacrifier, se repentit de l'avoir apaisée, de l'avoir revue, de l'avoir aimée : cependant il s'étoit lié par ses promesses, par les serments les plus forts ; l'honneur l'engageoit à les remplir. Mais que sa voix est foible dans un cœur où l'ambition préside, qui, se laissant séduire à l'appât des richesses, au vain éclat des grandeurs, préfère dans son ivresse les dehors du bonheur au bonheur même !

Ce jour et ceux qui suivirent s'écoulèrent dans un tumulte de sentiments divers qui se combattoient et se détruisoient sans cesse. Celui où le marquis devoit revoir Adélaïde arriva, et le surprit encore dans l'incertitude où l'avoit jeté le billet de madame de Raisel.

Dans ces dispositions où se trouvoit M. de Cressy, il eût été prudent de ne point voir Adélaïde, de s'excuser près d'elle, et de profiter du temps de son éloignement pour se déterminer ; mais les êtres inconséquents qui nous donnent des lois se sont réservé le droit de ne suivre que celles du caprice.

Pendant que le marquis se livroit à son inquiétude, des mouvements bien différents agitoient mademoiselle du Bugei ; contente de son amant, sans crainte, sans défiance, se reposant sur sa foi, sur son amour, le plus heureux avenir s'ouvroit devant elle. Avec quelle complaisance, avec quel plaisir elle son-

geoit qu'elle alloit porter ce nom chéri, ce nom qu'elle n'entendoit jamais prononcer sans émotion! Les chagrins que le marquis lui avoit donnés s'effaçoient de son souvenir; elle envisageoit avec ravissement le bonheur qui l'attendoit au retour de cette courte absence dont elle comptoit déjà les moments. Son imagition, séduite par ces agréables idées, la faisoit jouir de ses espérances dans l'instant même qui alloit les renverser, et la priver pour jamais d'une erreur qui lui étoit si chère.

Elle revit le marquis avec tous les transports d'une joie naïve et d'une tendresse véritable, dont elle ne cherchoit point à lui cacher la vivacité. Ils parlèrent longtemps de leur union prochaine, et des arrangements qu'ils prendroient pour la hâter. Ces projets qu'ils formoient ensemble augmentoient la gaieté de mademoiselle du Bugei. Jamais elle n'avoit été plus enjouée : le marquis, dont les intentions n'étoient plus les mêmes, avoit la cruauté de la laisser s'abandonner à ces illusions flatteuses. Elle étoit sortie de chez elle, et se promenoit avec lui : pour mieux cacher le changement de son cœur, il se montroit plus passionné qu'auparavant; il affectoit un air attendri, pénétré, l'entretenoit avec feu d'une ardeur déjà refroidie, et dont les foibles restes n'avoient pour objet que lui-même.

Le respect cesse quand l'amour finit; soit que ses réflexions eussent assez diminué le sien pour lui faire perdre de vue ce qu'il devoit à mademoiselle du Bugei, soit que sa confiance et la facilité d'en abuser lui fissent naître le désir d'éprouver jusqu'où la tendresse et la bonne foi peuvent conduire une jeune personne gardée seulement par l'innocence de ses pensées, il osa former le dessein de devoir à la séduction un bien qu'il ne vouloit plus acquérir par les lois de l'honneur : il devint pressant, hardi. Ces mêmes faveurs qu'il avoit dérobées quelques jours auparavant, longtemps disputées, enfin accordées, ne pouvoient le satisfaire; il demandoit sans cesse, obtenoit toujours, et se plaignoit encore. Ses soupirs brûlants, étouffés par la violence de ses dé-

sirs, ses larmes feintes, ses prières soumises, ardentes, cette phrase si simple en apparence, si souvent employée, et toujours trop puissante sur le cœur d'une femme : Vous ne m'aimez pas... Si vous m'aimiez...! mille et mille fois répétée par lui, confondoient Adélaïde. Elle aimoit, elle ne pouvoit souffrir que son amant doutât de son amour. De moment en moment il en exigeoit une preuve nouvelle; et plus elle donnoit, moins il paroissoit disposé à borner ses prétentions.

Hélène étoit éloignée, le temps un peu couvert répandoit dans le jardin une obscurité trop favorable aux intentions de M. de Cressy. La tendre et crédule Adélaïde, conduite par lui sous un feuillage épais, abandonnée à l'imprudence de son âge, à l'ignorance du péril, à la foi de son amant, sembloit s'être oubliée; son cœur, tout entier à l'amour, n'étoit distrait par aucun autre objet; sans prévoir où la guidoit une question captieuse, elle y avoit répondu, elle avoit dit qu'elle désiroit qu'il fût heureux, qu'elle feroit tout pour assurer son bonheur; elle le disoit encore quand la témérité du marquis portée à l'extrême, la tirant de cette ivresse dangereuse, lui rendit sa raison et la force de s'opposer à ses entreprises.

Elle s'arracha de ses bras avec un cri d'horreur; et s'élançant hors du bosquet, elle appela Hélène à haute voix, sans s'embarrasser, dans son effroi, si d'autres pouvoient l'entendre. Hélène accourut; mademoiselle du Bugei, un peu rassurée à sa vue, n'ayant pas la force de se soutenir, s'appuya contre un arbre; et laissant tomber sa tête sur le sein de cette fille qu'elle tenoit embrassée, elle se mit à pleurer avec toutes les marques d'une douleur excessive. Le marquis, honteux d'une tentative qui lui avoit si mal réussi, prosterné à ses pieds, s'efforçoit, mais en vain, de l'apaiser; elle ne l'écoutoit pas, et continuoit à s'affliger sans paroître s'apercevoir ni de sa présence ni de ses soumissions. Faisant enfin un effort sur elle-même, elle le repoussa de la main, fit quelques pas, et levant au ciel ses yeux baignés de

larmes : O mon père! s'écria-t-elle, vous me l'aviez dit, et il n'est que trop vrai; celui qui vous cachoit ses desseins en formoit contre moi! Elle se promena quelque temps sans s'éloigner, rêvant profondément; ensuite, s'appuyant sur Hélène, elle reprit le chemin de chez elle sans répondre une seule fois à tout ce que le marquis disoit pour la fléchir. Elle étoit prête à rentrer, lorsqu'il l'arrêta et la supplia de l'écouter.

Je ne veux rien entendre, lui dit-elle avec beaucoup de fierté; je vous méprise et je vous hais. Je conçois à présent les raisons de la conduite bizarre que vous avez tenue avec une fille à laquelle vous deviez du respect, et que tout autre que vous n'eût osé choisir pour l'objet d'un amusement que la plus vile de son sexe pouvoit vous procurer. Je suis punie, cruellement punie, ajouta-t-elle, de cette fatale prévention qui m'a fait vous aimer, qui m'a fait croire que vous méritiez tout l'amour que je sentois pour vous. Avec quel art vous m'avez trompée, et que mon cœur le soupçonnoit peu! mais ce cœur vous échappe; non, il n'est plus à vous, et regarde comme un bien le trait qui, en le déchirant, l'éclaire sur la bassesse du vôtre. Rendez-moi ma lettre, continua-t-elle; rendez-moi ce témoin d'une odieuse foiblesse : et puissé-je ne me rappeler jamais le malheureux penchant qui m'entraînoit vers vous, que pour me souvenir combien vous en fûtes indigne!

Le marquis, consterné par ses reproches, hésitoit encore; il ne savoit ce qu'il devoit faire; il ne vouloit point lui rendre sa lettre, il la supplioit de lui laisser le seul gage qu'il eût de ses bontés; il pressoit, il pleuroit, il lui représentoit tout ce qu'il croyoit capable de calmer son esprit et de dissiper sa colère; mais rien ne pouvoit effacer l'impression qu'elle venoit de prendre de son caractère : il n'étoit plus temps de lui en imposer : blessée jusqu'au fond du cœur, elle ne pouvoit plus pardonner.

Elle réitéra sa demande avec un ton et des expressions qui forcèrent le marquis de la satisfaire. Dès qu'elle eut sa lettre, elle

marcha précipitamment, et rentra sans daigner écouter les excuses ni les plaintes de M. de Cressy.

Quelle nuit passa la triste Adélaïde! Il n'est point de peines plus difficiles à supporter que celles que l'amour nous cause. Quel mal que celui que la réflexion aigrit, et qui mêle la honte à l'oppression de la douleur! Elle frémissoit en pensant au danger qu'elle avoit couru; le bonheur de l'avoir évité étoit une consolation pour elle : mais à quel prix elle en jouissoit! par la perte de ses désirs, de son amour, de tous ses projets flatteurs qui l'avoient si agréablement occupée; il falloit renoncer à toutes ses espérances; il falloit mépriser celui qu'elle adoroit encore.

Ce n'est pas toujours son amant qu'on regrette le plus quand on est forcé de lui retirer son cœur; c'est le sentiment dont on étoit touché, c'est le prestige aimable qui s'évanouit, c'est le plaisir d'aimer; plaisir si grand pour une âme tendre, qu'elle ne voit rien qui puisse remplacer la douce habitude qu'elle avoit prise de s'y livrer.

Adélaïde voulut relire cette lettre que le marquis lui avoit rendue. Mais quel étonnement pour elle en voyant, au lieu de son écriture, celle de la comtesse de Raisel, écriture qui lui étoit parfaitement connue! M. de Cressy, trompé par la forme égale de ces deux billets, venoit de mettre entre les mains d'Adélaïde celui qu'il avoit reçu de madame de Raisel.

Confuse, désespérée à cette lecture, elle ne douta point qu'elle n'eût été sacrifiée à la vanité du marquis : elle crut se reconnoître dans cette personne qu'on accusoit de lui donner des marques d'une folle passion. Un cœur pressé par la tristesse adopte aisément tout ce qui peut l'affliger encore. Elle pensa que la comtesse étoit instruite de tout ce qu'elle avoit fait pour le marquis de Cressy; elle se rappela ce que madame de Raisel lui avoit dit au bal, et regarda sa compassion comme une cruelle raillerie; elle se vit trahie, et se crut déshonorée; elle éclata en

pleurs, en gémissements, en cris douloureux, et passa le reste de la nuit à se plaindre avec Hélène du malheur de sa destinée. Mais comme elle vouloit absolument ravoir la lettre qu'elle avoit cru reprendre, elle se détermina le matin à écrire ce billet à M. de Cressy :

« Vous vous êtes trompé, monsieur ; je vous renvoie la lettre de madame de Raisel, et vous prie instamment de me rendre la mienne. Je ne croyois pas qu'il y eût quelqu'un au monde à qui on pût reprocher ses sentiments pour moi, ni que personne osât jamais me soupçonner d'avoir donné des preuves d'une folle passion. C'est bien assez pour me faire rougir de vous en avoir donné d'une tendresse pure et véritable, que vous étiez indigne d'inspirer. Rendez ma lettre à Hélène, et soyez à jamais sûr du mépris d'Adélaïde. »

Elle joignit à ce billet tous ceux qu'elle avoit reçus du marquis, et chargea Hélène de lui rendre ce paquet avec un ordre positif de ne rapporter d'autre réponse que celle qu'elle demandoit.

Cette fille s'acquitta de sa commission ; mais elle n'eut pas besoin d'insister longtemps sur le refus d'une réponse pour sa maîtresse. Le marquis, charmé de la découverte qu'il venoit de faire, étoit bien éloigné de songer à se justifier auprès d'Adélaïde ; et, s'il feignoit de le vouloir faire, c'étoit par une suite de cette dissimulation qui lui étoit naturelle et que les caractères faux emploient, même lorsqu'elle leur est inutile.

La lettre que mademoiselle du Bugei demandoit lui fut rendue, et l'après-midi du même jour elle suivit son père à Gersay. L'effort qu'elle se faisoit pour cacher sa douleur, le chagrin dont elle étoit accablée, lui causèrent, dès le lendemain de son arrivée, une fièvre violente ; et bientôt son mal augmenta si considérablement qu'il parut impossible de la retirer d'un état si dangereux.

Pendant qu'elle se mouroit à Gersay, l'objet d'un sentiment

si tendre, d'une passion si vive, d'une situation si déplorable, déjà dégagé des foibles liens qui l'attachoient à elle, par une basse ingratitude oublioit et son amour et les peines qu'elle devoit ressentir.

Un des avantages de la supériorité de l'âme d'un homme sur la nôtre est cette force d'esprit dont il se sert pour étouffer les remords qu'élève au fond de son cœur le souvenir d'une femme sensible et malheureuse : sensible, parce qu'un ingrat a désiré de l'attendrir ; malheureuse, parce qu'elle a honoré son amant d'une estime qu'il ne méritoit pas de lui inspirer.

M. de Cressy oublia l'aimable Adélaïde pour se livrer à la joie d'être aimé de madame de Raisel. Il lut plusieurs fois son billet, et se dit avec transport qu'en effet l'amour et la fortune s'unissoient en sa faveur et travailloient de concert à combler tous ses vœux.

La comtesse, parée de mille dons flatteurs, offroit à son idée une foule de plaisirs dont il jouiroit avec elle et par elle; le faste, l'éclat, les grâces, la beauté, un titre qu'il ambitionnoit, et que cette alliance pouvoit lui procurer avec le temps: que de raisons pour rendre ses poursuites ardentes! Mais il falloit cacher cette ambition qui le guidoit vers elle ; il falloit prévenir le tort que son procédé pour Adélaïde pouvoit lui faire dans l'esprit de madame de Raisel, si jamais elle en étoit informée. Après l'avoir vue si longtemps avec indifférence, il n'osoit se montrer tout à coup amant passionné, encore moins paroître instruit de ses sentiments. Il craignoit de blesser son orgueil ou sa délicatesse en l'arrêtant dans la route qu'elle s'étoit tracée, et que peut-être elle prenoit plaisir à suivre.

Ces considérations le portèrent à en agir en apparence comme il avoit coutume de faire ; il n'alla pas plus souvent chez madame de Raisel, mais il se renferma sans affectation dans le cercle où elle vivoit : sans lui parler d'un amour dont il vouloit qu'elle fût persuadée, il se conduisit de façon à faire juger à tout le

monde qu'il en ressentoit un violent pour elle; il ne sembloit jamais ni l'attendre ni la chercher. Mais une rêverie où il paroissoit s'abandonner, et dont sa présence le retiroit; l'embarras que ses moindres plaisanteries lui causoient; une application continuelle à étudier ses goûts; l'air naturel dont il les adoptoit, toutes ces petites choses qui ne prouvent aux personnes indifférentes que les attentions de l'amitié, mais qu'un cœur prévenu prend pour les soins de l'amour; l'art de développer ses talents, de se parer des qualités brillantes d'un caractère estimable: tout fut employé, et tout réussit au marquis au delà de ses espérances ; la comtesse le crut aisément tout ce qu'il vouloit paroître.

Les hommes s'épargneroient la plus grande partie des peines qu'ils se donnent pour nous en imposer, s'ils pouvoient s'imaginer combien la noblesse de nos idées leur donne de facilité pour nous tromper. Une femme croiroit se dégrader en supposant des vices à l'objet qu'elle a choisi pour celui de ses affections; et, dès qu'elle aime, elle accorde plus de vertus à son amant qu'il n'ose en feindre.

Tout le monde assuroit madame de Raisel que le marquis de Cressy l'aimoit; c'étoit avec plaisir qu'elle l'entendoit dire. Elle craignoit encore de se livrer à une joie que l'événement pouvoit détruire : cependant elle avoit pour lui les distinctions les plus flatteuses, et n'attendoit que l'aveu de ses sentiments pour lui montrer combien les siens étoient tendres et sincères.

Il commençoit à se rendre assidu chez elle, lorsqu'un jour une légère indisposition lui faisant garder la chambre, M. de Cressy fut admis, malgré le dessein formé qu'elle avoit pris de ne voir personne. Elle étoit rêveuse, même triste. Le marquis, se conformant à l'air sérieux qu'il lui voyoit, lui en demanda la raison avec toute l'apparence de la plus tendre inquiétude. La comtesse lui dit qu'une personne qu'elle aimoit avoit été fort mal, et ne jouissoit encore que d'une santé très-languissante; qu'elle ve-

noit de l'apprendre dans le moment : elle ajouta que c'étoit une personne charmante, et tout de suite elle nomma mademoiselle du Bugei.

Le marquis perdit toute contenance à ce discours ; il changea de couleur, et resta les yeux baissés dans un silence qui surprit la comtesse. Je vois, lui dit-elle en l'examinant avec attention, que cette nouvelle vous donne bien de l'émotion, je suis fâchée de vous l'avoir annoncée avec si peu de ménagement ; mais j'ignorois l'effet qu'elle pourroit produire sur vous. Et, voyant qu'il continuoit à se taire : Je ne savois pas, ajouta-t-elle, que vous eussiez des liaisons particulières avec Adélaïde ; je l'aime, sa perte m'eût infiniment touchée, et je ne sais pourquoi vous rougissez de montrer que vous y seriez encore plus sensible.

Si j'ai quelques liaisons avec mademoiselle du Bugei, madame, reprit le marquis, elles sont d'une espèce à me chagriner le reste de ma vie. Je puis rougir et paroître confus en apprenant l'état où elle s'est trouvée, puisque j'ai tout lieu de m'accuser d'en être la malheureuse cause. Vous ! s'écria la comtesse. Ah ! madame, interrompit M. de Cressy, suspendez votre jugement ! Je suis homme, jeune, vain peut-être. Je ne prétends pas que ma conduite soit exempte de tout reproche : j'ai des torts, je les sens, je ne puis me les pardonner. Mais si vous saviez... si mon cœur vous étoit mieux connu, peut-être ne me condamneriez-vous pas ?

Il est difficile de vous comprendre, dit la comtesse un peu troublée ; en supposant que l'intérêt vif que vous prenez à mademoiselle du Bugei décèle un tendre penchant, pourquoi donc rougiriez-vous en le laissant paroître ? Par quelle singularité votre amour seroit-il un malheur pour elle ? Quels sont ces torts que vous vous reprochez, que vous craignez de ne pouvoir vous pardonner ? S'il vous est possible de me les faire connoître, sans que cette confidence offense Adélaïde ou lui nuise, vous m'obligerez par votre confiance.

Si les mouvements de notre cœur dépendoient de nous, de nos réflexions, reprit M. de Cressy, Adélaïde seroit heureuse, et je ne sentirois pas le regret affreux d'avoir troublé son repos et détruit au moins pour quelque temps la douceur et l'agrément de sa vie. Mais, madame, comment vous avouer une légèreté, une indiscrétion, que rien ne peut excuser? C'est une faute que je n'oublierai point, et dont le souvenir m'affligera sans cesse.

Madame de Raisel, pénétrée de l'air et du ton dont il s'exprimoit, réitéra la prière qu'elle lui avoit faite, et le pressa de lui apprendre ce qui causoit sa peine. M. de Cressy, charmé de trouver cette occasion de la prévenir sur la seule chose qui pouvoit lui découvrir sa façon de penser, feignant de céder à ses instances : Je vais, madame, lui dit-il, m'exposer à perdre par ma sincérité une partie de l'estime dont vous m'honorez; mais pouvez-vous former un désir qu'il soit en mon pouvoir de satisfaire, sans que mon cœur vole au-devant de vos vœux?

Vous n'ignorez pas, madame, avec quelle indifférence j'ai vu toutes les femmes, même celles qui ont paru me distinguer. Occupé du soin de faire ma cour, de remplir les devoirs que mon état m'impose, d'acquérir des amis, j'ai évité de me livrer à des amusements peu faits pour me séduire. Un naturel sensible, un caractère vrai, m'ont fait envisager l'amour comme une passion qu'il étoit heureux de sentir, mais ridicule de feindre. Dans ces dispositions, je vous vis, madame, et mon cœur me dit que vous étiez la seule personne qui pût m'inspirer ces sentiments délicieux qui, nés de l'admiration, accrus par le respect, entretenus par l'estime et soutenus par l'amitié, remplissent tous les vides de l'âme, et forment ces chaînes douces et durables que le temps ne peut rompre; mais la différence de nos fortunes, le bruit répandu du peu de goût que vous montriez pour prendre de nouveaux engagements, tant de partis plus avantageux que vous aviez éloignés, assez de hauteur peut-être pour craindre d'essuyer des refus, mille raisons me forcèrent à cacher l'ardeur que

vous m'inspiriez. Je voulus en triompher; je contraignis mes désirs qui m'entraînoient sur vos pas; j'évitai les occasions de vous voir; je ne parus chez vous que lorsque la bienséance m'obligea de m'y montrer. C'est dans ce temps, madame, qu'Adélaïde me laissa voir des dispositions si favorables, qu'il me fut impossible de conserver de la froideur auprès d'une fille charmante qui ne me cachoit pas que j'avois su lui plaire. Sans espérance près de vous, sans passion pour elle, déterminé ou plutôt emporté par cette vanité qui nous rend sensibles aux préférences, je me plus à suivre tous les mouvements de mademoiselle du Bugei. Je me livrai au plaisir de voir naître dans son cœur un amour dont je n'envisageai point les suites; j'en admirois les progrès, ils me flattoient; et, par une étourderie dont je ne puis trop me repentir, je m'en applaudissois.

Je voyois souvent Adélaïde chez madame de Gersay; quand elle manquoit à s'y rendre, je la cherchois à la promenade, dans les maisons où elle alloit, partout où je croyois la trouver; elle amusoit mon inquiétude et cet ennui inséparable d'un homme isolé qui ne tient fortement à rien, et dont les désirs n'ont pour objet qu'un bonheur qui le fuit. Mes assiduités furent remarquées : M. du Bugei voulut me faire expliquer sur mes desseins. C'est alors que, m'avouant que je n'en avois aucun, je reconnus toute l'imprudence de ma conduite. Sûr d'être aimé d'Adélaïde, un sentiment de reconnoissance me portoit à m'unir pour jamais avec elle : mais en y réfléchissant plus mûrement, je pensai que ce seroit la trahir. Je ne crus pas devoir la lier à un époux dont elle ne fixeroit pas les vœux. J'aimai mieux passer pour intéressé aux yeux de M. du Bugei, en prenant le seul prétexte qui pouvoit me dégager; j'aimai mieux passer pour ingrat et léger à ceux d'Adélaïde, que de risquer de la rendre malheureuse un jour par mon indifférence. Je refusai donc, et ne rendis plus de soins à mademoiselle du Bugei. Je la revis au bal où vous étiez toutes deux; son air abattu, sa tristesse, quelques mots qu'elle

me dit, le reproche secret que je me faisois d'avoir entretenu sa tendresse sans la partager, l'intérêt qu'on prend toujours aux peines que l'on cause, sa jeunesse, sa beauté, son amour, me firent une impression si vive, que j'allois peut-être lui offrir toutes les preuves qu'elle pouvoit exiger de mon repentir, lorsqu'en jetant les yeux sur vous je sentis que tout cédoit dans mon cœur à l'attrait invincible qui m'entraînoit vers madame de Raisel.

Comment m'ôter pour toujours le foible espoir qui me séduisoit quelquefois? comment m'ôter ma liberté, pendant que vous jouissiez de la vôtre? Je n'attendois pas le bien que je désirois; mais si rien ne me le promettoit, au moins un obstacle insurmontable ne me privoit pas du plaisir d'y songer, de m'en occuper dans ces moments où des idées vagues, flattant l'imagination qui les enfante, semblent aplanir toutes les difficultés qui s'opposent à nos souhaits.

J'avois reçu un billet; par je ne sais quelle fantaisie, je le crus de madame d'Elmont, et négligeai d'y répondre en portant l'écharpe qui l'accompagnoit. On m'en écrivit un autre: vous le dirai-je, madame, ajouta le marquis d'un ton passionné; oserai-je vous dire de quelle main... Il s'arrêta.

La comtesse baissa les yeux, rougit; et d'un air d'intérêt, et avec un ton qui marquoit assez combien ce discours l'attachoit, elle le pria de continuer.

Je le crus de vous, madame, continua-t-il, et mon amour se réveillant avec force, plus d'Adélaïde, plus d'inquiétude sur ses sentiments. Que m'importoient alors son estime ou sa tendresse, ses plaisirs ou sa peine? Je ne vis que madame de Raisel; son image adorée remplit tout mon cœur; j'abandonnai mademoiselle du Bugei, je ne la revis que pour lui prouver que je ne l'aimois point, que je ne serois jamais à elle; et par une dureté condamnable, je la réduisis à faire des efforts sur elle-même, à s'éloigner pour oublier un amant qu'elle doit détester, et qui ne peut se souvenir d'elle sans se mépriser lui-même.

Que je plains Adélaïde! dit alors madame de Raisel. Qu'il lui sera difficile de se consoler d'un tel événement! Pourra-t-elle vous oublier? Mais achevez : votre sincérité me touche, et votre confiance me flatte.

Que vous dirai-je de plus, madame? continua M. de Cressy : je n'osai vous laisser voir ce que je croyois avoir pénétré; mais je ne pus résister au plaisir de vous montrer que j'obéissois à vos ordres, en levant les yeux vers l'objet le plus digne de mon attachement. Vous savez tout, madame; vous venez de lire dans un cœur qui vous est soumis, qui vous l'a toujours été, dont le sort dépend de vos bontés. Quel prix m'est-il permis d'attendre de mon obéissance? puis-je espérer qu'une passion que vous seule pouviez allumer dans ce cœur vous touche en effet? Est-ce vous, est-ce l'aimable comtesse de Raisel qui a daigné m'avertir de chercher mon bonheur? Éclaircissez mes doutes, j'attends à vos pieds l'arrêt que vous allez prononcer. Parlez, madame, parlez, et songez que ce moment va décider pour jamais du sort d'un homme qui vous adore.

Qui n'eût point ajouté foi à ce récit si simple, si naturel? Pourquoi madame de Raisel en eût-elle soupçonné la vérité? Elle crut le marquis; et lui tendant une main qu'il reçut à genoux, et sur laquelle il imprima le baiser le plus ardent : Oui, c'est moi, lui dit-elle, qui ai désiré votre amour; vous me voyez pénétrée de l'aveu que vous m'en faites. Qu'il m'est cher, cet amour! je le partage, j'ose le dire, et je ferai vanité de le prouver; oui, je mets tout mon bonheur à penser que vous m'avez choisie pour faire le vôtre.

Une déclaration si précise fut reçue avec tous les transports d'une joie véritable. La comtesse s'efforça de persuader à M. de Cressy que, si sa conduite n'étoit pas tout à fait irréprochable, il devoit pourtant cesser de s'affliger. La maladie d'Adélaïde peut avoir une cause plus simple, lui dit-elle; à son âge le temps et l'absence effacent les plus vives impressions. Je ne condamne

point votre sensibilité : non, ajouta-t-elle, je ne la blâme point ; au contraire, elle redouble mon estime ; et mon cœur se plaît à découvrir que le vôtre est susceptible d'une tendre compassion.

M. de Cressy, parvenu à se faire un mérite d'avoir trahi mademoiselle du Bugei, assez adroit pour persuader à madame de Raisel qu'il l'adoroit dans un temps où il évitoit sa présence ; sûr de paroître à ses yeux le plus sincère et le plus tendre de tous les hommes, s'applaudissoit de l'art avec lequel il la trompoit. Il attribuoit cet heureux succès à son adresse : erreur grossière de tous ceux que la fausseté guide. On est crédule sans être foible, sans être imprudent ; l'extrême confiance naît toujours de la noblesse de l'âme et du peu d'idée qu'une personne estimable se forme de ces cœurs bas capables d'abuser de la bonté.

Peu de temps après cet entretien, madame de Raisel annonça le jour de son mariage et l'époux qu'elle avoit choisi. Le marquis reçut les félicitations de tous ceux qui connoissoient la comtesse ; son bonheur fut envié par une foule de rivaux moins heureux, et peut-être plus dignes de l'être. Ces noces se firent avec éclat ; et les fêtes brillantes qui les suivirent marquèrent assez le contentement des deux époux. Madame de Raisel avoit donné à M. de Cressy tout ce qu'il étoit en son pouvoir de lui rendre propre. Sa fortune assurée, son ambition satisfaite, l'amour et les charmes de la marquise, une maison devenue le temple de la gaieté, lui firent goûter tant de plaisirs dans cette union, qu'il oublia facilement la route qu'il avoit prise pour acquérir les biens dont il jouissoit.

Madame de Cressy, bien plus heureuse, puisqu'elle aimoit et se croyoit adorée, se disoit à chaque instant qu'elle régnoit sur un cœur tendre, sincère, généreux, tout à elle, sur un cœur dont elle croyoit que rien n'égaloit la noblesse et la grandeur : elle voyoit un dieu dans son mari, il lui devenoit tous les jours plus cher ; sans cesse occupée à lui procurer de nouveaux amuse-

ments, elle sembloit ne vivre, ne respirer que pour répandre l'agrément sur les jours de celui qu'elle aimoit; les moindres désirs du marquis, ses plus légères fantaisies, devenoient une affaire pour madame de Cressy. Elle lui sacrifioit ses propres goûts, même le plaisir de le voir; plaisir si grand pour elle, que le temps ni l'habitude ne purent le lui rendre moins sensible.

Cependant Adélaïde, après plus d'un mois de maladie, et près de deux de convalescence, avoit enfin recouvré la santé : mais une sombre tristesse s'étoit emparée de son esprit; elle avoit perdu pour jamais cet état paisible qui rend susceptible de goûter tous les plaisirs qui se présentent et se succèdent, dans l'âge heureux où on ne les choisit pas. Le chagrin avoit laissé de si profondes traces dans son cœur, l'amour régnoit encore avec tant de puissance sur son âme, elle se trouvoit si peu capable d'oublier le cruel qui s'étoit plu à la rendre malheureuse, que la seule pensée de paroître dans les lieux qu'il habitoit la faisoit retomber dans des foiblesses presque aussi dangereuses que l'avoit été l'ardeur de sa fièvre. Le comte de Saint-Agne, jeune, bien fait, aimable, auquel elle étoit destinée, augmentoit encore sa peine par les soins qu'il lui rendoit. Rien ne pouvoit la distraire; le souvenir de M. de Cressy animoit seul un cœur accoutumé à s'occuper de lui. Que de larmes accompagnoient ce souvenir douloureux, mais cher, mais vif, et sans cesse présent à son âme! Dans cette situation, son retour à Paris ou à la cour étoit pour elle le comble du malheur; et chaque jour qui rapprochoit celui où elle devoit quitter Gersay ajoutoit à son supplice.

Un soir qu'elle étoit dans l'appartement où tout le monde se rassembloit pour jouer, le chevalier de Saint-Hélène, qu'on attendoit depuis huit jours à Gersay, arriva, et, pour excuser son retard, rendit compte des affaires qui l'avoient obligé de rester à Paris : c'étoit le mariage de madame de Raisel et de M. de Cressy. Madame de Gersay entra dans des détails, lui fit

mille questions, et le chevalier s'étendit avec plaisir sur un discours qui paroissoit intéresser.

Que devint Adélaïde en l'écoutant? un froid mortel saisit son cœur; pâle, tremblante, sans force et presque sans sentiment, elle se renversa sur le siége où elle étoit assise, et, fermant les yeux, elle désira ne les rouvrir jamais; par bonheur pour elle, M. du Bugei n'étoit pas présent; et comme depuis sa maladie elle étoit très-foible, on ne chercha point d'autre cause à son évanouissement.

Il fut long; et lorsqu'elle reprit la connoissance, elle se trouva dans son lit, environnée de plusieurs personnes qui s'efforçoient de la rappeler à la vie. Elle fit connoître qu'elle désiroit d'être seule; et dès qu'elle se vit en liberté : Il est marié! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras d'Hélène; il est marié! Hélène, il est marié! lui répéta-t-elle mille fois; je n'ai plus de doute, de crainte, d'espérance; il est perdu, pour jamais perdu; rien ne peut me le ramener, rien ne peut me le rendre! Madame de Raisel est heureuse! elle triomphe dans ses bras des pleurs d'une fille infortunée! A-t-elle mérité ce cœur qu'elle m'enlève? L'inhumaine! avec quelle air de vérité elle feignoit de s'intéresser à mes peines, d'en ignorer le sujet! elle m'offroit son secours, des conseils, de l'amitié; ah! la cruelle! elle est sa femme, elle règne sur ses volontés; elle fait ses plaisirs, elle les partage, il lui est permis de contenter tous les désirs de ce qu'elle aime; elle peut, sans rougir, recevoir ses caresses, les lui rendre, mettre son bonheur à s'y montrer sensible; et moi, je ne dois me rappeler qu'avec honte ces moments..... moments délicieux, et pour toujours gravés dans ma mémoire! Ah! poursuivit-elle dans l'amertume de son cœur : Hélène! imprudente Hélène, pourquoi ta fatale complaisance m'exposa-t-elle à le revoir! Hélas! sans toi, sans ta facilité, j'ignorerois une partie de mes pertes!

M. du Bugei interrompit ses tristes plaintes. Il venoit savoir

comment elle se trouvoit. Hélène l'assura que le repos la remettroit entièrement. Il la crut, et sortit. La malheureuse Adélaïde passa la nuit dans un cruel désordre ; le saisissement de ses sens retenoit ses larmes, et le peu qu'elle en répandoit, loin de soulager son cœur, le déchiroit encore.

Cet excès d'accablement dura plusieurs jours ; mais, faisant violence à ses sentiments, elle parut se calmer, et se montra plus tranquille. Son père attendoit le retour de sa santé pour la ramener à Paris ; mais elle avoit pris la résolution de n'y rentrer jamais.

Elle pria instamment M. du Bugei de la conduire à l'abbaye de Chelles, où elle espéroit se rétablir tout à fait. Il y consentit avec peine ; et ce fut avec une extrême répugnance qu'il la conduisit lui-même à cette abbaye. Mademoiselle du Bugei pleura beaucoup en se séparant de lui, et le chagrin qu'il sentit lui-même en la laissant à Chelles fut un présage de la perte qu'il alloit faire. L'aimable et triste Adélaïde, peu de jours après son arrivée, entra au noviciat, où ses épreuves abrégées par l'avantage d'avoir été élevée dans la maison lui permirent, au bout de six mois, de prendre le voile blanc, malgré les regrets de son père, la douleur du comte de Saint-Agne qui l'aimoit, et les efforts réunis de toute sa famille.

Madame de Cressy s'affligea du parti que prenoit Adélaïde ; elle craignit que ses sentiments pour le marquis ne l'y eussent déterminée ; elle n'osa s'en expliquer avec lui, dans la crainte de le chagriner, et d'ajouter au reproche secret que peut-être il se faisoit à lui-même. Le malheur d'Adélaïde étoit un poids pour la marquise ; son cœur vraiment généreux souffroit en songeant qu'elle avoit innocemment causé sa perte ; elle donna des larmes au sort d'une jeune personne qui s'arrachoit au monde dans un âge où, peu capable de juger des effets du temps, et guidée par un mouvement qu'il pouvoit détruire, elle se livroit à l'horreur d'un repentir infructueux et éternel.

Plus d'un an s'étoit passé dans le ravissement d'une passion heureuse, satisfaite, et toujours vive. Peut-être la marquise eût-elle joui longtemps de cet état paisible, sans un événement où sa bonté l'intéressa.

Madame de Berneil, ancienne amie de la mère de madame de Cressy, vivoit retirée au Val-de-Grâce, avec une fille, seul fruit d'un mariage mal assorti qui avoit renversé sa fortune par une suite de malheurs dont le détail est peu nécessaire. Une pension du roi la faisoit subsister avec assez d'aisance. Cette pension s'éteignoit par sa mort, et sa fille avoit besoin d'amis pour en conserver une moitié que la faveur pouvoit lui accorder, mais qu'on ne lui devoit pas. Madame de Berneil, qui avoit éprouvé plus d'une fois combien madame de Cressy était portée à obliger, se sentant dangereusement malade et près de sa fin, eut recours à elle ; elle lui fit écrire son état ; et la marquise, s'étant rendue auprès d'elle, trouva cette dame presque expirante, et si occupée du sort de sa fille, que madame de Cressy, pénétrée d'une inquiétude si naturelle, et du spectacle qu'offroient à ses yeux les larmes de la fille et la douleur touchante de la mère, promit avec serment de se charger du soin de mademoiselle de Berneil, de la retirer chez elle, et de ne s'en séparer qu'après lui avoir procuré un établissement convenable à sa naissance, et qui pût la rendre heureuse.

Il sembloit que madame de Berneil n'attendit que cette promesse d'une femme dont la noblesse des sentiments lui étoit connue pour rendre au ciel une âme devenue plus tranquille. Elle mourut le soir même ; et la marquise, qui ne l'avoit point quittée, embrassant tendrement mademoiselle de Berneil, lui renouvela les assurances qu'elle avoit données à sa mère, et la conduisit chez elle, où elle la recommanda aux soins de ses femmes pendant qu'elle alloit à Versailles chercher M. de Cressy qui l'y attendoit.

Elle lui rendit compte des engagements qu'elle avoit pris ;

elle lui montra un peu de crainte qu'ils ne pussent lui déplaire, s'excusant sur le moment qui ne lui avoit pas permis de le consulter. M. de Cressy badina de cette espèce de soumission, qu'il traita d'enfance; il l'assura qu'il approuveroit toujours ce qu'elle feroit. En effet, il eut pour mademoiselle de Berneil tous les égards qu'il auroit cru devoir à une sœur chérie. Elle fut traitée par la marquise, non comme une fille dont le sort dépendoit de ses bontés, mais comme une amie dont le séjour chez elle devoit être suivi de tous les agréments qu'on s'efforce de procurer à ceux dont on attend des bienfaits.

Hortense de Berneil étoit âgée de vingt ans, sa figure n'avoit rien de remarquable ; mais le soin qu'elle en prenoit la rendoit assez agréable. Un goût de parure un peu extraordinaire dans une personne élevée loin du monde cachoit ses défauts et donnoit de l'élégance à tout ce qu'elle portoit. Le désir de plaire l'avoit toujours occupée, quoique longtemps sans objet; elle avoit de l'esprit; peu de brillant, beaucoup de réflexion. Il étoit difficile de la connoître; un air froid et le silence qu'elle gardoit sur ses goûts la faisoient paroître d'une extrême indifférence. L'ennui d'une retraite forcée avoit mis de la dureté dans son caractère et de l'aigreur dans son esprit; elle cachoit ces défauts sous l'apparence intéressante d'une santé foible et délicate, altérée par la plus légère émotion. Capricieuse, haute, jalouse, susceptible de passion, incapable de tendresse, d'amitié, Hortense ne pouvoit ni apprécier, ni reconnoître la conduite généreuse de madame de Cressy.

Un peu de temps s'étoit écoulé depuis l'entrée de mademoiselle de Berneil à l'hôtel de Cressy, quand un soir, le marquis s'amusant à étudier des airs assez difficiles, Hortense, en l'aidant à les solfier, le fit apercevoir qu'elle avoit la voix belle et chantoit parfaitement bien. Il aimoit la musique : ce talent qu'il découvroit en elle redoubla ses égards et ses attentions; il la chercha davantage. Madame de Cressy, bien éloignée de

prendre de l'ombrage de ce goût marqué, le vit naître avec plaisir.

M. de Cressy étant un matin à la toilette de la marquise, où il assistoit seul avec Hortense, on lui apporta une lettre qu'il ouvrit sans réflexion, mais qu'il ne put lire sans donner des marques d'une grande sensibilité. Cette lettre étoit de mademoiselle du Bugei; elle l'avoit écrite la veille, et ce jour même elle prenoit le voile noir, dernière cérémonie de sa consécration à la vie religieuse.

Les yeux de M. de Cressy se remplirent de larmes : la lettre tomba de ses mains; et, tandis qu'il les portoit sur son visage pour cacher son attendrissement, la marquise, effrayée de l'effet qu'avoit produit cette lettre, fit signe à une de ses femmes de la ramasser et de la lui apporter. Elle la prit sans la lire; et courant embrasser son mari, elle lui demanda avec empressement quelle nouvelle si fâcheuse pouvoit l'accabler ainsi. Mais le marquis, sans changer de situation, lui dit de lire la lettre; elle y trouva ce qui suit :

« C'est du fond d'un asile où je ne redoute plus la perfidie de votre sexe, que je vous dis un éternel adieu. Naissance, biens, honneurs, dignités, tout s'évanouit à mes regards. Ma jeunesse flétrie par mes larmes, le goût des plaisirs anéanti dans mon cœur, l'amour éteint, le souvenir présent, et le regret toujours trop sensible, m'ensevelissent à jamais dans cette retraite. O vous, qui m'avez conduite à me cacher dans cette espèce de tombeau, ne craignez pas mes reproches : je ne vous écris que pour vous dire que je vous pardonne ! J'offre au ciel une victime immolée par vos mains, et je le prie avec ardeur de répandre sur vous tout le mérite du sacrifice volontaire que je lui fais. L'auguste époux qu'Adélaïde choisit effacera de son cœur des sentiments qu'elle ne peut conserver sans l'offenser; il y mettra les vertus qu'il chérit, et l'oubli qu'il exige ; elle ose espérer qu'il lui pardonnera les motifs qui la déterminent aujourd'hui. Alors,

prosternée au pied des autels, elle lui demandera pour vous tous les biens dont vous l'avez privée; et, si elle peut s'intéresser encore au monde qu'elle abandonne, ce sera seulement pour s'assurer que le marquis de Cressy est heureux.

« Dites à madame de Cressy que je lui pardonne l'opinion qu'elle a eue de mon caractère. Dites-lui que j'ai oublié son injustice, et que je me souviens seulement de la tendre amitié que j'eus pour elle. »

La marquise, en finissant cette lettre, se jeta dans les bras de son mari, et, le serrant avec une tendresse inexprimable : Pleurez, monsieur, pleurez, lui dit-elle en le baignant de ses larmes : ah! vous ne sauriez montrer trop de sensibilité pour un cœur si noble, si constant dans son amour! Aimable et chère Adélaïde! s'écria-t-elle, c'en est donc fait, et nous vous perdons pour toujours! Ah! pourquoi faut-il que je me reproche de vous avoir privée du seul bien qui excitoit vos désirs! ne puis-je jouir de ce bien si doux, sans me dire que mon bonheur a détruit le vôtre?

Le marquis, touché de ce sentiment généreux qui lui faisoit regretter Adélaïde, la pressant avec transport, essuyoit ses larmes; et par les plus tendres caresses et les expressions les plus passionnées la conjuroit de lui pardonner l'imprudence qu'il avoit eue de lui montrer cette lettre.

Mademoiselle de Berneil, témoin de cette scène touchante, considéroit la marquise avec étonnement. Tout ce qu'elle pouvoit comprendre, c'est que madame de Cressy s'affligeoit de la retraite d'une fille que son mari avoit aimée, et que ses pleurs faisoient penser qu'il aimoit encore. Une pareille sensibilité étoit au-dessus de l'âme d'Hortense; elle la regarda comme une foiblesse. Un mauvais cœur prend souvent pour un défaut de fermeté la bonté du naturel dont les mouvements lui sont étrangers, et traite de petitesse ce noble désintéressement qui fait qu'on s'oublie soi-même pour partager la peine d'un autre.

Le marquis pensa tristement pendant quelques jours à cet adieu d'Adélaïde; mais les plaisirs variés auxquels il se livroit dissipèrent bientôt ce léger chagrin. Madame de Cressy le sentit plus longtemps. L'image de mademoiselle du Bugei prosternée au pied des autels, priant pour le marquis, attirant sur lui les bénédictions du ciel par ses vœux innocents, l'attendrissoit, et la rendoit toujours présente à son idée. Les dernières lignes de sa lettre l'étonnoient : elle ne pouvoit les entendre. Elle en demanda plusieurs fois l'explication à M. de Cressy; mais l'embarras et l'humeur que lui donnoient ces questions la déterminèrent à n'en plus parler.

Cependant cette marque de réserve dans un homme pour lequel elle n'en avoit aucune toucha vivement la marquise, lui donna de l'inquiétude, et lui fit craindre qu'en parlant d'Adélaïde M. de Cressy n'eût pas été sincère. Quelle étoit cette opinion désavantageuse dont se plaignoit mademoiselle du Bugei? elle lui pardonnoit! Mais quoi? un mystère sembloit caché sous ces expressions; la marquise désiroit ardemment de l'approfondir; mais son extrême complaisance pour M. de Cressy la força au silence; elle respecta le secret qu'il vouloit garder, et ne l'importuna point, pour l'engager à le lui découvrir. Cette première preuve qu'elle n'avoit pas toute la confiance de son mari la chagrina. Il pouvoit donc dissimuler avec elle. La seule idée d'avoir été trompée, même dans la plus légère bagatelle, par un homme que l'on croyoit incapable de détour, porte un trait douloureux au fond du cœur, trait qui blesse à tout moment, ouvre l'entrée au soupçon, rend tout incertain, et laisse entrevoir que le bonheur dont on jouit peut n'être qu'une illusion prête à s'évanouir.

Mademoiselle de Berneil, à qui la marquise ouvroit son cœur, étoit bien éloignée de comprendre cette délicatesse de sentiment qui troubloit la douceur de sa vie; elle badina M. de Cressy sur la mélancolie que lui avoit causée la lettre d'Adélaïde; et, donnant

un tour plaisant et malin à ce pouvoir qu'il avoit sur les âmes sensibles, elle se félicita de n'être pas du nombre de celles qui ne savoient pas résister à l'amour, et dit au marquis qu'elle s'étonnoit fort qu'on abandonnât le monde seulement pour n'avoir pu lui plaire ou le fixer. Pour moi, continua-t-elle, comme j'en chéris les plaisirs, quoique je me croie sûre de mon cœur, je ne veux plus vous regarder, de crainte qu'il ne me prenne envie de retourner au couvent.

Cette raillerie piqua le marquis, dont la vanité étoit extrême. Pensez-vous, lui dit-il en riant, qu'il vous fût si facile de résister à mes soins, si je vous en rendois d'assidus? En vérité, je le pense, reprit mademoiselle de Berneil; et quoique vous soyez très-aimable, je crois et j'éprouve qu'il est possible de vous voir et de conserver beaucoup d'indifférence. Oui, dit le marquis, cela est possible; mais vous ignorez ce que le désir de plaire répand d'agrément dans un homme qui s'en occupe. Il faut avoir été aimée de quelqu'un pour s'assurer qu'on peut lui résister; et si je vous aimois, si je cherchois à vous le persuader, peut-être reviendriez-vous de l'opinion que vous avez de la fermeté de votre cœur. Oh! non, non, assurément, reprit Hortense; et vous êtes précisément la seule personne qui ne pourroit jamais réussir auprès de moi; comme vous ne sauriez me montrer de désirs sans m'offenser, ni m'aimer sans manquer à ce que vous devez à la plus aimable des femmes, si vous me rendiez des soins je n'aurois que du mépris pour vous. Vous le croyez, dit le marquis; mais soyez sûre que les réflexions que l'on fait de sang-froid ne se présentent pas à une âme attendrie. Celles qui semblent devoir faire mépriser un homme indifférent se changent en pitié pour un amant aimé; et nous savons toujours trouver en nous-mêmes des raisons pour nous livrer à des sentiments qui nous flattent. Hortense, à ce discours, ne fit que redoubler ses plaisanteries, et s'obstina à soutenir qu'elle ne redoutoit point ses attaques; il lui montreroit en vain la passion la plus

violente, disoit-elle, jamais, jamais elle n'y seroit sensible, il lui étoit impossible d'imaginer qu'elle pût l'aimer. Cette conversation fut reprise plusieurs fois, et toujours avec la même assurance de la part de mademoiselle de Berneil.

Le marquis, accoutumé à voir prévenir ses désirs, ne put supporter cette espèce de mépris d'une fille à laquelle il sembloit que rien ne devoit inspirer cette fierté ; il s'en offensa, et voulut l'en punir en lui inspirant une passion dont elle se croyoit si peu susceptible. La vanité l'engagea à se faire une étude de lui plaire ; elle s'aperçut de son dessein, elle en rit, et ménagea si peu son amour-propre, que du simple projet de la soumettre il forma celui de la toucher. Le peu de progrès qu'il fit au commencement ne ralentit point ses poursuites : il devint ardent, empressé ; et, perdant de vue ce premier objet, il oublia ce qui l'avoit porté à parler le langage de l'amour à mademoiselle de Berneil. Il s'accoutuma à l'entretenir d'un sentiment qu'il cessa de feindre. Ce sentiment devint bientôt sa seule affaire et l'unique mouvement qui se fit sentir à son cœur.

Madame de Cressy, loin de soupçonner le marquis d'un tel attachement, lui savoit gré de tout ce qu'il faisoit pour Hortense, et croyoit lui devoir de la reconnoissance des attentions qu'il avoit pour une fille qu'elle chérissoit, et dont elle se croyoit tendrement aimée. Elle parloit de lui sans cesse avec elle, lui vantoit son mérite, les agréments de sa personne, son esprit, l'égalité de son humeur, la douceur de sa société, l'élévation de ses sentiments ; elle le comparoit à tous ceux qu'elle voyoit, à tous ceux qu'on admiroit, pour le trouver plus parfait encore.

Mademoiselle de Berneil applaudissoit aux louanges que la marquise donnoit à M. de Cressy ; insensiblement elles firent impression sur elle ; l'ardeur avec laquelle il étoit aimé l'embellissoit à ses yeux. L'amour de madame de Cressy passa dans le cœur de sa rivale ; et tout ce qui rendoit la marquise si propre à plaire, à fixer ce mari qu'elle adoroit, formoit une sorte de

triomphe pour Hortense qui se voyoit maîtresse de le lui enlever, excitoit sa vanité, et lui faisoit regarder comme un avantage brillant le pouvoir de l'emporter sur une femme à laquelle elle se sentoit si inférieure à tous égards.

Ce fut donc à l'orgueil et à la coquetterie que M. de Cressy dut les premières complaisances de mademoiselle de Berneil ; elle lui laissa voir un penchant qu'elle n'osoit avouer ; elle céda peu à peu ; elle ne se défendit plus que sur ses devoirs, sur l'amitié qu'elle avoit pour la marquise, sur le lien qui l'unissoit à elle. Ces obstacles eussent été insurmontables, si mademoiselle de Berneil eût mieux pensé ; mais dès qu'on a fait un pas vers l'ingratitude, rien ne retient plus. Le marquis trouva le moyen de lever les foibles scrupules d'Hortense ; elle se donna à lui ; elle oublia la tendresse et les bontés d'une amie, pour joüir du goût passager d'un amant. Quelle différence ! quelle perte ! quoi qu'on en puisse penser dans l'égarement de son cœur, un amant ne vaut pas une amie.

Mademoiselle de Berneil, en payant de retour la passion du marquis, cédoit peut-être moins à son amour qu'au désir curieux d'éprouver si cette passion procuroit tout le bonheur dont on l'avoit assurée qu'elle étoit la source ; elle en cherchoit les plaisirs, et n'en donnoit pas les douceurs ; plus elle pensoit avoir sacrifié en comblant les vœux de son amant, plus elle exigeoit de sa reconnoissance. L'espèce de sentiment qui la conduisoit n'étoit pas cet attachement sincère d'Adélaïde, ni cet amour tendre et délicat de la marquise : c'étoit un mouvement voluptueux, c'était le plaisir de dominer et de soumettre un cœur à tous ses caprices. Elle abusa du pouvoir que le marquis lui avoit donné sur lui ; elle prit un empire absolu sur ses volontés, le maîtrisa, devint son tyran, et l'accabla de ces chaînes pesantes qu'on porte avec douleur, dont on sent tout le poids, qu'on voudroit rompre, et qu'on n'a pas la force de briser.

Assujetti à cette maîtresse altière, le marquis se rappeloit

souvent avec regret l'état heureux où il vivoit avant d'avoir écouté le penchant fatal qui l'entraînoit vers elle; adoré d'une femme qui n'avoit point d'égale, dont les qualités brillantes sembloient n'être en elle que pour l'avantage de ceux dont elle étoit environnée ; qui, toujours attentive à lui plaire, n'avoit de plaisirs que ceux qu'il ressentoit, de joie que celle qu'elle voyoit éclater dans ses yeux : elle n'étoit point changée, cette femme charmante qui lui avoit fait passer des jours si tranquilles, si heureux ; mais sa beauté, ses vertus, ses soins, ses complaisances, auparavant la source de la félicité de M. de Cressy, ne servoient plus qu'à le confondre, à l'affliger, à répandre l'amertume sur tous les instants de sa vie.

Souvent maltraité par mademoiselle de Berneil, fatigué du joug, honteux de le subir, il se livroit à des retours vifs et pressants qui le ramenoient dans les bras de la marquise ; quelquefois, la serrant tendrement dans les siens, il retenoit à peine des larmes que le remords arrachoit à son cœur. Tant d'amour qu'il trahissoit, tant de confiance dont il abusoit, la comparaison qu'il faisoit de deux personnes si différentes, de deux caractères si opposés, excitoient en lui des mouvements si sensibles, qu'il y avoit des moments où il étoit prêt à tomber aux pieds de la marquise, à lui avouer sa foiblesse, à la prier d'en éloigner l'objet ; mais le peu d'habitude d'être sincère retenoit son cœur prêt à s'ouvrir, à s'épancher dans le sein d'une amie, qui pouvoit encore lui rendre le calme et la paix dont il ne jouissoit plus.

Mademoiselle de Berneil le surprit plusieurs fois dans cet attendrissement : des railleries piquantes, de longues querelles, une aigreur insupportable, suivoient les moindres sujets qu'elle croyoit avoir de se plaindre. Elle s'apaisoit difficilement, et mettoit au plus haut prix l'oubli d'une faute ; mais, parvenue à le subjuguer, à se rendre souveraine d'un cœur qu'elle s'attachoit par tout ce qui auroit dû le lui ôter, elle ne put jamais détruire le remords qu'il sentoit de tromper la marquise, ni l'attache-

ment qu'il conservoit pour elle. Il lui fut impossible d'étouffer dans l'âme du marquis cette voix dont le cri puissant s'élève, se fait entendre même dans l'ivresse du plaisir, et nous avertit sans cesse que nous n'avons pas le pouvoir cruel de goûter en paix un bonheur que nous osons fonder sur l'infortune d'autrui.

Madame de Cressy ne s'apercevoit que trop du changement du marquis ; toujours triste, rêveur, elle voyoit qu'il souffroit, qu'une peine secrète agitoit son âme ; elle l'avoit en vain prié de la lui confier, elle n'osoit plus l'interroger, et lui cachoit la douleur qu'elle sentoit de ses chagrins et du mystère qu'il lui en faisoit. Elle ne pouvoit le soupçonner d'une intrigue au dehors ; son assiduité chez lui et dans tous les lieux où elle alloit éloignoit les idées de cette espèce ; il ne marquoit aucune préférence pour les femmes qu'il voyoit ; toutes ses démarches étaient connues, il le sembloit au moins : cependant la marquise se disoit à tous moments qu'il ne l'aimoit plus. Elle en eut une preuve bien sensible dans une occasion où elle devoit moins l'attendre. Elle tomba malade ; et sa maladie, quoique peu dangereuse, fut assez longue. Mademoiselle de Berneil se contraignit assez dans les premiers jours pour s'assujettir près d'elle ; mais, oubliant bientôt ce qu'elle devoit à ses bontés, même à la décence, qui l'obligeoit à ne pas s'éloigner de l'appartement de la marquise, elle n'y parut dans la suite que rarement et dans les moments où elle ne pouvoit se dispenser de s'y faire voir. Le marquis l'imita ; et, profitant de la liberté qu'il avoit d'être souvent seul avec elle, sous prétexte de répéter des pièces de clavecin, il passoit des heures entières dans le cabinet d'Hortense, et n'étoit chez madame de Cressy que lorsqu'elle recevoit du monde.

Cette conduite d'un homme qui lui étoit si cher rendit sa convalescence plus fâcheuse que son mal ne l'avoit été ; elle la sentit jusqu'au fond du cœur, et ne douta plus qu'elle n'eût

entièrement perdu celui de son mari. Elle renferma en elle-même cette triste connoissance, ne se permit aucune plainte, et ne diminua rien de la douceur et de l'affection qu'elle lui avoit toujours montrées.

La négligence de mademoiselle de Berneil lui parut une suite naturelle de la froideur de son caractère; ainsi elle y fit peu d'attention. Elle étoit parfaitement rétablie et sortoit depuis quelques jours, lorsque étant seule un matin et prête à partir pour la campagne, M. de Cressy, qui n'alloit point avec elle, entra dans sa chambre pour lui donner une petite boîte d'une forme nouvelle qu'il venoit d'acheter; elle fut touchée de cette attention, et plus encore de quelque chose de flatteur qu'il lui dit en lui présentant ce bijou. Elle vouloit répondre; mais, en fixant le marquis, elle lui vit un air si triste, si abattu, qu'elle en fut pénétrée, et ne put lui marquer sa reconnoissance que par des regards expressifs qui sembloient chercher son secret jusqu'au fond de son cœur. M. de Cressy prit la main de la marquise, il la baisa plusieurs fois d'un air timide et respectueux; il étoit devant elle comme on est auprès de quelqu'un dont on désire une faveur, à qui on n'ose la demander parce qu'on se sent peu digne de l'obtenir. Jamais madame de Cressy ne lui avoit paru plus belle, jamais elle ne lui avoit inspiré d'émotion plus douce; mais ses offenses, les reproches qu'il se faisoit, sembloient élever une barrière entre elle et lui. Il oublioit ses droits, ou n'osoit les réclamer; il vouloit parler, il craignoit de s'expliquer; il la regardoit, soupiroit, et se taisoit, lorsque la marquise, emportée par ce tendre sentiment que la froideur de M. de Cressy n'avoit pu altérer, passant ses bras autour de lui, se laissa tomber à ses pieds; et, le pressant avec une action toute passionnée: Dites-moi, monsieur, dites-moi, s'écria-t-elle tout en larmes, ce que j'ai fait pour perdre le bonheur de vous plaire. Pourquoi m'évitez-vous? suis-je devenue un objet odieux à vos regards? Non, je ne puis vivre et penser que je ne vous suis plus chère.

Eh ! qu'ai-je fait, qu'ai-je donc fait pour vous éloigner de moi ? Si vous m'ôtez votre amour, si vous m'enlevez ce bien précieux, devez-vous me priver de tout ? Ah ! monsieur, me croyez-vous indigne de votre amitié ?

M. de Cressy eût voulu dans cet instant que la terre se fût ouverte et l'eût caché dans son sein. Ah ! levez-vous, madame, lui dit-il en rougissant, levez-vous ! cette soumission ne convient qu'à moi : vous, aux pieds d'un cruel qui a pu vous négliger, qui fait couler vos pleurs, qui doit seul en verser ! Ah ! vous m'êtes chère, vous me le serez toujours ! Je vous respecte, je vous aime, je vous adore ; mais suis-je encore digne de vous le dire ? C'est à vos genoux, ajouta-t-il en se jetant à son tour, que j'implore votre pitié, que je vous demande un généreux pardon ; je l'espère de vos bontés ; je l'attends de la grandeur de votre âme. Apprenez, madame, dans quel égarement... Il alloit poursuivre, quand mademoiselle de Berneil, qui alloit avec la marquise, avertie qu'elle étoit prête, et craignant de la faire attendre, ouvrit brusquement la porte, et le surprit à genoux, arrosant de pleurs les mains de sa femme, qui s'efforçoit de le relever.

M. de Cressy, consterné à sa vue, resta muet, interdit ; la parole expira sur ses lèvres ; en vain la marquise le pressoit de s'expliquer, l'assuroit qu'elle lui avoit déjà pardonné : glacé par la présence de mademoiselle de Berneil, il ne pouvoit ni parler ni lever les yeux. Enfin, paroissant se remettre, il présenta la main à madame de Cressy, la conduisit à son carrosse ; et dès qu'elle y fut entrée, il se retira dans la crainte de rencontrer les regards d'Hortense, qui, maîtresse de ses mouvements, ne sembloit prendre aucun intérêt à ce qu'elle avoit vu. Son inquiétude étoit grande cependant, et elle attendoit avec impatience que madame de Cressy parlât.

Hélas ! dit la marquise, dans quel moment vous êtes venue ! J'allois lire dans son cœur ; il alloit me confier ce secret qu'il me cache depuis si longtemps. Il m'aime, il le dit, son trouble

me l'assure. Je n'ai point perdu l'espérance d'être heureuse, sa tendresse n'est point éteinte, elle n'est que suspendue par ce chagrin que je ne conçois point. Mais ne vous a-t-il jamais rien dit qui ait pu vous le faire deviner? il paroît avoir de la confiance et de l'amitié pour vous, ne sauriez-vous m'instruire de ce qu'il me cache? Hortense l'assura qu'elle ignoroit que le marquis eût aucun sujet de peines. Il en a, mademoiselle, il en a, reprit la marquise. Mais quels sont ces reproches qu'il se fait? Il m'a offensée, dit-il : ah! qu'il parle, et tout est oublié. Mon Dieu! est-il possible que cet instant ait été perdu?

Mademoiselle de Berneil feignit beaucoup de regret d'avoir interrompu une conversation si intéressante : elle étoit embarrassée ; mais madame de Cressy étoit trop occupée de ses idées pour s'apercevoir de la contrainte d'Hortense. La maison où elles alloient passer quelques jours étoit tout près de Chelles, et des fenêtres de l'appartement qu'occupoit madame de Cressy on voyoit les jardins de l'abbaye. Elle n'avoit point perdu le souvenir d'Adélaïde : en se trouvant si près d'elle, elle sentit sa curiosité se ranimer, et pensa que mademoiselle du Bugei lui donneroit une explication si longtemps désirée. Elle voulut donc la voir ; mais, dans la crainte de la révolter par sa présence si elle alloit à Chelles sans la prévenir, elle lui écrivit avec beaucoup d'amitié, et la pria instamment de lui donner une heure où elle pût l'entretenir.

Adélaïde se trouva surprise et embarrassée de ce message et de cette prière. Son premier mouvement fut de ne point recevoir la marquise. Il lui paroissoit bien dur de l'admettre dans un asile qu'elle avoit cherché contre sa présence, de revoir une des deux personnes qui l'avoient forcée à s'ensevelir dans cette retraite. Par quelle cruauté la femme de M. de Cressy vouloit-elle la rendre témoin de son bonheur, s'applaudir à ses yeux de lui avoir ravi un bien qu'elle ne lui envioit plus, mais dont il étoit inhumain de venir étaler les charmes devant elle?

Dans le monde, elle eût évité cette visite ; malgré sa répugnance, elle crut ne pouvoir la refuser, au couvent ; elle la regarda comme une humiliation que ses vœux ne lui permettoient pas de s'épargner ; et, bannissant une fierté peu convenable dans ses idées à la pénitente Adélaïde, elle répondit à la marquise qu'elle la verroit avec plaisir.

Madame de Cressy désiroit trop cette entrevue pour la différer ; elle se rendit à l'abbaye, et fut conduite dans un parloir, où peu de temps après qu'on l'y eut laissée elle vit entrer Adélaïde. Son voile étoit levé, un peu d'émotion animoit son teint : la marquise la trouva plus belle encore sous cet habit. Le souvenir de ce qui l'avoit obligée de le prendre l'attendrit ; elle ne put retenir ses larmes en la saluant. L'aimable religieuse, avec un souris où se peignoient la douceur et la tranquillité, s'efforça de lui prouver que son état ne devoit pas lui inspirer cette tristesse.

Au commencement leur conversation fut assez languissante ; mais madame de Cressy lui disant qu'elle avoit senti une douleur véritable de sa retraite, et ne pouvoit concevoir comment ses idées à cet égard la conduisoient à l'accuser : Tout est fini, madame, tout est passé, tout est oublié, dit la jeune recluse ; le temps où j'étois dans le monde est déjà loin de mon souvenir. Mais, reprit la marquise, comment avez-vous pensé que j'eusse une opinion de votre caractère qui pût être fausse ou injuste ? ce reproche m'a été sensible. Je vous aimois tendrement, vous le connoissiez, et j'ose vous assurer qu'aucun événement n'a pu changer mon cœur. Je le crois, madame, je le crois, interrompit Adélaïde ; je ne me plains pas, je ne puis me plaindre : je dois respecter les décrets du ciel, et bénir les voies qu'il a prises pour m'avertir de chercher en lui seul un bonheur que sans doute il ne m'avoit pas destinée à trouver dans le monde.

Hélas ! dit madame de Cressy, les agréments que ce monde procure sont donnés avec un bien cruel mélange ! Mais, madame,

puisque vous avez prié qu'on m'assurât de votre pardon, vous avez cru avoir à vous plaindre de moi? Adélaïde rougit à ces mots, elle baissa les yeux, et resta dans un profond silence. Pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre, continua la marquise, quels sont mes torts avec vous? Quoi! madame, dit enfin Adélaïde, vous avez vu cette lettre que je me reproche? le motif qui m'engagea à l'écrire est encore douteux dans mes idées, et je fis mal, sans doute, puisque j'ai pu vous causer de l'inquiétude.

Ah! s'écria la marquise, que n'ai-je connu votre cœur dans un temps où je pouvois réprimer le penchant du mien! pourquoi me préférâtes-vous madame de Gersay? votre confiance eût arrêté les progrès de mon inclination; vous seriez heureuse, et j'aurois vu votre félicité sans l'envier. Madame de Gersay n'a jamais su mon secret, reprit Adélaïde; je ne connoissois point vos sentiments; et quand le hasard me les découvrit, les miens ne pouvoient plus faire mon bonheur: mais n'en parlons plus, n'en parlons jamais.

Eh pourquoi? dit madame de Cressy. Permettez-moi d'insister, et de vous demander encore ce qui a pu vous blesser dans ma conduite ou dans mes discours... Puisque vous me forcez de parler, reprit Adélaïde, j'ai cru pouvoir me plaindre de madame de Raisel lorsque j'ai appris d'elle-même qu'elle m'accusoit de donner des marques d'une folle passion, et qu'elle me trouvoit indigne des vœux d'un homme qu'elle avertissoit de chercher ailleurs un objet plus estimable. Moi! s'écria la marquise, j'ai pu dire...! je ne puis vous comprendre... A qui l'ai-je dit? qui vous fit cet horrible mensonge? — Votre lettre s'expliquoit sans détour. — Quelle lettre? — Celle que vous écriviez à M. de Cressy, dans laquelle... mais encore une fois n'en parlons plus, ce temps est oublié; il doit l'être au moins; et, si je me suis rappelé avec douleur le mépris que vous avez marqué pour une personne qui ne devoit pas s'attendre à vous en inspirer, croyez, madame, que ce souvenir n'a été mêlé d'aucune aigreur contre

vous. Que vous m'embarrassez ! dit la marquise ; je me souviens d'avoir parlé de madame d'Elmont dans les termes que vous me rappelez ; mais je ne conçois ni votre méprise, ni comment vous avez pu la faire, puisque la lettre où je parlois d'elle n'a pas dû tomber dans vos mains, et que je n'ai su votre inclination pour M. de Cressy que longtemps après votre départ pour Gersay. Adélaïde, pressée vivement, ne put refuser de s'expliquer ; elle fit à la marquise un détail qui ne fut que trop exact, et finit par lui faire entendre que c'étoit, sans doute, elle-même qui dans son dépit avoit appris à M. de Cressy que madame de Raisel l'aimoit, en lui nommant l'auteur de la lettre qu'elle lui renvoyoit.

L'histoire d'Adélaïde, si conforme pour les faits, et si différente dans ses circonstances de celle que le marquis lui avoit faite, découvrit à madame de Cressy toute la fausseté du caractère de son mari, et lui causa la douleur la plus sensible. Elle ouvrit son cœur à Adélaïde, qui mêla ses larmes à celles qu'elle lui vit répandre. Le sort de la marquise lui parut plus fâcheux que le sien. Elles se séparèrent avec tous les sentiments d'une sincère amitié ; et la charmante recluse se consola de n'avoir point joui d'un bonheur qu'un instant pouvoit changer en amertume ; elle plaignit celle dont elle envioit peut-être auparavant la félicité ; et pour toujours à l'abri des cruelles peines qui déchiroient le cœur de la marquise, elle s'applaudit du choix qu'elle avoit fait.

Madame de Cressy revint à Paris, pénétrée d'une tristesse accablante ; toutes ses réflexions en augmentoient l'amertume. Elle se repentit mille fois de s'être procuré ce fatal éclaircissement. Cette passion si tendre de M. de Cressy, cet amour timide et secret qui lui avoit fait sacrifier celui d'Adélaïde à l'espoir de posséder un jour madame de Raisel ; ce plaisir qu'elle goûtoit en se rappelant le temps où son mari l'adoroit, en songeant que ce temps pouvoit renaître, ses désirs, ses espérances, tout s'abî-

moit dans l'affreuse certitude d'avoir été trompée. Le marquis n'offroit plus à ses regards qu'un ambitieux guidé par l'intérêt, par la vanité; elle devoit ses soins, ses préférences, à l'éclat de sa fortune; ces caresses touchantes, ces transports flatteurs que tant de fois elle s'étoit applaudie d'exciter, les plaisirs même qu'il sembloit goûter dans ses bras, tout avoit été feint; il ne lui restoit pas seulement la douceur d'imaginer qu'elle lui en eût donné de véritables, qu'elle eût été un seul instant l'arbitre de son bonheur.

Sa négligence, cette froideur qu'il lui montroit, lui parut alors l'état naturel de son âme. Elle pensa que, las de se contraindre, il s'abandonnoit à son indifférence, suivoit des goûts plus vifs ou des fantaisies plus nouvelles. Ce qui avoit fait le charme de sa vie se peignit à ses yeux comme une illusion fantastique, comme un songe dont le réveil dissipoit l'agréable erreur.

Mais pourquoi le marquis pleuroit-il à ses pieds? le remords faisoit-il couler ses larmes? Ah! que lui importoit d'en connoître la source! le sentiment ne les lui arrachoit point, ce n'étoit point l'amour, ce n'étoit pas le retour d'un cœur tendre, sincère, généreux, dont le repentir dût la toucher, dont elle pût pardonner l'égarement. M. de Cressy ne possédoit point les qualités, les vertus, qu'elle avoit aimées en lui; l'objet de son admiration ne méritoit plus que son indifférence ou ses mépris: l'instant où elle le connut, où elle osa se l'avouer, fut le dernier de son repos.

Madame de Cressy ne put cacher à mademoiselle de Berneil que sa douleur naissoit de son entretien avec Adélaïde; mais dans la crainte d'avilir le caractère du marquis, elle ne dit rien à Hortense du sujet de sa peine; elle s'étoit déterminée à ne jamais se plaindre de son mari, et vouloit ensevelir ses vices dans le profond secret de son cœur.

Hortense ne pouvoit douter qu'elle n'eût été sacrifiée si le hasard ne l'avoit fait entrer au moment où le marquis alloit par-

ler. Elle rapporta de la campagne un esprit irrité ; des soupçons fondés l'aigrissoient encore; M. de Cressy sembloit reprendre du goût pour la marquise ; il pouvoit se soustraire à son empire, l'abandonner, et dans la confiance qu'inspire un tendre raccommodement, l'accuser seule de leur commune foiblesse.

M. de Cressy n'étoit pas plus tranquille; rebuté des hauteurs de mademoiselle de Berneil, dégoûté d'un commerce que l'amour du plaisir lui avoit fait lier, dont l'humeur de sa maîtresse le bannissoit, il s'occupoit pendant l'absence de la marquise à trouver les moyens d'éloigner Hortense, sans trahir un secret qu'il ne convenoit pas de révéler. Il ne vouloit point exposer mademoiselle de Berneil à l'indignation d'une femme qui auroit tant de sujets de la haïr : il se préparoit à conduire ses projets avec beaucoup de prudence et de ménagement, quand le retour de l'une et de l'autre changea toutes les dispositions de son âme.

Hortense se conduisit avec la fierté d'une fille qui se croyoit offensée. L'air de tristesse répandu sur le visage de la marquise, et la visite qu'elle avoit faite à Chelles, lui fit craindre qu'elle ne fût trop instruite pour leur commun bonheur. Cette crainte ferma son cœur à ce tendre retour qui le ramenoit vers elle. Il évitoit Hortense, et redoutoit une explication avec la marquise ; il ne pouvoit lever les yeux sur deux femmes dont il étoit aimé, sans trouver sur leur visage l'apparence du reproche; il chercha dans le monde des amusements qui pussent remplacer ceux qu'il avoit trouvés chez lui. Insensiblement il prit du dégoût pour sa maison, et perdit l'habitude de s'y montrer.

Quoique madame de Cressy ne le vît plus qu'avec une émotion bien différente de celle qu'il lui causoit autrefois, elle ne se sentit point capable de supporter l'espèce de douleur que cet éloignement lui donna. Elle ne put s'y accoutumer; et cette maison, autrefois si aimable pour elle, lui parut la plus triste des solitudes, lorsqu'elle n'y rencontra plus l'objet de toutes les peines de son cœur.

Madame d'Elmont, occupée de mille fantaisies, se souvenoit à peine du goût que lui avoit inspiré le marquis. Mais en apercevant sur son visage un air d'ennui, elle jugea que sa passion pour sa femme commençoit à s'éteindre; cette idée réveilla en elle le désir de se l'attacher au moins par un lien léger : elle voulut essayer s'il lui résisteroit encore; l'espèce de penchant qui la guidoit étoit sans jalousie comme sans délicatesse, et tous les temps paroissoient propres à ranimer sa vivacité et à le satisfaire.

Cet intérêt qu'elle reprenoit à M. de Cressy lui fit chercher à pénétrer l'état de sa maison; comme avec des soins, de l'argent, et des valets, on découvre aisément ce que l'on veut apprendre, quand on se permet de pénétrer par des moyens si bas dans les secrets des autres, madame d'Elmont sut bientôt l'intrigue d'Hortense avec lui, le lieu de leurs rendez-vous, et la froideur qui étoit actuellement entre eux.

Madame d'Elmont se crut sûre du marquis, elle changea le plan de ses attaques; elle lui marqua seulement des égards et de l'amitié, et le plaignit en lui montrant qu'elle savoit tout ce qui se passoit dans son âme. Par cette conduite elle excita sa curiosité; il ne pouvoit comprendre comment elle connoissoit un secret dont il se croyoit maître; le désir de découvrir par quel moyen elle l'avoit pénétré l'engagea à la voir, et l'attacha près d'elle. L'adroite madame d'Elmont sut profiter des circonstances pour lui rappeler ses premiers sentiments. Il est des personnes, lui dit-elle, dont on se souvient toujours; les événements qui les touchent ne sont jamais indifférents; on aime à s'occuper d'elles, à suivre les mouvements de leur cœur, sans même espérer le bonheur d'en être un jour l'arbitre.

Les hommes nous accusent d'une extrême crédulité sur ce qui flatte notre amour-propre; mais quelle vanité peut se comparer à leur foiblesse? la moindre louange les séduit; à peine soufferts, ils se croient aimés. M. de Cressy ne douta point de

la tendresse de madame d'Elmont; il prit sa coquetterie, les démarches hardies qu'elle lui avoit fait faire, pour la violence d'un sentiment trop fort, d'une passion que rien ne pouvoit engager à se contraindre, dont la vivacité l'emportoit sur toutes les bienséances. Il crut devoir de la reconnoissance à tant de tendresse; et, cherchant à se distraire de ses chagrins, il se livra tout entier à ce nouvel amusement. Cette intrigue éclata bientôt aux yeux du public, et fut conduite avec toute l'indécence dont madame d'Elmont se plaisoit à décorer ses caprices.

Mademoiselle de Berneil, en apprenant que madame d'Elmont la remplaçoit dans le cœur de M. de Cressy, ne put retenir les marques du plus violent dépit. Elle chercha à le voir pour l'accabler de reproches ; mais, loin de le ramener par ses emportements, elle acheva de l'éloigner, et s'en vit enfin abandonnée. Celui qui paroissoit auparavant faire tout son bonheur de lui plaire la livra sans scrupule aux pleurs, aux regrets, à la honte, plus difficile à supporter que le malheur.

Mademoiselle de Berneil avoit manqué à la reconnoissance, à ses devoirs, à l'amitié, à elle-même ; mais étoit-ce à M. de Cressy à l'en punir? Ne devoit-il rien à une femme qu'il aimoit ou feignoit d'aimer, malgré le ton léger dont une partie des hommes traite ce sujet, malgré l'usage méprisable d'abuser sans remords de la tendresse, de la confiance d'une femme? Que l'homme ami de l'honneur s'interroge lui-même, qu'il consulte la nature, la vérité, et qu'il se dise si la fausseté, si la trahison, peuvent cesser de mériter ce nom ; si tromper une femme, ce n'est pas être trompeur?

Et quel droit un homme a-t-il d'échauffer dans notre cœur le germe du sentiment? de l'animer par l'ardeur de ses empressements, de le faire éclore pour introduire dans ce cœur une amertume inconnue?

La situation de mademoiselle de Berneil méritoit les plus grands égards ; son malheur devoit la rendre respectable aux

yeux de M. de Cressy ; devoit-il jamais séduire une fille qui vivoit sous sa protection ? après l'avoir séduite, falloit-il la traiter avec dureté ? O vous, qui payez d'un prix si cruel les faveurs que vous obtenez, comment osez-vous vous plaindre quand on vous en refuse ?

Dans la violence de ses premiers mouvements, Hortense fut tentée de s'adresser à madame de Cressy, de l'exciter contre sa rivale et contre un infidèle dont le choix bizarre devoit la révolter : mais qu'attendre de cette démarche ? La marquise n'étoit pas faite pour ressentir des transports furieux, encore moins pour en répandre l'éclat au dehors ; elle avoit un de ces cœurs tendres qui tournent tout contre eux-mêmes, et dévorent en secret leurs peines.

Elle portoit au fond du sien une blessure que le temps ne pouvoit fermer, et qui devenoit chaque jour plus douloureuse ; mais loin de prendre aux yeux des autres cet air de disgrâce que le chagrin répand sur le visage, elle s'efforçoit de paroître la même ; et, comme elle ne parloit jamais de M. de Cressy, personne ne s'empressoit à lui apprendre le ridicule dont il se couvroit.

Un jour qu'elle venoit de dîner à la campagne, en passant dans un faubourg, son postillon donna en l'air un coup de fouet au milieu d'une troupe d'enfants qui jouoient et embarrassoient le passage. Dans l'empressement de se ranger, un de ces enfants tomba sous les pieds des chevaux. Madame de Cressy, qui le vit, poussa un cri perçant. On arrêta à temps, et l'enfant fut retiré sans avoir aucun mal. La marquise, alarmée de cet accident, descendit de son carrosse ; elle se fit apporter l'enfant ; et caressant cette innocente petite créature, elle fut si touchée en songeant qu'elle avoit pensé causer sa mort, qu'elle parut prête à s'évanouir. La mère de l'enfant, qui venoit de recevoir des marques de sa libéralité, l'invita à entrer chez elle pour se remettre de sa frayeur, et lui offrit tous les secours qui pouvoient ranimer ses esprits. La marquise accepta ses offres. L'apparte-

ment que cette femme lui ouvrit étoit meublé d'un goût si noble et si recherché, que madame de Cressy s'étonna qu'une personne dans la condition simple où elle lui paroissoit fût logée d'une façon si distinguée. Cette femme vit sa surprise, et lui avoua que la maison lui appartenoit, mais qu'un seigneur de la cour l'avoit fait orner comme elle la voyoit, et la louoit depuis un an pour y recevoir quelquefois une jeune personne qu'il avoit épousée malgré son peu de fortune, et dont le mariage avec lui étoit fort secret.

Madame de Cressy passa dans le jardin : quatre berceaux de jasmin et un assez grand parterre le formoient. Elle vit des fleurs qu'elle aimoit, et se baissant pour en prendre une, elle aperçut dans le sable quelque chose qui brilloit ; elle en avertit la maîtresse de la maison. Cette femme, ayant ramassé ce que la marquise lui montroit, marqua de la joie de l'avoir trouvé. C'est un cachet, dit-elle ; il appartient à celui dont je viens de parler ; il l'a fait chercher avec soin, et ce bijou lui est précieux. Madame de Cressy, étonnée qu'une perte si légère pût occuper, fut curieuse de voir ce cachet ; elle le prit, le regarda, et pâlit en l'examinant. Elle reconnut une pierre rare où ses armes étoient gravées : elle-même l'avoit donnée au marquis. Il ne lui resta aucun doute que cette maison ne fût à M. de Cressy. La seule idée de se voir dans des lieux où il la fuyoit, où il en cherchoit une autre, lui causa tant de douleur qu'en traversant l'appartement pour regagner son carrosse, elle fut obligée de se jeter sur un siége, où, malgré ses efforts, des larmes amères s'échappèrent de ses yeux.

Pendant qu'elle s'affligeoit d'une découverte qui la conduisoit à en faire de plus fâcheuses encore, madame d'Elmont, qui alloit souper un peu au delà de ce même faubourg, passant devant cette maison qu'elle connoissoit très-bien, y voyant un carrosse arrêté et plusieurs laquais à la livrée de Cressy, imagina que le marquis, au lieu d'être à Versailles où elle le croyoit, s'étoit

raccommodé avec mademoiselle de Berneil, pour qui cette maison avoit été louée, et qu'il y étoit avec elle : remplie de cette idée, et sans faire attention qu'il n'alloit point dans ce lieu avec cette suite ni cet éclat, elle trouva très-plaisant de les y surprendre, et de voir comment Hortense soutiendroit cette aventure ; elle fit arrêter son carrosse, descendit, et frappa elle-même à la porte avec une vivacité qui ne l'abandonnoit jamais. On lui ouvrit, elle entra ; et jamais surprise ne fut égale à celle de ces deux personnes en se voyant dans un lieu où elles s'attendoient si peu de se rencontrer.

En jetant les yeux sur madame d'Elmont, la marquise ne douta point qu'elle ne vînt chercher le marquis dans cette maison. La crainte de le voir arriver la fit lever avec précipitation pour sortir ; mais troublée, émue, sans forces, elle retomba sur le siége où elle étoit, et baissant tristement la tête, elle resta dans cette situation sans pouvoir prononcer une seule parole.

Madame d'Elmont, dont l'imagination vive travailloit pendant ce temps, arrangea tout de suite un événement dans son idée ; et se croyant sûre qu'il venoit d'arriver : Quoi ! madame, dit-elle à la marquise, vous avez de ces enfances? vous venez ici surprendre un infidèle et quereller une rivale? Mais comment! des larmes, de l'accablement? eh ! bon Dieu, qui vous auroit crue si foible! Mais que s'est-il donc passé? où est le marquis? qu'avez-vous fait d'Hortense? est-elle retournée au couvent? comment vous êtes-vous séparées?

Madame de Cressy ne comprenoit rien à ce langage; elle étoit révoltée de la hardiesse de madame d'Elmont ; le nom d'Hortense, mêlé dans ses questions, augmentoit son embarras; elle ne pouvoit se déterminer à lui répondre. Par quel hasard, madame, dit-elle enfin, vous trouvez-vous ici? qui vous fait chercher à pénétrer des secrets que rien n'engage à vous confier? Pourquoi pensez-vous qu'Hortense est au couvent? quelle raison ai-je de me séparer de mon amie? sait-elle que M. de Cressy a cette

maison? est-ce à elle qu'il feroit une pareille confidence? que voulez-vous dire, quand vous me demandez de quelle façon nous nous sommes quittées?

En vérité, reprit madame d'Elmont, vous faites mon admiration! rien n'est plus beau que de ménager avec tant de soin la réputation d'une fille qui paye vos bienfaits de la plus noire ingratitude! qui, après vous avoir enlevé le cœur de votre mari, l'a banni de chez vous par l'aigreur de son caractère. Feindre d'ignorer qu'elle est la maîtresse du marquis, nier que vous l'avez trouvée ici, ou du moins que vous l'y cherchiez, assurément ,madame, c'est porter la bonté aussi loin qu'elle peut aller.

Madame de Cressy, impatientée du ton et des propos de la marquise d'Elmont, traita de calomnie tout ce qu'elle avançoit sur mademoiselle de Berneil ; mais madame d'Elmont voulant la convaincre de la vérité de ses discours, montrant à la maîtresse de la maison le portrait d'Hortense qu'elle avoit pris à M. de Cressy, elle lui ordonna de dire si elle ne reconnoissoit pas la jeune dame. Cette femme, intimidée par le ton d'autorité de madame d'Elmont, avoua tout, et convint que c'étoit pour cette personne qu'on avoit orné et embelli la maison.

Quel moment pour madame de Cressy! trahie par l'objet de son amour, par celui de sa plus tendre amitié ; éclairée sur son malheur par une femme qu'un mouvement jaloux attiroit dans ce lieu, par une rivale qui jouissoit de ses peines, insultoit à ses larmes ; étoit-il une situation plus fâcheuse, plus triste que la sienne?

Elle se leva dans le dessein de sortir ; et se tournant vers madame d'Elmont : Ah! madame, lui dit-elle, comment M. de Cressy a-t-il pu vous confier une intrigue si odieuse, en sacrifier l'objet, et faire éclater ce que tant de raisons l'obligeoient de cacher? Eh! pourquoi m'avez-vous révélé cet affreux secret? A quel titre en êtes-vous dépositaire? Hélas! continua-t-elle, si l'on m'eût dit, il y a une heure, que j'étois heureuse, on m'au-

rait révoltée! je l'étois pourtant, oui, je l'étois, si je compare ce que je sentois à ce que j'éprouve à présent. En finissant ces mots, elle quitta cette maison fatale et madame d'Elmont, sûre qu'une femme qui connoissoit si bien le marquis n'étoit pas une simple confidente.

La marquise croyoit avoir senti toutes les peines qu'un amour sincère et mal reconnu peut causer; elle pensoit que cesser d'être aimé, s'assurer qu'on avoit toujours été trompé, étoient des maux qui ne pouvoient souffrir d'accroissement; elle ne connoissoit point l'horrible tourment d'une jalousie sans incertitude; de cet état où l'on est sûr de l'abandon d'un ingrat, du bonheur d'une rivale qui jouit de nos pertes, dont on s'exagère les plaisirs que l'on se peint sans cesse au milieu des douceurs qu'on regrette, sans espoir de les goûter jamais. Ah! quand un infidèle reviendroit à nous, quand il nous rendroit son cœur, pourroit-il jamais nous rendre ce charme inexprimable attaché à la préférence! Quelqu'un a dit : « On pardonne tant que l'on aime. » Mais peut-on aimer encore, quand on a besoin de pardonner?

Madame de Cressy rentra chez elle, oppressée par un saisissement qui lui laissoit à peine la force de se soutenir. Elle demanda si mademoiselle de Berneil y étoit, et, sachant qu'elle venoit de sortir, elle chargea une de ses femmes de l'empêcher d'entrer lorsqu'elle reviendroit. La joie que cette femme fit paroître en recevant cet ordre surprit la marquise; elle voulut en savoir la raison. Que devint-elle en apprenant par cette femme que personne dans l'hôtel n'ignoroit l'intrigue du marquis! Ses gens, attachés à elle, haïssoient Hortense, et ne cachoient point entre eux qu'elle étoit la cause des chagrins de leur maîtresse.

Cette connoissance aigrit la douleur de madame de Cressy. Juste ciel! s'écria-t-elle, voilà donc tout le fruit de cette union si désirée, qui sembloit m'élever au comble de la félicité! Rejetée d'un ingrat, trahie par celle que j'ai si tendrement recueillie,

malheureuse dans ma propre maison, j'y suis l'objet de la pitié de mes valets ! Elle recommanda le silence à cette femme; et, trop sûre d'avoir été le jouet de deux perfides, elle s'abandonna à toute l'amertume dont cette idée pénétroit son cœur. Le lendemain, quoiqu'elle se sentît très-malade, elle partit de grand matin, sans autre compagnie que deux de ses femmes, pour une terre qu'elle avoit à dix lieues de Paris. Ce fut là qu'elle considéra avec attention son état présent, et celui que l'avenir lui promettoit.

Cette femme si aimable, si désirée, dont l'heureux possesseur excitoit tant d'envie, dont le sort étoit si brillant avant qu'elle connût M. de Cressy, à présent accablée de douleur, n'envisagea plus qu'un malheur continuel dans le reste de sa vie. Le sentiment qu'elle ne pouvoit éteindre n'étoit plus qu'un triste mouvement qui portoit le désespoir dans son âme. Elle chercha dans ses principes, dans la force de la morale, des ressources contre l'ennui dont elle étoit pressée : mais que peut la raison contre une passion qui nous maîtrise, qui tient à nous, qui est en nous, qui fixe et absorbe toutes nos idées ?

Semblable à un jeune enfant qui, entouré de mille jouets, ne s'amuse que d'un seul : qui, si on le lui enlève, crie, gémit, jette et brise tous les autres, notre cœur, attaché à l'objet qu'il préfère, qu'il chérit, dédaigne tous les biens qui semblent lui rester. Eh ! que sont-ils ces biens, comparés à l'amour qu'on ressent, qu'on croyoit inspirer? qu'attendre du temps, du retour de sa raison ? une triste langueur, une insipide tranquillité, un vide affreux, plus à craindre mille fois pour une âme sensible que les peines les plus amères dont le sentiment puisse la pénétrer.

Malgré son étourderie naturelle, madame d'Elmont se reprocha d'avoir parlé ; elle cacha son aventure au marquis. En revenant de Versailles, il apprit que sa femme étoit à la campagne ; il fut surpris qu'Hortense fût restée; mais il fit peu d'attention à l'in-

quiétude où il la voyoit sur cette nouveauté : son cœur ne partageoit plus ses plaisirs ni ses peines.

Madame de Cressy, après avoir resté huit jours à réfléchir dans sa solitude, prit le seul parti qui lui parût capable de terminer toutes ses peines. Depuis longtemps elle ne voyoit presque plus le marquis ; elle sentoit même qu'elle ne pouvoit plus le voir avec plaisir ; sa santé s'affoiblissoit tous les jours; le sommeil n'étoit plus connu d'elle; une noire mélancolie lui rendoit tout importun, tout désagréable ! elle ne voulut pas attendre d'un long dépérissement la fin d'une vie si languissante ; elle se détermina à en abréger le cours.

Madame de Cressy revint à Paris ; elle reçut mademoiselle de Berneil d'un air froid, et lui parla sans aigreur et sans aucune marque de dégoût pour elle : elle s'occupa tout le jour à mettre en ordre des papiers qu'elle cacheta avec soin ; elle distribua des présents à ses femmes, et parut s'amuser à leur faire choisir ce qu'elles aimoient le mieux dans les choses qu'elle leur destinoit ; elle étoit moins triste qu'à l'ordinaire ; le parti qu'elle avoit pris calmoit son âme, et lui rendoit toute la liberté de son esprit ; elle donna à mademoiselle de Berneil une très-belle boîte : Tenez, mademoiselle, lui dit-elle en la lui présentant, gardez soigneusement le présent que je vous prie d'accepter ; il vous rappellera un événement capable de vous conduire à d'utiles réflexions, de ranimer dans votre cœur des sentiments qui peuvent y renaître, si un triste égarement ne les a pas entièrement détruits. Je souhaite, mademoiselle, je souhaite que vous ne les ayez pas perdus pour toujours. Et, lui faisant signe de la main de ne point lui répondre, elle continua ses arrangements. Lorsqu'elle eut finit, elle donna ordre d'avertir le marquis, quand il rentreroit, qu'elle vouloit lui parler. A minuit elle demanda du thé, on lui en apporta ; elle s'assit pour en prendre; elle en prépara une tasse, dans laquelle elle jeta une poudre ; elle dit à mademoiselle de Berneil, c'est un calmant, il me procurera du

repos ; elle la posa sur la table pour la laisser infuser. Il étoit une heure lorsque le marquis rentra, et vint dans la chambre de madame de Cressy, qu'il trouva s'entretenant paisiblement avec Hortense.

La marquise se leva pour le recevoir; mademoiselle de Berneil voulut sortir, mais elle la retint : Restez, mademoiselle, dit-elle, il ne se passera rien ici qui doive être un secret pour vous. Et, s'étant remise à sa place, elle pria M. de Cressy d'achever de remplir la tasse qui lui restoit à prendre, et de la lui donner : il le fit ; et la marquise, la recevant de sa main, lui dit avec un regard bien expressif, s'il eût pu l'entendre : Je suis charmée, monsieur, de tenir de vous-même ce remède salutaire. Comme elle vouloit laisser passer un peu de temps, elle l'entretint de plusieurs affaires qui l'intéressoient; ensuite, faisant sonner sa montre, et jugeant l'heure assez avancée : Je vais vous instruire, monsieur, lui dit-elle, du sujet qui m'a fait souhaiter votre présence. Alors, prenant sur la table un petit coffre de la Chine, elle l'ouvrit, et ayant tiré deux paquets cachetés, elle en donna un à mademoiselle de Berneil. Voici l'accomplissement de la promesse que je fis à votre mère, mademoiselle, lui dit-elle, quand elle vous remit dans mes bras et confia votre fortune à mes soins ; j'ai obtenu depuis peu le brevet de votre pension, il est sous cette enveloppe ; vous y trouverez aussi une preuve de ma première amitié ; elle vous procurera de l'aisance, soit dans le monde, soit dans la retraite ; je n'ai rien à vous dire de plus ; en vous obligeant, je me suis ôté le droit de me plaindre de vous. Elle s'arrêta, soupira, et regardant le marquis, elle lui présenta l'autre paquet. Gardez-le, monsieur, continua-t-elle ; le moment où vous sentirez la nécessité de l'ouvrir n'est pas éloigné. J'attends de votre complaisance... oui, j'espère que vous voudrez bien vous conformer à mes intentions : je n'en ai jamais eu de contraires à vos intérêts, et mes dispositions ne vous font aucun tort.

M. de Cressy, surpris de ce langage, les yeux fixés sur elle, troublé, interdit, la pressa de s'expliquer ; ses regards exprimoient la plus vive inquiétude : Eh ! grand Dieu, que m'allez-vous dire ? s'écria-t-il. Rien que vous n'ayez dû prévoir, reprit la marquise. Écoutez-moi, monsieur, je vous parle pour la dernière fois. Vous allez perdre une amie dont vous n'avez pas connu le cœur ; j'ose croire que vous l'auriez traitée moins durement si vous aviez pu juger de l'espèce de sentiment qui l'attachoit à vous. Vous l'avez toujours trompée, cette amie ; vous l'avez négligée, trahie, abandonnée ; vous en avez agi avec elle comme si vous aviez pensé qu'elle étoit sans intérêt sur vos démarches. Je ne souhaite pas que vous la regrettiez pour que son souvenir trouble la tranquillité de votre vie ; mais je ne veux pas penser assez mal de vous pour croire que sa mort, causée par vous-même, vous soit tout à fait indifférente.

Sa mort ! ah, Dieu ! qu'avez-vous dit ? quoi ? qui doit mourir ? s'écria le marquis transporté : se pourroit-il ? madame... détruisez l'affreux soupçon qui s'élève dans mon cœur, auriez-vous pu... ?

Modérez ces mouvements, monsieur, reprit froidement madame de Cressy ; ils ne peuvent plus m'en imposer : j'ai trop connu le fond de votre âme ; mais je ne veux point me plaindre, tout est fini pour moi. J'ai cru pendant longtemps tenir de votre main tout le bonheur dont je jouissois, tous les biens dont j'étois environnée : cette erreur est dissipée, pour jamais dissipée ; mais c'est de cette main autrefois si chère que je viens de prendre un spécifique sûr contre d'insupportables douleurs : il va terminer des jours qui me sont devenus inutiles, même odieux, depuis que j'ai pu me dire, m'assurer que je ne vous rendois point heureux.

M. de Cressy n'entendit point ces dernières paroles ; il s'étoit levé, il appeloit, il demandoit du secours ; ses cris, ses ordres précipités, son trouble, son effroi, lui laissoient à peine l'usage

de sa raison : il se précipita dans les bras de madame de Cressy, il la serroit dans les siens, il la conjuroit de recevoir tous les secours qu'il pouvoit lui procurer ; elle n'en voulut aucun. Elle s'efforçoit de le calmer : Épargnez-vous des soins inutiles, lui dit-elle ; ne faites point un éclat fâcheux ; dans quelques instants je ne serai plus, rien ne peut me sauver. Je suis sûre de ce que je vous dis.

Qu'avez-vous fait, cruelle ? s'écria M. de Cressy fondant en larmes ; avez-vous pu me forcer à vous donner moi-même...? Ah ! que ne vous vengiez-vous sur moi ? Hélas ! savez-vous quel sentiment m'éloignoit de vous ? se peut-il que la crainte de vous avoir trop offensée ait pu m'arrêter ? que n'ai-je osé me confier dans vos bontés ?... Et vous qui soutenez cet horrible spectacle, dit-il à mademoiselle de Berneil que l'étonnement rendoit immobile, pouvez-vous offrir à ses yeux votre barbare tranquillité ? Sortez, mademoiselle, sortez : que faites-vous ici ? Ah ! deviez-vous jamais y paroître !

Madame de Cressy, quoique fort affoiblie, fut touchée de ce que le marquis venoit de dire. Ah ! ne mortifiez pas cette fille déjà trop malheureuse, lui dit-elle ; n'ajoutez pas aux reproches qu'elle doit se faire ; vous l'avez assez punie. Je vous pardonne à tous deux ; pardonnez-moi la douleur que je vous cause dans ce moment. Calmez-vous, ne m'ôtez pas la douce consolation de penser que je vous laisse heureux. Ceux que le marquis avoit envoyé chercher arrivèrent alors ; la marquise céda aux instances de M. de Cressy ; elle prit ce qu'il lui présenta ; mais tout fut sans effet. Il la tenoit dans ses bras, il la baignoit de ses larmes, il ne pouvoit renoncer à l'espoir de la retirer de ce funeste état. Vivez, madame, lui disoit-il, vivez pour retrouver en moi un ami, un époux, un amant qui vous adore. Ses caresses, ses expressions passionnées, ranimèrent madame de Cressy ; une couleur vive bannit sa pâleur ; ses traits doux et charmants reprirent tout leur éclat ; la joie se peignit sur son visage. Je meurs contente,

s'écria-t-elle, puisque je meurs dans vos bras, honorée de vos regrets et baignée de vos larmes. Ah ! pressez-moi, pressez-moi dans ces bras autrefois le temple du bonheur pour l'infortunée qui n'a pu vivre et s'en voir rejetée : que j'expire sur ce sein chéri ; qu'il s'ouvre et que mon âme s'y renferme ! Elle perdit alors connoissance ; et rien ne pouvant la retirer de l'assoupissement où elle tomba, sur les quatre heures du matin elle s'endormit du sommeil de la mort.

Il fallut arracher des bras de M. de Cressy ce qui restoit d'une femme si aimable, si digne de son amour, et dont il ne vouloit plus se séparer lorsque les marques de sa tendresse lui étoient inutiles. On l'enleva d'auprès d'elle et de cette chambre funeste : il fallut veiller sur lui pour le dérober à sa propre fureur. Une fièvre ardente et des transports violents le conduisirent aux portes du tombeau ; il crioit, dans son égarement, qu'on éloignât deux furies qui déchiroient le cœur de la marquise et le sien. Revenu à lui-même, sa santé rétablie, il ne revit jamais Hortense ni la marquise d'Elmont ; l'une l'oublia, l'autre retourna dans sa retraite pleurer une amie qu'elle regretta toujours, et les fautes qu'elle ne put se pardonner.

M. de Cressy ne put se consoler ; Adélaïde sacrifiée pour lui, madame de Raisel morte dans ses bras, formèrent un tableau qui, se représentant sans cesse à son idée, empoisonna le reste de ses jours.

Il fut grand, il fut distingué ; il obtint tous les titres, tous les honneurs qu'il avoit désirés : il fut riche, il fut élevé ; mais il ne fut point heureux.

FIN DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE CRESSY

LETTRES D'ADÉLAÏDE DE DAMMARTIN

COMTESSE DE SANCERRE

A

M. LE COMTE DE NANCÉ, SON AMI

LETTRES D'ADÉLAÏDE DE DAMMARTIN

COMTESSE DE SANCERRE

A

M. LE COMTE DE NANCÉ, SON AMI

PREMIÈRE LETTRE

Paris, lundi, 2 novembre 17...

J'attendois votre réponse avec impatience ; je pensois qu'elle m'annonceroit un heureux changement dans les dispositions de ce *bon parent*, qui montre tant de *politesse* et d'*obstination*, en s'efforçant de ruiner votre sœur. Je suis bien irritée contre lui, mon cher comte ; cette désagréable discussion d'intérêt vous a fait passer l'automne en Bretagne, elle vous y retiendra peut-être tout hiver. Vous devez des conseils à votre sœur; des soins, des secours à vos neveux : le sacrifice de votre temps, de vos plaisirs est vraiment généreux, je l'approuve, mais je ne vous verrai point : je me le dis avec bien du regret, avec bien du chagrin, jamais je ne vous ai si vivement désiré ; vous allez me demander pourquoi ? je l'ignore moi-même. Je suis sans affaires, sans embarras, au moins apparent ; cependant vous me seriez nécessaire, je le sens : eh, dans quel temps un ami nous est-il inutile ?

M. de Montalais est enfin rendu à ses amis, qui souhaitoient passionnément son retour. M. et madame de Comminges, le comte de Piennes, et madame de Martigues célèbrent son arrivée par des fêtes : il mérite, je crois, tous les sentiments qu'il inspire. Adieu : mes plus tendres compliments à votre aimable sœur : elle doit être bien contente de moi. Je me prive du plaisir de lui écrire, pour ne pas la troubler dans sa *douce paresse*.

IIe LETTRE

Je vais vous confier un petit secret ; il fait naître de grandes espérances. M. de Méri, si décidé à marier madame de Mirande à son maussade pupille, commence à revenir de sa longue prévention. Les amis du comte de Termes entourent ce bon vieillard, lui demandent s'il veut toujours affliger sa nièce chérie. On le flatte, on le presse; le chevalier de Termes le voit, l'amuse, lui plaît; tout paroît s'arranger pour combler les vœux de deux personnes estimables. Madame de Martigues se donne de grands soins; le comte de Piennes agit fortement; Termes va, vient, court, tremble, se rassure, espère, se désole, rit et pleure vingt fois en un jour. Ami solide, tendre amant, il touche, il intéresse ; il engage tout le monde à souhaiter son bonheur. Mon attachement pour madame de Mirande fixe mon attention sur un événement dont la fortune et la félicité dépendent.

La perspective de ce mariage donne bien de la joie au comte de Piennes. Si une de ces trois *charmantes veuves*, dit-il, rentroit sous le joug, les deux autres suivroient son exemple ; madame de Martigues se décideroit enfin, j'obtiendrois son cœur et sa main. La satisfaction de M. de Piennes en seroit une véritable pour tous ses amis; si madame de Martigues écoutoit mes conseils, elle l'épouseroit, il seroit heureux; mais reprendre de

nouveaux liens, moi! mon ami, je suis plus éloignée que jamais d'y penser.

Le marquis de Montalais est arrivé; vous l'ai-je dit? Avez-vous des nouvelles de madame du Lugei? Je vais vous étonner; nous sommes brouillées, oui, tout à fait brouillées. Je ne sais pourquoi cette femme prétendoit régler ma conduite et me choisir des amis : fatiguée de ses leçons, j'ai cessé d'aller m'ennuyer à ses tristes dîners. Je veux bien que vous me grondiez un peu, mon cher comte; mais ne vous rendez point arbitre de nos différends, et surtout ne vous avisez pas d'entreprendre de nous raccommoder. Adieu, j'ai fait toutes vos commissions.

IIIe LETTRE

Oui, je vois souvent le marquis de Montalais, je soupe presque tous les soirs avec lui. Mon Dieu! vous avez raison, *cet homme est un enchanteur;* il amuse, séduit, occupe; il a ranimé les plaisirs de notre société, il en fait les délices. Recherché, préféré, caressé, il conserve cette modestie qui le distingue si avantageusement, qualité rare dans un homme aimable; oui, rare, peut-être dangereuse.

Madame de Martigues ne conçoit pas comment elle a pu vivre six mois sans voir M. de Montalais; elle l'écoute, l'admire, applaudit à ses moindres discours, veut que tout le monde en soit charmé, et gronde sérieusement quand on ose contrarier son goût. Le comte de Piennes voit comme elle, dit comme elle; le plus riant accueil, mille louanges prodiguées au marquis, ne donnent point un instant d'humeur à un amant malheureux et jaloux! cela ne vous paroît-il pas singulier, étonnant?

La personne dont vous me parlez avec tant de chaleur, m'est absolument inconnue. J'ignorois que ma mère eût une parente mariée en Bretagne, et sans doute elle-même ne le savoit pas.

Si madame de Kerlanes est de la maison d'Estelan, maison qui m'est chère à tous égards, je suis prête à répondre à votre attente; et si deux mille louis peuvent faciliter l'établissement de mademoiselle de Kerlanes, je consens de tout mon cœur à les donner.

Mais, quel récit vous a-t-on fait? rien n'est plus faux, je ne possède point les biens de la maison d'Estelan, ils étoient passés en des mains étrangères, longtemps avant ma naissance. A la vérité, le dernier comte de ce nom m'a laissé les richesses qu'il rapporta de la Martinique; mais le maréchal de Tende ne *l'engagea* point à me *nommer sa légataire universelle;* les grands biens de M. d'Estelan ne *formèrent point les liens* qui m'unirent au neveu du maréchal; ce tendre parent me destinoit à M. de Sancerre, dans un temps où ma fortune étoit bien bornée, où je n'espérois pas ce brillant héritage. Je dois une entière justification à la mémoire du maréchal de Tende; sa généreuse amitié pour moi lui fit souhaiter de me voir sa nièce : il désiroit mon bonheur, il croyoit l'assurer; le peu de succès de ses soins n'a point affoibli ma reconnoissance. Je me souviendrai toujours avec regret, avec douleur, qu'il n'a pas été en mon pouvoir de la lui prouver.

Détrompez madame de Kerlanes, détrompez-la, je vous en prie. Le frère de ma mère m'appela volontairement à sa succession; je vous instruirai des raisons qu'il eut de déshériter son fils. Non, je vous le jure, personne ne *l'engagea* à signer cet acte de vengeance, juste dans ses idées, téméraire dans les miennes. Comme parente de madame de Kerlanes, je crois ne lui rien devoir; mais comme plus favorisée qu'elle de la fortune, je crois lui devoir des secours, et je me plairai à l'obliger. Madame de Mariadeck pouvoit s'épargner ses pressantes sollicitations; le besoin est auprès de moi la recommandation la plus forte; j'imaginois que la sœur du comte de Nancé me connoissoit assez pour le penser.

Madame de Mirande sort, elle me prie de vous remercier de vos tendres vœux. Ses espérances augmentent à chaque instant. Madame de Thémines entre; la voilà, belle, gaie, charmante; elle veut vous dire cent nouvelles, elle les écrit, je mettrai sa gazette dans ma lettre. Adieu mon ami : je suis triste, je ne sais pourquoi. M. de Montalais est à Versailles, je n'ai pu faire votre commission auprès de lui.

IVe LETTRE

Oh ! vous veniez de recevoir une lettre de madame du Lugei quand vous m'avez écrit. La politesse de vos expressions ne peut me cacher l'esprit qui vous les dicte, ni effacer entièrement l'aigreur de ma sévère parente. Je méprise beaucoup l'espèce de *sagesse* dont elle tire vanité, je commence par vous le dire ; toute affectation m'est odieuse : mais je veux répondre à vos observations, comme si la marquise du Lugei ne vous engageoit point à me communiquer les siennes.

Vous avez raison de blâmer la légèreté de mon amie; exacte dans ses mœurs, inconsidérée dans sa conduite, madame de Martigues néglige trop peut-être de réunir tous les suffrages : elle dédaigne de se contraindre pour prévenir les malignes interprétations qu'on peut donner à ses discours, ou les fausses conjectures que ses démarches semblent quelquefois autoriser. Souvent ses idées sont folles ; elle est trop vive, trop attachée à faire précisément ce qu'elle veut, ce qui l'amuse. Par exemple, sa fantaisie d'éprouver le comte de Piennes dure trop longtemps. Un mariage annoncé, retardé, rompu; des brouilleries, des raccommodements; un amant banni, rappelé, admis et rejeté dix fois en deux ans, cela est bizarre; cet amant lui demeure *attaché*, supporte ses *caprices ; un homme maltraité est-il capable de tant de patience?* Cette offensante question est de madame du Lugei;

elle seule admire la *patience* d'un homme qui n'en a point du tout, qui se plaint sans cesse, tourmente continuellement les amis, les parents de madame de Martigues, engage toute la France à lui parler, et peut-être éloigne par trop d'importunités l'instant favorable à ses désirs.

En vérité, mon cher comte, on feroit une cruelle injustice à madame de Martigues, si on osoit la soupçonner de la moindre foiblesse; satisfaite du témoignage de son cœur, du respect de son amant, de l'estime de ses amis, elle peut se consoler d'élever *des doutes*, *des craintes*, *d'inquiètes idées* dans l'esprit de madame du Lugei. Cette femme, remplie de prétentions, voudroit tout attirer, tout occuper. L'étourderie de madame de Martigues la *blesse*, dit-elle? Eh! non, ce n'est pas cela; elle lui envie ce cercle nombreux que son naturel aimable et l'agrément de son commerce fixe chez elle... On m'interrompt... c'est elle; c'est cette *dangereuse* compagne, objet de mes *préférences*. Nous allons sortir ensemble, je finirai ma lettre après souper.

A minuit.

Mon cher comte, afin de ne pas revenir sur un sujet désagréable, je veux l'épuiser, et vous répéter ce que j'ai dit cent fois à madame du Lugei. L'opinion des autres ne réglera jamais mes sentiments; mon cœur est mon juge suprême. Si madame de Martigues avoit le malheur d'être soupçonnée, j'en gémirois, j'en ressentirois une douleur véritable, rien ne m'en consoleroit; mais je ne cesserois pas de voir assidûment mon amie, j'aimerois mieux risquer de partager une injuste censure qu'aider par mon éloignement à l'accréditer ou à l'étendre.

Ce ne seroit pas la première fois que, sacrifiant mon propre intérêt à mes principes, je me serois vue l'objet des fausses idées de cette partie du monde dont l'attention est toujours fixée

sur les mouvements d'autrui. Combien de spectateurs oisifs prononcent hardiment sur ce qu'ils voient, plus hardiment encore sur ce qu'on leur cache !

Dans le temps où l'on s'élevoit contre moi, où je passois à la cour, à la ville, pour une femme altière, d'un caractère difficile, toujours triste, toujours enveloppée des voiles de l'humeur; quand on me croyoit capricieuse, insensible, hautaine, incapable de vivre avec le plus *doux* des maris, dont j'étois *chérie*, *adorée*, madame de Martigues fut la seule qui me jugea favorablement. Son amitié la rendit pénétrante, elle découvrit en moi des qualités que sans me connoître on osoit me refuser. Souvent elle venoit partager ma solitude; elle quittoit pour moi ce monde qu'elle aime; elle me donna des amis; elle apprit à tous les siens que je souffrois des peines secrètes, elle engagea madame de Mirande à venir vivre avec moi; elle défendit hautement mon esprit, mon cœur et mon caractère : aurois-je pour elle un procédé moins généreux ? non, assurément; mais je ne suis point dans le cas de lui prouver ma reconnoissance, grâce au ciel, je n'y serai jamais : excepté madame du Lugei, personne ne forme des *doutes* injurieux sur la conduite de madame de Martigues, et je puis voir mon amie sans que de fâcheuses *craintes* empoisonnent ce plaisir.

M. de Montalais revient demain, il soupera ici : je lui parlerai de votre protégé : comme le marquis est très-obligeant, je suis sûre du succès de ma négociation. Vous me demandez ce *qu'il dit*, comment il *se conduit?* Eh mais, il parle bien et se conduit mieux, tout le monde l'aime, tout le monde l'approuve. Il est un peu rêveur, il l'étoit aussi l'hiver dernier. Madame de Martigues prétend en savoir la raison. Pour la première fois de sa vie elle se tait, elle est impénétrable; ce secret lui pèse un peu pourtant, elle en est fort occupée, et sans qu'on l'interroge elle s'écrie : *Je ne le dirai pas.*

Madame de Mirande et moi nous cherchons des défauts à cet

aimable marquis; le comte de Piennes soutient son cousin parfait. *Parfait!* s'écrie madame de Mirande; ne souffrons point cela, ne convenons jamais qu'un homme puisse être *parfait*. Nous examinons toutes deux le marquis, et nous vous ferons part de nos découvertes. Sa figure est vraiment belle, noble, gracieuse; il faut se résoudre à ne pas l'attaquer! mais son esprit sera bien adroit s'il nous cache le foible de son cœur. Adieu, mon cher comte; quelle lettre! ai-je écrit tout cela!

Ve LETTRE

Eh bien, vous avez raison. Quand on n'est point née *inégale* ou *capricieuse*, on devroit connoître le principe de tous ses sentiments; on ne devroit pas dire : *Je suis triste, je ne sais pourquoi*. Mais, mon ami, ce qu'on n'étoit point, on le devient; j'ai de l'humeur, oui, de l'humeur, en vérité : le monde me lasse, la solitude m'effraye, et tout m'ennuie.

Vous me demandez ce qui pourroit *troubler le calme de mon âme?* Rien assurément; mais il est un calme aussi fâcheux que la tourmente; au moins je le crois. Notre âme a besoin d'être agitée par une douleur aiguë, ou par un plaisir vif : si le sentiment de l'une ou le charme de l'autre n'en presse les ressorts, ses mouvements foibles et lents nous laissent dans l'inaction; sans volontés, sans désirs, nous existons; mais nous ne chérissons pas notre existence : tous les objets nous deviennent indifférents; de cette indifférence naît l'ennui, des maux de la vie le plus insupportable! je dis avec l'Héloïse de Pope, *son poison cruel ternit le plus beau jour, flétrit la verdure, ôte aux fleurs leurs parfums, aux zéphyrs leur fraîcheur; par lui tout languit, tout s'attriste dans la nature.*

Je suis à Neuilly depuis trois jours : ma sœur n'égaye pas mes réflexions : parce qu'elle est née vingt-deux ans avant moi,

elle prétend me faire adopter ses opinions; dès qu'elle commence à disserter, je m'endors. Madame de Martigues vient me chercher demain : elle m'écrit que le marquis de Montalais a disparu; on ne le voit point, on ne le rencontre pas, on ne sait où le trouver. Sur cela elle me dit cent folies. Elle voudroit m'*apprendre*, me *confier*, on ne lui a *rien dit*, elle a *deviné*, au fond, rien ne l'engage *au silence*, pourtant elle a *promis* de se taire; mais à *moi*, me *cacher*... Et puis elle jure de ne *point parler*. Comme vous voyez, le secret est tout prêt d'échapper. Est-il vrai que la marquise de Montalais est laide? fort laide? Eh, bon Dieu! ce seroit un bizarre assortiment!

Vous voulez nos couplets, les voilà. Prenez garde au jugement que vous en porterez; si vous les trouvez mauvais, on ne vous accordera pas le sens commun; si vous les louez, madame de Martigues dira : Ce pauvre comte! la province a déjà gâté son goût. Adieu.

VIe LETTRE

Je viens de jouir d'un plaisir délicieux; madame de Mirande est enfin réconciliée avec le riche frère de sa mère. Il a dîné ici; lui-même m'avoit prié d'inviter le comte de Termes; tout est accordé, tout est réglé; le bon, l'honnête M. de Méri donne actuellement à sa nièce trente mille livres de rente, et lui assure les deux tiers de ses biens. Je ne perdrai point la douceur de loger avec elle. Termes consent à s'arranger dans le pavillon qu'occupoit M. de Sancerre; il est vaste et peut aisément se partager en deux appartements commodes. Comme absolument je ne veux point changer d'état, tout ce côté de l'hôtel m'est inutile. Le mariage de madame de Mirande est arrêté pour le milieu du mois prochain.

La vieille maréchale de Termes est enchantée; elle désiroit

beaucoup cette union. Elle ne donne rien à son petit-fils, mais elle se mêle de tout. Des articles à dresser, des marchands à désoler, un lapidaire à impatienter, des ouvrières à quereller, une liste à faire, dans laquelle il ne sera pas impossible de désobliger cinq ou six de ses parents ; cela l'égaye, l'amuse, la ranime.

M. de Montalais consent à recevoir le jeune officier que vous protégez : il doit vous l'avoir écrit. Sans exagération, sa femme est odieuse. En voyant son portrait hier chez madame de Comminges, j'ai pensé crier. Il faut l'avouer, les parents sont bien cruels ! forcer un homme si aimable à se lier malgré lui à cette laide héritière ! Eh bien, il la traite avec tant d'égards, qu'elle semble être le choix de son cœur. Cette femme est heureuse, mon cher comte, elle est vraiment heureuse ! aussi riche, plus jeune, plus favorisée de la nature, que mon sort a été différent du sien ! Je ne veux pas m'appesantir sur ces idées, elles m'affligeroient. Adieu.

VIIe LETTRE

Vous me priez de vous confier nos remarques sur le marquis de Montalais, et vous m'en priez avec un empressement qui m'étonne. En vérité, nous sommes peu avancées dans nos observations. Madame de Mirande est trop occupée à recevoir les félicitations de ses amis, à partager la joie de Termes, à jouir des transports d'un amant si tendre, pour se livrer à des soins étrangers et frivoles : moi, dont rien n'affecte le cœur, qui demeure spectatrice au milieu d'une société agitée par tant d'intérêts divers, je puis peut-être juger sans partialité tous ceux qui la composent.

Je pense précisément de M. de Montalais ce que j'en pensois l'hiver dernier, je le trouve dangereux. Un homme qui joint à la plus belle figure des qualités rares, dont le cœur déli-

cat ne s'est point avili par ces passions folles et momentanées, par ces attachements libres et vicieux, capables de détruire le goût du sentiment ; un homme qui remplit si bien ses devoirs, montre tant d'humanité, de bonté, qui est si distingué dans le monde, si cher à ses parents, à ses amis... ah ! oui, je le crois dangereux. Son humeur est égale, il a l'esprit naturel, des talents, de la gaieté ; un son de voix si doux, de si beaux cheveux ! l'air si fin, le rire si agréable !... mon ami, une femme sensée devroit lui fermer sa porte ; la mienne ne lui seroit peut-être pas ouverte, s'il était libre.

Mais après tout, qui sait si tant de dehors séduisants ne cachent point une âme fausse, un esprit adroit, un cœur cruel ! Une triste expérience m'apprit de bonne heure à douter des réputations les mieux établies : j'ai examiné des hommes admirés, peu se sont trouvés dignes de mon estime : vous êtes le seul peut-être dont les sentiments conformes à la conduite ne démentent point l'opinion qu'on m'avoit donnée de votre caractère.

Je ne sais pourquoi vous me parlez encore des projets de madame de Valencé ; son neveu est *riche*, *bien fait*, *sensible*, *charmant :* tout cela peut être ; mais qu'importe ? Je n'en veux point. Ma liberté m'est chère, elle m'est plus chère que jamais ; elle fait ma joie, mon bonheur... *Mon bonheur !* est-ce que je suis heureuse ?... Mon ami, j'éprouve pour la première fois que des désirs vagues peuvent jeter du dégoût sur des possessions réelles.

Voilà madame de Mirande belle comme un ange, et tendre comme Astrée ; elle se laisse tomber négligemment sur des coussins : je lui propose d'écrire. *Je ne saurois*. Écrirai-je pour vous ? *Ah ! oui*. Que dirai-je de votre part ? *Tout ce qu'il vous plaira*. Il me plaît de vous assurer de sa paresse et de son amitié.

Termes est à Chantilly avec Comminges, Thémines et le marquis de Montalais ; vous devinez le sujet de l'indolence de madame de Mirande, depuis deux jours notre société n'est pas supportable. Madame de Martigues tousse, le comte de Piennes boite,

madame de Thémines rêve, ma sœur gronde, son mari crie, Saint-Maigrin projette, son frère lorgne, le vieux maréchal conte, sa nièce boude, Duplessis ment, madame de Mirande bâille, moi, je dors.

VIIIe LETTRE

Vous êtes *surpris*, *très-surpris* de quelques expressions de mes lettres; plus *surpris* encore de m'entendre dire en parlant de madame de Montalais : *mon sort a été bien différent du sien. Aucun mari*, pensez-vous, *n'eut de plus tendres égards pour sa femme que le comte de Sancerre ;* et si une *antipathie* inconcevable n'avoit *fermé mes yeux* sur son *mérite*, je n'aurois pas préféré le séjour de Mondelis à la douceur de rendre *heureux* un homme *aimable*, dont j'étois *passionnément aimée*.

Aimée ! j'étois *aimée*, moi ? *passionnément aimée !* ah ! mon cher comte, vous êtes loin d'imaginer combien cette espèce de reproche m'afflige, qu'elle blessure cachée et profonde il peut rouvrir ! Le temps, mes amis, la dissipation, un peu de philosophie ont ramené le calme dans mon esprit, mais sans effacer la trace des traits cruels dont mon cœur se sentit percer dans le cours de cette *union*, en apparence *si bien assortie*.

Depuis quatre ans m'avez-vous vue inégale ou bizarre? suis-je incapable d'attachement, de reconnoissance, de tendresse? mes goûts ont-ils changé ? Apercevez-vous de l'inconstance dans ma conduite, de la variété dans mes désirs ? Pourquoi M. de Sancerre eût-il seul éprouvé mes caprices? mes procédés à l'égard des autres n'ont-ils pas dû vous faire réfléchir, vous faire découvrir une contrariété frappante entre ma façon naturelle de penser, d'agir, et le caractère que l'on m'a donné ? Vous m'*aimez*, vous m'*estimez*, et votre prévention subsiste ! et vous croyez *qu'attentive au bonheur de tout ce qui m'environne*, j'ai pu rendre mon mari *malheureux !* Et sur quoi donc m'estimez-vous?

Vous étiez attaché à M. de Sancerre; quand il fut blessé, vous remplîtes l'office d'un généreux ami ; vous-même l'enlevâtes du champ de bataille; et s'il avoit pu parler, je ne doute point que, n'ayant plus rien à ménager, la vérité ne se fût une fois échappée de sa bouche ; peut-être dans les derniers instants il eût osé vous confier son secret, et l'extrême condescendance d'une femme accusée par lui-même de tant d'inflexibilité.

Vous n'avez point connu M. de Sancerre, non, mon cher comte, vous ne l'avez point connu. Est-ce dans les camps, à la cour, au milieu des cercles où l'on se rencontre, qu'il est possible d'approfondir le caractère et de juger du cœur d'un homme? Si on vous demandoit un portrait fidèle de cet ami, quels traits emploiriez-vous pour le tracer? Sancerre étoit hardi, courageux, diriez-vous ; il aimoit la guerre et s'y conduisoit bien ; noble dans sa dépense, il tenoit un grand état, savoit plaire à son maître, et ne négligeoit point sa fortune. Je fus son exécuteur testamentaire, je trouvai ses affaires en ordre, et ses biens augmentés par son économie.

Quel éloge, mon ami! A la honte des mœurs, tout foible qu'il est, peu des pareils de M. de Sancerre le méritent peut-être. Mais n'avoir pas des vices grossiers, est-ce être honnête? Ne pas se conduire sur tous les points d'une façon révoltante, est-ce assez pour paroître estimable aux yeux d'une femme éclairée et délicate?

J'ai toujours évité d'entrer avec vous dans ces inutiles détails. L'amitié qui vous lioit à M. de Sancerre, devoit vous éloigner de sa veuve. L'emploi dont il vous chargea vous força de la voir ; bientôt vous vous plûtes à cultiver une connoissance que peut-être vous n'auriez pas cherchée. J'ai respecté la mémoire de M. de Sancerre, je vous ai laissé votre prévention, je veux vous la laisser encore; mais soyez sûr *qu'un caprice* ne me fit point *préférer le séjour de Mondelis à la maison de mon mari.* Son intérêt, la bonté de mon cœur, une fierté décente, la crainte

n'être pas toujours maîtresse de moi-même, m'engagèrent enfin à vivre loin d'un ingrat, qui peut-être m'étoit cher encore, malgré la connoissance que j'avois alors de son caractère.

Ne vous écriez pas, ne rappelez point ces vains discours de la multitude; souvenez-vous que je suis vraie. Oui, j'ai aimé le comte de Sancerre, il posséda tout mon cœur : si vous saviez... Mais ne parlons plus d'un temps de ma vie dont le souvenir m'est encore pénible. Adieu; madame de Martigues me dit hier de vous gronder de sa part, j'ai oublié pourquoi.

IXe LETTRE

Je vais enfin vous communiquer nos remarques sur M. de Montalais. On vante sa *douceur*, son *égalité*, sa *sagesse :* premièrement il n'est point du tout aisé à vivre, un rien le fâche, et ce *sage* boude comme un enfant.

J'allai hier à l'Opéra; jamais je ne me suis tant ennuyée : madame de Planci y étoit : c'est une singulière femme! elle se multiplie; on la voit partout, je ne sors point sans la rencontrer; ne trouvez-vous pas qu'il y a longtemps qu'elle se montre?

Le marquis vint dans ma loge; madame de Planci lui fit des signes, des signes redoublés; il alla lui parler; leur conversation fut longue, animée; l'un s'exprimoit avec feu, l'autre avec vivacité : madame de Planci paroissoit enchantée, et quand M. de Montalais revint, la joie brilloit sur son visage. Je m'avisai de lui dire que madame de Planci se coiffoit mal, qu'il devroit l'en avertir. Vous n'avez jamais vu un homme se déconcerter de la sorte; il rougit, resta interdit, ne parla plus. En sortant je pris la main du chevalier de Némond, le marquis donna la sienne à madame de Martigues : je l'entendis lui dire : Je suis *malheureux*, bien *malheureux!* Le reste du soir il ne prononça pas dix paroles, il brouilla tout au jeu, ne savoit à table

ce qu'il foisoit : ô quelle humeur contre moi! il ne pouvoit me pardonner d'avoir offensé le goût de madame de Planci, ou l'adresse de ses femmes.

Oh ! M. de Montalais n'a pas tout le mérite que madame de Martigues lui trouve ; non, il ne l'a pas. Si peu maître de lui ! ne pouvoir cacher son trouble, son agitation! cela décèle bien de la foiblesse dans cette âme si *noble*, *si supérieure !* et puis je hais la fausseté. Pourquoi se parer d'une feinte indifférence? Est-ce un excès de vanité qui l'engage à se montrer peu susceptible de passion. Annonce-t-il sa *sagesse* comme un préservatif contre ses agréments? En vérité, je le crois : c'est la crainte d'être aimé, suivi, tourmenté, qui le rend *malheureux*, très-*malheureux !* Eh bien, j'étois prête à me tromper à son caractère, je prenois pour lui l'estime la plus sincère. Cet homme est... j'en suis fâchée ; mais il est... il est comme les autres.

Après tout, c'est tant mieux. Madame de Thianges disoit hier à propos de la mauvaise humeur du marquis : *M. de Montalais ne peut trop perdre de ses qualités intérieures aux yeux d'une femme sensée qui l'examine*. Elle a bien raison, il lui en restera toujours assez pour séduire une femme ordinaire.

Ne voilà-t-il pas le marquis de Limeuil revenu d'Espagne? Ne recommence-t-il pas à m'impatienter? Tout le monde me parle de ses sentiments, de leur constance, de sa maison, du titre qu'il espère. Je ne vois que son obstination : eh ! mon Dieu, ne me laissera-t-on pas tranquille? Je ne veux ni de Limeuil ni des autres. Qui pourroit me plaire à présent? mériter le sacrifice de mon heureuse liberté? Personne, non, mon ami, personne.

Je reçois à l'instant une lettre de madame de Kerlanes : elle me fait de grands remercîments, elle m'en fait trop. Le petit billet de sa fille m'a touchée ; l'une et l'autre mettent bien du prix à un léger service. En vérité, mon cher comte, donner, c'est se procurer un plaisir sûr, selon moi très-indépendant de

ceux qu'on oblige : leur reconnoissance y ajoute peu ; leur ingratitude ne le détruit pas.

Je vous ai *promis des éclaircissements*, je m'en souviens ; ne me pressez pas, je vous les donnerai ; vous en ferez part à madame de Kerlanes : ses idées sur le maréchal de Tende m'ont blessée, je serois fâchée de les lui laisser. Adieu ; mes compliments à madame de Mariadeck ; si elle n'étoit pas votre sœur, je ne pourrois lui pardonner de vous garder si longtemps.

Xe LETTRE

L'équité m'oblige à vous apprendre que j'avois très-mal interprété la conduite et les sentiments du marquis de Montalais. Madame de Planci le pria il y a quelques jours d'arranger une affaire délicate entre elle et son frère ; cette affaire terminée au gré de ses désirs, elle remercioit le marquis de ses soins. Charmé de la voir contente, il rapporta de sa loge un air gai, sa joie naissoit de la bonté de son cœur, elle me donna de très-fausses idées.

Nous devrions être toujours en garde contre je ne sais quelle malignité qui nous porte à prononcer sans examen, à décider sur de légères apparences. Tout d'un coup madame de Planci s'est peinte à mon esprit comme une folle, et j'ai vu le marquis passionné pour elle. J'ai tort avec l'un et avec l'autre, ils l'ignorent ; mais je le sais, et je me le reproche.

Que votre absence m'afflige ! Quoi ! vous ne reviendrez pas ? je voudrois vous voir, j'aurois besoin de vous entretenir. On n'écrit pas tout ce qu'on pense ; depuis un peu de temps je ne suis pas dans mon état naturel ; j'ai des vapeurs, peut-être ; c'est un mal sans douleur, n'est-ce pas ? l'imagination se frappe, se fixe sur un objet, on le voit toujours, on veut en vain n'y pas songer, la même idée revient sans cesse ; le moindre bruit cause

de la terreur, le cœur palpite, on ne sait ce que l'on désire; on veut, on ne veut pas; rien ne plaît, tout fatigue... Mon Dieu, c'est ma situation! je crains sans deviner ce qui m'effraye; souvent je suis comme une personne qui se voit poursuivie, veut s'échapper, fuit, court, et croit toujours qu'on va l'atteindre.

J'attends vos lettres avec impatience; les paroles d'un véritable ami, dit un sage, sont un baume adoucissant pour les blessures de l'âme; j'aimerois à vous ouvrir la mienne. Vous avez ma confiance, vous êtes prudent; votre amitié éclaireroit mes démarches, elle me sauveroit... Mais de quoi? de qui? où sont mes dangers? mon esprit se trouble et ma raison s'égare, effet de la cruelle maladie... Ah! mon cher comte, je suis changée; tous les objets qui m'environnent le sont à mes yeux. Je vous aime pourtant, je vous aime toujours de même... Voilà madame de Martigues.

DE MADAME DE MARTIGUES

Oui, me voilà, bonjour; finissez-vous? partez-vous? arrivez-vous? n'êtes-vous pas fou de rester si longtemps à Rennes? et fi! que fait-on là? Comment! ne pas accourir féliciter madame de Mirande et votre ami Termes? Et puis, c'est que vous allez devenir ennuyeux; ces gens d'affaires vous rendront pesant, grave, maussade comme eux. A propos d'ennuyeux, M. le comte de Piennes me proteste, me jure, que je ne puis me dispenser de l'épouser avant la fin de l'hiver. Madame de Sancerre est de son avis, vous ne manquerez pas d'en être aussi; pour madame de Mirande, elle voudroit marier tout l'univers! Savez-vous bien qu'il est des moments où mon bon génie m'abandonne, où je suis tentée, où l'exemple de madame de Mirande pourroit... Ah! la mauvaise pensée qui me vient là! nous verrons. Je ne promets rien. J'ai besoin d'un exemple plus frappant encore, de celui de madame de Sancerre; je médite un

grand dessein, elle l'ignore, vous ne le saurez point ; je veux vous faire admirer un jour ma prévoyance, l'étendue, la profondeur de mes vues. Je suis légère, dit-on, eh ! oui, *légère :* vous verrez, vous verrez. Adieu ; mille et mille tendres compliments à madame de Mariadeck.

DE MADAME DE SANCERRE

Elle a rempli tout mon papier, il m'en reste à peine assez pour vous assurer encore de mon amitié.

XIe LETTRE

Ni la *paresse* ni *l'indifférence* ne m'ont fait passer une semaine sans vous écrire, je n'étois point à Paris. En arrivant, je me hâte de vous apprendre mes aventures.

Lundi dernier nous étions seules, madame de Mirande et moi; madame de Martigues vient, puis madame de Thémines ; on cause, on rit, on ne sait de quoi ; n'importe, cela amuse. Tout d'un coup il s'élève une idée dans la tête de madame de Martigues ! Ma chère, me dit-elle, je suis lasse du monde, j'aspire à la retraite ; Paris est fatiguant ; voir toujours les mêmes objets, entendre sans cesse médire ; se trouver tous les soirs au milieu de ce triste cercle de fous qui extravaguent et ne sont points plaisants; quelle maussade uniformité ! goûtons au moins la douceur d'un peu de variété ; par exemple, ennuyons-nous nous-mêmes.

Cela seroit difficile, dit madame de Mirande ; on ne s'ennuie jamais avec ceux que l'on aime. Oh! que si, reprend madame de Martigues ; mais essayons, partons tous quatre pour la terre que je viens d'acheter, que personne au monde ne le sache : on nous cherchera, on ne nous trouvera point. Que de mauvais propos sur cette étonnante éclipse ! on fera les plus sottes his-

toires, les contes les plus ridicules! nous en rirons bien au retour.

Comment m'arranger avec M. de Thémines? dit la jeune marquise. Oh! ne jouez donc pas ainsi la *tendre épouse*, reprend madame de Martigues, ne pouvez-vous lui dire que vous allez à Versailles? Elle y consent. Madame de Mirande fait ses objections, on les rejette; elle se rend, je me laisse séduire, la partie se décide, on se promet le secret, le lendemain nous partons.

Une maison charmante, quantité de lumières, un appartement gai nous inspirent la joie, et nous voilà à rire de tous nos amis, à nous peindre leur étonnement, à nous représenter leurs physionomies surprises et inquiètes : madame de Martigues se met à contrefaire le comte de Piennes. Le voyez-vous à ma porte, dit-elle, disputant avec mon suisse? *Elle n'y est pas?* Non. *On ne l'attend pas?* Non. *Ni ce soir, ni demain, ni après?* Non. *On ne sait où elle est?* Non. *Je suis mort!* Et le suisse, toujours non. Nous imaginons qu'il court chez moi : personne. Chez les autres : pas la moindre découverte. Quatre femmes envolées, disparues! que penser? que croire? Mais, ce pauvre Termes, dit madame de Mirande, il va se désoler, et ses chagrins ne m'amusent point. Madame de Martigues a réponse à tout; *Termes est raisonnable, il prendra patience.* Mon mari me fera enfermer, dit madame de Thémines. *Eh bien, nous irons vous voir au couvent.* Je l'assure que ma sœur va mettre le scellé chez moi : *Tant mieux, nous plaiderons l'avaricieuse pour divertissement d'effets.* Et tout de suite, faisons des couplets, s'écrie-t-elle, contre nos amis et contre nous; surtout ne nous ménageons pas, afin de pouvoir honnêtement peser sur les autres.

Cette belle proposition est applaudie; nous nous rangeons autour d'une table; on prend la plume, on rêve, on s'applique; l'une tape du pied, l'autre met ses doigts dans ses cheveux; je ne sais par où commencer; pour madame de Martigues, rien ne l'arrête, sa plume court, tout ce qui se présente est écrit.

Au milieu de cette grave occupation, nous sommes interrompues par un bruit de chevaux ; il se fait entendre dans la cour ; des voix confuses s'y mêlent, on veut entrer, les valets résistent. Madame de Mirande, prête à s'évanouir, cric : Mon Dieu ! des assassins ! Je pâlis ; madame de Thémines se cache le visage; madame de Martigues écrit toujours, fait signe de la main, et demande un peu de silence.

La porte est bientôt forcée, les voleurs se précipitent dans le salon. C'est Thémines, le comte de Piennes, Termes, Comminges, sa femme, ses deux sœurs, et M. de Montalais, plus charmant en habit de campagne qu'il ne le parut jamais.

Voilà madame de Martigues dans des éclats de rire si grands, si redoublés, qu'ils excitent ceux de tout le monde. On veut se parler, impossible ! on ne s'entend point, une heure se passe, avant qu'on ait pu se dire bonsoir. Je me plains de la trahison, madame de Thémines s'avoue l'indiscrète ; on la gronde, son mari la défend, il obtient sa grâce, la joie augmente; de ma vie je n'ai fait un souper plus agréable.

Six jours passés dans cette riante campagne se sont écoulés comme un instant. M. de Montalais en est parti pour aller chercher la marquise à Saint-Germain et la ramener à Paris. Mon Dieu, combien il est aimé ! ses amis ne pouvoient se séparer de lui. On l'embrassoit, on lui faisoit promettre de revenir promptement ; à peine lui accordoit-on le temps nécessaire à ce petit voyage. Eh ! tout m'engage à presser mon retour, disoit-il au comte de Piennes d'un air touché, d'un ton attendri ; tout me rappelle ici, j'y laisse tout ce qui m'est cher ! Il ne compte pas rester plus de douze jours absent.

On m'apporte votre troisième lettre, je la lirai chez madame de Comminges où je vais souper ; depuis un quart d'heure je fais attendre madame de Thianges que j'y mène. Adieu.

A une heure du matin.

Toujours des plaintes *de ma paresse*. Vous me grondez, vous *craignez*, vous *n'osez me dire*... et puis cent questions. Mon ami, je n'y veux pas répondre, je n'y saurois répondre. Pour les détails que vous me demandez, vous les aurez incessamment. Bonsoir, je vais chercher du repos ; je ne sais si j'en trouverai... Allons, mon cher comte, encore une question. *Eh pourquoi, madame, pourquoi n'en trouveriez-vous pas?* Vous devenez curieux, vous êtes tout prêt à devenir indiscret ; je vous l'ai déjà dit, on n'écrit pas tout ce qu'on pense.

XIIe LETTRE

Je vais remplir ma promesse, justifier le maréchal de Tende, et vous apprendre pourquoi M. d'Estelan déshérita son fils. Ni ma mère, ni le maréchal n'étoient capables de se livrer à un vil intérêt : ne les jugez pas sur les discours d'une femme prévenue ou mal instruite ; jugez-les sur leur conduite et sur les faits.

Le comte de Dammartin, veuf, âgé de cinquante ans, ne songeant point à reprendre de nouveaux engagements, riche par ses places, par les bienfaits du roi, maria sa fille unique au marquis de Thoré, lui fit une donation de tous ses biens, et se réserva seulement la terre de Mondelis. Deux ans après il aima éperdument la sœur du comte d'Estelan. Le peu de fortune de cette demoiselle la condamnoit à une triste retraite. Son frère, ruiné comme elle par la perte d'un procès considérable, prêt à passer à la Martinique, où l'appeloit un ami qui y commandoit alors, la pria, la pressa de préférer la main du comte de Dammartin au voile qu'elle alloit prendre. Elle se maria, il partit, je vins au

monde la sixième année de cette union, et perdis mon père avant d'avoir pu le connoître.

Veuve à vingt-sept ans, réduite à une pension de dix mille livres, ma mère fixa son séjour à Mondelis. Comme cette terre devoit être tout mon bien, elle prit un soin particulier de la rendre fertile, fit chaque année de petites acquisitions, et sans négliger d'embellir sa demeure, elle parvint à doubler la valeur d'une terre qui, dans les mains de mon père, étoit seulement une maison de plaisance.

De toutes celles qui m'appartiennent à présent, Mondelis est l'unique où j'aimerois à vivre ; tout y est intéressant pour moi, je m'y vois entourée des marques de la tendresse de ma mère, de ses soins, de ses bontés ! ses cendres y reposent, elles me rendent ce séjour cher et respectable. O mon ami, combien j'ai versé de larmes sur le marbre qui les couvre, combien de fois j'ai appelé ma mère du fond de son tombeau ! Combien j'ai regretté cette amie dont les conseils eussent été si nécessaires à ma jeunesse, dont les consolations eussent été si adoucissantes pour mon cœur affligé !

On m'éleva sous les yeux de la comtesse de Dammartin ; elle-même présida à mon éducation, et remplit mon esprit de ces maximes simples et vraies, qui accoutument à penser juste, à aimer ses devoirs, à les suivre sans effort. Sincère, ingénue, je ne connaissois ni le doute, ni la défiance : occupée de ces douces affections dont l'enfance est susceptible, tous les moments étoient heureux, quand on offrit M. de Sancerre à mes regards, comme un homme destiné à partager mon bonheur et à l'augmenter.

Le maréchal de Tende, son oncle maternel, avoit toujours eu le projet de nous unir ; parent et ami du comte de Dammartin, il respectoit sa veuve, la chérissoit, la visitoit souvent, passoit des mois entiers à Mondelis, m'aimoit tendrement, et laissoit voir des intentions que la médiocrité de ma fortune rendoit très-avantageuses pour moi.

Vous savez que le comte de Sancerre, resté orphelin dès le berceau, ne devoit pas s'attendre à l'opulence dont vous l'avez vu jouir. Ses parents, prodigues et négligents, moururent jeunes, laissant à leur fils des biens en désordre, et des terres en décret; le maréchal, habile dans les affaires, accepta la tutelle, paya les dettes, se fit adjuger les terres, les remit en valeur. Seul créancier de son pupille, ses avances absorbèrent les deux tiers d'un héritage qu'elles rendoient considérable : ainsi M. de Sancerre fut élevé dans une extrême dépendance de son oncle; et comme il étoit naturellement intéressé, qu'il attendoit tout de sa tendresse et de ses bontés, il lui montra toujours la plus grande soumission.

Je n'avois pas encore treize ans lorsque le maréchal de Tende instruisit ma mère de ses desseins sur le comte et sur moi. Madame de Dammartin reçut avec joie, même avec reconnoissance, la proposition d'un établissement qui surpassoit ses espérances. Notre mariage fut secrètement arrêté, et malheureusement pour moi, le temps ni les événements ne changèrent point la disposition de nos parents.

Trois mois après cet arrangement pris, M. d'Estelan arriva en France. Il se fit un plaisir délicat de venir à Mondélis surprendre une sœur chérie, qui depuis dix-neuf ans avoit eu rarement de ses nouvelles, et n'attendoit plus son retour. Leur première entrevue fut touchante; ils s'embrassoient, pleuroient, s'interrogoient tous deux à la fois; des larmes de joie interrompoient leurs discours, ils recommençoient à se presser tendrement, à se demander s'ils n'étoient pas séduits par une douce illusion, s'ils jouissoient vraiment du bonheur de se voir et d'être réunis.

Ces mouvements vifs et naturels un peu calmés, M. d'Estelan apprit à ma mère qu'en s'éloignant de la France il avoit le projet d'épouser une riche veuve, dont son ami lui ménageoit la bienveillance et la fortune; mais comme le cœur rejette souvent les

conseils de la raison, ce dessein resta sans effet. Une jeune Espagnole descendue d'une longue suite d'illustres aïeux, ne possédant que ses titres et les agréments de sa personne, lui inspira de la tendresse; il l'épousa; elle lui donna un seul fils. Depuis un an la comtesse d'Estelan ne vivoit plus; son mari désolé de sa perte, dégoûté d'un pays où sa complaisance pour une femme adorée le fixoit, se hâta de vendre ses habitations, de repasser dans sa patrie, afin d'y jouir paisiblement d'une grande fortune acquise par les soins d'un ami, par de longs voyages et de pénibles travaux.

Ma mère se plaignit de ce qu'il n'avoit point amené son fils à Mondelis. M. d'Estelan soupira et jetant sur moi des regards attendris : Hélas ! dit-il, pendant son enfance je le destinois à ma nièce; mais qu'il est peu digne d'Adélaide et de moi ! C'est un sujet sans espérance, grossier dans ses idées, brusque, farouche, opiniâtre ; aucun égard ne l'arrête, aucun frein ne le retient ; il sacrifie tout à ses moindres fantaisies ; les caresses, les menaces, la condescendance, la rigueur, rien ne change, rien n'adoucit un naturel fougueux, hardi, indomptable ; il a causé la mort de sa mère, il causera la mienne. Je ne puis me consoler d'avoir donné la vie à un sauvage capable d'avilir mon nom, de le déshonorer, peut-être de le rendre odieux.

Ma mère s'efforça de calmer la douleur de son frère, et pendant plusieurs jours elle parvint à suspendre ses chagrins. Il la pressa de quitter sa retraite, de retourner à Paris, d'y vivre avec lui. Il vouloit, disait-il, partager sa fortune entre son fils et moi : la comtesse de Dammartin lui promit de s'arranger pour satisfaire ses désirs ; il nous quitta, charmé de cette espérance, mais un événement imprévu détruisit tous ses projets de bonheur.

M. d'Estelan avoit amené en France une négresse ; elle le servoit depuis longtemps en qualité de femme de charge. Deux petites noires fort bien faites composoient toute la famille de

cette esclave. Zabette, l'aînée de ces deux filles, inspiroit une forte passion au jeune d'Estelan ; élevée dans les maximes européennes, Zabette se refusoit aux désirs de son amant. Sa résistance les rendit si violents, qu'emporté par l'amour, par l'impétuosité naturelle de son tempérament, il lui proposa de l'épouser. Zabette se déplaisoit en France, elle regrettoit sa patrie ; l'offre de l'y remener, de la faire passer de l'esclavage au rang de comtesse d'Estelan, de la rendre maîtresse d'une riche habitation, séduisit la jeune noire ; elle consentit à quitter sa mère, à suivre son amant. Pressé d'être heureux, guidé par son indiscrète passion, cet amant inconsidéré trompa la vigilance de son gouverneur, força le coffre-fort de son père, y prit pour plus de six cent mille livres de lingots d'or, quelques pierreries, et s'échappant la nuit avec Zabette, il courut sans s'arrêter, arriva à Brest, où trouvant un vaisseau prêt à mettre à la voile, il s'embarqua après avoir écrit cette lettre à son père :

« Monsieur,

« Époux de Zabette, content du sort que j'ai su me faire, je vais courir les mers, vivre à ma fantaisie et chercher l'espèce de bonheur qui me convient. Vous pouvez, monsieur, me regarder comme si je n'étois plus, jamais je n'aurai la hardiesse de reparoître à vos yeux. »

M. d'Estelan revenoit de mondelis à Paris quand il rencontra sur sa route un de ses gens dépêché vers lui pour l'instruire de l'évasion de son fils, de l'ouverture de son coffre-fort, et de l'enlèvement de Zabette. Le comte fut si douloureusement affecté de cette aventure, que sa santé déjà altérée, s'affoiblit tout à fait. Il tomba dangereusement malade ; ma mère, apprenant son état, me mit à l'abbaye du Martrai, et se rendit en diligence auprès de son frère. M. d'Estelan eut une longue maladie, souffrit beaucoup, revint un peu, mais sa convalescence ne promit point le retour de ses forces ; il languit plus de huit mois ; ni les secours

de l'art ni les consolations de l'amitié ne purent ranimer un cœur brisé par la tristesse.

Tous ses biens étoient acquis; il avoit le droit d'en disposer. Détestant la bassesse de son fils, il le deshérita par un acte authentique et confirma cette exhérédation dans son testament. Il me nomma légataire universelle de tous ses effets, évalués à près de trois millions. Il m'en rendit maîtresse dès l'instant de sa mort, me chargeant de payer à son fils une pension viagère de vingt mille livres s'il revenoit en France et s'y trouvoit dans le besoin.

Peu de temps après avoir fait ce testament, que ma mère ne *dicta pas*, M. d'Estelan expira dans les bras d'une sœur qu'un si brillant héritage ne consola point de sa perte. En qualité de ma tutrice, elle fut mise en possession de toute la fortune de son frère.

Le maréchal de Tende, alors chargé d'une négociation secrète et importante, étoit en Savoie quand M. d'Estelan arriva en France. Il n'en revint qu'un mois après sa mort; il ne le connoissoit point, comment auroit-il *dirigé ses volontés*? Noble, juste et désintéressé, il n'eût jamais excité un père à punir. Vous êtes surpris peut-être en me voyant défendre avec chaleur le caractère d'un homme, qui sur la fin de sa vie m'a donné des marques de haine; il devint mon ennemi, je l'avoue, mais je ne dois pas me plaindre de lui : il me crut bizarre, dissimulée, ingrate; comment n'auroit-il pas cessé de m'aimer? Sa prévention n'a point éteint mon amitié, elle n'a point affaibli ma reconnoissance : vous admirâtes à Mondelis le tombeau que j'ai élevé à la mémoire de cet homme respectable; ce n'est point un monument consacré à l'orgueil, à la vanité; non, c'est celui d'une tendre vénération, d'un souvenir toujours présent, toujours cher : de tant de peines dont M. de Sancerre se plut à me faire sentir l'amertume, la plus vive encore au fond de mon cœur est cette fausseté, cet art cruel qu'il employa pour me

ravir l'estime et l'affection de ce sensible, de ce généreux parent.

En revoyant le maréchal de Tende, ma mère s'applaudit de pouvoir donner une riche héritière à son neveu ; elle vit M. de Sancerre, il avoit alors vingt-quatre ans, il lui parut formé pour plaire ; elle souhaita que l'union de nos cœurs précédât notre engagement. Le maréchal convint de mener son neveu à Mondelis, dès que les affaires de ma mère lui permettroient d'y retourner. Peu de temps après elle revint ; je sortis du couvent. Deux mois se passèrent encore sans que rien troublât l'heureuse tranquillité de mon cœur ; mais l'instant approchoit où ma propre expérience devoit m'apprendre que l'apparente augmentation de notre bonheur est souvent la cause cachée de son entière destruction.

En voilà assez, mon cher comte, pour satisfaire votre curiosité et lever les doutes de madame de Kerlanes. Je n'ai jamais eu de lumières sur le sort du jeune d'Estelan ; j'en ai cherché, même avec soin, mais sans succès. Malgré sa faute, ses droits sont naturels et légitimes ; s'il vivoit, je ne pourrois jouir paisiblement d'une fortune que la loi me donne, il est vrai, mais dont mes principes exigeroient la restitution. Sans doute, M. d'Estelan ne vit plus ; depuis la mort du comte de Sancerre, j'ai séparé de mon revenu les vingt mille livres destinées par mon oncle à son fils, *pauvre et sans secours*. Ce fonds appartient à tous ceux qui en ont un véritable besoin. J'en puis tirer encore deux cents louis, puisque madame de Mariadeck le désire, pour mettre mademoiselle de Kerlanes en état de paroître décemment aux yeux d'une famille où elle va entrer. Adieu.

XIIIe LETTRE

Je suis vraiment touchée des reproches dont votre dernière lettre est remplie. Non, mon cher comte, non, vous n'avez point

perdu ma confiance; mais pourquoi cette pressante curiosité, pourquoi me *prier*, me *conjurer* de vous laisser pénétrer un mystère que rien n'a pu m'engager à dévoiler? Il est encore caché, même à mes parents, si intéressés à connoître les motifs de mes démarches. M. de Sancerre n'est plus, me convient-il de ternir sa mémoire? de lui ravir l'estime d'un ami qui chérit son souvenir? Ah! ne troublons point ses cendres! Je l'ai aimé, haï, méprisé, je l'avoue; sa mort a dû effacer mes ressentiments; je veux tout oublier : heureuse si, en pardonnant, je ne me rappelois jamais combien j'ai eu à pardonner.

Si, comme vous le dites, *ma conduite a prouvé à toute la France mon extrême aversion pour le comte de Sancerre*, laissons *toute la France* dans l'erreur : que m'importe à présent de détruire ses fausses opinions? Je ne pourrois parler sans blesser plus d'un cœur, et peut-être êtes-vous intéressé vous-même à mon silence.

Vous ne *vous seriez point éloigné volontairement d'un objet agréable à vos yeux?* Ah! je le crois. Votre sexe n'est ni fier, ni délicat; sa propre satisfaction est le principe de tous ses mouvements. Si dans la même situation nous suivions, vous et moi, les seules inspirations de nos cœurs, ils nous guideroient naturellement par des routes différentes.

Ma façon de penser vous est connue? Mais vous l'est-elle sur des points que nous n'avons jamais traités ensemble? *La froideur, l'indifférence, la fierté m'éloignent seules d'un second engagement.* Qui vous l'a dit? sur quoi le jugez-vous? Cette idée est une suite de vos premières préventions. Eh bien, mon ami, vous vous trompez; sous l'apparence de cette *froideur* qu'on me reproche, je cache une âme tendre, trop tendre peut-être! Éclairée par le malheur, j'ai voulu examiner, connoître, éprouver; mon cœur prêt à se donner, a toujours trouvé des raisons à se défendre. L'homme que l'on approfondit est rarement l'homme que l'on choisit; un seul m'a paru réunir toutes les qualités, tou-

tes les vertus capables de me déterminer... Hélas! par une bizarrerie de mon destin, je n'ose arrêter ma pensée sur cet objet de ma sincère estime... Ne me dites rien, ne me demandez point d'explication sur ce peu de lignes ; point de questions, pas un mot! Souffrez que je vous traite comme moi-même : vous cacherois-je des sentiments qu'il me seroit permis de m'avouer?

Assurez encore madame de Valancé que ses démarches resteroient sans effet. Je ne veux pas changer d'état, je le veux moins que jamais. Au fond, le mien pourroit être si tranquille ! Mon goût, ma raison m'y attachent ; mes amis, des livres, d'amusantes études, de longues promenades, un petit cercle où le cœur parle toujours, l'esprit quelquefois ; cela ne suffit-il pas pour continuer ce voyage si court, appelé la vie ? Mon ami, sur une route où l'on est assuré de ne point repasser, il ne faut pas fixer les objets avec le désir de se les approprier, c'est assez de les voir et de s'en amuser.

Madame de Mirande sera mardi comtesse de Termes. Madame de Martigues vouloit qu'on attendît le retour du marquis de Montalais ; Termes est sans complaisance à cet égard. M. de Piennes comptoit en vain sur la force de son exemple; le pauvre comte! il dira peut-être encore longtemps, *pourquoi l'ai-je vue? pourquoi l'ai-je aimée?*

Je suis sérieuse, triste même ; tout me paroît si uniforme, si languissant autour de moi ! Vous avez bien raison de rester en Bretagne, on s'ennuie ici, rien n'égaye, rien ne ranime ; Paris n'offre aucun plaisir vif, on n'y rencontre que des fous ou des imbéciles. Adieu, vous me placerez dans celle de ces deux classes où vous me supporterez le mieux.

XIVe LETTRE

Je vous écris à la hâte, mon cher comte, pour vous dire que je n'ai pas le temps de vous écrire. Je pars à l'instant avec madame de Martigues, M. de Thémines et sa charmante compagne. La maréchale veut que son petit-fils soit marié chez elle, à la Fère. On a fait de grands préparatifs dans cette terre, on y donnera des fêtes, on en parle, on s'en occupe; le plaisir annoncé, promis, est rarement senti.

Vous me chagrinez, *rien de secret en parlant à un ami*, dites-vous; *l'amitié n'admet point de réserve*. Je pense différemment; on doit cacher à son ami des secrets qui peuvent lui causer de la peine; j'examinerai s'il m'est possible de satisfaire votre curiosité sans blesser cette amitié dont vous osez douter. Plus je me rappelle les détails où je serois forcée d'entrer, et moins il me paroît honnête de les mettre sous vos yeux; je verrai, vous dis-je. Adieu; je ne veux pas me faire attendre, l'heure me presse, je vous quitte.

XVe LETTRE

A la Fère.

Après avoir bien songé, je vous écris exprès pour vous prier de renoncer au dessein de me faire expliquer sur les procédés de M. de Sancerre à mon égard. Je me reproche bien sincèrement quelques traits échappés à ma plume, puisqu'ils ont élevé ce désir dans votre cœur.

Je vous le répète, vous êtes intéressé à mon silence; une personne que vous aimâtes beaucoup s'y trouve plus intéressée encore; la part qu'elle eut à mes chagrins, à ma conduite, est

inséparable de la confidence où vous voulez me forcer. Eh ! si rien n'eût gêné ma confiance, me serois-je refusé la douceur de vous ouvrir mon âme tout entière, d'épancher dans votre sein une douleur si vive encore quand je vous ai connu? Pourquoi n'aurois-je pas justifié mon caractère aux yeux d'un homme dont l'estime me sembleroit si nécessaire à mon bonheur?

Toutes les preuves de ma constante bonté pour un ingrat sont entre mes mains. Cette cassette à ressort que M. de Sancerre mourant vous faisoit signe de prendre, d'emporter, dont il ne put vous apprendre la conséquence et la destination ; que vous trouvâtes désignée dans son testament avec ces mots, *pour être rendue à madame****; cette cassette, objet de ses dernières attentions, renferme le secret de son cœur et du mien.

Ce *madame* sans nom, sans titre, ces mots *être rendue*, et l'absence de ses gens vous jetèrent dans l'erreur. Vous crûtes son valet de chambre; il vous assura que cette cassette venoit de moi ; je l'avois en effet donnée à M de Sancerre; mais une autre devoit la recevoir après sa mort. Vous me la remîtes ; sa vue me fit jeter des cris douloureux ; ils vous surprirent, je l'ouvris en votre présence ; mon premier mouvement fut de vous laisser parcourir les papiers dont elle étoit remplie ; un sentiment plus réfléchi, plus raisonnable, s'y opposa. A ma prière vous consentîtes à ne la point faire inventorier. Les petits bijoux qui s'y trouvoient ne vous parurent pas d'un prix à mériter l'attention des héritiers de M. de Sancerre.

Celle que mon mari avoit dessein de rendre maîtresse de cette cassette n'osa la réclamer. J'ai joui pendant deux ans de son inquiétude, de ses craintes, des alarmes continuelles qui devoient agiter son esprit ; mais j'en ai joui seule. Une singularité remarquable, attachée à moi, aux événements de ma vie, m'a toujours contrainte à renfermer mes sentiments dans le profond secret de moi-même. J'éprouve encore cette bizarrerie de mon destin ; entourée d'amis tendres et sincères, je n'ai point de con-

fident ; des motifs cachés ne m'ont jamais permis de goûter les charmes d'une douce confiance. Ah ! vous devez bien le croire, puisque mon cœur ne vous est pas entièrement ouvert !

Si, après ce que je vous ai dit, vous persistez à vouloir être instruit, je suis déterminée à vous contenter. Mais, mon cher comte, si je vous dévoile une triste vérité ; si j'attaque les mœurs d'une personne à laquelle le sang et l'amitié vous lioient : si je détruis une flatteuse illusion dont vous fûtes longtemps charmé, ne me reprochez rien, accusez seulement votre propre obstination ; songez que vous m'aurez forcée à rompre le silence.

C'est demain un heureux jour pour Termes. Madame de Mirande est si belle, si douce, si aimable!... Tout le monde envie le sort du comte... Termes est si bien fait, si honnête, si sensible! Tout le monde envie le sort de madame de Mirande. La maréchale fait les honneurs de cette maison avec une magnificence surprenante. Je m'y amuserois assurément, si depuis un peu de temps je ne sais quelle langueur, quel ennui ne se mêloient à tous mes sentiments ; le dégoût et l'insipidité répandent un sombre nuage autour de moi. Je crains cet état. Quoi ! la joie de Mirande ne peut m'en tirer! Quoi! je ne partage pas vivement le bonheur d'une amie si chère à mon cœur! Est-ce que je deviendrois misanthrope? Adieu.

XVIe LETTRE

A la Fère.

Vous le voulez, je cède à vos instances, j'y cède malgré moi, avec une extrême répugnance ; mais j'y cède parce que je vous aime, parce que je ne puis vous refuser une satisfaction qu'il est en mon pouvoir de vous donner. Lisez donc, et souvenez-vous que vos importunes prières m'arrachent ce secret. Les preuves de la vérité sont encore dans cette fatale cassette, remise par vous-même entre mes mains. A votre retour, vous serez le maître de les voir et de les examiner.

MOTIFS DE LA CONDUITE D'ADÉLAÏDE DE DAMMARTIN AVEC LE COMTE DE SANCERRE

Si un autre que vous parcouroit ce cahier, il s'étonneroit de me voir entrer dans des détails qu'un ami si intime ne devroit pas ignorer. Vos égards pour moi et sans doute la certitude que j'avois tort vous ont engagé à ne jamais m'interroger sur ma conduite avec M. de Sancerre. Les trois années que vous passâtes à Malte vous firent perdre de vue votre ami : quand après la mort de votre frère vous revîntes ici, vous trouvâtes M. de Sancerre marié, sa femme éloignée de lui. On vous la peignit triste et fâcheuse ; on vous assura qu'elle haïssoit son mari; mes parents, comme ceux de M. de Sancerre, répandoient partout que mon antipathie pour lui étoit une sorte d'aliénation d'esprit. Ses empressements, ses caresses, ses discours passionnés, toutes les preuves de sa tendresse me jetoient, disoit-on, dans une espèce de frénésie : on vous le répétoit, pourquoi en auriez-vous douté ? vous ne me connoissiez pas. Si depuis, mon caractère et mes sentiments vous ont inspiré de l'estime et de l'amitié ; si vous m'avez toujours vue soumise à la raison, attachée à mes devoirs, *incapable d'exercer aucun empire sur ceux qui dépendent de moi*, combien de fois vous serez-vous dit avec surprise : *Que cette femme est changée !* Et pourtant, mon ami, j'étois à seize ans ce que je suis à vingt-six ; mais lisez et jugez-moi.

Peu de temps après la mort de M. d'Estelan, et le retour de ma mère à Mondelis, le maréchal de Tende y vint, conduisant avec lui M. de Sancerre. En me le présentant, il me pria de prendre pour ce neveu chéri les sentiments d'une tendre sœur. La figure du comte me charma, son esprit me séduisit, et ses soins me touchèrent. Instruit des projets de son oncle, il mit toute son étude à me plaire, à me persuader qu'il

m'aimoit. J'ignorois qu'on pût feindre ou tromper; mon cœur fut aisément surpris par un art que je ne connoissois pas.

Rien ne s'opposant à notre union, le maréchal la pressa; de concert avec ma mère, il en dirigea les articles et nous sépara de biens. Pendant la lecture de ces articles, M. de Sancerre ne put cacher sa surprise. Il s'attendoit à se voir avantagé par son oncle, et pensoit s'affranchir, en se mariant, de la dépendance où il avoit toujours été. Son silence et sa rougeur prouvoient son mécontentement secret; cependant il alloit signer quand le maréchal l'arrêta : Monsieur, lui dit-il en lui montrant un paquet cacheté, sous cette enveloppe sont deux testaments que j'ai faits : l'un vous nomme mon légataire universel, l'autre appelle votre femme à ma succession et vous en exclut pour jamais; la conduite que vous tiendrez pendant ma vie rendra valable un de ces deux actes. Votre père porta la douleur et la mort dans le sein de ma sœur; cet affligeant souvenir, toujours présent à mon esprit, m'engage à vous ôter la dangereuse facilité de ruiner votre compagne, et de mettre vos enfants dans la triste situation où vous-même fûtes laissé. Je vous donne une femme jeune, belle, noble, modeste, aimable et riche; elle réunit en elle tout ce qui peut exciter les désirs et fixer un cœur. Son père étoit mon parent. Le sang et l'amitié m'attachent à la fille du comte de Dammartin, je désire ardemment son bonheur; c'est à vous à le faire. Ma fortune sera la récompense du soin que vous prendrez de répandre l'agrément sur ses jours; qu'Adélaïde tranquille, contente, heureuse, me remercie sans cesse d'avoir formé les nœuds qui vont vous lier; alors vous trouverez en moi un parent attentif, un solide ami, un tendre père. Mais songez-y; si votre femme en pleurs vient me reprocher ces mêmes nœuds; si vous l'affligez; si vous lui donnez de justes sujets de plaintes, elle deviendra l'unique objet de mon affection, je ferai tout pour elle; pour vous, rien. Vous perdrez à la fois mon estime, ma tendresse et mon héritage. Il en est temps en-

core, ajouta-t-il, ne vous engagez point, si ces conditions vous effrayent. M. de Sancerre ne répondit que par une profonde inclination; et, prenant la plume, il signa.

On nous maria sans pompe et sans éclat. Ma mère, me trouvant délicate et peu formée, obtint du comte qu'il ne me traiteroit point comme sa femme pendant le cours de l'année, et me laisseroit à Mondelis : elle promit de me mener à Paris au commencement de l'hiver suivant, et de recevoir M. de Sancerre dans l'hôtel où mon père habitoit autrefois; elle venoit de l'acheter du marquis de Thoré, et par ses ordres on travailloit à l'agrandir et à l'orner.

M. de Sancerre parut consentir avec peine à cet arrangement; il ne pouvoit, disoit-il, se soumettre à des lois si dures qu'en s'ôtant la facilité de les enfreindre. Peu de jours après notre union, il partit de Mondelis. Son éloignement m'affligea; je pleurai beaucoup; la présence, les soins caressants, les discours passionnés du comte m'avoient fait sentir ces émotions délicieuses, si naturellement excitées par l'amour dans une âme où il s'introduit, sans que le doute ou la crainte altèrent ses charmes flatteurs.

M. de Sancerre m'écrivoit souvent; ses lettres portoient une douce joie au fond de mon cœur. Les peines de l'absence tendrement exprimées, le désir de vivre près de moi, de me voir toute à lui, désir dont il me répétoit que j'ignorois la force et l'étendue; des souhaits ardents de pouvoir avancer l'instant de son bonheur, du mien, augmentoient chaque jour la vivacité de mes sentiments. Simple dans mes idées, ce bonheur dont il m'entretenoit me paroissoit attaché au seul plaisir de le regarder, de l'entendre parler, de l'aimer, de lui plaire, d'être l'objet le plus cher à son cœur. Sans posséder ce bien, j'en ai joui; mais que ma félicité dura peu! Pour la goûter longtemps, il falloit toujours ignorer que M. de Sancerre se jouoit de ma crédulité.

Il venoit de se rendre en Allemagne où nos troupes s'assem-

bloient, quand ma mère tomba dangereusement malade. Elle ne se trompa point aux premiers symptômes de son mal, et craignit pour moi la malignité de sa fièvre ; à sa prière, madame du Lugei, alors à Mondelis, me fit enlever de sa chambre par ses femmes et les miennes : malgré mes cris et ma résistance, on me porta dans une voiture. Madame du Lugei me conduisit à l'abbaye du Martrai, et me confia aux soins de l'abbesse. Après sept jours passés à craindre, à espérer, j'appris la mort de mon aimable mère, de ma tendre, de ma respectable amie ; perte irréparable, vivement sentie, et dont le temps n'effacera jamais le souvenir douloureux.

Je ne pouvois retourner à Mondelis, y vivre seule ; ma sœur étoit à Bagnières, où le marquis de Thoré prenoit les eaux. Madame du Lugei, après un peu de séjour à l'abbaye, rappelée à Paris par la saison, me pressa de l'y accompagner, et m'offrit un appartement chez elle. Le maréchal de Tende, exécuteur testamentaire de ma mère, vint à Mondelis ; il me conseilla d'accepter les offres de ma parente en attendant le retour de M. de Sancerre. Je me déterminai à quitter le couvent, et partis avec le maréchal et madame du Lugei.

Je passai un mois à Paris malade, languissante, et presque inconsolable ; je ne m'apercevois point de la singularité de madame du Lugei. Cette femme accoutumée à n'agir que pour être remarquée ; officieuse, empressée, maladroitement obligeante, petite, fastueuse, mettant de l'importance à tout ; voulant être connue, nommée, vantée ; aspirant à la célébrité, n'y pouvant atteindre et s'attirant seulement le ridicule d'y prétendre ; cette femme active, *inquiète*, mêla tant d'affectation aux soins qu'elle daignoit prendre de ma conduite, qu'enfin la sienne me frappa, me déplut, et bientôt me révolta.

Mon deuil, ma jeunesse et ma profonde douleur ne me permettoient pas de me répandre dans le monde, et je ne désirois point une dissipation dont je n'avois jamais connu le besoin ;

mais entendant répéter sans cesse à madame du Lugei qu'elle fermeroit sa porte pendant mon séjour chez elle; qu'elle n'exposeroit point une femme de mon âge à la *séduction* d'un *monde corrompu*, je me sentis gênée, même offensée de ses attentions, et crus devoir lui rendre la liberté de voir ce monde, qu'en vérité elle est bien éloignée de haïr. Je priai le maréchal de Tende de me permettre d'aller attendre à Tresnel la fin de la campagne. Prompt à satisfaire mes désirs, il m'y fit meubler un appartement, je me hâtai d'en prendre possession, et madame du Lugei perdit dès ce moment ma confiance et mon amitié.

Vers le milieu d'octobre, M. de Sancerre arriva ; il ne voulut pas loger chez ma sœur. On travailloit encore à l'hôtel où j'habite à présent; le maréchal nous céda son petit pavillon d'été. Le jour que ma sœur vint me prendre à Tresnel pour me conduire à l'hôtel de Tende fut célébré par une fête magnifique. J'y passai quatre mois, si satisfaite de mon sort, si sensible à la tendresse de M. de Sancerre, aux soins paternels du maréchal, que le bonheur dont je jouissois me paroissoit le bien suprême. Paisible ignorance, flatteuse erreur, douces illusions! est-ce donc vous seules qui nous rendez heureux? Ah! mon ami, mon cœur s'émeut encore au souvenir d'un temps où trompée, trahie, sacrifiée, je me croyois au comble de la félicité.

M. de Sancerre, gêné par l'attention de son oncle sur toutes ses démarches, ayant fait plusieurs épreuves de ma discrétion, et s'en étant assuré, me confia qu'il aimoit passionnément le jeu, surtout le lansquenet, et n'osoit se livrer à cet amusement détesté du maréchal ; il m'apprit aussi qu'on passoit une partie des nuits à y jouer chez une femme dont la maison touchoit au derrière de l'hôtel : il me laissa voir un désir extrême de profiter quelquefois de cette commodité. Crédule et complaisante, moi-même une bougie à la main, j'aidois mon mari à traverser la galerie, à gagner le petit escalier, à le descendre sans être entendu des gens du maréchal ou des miens. Insensée que j'étois! je m'ap-

plaudissois de me voir seule dans la confidence de M. de Sancerre! combien il s'amusoit de ma simplicité! à quel indigne usage il employoit mon innocente affection! combien il prisoit le vil avantage que l'expérience et la fausseté lui donnoient sur moi!

Je sentis un chagrin véritable en m'apprêtant à quitter la maison du maréchal; il me chérissoit, je l'aimois, je le respectois. Le soir que je devois sortir de l'hôtel de Tende pour habiter ma nouvelle demeure, ce tendre parent me fit présent d'une riche cassette. Le bois rare et précieux dont elle étoit formée paroissoit à peine au dehors; des lames d'or croisées la couvroient presque toute; elle servoit d'écrin, de cave et d'écritoire : on l'avoit remplie de bijoux à mon usage, de parfums et de mille bagatelles agréables. Le maréchal s'amusa beaucoup à me voir chercher en vain le ressort caché qui l'ouvroit; lui-même fut obligé de me le montrer.

M. de Sancerre admira la sûreté du secret : il parut si charmé de cette jolie cassette, que, n'osant la lui donner, je me hâtai d'employer un habile ouvrier à l'imiter. On ne put trouver le même bois; mais les lames d'or, un peu plus pressées, ne laissèrent point apercevoir cette légère différence. Je la garnis de tout ce que j'imaginai pouvoir plaire à M. de Sancerre. Je me fis une affaire du choix, du secret, et je sentis un plaisir véritable à placer moi-même cette cassette dans son cabinet. Hélas! je ne prévoyois pas que ce don fatal m'éclaireroit sur le caractère d'un homme qu'il m'étoit si important d'estimer.

Soigneux de ménager la faveur du maréchal, en cessant de vivre sous ses yeux, M. de Sancerre ne parut pas changer de conduite; il en changea pourtant; mais je pus seule le remarquer. Il continua de montrer une extrême passion pour moi, de vanter hautement les grâces de ma personne, mes talents, mon esprit, l'égalité de mon humeur; de parler à tous moments de la douceur qu'il goûtoit à inspirer, à partager de tendres sentiments;

en m'accompagnant partout il acquit la réputation d'un homme sensé, capable de mépriser de ridicules usages et d'avouer un attachement raisonnable. J'entendois répéter autour de moi les louanges de mon mari, on envioit mon sort ; j'offrois aux regards l'image d'une femme heureuse ; l'éclat m'environnoit ; l'or et les pierreries brilloient sur moi ; on admiroit mes bijoux, mes voitures, mes attelages : tout étoit choisi par M. de Sancerre ; son goût et sa magnificence surprenoient ; mais il me refusoit des bagatelles qui excitoient mes désirs ; il me demandoit compte de la petite somme destinée à mes amusements ; il obligeoit mes femmes à lui en dire l'emploi ; souvent il le blâmoit ; mon naturel bienfaisant m'attiroit des reproches ou des railleries. Un même appartement ne nous assujettissant plus à nous voir à tous moments, il venoit rarement dans le mien aux heures où j'y étois seule. Caressée en public, négligée en particulier, mes yeux ne s'ouvroient point ; je n'attachois pas le bonheur aux preuves de tendresse que mon mari cessoit peu à peu de me donner, mais à celles qu'il me prodiguoit encore. Il me suivoit en tous lieux, me tenoit un langage flatteur ; je me croyois aimée ; et l'espèce de froideur dont une autre se seroit peut-être alarmée ne détruisoit pas cette douce erreur. Pourquoi n'ai-je pu la conserver toujours ? Pourquoi le hasard me l'enleva-t-il ? Oh ! mon ami, elle me rendoit si heureuse !

Un soir que M. de Sancerre venoit de partir pour Versailles, le feu prit au parquet de son cabinet ; mes gens effrayés se hâtèrent de transporter dans mon appartement ses meubles les plus précieux. En revenant de chez ma sœur où j'avois soupé, je trouvai tout en confusion ; heureusement le feu étoit éteint et le danger cessé ; mais, comme il falloit travailler au parquet et aux lambris du cabinet de M. de Sancerre, je fis laisser dans le mien plusieurs petits meubles que les ouvriers pouvoient endommager en les déplaçant.

J'allois me mettre au lit, quand je vis sur ma cheminée un

billet cacheté; le désordre de mes gens leur avoit fait oublier de m'en parler; il étoit de madame de Cézanes : je le lus ; elle me prioit de lui prêter deux fleurs de diamant qu'elle vouloit faire imiter. Je demandai ma cassette ; on me l'apporta : je l'ouvris et dis à Pauline, une de mes femmes, de prendre ces fleurs, et de les envoyer le lendemain matin à madame de Cézanes. Pauline chercha longtemps, renversa quantité de papiers, ôta tous les tiroirs, et s'écria qu'elle ne trouvoit point mes pierreries ; je m'approchai, vis sa méprise et reconnus d'abord la cassette de M. de Sancerre. Je passai dans mon cabinet, pris ces fleurs et les lui donnai. Comme elle les recevoit de ma main, sa pâleur et son accablement me frappèrent ; encore effrayée de l'accident du jour, elle paroissoit fatiguée et malade. Je me sentois peu disposée à dormir ; mais, ne voulant pas faire veiller Pauline, je la renvoyai. Avant de prendre un livre, je crus devoir rassembler les papiers de M. de Sancerre ; j'allois refermer sa cassette, quand sur le pli d'une lettre, ces mots écrits et soulignés s'offrant à mes regards excitèrent ma curiosité : *Je vous ai permis d'épouser Adélaïde.*

Me voici à l'endroit de mon récit, qui m'a fait éviter si longtemps de vous ouvrir mon cœur. Oserai-je, mon cher comte, vous envoyer la copie de cette lettre, vous découvrir un mystère odieux, un secret dont la connoissance va vous mortifier ? Quelle flatteuse prévention je vais détruire ! Vous nommerai-je cette femme dont l'art étonnant sut ménager tant d'intérêts divers, fixer des amants heureux, enchaîner ceux qu'elle sacrifioit à sa vanité, jouir de leur estime, de la vénération d'un époux trompé ; et sous le voile de la décence, de la modestie, de la religion même, se livrer à une passion effrénée, exprimée sans pudeur, et satisfaite aux dépens de l'honneur et de l'humanité? Ce n'étoit point assez pour cette femme cruelle de me fermer le cœur de M. de Sancerre ; mon bonheur apparent excitoit sa jalousie ; elle désiroit, elle exigeoit que mon mari me donnât des marques de

haine, de mépris... Mon ami, mon indiscret ami, pourquoi me forcez-vous à vous dire que madame de Cézanes, votre parente, celle dont pendant plusieurs années vous avez cru *posséder les innocentes affections*, dont vous chérissez la mémoire, dont le souvenir vous attendrit encore, étoit la plus fausse, la plus basse et la plus méprisable de toutes les créatures ?

Pardonnez, mon cher comte, pardonnez-moi ces dures épithètes, le ressentiment ne me les dicte pas. Le temps, d'autres idées ont effacé les mouvements de haine que madame de Cézanes éleva dans mon âme. J'ai pu me venger d'elle, et me suis contentée de lui inspirer de la crainte. Après sa mort, pourquoi lui aurois-je enlevé une réputation acquise et conservée par tant d'artifices? Pourquoi aurois-je fait rougir son mari, ses frères, affligé ses amis ? J'ai résisté au désir de justifier mon caractère, parce qu'il m'étoit impossible de le faire sans chagriner ceux qui tenoient à cette femme. Les parents de M. de Sancerre, ses amis, lui-même et madame de Cézanes, n'ont osé attaquer que mon *humeur difficile, inflexible !* A mon retour dans le monde, c'eût été une petitesse, une véritable enfance de rappeler le passé. Les autres s'en souviennent à peine, et tous les jours il s'efface de ma mémoire. Il s'en efface trop peut-être. Adieu, ce paquet est fort gros ; le premier courrier vous portera le reste.

SUITE

Je voyois souvent madame de Cézanes ; je la voyois sans plaisir, même avec une sorte de répugnance que sa feinte austérité devoit naturellement inspirer à une femme de mon âge. M. de Sancerre m'obligeoit à cultiver une connoissance qu'il m'avoit donnée, et son intime liaison avec le marquis de Cézanes m'engageoit à cacher le peu de goût que je me trouvois pour une société fort grave et fort ennuyeuse.

Je reconnus l'écriture de madame de Cézanes, et la singula-

rité de cette expression : *Je vous ai permis d'épouser Adélaïde*, me fit désirer de lire la lettre que je tenois. En voici l'exacte copie :

LETTRE DE LA MARQUISE DE CÉZANES A M. DE SANCERRE

« Je ne veux ni vous voir ni vous entendre ; combien de fois faut-il vous le redire ? Vous ne pouvez vous justifier : vos mensonges hardis ne m'en imposent plus. Vous me trompez ; je le sais, j'en suis sûre. Vous êtes un perfide, je vous hais, je vous méprise, renonce à vous, je vous laisse pour jamais. Toutes vos excuses sont révoltantes ; *je vous ai permis d'épouser Adelaïde*, vous me répétez que je vous l'ai permis. Ah ! combien d'ingratitude dans cette espèce de reproche ! Quoi ! votre oncle n'exigeoit-il pas ce fatal mariage ? Sacrifier à vos intérêts le bonheur de vous posséder seule ; immoler toute la douceur de ma vie à votre fortune ! est-ce donc vous donner le droit de me trahir ? de vous livrer à la folle passion qu'un enfant vous inspire ? d'abuser de mes bontés, de ma condescendance ? de manquer à vos serments ? de me ravir un bien acheté si cher ? de m'abandonner aux fureurs de la jalousie ? enfin, de m'exposer à perdre en un moment, dans la violence de mes transports, cette réputation acquise par tant de contrainte, par tant de privation, ce respect que peut-être je méritois d'exciter avant qu'un ingrat eût égaré ma raison et triomphé de tous mes principes ?

« *Je vous ai permis d'épouser Adélaïde ;* mais vous ai-je permis de lui donner un cœur dont je me croyois sûre ? Vous *n'aimez pas madame de Sancerre*, vous ne *l'aimez pas*, dites-vous ? Et pourquoi donc la suivre partout, en parler sans cesse ? Oser répéter devant moi qu'elle est *belle*, *aimable*, *touchante?*... Infidèle ! Adélaïde est donc ma rivale ? elle partage donc un cœur... Mais ce seroit peu de le partager ; elle le remplit... Ah ! puis-je vivre et penser qu'une autre vous plaît, vous attire, vous *touche!*

« Quoi ! l'idée d'une autre peut vous être toujours présente? Quoi ! près de moi, dans mes bras peut-être... Mais écartons ce doute, il est cruel et désespérant.

« Eh ! qu'a-t-elle donc de si *touchant*, cette jeune et timide personne ? Est-ce sa modestie provinciale qui vous enchante? des traits *réguliers*, *délicats*, que rien n'anime ? une *fraîcheur* qu'elle doit en partie à l'inaction de son esprit ? de *grands yeux*, où le désir de plaire ne se peint jamais ? une *douceur* enfantine, une *bonté* peu réfléchie, une ennuyeuse *égalité d'humeur*, voilà les *grâces naïves*, les *charmes décevants* qui vous séduisent, qui vous entraînent sur les pas de madame de Sancerre, la font paroître *touchante* à vos regards. Eh ! depuis quand la froideur et la simplicité ont-elles l'art de vous toucher ?

« En consentant à votre mariage, je croyois vous lier autant par la reconnoissance que vous l'étiez alors par l'amour. Combien de larmes il m'a fait répandre ! Pendant ce long séjour chez le maréchal de Tende, que n'ai-je point souffert? de quelles douleurs mon âme s'est sentie pénétrée ! Mais je fermois les yeux sur votre conduite, sur une assiduité nécessaire; je ne me plaignois pas, je me contentois des courts instants qu'Adélaïde trompée vous aidoit à me donner ; mais à présent qui vous oblige à passer les jours et les nuits auprès d'elle ?... Oui, les nuits ! Avec quelle audace vous osiez hier me nier chez mon frère... Vous sortez, madame de Sancerre reste ; persuadée de votre imposture, furieuse, hors de moi-même, je l'interroge ; elle rougit, j'insiste, elle baisse les yeux, sa confusion vous dément. Je m'obstine à lui arracher cette confidence ; elle rougit encore, se déconcerte, hésite, convient, avoue... Vous m'êtes odieux ! Je vous déteste ! Votre caractère est faux, votre esprit léger, votre cœur inconstant ; je le répète, je ne veux plus vous voir. Je romprai tous les liens qui m'attachent à un ingrat. Ne venez pas ce soir ; non, ne venez pas, ne venez jamais.

« *P. S.* Je change d'idée sans changer de résolution. Plus

d'une raison me portent à vous parler encore une fois. Je vous donnerai un moment, un seul moment. Venez à minuit. »

Pendant cette lecture, ma surprise, mon trouble, la violente émotion de mes sens, et le serrement de mon cœur étoient inexprimables ; je me croyois agitée par un songe révoltant et pénible. Tremblante, je confrontai le billet de madame de Cézanes avec cette lettre ; je vis le même caractère ; la date m'apprit qu'on l'avoit écrite peu de temps après ma sortie de l'hôtel de Tende ; je me rappelai les questions hardies de madame de Cézanes ; je me souvins de son obstination à m'interrogez chez son frère ; une suite d'observations me conduisit à penser que depuis ce jour mes réponses, moins embarrassantes pour moi, eussent sans doute été moins choquantes pour elle.

Je repoussai cette fatale cassette, je m'en éloignai ; un instant après je m'en rapprochai. Un mouvement vif et peu réfléchi me fit prendre une autre lettre, et me força de les parcourir toutes.

Vous m'accuserez d'imprudence ; mais ce mouvement indéterminé, pressant, qui nous porte à pénétrer des secrets affligeants, à vouloir approfondir, tout voir, tout connoître, ne s'élève peut-être pas, comme on le croit, d'une curiosité ardente, indiscrète, mais d'une foible espérance cachée au fond de notre cœur ; espérance que le doute nourrit, soutient, anime : eh ! qui désire une triste certitude, une accablante conviction ! il me sembloit pouvoir perdre la mienne en poursuivant mes recherches : j'imaginois qu'une de ces lettres alloit détruire la cruelle impression que la première m'avoit faite.

Le dépit, la jalousie, une passion intéressée, exigeante, l'ardeur la moins réprimée, se peignoient tour à tour dans ces lettres hardies, emportées ; j'y étois souvent nommée, toujours avec dédain, toujours avec mépris ; heureuse d'être assez favorisée de la nature pour que les railleries de madame de Cézanes tombassent seulement sur ma jeunesse, mon peu d'expérience et ma crédulité !

Parmi plusieurs boîtes qui renfermoient des portraits de madame de Cézanes, j'en reconnus une; je l'avois donnée à M. de Sancerre, et sur sa parole je la croyois perdue. Sa vue me fit tressaillir; je l'ouvris avec crainte, avec effroi ; cependant je me flattois d'y retrouver mon image : celle de madame de Cézanes s'offrant à mes regards pénétra mon cœur du trait le plus douloureux. Avant cet instant, ma surprise, le trouble de mon esprit, suspendoient encore mes réflexions ; je n'apercevois pas tout mon malheur ; mes idées se réunissoient, se fixoient sur madame de Cézanes. L'impérieuse maîtresse de mon mari me sembloit exciter seule les mouvements terribles dont je me sentois agitée. Mon portrait ôté de cette boîte ramena toutes mes pensées sur M. de Sancerre. Je me vis sacrifiée, haïe, méprisée; mes larmes commencèrent à couler, à baigner les tristes témoignages de l'intelligence de deux perfides. Renversée sur un siége, les mains jointes, la tête baissée, je m'abandonnois à toute l'amertume de mes sentiments, quand ma porte s'ouvrant brusquement, M. de Sancerre entre d'un pas précipité. A son aspect je jette un grand cri ; il approche, voit sa cassette en désordre, ses papiers épars autour de moi, son secret découvert; il frémit, la fureur se peint sur son front, dans ses regards menaçants ; je tremble, un froid mortel glace mes sens; je fais un effort, je veux fuir, mon cœur se serre, je tombe sans connoissance aux pieds de M. de Sancerre.

Revenue d'un long évanouissement, le premier objet qui s'offre à ma vue est le maréchal de Tende. Assis près de moi, encore pénétré de la crainte de me voir succomber à des foiblesses qui se sont, dit-il, succédé depuis le milieu de la nuit jusqu'à la moitié du jour ; il gémit de mon état, il tient mes mains entre les siennes, il les serre tendrement. Eh ! ma fille, s'écrie ce bon, ce vénérable vieillard, eh ! quel étrange accident ! qui a pu le causer ? Votre pâleur, votre abattement, l'air dont vous m'écoutez, vos soupirs, vos larmes, le nom de votre mari

tristement répété pendant les courts intervalles de vos foiblesses, m'annoncent un mystère; je veux le dévoiler. Ordonnant alors à mes femmes de sortir, il m'interroge, il me conjure de lui répondre. Sancerre fait-il couler vos pleurs? Est-ce lui qui vous afflige à cet excès? Parlez, dit-il, parlez, ma chère nièce, ne me cachez rien, vous devez de la confiance au sentiment qui m'engage à vous en demander.

La bonté du maréchal, ses caresses, la certitude d'être aimée de lui, ouvroient mon cœur à ce désir si naturel de se plaindre, d'exciter une tendre compassion par le récit de ses peines. Je me jetai dans les bras de cet ami sensible et respectable; j'inondai son visage de mes larmes; je voulois parler; mes cris, mes gémissements étouffoient ma voix. M. de Sancerre, répétois-je, hélas! M. de Sancerre! Eh bien! qu'a-t-il fait? demanda le maréchal avec vivacité; en vous unissant à lui, j'ai promis, j'ai juré de veiller à vos intérêts, à votre bonheur, de vous protéger contre lui. Manque-t-il aux égards qu'il vous doit à tant de titres? vous néglige-t-il? vous offense-t-il? Vous pleurez; vous vous taisez, madame; eh quoi! n'osez-vous être sincère avec un parent, avec un ami dont l'attachement et l'équité vous sont connus? Ne vous souvient-il plus que je me suis réservé le droit de punir le comte de Sancerre, s'il vous donnoit de justes sujets de vous plaindre de sa conduite?

Ces dernières expressions du maréchal rappelèrent à ma mémoire ce qu'il avoit dit à son neveu au moment de la signature de l'acte qui nous lioit. Je me souvins de ces deux testaments dont un me rendoit l'héritière du maréchal; en lui parlant, j'allois le révolter contre M. de Sancerre, attirer ses faveurs sur moi seule, réduire mon mari à dépendre d'une femme qu'il n'aimoit pas; plus il seroit en mon pouvoir de l'obliger, plus il me haïroit, peut-être! Cette réflexion blessa mon âme; elle m'enlevoit la consolation de répandre mes chagrins dans le sein de mon unique ami, de mon généreux protecteur; elle m'arracha un

cri de douleur ; de tristes exclamations, de longs soupirs, furent les seules expressions de mon cœur. En me substituant aux droits de mon mari, on m'avoit pour jamais ôté le pouvoir de l'accuser ou de me plaindre de lui.

Le maréchal continuoit à me presser de lui montrer plus de confiance, quand, suivant ses ordres, on vint l'avertir que son neveu arrivoit de Versailles. Il se levoit pour aller le trouver ; mais le comte de Sancerre le prévint ; il parut à la porte de ma chambre ; pâle, interdit, il s'avançoit lentement ; ses regards erroient sur son oncle et sur moi. Il cherchoit à lire dans nos yeux l'accueil qu'il devoit attendre. Enhardi par les premiers mots du maréchal ; sûr qu'il ignoroit encore l'aventure de la nuit, il se jeta à genoux devant mon lit, prit mes mains, les baisa mille fois, demanda mes femmes, se fit raconter toutes les particularités de mon accident, en interrompit le court récit par les marques du plus grand attendrissement. Pauline lui dit que le bruit de ma sonnette l'ayant éveillée, elle étoit accourue et m'avoit trouvée froide, inanimée, mon visage et mon sein inondés de pleurs. M. de Sancerre pouvoit l'interroger sans craindre ses réponses. Sorti de ma chambre avant qu'elle y entrât, sa précaution le mettoit à l'abri du soupçon.

Le hasard ne l'amenoit pas dans cette chambre à trois heures du matin. Un valet de madame de Cézanes, en apportant son billet chez moi, avoit vu le cabinet de M. de Sancerre en feu. Le comte, parti de Versailles après le coucher du roi ; arrivé chez sa maîtresse, apprit d'elle cet accident. Inquiet de ses papiers, il se hâta de venir à l'hôtel ; trouvant son cabinet à demi démeublé, sachant sa cassette dans le mien, il prit le parti d'entrer doucement, de traverser ma chambre sans m'éveiller, et de reprendre cette importante cassette ; mais, prêtant l'oreille à ma porte, m'entendant pleurer et gémir, il l'ouvrit, comme je vous l'ai dit. Il me laissa mourante, sonna mes femmes, emporta sa cassette, sortit de l'hôtel, et défendit à ses gens de dire jamais qu'il

y eût paru cette nuit. Il fut exactement obéi, et je n'ai su ce détail que longtemps après sa mort.

L'air pénétré qu'affectoit M. de Sancerre en me demandant la cause d'une révolution si surprenante, ses caresses, l'ingénuité de ses questions, l'audace de les répéter, me portèrent insensiblement à me recueillir en moi-même, pour m'assurer si je ne me trompois point, si un songe fantastique ne troubloit pas mon imagination ; si l'homme qui me donnoit tant de preuves de tendresse étoit l'amant de madame de Cézanes, ou l'époux passionné dont l'ardeur paroissoit si naturelle et si vive.

La feinte de M. de Sancerre réussit ; il répéta plusieurs fois que mon évanouissement pouvoit être l'effet d'un mouvement de frayeur excité par le désordre de mes gens, par un récit exagéré du danger; le maréchal le crut, et me quitta, persuadé que son neveu n'avoit aucune part à l'état dont on venoit de me tirer. M. de Sancerre l'accompagna ; mais, rentrant aussitôt, changeant de maintien et de ton : Madame, me dit-il, mon imprudence et votre indiscrète curiosité mettent entre vos mains la réputation d'une femme respectée, et la fortune d'un homme dont vous pouvez vous plaindre. Vous avez dû vous croire aimée; vous venez de découvrir qu'une liaison formée avant de vous connoître, sans fermer mes yeux sur vos agréments, ne m'a pas permis de vous donner un cœur prévenu. On m'imposa la loi d'être à vous; cette contrainte me rendit mes premiers nœuds plus chers. Je ne vous flatterai point d'un sacrifice que je n'ai pas dessein de vous faire; je ne m'abaisserai point à vous prier, à vous demander le secret ; vous me promettriez en vain de le garder, des intérêts trop puissants vous engagent à le révéler; une femme résista-t-elle jamais à la douceur de se venger? Parlez, madame, parlez, irritez le maréchal; perdez madame de Cézanes, envahissez mon héritage; mais, en causant mon malheur, soyez sûre de faire le vôtre. Attendez-vous de ma part à tout ce que le dédain, la haine et le ressentiment firent jamais éprouver de plus sen-

sible. Je répandrai l'amertume sur tous les instants de votre vie. Les procédés de M. de Cézanes régleront les miens à votre égard; tout ce qu'il osera contre sa femme, je l'oserai contre vous. Eh! qu'aurois-je à ménager? frémissez, jeune imprudente, tremblez; redoutez pour vous-même le sort que vous préparerez à celle qui m'est chère. Il sera le vôtre; je le jure par tout ce qui est sacré, par tout ce qu'on révère. En finissant de me parler, il se leva, il s'avança du côté de la porte : j'étendis mes bras vers lui; je l'appelai d'un ton foible, mais tendre. Ah! ne me fuyez pas, monsieur, ne me fuyez pas, m'écriai-je, ne me haïssez point ; je me tairai, je respecterai ce funeste secret; jamais, non, jamais, ma bouche ne s'ouvrira pour vous nuire ou pour vous affliger. Il ne m'écouta point, et sortit sans me répondre.

A peine quittoit-il ma chambre, qu'une de mes femmes me présenta des papiers tombés de mon sein pendant qu'on me déshabilloit. Je vis avec surprise cette lettre de madame de Cézanes dont vous venez de lire la copie ; elle se trouvoit enveloppée dans le billet qui m'avoit servi à vérifier l'écriture. Mon premier mouvement fut d'envoyer chercher M. de Sancerre, de la remettre entre ses mains ; intimidée par la crainte d'exciter encore sa colère, de l'entendre me menacer, me parler avec cette dureté qui venoit de blesser si douloureusement mon cœur, je n'osai le faire appeler. Je serrai ces papiers; combien de fois depuis j'ai relu cette lettre! combien de fois mes larmes ont coulé en répétant ces cruelles expressions : *Vous n'aimez point madame de Sancerre; vous ne l'aimez point, dites-vous!*

On s'aperçut le soir que j'avois une fièvre ardente ; des transports violents m'ôtèrent pendant plusieurs jours la connoissance de moi-même. Quand je commençai à distinguer les objets, je vis ma sœur, le maréchal de Tende, madame de Flers sa parente, et M. de Sancerre ; ils paroissoient fort empressés autour de moi ; je les regardois en silence ; mes idées confuses encore ne s'arrêtoient sur rien ; j'étois triste, sans être occupée

du sujet de ma tristesse. La vue de ceux dont je me croyois aimée m'attendrissoit ; leurs moindres caresses me touchoient ; celles de M. de Sancerre me causoient la joie la plus vive ; je répétois avec émotion tout ce qu'il me disoit de doux et de consolant; le son de sa voix m'enchantoit ; s'il prenoit ma main, je saisissois la sienne, je la plaçois sur mon front, sur mes lèvres ; je l'approchois de mon sein, je la pressois contre mon cœur. Mes yeux suivoient tous ses mouvements; et dès qu'il en faisoit un pour s'éloigner de moi, ils se remplissoient de larmes.

Pendant cette espèce d'enfance, j'étois toujours frappée de crainte. Quand une femme entroit dans ma chambre, je donnois des marques de terreur, je cachois mon visage, je ne pouvois consentir à la regarder avant qu'elle eût parlé. En l'écoutant, je l'examinois d'un air stupide, effrayé ; sa présence me gênoit, m'inquiétoit. Avec quel art, quelle noire malice M. de Sancerre osa dans la suite rappeler au maréchal cet effet d'un esprit préoccupé, d'une imagination vive, d'un cœur profondément blessé! Combien il sut tirer avantage de ces mouvements dont la cause lui étoit si bien connue!

Il partit pour l'armée avant mon rétablissement; ma convalescence fut longue et fâcheuse. A mesure que mes idées devenoient plus distinctes, ma tristesse augmentoit ; l'assurance de n'être point aimée, nul espoir de toucher un cœur prévenu pour un autre, à jamais fermé pour moi; une jalousie déchirante, toujours égale, dont le tourment n'étoit pas même varié par le doute ou l'inquiète incertitude; la nécessité de cacher mes peines, d'en taire le sujet, tout rendoit mon état cruel et mes réflexions amères. Le naturel intéressé de ma sœur ne me permettoit pas de chercher de la consolation dans son amitié ; la découverte du secret de M. de Sancerre pouvoit doubler ma fortune, laisser entrevoir à madame de Thoré une reversion considérable pour ses enfants, perspective trop capable de l'engager à trahir

ma confiance. Livrée aux seules inspirations de mon âme, je cherchois dans mes principes, dans ma raison, dans l'indulgence que je devois à M. de Sancerre, des moyens de soumettre mon cœur, d'oublier mes droits, d'immoler ma tendresse, tous mes sentiments, à la douceur de convaincre un ingrat de la force de ces mêmes sentiments que je voulois lui sacrifier. Qu'il m'étoit cher alors! O mon ami! l'amour offensé conserve longtemps toute son ardeur; il semble se ranimer à chaque trait dont on le blesse : la douleur ne ralentit point son activité, et dans une âme sensible, mais noble, généreuse, c'est le mépris seul qui peut l'affoiblir et l'éteindre.

Pendant ma maladie, madame de Cézanes avoit fait un voyage en Provence. On l'attendoit à Paris vers le milieu de l'automne. Décidée à ne jamais la revoir, mais soigneuse de ne point marquer une rupture entre elle et moi, je résolus de ne recevoir personne. J'annonçai le dessein de m'appliquer à des études commencées, dont le grand monde pouvoit me distraire; et ma porte cessa d'être ouverte, excepté à mes parents et à ceux de M. de Sancerre.

Madame de Cézanes ignoroit la découverte de son intrigue; je reçus plusieurs lettres d'elle, et n'y répondis point. Revenue à Paris, elle se présenta pour me voir, et ne fut point distinguée des autres; elle s'en plaignit aigrement à M. de Sancerre. Loin de me savoir gré de ma modération, il partagea le ressentiment de sa maîtresse; son ingratitude et son injustice me révoltèrent enfin, et causèrent cette séparation dont on a tant et si diversement parlé.

La fin de la campagne ramena M. de Sancerre à Paris. Il reparut à mes yeux avec un air libre, ouvert; il ne blâma point ma retraite; il ne s'informa point de ses motifs. Dans les premiers jours on eût dit que rien n'avoit troublé notre intelligence : sa conduite devint la règle de la mienne; il ne lui échappoit aucune expression capable de rappeler un événement qui devoit

nous être si présent à tous deux : je semblois l'avoir oublié ; bientôt M. de Sancerre me montra plus de froideur ; une pénible attention sur moi-même me fit retenir les mouvements qui pouvoient déceler ma tendresse et la rendre importune. Peu à peu je me regardai dans ma propre maison comme une étrangère, traitée avec indifférence, mais avec politesse. Le temps, la résignation et l'habitude adoucissent enfin nos peines ou diminuent notre sensibilité : peut-être me serois-je accoutumée à mon malheur ; mais M. de Sancerre devint trop exigeant ; il me força de lui prouver que si je pouvois contraindre un juste ressentiment, conserver par mon silence la réputation d'une femme indigne de mes égards, garder un secret utile aux intérêts de l'homme dont j'avois tant à me plaindre, cette bonté réfléchie, compatible avec l'honneur, ne me rendoit pas capable d'une basse condescendance. Ces distinctions délicates ne frappent pas tous les esprits ; mon mari croyoit m'inspirer de la crainte, devoir mon silence à ses menaces ; eh ! comment m'auroit-il crue généreuse ? connoissoit-il la bonté ? Mon ami, je me permettrai de le dire, son cœur ne pouvoit juger du mien.

Dès sa plus tendre jeunesse, M. de Sancerre s'étoit étudié à déguiser ses penchants, à paroître différent de lui-même ; sans principes, sans âme, intéressé, faux, ingrat, la dissimulation et la finesse furent les seules qualités qu'il jugea nécessaire d'acquérir et de perfectionner : obstiné dans ses fantaisies, constant dans ses vices, mystérieux dans ses démarches, il aimoit à nuire, à brouiller des amis, des parents, des époux ; à pénétrer des intrigues cachées, à les rendre publiques ; fastueux et pourtant avare, il se montroit libéral et magnifique quand mille témoins éclairoient ses actions ; mais jamais ses mains ne s'ouvrirent en secret pour le soulagement d'un malheureux. Incapable d'un fort attachement, s'il aima longtemps madame de Cézanes, ce fut avec plus de foiblesse que de véritable passion ; il ne sacrifia rien à son amour, ou du moins il y sacrifia seule-

ment mon bonheur et ses devoirs. Ce portrait vous étonne peut-être? Soyez sûr qu'il est fidèle; je me reprocherois d'en altérer les traits; la mort de M. de Sancerre, le temps, mes sentiments actuels, m'ont rendue capable de la plus grande impartialité sur son caractère.

Deux mois s'étoient écoulés depuis son retour, quand une bien légère cause anima contre moi madame de Cézanes, excita son dépit, éleva sa fureur, et porta M. de Sancerre à me ravir cruellement l'estime et l'amitié du maréchal de Tende, la seule douceur de ma vie, l'unique consolation de mon cœur affligé.

En sortant un matin de mon appartement, je rencontrai le marquis de Cézanes qui alloit chez M. de Sancerre. Je ne pus me dispenser de m'arrêter un moment avec lui. Cet homme honnête et respectable me fit des plaintes de ma longue retraite, de ma froideur pour la marquise, dont il me vanta l'amitié; il s'étendit sur la bonté de son caractère, sur son mérite reconnu; comment avois-je pu renoncer à la voir, lui fermer ma porte?

Pendant qu'il parloit, je cachois avec peine une violente émotion; ce mari si prévenu, si bassement trompé, m'inspiroit la plus tendre compassion; peut-être un retour sur moi-même la rendoit-elle plus vive. Je soupirai, des larmes m'échappèrent: il en fut surpris, il en fut touché. M. de Sancerre, venant au-devant de lui, laissa paroître du trouble et de l'inquiétude: je m'en aperçus; et pour le rassurer, je me hâtai de dire au marquis que si je me rendois jamais à la société, madame de Cézanes seroit la première personne dont je cultiverois l'amitié. A présent, ajoutai-je, les dispositions de mon esprit me portent à chérir ma retraite, à goûter les amusements qu'elle me procure, et je dois fuir un monde où j'introduirois peut-être la tristesse et l'ennui qu'il m'inspire.

Mes expressions, rendues à madame de Cézanes, élevèrent d'étranges soupçons dans le cœur inquiet et passionné de cette

femme. *Je chérissois ma retraite*, j'y *goûtois des plaisirs!* Et quels amusements pouvoit-elle me procurer, si M. de Sancerre ne me les donnoit pas? Elle l'observa; il lui parut moins empressé, moins ardent; elle s'étonna de n'avoir pas remarqué plutôt son refroidissement; elle pensa qu'il étoit changé pour elle depuis son voyage et ma longue maladie; en me voyant mourante, le cœur de mon mari n'avoit-il pu s'ouvrir à la compassion, au repentir, peut-être même à l'amour? oui, sans doute; il m'aimoit, il m'adoroit; il me forçoit à vivre pour lui seul; un sentiment jaloux l'engageoit à me soustraire à tous les regards. Un *infidèle* l'éloignoit de sa maison, évitoit ses *justes reproches;* il se déroboit aux plaintes d'une femme *trahie*, *sacrifiée* à la *honte d'avouer le ridicule penchant* où il s'abandonnoit. Vous pourrez lire vingt lettres de madame de Cézanes, où ces mêmes expressions, et de plus fortes encore, sont répétées cent fois.

Avec un naturel plus honnête, M. de Sancerre eût préféré l'aveu de la vérité à tant de bas détours où il s'embarrassa pour continuer de cacher à madame de Cézanes que leur intrigue m'étoit connue; déterminé à calmer son cœur, à détruire ses soupçons, il prit une route plus difficile et moins sûre. Il lui jura de me forcer à reparoître dans le monde, à la revoir, à lui rendre la liberté d'éclairer sa conduite et la mienne.

Mais comment m'amener à cette complaisance? Il ne pouvoit l'exiger sans s'exposer à de longues contestations, sans risquer de lasser ma douceur, d'irriter mon esprit, de s'exposer à un éclat capable de lui faire perdre le fruit de sa contrainte et de sa dissimulation; mon extrême docilité pour les moindres avis du maréchal de Tende lui persuada d'employer sa médiation; mais de quel vil artifice il se servit! Mon ami, j'entre avec regret dans ces détails; j'ai peine à me retracer la bassesse d'un homme qui fut si cher à mon cœur.

M. de Sancerre affecta de la tristesse en présence de son oncle. Il se montroit rêveur, inquiet, paroissoit dévoré d'un

chagrin secret. Bientôt le maréchal s'intéressa au changement de son humeur ; il voulut en connoître la cause ; il le pressa de lui ouvrir son cœur ; cédant peu à peu à ses instances, excitant sa curiosité par des discours adroits, M. de Sancerre eut enfin l'audace de m'accuser d'être l'objet de toutes ses peines, de toutes les amertumes de sa vie. Il lui dévoila ce qu'il appeloit le mystère de ma conduite ; elle fut représentée comme l'effet d'un caprice insupportable ; il se plaignit de mon humeur, d'une aigreur de caractère naturelle ; rien ne pouvoit l'adoucir, ses complaisances l'augmentoient ; il me peignit soupçonneuse, défiante, haïssant les femmes, les évitant, les fuyant, voulant les bannir de chez moi ; toutes m'étoient suspectes, toutes me paroissoient des rivales dangereuses. Parmi celles qui excitoient mes craintes, il osa nommer madame de Cézanes ; il eut la hardiesse d'appuyer ses odieuses imputations sur le ridicule d'une jalousie si mal fondée ; ma maladie, cet effroi que la présence d'une femme m'inspiroit, mes larmes, mon obstination à rester seule au fond de mon appartement, ma continuelle langueur, tout fut attribué à cette dévorante inquiétude ; elle empoisonnoit mon bonheur, elle faisoit le supplice d'un *cœur tendre*, dont *j'étois passionnément aimée*.

Une suite de tracasseries, de querelles, d'aventures imaginées en imposèrent au maréchal, et lui persuadèrent que je rendois son neveu très-malheureux. Il le croyoit sincère, sensible, généreux ; comment auroit-il douté de ses discours ? Il observa que depuis le retour de M. de Sancerre ma tristesse n'étoit pas diminuée. Je lui parlois moins ; sa présence ne répandoit plus dans mes yeux ni l'intérêt ni le plaisir. S'il m'abordoit d'un air caressant, s'il m'adressoit un langage flatteur, mes mouvements portoient plutôt le caractère de la surprise que celui de la reconnoissance ou de l'amitié. M. de Sancerre ajouta plusieurs particularités à ces remarques du maréchal ; et pour rendre sa compassion plus vive, il feignit de se reprocher un aveu capable d'affliger un

parent si tendre ; il devoit se taire, disoit-il, ne jamais lui donner le déplaisir d'apprendre qu'une femme reçue de sa main avec tant de confiance dans son choix, d'espérance d'être heureux par elle, loin de remplir sa juste attente, sembloit destinée à troubler son repos, à le tourmenter sans cesse, à le priver de tous les agréments de la vie, enfin à lui ravir le plus grand des biens, le pouvoir de faire et de partager son bonheur.

Le maréchal, trop vrai pour n'être pas crédule, se sentit pénétré du chagrin de son neveu. Le silence que je gardois sur la cause de ma tristesse donnoit de l'apparence aux accusations de M. de Sancerre ; la jalousie, passion active et sombre, souvent méprisée, toujours haïe, est un sentiment que la crainte et la honte accompagnent ; on s'offense de l'inspirer, on rougit de le ressentir. Si tout autre sujet eût fait couler mes larmes, me serois-je refusée la douceur de me plaindre ?

Le maréchal assura M. de Sancerre d'un profond secret sur sa confidence ; il lui promit de m'arracher à cette vie retirée, peu convenable à mon âge ; je reverrois, à sa prière, toutes celles qu'un malheureux caprice me portoit à fuir ; lui-même me conduiroit chez madame de Cézanes ; une femme si *respectable* méritoit les plus grands égards. Ma douceur, mon attachement à mes devoirs, ma tendre amitié pour celui que je nommois mon père, me rendroient bientôt au monde et à moi-même. Il le pensoit : ah ! mon cher comte, il avoit bien raison de le croire ! Pourquoi me vis-je dans la dure nécessité de tromper son attente, de blesser son cœur par mes refus, de paroître manquer au respect, à la vénération qu'il m'inspiroit ? Combien j'ai gémi d'une désobéissance si révoltante à ses yeux !

Ce fut d'abord avec tous les ménagements de l'amitié que le maréchal entreprit de ramener mon esprit. Comme je ne comprenois rien à ses premières insinuations, je n'y répondois pas. Ses instances pour me faire changer de conduite ne me déter-

minant point, il devint pressant; le peu de succès de ses sollicitations l'irrita; il avoit cette vivacité, cette espèce de brusquerie qui caractérise assez ordinairement l'extrême franchise; son impatience, sa colère, lui firent un jour oublier le secret promis à M. de Sancerre. Ses plaintes, ses reproches, me découvrirent le méprisable artifice de mon mari.

La fausseté de M. de Sancerre, son ingratitude, sa bassesse, révoltèrent mon cœur. Dans mon indignation, je me levai précipitamment; je fis deux pas vers mon cabinet, tentée, fortement tentée de livrer au maréchal la lettre de madame de Cézanes, de cette *amie* dont il osoit me vanter les vertus, qu'il me pressoit de revoir, d'aimer! Ma foiblesse pour un ingrat, la réflexion, modérèrent ce premier mouvement.

En me donnant de nouveaux sujets de plaintes, M. de Sancerre abusoit de ma bonté : mais en détruisoit-il le principe? Ne me repentirois-je pas d'avoir parlé? Un cœur noble goûte-t-il longtemps le plaisir de la vengeance? En rompant le silence, je ramènerois le maréchal vers moi; il puniroit le comte; il me rendroit sa confiance, son amitié; mais me rendroit-il ma première position, les douceurs de mon premier état? Me rendroit-il le cœur de mon mari? Ah! quand il le forceroit d'abandonner sa maîtresse, de me traiter avec plus d'égards, son retour feint ou véritable feroit-il mon bonheur? J'avois trop examiné M. de Sancerre; je le connoissois trop pour espérer d'être heureuse avec lui, ni par lui.

Pendant que ces idées m'occupoient, muette, interdite, confuse, mon désordre et ma rougeur me perdoient dans l'esprit du maréchal, confirmoient son erreur, donnoient de la force aux accusations de M. de Sancerre; il alloit me retirer sa tendresse; quelle consolation me resteroit? Oh! mon cher comte, le moment le plus douloureux de la vie est celui où l'on regarde autour de soi, sans espoir de rencontrer les yeux d'un ami.

Je me taisois, je soupirois, mes larmes couloient abondamment. La prévention du maréchal ferma son cœur à la pitié ; il exigea la plus prompte obéissance, et m'ordonna de nommer le jour où je consentirois à l'accompagner chez madame de Cézanes. Ah ! jamais, jamais, m'écriai-je, ma vie dépendît-elle de cette honteuse démarche, je ne la ferois pas. Ce refus formel m'attira les plus dures épithètes. Traitée d'insensée, de visionnaire, de femme aveuglée par une folle passion, qu'un caractère odieux enlevoit à la société, rendoit insupportable à ses parents, au plus complaisant des maris, j'éprouvai combien la raison et la bonté peuvent être altérées par la colère. Le maréchal sortit furieux de ma chambre ; mais, revenant sur ses pas : Madame, me dit-il, ou vous ouvrirez votre maison à ceux que leur rang et leurs mœurs doivent y admettre, ou vous irez dans un couvent vous livrer en liberté à toutes les extravagantes imaginations dont votre esprit égaré se plaît à se remplir. Je vous donne un mois pour déterminer le choix que vous voudrez aire.

Une querelle si vive, des expressions si peu ménagées, une alternative si choquante, portèrent mes chagrins à l'excès, et m'ôtèrent la force de les dissimuler. On ne me vit plus qu'abattue et pleurante ; je devins incapable de reparoître dans ce monde où l'on vouloit m'engager à vivre. La plus légère marque d'intérêt, une simple question sur le sujet de ma langueur, de ma tristesse, me faisoient répandre des larmes amères. L'horrible fausseté de M. de Sancerre révoltoit continuellement mon âme. Toujours empressé, toujours caressant en présence du peu de personnes qui nous voyoient ensemble, comment l'auroit-on soupçonné d'être l'auteur de mes peines ? Il s'y montroit si sensible ! le dédain et le mépris qu'il m'inspiroit éclatoit dans mes yeux, souvent dans mes expressions : on commença à dire que je le haïssois ; on le plaignit, on me blâma ; une semblable aversion n'étoit pas naturelle, on en chercha la cause ; bientôt on

crut ma raison altérée ; une tristesse si profonde, une haine si injuste ne pouvoient naître que de l'égarement de mon esprit.

Sans conseils, sans amis, livrée à mes seules réflexions, je voyois écouler le temps fixé pour déclarer mon choix. J'aurois voulu contenter le maréchal, peut-être même M. de Sancerre, par tous les sacrifices que mon cœur ne se seroit point reprochés ; je pouvois consentir à me nuire, à m'affliger ; mais devois-je m'avilir, céder sur un point où la décence, où l'honneur étoient intéressés ? Le couvent dont on me menaçoit devint insensiblement l'objet de mes plus consolantes pensées. En perdant l'espérance du bonheur, on s'attache naturellement à celle du repos ; mais cette retraite ne paroîtroit-elle point forcée? Quoi ! laisserois-je penser que M. de Sancerre me bannissoit de sa maison ? Peu à peu toutes mes idées se tournoient vers Mondelis. Ces lieux où j'avois passé mes premières années dans une si douce tranquillité se peignirent à mon imagination comme le séjour de la paix ; je me flattai d'y voir renaître le calme de mon esprit et l'indifférence de mon cœur. Mon ami, je me trompois ; cette indifférence est un bien dont on ne peut jouir deux fois ; jamais on ne le recouvre dans toute son étendue. Quand on a aimé, un sentiment douloureux, inquiet, je ne sais quel regret, se mêle à la certitude de n'aimer plus et livre notre âme au danger d'aimer encore.

Uniquement occupée du désir d'aller à Mondelis, d'y fixer ma demeure, j'osai m'arrêter au seul moyen qui pouvoit engager M. de Sancerre à remplir ce désir ardent ; je me crus permis d'employer une fois l'artifice, de faire servir la lettre de madame de Cézanes à me tirer de la malheureuse situation où cette femme hardie se plaisoit à me réduire. J'étois bien éloignée de méditer une vengeance basse et cruelle ; mais mon mari me connoissoit-il assez pour ne pas me craindre? Peut-être en le menaçant, en me montrant prête à repousser l'insulte, parviendrois-je à m'affranchir de l'oppression et de la tyrannie.

Après une mûre délibération, je lui écrivis et renfermai dans ma lettre une copie de celle de madame de Cézanes. Pour ne pas lui laisser l'espoir de m'obliger par la force à lui remettre cette preuve de leur intelligence, j'allai de grand matin à Tresnel, déterminée à n'en point sortir, si la réponse de M. de Sancerre ne remplissoit pas mon attente. Voici ma lettre :

LETTRE DE MADAME DE SANCERRE A SON MARI

« L'art et la finesse ne guident pas sûrement, monsieur : votre conduite me l'apprend ; vous risquez trop en abusant de ma douceur ; et quand je puis vous nuire, me venger, vous devriez penser qu'il est un point où la générosité cède à la nécessité d'une juste défense, un moment où l'on cesse de s'immoler soi-même à l'intérêt d'un homme capable de jouir des plus grands sacrifices, sans les apprécier ni les reconnoître.

« Vous m'avez ôté le seul ami dont la tendresse soutenoit mon cœur abattu ; vous avez prévenu son esprit, vous m'avez ravi son estime, sa protection ; vous vous êtes flatté qu'il n'écouteroit plus mes plaintes ; qu'il ne seroit plus sensible à mes larmes ; vous vous reposez sur vos artifices, vous ne me craignez point ; vous voulez m'assujettir à de dures lois, donner à madame de Cézanes le plaisir cruel de me contempler dans l'humiliation, dans la douleur, dans l'avilissement. Votre confiance vous trompe. Irritée de son impudence et de votre hardiesse, maîtresse de sa réputation et de votre fortune, je puis couvrir cette femme de confusion, et vous faire perdre le prix que vous attendez d'une longue feinte et de la plus basse dissimulation.

« Trop vraie pour vous cacher l'extrême mépris que m'inspire votre caractère, je vais m'exprimer sans détour : Je ne veux plus vivre avec vous, monsieur ; la fille du comte de Dammartin n'est pas née pour être votre esclave, pour se soumettre à de lâches complaisances : jouissez des avantages qui vous firent obtenir

de madame de Cézanes *la permission de m'épouser;* disposez de ma fortune; le revenu de Mondelis et la somme destinée à mes amusements suffiront à ma dépense. Tous mes vœux se bornent à passer le reste de mes jours dans ma terre; si vous me l'accordez, monsieur, j'oublierai qu'un lien fatal nous unit; sans curiosité, sans intérêt sur vos démarches, je ferai à votre égard comme si je n'existois plus.

« Pour donner de la force à ma prière, je joins ici la copie d'une lettre de madame de Cézanes. L'original vous manque, vos recherches peuvent vous en convaincre. Déposé par moi-même en des mains sûres, votre refus ou votre condescendance décideront de l'usage qu'on en doit faire. Si vous hésitez à remplir mes désirs; si vous n'accordez pas ma demande aujourd'hui, demain M. de Cézanes recevra de ma part cette preuve de la fidélité de sa femme, et le maréchal de Tende saura qui de vous ou de moi peut se plaindre avec justice.

« Maître d'éviter un éclat si fâcheux, vous le serez aussi d'inventer des raisons plausibles de mon séjour à Mondelis; un éternel silence sur vous, sur madame de Cézanes, vous permettra de m'accuser de la bizarrerie de cette séparation; je vous engage ma foi de ne jamais démentir vos plus fausses imputations, en supposant pourtant qu'elles n'attaqueront point mes mœurs. J'attends votre réponse, elle réglera ma conduite; je ne sortirai point de cette maison sans être instruite de vos intentions : prête à confirmer mes ordres sur la lettre de madame de Cézanes, ou à les révoquer, si ma demande est accordée.

« Pour ne vous laisser, monsieur, aucune objection, je vous fais part des mesures que j'ai déjà prises. Dès ce soir, une consultation sur le foible état de ma santé me prescrira d'aller respirer mon air natal; madame de Flers quittera Tresnel pour m'accompagner à Mondelis. En vivant sous les yeux de votre plus proche parente, d'une femme respectable, chère au maréchal de Tende, distinguée de toute votre maison, je paroîtrai

toujours dépendre de vous, monsieur, et mon séjour chez moi sera regardé seulement comme la suite du dégoût que le monde m'inspire depuis si longtemps. »

Après avoir envoyé cette lettre, mon agitation fut extrême pendant trois heures d'attente. Je commençois à me repentir de cette démarche hardie ; des craintes vagues, une triste inquiétude s'emparoient de mon cœur, troubloient mon imagination, quand on m'apporta ce billet de M. de Sancerre :

« Vous serez toujours maîtresse de vos démarches, madame ; vos bontés, vos vertus, l'attachement que vous méritez, mon respect, doivent vous faire tout attendre de ma complaisance. Désespéré de vous être odieux, affligé du parti que vous prenez, je n'ose m'opposer à vos désirs ; je ne me priverois jamais de la douceur de vous voir, si vous ne m'assuriez positivement que vous souhaitez de me quitter. En tout temps, madame, en toute occasion, j'approuverai ce que vous jugerez convenable, ce qui pourra contribuer au repos, à l'agrément de votre vie, et vous avez la liberté de suivre les arrangements dont vous venez de me faire part. »

Ce consentement si désiré adoucit l'amertume de mes chagrins. Je hâtai les préparatifs de mon voyage ; je regardois mon départ comme la fin de mes peines, d'une passion si tendre et si malheureuse ; je croyois perdre à Mondelis le sentiment qui me forçoit à m'y retirer. J'éprouvai dans ma solitude que si l'éloignement affoiblit la haine, il rend souvent à l'amour toute sa vivacité.

M. de Sancerre partoit pour se rendre à l'armée. Son absence me permettoit de passer plusieurs mois à Mondelis, sans élever des soupçons dans l'esprit du maréchal de Tende ; rien ne pouvoit lui faire envisager ce voyage comme le commencement d'une

éternelle séparation entre son neveu et moi; il en espéroit le retour de ma santé et le calme de mon esprit. Je m'abandonnai à la plus vive douleur en lui disant adieu ; je ne le verrai plus, me répétois-je en pleurant, je l'embrasse pour la dernière fois. L'idée que je lui laissois de mon caractère, celle qu'il en prendroit dans la suite pénétroit mon cœur. Ah ! ne me haïssez pas, mon père, ne me haïssez jamais, lui criai-je en baignant ses mains de mes larmes, je vous aimerai, je vous respecterai toujours! Avec quelle peine je m'en séparai ! je ne me rappellerai jamais sans amertume que j'ai pu l'affliger. Pour éviter à M. de Sancerre de feints regrets et d'inutiles démonstrations de tristesse, je devançai l'heure fixée par moi-même, et partis sans le voir.

Pendant la route, je conservai l'espérance de me trouver heureuse en arrivant à Mondelis. Mon attente fut cruellement trompée ; ces lieux si chers à mon enfance n'offrirent à mes regards qu'un vaste désert. Ils rappelèrent douloureusement à ma mémoire cette mère si tendre, dont les soins et les bontés m'en rendoient autrefois le séjour si agréable. O mon cher comte ! que sa prudence, que ses conseils m'eussent été nécessaires ! Dans une situation fâcheuse, embarrassante, combien il est consolant de suivre les inspirations d'une amie éclairée, intéressée à nous guider sûrement, à nous faire éviter les écueils que la passion nous cache ! quel malheur d'être livrée trop jeune à soi-même, de douter, d'hésiter sans cesse, de craindre de s'égarer en suivant ses propres mouvements, d'ignorer s'ils s'élèvent de l'orgueil ou d'un sentiment naturel et raisonnable ! N'osant consulter personne, n'écoutant que mon cœur, mon ressentiment, j'avois cru pouvoir m'armer contre M. de Sancerre de cette lettre que le hasard laissa dans mes mains ; en gardant le silence sur son intrigue, sur la bassesse de son caractère, je croyois remplir à son égard tous mes engagements ; peut-être lui devois-je davantage? Le lien qui nous unissoit exigeoit

peut-être un entier renoncement à moi-même, à mes désirs, à ma volonté, une soumission plus aveugle ; peut-être n'étois-je pas à l'abri de tout reproche ; mais, mon ami, quelle loi dans la nature, dans la simple équité, peut obliger un sexe à supporter, à ne jamais s'affranchir d'un joug cruel ? Eh ! comment et pourquoi la même chaîne s'étendroit-elle, deviendroit-elle légère pour l'un, quand elle se resserre et s'appesantit pour l'autre ?

Je termine ici, et ce qui me reste à vous dire est peu intéressant ; je vous l'écrirai pourtant. Adieu.

XVIIe LETTRE

J'ai reçu vos deux lettres, elles ont dissipé mon inquiétude. Je suis charmée de n'avoir point blessé votre cœur par un récit que je craignois tant de vous faire : mais quel aveu, mon cher comte, combien de réflexions il élève dans mon esprit ! Quoi ! la fausseté de madame de Cézanes, l'indécence de ses penchants vous étoient connues et vous l'aimiez ? et sa mort vous arracha des soupirs, vous fit répandre des larmes amères ? et vous m'en parliez avec attendrissement, avec douleur ? Eh ! bon Dieu ! si les pleurs d'un honnête homme honorent la mémoire d'une femme méprisable, quel prix obtiendra donc la vertu ? quel espoir la soutiendra dans ses efforts ? quels hommages rendra-t-on à la modestie, à la candeur ? Excepté M. de Sancerre, dont l'intrigue se lia pendant votre séjour à Malte, vous avez, dites-vous, connu tous les amants *heureux* de madame de Cézanes. Vous fûtes du nombre, sans doute ? Mon ami, je voudrois que vous eussiez moins regretté cette femme ; vous ne deviez pas la pleurer ; non, en vérité, vous ne le deviez pas ; mais je veux résister au désir de vous faire une querelle, et continuer ce que vous appelez *mon histoire*.

Je ne vous fatiguerai point du détail de ma vie solitaire, ni

des persécutions que j'éprouvai pendant longtemps. Vous le savez; le maréchal de Tende, ma sœur, tous ceux qui s'étoient cru du pouvoir sur mon esprit, tentèrent vainement de me ramener à Paris. Constante dans mes refus, rien ne put vaincre ma résistance. M. de Sancerre affecta la douleur la plus vive; il se plaignit partout d'être haï d'une femme qu'il adoroit : on partagea ses chagrins; le maréchal voulut le dédommager d'une union si mal assortie, par le don de toute sa fortune. Six mois après lui avoir assuré son héritage, il mourut, et peut-être ne fut sincèrement regretté que de celle dont la désobéissance excitoit sa colère et sa haine.

Comme les événements les plus extraordinaires occupent peu de temps un monde avide de nouveautés, après un an de séjour à Mondelis, je me vis oubliée des parents de M. de Sancerre, abandonnée des miens, et réduite à la seule amitié de madame de Flers. En compatissant aux peines de mon cœur, elle en respecta le secret; si ma conduite à l'égard de M. de Sancerre ne lui parut pas répondre aux sentiments qu'elle me connoissoit, aussi discrète que sensible, elle ne s'efforça point de pénétrer ce mystère. C'est d'elle que j'appris l'histoire cachée des amours de madame de Cézanes : la comtesse de Flers possédoit un détail fort étendu de ses intrigues. Un de ses neveux, favorisé et trompé par la marquise, s'étoit plu longtemps à suivre ses démarches, à gagner ses femmes, à rechercher l'amitié de ses amants, leur confiance; à s'assurer des lieux où elle se trouvoit avec eux. Spirituel et vindicatif, il avoit rédigé ses observations en un petit mémoire, à dessein d'en répandre des copies parmi ses amis. Madame de Flers le détourna d'une vengeance si noire et s'empara de l'ouvrage. Vous y étiez nommé; mais on n'y parloit point de M. de Sancerre.

L'uniformité de ma vie, le soin d'embellir ma retraite, le temps, le mépris que m'inspiroit le caractère de mon mari, l'éloignement de tous les objets capables d'entretenir un peu-

chant dont je rougissois, les amusements simples et variés de la campagne calmoient déjà les agitations de mon cœur, quand madame de Martigues vint mêler les charmes de son agréable gaieté à ces heureux commencements d'une paix si vainement recherchée au milieu du monde. Mon ami, croyez-m'en, on n'en goûte à Paris que l'apparence ; non, je ne suis point ici comme j'étois à Mondelis.

Le comte de Martigues, retiré de la cour et du service, établit alors sa résidence à Monfernai, terre contiguë à la mienne. Marié depuis deux mois, il se hâtoit de dérober à tous les yeux la jeune et charmante compagne qu'il s'étoit donnée. M. de Méri, oncle de madame de Mirande, et tuteur de mademoiselle de Marsei, en assurant la fortune de sa pupille, crut assurer son bonheur. Il venoit de l'unir à l'homme du monde dont le caractère convenoit le moins à l'enjouement et à la vivacité du sien. Avec des qualités estimables, des vertus solides, un mérite réel, M. de Martigues ne plaisoit à personne. La gravité de sa contenance, l'austérité de ses principes, cette justice exacte mais dure qui traite la clémence de foiblesse, un air sombre, un ton impérieux, assez d'aigreur dans la dispute, prévenoient contre lui, et portoient plutôt à l'éviter qu'à l'examiner assez pour connoître la bonté de son cœur et l'honnêteté de ses sentiments.

Vous imaginez combien l'esprit et le feu de madame de Martigues s'accordoient mal avec le sérieux de son mari. Privée de tous les amusements qu'elle aimoit, contrariée dans ses goûts, dans ses moindres désirs, adorée, mais contrainte, faut-il s'étonner de son éloignement pour de nouveaux liens? Le comte de Piennes veut en vain la rassurer contre le danger d'un second engagement ; l'esclavage et un mari se présentent ensemble à son idée ; ce n'est pas la légèreté dont on l'accuse, c'est sa propre expérience qui la rend si difficile à persuader.

Madame de Martigues, élevée dans la même abbaye où la comtesse de Flers vivoit depuis son veuvage, vint la voir à Monde-

lis; elle me croyoit une personne fort extraordinaire; elle fut étonnée de ne trouver en moi qu'une femme douce et triste. Peu à peu nous nous liâmes d'une amitié très-tendre. M. de Martigues me visitoit souvent; quand il faisoit de petits voyages autour de sa demeure, il laissoit la comtesse à Mondelis. Sa mort me toucha; elle arriva deux ans avant celle de M. de Sancerre. Madame de Martigues, riche et libre, courut à Paris. Je n'espérois pas la revoir; mais plus solide en amitié que je ne le pensois, elle reparut bientôt à Mondelis, conduisant avec elle madame de Mirande qu'elle venoit d'enlever du couvent et vouloit soustraire aux recherches et à l'autorité de M. de Méri. Veuve à dix-huit ans, bornée à un douaire modique et mal assuré, sans autre appui que la tendresse de son oncle, madame de Mirande, déjà sensible pour Termes, refusoit un riche parti, et s'exposoit à être déshéritée par la démarche imprudente que madame de Martigues lui avoit conseillée.

La situation de cette jeune et jolie personne la rendoit aussi intéressante que son naturel doux et l'agrément de son esprit prévenoient en sa faveur. Pupille de son oncle, élevée avec elle, madame de Martigues l'aimoit depuis son enfance : je me trouvai heureuse qu'elle eût choisi Mondelis pour servir d'asile à son amie. Vous savez que depuis nous ne nous sommes jamais séparées. Madame de Martigues alloit et venoit sans cesse de Paris à Mondelis; les plaisirs qu'elle étoit avide de goûter furent souvent sacrifiés à la douceur de nous prouver sa sincère amitié; mais madame de Mirande ne quitta ma retraite qu'avec moi.

Que vous dirai-je encore, mon cher comte? Après la mort de M. de Sancerre, vous vîntes à Mondelis; des arrangements nécessaires me rappelèrent à Paris; je reparus dans le monde, on sembla m'y revoir avec plaisir. Comme je n'avois que vingt-deux ans, madame de Flers consentit à en passer trois avec moi; depuis six mois elle a désiré rentrer au couvent pour s'y livrer tout entière à de pieux exercices. Vous savez avec quel regret

je me suis séparée d'elle ; je la vois souvent. Mon ami, le calme de son cœur, sa vie tranquille excitent quelquefois mon envie ; il est des moments où je suis prête à tout quitter, à me renfermer avec elle. N'est-on pas heureuse quand on est paisible? Vous m'allez dire : Eh ! ne l'êtes-vous pas, *paisible?* Mais non, non, en vérité. Je ne sais quelle inquiétude, quel ennui... Adieu, brûlez tout ce que vous m'avez forcée d'écrire.

XVIIIe LETTRE

Paris.

Vous avez reçu la lettre de l'aimable comtesse de Termes, celle de son heureux mari. Madame de Martigues vous conte tous les amusements, toutes les magnificences de la fête ; je ne vous dirai donc rien d'une fête si longtemps désirée ; quand vous reviendrez, on en parlera sans doute encore ; le caractère des deux époux m'assure qu'ils sentiront toujours du plaisir à se la rappeler.

Nous arrivâmes chez madame de Comminges ; le marquis de Montalais nous y attendoit. M. de Comminges, venu le premier, trouva plaisant de le cacher, de demander la permission de nous présenter un provincial, son parent, bon homme, un peu épais, même assez ennuyeux ; on se regardoit, on s'inclinoit de mauvaise grâce. Madame de Martigues bâilloit déjà ; en apercevant le marquis, elle poussa des cris de joie. Le souper fut très-gai ; nous devions nous retirer avant minuit ; trois heures sonnoient quand on s'avisa de regarder s'il n'étoit pas un peu tard.

La fin de votre dernière lettre pourroit s'interpréter singulièrement. J'imagine qu'elle est écrite sans attention et sans dessein ; cependant plus je la relis... Quelles expressions sont échappées à votre plume ! vous n'en avez pas senti la force ; il

seroit ridicule de vous supposer des idées... Je ne sais ; mais vous m'alarmeriez sur l'état de mon âme, si j'étois moins sûre... *Troublée, agitée!* Est-il vrai ? Quoi ! je vous parois *troublée?* Moi! j'éprouve comme une autre des dégoûts passagers, un ennui momentané ; cela mérite-t-il *de sérieuses réflexions?* Mon ami, je ne veux plus réfléchir ; plus on pense, plus on s'attriste.

Vos propos m'inquiètent : mon style est plus *grave*, mon humeur est *changée ; l'inégalité de mon esprit* vous porte à *douter de la paix de mon cœur :* je vous ai défendu, *positivement défendu* de m'interroger sur *l'objet de ma sincère estime?* Quoi, comment, que voulez-vous me faire entendre? Eh ! dans quel temps cette défense si *positive?* je ne m'en souviens point du tout.

Deux lignes après, vous me demandez ce que je pense de M. de Montalais. Ou vous êtes distrait, ou vous ne lisez pas mes lettres ; je vous ai dit sur le marquis tout ce qu'il m'est possible de vous dire : mes sentiments à son égard ne peuvent varier. Je ne veux pas croire cette tournure maligne ; je hais la finesse, je me reprocherois d'en soupçonner un ami.

Madame de Termes est accablée de visites : elle envoie à tous moments me prier de passer dans son appartement, je vais lui aider à recevoir et à congédier une foule d'importuns. Adieu, je suis un peu fâchée contre vous ; mais je ne vous en aime pas moins.

XIXe LETTRE

On a raison de le penser, de le dire : oui, madame de Martigues est inconsidérée, imprudente ; elle a des idées si bizarres, des projets si extravagants ! Je suis en colère contre elle, contre un autre, contre moi peut-être.

Hier je vais chez madame de Martigues, je la trouve seule. Après un instant de conversation, elle me donne un billet de M. de Montalais. Je viens de le recevoir, dit-elle, lisez, et voye

s'il est possible de s'exprimer mieux? Je le prends, le parcours, l'approuve et le remets sur la cheminée. Madame de Martigues me regarde fixement : *Cela est bien écrit, convenez-en.* Très-bien. *Un style aisé.* Oui. *Je ne sais quoi de tendre, d'intéressant.* Je l'interromps; je passe à un autre sujet. *Si indifférente, madame!* Et moi, de m'étonner. Quoi ! à quel propos, que signifie... *Vous ne voulez rien voir dans ce billet?* Qu'y verrois-je ? *Que le marquis est passionnément amoureux, et mérite au moins d'être plaint.* Amoureux, lui ! Eh ! de qui donc? *Devinez.* De vous sans doute? *Bon !* De madame de Termes ? *Point du tout.* De madame de Thémines? *Non.* Ah ! c'est de madame de Thianges? *Eh ! non.* De madame de Comminges ? *Eh ! mon Dieu, non.*

Lasse de me tromper, je cesse de chercher, j'appelle son chien, le caresse, me mets à jouer avec lui. Elle s'impatiente, murmure, me querelle. *Un homme si charmant n'inspirer rien, pas même de la curiosité ! c'est porter l'insensibilité à un excès condamnable.* Mais, lui dis-je doucement, car elle s'animoit, est-il fort important pour votre ami que je sois instruite des mouvements de son cœur? Pourquoi voudrois-je connoître l'objet de sa tendresse? Si c'est là ce secret caché si longtemps... *Vous ne l'avez pas découvert, ce secret?* Non. *Ah ! comme vous mentez !* Y songez-vous? *Comment n'auriez-vous pas lu dans son cœur? c'est vous qu'il aime.* Moi! *Vous.*

Je suis restée muette, interdite, confondue de cette confidence brusque et indiscrète. J'ai senti mon visage brûler ; j'ai baissé les yeux, mon cœur palpitoit avec violence, la surprise et la colère me causoient la plus grande agitation... Oui, la colère ! J'étois outrée contre madame de Martigues. Pourquoi trahir la confiance de son ami? Pourquoi m'embarrasser par cet imprudent aveu?

Mon silence lui a donné de l'humeur; elle a parlé, s'est répondu, m'a grondée, est revenue à ce ton doux, enfantin, qui lui sied si bien. Prenant mes deux mains dans une des siennes, de

l'autre me forçant à lever la tête : *Ça, ma chère amie, parlons sans nous fâcher : la figure de M. de Montalais n'est-elle pas charmante?* Je ne dis pas le contraire. *N'a-t-il pas de l'esprit?* Beaucoup. *Des talents?* Oui. *Des sentiments nobles, élevés?* Je vous l'accorde. *Une conduite sage?* On le dit. *Une sincérité rare?* Je le crois. *Ne jouit-il pas de l'estime de tout le monde?* Assurément. *De la vôtre?* Je l'avoue. *Eh bien! madame, pourquoi sa tendresse vous offenseroit-elle? Pourquoi vous refuseriez-vous à l'idée flatteuse de la partager un jour? de rendre heureux un homme si digne de votre cœur, de votre main? Les partis qu'on vous presse d'accepter approchent-ils de celui-là?*

Partager sa tendresse! me suis-je écriée. Oubliez-vous qu'il est... *Marié, voulez-vous dire! plaisant obstacle que sa femme!* Comment? *Premièrement on l'a forcé de l'épouser.* Est-ce une raison?.. *Elle est boiteuse!* Qu'importe? *Aigre, savante et sotte...* Mais... *Laide, tracassière et boudeuse...* Mais elle est... *Ennuyeuse, maussade, une vraie bégueule, avec qui je suis brouillée...* Mais elle est sa femme! *Oh! comme ça.* Qu'appelez-vous comme ça? *Oui, pour un peu de temps, cela finira.* Quelle idée! *Idée, madame!* reprend-elle gravement, je ne parle point au hasard; cette femme a la manie d'avoir des héritiers, c'est en elle une passion; elle doit périr au troisième, elle en est avertie. Le pauvre marquis la conjuroit de se conserver, elle a rejeté ses prières, méprisé la menace, dans six mois nous en serons débarrassées; sa maigreur est extrême, elle tousse, ne peut se soutenir; elle mourra, je le sais, j'en suis sûre; mon médecin me l'a dit, il est le sien, elle n'en reviendra pas, j'en réponds.

Quelle légèreté, quelle inconséquence! peut-on être plus étourdie, réfléchir moins, voir plus mal? Elle exigeoit ma parole, une promesse positive; et si madame de Thianges ne fût entrée, nous allions nous quereller. Quoi! sur la foi du médecin de madame de Martigues, j'accoutumerois mon cœur à s'occuper d'un avenir qui peut-être ne sera point pour moi? Je pro-

mettrois, je m'engagerois? Le malheur d'une femme dont je n'eus jamais à me plaindre seroit le point où mes idées de bonheur se réuniroient! Je me croirois injuste et cruelle, je me mépriserois si j'étois capable de m'abandonner à des espérances que je ne dois ni concevoir ni nourrir. Adieu, mon ami; je vous ai répété cette longue et ridicule conversation, au risque de vous ennuyer; mais, en vérité, j'en ai l'esprit si rempli, qu'il m'eût été impossible de suivre un autre sujet.

A une heure du matin

M. de Montalais a soupé ici; je l'ai observé avec assez d'attention: où madame de Martigues prend-elle qu'il est amoureux, *passionnément amoureux?* Je n'ai point aperçu dans ses yeux cette langueur qui caractérise la tendresse; j'y ai vu de la vivacité, du feu, de la joie; cela ressemble-t-il au sentiment? Mon ami, l'amour est triste, il ferme notre cœur à tous les plaisirs qu'il ne donne pas.

XXe LETTRE

Quoi! deux courriers sans une lettre de vous! Seriez-vous malade, boudez-vous, cherchez-vous à m'inquiéter, me chagrinez-vous aussi? Eh! mon Dieu, que votre absence est longue, qu'elle m'afflige! vous ne savez pas combien je vous souhaite, combien mon cœur auroit besoin de se répandre dans le vôtre. Je forme cent projets, j'ai mille fantaisies: souvent je suis tentée de quitter Paris; le monde me lasse, m'étourdit et ne m'amuse point. Je voudrois aller à Mondelis, oui, je le voudrois: eh! qu'est-ce donc qui me retient? Mon voyage paroîtra peut-être extraordinaire dans une saison assez rigoureuse; n'importe, je partirai, je crois.

En vérité, mon cher comte, je sens un désir pressant de re-

voir cette paisible demeure, de me retrouver au milieu de ces bois dont la solitude est nécessaire au repos de mon esprit. Depuis un peu de temps tout m'importune, je ne goûte plus les amusements d'une société qui me plaisoit tant. Ma sœur recommence à me fatiguer de ses ennuyeux éloges du marquis de Limeuil ; elle le vante, le protége, l'encourage à me persécuter ; je n'entends parler que d'alliances, de titres, d'établissements ! madame de Comminges appuie les propositions du comte de Roye ; le maréchal de Termes me presse en faveur du chevalier ; une grande fortune élève bien des projets contre la liberté d'une femme ! madame de Martigues ne me marie-t-elle pas aussi ? A la vérité, c'est dans l'éloignement.

Elle devoit bien se taire, ne jamais s'ouvrir avec moi sur cette folle imagination. Je n'ajoute pas une foi entière à ses discours, elle peut se tromper, prendre un goût de préférence pour de l'amour, une amitié vive pour de la passion. Non, je ne la crois point, je ne veux pas la croire. Mais pourquoi me parler ? L'imprudente ! savez-vous bien que depuis ce moment la présence du marquis m'embarrasse, me gêne, me contraint ; je crains de l'entendre, je crains de lui répondre. Madame de Martigues a détruit tout le plaisir que je sentois à le voir. Adieu ; écrivez-moi donc : pouvez-vous négliger la plus tendre de vos amies ? et dans quel temps la négligez-vous !

XXIe LETTRE

Votre ami vient de dissiper mon inquiétude ; j'ai été charmée d'apprendre qu'un voyage imprévu avoit seul interrompu notre commerce : je l'ai reçu comme un homme que vous aimez, je le mène ce soir souper chez madame de Martigues.

Je vous demande un conseil, mon cher comte, et je vous le demande avec dessein de le suivre ; donnez-le moi dans la sincé-

rité de votre cœur. Il naît un scrupule au fond du mien ; peut-être s'élève-t-il de trop de délicatesse, peut-être est-il juste et raisonnable, examinez ma position et déterminez la conduite que je dois tenir.

Me convient-il de recevoir chez moi, de voir assidûment chez les autres un homme soupçonné d'un sentiment que les circonstances rendroient très-offensant ? Le marquis de Montalais a-t-il confié son secret ? l'a-t-on deviné ? Si madame de Martigues a pu le pénétrer, les autres seront-ils moins clairvoyants ? M'aimer ! lui ! Eh ! quel espoir me l'attacheroit ? Si je continue à vivre dans une société intime avec lui, n'aurai-je rien à me reprocher ? Eh ! mon Dieu, ce qui m'arriva hier semble me prouver le contrair

J'étois chez madame de Comminges, on annonça la marquise de Montalais. En l'entendant nommer, je sentis une secrète émotion, sa vue l'augmenta ; je me rappelai les propos de madame de Martigues, mille mouvements confus me troublèrent ; il me sembloit avoir tort avec cette femme, négligée, peut-être, et négligée pour moi. En parlant, elle éleva dans mon cœur une tendre compassion, un vif intérêt, je me trouvai portée à la plaindre, à la servir, à l'aimer.

Elle n'a rien d'absolument choquant ; son état lui ôte un agrément, celui d'une taille fine et peut-être gracieuse. Elle a l'air très-noble, un peu froid ; elle n'est point décidément laide, un instant accoutume à sa physionomie ; ses dents sont blanches, et quand elle rit, tout son visage s'embellit. Elle dit à madame de Comminges qu'elle se sentoit fort incommodée, qu'elle verroit peu de monde, et ne sortiroit pas du reste de l'hiver. Elle me regarda beaucoup, m'adressa un compliment flatteur ; je ne sais si j'y répondis, je n'étois point à moi-même.

Avec quelle légèreté madame de Martigues parle de cette femme malade et infortunée ! oui, infortunée. Elle adore son mari, elle n'en est point aimée, sa tendresse l'importune peut-

être? elle est bien malheureuse! M. de Montalais la traite avec de grands égards; mais qu'est-ce que des égards pour un cœur sensible, pour une âme tendre? Mon ami, il est bien peu de femmes dont on puisse envier le sort!

Adieu; répondez précisément et sans détour au commencement de ma lettre, dites-moi votre avis. J'ai bien envie d'aller à Mondelis; mais quitter tous mes amis! faut-il ne songer qu'à soi? ne doit-on rien aux autres?

XXIIe LETTRE

Une confidence, dites-vous! Je vous ai fait une confidence, moi! Est-il vrai? Eh quand donc? sur quoi donc? Vous l'attendiez depuis *longtemps*, vous la désiriez *entière*, vous me parleriez sans *détour*, vous *n'osez* encore *hasarder des conseils dictés par la plus tendre amitié;* la connoissance de mon *heureux naturel* vous rassure à peine sur la *délicatesse du sujet*, sur la crainte de montrer un zèle qui peut me paroître *officieux*, *indiscret*. Eh! bon Dieu, vous m'effrayez! Ce *prenez garde*, *madame*, *prenez garde!* m'a causé la plus grande terreur : en vérité, le cœur m'a battu, j'ai regardé autour de moi, j'ai cherché le précipice où j'étois prête à tomber. Peut-on épouvanter ainsi sa meilleure amie? et se taire ensuite, et terminer une lettre si interrompue, si singulière, si étrange, par des réflexions énigmatiques, par une inutile apologie *du motif qui vous engage*, *qui vous porte*... A quoi vous engage-t-il? Est-il raisonnable de finir si brusquement? Je ne saurois vous pardonner ce *respect* déplacé, cette crainte *frivole;* pour la première fois vous m'avez fait sentir qu'il vous étoit possible de me désobliger.

XXIIIe LETTRE

J'ai reçu vos deux lettres ensemble. En les parcourant, mon premier mouvement a été de me fâcher contre vous ; je les ai laissées, reprises, rejetées, et puis examinées. En réfléchissant sur vos expressions les plus choquantes, j'ai pensé qu'un ami si tendre n'avoit pas dessein de m'affliger, encore moins de m'offenser. La vérité révolte souvent une âme vive, mais elle persuade toujours un esprit juste. J'ai suivi votre conseil ; *la sonde à la main*, je suis descendue dans le profond secret de moi-même, j'ai interrogé mon cœur. Hélas ! mon cher comte... il est trop vrai... Puis-je le dire, l'avouer ! mon cœur m'a parlé... il m'a parlé comme vous.

Après avoir refusé des partis si distingués, après avoir annoncé tant d'amour pour ma liberté, après avoir résisté à des soins si pressants, évité des piéges si dangereux ! j'ai donc trouvé le point fatal où ma raison devoit m'abandonner ; où mon bonheur devoit se détruire ; où devoit s'arrêter cette confiance orgueilleuse que j'osois mettre dans mes propres forces !

M. de Montalais *me plaît* ou il *me plaira*, dites-vous ? Ah ! que ce doute n'est-il encore au fond de mon cœur ! M. de Montalais me plaît, je vous l'avoue sans détour ; quand j'ai rougi devant moi, je ne crains pas de rougir devant un autre.

Ma situation est triste, elle est cruelle ! Que puis-je attendre d'une passion inutile, d'un penchant condamnable, d'un sentiment que l'amertume accompagnera sans cesse ? Un reproche secret, de vains désirs, de la honte, des remords, peut-être un jour une injuste jalousie : voilà les mouvements que l'amour doit naturellement exciter dans le cœur de votre foible amie. Ah ! s'il changeoit mon caractère ! s'il me conduisoit à penser comme madame de Cézanes ! si, méprisable à mes propres yeux,

j'osois m'égarer, envisager comme un bien... Écartons cette horrible idée.

Il falloit fuir d'abord ? Eh ! mon Dieu, je l'ai voulu ; mais de légers obstacles s'opposoient à ce dessein, mille petites bienséances me retenoient : peut-être me suis-je plu à les étendre; peut-être me suis-je caché le plaisir que je sentois à rester. *Il alloit éviter le marquis.* Eh ! comment l'aurois-je évité ? Lié avec toutes mes amies, il me trouvoit chez elles ; sous quel prétexte fermer ma porte à un homme de ce rang, de ce mérite, à un parent si proche du comte de Piennes, de madame de Comminges? à l'ami intime de madame de Martigues ?

Vous dirai-je tout? de flatteuses illusions se sont mêlées souvent au trouble inquiet de mon cœur. Souvent je me suis accusée de trop de sévérité ; mon âme déjà séduite s'est attachée à de nouvelles réflexions ; j'ai jeté des regards de complaisance sur ceux dont j'étois environnée; j'ai vu que l'amour animoit tout, que tout sembloit heureux par l'amour ! Eh ! pourquoi me faire un sujet d'effroi d'un sentiment si naturel, me demandois-je, d'une passion si douce? Conduit-elle toujours à l'avilissement ? Ne peut-on la sentir ans s'y livrer avec indécence, sans passer les bornes que l'honneur prescrit? Une juste préférence, que l'on accorde à un homme estimable, entraîne-t-elle nécessairement vers cet excès vicieux ? Dites-moi, mon cher comte, dans une âme comme celle du marquis, croyez-vous qu'il fût impossible de trouver cette pureté d'affection, cet amour discret, désintéressé... Ah ! n'en raillez pas ! je ne suis ni folle, ni romanesque. Supposer à un honnête homme ma façon de penser, de sentir, est-ce aller trop loin? Si vous osez l'avouer, renoncez donc à la prétendue supériorité de votre être.

Il est bien sûr au moins qu'un espoir téméraire n'attire pas le marquis près de moi, il ne me confond point avec ces femmes imprudentes... Hélas ! que sais-je ? Ma prévention est son seul garant, elle lui prête des qualités, des vertus... Mais non, son

silence, son respect, sa continuelle attention à retenir, à cacher les mouvements de son cœur... Cependant il n'est pas libre, il m'aime, il ose le dire à madame de Martigues, peut-être avec le temps osera-t-il davantage ; ses regards trop expressifs me parlent déjà... Ah ! pourquoi madame de Martigues a-t-elle arraché le voile que j'aimois à laisser sur mes yeux ? pourquoi m'a-t-elle dit... Mon ami, je suivrai vos avis. Je dois éviter M. de Montalais, il faut le fuir, il faut partir ; ah ! oui, il le faut.

Partir ! le quitter ! ne plus le chercher, n'espérer plus de le rencontrer, renoncer à la douceur de le voir, au plaisir de l'attendre... Eh ! quel sujet m'a-t-il donné de le craindre, de le fuir ? Que m'a-t-il dit ? quel est son crime ? Que la raison est dure, qu'elle est impérieuse et peu forte ! Elle conseille et ne détermine point, elle fixe nos idées sur de tristes objets, elle exige le sacrifice de tout ce qui nous est agréable ; je la hais, je veux lui céder pourtant. Mon cher comte, je le veux, mais je gémis d'être forcée à le vouloir. Je vois la nécessité de m'éloigner, et je pleure parce que je la vois absolue. Ah ! l'amour m'avoit causé tant de peines ! faut-il qu'il me fasse répandre de honteuses larmes ?

Je suis foible et malheureuse, voilà l'aveu que vous désiriez : il me coûte, il m'humilie ; mais je le dois à l'amitié, à l'intérêt vif et sincère que vous me montrez. Suis-je encore digne de cette estime si flatteuse ? Oui, car ma première lettre sera datée de Mondelis. Mon esprit est décidé, mon départ résolu. Je veux tout immoler à mon devoir ; mais je ne puis promettre de ne point m'affliger. Mon ami, laissez-moi pleurer, point de vos consolations stoïques ; contraindre son cœur à tous les efforts que l'honneur exige, c'est être noble, c'est être fort : mais dissimuler la douleur où livre trop souvent cette contrainte, c'est une orgueilleuse fausseté ; pour être sensible, en est-on moins généreux ? Adieu ; aimez-moi, estimez-moi toujours.

XXIVe LETTRE

Ne me soupçonnez point d'une vile complaisance pour moi-même, ne m'accusez pas de foiblesse ; ma sœur me retient seule à Paris, elle est malade et fort inquiète ; je ne puis l'abandonner dans une situation où ma présence lui est agréable, où mes soins lui sont nécessaires ; mon départ dépend à présent de sa convalescence.

En vérité, mon cher comte, quand je réfléchis sur la démarche que je vais faire, elle m'étonne, elle m'effraye. Comment la justifier aux yeux de mes amis, de ma société, du monde ? Si on en pénétroit le motif ; si madame de Martigues devinoit ; si M. de Montalais pensoit... Partir au milieu de l'hiver, sans aucun prétexte apparent, sans prévenir d'intimes amis sur ce voyage ? M'en aller comme une folle, comme une femme qui ne tient à rien, n'a d'égards pour personne ! Que diront ma sœur, son mari, mes connoissances ? Ne pas confier la raison d'une conduite si extraordinaire à madame de Termes, à madame de Martigues ? Elles me croiront bizarre, capricieuse, insensée ! On se rappellera ma première réputation ; on se dira : *Elle est retombée dans son ancienne aliénation d'esprit.* Autrefois j'étois peu sensible à l'idée qu'on pouvoit prendre de mon caractère, personne ne m'intéressoit. Sûre de n'avoir rien à me reprocher, je m'inquiétois peu si on me jugeoit favorablement. Je n'ai plus cette indifférence, la fausse opinion d'un seul m'affligeroit, je ne me consolerois point d'en être moins estimée. Eh! mon Dieu, que dira-t-on ! Et Termes, que je viens d'engager à loger chez moi, qu'imaginera-t-il? Quel embarras ? Que je suis malheureuse! Risquer d'offenser tous mes amis, de les perdre, et pourquoi ? Pour *éviter*, pour *fuir ;* qui? l'objet des plus tendres affections de mon cœur. Adieu.

XXVe LETTRE

Non, je ne suis point partie, mais je partirai, soyez-en sûr : eh ! je ne saurois rester ! *Que je vous dise tout?* Hélas, je vous ai tout dit. Ma position est la même, ma résolution ne peut changer ; plus j'examine M. de Montalais, plus je sens la nécessité de m'éloigner. Je le vois trop, on m'entretient trop de lui. A chaque instant on me répète : *Il est aimable, il est charmant, rien ne l'égale !* je le regarde, je l'écoute, et je trouve difficile de le louer assez pour lui rendre justice.

Je passe tout le jour auprès de ma sœur ; le soir madame de Martiguès vient me prendre, elle me contraint de souper chez elle, ou chez Comminges ; M. de Montalais y est assidu. Depuis un peu de temps il paroît sérieux, sombre même : il soupire tout bas, sa tristesse émeut mon cœur : je m'efforce en vain de cacher la mienne ; il la voit ; elle l'intéresse, il semble vouloir m'en demander la cause ; il parle, s'interrompt, baisse les yeux, se tait : que tous ses mouvements m'agitent ! Pourquoi m'a-t-on appris à les interpréter ? Mes sentiments pouvoient me rendre heureuse, si on ne m'eût jamais instruite des siens, si on n'eût pas élevé dans mon âme cette crainte inquiète de me laisser pénétrer. Il est tard, je vous écris seulement pour vous dire que je suis encore à Paris : je me sens pesante, accablée, j'ai mal à la tête ; je vais essayer de trouver un repos dont mon esprit a besoin. Je le fatigue sans cesse en cherchant des moyens d'excuser mon départ, de rendre moins révoltant ce voyage si *nécessaire* et si fâcheux. Je n'en aperçois aucun. Cherchez aussi, mon cher comte ; faites-moi part de vos idées, et tâchez de fixer les miennes.

XXVIe LETTRE

Oui, *encore à Paris*. Je ne saurois répondre à ce que vous me dites, je ne saurois m'en occuper à présent : une petite aventure me cause la plus grande agitation, m'inquiète, m'embarrasse, trouble toutes mes idées : le croiriez-vous? Je suis brouillée, oui, presque brouillée avec M. de Montalais. Dans la disposition actuelle de mon esprit, je serois partie ce matin avec moins de regret. Cet homme si *parfait* a de la singularité : son caractère est inconcevable; souvent il voit mal, il se prévient, il a des défauts, je le crois.

Samedi j'étois chez madame de Comminges : après souper on s'avisa de faire des vers ; on les écrivoit sur des cartes ; plus on les trouvoit mauvais, plus on s'en amusoit. Madame de Martigues les lisoit ; et vous savez quelle grâce elle donne à la moindre plaisanterie. Le marquis a pris sa place auprès de moi, Thémines est venu lui parler : il s'est levé, en écoutant il avoit l'air distrait ; nos regards se sont rencontrés : jamais les siens ne me parurent plus dangereux : mon Dieu, qu'il étoit bien ! En l'examinant, je me disois tout bas : Ses amis ont raison, il est *charmant, rien ne l'égale*.

Thémines l'a laissé, il s'est assis : on lisoit alors. Un trait sur l'amitié, adressé à madame de Termes, lui a fait connoître la carte où je venois d'écrire ; il l'a demandée avec vivacité, madame de Martigues la lui a jetée. Il l'a lue, m'a considérée un moment en silence, ensuite il a écrit sur le revers de la carte. Madame de Thémines, debout en ce moment, curieuse, et presque aussi étourdie que madame de Martigues, s'est adroitement saisie de la carte. Le marquis a poussé un cri, s'est levé avec précipitation ; elle a fui, il l'a suivie : tout en courant, elle m'a confié son larcin. Dépositaire infidèle, j'ai caché l'écrit :

substituant une autre carte à la place de celle du marquis, je l'ai brûlée. Il m'a remerciée, madame de Thémines m'a grondée, et puis on n'y a plus pensé.

Rentrée chez moi, mon premier soin a été de lire ce que le marquis craignoit de laisser voir à madame de Thémines. J'ai trouvé ces vers :

Douce amitié, sentiment plein d'attraits,
Voilez toujours ma tendresse inquiète.
Ah ! si l'amour, caressé sous vos traits,
Faisoit entendre une voix indiscrète !
Belle Thémire, attaché sur tes pas,
Ardent, timide, il veut paroître, hésite ;
Il suit tes yeux, les cherche, les évite !
Eh ! que craint-il ? tu ne le connois pas.

Vous le voyez, mon cher comte, M. de Montalais est dans l'erreur commune. *Tu ne le connois pas?* Il me croit donc insensible ? Ah ! que ne le suis-je ! Je crains d'avoir élevé d'autres idées dans son esprit : à présent il pense peut-être .. Je voudrois avoir été moins curieuse.

Ce matin, pendant qu'on me coiffoit, j'ai relu ces vers ; il m'a pris envie d'en faire. Vite je quitte ma toilette, renvoie mes femmes, et me voilà devant mon feu ; les cheveux épars, une petite table à côté de moi, un gros livre sur mes genoux, la carte précieuse sur le livre ; bientôt il est couvert de papiers raturés, chiffonnés, déchirés : j'essaye sans cesse, je ne suis contente de rien ; enfin il me vient une idée, je commence à l'exprimer : on m'annonce, qui ? M. de Montalais !

Peignez-vous ma surprise, mon désordre ; je veux tout cacher, je me lève, la table se renverse, le livre m'échappe, la carte vole, tombe, va brûler ; je crie, me baisse, la reprends au milieu des flammes, et toute noire, à peine éteinte, je la mets dans mon sein. Le marquis voit mon action, elle l'étonne : je

suis rouge, embarrassée ; lui, muet, interdit : il me présente des roses que madame de Martigues l'a chargé de m'apporter ; je les reçois : il s'assied ; nous ne savons que nous dire. Les lieux communs viennent à notre aide, s'épuisent, se tarissent; la conversation languit : le marquis rêve, je me tais; il fait deux ou trois questions : je dis *oui : non : je ne sais : croyez-vous?* en parlant il ne me regarde point, ses yeux sont fixés sur ces petits papiers semés autour de nous. *Vous étiez occupée, madame; il paroît... J'ai bien mal choisi l'heure de vous voir; je le sens, je.... je vous gêne ; oh ! je vous gêne assurément !*

Il répète encore cette expression, elle me fâche. Je me demande tout bas, à qui croit-il donc que j'écrivois ? Eh quoi ! une femme accoutumée à passer une partie du jour avec lui pourroit-elle *s'occuper* d'un autre? Dans cet instant je lui aurois plutôt pardonné de la vanité que de l'inquiétude : il devoit deviner... Lui, former des doutes, me croire sensible, et ne pas voir... hélas! il a trop vu peut-être... Cette idée m'est insupportable.

Il s'est levé, m'a saluée d'un air froid, m'a demandé mes ordres, est sorti brusquement, même impoliment, sans s'apercevoir que je le rappelois par une question. Oh ! je suis bien mécontente de lui, de moi, de tout le monde ! Madame de Thémines avoit bien affaire... Mais aussi quelle sottise à moi de cacher ce que j'écrivois : auroit-il regardé ?... Je suis quelquefois bien imbécile.

Mon ami, je ne voudrois pas qu'il joignît au malheur d'aimer sans espérance le malheur plus grand d'être jaloux, d'aimer avec douleur : il me seroit affreux d'exciter dans son cœur des mouvements pénibles, cruels, déchirants ! que ne suis-je partie! Adieu.

XXVIIe LETTRE

Ferez-vous toujours la même question? Si je *partirai*, si je *sacrifierai de vaines considérations?* Il le faut bien. Je n'ai point l'art de feindre : j'ai dédaigné cet art trop utile dans la société. Mes yeux expriment tous les mouvements de mon âme : M. de Montalais pénétreroit le secret qu'il m'est si important de lui cacher.

Qu'aura-t-il pensé ce matin de mon embarras? Pourquoi n'ai-je pu lui parler? Comment va-t-il interpréter mon trouble, ma rougeur, le stupide silence qu'il m'a été impossible de rompre?

Ma sœur commence à se lever. Madame de Thémines étoit chez elle quand j'y suis arrivée. J'ai vu entrer le carrosse de madame du Lugei : le désir d'éviter cette ennuyeuse femme, un beau soleil, l'air assez doux, m'ont fait proposer à madame de Thémines d'aller aux Tuileries. Nous sommes sorties par l'appartement de M. de Thoré. En entrant sur la terrasse, la première personne qui s'est offerte à mes regards a été le marquis de Montalais. J'ai eu peine à retenir un cri : sa présence m'a causé autant de surprise que si, après une bien longue absence, je l'avois rencontré inopinément dans une terre étrangère. Il m'a félicitée sur la convalescence de ma sœur. Hélas! elle va nous séparer pour longtemps, peut-être pour toujours! O mon ami! que cette idée est affligeante!

Madame de Martigues et madame de Thianges sont venues, Termes, sa femme, son frère : je commençois à me rassurer au milieu de ce petit cercle, quand madame de Thémines s'est arrêtée avec madame de Thianges : ce n'étoit rien encore; mais l'inconsidérée, l'étourdie madame de Martigues s'est avisée d'entraîner madame de Termes, de m'en séparer, de la mener vite, vite, regarder je ne sais quelle femme, au bas de la terrasse.

Elles sont descendues, Termes a couru sur leurs pas ; son frère, appelé par un vieux parent, n'a pu se défendre d'aller lui parler. Je suis restée seule avec le marquis.

Pour augmenter mon chagrin, j'ai aperçu de loin M. de Limeuil; il accouroit à nous : par un mouvement habituel j'ai voulu l'éviter; je me suis tournée, et revenant sur mes pas, j'ai marché fort vite. Que Limeuil est à plaindre! s'est écrié le marquis : aimer, déplaire ; et baissant les yeux et la voix : on peut être plus à plaindre encore, a-t-il ajouté. Mon cœur s'est violemment ému, je n'ai rien dit. Ah! madame, a-t-il continué, aimer, le dire, faire éclater ses sentiments, espérer, se flatter d'obtenir enfin du retour, c'est un sort bien doux, comparé à celui d'un malheureux qui n'ose même demander de la pitié, ni former le désir d'en exciter.

Je ne sais comment je me rappelle ses paroles : que j'étois troublée en l'écoutant! Malgré moi j'ai ralenti ma marche : le marquis a voulu parler encore, le son de sa voix déceloit l'agitation de ses sens; je ne pouvois me soutenir, je ne pouvois respirer. Madame de Martigues est revenue, les autres se sont rapprochés ; je me suis plainte du froid, on s'est récrié ; je me suis obstinée à trouver l'air glacé, à vouloir me retirer : M. de Montalais m'a conduite à mon carrosse; il gardoit le silence, mais ses regards parloient, et j'entendois trop bien leur langage. Il s'est profondément incliné, ne m'a rien dit; mais j'ai vu des larmes dans ses yeux... Qu'elles m'ont émue! Eh! pourquoi cet aimable Montalais n'est-il pas libre? pourquoi suis-je destinée au malheur de l'affliger? Hélas! il souffre ; il souffre plus que moi, peut-être? Il est d'un sexe si ardent, si impétueux! On nous accoutume à réprimer nos mouvements : l'habitude de les contraindre affoiblit peut-être leur force... Oh! non; en le perdant de vue, j'ai pleuré, j'ai gémi... On m'interrompt. Adieu.

XXVIIIe LETTRE

Eh ! mon Dieu, que vous êtes pressant, inquiet, prompt à *craindre*, à *soupçonner*, à *prévoir !* Ai-je dessein de rester? est-ce ma faute si mon départ est retardé, différé de peu de jours ? Je *grossis les difficultés?* Mais non, elles naissent malgré moi. Il y auroit eu de l'inhumanité à quitter ma sœur. Ne pas être dure, est-ce *saisir des prétextes?* Un *cœur tendre en trouve toujours*. Mon ami, je n'en cherche pas, soyez-en sûr : mais ce voyage est assez déplacé; il paroîtra assez ridicule, sans y ajouter des circonstances propres à le rendre plus étrange encore.

Vos reproches me fâchent; ils me troublent, m'attristent ; continuez-les pourtant. Ma foiblesse est grande, je l'avoue; pardonnez-la-moi ; qu'elle vous anime, et ne vous révolte pas. Mettez de la douceur, de l'indulgence dans vos conseils ; supportez mes ennuyeux détails, mon indécision, mes chagrins, mon humeur! Suis-je à moi-même? Ne vous rebutez pas; ne m'abandonnez point à l'égarement de mon esprit, à la séduction de mes sens. C'est dans l'humiliation, dans la douleur, dans la sensible amertume de mon cœur, que je vous crie : Aidez-moi, soutenez-moi, défendez-moi ! Ah ! mon ami, je pleure, je me sens... Je ne puis écrire... Que ma situation est fâcheuse ! Si paisible quand vous partîtes, à présent si cruellement agitée ! Eh ! qu'est-ce donc que tous les biens de la vie, si un seul désir peut nous rendre leur possession inutile? Libre, estimée, aimée, riche, maîtresse de mes volontés, de ma fortune, l'avenir m'offroit une si riante perspective ! Un sombre rideau s'est baissé devant mes yeux, il me cache tous les avantages de mon état ; je vois seulement le marquis de Montalais : cet objet fixe mes regards, mes, souhaits, mes vœux ! eh ! je dois le fuir ? l'espace va m'en éloigner, des obstacles nous séparent, une mer agitée semble s'éle-

ver entre nous. Eh ! quoi, cet homme aimable est *un écueil où je puis échouer ?* Un coup de vent va me sauver du naufrage ; mais, mon cher comte, il me conduira au port bien fatiguée de l'orage. Adieu. Que vous ai-je écrit ? je n'en sais rien.

XXIXe LETTRE

Mes ordres sont donnés, mes relais disposés ; je pars lundi. Voilà ma réponse à vos vives, à vos raisonnables exhortations ; mais ne prenez point une fausse idée du cœur de votre amie : non, mon cher comte, non, je ne recouvrerai point à Mondelis la paix que vous m'y promettez. Ah ! je ne désire point de la recouvrer. Je fuis le danger de laisser apercevoir un penchant trop tendre ; mais j'emporte le trait dont mon âme est blessée, je ne veux pas, je ne voudrai jamais l'en arracher. Au milieu de ma solitude je me livrerai sans rougir à mes sentiments ; en cessant de les craindre, je cesserai de les combattre. L'idée de M. de Montalais, à présent si inquiétante, qui élève des mouvements si tumultueux dans mon cœur, n'y excitera plus que de douces émotions : j'oserai me dire : Il m'aime ; j'oserai me dire : Je l'aime : il sera toujours présent à ma pensée. Qui, moi, *j'éloignerois son souvenir !* Pourquoi dites-vous que je l'oublierai ? pourquoi paroissez-vous le souhaiter ?

Ne prenez point ce ton rigide, n'empruntez jamais le langage de madame du Lugei. Mon ami, l'austérité est le faste de la vertu. Indulgents pour les autres, sachons l'être pour nous-mêmes. Attachée à mes devoirs, je veux les remplir sans m'imposer des lois plus sévères ; étendre trop un lien, c'est risquer de le rompre. Eh ! pourquoi ne me pardonnerois-je pas une foiblesse qui ne nuit à personne ?

Je ne puis vous rien dire sur madame de Valancé, je ne l'ai pas vue, et je voudrois bien ne pas la voir. J'espère pourtant

qu'elle ne me parlera pas de son neveu. Je vous écrirai bientôt de Mondelis.... De Mondelis! Hélas! j'y vais donc? Il est donc vrai que je pars? Ah! vous n'attendrez pas mes lettres, craignez d'en être accablé. Combien je vous répéterai les mêmes expressions! Quel soulagement pour mon cœur de s'épancher dans le vôtre! Mais ne me querellez point, traitez-moi avec douceur. En m'arrachant mon secret, vous avez contracté l'obligation d'être patient : songez que je suis triste, que je me trouve très-malheureuse! Vous me devez des égards, de la complaisance, traitez-moi comme un enfant. Sa demande est injuste, on le sait; mais sensible à ses pleurs, on le flatte, on l'apaise après l'avoir grondé, on lui donne un peu de ce qu'il vouloit tout entier.

Eh! mon Dieu! que vais-je faire à Mondelis? vous écrire, pleurer, rêver, m'affliger : voilà les occupations que va m'offrir cette retraite *paisible* où vous me désirez, où la raison me conduit, où le regret et la douleur m'attendent. Adieu. Je fais un effort pénible, laissez-moi le sentir, le dire : est-ce le temps d'exiger que je m'en applaudisse?

XXXe LETTRE

Écoutez-moi, ne vous emportez point, je ne suis pas partie; mais si l'apparence est contre moi, je puis aisément me justifier; l'oncle de madame de Termes mourut subitement hier. Elle étoit chez lui, il s'entretenoit avec elle; il lui tend la main, baisse la tête, expire à l'instant. On ne peut être plus affligée, ni plus effrayée de ce terrible événement. M'est-il possible de la quitter, quand elle pleure, gémit, s'enferme, voit seulement madame de Martigues et moi? ne lui dois-je pas de la consolation? Est-ce le temps de m'éloigner? Mon cher comte, traiterez-vous de *prétextes* mes égards pour une amie si chère?

Termes est fort touché de ce funeste accident. Il estimoit, il

aimoit cet honnête, ce vénérable vieillard, il lui montroit la tendresse d'un proche parent, se faisoit un devoir de l'accompagner partout, et s'honoroit de l'alliance d'un homme vertueux.

Vous savez combien le comte de Termes a de droiture dans le cœur et de justesse dans l'esprit : il ne tira jamais vanité de descendre d'une longue suite d'aïeux ; je l'ai souvent entendu souhaiter que la noblesse ne tînt pas à la naissance, qu'elle fût le prix des actions. En supposant cette loi établie, que de titres honoreroient la tombeau de monsieur de Méri ! Que de familles relevées par ses dons, entretenues par ses bienfaits, enrichiroient son écusson des marques de leur reconnoissance ! Eh ! qu'importe à ceux dont il faisoit le bonheur, dont les larmes, dont les tendres bénédictions, dont les cris douloureux retentissent autour de son cercueil ; que leur importe, si ses pères s'occupoient paisiblement du soin de procurer l'abondance à leur patrie, d'y amener les richesses des autres contrées, ou s'ils portoient en troupe le ravage et la mort sur leurs pas ? Nous avons de ridicules préjugés, nous les connoissons, la raison les condamne, les rejette ; l'habitude et l'orgueil les entretiennent et les rendront toujours dominants.

Je me suis échappée un instant pour vous écrire, je retourne auprès de madame de Termes. Oh ! mon ami, qu'elle est heureuse, madame de Termes ! Elle aime, elle est aimée, elle le dit, elle pleure en ce moment ; mais une main chérie essuie ses larmes, un cœur tout à elle partage sa douleur ! Elle passera, cette douleur, le temps en effacera les traces, le plaisir renaîtra dans l'âme sensible de mon amie ! et moi, mon cher comte, j'irai à Mondelis ; j'y pleurerai seule, personne ne s'apercevra peut-être de mon absence, M. de Montalais m'oubliera peut-être..... Eh ! pourquoi ne m'oublieroit-il pas ?

J'ai vu madame de Valancé, elle m'a présenté son neveu ; hier ils soupèrent tous deux ici. Le jeune comte est d'une figure agréable, je lui crois beaucoup de douceur dans le caractère. Votre

amie n'est pas prudente, elle tint des propos un peu légers et très-propres à persuader que j'approuvois ses projets. M. de Montalais assis près d'elle, lui parla deux ou trois fois assez bas ; j'ignore ce qu'ils se disoient, mais il fut triste tout le soir. Adieu, mon cher comte, aimez-moi toujours.

XXXIe LETTRE

Toujours Paris.

Cette date vous révolte, sans doute, mais que puis-je faire? Un mauvais génie s'oppose à mes desseins, renverse mes projets, rien ne me retenoit plus, je partois ; l'obstacle le moins prévu m'arrête, me fixe à Paris ; mon voyage devient impossible, d'un mois, de deux peut-être, il n'y faut pas songer. Après tout, c'est tant mieux ; la saison s'avancera, et mon départ sera moins étrange à l'approche du printemps qu'au milieu de février.

Occupée de ce cruel départ, seule hier avec madame de Termes, prête à la quitter et pour si longtemps, mon cœur s'est ému : un mouvement triste et tendre m'a fait jeter mes bras autour d'elle ; je l'ai pressée contre mon sein, j'allois lui parler, lui confier mes sentiments, mes craintes, lui ouvrir mon âme toute entière ; le comte de Piennes arrive, ouvre brusquement la porte, entre comme un fou ; Félicitez-moi, mes charmantes amies, félicitez-moi, s'écrie-t-il ; madame de Martigues veut bien, elle consent, elle daigne... Oh ! pouvois-je trop acheter le plaisir que je sens?... Je l'épouse ; je suis le plus heureux des hommes !

Madame de Termes s'étonne, lève les mains, l'oblige à répéter ce qu'il vient de dire. Je lui demande s'il ne se trompe point. Il nous montre le portrait de madame de Martigues : Voilà, dit-il, le gage précieux de notre prochaine union : ah ! j'étois bien éloigné hier d'espérer ce bonheur ! Non, elle n'est point insensible, comme on a l'injustice de le croire ; elle est capable de

tendresse, de bonté, de condescendance : eh bien ! elle m'éprouvoit ; n'avoit-elle pas raison ? Est ce que je la mérite? Ne me fait-elle pas grâce en se donnant à moi ? Quoi ! je l'obtiens ; elle se donne à moi ; elle, madame de Martigues ! Oh ! mes belles, mes chères amies, partagez ma joie, mon cœur la contient à peine, je ne puis respirer !

Il s'assied, se lève, baise ce portrait, nous embrasse, marche, s'arrête, se jette sur un siége ; il ne sait ce qu'il dit, ce qu'il fait, il est transporté ; vous n'avez jamais vu une passion si vive, si folle, et pourtant si naturelle, si vraie, si touchante. Il est d'heureux moments dans la vie ! ils nous développent rapidement tout l'avantage de notre sensibilité. Ah ! la froide, la réfléchissante raison amène-t-elle jamais ces moments délicieux ?

Madame de Martigues est arrivée, plus jolie, plus gaie, plus charmante que je ne puis vous la peindre. *Vous a-t-il dit? Savez-vous? Je suis bien bonne, n'est-ce pas?* Madame de Termes et moi nous l'avons fort applaudie, fort caressée ; le comte exprimoit sa reconnoissance par des larmes, par des cris de joie : elle lui a confirmé sa promesse, et nous a prises à témoin de ses engagements. M. de Montalais a la gloire d'avoir enfin déterminé l'esprit le plus indécis, sur ce seul objet ; c'est à ses vives sollicitations que le comte devra son bonheur. Le temps en est fixé au dix du mois prochain, c'est un parti pris, irrévocablement décidé. Madame de Martigues sera comtesse de Piennes.

Je me suis hâtée de vous apprendre cette nouvelle, elle doit excuser à vos yeux un retard que la bienséance exige. Adieu, mon cher comte, je suis un peu moins sombre, un peu moins accablée ce matin ; c'est un grand bonheur de s'intéresser vivement à ses amis ; les événements qui les touchent partagent notre sensibilité. Si ces événements sont heureux, ils nous font apercevoir que notre cœur, abattu par la tristesse, peut encore se ranimer et s'ouvrir aux doux transports de la joie.

XXXIIe LETTRE

Votre lettre seroit très-propre à m'inquiéter, si je n'avois pas des raisons de me rassurer. Tant que je suis à Paris, vous me voyez, dites-vous, *suspendue par un cheveu à cent pieds d'élévation;* un souffle *peut me précipiter*. Quelle idée! *Un regard, un soupir, mon embarras, mon silence même, me trahiront.* Perdez cette crainte : ah! la mienne est bien diminuée. M. de Montalais me montre à présent beaucoup de froideur.... De la froideur? Non, ce n'en est pas, c'est de l'humeur, du chagrin, une sorte de dépit : ses discours ont le ton du reproche, de la plainte; il m'observe soigneusement, il suit mes regards, répète mes expressions; il paroît persuadé qu'elles renferment un sens caché; en nous voyant ensemble, on diroit que liés plus intimement autrefois, un des deux a donné à l'autre un sujet de défiance ou de mécontentement; notre commerce est fort extraordinaire, je vous l'assure; un peu moins de contrainte le rendroit fâcheux, peut-être; si nous n'étions pas mutuellement en garde contre nos mouvements, nous nous querellerions, je crois.

Un billet de madame de Comminges m'apprend à l'instant que la marquise de Montalais est dans la plus grande affliction. Elle vient de perdre son fils, âgé de cinq ans, enfant aimable et précieux; sa vie assuroit la fortune de son père; ainsi de ces trois héritiers que madame de Martigues reprochoit à cette pauvre marquise, il reste uniquement celui dont la naissance peut lui devenir si funeste.

Mon ami, savez-vous bien que nous sommes trop légers, trop portés à rire de tout? le tour badin de nos conversations est souvent cruel, il nous accoutume à jeter du ridicule sur les objets les moins susceptibles d'une maligne observation. Madame de Montalais expose sa vie pour donner des héritiers à son mari,

madame de Martigues trouva cela *très-plaisant*, s'égaye sur le sacrifice, et ne songe pas à l'intention. Cependant la marquise est une femme sensible et généreuse ; elle s'immole courageusement aux avantages d'un homme qui lui est cher. Si elle mouroit à présent, de tant de riches possessions, il resteroit seulement au marquis une terre de douze mille livres de rente. Son père, en le forçant à se marier, fit trop peu d'attention aux articles, et les laissa diriger à un tuteur adroit, qui de ses deux pupilles favorisoit le comte de Roye ; au défaut d'enfants, il rentre dans tous les biens de sa cousine.

Je m'applaudis en vérité de ma résistance ; si j'avois écouté madame de Comminges, madame de Thianges, vous et tant d'autres, je serois depuis deux ans comtesse de Roye; j'aurois le sensible déplaisir de penser que je pourrois un jour profiter du malheur de M. de Montalais. Ah ! ce seroit pour moi la plus triste perspective ! la seule douceur de ma vie est d'être libre. Ne vous trompez pas à cette expression, croyez-la simple, gardez-vous d'étendre mes idées ; mon imagination ne s'égare point : me permettrois-je des souhaits cruels ? Non, mon cher Comte, ma foiblesse n'altérera jamais mes principes. Je désire que madame de Montalais vive, qu'elle soit heureuse; ah ! bon Dieu ! je me mépriserois, si je ne le souhaitois pas sincèrement. Adieu.

P. S. Le jeune Valancé n'a point réussi chez madame de Martigues; on l'a trouvé froid et grave : sa tante déplaît beaucoup à M. de Montalais, et le comte de Piennes ne peut la supporter ; elle est actuellement très-sûre que je ne serai jamais sa nièce

XXXIIIe LETTRE

Votre lettre m'a fort attendrie ; je l'ai lue plusieurs fois, je me suis répété avec plaisir vos flatteuses expressions : j'aime à vous

voir bien penser de votre amie, à vous entendre me dire : *Je ne vous soupçonne point de foiblesse; mes conseils tendoient seulement à vous faire éviter des combats pénibles.* Eh bien ! mon cher comte, votre bonne opinion m'encourage, et votre confiance ranime la mienne. Oui, vous avez raison, je suis *sensible*, mais e ne suis pas *foible;* j'ose l'espérer, *je ne serai jamais imprudente.*

Quand la bienséance et l'amitié ne m'obligeroient point à rester, à ne pas quitter madame de Martigues, mon voyage seroit inutile à présent. Je voulois m'éloigner de M. de Montalais, hélas ! il s'éloigne lui-même. La marquise s'est persuadée que l'air de Paris lui faisoit mal ; elle attribue à son épaisseur l'oppression dont elle se plaint sans cesse ; son état ne lui permet pas de s'exposer à la fatigue d'une longue route ; et comme elle ne peut aller dans ses terres, le comte de Roye lui prête celle qu'il vient d'acheter un peu au-dessus de Corbeil. Elle part demain, son mari la suit, il restera à la campagne tout le temps qu'elle y voudra demeurer.

Il m'a causé ce matin le plus grand embarras en prenant congé de moi. Il m'a paru triste, inquiet, abattu ; j'étois troublée, émue, chagrine ; je laissois parler madame de Termes, je ne trouvois rien à dire : sa situation m'afflige, elle est fâcheuse ; il vient de perdre un enfant chéri ; et quand ses amis s'empressent à le consoler, quand leurs soins pourroient adoucir sa douleur, on l'entraîne à la campagne, on l'arrache à toutes les dissipations... Mais la pauvre marquise est triste, elle est malade, il lui montre une tendre compassion, il suit un devoir indispensable ; je l'approuve, je l'admire, je le plains... Ah! pourquoi, pourquoi cet aimable Montalais a-t-il des peines, des chagrins ? Pourquoi n'est-il pas heureux? il est si digne de l'être !

En commençant à écrire, je voulois répondre à tous les articles de votre lettre, à toutes vos obligeantes assurances d'estime, d'amitié ; mais je ne me sens pas bien. Ma tête est brûlante ;

depuis plusieurs jours une extrême pesanteur m'accable ; toujours assoupie, je ne saurois dormir, j'ai peine à tenir ma plume. eh ! mon Dieu ! qu'ai-je donc ? La saison, peut-être ? cet adieu qui m'a touchée... Je m'interromps... Je vous laisse... Si je suis mieux dans une heure, j'achèverai ma lettre.

XXXIVe LETTRE

DE MADAME DE TERMES, AU MÊME

Que je suis affligée, monsieur, de ne pouvoir vous tirer de l'inquiétude où vous jette le silence de madame de Sancerre, sans vous faire partager mes vives alarmes ! Hélas ! notre charmante amie est malade, bien malade ! elle est en danger ; depuis dix jours une fièvre continue, de longs redoublements, une extrême foiblesse dès qu'ils cessent, font trembler pour une vie si chère. Madame de Martigues et moi nous ne quittons pas sa chambre, nous passons les jours et les nuits auprès de la douce, de l'intéressante malade : nous ne nous disons rien, nous craignons de nous communiquer nos idées ; nous nous embrassons, nous mêlons nos soupirs et nos larmes... Ah ! que deviendrois-je si je perdois ma tendre, ma solide amie, ma respectable compagne ? Que deviendroient tous ceux qui lui sont véritablement attachés ! Madame de Sancerre emporteroit l'éternel regret de ses amis ; leur joie et leur bonheur s'anéantiroient avec elle.

Pardonnez-moi, monsieur, si je fais passer dans votre cœur une partie de l'amertume dont le mien est pénétré. J'aurai soin de l'adoucir si le ciel exauce mes vœux les plus ardents.

XXXVe LETTRE

DE MADAME DE TERMES, AU MÊME

Vous n'avez pas encore reçu ma lettre, la vôtre déchire mon cœur. Hélas! monsieur, *vous tirer de peine?* je ne le puis, je n'ai pas le bonheur de le pouvoir. On m'assure que si le quinzième jour se passe sans redoublement, nous n'aurons plus rien à craindre; ce jour ne commence que demain à sept heures du soir; malheureusement le courrier part le matin, il ne vous portera point la nouvelle consolante, qu'il me seroit si doux de vous apprendre.

M. de Termes me proteste, me jure que cette cruelle fièvre est sans malignité, les médecins le disent aussi; mais on me trompe peut-être? Ah! madame de Sancerre est bien mal; sa mère est morte d'une maladie toute semblable. Son transport m'inquiète, il la fait errer sur un seul objet; elle parle sans cesse de départ, de relais, de sa terre de Mondelis; elle me dit adieu; mon cœur se brise en l'écoutant. Eh! pourquoi l'esprit de ma pauvre amie est-il frappé de ces idées? Pourquoi parler de départ, me répéter de tristes adieux? ne seroit-ce point un présage... Que le ciel détourne de moi, rende vain ce funeste pressentiment. On est bien foible quand on craint. Comme la douleur abat, rend crédule! quelquefois j'adopte les sinistres augures de ses femmes et des miennes; je pense que les approches de la mort lui inspirent ces étranges discours... Ah! mon Dieu!... Mais M. de Termes me rassure un peu; il vous conjure de ne pas vous effrayer, d'être plus raisonnable que moi, de vous livrer à l'espérance. Je souhaite, monsieur, que vous le puissiez.

XXXVIe LETTRE

DE MADAME DE TERMES, AU MÊME

Le jour fatal est passé, grâce au ciel, il est heureusement passé; madame de Sancerre n'a point eu de redoublement hier, la fièvre s'est ralentie pendant la nuit, cinq heures d'un sommeil paisible et rafraîchissant font renaître nos espérances. Son médecin vient de nous assurer, d'un air riant que nous pouvons nous y abandonner ; il répond sur sa tête d'une prochaine convalescence. Soyez tranquille, monsieur, la plus douce, la plus aimable, la plus aimée de toutes les femmes vivra ; elle vivra pour répandre autour d'elle la consolation et la joie.

Toute la maison est dans une sorte d'ivresse ; ses femmes, les miennes, celles de madame de Martigues; ses gens, les nôtres, jusqu'aux moindres valets paroissent transportés de plaisir. Ils pleurent, rient, s'embrassent, se parlent et ne s'entendent point. Ils ont entouré le médecin, ils baisoient ses mains, son habit, ils l'ont presque porté dans sa voiture en le comblant de bénédictions, en le nommant un ange. Eh! bon Dieu ! s'est écrié l'honnête vieillard, voilà une dame bien aimée, est-elle donc aussi bienfaisante qu'elle est belle? Adieu, monsieur, rassurez-vous, cessez de craindre; madame de Sancerre est mieux, elle est beaucoup mieux. Le premier courrier vous portera la nouvelle de sa convalescence.

XXXVIIe LETTRE

DE MADAME DE MARTIGUES, AU MÊME

Eh ! paix, taisez-vous. Avec vos tristes expressions voulez-vous ramener ici la crainte et la douleur ? Le ciel nous préserve de

douter de l'état de madame de Sancerre! Elle est bien, très-bien, vous dit-on; il sera difficile de vous le persuader. *Tendre et mélancolique*, un peu sombre, un peu taciturne, vous aimez à vous affliger; et quand un nuage bien noir a fixé vos regards, vous le voyez encore longtemps après qu'il est effacé.

La charmante malade va se lever tout à l'heure. *Qu'elle se ménage! qu'elle prenne garde!* Oh! vraiment on a besoin de vos avis. Vous vous croyez une tête supérieure, un esprit fort prévoyant. Est-ce que je ne suis pas auprès de madame de Sancerre? je voudrois voir suivre d'autres ordres que les miens dans cette chambre : demandez à madame de Termes si je suis une garde attentive, j'ajoute, *et prudente;* ce qu'elle oublieroit peut-être de vous dire.

Le comte de Piennes m'a montré votre lettre; il est charmé de votre amitié et de vos félicitations. Eh! mais, rien n'est plus singulier! Tout Paris dit que je l'épouse, on le dit en Bretagne, je l'ai dit la première; cependant je ne m'accoutume point à entendre répéter cette nouvelle; souvent je suis tentée de parier qu'elle n'est pas vraie.

Pendant que vous êtes tout chagrin, faites-moi vite un compliment de condoléance. *Sur quoi?* Sur mon mariage apparemment : eh! pourquoi non? Se marier, cela est si sérieux, si triste! On m'a tant tourmentée, tant excédée! Je suis si bonne, si complaisante!... Est-ce que vous ne mourez pas de vapeurs à Rennes? est-ce que vous ne reviendrez jamais? Bonjour, mon pauvre comte, vous me faites une grande pitié. Être en province, plaider, vivre en famille, cela est bien ennuyeux, n'est-ce pas?

DE MADAME DE TERMES.

Madame de Martigues a raison de vanter ses soins, jamais il n'en fut de plus assidus, de plus tendres; on ne sait pas combien son âme est sensible; malgré la légèreté de son esprit, elle

est capable d'un attachement solide, d'une amitié vive et constante. Les sentiments qu'elle a montrés dans cette triste occasion me la rendent plus chère encore. Elle a déjà repris son enjouement, ses yeux remplis de gaieté n'offrent plus les traces des larmes qu'ils ont versées. Le reproche qu'elle vous fait me conviendroit assez ; je frémis en songeant à l'état où j'ai vu madame de Sancerre. Ah ! monsieur, j'y penserai longtemps ! j'ai besoin de toute la folie de madame de Martigues, pour ne pas m'abandonner aux plus sombres réflexions.

Cessez absolument de vous inquiéter, madame de Sancerre est sans fièvre ; sa foiblesse est extrême, mais elle n'alarme point, au contraire, elle rassure entièrement ; dès que votre amie pourra soutenir la fatigue d'écrire, vous verrez cette ligne de sa main, nécessaire *à vos yeux et à votre cœur*.

N'écoutez point madame de Martigues ; elle se marie, rien n'est plus certain. La maladie de madame de Sancerre a doublement intéressé le comte de Piennes, elle a seule retardé son bonheur. Ce mariage si désiré se fera le mois prochain, les articles sont dressés ; si madame de Martigues parioit contre la nouvelle, elle perdroit assurément. Adieu, monsieur, soyez tout à fait tranquille, madame de Sancerre vous en prie.

XXXVIIIe LETTRE

DE MADAME DE SANCERRE, AU MÊME

Madame de Termes m'a lu toutes vos lettres. Je ne doutois pas de votre amitié, mon cher comte ; mais ces preuves indirectes d'un attachement si vif, si tendre, m'ont pénétrée, elles ont excité mes larmes, j'ai senti de la tristesse et du plaisir en me répétant vos expressions. Pourquoi madame de Termes vous a-t-elle donné ce chagrin, pourquoi vous dire que j'étois en danger ? Mais il seroit bien mal à moi de me plaindre d'elle ;

ô mes deux aimables amies ! comment reconnoîtrai-je tant de soins, d'empressements, de bontés ? Ah ! l'amitié n'est point un vain nom, ce sentiment existe, il est la gloire et le bonheur de l'humanité ! Ma vie importe-t-elle à la félicité de tant d'êtres indépendants de moi ? Quel intérêt me les attache, les fait craindre de me perdre ? Mon ami, j'ai désiré de vivre, j'ai senti de la douceur à renaître, à me ranimer ; il faut être aimée, il faut se voir prête à exciter de douloureux regrets pour goûter le plaisir de se dire : Je respire, je suis.

Eh ! mon Dieu, j'ai retardé le mariage du pauvre comte de Piennes ; j'ai dérangé, affligé toute cette sensible société, les plus simples amusements en ont été bannis. Hélas ! j'étois bien ingrate quand je voulois m'en séparer, aller à Mondelis, tout immoler à ma propre tranquillité. Ne parlons plus de ce voyage, non, n'en parlons jamais.

Je ne puis écrire longtemps, ma main se lasse et mes yeux se fatiguent. J'ai peu d'idées, peu de mémoire, un nuage épais semble me cacher une partie des objets. M. de Montalais est toujours à la campagne ; il a eu, dit-on, bien du chagrin, il est encore fort triste. Hélas ! je le plains, je partage ses peines ; il a perdu son fils, s'il perdoit sa femme... Il ne la perdra pas, je l'espère, je le souhaite ; je me souviens toujours que je dois le souhaiter. Adieu, mon cher comte, recevez mes remercîments et les assurances de ma reconnoissance et de mon amitié.

XXXIXe LETTRE

Vos réflexions sur l'humeur de madame de Martigues sont un peu trop sévères : eh ! pourquoi doutez-vous de ses résolutions ? Elle a pris cette fois des engagements trop forts, comment les romproit-elle ? Son portrait donné, ses intentions annoncées,

un contrat prêt à signer... Eh ! vous n'y songez pas? Son billet ne signifie rien, c'est un badinage. Le comte de Piennes frémiroit s'il lisoit cet endroit de votre lettre, il lui donneroit une véritable alarme. Madame de Thianges ne quitte plus madame de Martigues, le nom de sœur leur est déjà familier ; tout se prépare, tout s'arrange, mille ouvriers sont en œuvre, et rien n'annonce un changement ; il est même impossible d'en prévoir aucun.

On m'a permis d'abandonner un ennuyeux régime. Le plus beau temps du monde m'invite à me promener ; l'air me fait du bien ; mes idées deviennent plus distinctes : est-ce un avantage? je ne sais. Il est une sorte de stupidité douce, paisible ; elle suspend les mouvements rapides de notre âme, elle calme les agitations de nos sens ; dans cet état tranquille, on s'ignore, on s'oublie, le temps s'écoule sans laisser apercevoir sa durée, le passé s'efface de notre esprit, l'avenir ne l'occupe point ; si cette situation n'a rien d'agréable, elle n'a rien de fâcheux, et j'éprouve qu'il est possible de la regretter.

Madame de Montalais est toujours malade, *bien malade*, dit madame de Martigues. Pourquoi ne puis-je penser sans émotion... *Bien malade !* Son état me touche... Mais j'ai été bien malade aussi ; n'a-t-on pas cru ma mort certaine? D'où vient, penserois-je... Mon ami, je ne désire pas... Elle sera aussi heureuse que moi, je l'espère.

Je voudrois que madame de Martigues ne m'eût pas montré plusieurs lettres du marquis ; je voudrois ne pas savoir combien il s'intéresse à moi. Pendant les premiers jours de ma fièvre, il envoyoit tous les matins un exprès au comte de Piennes, et chaque soir madame de Martigues lui en dépêchoit un autre. Quelles expressions passionnées dans ses billets... L'indiscrète ! Falloit-il me forcer à les entendre? continuer à lire malgré moi? Ah ! ces expressions trop tendres, trop vives, se sont gravées dans mon cœur, elles y ont ramené le trouble et l'inquiétude. Ces lettres, le danger de la marquise, les propos de madame de

Martigues, ma propre foiblesse... Adieu. Mes idées se confondent; elles errent loin de moi, elles s'égarent, je crains de les fixer ; non, je n'ose m'arrêter sur la seule... Je n'ose m'arrêter sur aucune.

XLe LETTRE

Le pari que vous offrez de faire est bien désobligeant pour madame de Martigues. Elle ne se mariera pas, dites-vous ? Ce propos répété me blesse, il me fâche d'autant plus que madame de Thianges me les tenoit hier. Son frère la querella, il n'a pas le moindre doute, ni moi non plus : un amant se trompe-t-il aux dispositions de sa maîtresse ? Le jour est pris pour la signature du contrat. Madame de Martigues se mariera, avec un peu d'humeur, peut-être, mais elle se mariera, soyez-en sûr.

J'apprends à l'instant que madame de Montalais est un peu mieux. Jamais le printemps ne fut plus riant, plus agréable : ses douces influences agissent sur tous les êtres ; puissent-elles ranimer la marquise, la rendre aux vœux d'un mari qui sans doute lui est attaché. Un naturel tendre et généreux, l'habitude et l'assurance d'être aimé, forment des liens plus forts que l'on ne pense. Mon ami, un triste égarement n'a pas rétréci mon cœur, ne m'a point fait concentrer en moi-même toute ma sensibilité ; j'ose le dire, je suis juste encore, j'aime à m'assurer que je ne désire point un événement... Mais pourquoi cette vaine apologie de mes sentiments ? je ne sais. Ma tête est foible encore, je crois. J'achèverai ma lettre ce soir.

Neuf heures du soir.

Madame de Thémines me quitte à l'instant ; elle est d'une colère épouvantable contre son mari ; elle pleure, elle crie, s'emporte ; elle ne lui pardonnera jamais, dit-elle, un défaut

de complaisance, dont à sa place je me plaindrois peut-être aussi. Thémines veut absolument que la jeune marquise accompagne sa mère à Bourbon, où elle va prendre les eaux : cette mère impatiente, dans la crainte de perdre des moments précieux pour sa santé, s'avise d'avancer son voyage, et part précisément le jour de la signature du contrat de madame de Martigues. Tout le monde s'est révolté contre cet arrangement ; on a pressé Thémines d'accorder une semaine à sa femme, de lui permettre d'assister au mariage de son amie, et qu'elle iroit ensuite retrouver sa belle-mère.

Thémines est froid, exact, rigide même; il n'a cédé ni aux pleurs de la marquise, ni aux prières de madame de Martigues. Malheureusement le comte de Piennes étoit présent, il n'a pris aucun parti dans cette contestation ; sa douceur naturelle la lui rendoit très-désagréable ; il se taisoit de crainte de ranimer la querelle en s'efforçant de l'apaiser. Son silence a fâché madame de Martigues, et la mauvaise humeur que lui donnoit Thémines, est fort injustement tombée sur le comte. Vous aviserez-vous, monsieur, de me donner des ordres, de me contraindre, de me traiter avec cette dureté ? éprouverai-je vos caprices ? lui a-t-elle demandé d'un ton fier et chagrin. Etonné de la question, interdit, troublé, il n'a pas répondu assez vite, assez bien; madame de Martigues s'est élancée hors du salon, a traversé l'appartement comme un trait, a volé de l'escalier à son carrosse, où elle s'est jetée sans regarder Piennes qui couroit après elle. Ce pauvre comte! Il est accouru ici; à sa prière, madame de Termes va souper chez madame de Martigues pour négocier un traité de paix. Adieu, mon ami, aimez-moi toujours.

XLIe LETTRE

J'ai passé deux jours à Neuilly chez ma sœur; il y avoit trop de monde. Rien ne me plaît, rien ne m'amuse, rien ne m'atta-

che; il me semble que le plaisir habite la solitude; j'aimerois un simple ermitage, situé au pied d'une montagne, à l'abri du tumulte et du bruit. Qu'y ferois-je? Ce que je fais au milieu de Paris, j'y rêverois.

Madame de Montalais est très-mal. On la croit sans espérance. Mon Dieu! comme le cœur me bat en écrivant ces mots, *sans espérance!* Eh! d'où vient? eh! pourquoi? La connois-je assez pour prendre un intérêt si vif à son tort? Hélas! elle est jeune, elle étoit heureuse; une grande fortune, une illustre naissance, un mari si aimable, si distingué par ses qualités personnelles, capable de tant d'égards, d'attention, de complaisance! elle l'adoroit: n'avoit-elle pas raison?... Ah qu'elle doit regretter la vie! Je la plains du fond du cœur... Mais laissons ce sujet, laissons-le bien vite, je ne veux pas, je ne dois pas m'en occuper à présent.

On signe ce soir à six heures l'acte qui va combler les longs, les ardents désirs du comte de Piennes. Je vous écris pendant que madame de Termes arrange ses pierreries et les miennes, elle est heureuse de pouvoir s'amuser de ce soin frivole.

Je vais donc me parer? paroître au milieu d'un cercle nombreux? Que cela me gêne et me fatigue! il est des moments où la négligence et la retraite conviendroient à la situation de notre âme... Quel spectacle s'apprête pour ce sensible Montalais! Ah! que fait-il à présent? Peut-être en ce moment son visage inondé de larmes... Je ne puis retenir les miennes: eh! comment me le peindrois-je affligé sans partager sa douleur... Mais qu'entends-je, quel bruit, c'est Saint-Maigrin, Comminges, Thémines. Que disent-ils?... Ah! juste ciel! cela se peut-il?

Quatre heures du soir.

Quelle confusion! quel désordre! puis-je le croire. La surprise et la colère me mettent hors de moi-même. Comment vous dire, vous exprimer... Madame de Martigues... On ne la trouve

point, on ne sait où elle est. L'imprudente! manquer à sa famille, à celle du comte de Piennes; tromper l'attente de tous ses amis, partir!... Oui, elle est partie ce matin à neuf heures, au grand trot de six chevaux, dans sa berline de campagne, une seule de ses femmes avec elle, et trois de ses gens courant devant sa voiture : où sa marche est dirigée? le ciel le sait. Je ne respire pas; cette bizarre fuite est une extravagance si grande, si choquante... jamais, jamais on ne l'oubliera... Ah! tout ce qu'on va dire! eh! comment la défendre?

Six heures.

Piennes me quitte à l'instant, M. de Termes l'emmène; il ne l'abandonnera pas dans cette intéressante occasion. Sa douleur est inexprimable, on ne peut le regarder sans mêler des larmes à celles qui coulent abondamment de ses yeux... Ah! madame de Martigues a-t-elle un cœur? a-t-elle une âme? Est-il possible d'affliger, d'offenser si sensiblement l'homme qu'on avait promis de rendre heureux? La cruelle! pénétrer de tristesse et d'amertume son amant, ses amis... On m'interrompt à chaque instant.

Huit heures.

Tout le monde envoie ici; tout le monde arrive ici; on accable madame de Termes de questions; on m'interroge, nous nous regardons tristement, nous n'osons lever les yeux sur les autres.

Vingt-deux personnes invitées à souper ce soir à l'hôtel de Martigues ont reçu ce matin un billet circulaire. Il les avertit simplement qu'une affaire importante et imprévue oblige la comtesse à se priver du plaisir de les recevoir aujourd'hui.

Madame de Thianges est furieuse; voilà toute une maison qui se trouve insultée par cet étrange procédé. On s'exhale en plaintes, on tient des discours fâcheux : que dire, que répondre?

Ah! si l'on peut négliger les bienséances, s'exposer sans crainte à de justes reproches, oublier le monde, dédaigner ses conjectures malignes, enfreindre les lois qu'impose la société, ne devroit-on pas être retenue par des égards plus naturels, par des liens plus intimes? Faut-il affliger ses amis, leur ôter les moyens de justifier leur attachement?... Un courrier, des lettres... c'est de madame de Martigues... c'est de madame de Thémines... Quoi! elles sont ensemble... et la vieille comtesse de Thémines a pu se prêter!...

Dix heures.

Je n'ai pas la force de copier ces lettres. Le chevalier de Termes veut bien en prendre la peine. Vous les aurez de sa main. L'inconséquente femme! Elle n'imagine pas le chagrin qu'elle cause. Piennes en mourra, je ne m'en consolerai point... Eh! M. de Montalais, que va-t-il penser? Elle lui avait tant promis... Oh! mon ami, quelle idée prendra-t-il de la compagne assidue d'une femme si légère, si inconsidérée, si étourdie! il me croira, peut-être... Adieu, j'ai le cœur serré... Et cette maussade madame du Lugei, quel triomphe pour elle.

LETTRE DE MADAME DE MARTIGUES A MADAME DE SANCERRE

« Vous voilà, madame de Termes et vous, comme deux folles, n'est-il pas vrai? Je vous vois les mains levées, l'air surpris, vous regardant et vous répétant l'une à l'autre : *Partie! mon Dieu! cela est-il possible? Partie! elle? madame de Martigues!* Eh bien! oui, je suis partie. Le beau sujet de se récrier! vous ne vous accoutumez à rien, tout vous étonne.

« J'ai des raisons; si je vous les dis, vous ne les trouverez pas bonnes; j'aime autant les taire: il faut laisser passer vos premiers mouvements. Je suis sûre que madame de Termes essuie en ce moment les grosses larmes de ce *pauvre comte*.... Sérieu-

sement, est-il bien triste? Je suis fâchée qu'il le soit, en toute autre occasion je partagerois sa douleur. Je suis bien éloignée d'être insensible à ses peines.... Il ne faut pas vous impatienter, il faut m'écouter et me croire.

« Si j'ai fui, c'est sa faute. Oui, madame, c'est la faute de M. de Piennes. Je l'estime, j'aime à le voir, je me plais à l'entendre, je lui connois d'heureuses qualités : il a ma confiance, il la mérite, mais il n'est pas sans défaut. Par exemple, cette rage de vouloir m'épouser est-elle excusable? combien de fois l'ai-je prié de renoncer à cette fantaisie! rien ne le persuade; le titre d'ami ne suffit point à ses *ardents désirs*, il s'obstine à *m'aimer*, à *m'adorer*, à vouloir être *mon mari*. Voyez si mon sort n'est pas fâcheux, bizarre! Peut-être n'est-il dans le monde qu'un seul homme constant, j'ai eu le malheur de le rencontrer.

« Ma chère madame de Termes, ne vous emportez point; ma belle, ma bien-aimée madame de Sancerre, ne prenez pas votre air grave : je vous le dis dans la sincérité de mon cœur, l'idée d'un mari me feroit fuir au bout de l'univers. C'est une créature si familière, si exigeante, si impérieuse! Comment me résoudre à donner à un homme le droit d'entrer chez moi comme chez lui? de rester là, de me gêner, de m'ennuyer, de me contrarier, de *prétendre*, de *vouloir*, enfin de m'imposer des lois? Je n'ai point oublié M. de Martigues, ses tons, sa hauteur, ses *il le faut, madame, je le désire, cela convient, je le veux, cela sera :* et cela étoit.

« Je préfère le comte de Piennes à tous les hommes du monde; je l'aime, oui, en vérité; mais l'espèce de sentiment qu'il m'inspire ne me donne pas la moindre envie d'être à lui, n'affoiblit point du tout la répugnance qui m'éloigne d'un lien assujettissant. Pourquoi donc aurois-je signé ce soir? dites, pourquoi? Pour ne pas causer un très-petit dérangement à ceux qui devoient souper chez moi, assister à cette maudite signature, dont la seule pensée m'a presque fait évanouir. Ah! j'aurois été de

belle humeur après! c'eût été un joli souper! bien amusant! trente à table, la radoterie des vieux parents, les plates allusions des jeunes, les tendres extases de l'heureux comte.... Fi! fi! de ma vie je ne veux présider à une pareille assemblée.

« Çà! quand vous aurez bien répété toutes vos lamentables exclamations, quand vous aurez bien crié, *elle est folle!* vous reviendrez tout doucement à dire : Cette folle est ma tendre, ma sincère, ma constante amie. Je parle à madame de Termes. Pour vous, ma charmante comtesse, le ciel vous doua d'un cœur paisible et indulgent. Adieu, mes compagnes chéries, je vous regrette déjà. Je vous écrirai souvent, vous m'occuperez sans cesse, je vous aimerai toujours. »

LETTRE DE MADAME DE THÉMINES A MADAME DE SANCERRE

« Je ne suis point complice de l'étonnante démarche de madame de Martigues. Je vous prie de le croire, madame, de vouloir bien en assurer le comte de Piennes, madame de Thianges, et surtout M. de Thémines ; j'ai été aussi surprise de voir madame de Martigues sur le chemin de Fontainebleau que vous avez dû l'être en apprenant son départ. Elle vient à Bourbon. Je ne lui aurois pas conseillé ce voyage, mais je ne saurois vous cacher le plaisir que je sens d'y aller avec elle. Ma belle-mère a commencé par la quereller, ensuite elle a ri. Une compagne si enjouée, si chère à mon cœur, va me rendre le séjour de Bourbon aussi agréable que je craignois de le trouver ennuyeux. Adieu, ne nous grondez point, pardonnez à la jolie fugitive, engagez madame de Termes à nous montrer la même indulgence. J'aime bien M. de Thémines, je l'aime de tout mon cœur ; mais.... mais je ne saurois désapprouver une femme libre en la voyant éviter un joug pesant. Le meilleur mari est.... est un mari. »

XLIIe LETTRE

DE MADAME DE SANCERRE

Le départ de madame de Martigues et le désespoir du comte de Piennes m'occupent bien désagréablement, je vous l'assure. Mon cœur est blessé de tout ce que j'entends dire. Madame de Termes et moi nous ne quittons pas madame de Thianges; sa tendre amitié la retient dans la chambre de son frère. Hier on le disoit accablé, je l'ai trouvé furieux. En m'apercevant, il jeta des cris douloureux; il n'écoute pas, il ne répond point, il pleure, il crie; quand il parle, il erre, il extravague. Son état est violent, il me touche, il m'inquiète, il m'afflige en vérité. Pendant qu'il se désole, madame de Martigues s'amuse à Bourbon, Thémines vient de m'envoyer une lettre d'elle. Il l'a lue avec humeur, son billet me le prouve. Puisque vous désirez de connoître *toutes ses raisons*, lisez la copie de cette lettre.

LETTRE DE MADAME DE MARTIGUES AU MARQUIS DE THÉMINES

« Il ne faut pas soupçonner madame de Thémines d'une secrète intelligence avec la *coupable :* il ne faut pas bouder, monsieur, encore moins faire de durs reproches. Avec toute la raison, toute l'équité dont vous vous vantez, vous êtes souvent très-injuste : vous avez de l'humeur, des volontés, et beaucoup d'obstination. Si le comte de Piennes se plaint de moi, il a tort. C'est de vous qu'il devroit se plaindre, de vous seul, mon cher marquis. En exilant votre douce, votre soumise compagne, en lui parlant d'un ton absolu, en résistant à ses prières, à ses larmes, vous m'éclairâtes sur le danger où je m'exposois : vous me rappelâtes à moi-même : je frémis en songeant que dans peu

de jours M. de Piennes auroit le pouvoir d'exciter mes pleurs et de les voir couler sans émotion. Je vous suis tout à fait obligée d'avoir été si inflexible, si maussade, si haut, si insupportable : je vous en aime mieux, et vous devez compter sur ma reconnoissance.

« On tient à Paris de bien mauvais propos, n'est-ce pas ? Dites à Saint-Maigrin de m'écrire des nouvelles, et de commencer par les caquets dont je suis l'objet. La sage madame du Lugei, la sentencieuse madame de Thoré, l'imbécile maréchale... Oh ! les vieilles bégueules ! elles doivent bien m'aimer ! Comme ma petite histoire va les faire courir, se chercher, causer, mentir, tracasser ! Qu'elle va ranimer, égayer l'insipide cercle ! Que de commentaires ! Qu'elles diront de platitudes ! Comme j'en rirai !

« A propos, consolez le comte de Piennes ; assurez-le de mon estime, de ma plus tendre amitié. Dans ses premiers mouvements, il vous enverra promener, il n'écoutera rien. Savez-vous qu'il est déraisonnable, et même ingrat ? oui, ingrat. Eh ! je vous prie, si le soin de son bonheur ne m'intéressoit pas, pourquoi depuis deux ans refuserois-je de l'épouser ? Craindrois-je de le voir malheureux, ce pauvre comte ? il se chagrine, il pleure, dit-on : s'il étoit mon mari, il se désespéreroit peut-être. Eh ! mon Dieu, je fais tout pour le mieux, croyez-m'en. Adieu. Ne vous avisez pas de quereller madame de Thémines, elle ignoroit mon dessein, je vous le proteste. Si vous en doutez un instant, je me brouille pour toujours avec vous. »

DE MADAME DE SANCERRE

Quel style ! que de légèreté ! Elle ne songe pas combien de cœurs sensibles sont intéressés à sa conduite : jamais la gaieté ne fut plus déplacée... On vient de la part de madame de Comminges... Un billet d'elle, un de son mari... Hélas ! ils m'appren-

nent... Madame de Montalais... Quelle nouvelle ! Mon ami, madame de Montalais est morte. Oui, cette nuit, à trois heures, dans les bras de son mari, la tête penchée sur lui, le comblant des plus tendres bénédictions, et lui faisant de tristes, de déchirants adieux. Ma main se refuse à vous tracer les expressions de Comminges... Que je suis touchée !

Oh ! cet humain, ce sensible, ce généreux Montalais ! recevoir les derniers soupirs, entendre les derniers accents... De quelle amertume son cœur doit être pénétré ! Comminges étoit avec lui, il attendoit ce moment fatal pour l'enlever de cette maison ; il le mène au Plessis ; madame de Comminges part, elle va trouver son mari et consoler son aimable parent : les droits du sang l'autorisent à prendre ce soin, triste mais doux. Pourquoi l'amitié n'ose-t-elle ce que l'alliance la plus éloignée rend honnête et naturel. Ah ! que ne suis-je parente du marquis, que ne suis-je sa sœur ! Je pourrois le voir, lui parler, partager ses peines, mêler mes larmes avec les siennes. J'ai mille fois souhaité qu'il fût mon frère; vous ne le croirez pas peut-être ? eh bien ! rien n'est plus vrai : que je me serois trouvée heureuse de pouvoir lui dire, sans rougir de cet aveu : *Vous m'êtes cher, je vous aime !*

Frappée de cette mort, attendrie, je pleure... Un sentiment vif s'élève dans mon âme; je ne le connois pas, je ne puis le définir. Jamais je n'éprouvai... Mon cher comte : eh ! d'où vient, d'où vient que je pleure ? Dites-moi donc pourquoi je ne puis retenir mes larmes? elles sont abondantes, mais elles ne sont point amères, je sens une sorte de douceur à les répandre. Peut-être la tristesse qu'excite en nous la compassion est-elle sans trouble, sans agitation ; elle ne nous emporte point loin de nous-mêmes, au contraire elle nous ramène... Que veux-je dire? je ne sais. Adieu, je voudrois vous parler... mais... Je ne puis plus écrire.

XLIIIe LETTRE

Je pars dans un instant pour Bourbon. M. de Termes y vient avec moi, nous marcherons sans nous arrêter. Le pauvre comte de Piennes est en danger, il a la fièvre, un transport terrible ; il refuse tous les secours, il brusque, il chasse tout ce qui l'approche. Sa sœur est désespérée : il nomme sans cesse madame de Martigues, il croit la voir, lui parler; il lui fait de doux reproches, il lui demande pardon de l'avoir forcée à s'éloigner de lui, il la conjure d'oublier son amour, il promet de ne jamais l'en importuner : ensuite il s'exhale en plaintes amères, il veut courir après elle, la ramener, l'épouser ou se poignarder à ses yeux. Quatre de ses gens ont peine à le retenir dans son lit.

Son état me perce le cœur : il peut mourir. Eh! grand Dieu! si le plus triste événement suivoit son imprudente fuite, quelle douleur, quels remords empoisonneroient les jours de madame de Martigues ! la bonté de son cœur m'est connue, elle est étourdie, mais elle n'est pas cruelle ; je vais la chercher. Un exprès, des lettres ne lui persuaderoient point de revenir : toute autre auroit moins de crédit sur son esprit. Je dois cette démarche à l'amitié... Mais on m'avertit, Termes est prêt, il faut vous laisser. Adieu.

XLIVe LETTRE

J'arrivai hier assez tard ; en rentrant chez moi, j'y trouvai un billet de M. de Montalais : c'étoit la réponse à une politesse d'usage, je n'en devois pas douter ; cependant ces caractères connus, mon nom écrit de sa main, me causoient une émotion si grande, qu'à peine mes doigts tremblants pouvoient briser le cachet. Lisez la copie de ce billet :

LE MARQUIS DE MONTALAIS A MADAME DE SANCERRE

« La part que vous daignez prendre à mon affliction, madame, est bien capable d'en adoucir l'amertume. Quelle consolation pour moi de recevoir des marques de votre souvenir, de vos bontés! Quoi! vous me plaignez! Vous, madame! ah! conservez cette généreuse compassion, depuis longtemps je mérite de vous en inspirer. Me sera-t il permis un jour... Oserai-je, madame... Non, mon cœur n'ose encore exprimer que les sentiments de la reconnoissance et du respect. »

Oui, sans doute, il lui sera permis d'exprimer tous les sentiments de son âme : avec quel plaisir j'en entendrai l'aveu! N'est-il pas digne de toute ma tendresse? Sûr d'être écouté, ah! qu'il parle, et mon cœur et ma main seront le prix de sa constante affection. Non, mon ami, non, je ne lui ferai point acheter par de tristes incertitudes le bien que je lui destine. Je méprise les petits détours de l'amour-propre, je hais la femme capable d'affliger ce qu'elle aime, quand l'honneur ne lui défend pas d'être sincère et de le rendre heureux. Je puis dire à M. de Montalais, *je mets mon bonheur à combler le vôtre*. Mais parlera-t-il? Osera-t-il parler? Il me croit si *fière*, *si indifférente*... Eh! quelle crainte? pourquoi m'y livrer? Quelle pente naturelle ai-je à m'inquiéter?

Je suis bien fatiguée de mon voyage; j'ai ramené madame de Martigues. Surprise de me voir, frappée du sujet de mon arrivée, touchée de mes reproches, elle n'a pas hésité à me suivre. Son impatience sur la route, son abattement, ses craintes en entrant dans Paris, ont assez prouvé qu'elle n'avoit eu dessein de chagriner ni ses amis, ni son amant. Sa présence, ses larmes, de consolantes promesses ont produit l'effet que nous en attendions. Le plaisir de la revoir a rendu le comte de Piennes à lui-même;

il ne veut plus mourir, il reçoit avidement les secours qu'il refusoit; sa fièvre est considérablement diminuée, l'espérance le ranime, et dans peu de jours il sera convalescent. Adieu; je vais chercher un repos dont j'ai besoin. Madame de Comminges m'écrit que le marquis de Montalais est très-triste, très-solitaire. Il forme, dit-elle, des *projets bizarres*. Qu'entend-elle par cette expression? Adieu.

XLVe LETTRE

Je ne puis souffrir dans un homme raisonnable une injuste prévention. Vous avez une très-fausse idée des sentiments de madame de Martigues; elle aime le comte de Piennes, elle craint réellement de le rendre malheureux en se donnant à lui. Il m'aime depuis si longtemps, me disoit-elle hier, il m'a tant désirée, il a pris une si grande habitude de chercher à me plaire, de s'occuper des moyens de vaincre ma résistance; son imagination lui exagère si fort les charmes de son triomphe, que cet amour si tendre, si passionné, aura peut-être le destin de ces souhaits vifs et ardents, dont l'accomplissement paroît toujours au-dessous de l'idée qu'on s'en formoit. Eh! comment remplir le vide que laissera dans son âme la perte de tant d'aimables illusions? Il cessera de m'aimer; accoutumée à régner sur son cœur, supporterai-je son indifférence? Je le haïrai, s'il ose me la montrer. Nous serons à plaindre tous deux, l'ennui le dévorera, le dépit et la vanité me rendront une furie. Voilà le sort que nos amis désirent pour nous. Allons, vous serez tous contents, je me marierai, mais vous verrez si vous ne vous repentirez point de vos pressantes sollicitations.

Mais laissons madame de Martigues, parlons de moi, mon cher comte, je vais bien vous étonner. Je m'amuse, devinez à quoi? à entretenir mon homme d'affaires. Ces papiers si en-

nuyeux, qu'on ne pouvoit m'engager à lire avant de les signer, sont rassemblés autour de moi; je me plais à calculer mes revenus; ils sont augmentés par les soins et l'habileté de l'honnête Raymond, et je vous remercie de me l'avoir donné. En traitant mes fermiers avec douceur, en relâchant beaucoup de mes droits, je jouis actuellement de deux cent dix mille livres de rente. Oh! que je deviens intéressée! On ne connoît le prix des richesses qu'en désirant de les répandre, de les partager, d'en faire la possession d'un autre. Pour la première fois de ma vie, je me suis dit avec complaisance, avec délices même : Ma fortune est considérable, elle est indépendante, je puis en disposer.

M. de Montalais doit bientôt revenir à Paris; il est bien étonnant que madame de Martigues ne me parle point de lui. Ils s'écrivent pourtant, je le sais. Elle m'en entretenoit dans un temps où le silence eût été plus convenable. A présent qui la retient?... Mais la maladie du comte de Piennes l'occupe, cela est bien naturel. Mon Dieu, que je suis émue en pensant à ce retour du marquis! Quoi! je le reverrai? il me parlera? lui! Eh! que me dira-t-il? Adieu. Vous me négligez trop, deux courriers sans vos lettres.

XLVIe LETTRE

Que je vous parle de moi, mon cher comte? Est-ce que je vous parle des autres? il est des temps où toutes nos idées sont concentrées en nous-mêmes, où nous n'apercevons dans l'univers que nous, nos désirs, leur objet! Une douce espérance calmoient les agitations de mon cœur, d'agréables projets m'occupoient; à présent je suis inquiète. Madame de Comminges m'écrit, je ne sais ce qu'elle veut me faire entendre, je ne comprends rien à sa lettre, précisément rien, et pourtant elle me trouble, cette lettre, elle m'agite; M. de Montalais est, dit-elle,

toujours accablé, toujours rêveur et triste; toujours *attaché à la singularité d'un parti qu'on le blâmeroit fort de prendre.* Elle penseroit qu'il regrette la fortune dont la mort de sa femme le prive, *si les propositions du comte de Roye* n'éloignoient absolument cette idée.

Que veut dire madame de Comminges? l'héritier de la marquise fait des propositions... Eh! de quelle espèce sont-elles? Le comte de Roye a une nièce très-jeune, elle est encore au couvent... Voudroit-il... Serait-ce... Elle a hérité de la maréchale de Roye; on la dit charmante... Eh! mon Dieu! madame de Comminges devroit bien s'expliquer ou se taire!

Comme un instant change la situation de notre âme! que les biens de la vie sont dépendants de l'imagination! Eh! pourquoi la mienne se fixoit-elle hier sur de si riantes idées? d'où s'élevoient ces mouvements flatteurs, agréables? comment la lettre de madame de Comminges dissipe-t-elle la douce illusion qui commençoit à séduire mon cœur, à le charmer? Je m'applaudissois d'être libre, d'être riche; n'ai-je pas encore ces avantages? me les a-t-on ravis? Ah! qu'est-ce donc que je regrette?

Je n'ai jamais pu souffrir le comte de Roye. N'êtes-vous pas comme moi? Je hais ces naturels actifs, ces personnages empressés, officieux, dont le zèle importun est moins une preuve d'attachement que l'effet de leur humeur inquiète, du besoin qu'ils sentent de s'occuper; leur amitié est sans cesse en mouvement, veut toujours paroître, toujours servir; elle gêne, elle embarrasse; souvent elle nuit: que de gens prennent le plaisir de s'intriguer pour la chaleur d'un tendre intérêt! Mon cher comte, cette espèce d'*amis* fit naître l'ingratitude, et mérita de l'éprouver.

Je reçois une de vos lettres; vous me félicitez. Hélas! de quoi? Je suis aimée, dites-vous? Je ne m'en flatte plus. J'ai cru l'être dans un temps où cette idée remplissoit mon âme de crainte, elle y répandroit à présent une satisfaction inexprimable; eh

bien! elle s'envole, elle s'efface; plus de certitude, j'ose à peine désirer des éclaircissements.

Les propositions du comte de Roye, la longue absence du marquis, sa profonde tristesse, le silence de madame de Martigues, tout m'alarme, tout m'afflige, et vous ne revenez pas? Et de nouvelles affaires éloignent encore votre retour? En me le disant, vous redoublez mes chagrins. Adieu.

XLVIIe LETTRE

Il ne falloit pas rire de mes craintes, badiner sur les *pressentiments des cœurs sensibles*. Mes conjectures étoient trop vraies. Mon sort est décidé, oui, mon cher comte; il l'est absolument. Je suis née malheureuse, je le serai toujours.

Le comte de Roye, l'empressé comte de Roye, offre sa nièce à M. de Montalais, avec la propriété des biens de sa première femme, et toute la fortune de la jeune héritière ; le procédé du comte est fort désintéressé, fort noble, on l'admire, on le vante. Il semble que sa niéce soit la seule personne capable de réparer les pertes du marquis. On se récrie sur cette *généreuse amitié*, Comminges en est tout rempli, il en fatigue madame de Thianges dans une longue et ennuyeuse lettre. Il regarde l'*offre* comme *acceptée*, dit-il : et sans doute elle l'est. Quelle raison porteroit à la rejeter? Et puis Comminges en parleroit-il? Annonce-t-on une affaire de cette espèce quand elle n'est pas sûre? Un mariage dont on confie le projet est un mariage arrêté.

Ah ! qu'ai-je fait, mon cher comte, qu'ai-je fait! A quel fatal penchant mon cœur s'est-il abandonné! M. de Montalais étoit engagé : imprudente! je l'aimois, je pleurois ; il est libre, et je pleure encore? de nouveaux liens vont m'enlever l'espoir d'être à lui, et je l'aime encore... Ah ! que ne l'ai-je évité, que ne l'ai-

je fui, quels vains égards m'ont retenue! Mais soupçonnois-je mon cœur de tant de foiblesse?

Avant de voir cet homme dangereux, je me croyois sûre de conserver mon indifférence. Ceux qui me montroient le désir d'en triompher me paroissoient des ennemis connus dont il étoit facile de déconcerter les projets; je m'armois contre eux de cette défiance née du malheur de mon premier engagement; une triste expérience me défendoit du charme attaché à cette passion délicieuse et cruelle: sensible à la seule amitié, je jouissois de la certitude d'en inspirer, de la douceur d'en ressentir, mes jours tranquilles et heureux s'écouloient dans un calme paisible; celui qui finissoit me laissoit l'espérance de goûter le lendemain les plaisirs dont je m'étois amusée la veille. Ah! quelle différence de ce temps à des moments marqués par le trouble, par l'agitation! on ne m'attaquoit point, je n'ai pas craint un amant caché sous les traits d'un ami, j'ai lu trop tard dans mon cœur.

Un *amant caché :* et sur quoi lui donner ce titre? Madame de Martigues s'est trompée, il ne m'aime pas... Ah! je voudrois être seule dans l'univers, ne voir personne, n'intéresser personne! tout me blesse, tout m'importune; des regards curieux semblent chercher à pénétrer le douloureux secret de mon âme... Je veux partir pour la plus éloignée de mes terres, j'y veux vivre ignorée; je veux renoncer à ce monde où l'on s'égare trop aisément, où sous la forme attrayante du plaisir, le regret et l'amertume se cachent sans cesse. Mon ami, ne me détournez point de cette résolution... Eh! mon Dieu! faut-il que nous soyons séparés? Vos tendres consolations me seroient si nécessaires! Adieu, plaignez-moi, plaignez-moi, je vous en prie.

XLVIIIe LETTRE

Ah ! partagez ma joie, la plus douce espérance renaît dans mon cœur. Vous avez raison, mon cher comte, je suis aimée, je n'en puis plus douter, je n'en veux plus douter ! Aimable, généreux Montalais ! il la refuse, oui, il refuse mademoiselle de Roye. Sa jeunesse, sa fortune, rien ne porte atteinte aux *tendres sentiments qu'une autre lui inspire*. Une *autre :* ah ! mon Dieu, si ce n'étoit pas moi !

Madame de Thianges me quitte à l'instant, elle m'a montré une lettre de Comminges. Je l'ai lue dix fois, je ne me lassois point de la relire. *Une passion ardente et secrète remplit*, dit-il, *le cœur du marquis. Il l'avoue, sans en nommer l'objet ; refuser une femme de seize ans, noble, riche et jolie, c'est faire un grand sacrifice. Une seule personne me paroît digne de M. de Montalais. Des ressemblances frappantes dans les caractères doivent naturellement rapprocher les cœurs... Je souhaite de ne me pas tromper, mais je n'ose m'expliquer davantage. Montrez, je vous prie, ma lettre à madame de Sancerre. Sa pénétration me seroit utile. Demandez-lui si elle veut bien m'aider à deviner cette personne si* SECRÈTEMENT, SI VÉRITABLEMENT AIMÉE.

Je ne saurois vous exprimer combien mon nom m'a causé de surprise. J'ai senti mon visage brûlant, le cœur me battoit avec violence ; je n'osois lever les yeux, je craignois les questions de madame de Thianges ; mais, plus occupée des intérêts de son frère qu'attentive à mes mouvements, elle m'a demandé si Comminges ne vouloit pas parler de madame de Martigues. Je l'ai assurée que je ne le croyois point. Sa curiosité ne s'est pas étendue plus loin.

Le marquis doit aller en Languedoc avec le comte de Roye, leurs affaires sont presque terminées. Avant son départ il

viendra à Paris ; après une si longue absence, une si dure privation, qu'il me sera doux de le revoir, de lire dans ses regards, moins timides, moins contraints, cette *passion qui remplit tout son cœur !* Quoi ! il me parlera ? j'entendrai le son de cette voix chérie; il me dira : *Je vous aime;* je l'écouterai sans rougir; il me sera permis de lever sur lui des yeux attendris et satisfaits ? Je pourrai le dédommager en partie du sacrifice généreux qu'il vient de me faire... Bon Dieu ! que l'espérance dissipe rapidement les nuages sombres que forme la crainte ! Comme le désir trace promptement de riantes images... Ah ! ne les effaçons pas ; jouissons au moins de ces délicieuses illusions; laissons-les charmer nos sens, elles nous trompent, peut-être ; eh ! qu'importe, si elles nous donnent un plaisir réel ?

Mon ami, j'ai besoin de toute votre indulgence : je raisonne bien mal, n'est-ce pas ? Vous écrire dans les moments où je ne suis point à moi-même, c'est vous donner une preuve bien décidée de ma confiance. Adieu.

XLIXe LETTRE

Tout est changé, tout est perdu. Mon espoir est anéanti, mes projets de bonheur se sont évanouis, il ne me reste que la honte d'en avoir formé, et le regret trop sensible de m'être livrée à ma folle passion.

Madame de Comminges vint hier du Plessis, où elle retourne demain ; elle arriva chez moi. Cet empressement de me voir éleva dans mon esprit mille idées flatteuses ; je me rappelai la lettre de Comminges ; sa femme quittoit le marquis, elle alloit me parler de lui... Ah ! comme la pensée vole et s'égare ! Je désirois, je craignois une intéressante explication ; mon attente a été bien cruellement trompée... Mon ami, le croiriez-vous ? M. de Montalais ne tient à personne ici ; il veut se retirer du

service, s'éloigner de la cour, aller dans sa terre, s'y renfermer, y vivre seul... Ah! l'ingrat! sait-il qu'il a des amis?

On s'est bien mépris au caractère de cet homme trop vanté. Il n'a point la supériorité qu'on lui supposoit. Où est donc cette *grandeur d'âme*, où sont ces *principes si nobles*, cette inaltérable fermeté?.... Quoi! se sentir humilié de la diminution de sa fortune? Rougir de reparoître avec moins d'éclat, regretter ce vain faste qu'il sembloit dédaigner... Mais mademoiselle de Roye lui rendoit ces avantages, ajoutoit de nouvelles possessions... Il la *refuse*, il la *sacrifie*, et à qui? Il aime, dit Comminges. Il estime bien peu l'objet de sa tendresse, s'il ne veut pas lui devoir... Je n'y comprends rien. Il refuse mademoiselle de Roye, et va vivre à Montalais. Lui, partir, nous laisser, nous quitter pour jamais!... Que vouloit dire Comminges? De quelle *passion*, de quel *sacrifice* parloit-il? Pourquoi me nommer?... Et la pénétrante, la prévoyante madame de Martigues, si bien instruite, si sûre des sentiments de son *sensible ami*, où prenoit-elle ses idées? Comment osoit-elle me dire, me répéter : *Il vous aime*, *il vous adore*, *il est malheureux*. Quelle preuve en avoit-elle?... Et moi, mon cher comte, et moi! ai-je pu m'alarmer si longtemps d'un amour que je n'inspirois point! et d'où vient prendre pour un tendre sentiment les simples marques de son estime? Séduite par ma propre foiblesse... Je me hais. Toutes mes réflexions m'affligent et m'humilient. De qui me plaindre? hélas! mes seuls désirs m'ont trompée.

Mais qui répandoit dans les yeux de M. de Montalais cette langueur touchante, expressive? Pourquoi ne me parla-t-il jamais qu'avec trouble, avec émotion? D'où vient sembloit-il me craindre? Comminges ne parle point au hasard, *il aime*, dit-il : Eh! qui donc aime-t-il? Lui *aider à deviner cette personne*, moi! Serois-je liée avec cette femme? aurois-je le malheur d'être son amie?... Mais s'il aimoit, s'éloigneroit-il?

Vous le voyez, mon cher comte, je suis destinée à ne con-

noître le plus doux des sentiments que par des peines amères. Je dois me soumettre à ce sort bizarre. Heureuse au moins d'avoir su cacher à tous les yeux mon indiscrète tendresse. Un ingrat ne triomphera point de mes larmes, de mes regrets ; il ignorera qu'il me fut cher, qu'il me l'est encore, qu'il me le sera toujours, oui, toujours! Je veux le pleurer, je ne veux pas l'oublier. Adieu. N'aigrissez pas mes chagrins par vos représentations. La raison contrarie le cœur et ne le persuade pas.

L^e LETTRE

Votre remarque est juste, mon cher comte, ma position change à chaque instant. On diroit qu'un génie actif et malin se plaît à troubler mon âme, à la calmer et à l'agiter encore ; mon cœur est sans cesse ému par la crainte ou par l'espérance ; la douleur et le plaisir s'y introduisent tour à tour, et quelquefois s'y font sentir ensemble.

Madame de Martigues, madame de Thianges et le comte de Piennes ont été au Plessis. C'est en revenant de ce petit voyage, qu'il a plu à madame de Martigues de rompre enfin l'étonnant silence qu'elle gardoit depuis la mort de la marquise. Elle l'a rompu précisément pour me quereller avec toute la vivacité dont vous la connoissez capable.

Ses reproches et sa colère m'ont paru très-injustes. En prévenant madame de Comminges et M. de Montalais sur leur visite, mes deux amies pensoient que je les accompagnerois au Plessis ; le comte de Piennes m'y avoit annoncée : vous savez si je devois me permettre une pareille démarche? Madame de Martigues s'est absolument fâchée de mon refus, elle est revenue toute boudeuse, toute chagrine : M. de Montalais partira, dit-elle, il veut *fuir madame de Sancerre*, il la connoît *indifférente*, *insensible*, *fière* ; la raison le détermine à combattre, à s'efforcer

de vaincre son penchant, pour ne plus rencontrer l'objet d'une *tendresse inutile*, d'une *passion destinée* à n'être jamais *partagée*, à n'être jamais heureuse.

Qu'elle est maladroite, madame de Martigues! il veut s'éloigner, et c'est moi qu'elle gronde! Quoi! ne peut-elle l'arrêter, lui donner l'espérance, l'engager à ne pas nous quitter, sans s'être assuré ?.... Quoi! mon ami, le marquis de Montalais me croit *insensible?* Celui qui m'a fait répandre tant de larmes me croit *fière*, *inflexible!* un sort bizarre me condamne à n'être jamais connue.

Je voulois ouvrir mon cœur à ma pétulante amie, mais quelqu'un est entré. Je suis aimée; c'est une douce, une consolante certitude; mais quelle barrière me sépare encore du marquis! Est-ce à moi de la franchir? puis-je faire un pas? Triste condition des femmes?... Est-ce que madame de Martigues ne me devinera pas? Combien j'ai craint la pénétration de M. de Montalais! que de soins j'ai pris pour lui cacher la tendre impression.... A présent je voudrois.... Je ne sais ce que je voudrois. Encore si vous étiez ici! Eh! mon Dieu! que deviendrai-je, s'il part? si je le perds?... Ah! je le perdrai! Je suis si malheureuse.... Adieu. Je ne sais plus ce que j'écris.

LIe LETTRE

Oh! que mes sens sont agités! M. de Montalais est à Paris, il arriva hier très-tard chez le comte de Piennes, madame de Martigues me l'écrit. Son billet contient uniquement cette nouvelle. En vérité, madame de Martigues devient insupportable.

Il est ici; lui! Chaque heure, chaque instant peut l'offrir à ma vue; ne me cherchera-t-il point, aura-t-il la bizarrerie de me fuir? Assurément il ne peut se dispenser de me voir, la bienséance ne lui permet pas.... Mon cher comte, comme le

cœur me bat! Le moindre bruit me cause une palpitation violente.... Eh! d'où vient, eh! pourquoi cette étrange émotion? J'ai tant désiré le retour de cet homme aimable, je me suis fait une image si délicieuse du premier instant où mes yeux se fixeroient sur les siens; à présent je crains.... Hélas! s'il venoit me dire un éternel adieu, si ce moment souhaité devenoit le plus cruel de ma vie... Qu'entends-je? une voiture entre, elle est noire.... c'est... c'est lui.... Je ne respire pas. Me voilà comme une folle...

Neuf heures du soir.

Vous me croyez pénétrée de la plus douce joie, ou livrée à la plus profonde tristesse, n'est-ce pas? Point du tout, je suis, quoi? je ne saurois l'exprimer.

Que penser de cette conduite. Passionné dans ses lettres, froid dans ses discours, le marquis.... il ne m'aime pas, il ne m'aime plus. L'honnêteté de son cœur l'a forcé longtemps à combattre son penchant; il en a triomphé, sans doute; les hommes ont un heureux naturel, ils conservent rarement un désir qu'ils ne peuvent satisfaire: et puis mon *indifférence*, ma *fierté*.... Je voudrois ne plus l'aimer, je voudrois ne l'avoir point vu.

Que je l'ai trouvé différent de lui-même! Sérieux, embarrassé, ses regards erroient sur toute ma personne, il sembloit éviter de rencontrer les miens. D'obligeantes questions n'ont point ouvert son cœur à la confiance; si madame de Termes ne fût entrée, un morne silence alloit succéder au plus languissant entretien. Je soupe ce soir avec lui chez madame de Thianges; est-ce que je ne pourrois pas m'en dispenser? Mais qu'imaginer! quel prétexte... Toutes mes dispositions sont changées. Je ne désire rien; mes sentiments amortis, presque éteints... Oh! que j'ai d'humeur! Madame de Termes est là, elle lit, elle m'attend,

je la mène... Si je m'en croyois, une migraine, des vapeurs.... Allons, je ne m'en croirai point.... Je sors, adieu.

LIIe LETTRE

M. de Montalais est incompréhensible. Je vous l'ai souvent dit, on ne le connoît pas. Il est renfermé, il se plaît à tenir ses amis dans l'incertitude, personne ne sait rien encore de ses desseins, il ne parle point du parti qu'il veut prendre ; cet homme est insupportable, je ne l'aime plus, je le hais, je crois ; et madame de Martigues, toute réservée, toute mystérieuse, qui s'avise d'être *prudente*, de ne se *mêler des affaires de personne*, elle m'impatiente aussi.

Me chercher avec empressement, me voir tous les jours, et se taire ! et ne me rien dire ! non, il ne me dit rien du tout. Que prétend-t-il ? Est-ce à moi d'amener une explication entre nous ! Ah ! qu'il parte, qu'il demeure, sa conduite, ses projets, lui-même, tout va me devenir bien indifférent.

Se taire, se taire obstinément ! Quelle peut être la raison de son silence ? pourquoi contraint-il son cœur ? Oui, il le contraint. Toutes ses actions décèlent une vive inquiétude. Mon ami, son âme est agitée : il me regarde, il soupire, ses lèvres s'entr'ouvrent, il hésite, il est prêt à parler ; tout à coup il fait un grand mouvement, s'éloigne de moi, et quand il s'en rapproche, c'est avec l'air d'avoir remporté une victoire sur lui-même, ou d'être échappé à un danger éminent.

Concevez-vous !... Ah ! quelle triste pensée s'élève dans mon esprit. Il me craint, peut-être ! un récit infidèle l'aura prévenu contre mon caractère ; on a cru M. de Sancerre si malheureux ! sans doute le marquis redoute une femme... On entre : bon Dieu ! c'est lui.

Huit heures du soir.

Si émue, si attendrie, si charmée!... pourrai-je écrire? Oui, je veux me hâter de faire passer dans l'âme de mon sincère ami une partie de la joie dont la mienne est remplie.

Enfin il a parlé.... Ah! si l'amour cause des peines, de quelles délicieuses sensations il est la source! Mon cher comte, partagez mon bonheur. Le marquis de Montalais m'aime, m'adore, il me l'a dit, répété, et je le crois, j'en suis sûre.... Est-il vrai qu'il me l'a dit? Je ne sais, mon trouble étoit si grand.... Le voir à mes pieds, sentir mes mains doucement pressées entre les siennes; lire dans ses yeux animés tous les sentiments que sa bouche osoit à peine exprimer : ses soupirs, un silence éloquent, des larmes.... Ah! quel moment! Mon ami, j'ai pleuré; il a passé un bras autour de moi, ma tête s'est penchée sur mon sein, j'ai parlé, j'ignore ce que j'ai dit. Sa reconnoissance, ses transports m'ont appris que le secret de mon cœur venoit de m'échapper. Ah! je ne veux plus cacher combien je suis sensible; j'ai trop souffert d'une si pénible contrainte. Je me plais à dire, à répéter : J'aime M. de Montalais, je vais être sa compagne, son heureuse compagne!

Eh! bon Dieu, le mouvement dont je suis agitée a-t-il pu me causer de la tristesse? J'étois aimée, et je m'affligeois! avec quelle rapidité un instant efface le souvenir des chagrins les plus vifs, les plus récents! il me semble que jamais la douleur et l'idée de M. de Montalais ne se sont offertes ensemble à mon imagination.

Par un discours que je l'ai prié d'interrompre, de ne jamais recommencer, j'ai compris la raison de son silence. Ma fortune éloignoit l'aveu de son amour. Il ne doit pas craindre d'élever des soupçons sur les motifs de sa recherche. On connoît la noblesse de son âme. Je vais donc m'unir à ce que j'aime, combler tous les vœux d'un cœur tendre, sensible, généreux, constant!

O mon ami, quelle riante perspective s'ouvre devant moi ! Vous allez bien me répéter : *Je le disois, j'avois raison, il falloit me croire.* Eh bien ! je vous crois. Adieu.

LIIIe LETTRE

Des détails ! Vous me demandez des détails, mon cher comte ? Si je cédois à vos désirs, je vous paroîtrois insensée : mon âme est dans cette douce ivresse qu'il est impossible de répandre au dehors. Et puis je vous ai longtemps ennuyé de mes chagrins, vous fatiguerai-je à présent de ma joie ? On parle aisément de ses peines ; la douleur est un sentiment uniforme ; mais qui peut peindre le plaisir ? ses traits rapides et légers laissent-ils des traces ? On le sent ce plaisir, il passe, se renouvelle, échappe à la réflexion : vouloir l'examiner, c'est le perdre un moment, le diminuer peut-être, trop souvent c'est l'anéantir.

Mon mariage est arrêté pour la fin du mois. Il se fera sans éclat, la décence l'exige. Une dispute d'intérêt pensa le rompre hier. M. de Montalais vouloit obstinément me laisser l'entière jouissance de ma fortune et la liberté d'en disposer. Il en refusoit la propriété. De quelle douce satisfaction il m'eût privée, moi, qui n'eus jamais consenti à lui donner ma main sans l'heureux avantage de cette fortune qui répare ses pertes. Le comte de Piennes s'est rendu l'arbitre de ce différend ; M. de Termes et lui feront dresser les articles suivant mes intentions. Je veux que M. de Montalais soit riche, je veux qu'il soit indépendant. Si le ciel le prive un jour de la femme élue par son cœur, ses regrets seront tous pour elle... Mais quelle sombre idée ! Madame de Martigues arrive à propos, elle va m'en distraire.

DE MADAME DE MARTIGUES

Et vous demander si vous n'admirez pas ses talents pour la négociation? Oh ! que j'ai eu de peine !... Madame de Sancerre et M. de Montalais m'ont fort impatientée : cent fois j'ai pensé laisser tout là. Tant de réserve d'un côté, tant de respect et de timidité de l'autre ; des amants plus graves, plus tristes, plus maussades ! ils n'osoient se regarder, se parler... et, s'il vous plaît, c'est qu'ils s'aimoient à la folie. Je les unis, je les rends heureux, les voilà charmés ! Pour reconnoître mes soins, mon amitié, deux ingrats m'entraînent à ma perte. Ils m'ont fait signer, par surprise, je crois, ce maudit contrat... Allons, le sort en est jeté, j'accompagnerai madame de Sancerre à l'autel. Cela vous étonne, moi aussi; mais cela est. Le comte de Piennes a l'esprit dérangé, il veut se *marier* ou *mourir*. Oh ! il ne mourra pas, il se mariera, je le dis, je le jure, l'arrêt est irrévocable... Pauvre Piennes ! il va faire une grande perte, j'étois son amie, je serai sa femme, quelle différence ! Il excite une tendre pitié dans mon cœur, je ne l'envisage point comme mon mari sans me livrer à la compassion. Au fond, je n'ai point à me reprocher de lui avoir conseillé une si méchante affaire. J'ai tout tenté pour l'en détourner, mais c'est la plus mauvaise tête !... Adieu, félicitez-moi du mariage de madame de Sancerre, et consolez-moi du mien.

LIVe LETTRE

Votre lettre m'a fait un extrême plaisir. Tout ce que vous me dites du marquis m'enchante. *Lui seul méritoit mon cœur ?* J'étois *l'unique femme digne d'occuper le sien?* Mon ami, cet éloge est bien grand! être jugée digne d'un homme estimable, c'est remporter

un prix flatteur, c'est jouir de la récompense des vertus dont on nous imposa la pratique difficile.

M. de Montalais vient de me quitter. Il part avec le comte de Roye pour prendre des arrangements nécessaires. Comme la confiance et l'amitié les unissent, leurs affaires seront bientôt terminées. Je sens déjà un peu de tristesse, je ne veux pas m'y livrer ; et pour dissiper ce nuage, je vais vous conter la plus sotte histoire, et vous communiquer la plus impertinente lettre dont vous ayez jamais entendu parler.

J'allai hier avec madame de Martigues chez mon marchand voir des étoffes nouvellement arrivées. Un étranger assez remarquable par la richesse et l'assortiment de sa parure se faisoit montrer des draps d'or, les trouvoit minces, rejetoit tout, parloit beaucoup, n'achetoit rien, et désoloit la maîtresse du magasin.

Peignez-vous un homme âgé d'environ trente ans, d'une taille un peu gigantesque ; les traits marqués, le teint brun, hâlé même, les cheveux bizarrement arrangés, la physionomie ouverte, assez belle ; l'air gauche, parlant haut, d'un ton brusque, se tenant mal, s'exprimant avec dureté, et mêlant des termes peu polis à des phrases fort embrouillées.

Madame de Martigues s'amusoit à l'écouter, le trouvoit plaisant, rioit de ses propos et de l'embarras de la marchande, empressée, ennuyée, fatiguée, voulant venir à nous, et se plaignant d'être *retenue par ce monsieur*. Elle nous nomma toutes deux, et j'entendis avec surprise ce *monsieur* s'écrier : *Madame de Sancerre ! qui, la comtesse de Sancerre?* En parlant, il jette à terre vingt pièces d'étoffes, s'élance par-dessus, vient à nous, me regarde, s'appuie contre un pilier, reste immobile, les yeux fixés sur moi, la bouche à demi ouverte, paroissant un homme pétrifié.

Madame de Martigues part du plus grand éclat de rire; l'espèce de sauvage n'en est point ému ; gênée par sa présence, j'ai remis mes emplettes à une autre fois, et me suis avancée pour sortir. Le singulier personnage est reveuu à lui-même,

s'est hâté de me couper le chemin, m'a présenté la main, et s'inclinant profondément, il m'a demandé l'*honneur*, la *permission*, le *bonheur*, l'*avantage* de m'aider à descendre. J'ai craint de le mortifier en le refusant; il m'a conduite à ma voiture, en prononçant des mots mal articulés, en faisant des exclamations : *Madame !... Enchanté ! Mon Dieu, qui m'eût dit? L'heureuse rencontre ! J'allois... tout est changé. J'aurai l'honneur.... Vous voudrez bien... Je ne saurois parler, ma joie me confond.*

Un très-beau vis-à-vis l'attendoit à la porte, entouré de nègres bien vêtus, portant des carcans et de riches bonnets. Madame de Martigues a envoyé demander son nom, mais le marchand ne le sait pas. A quatre heures, j'ai reçu cette étonnante lettre.

LETTRE DE M. DE MORINZER, A MADAME DE SANCERRE

« Madame,

« On prend ici de longs détours pour s'expliquer; au bout d'une heure on n'a rien dit. Moi, je parle pour être entendu. Voici le fait. Je vous aime de tout mon cœur. J'ai fait deux fois le tour du monde, j'ai vu des femmes de toutes les contrées, de toutes les couleurs. Mais d'un pôle à l'autre, on chercheroit en vain votre égale. La dame qui vous accompagnoit ce matin est jolie, elle rira tant qu'il lui plaira, mais sur ma parole, elle ne vous vaut pas. Venons à nos affaires.

« J'ai de la naissance, je ne m'en soucie guère. Je possède une grande fortune, j'en fais cas. Le partage de six millions, des pierreries tant que vous en voudrez, cent esclaves pour vous servir, de superbes habitations dans le plus beau lieu du monde; un mari, jeune encore, franc, bon, honnête, vaillant; cela vous convient-il, madame? Il faut me répondre très-vite, s'il vous plaît; car je dois bientôt repasser les mers. Parlez vrai, je m'arrangerai en conséquence. Une affaire importante m'a conduit

ici, elle vous regardoit d'une façon, à présent elle vous regarde d'une autre. Ceci n'est pas clair, je vous l'expliquerai. J'ai l'honneur d'être, madame, avec un profond respect, la passion la plus vive et la plus ardente, votre très-humble et très-obéissant serviteur, CHARLES MORINZER. »

« Votre réponse au plus tôt. Me voulez-vous? Ne me voulez-vous pas? Dites oui ou non?

Comment trouvez-vous cette lettre? Jamais femme de ma sorte n'en reçut une semblable; assurément cet homme est en démence. Madame de Martigues dînoit ici; elle a cru fort plaisant d'écrire *non* sur une feuille de papier, et d'envoyer cette réponse. J'aurois préféré de n'en faire aucune. Adieu, mon cher comte, on m'entraîne à l'Opéra. Madame de Termes ne veut pas que je rêve, elle me défend de soupirer : l'ingrate! combien je l'ai laissée pleurer, gémir! elle ne s'en souvient plus.

LVe LETTRE

M. de Montalais ne reviendra pas sitôt. Le maréchal de Saint-Géran, son oncle, est malade dans une de ses terres auprès de Poitiers; il souhaite passionnément de le voir, le marquis s'y rend, et son retour va dépendre de la mort ou de la convalescence de ce vieux parent.

Eh! mon Dieu, toujours des obstacles, toujours des chagrins! Je sens vivement cette absence... Les autres ne me plaignent point assez. Et cet imbécile de marin, m'en croyez-vous débarrassée? Non, il s'obstine dans son impertinente passion. Imagineriez-vous qu'il ait eu l'audace de se présenter dix fois à ma porte? il vient de m'écrire encore. Je voulais renvoyer sa lettre sans l'ouvrir, mais on me l'a apportée chez madame de Marti-

gues ; son style l'enchante, dit-elle, vite elle s'est hâtée de briser le cachet. Il est surprenant que de pareilles sottises s'adressent à moi. Voyez, je vous en prie, le style qui *enchante* madame de Martigues.

LETTRE DE M. DE MORINZER, A MADAME DE SANCERRE

« *Non !* vous êtes laconique, madame ; les Françaises sont polies, dit-on, pourtant cette réponse est peu honnête. Je mérite plus d'égards, vous en conviendrez bientôt. Je ne suis pas venu ici pour vous aimer, madame, c'est un malheur qui m'est arrivé. Cela ne devroit pas m'attirer vos dédains. Je puis vous faire porter un nom qui vaut au moins le vôtre. Je ne vous menace pas, mais faites attention à ceci, je suis résolu de vous épouser, ou de vous ruiner, et je voudrais que l'un me fût aussi facile que l'autre.

« Je demande à vous voir, à vous parler, à me faire connoître ; je puis me présenter partout, et chez vous avec plus de liberté qu'ailleurs. Voulez-vous me recevoir ? écrivez encore *non*, et vous êtes ruinée, abîmée ; j'en serai fâché, mais j'ai de l'honneur, et je ferai ce que je dois faire. »

Si cet homme n'étoit pas fou, il seroit si insolent qu'il mériteroit punition ; mais sa tête est dérangée, il m'inspire plus de pitié que de colère. Me *ruiner*, m'*abîmer !* Et cette idée de m'épouser, de pouvoir se présenter chez moi *avec plus de liberté qu'ailleurs*. Mais comment abandonne-t-on ce pauvre malheureux à lui-même ? personne ne s'intéresse-t-il à lui ? Mon ami, les fous me font éprouver un sentiment très-triste ; ils inspirent d'humiliantes réflexions... Eh quoi ! encore une lettre...

Ah ! mon ami, je suis perdue ! Ce n'est point un fou, c'est bien pis, c'est... Grand Dieu, est-il possible ! Dans quel temps... Revers affreux... Quand j'allois disposer... Lisez, mon cher comte, lisez, connoissez tout mon malheur.

A MADAME DE SANCERRE

« Point de réponse? votre porte toujours fermée? de la hauteur, du dédain! eh bien! Madame, apprenez donc ce que la crainte de vous effrayer me forçoit à vous cacher. Je mérite vos égards, je le répète ; votre cousin, le fils du comte d'Estelan, le neveu de votre mère, n'est pas fait pour essuyer vos mépris. Je m'embarrasse fort peu des actes qui vous font jouir de mes biens, ils seront cassés quand il me plaira. Je prouverai que Zabette est morte mon esclave, et non pas ma femme. Tout l'équipage du vaisseau qui nous portoit en Afrique fut témoin de sa trahison et la vit marier au jeune nègre qu'elle me préféra. Mon père n'a pu me déshériter, son exhérédation, son testament s'annullent, puisque la faute énoncée n'a jamais été commise. Je suis venu en France exprès pour faire casser ces actes déshonorants, ils le seront. Vous qui ne répondez point, qu'avez-vous à dire à cela, madame? »

Hélas! rien : cet homme étoit bien loin de ma pensée! il avoit changé de nom, je le croyois mort, j'allois donner ces biens qu'il me redemande... Plus de mariage, plus de bonheur, tout est fini... Ah! pourquoi M. de Montalais a-t-il refusé mademoiselle de Roye? Faut-il qu'il me l'ait sacrifiée? C'est donc moi qui le prive des avantages!... Je suis au désespoir.

LVIe LETTRE

Serai-je toujours tourmentée, contrariée, impatientée, désolée! On ne veut pas me laisser voir le comte d'Estelan, on m'empêche de lui écrire; on cherche le parti que je dois prendre. Un seul me paroit honnête, je veux tout rendre. Mes amis, particulièrement M. et madame de Termes, s'y opposent fortement;

ils examinent, consultent, se donnent d'inutiles peines. Assurément je ne plaiderai point. Moi ! disputer à un fils l'héritage de son père ? contester des droits justes, naturels ? exposer la réputation de ma mère? voir attaquer sa mémoire, son intégrité dans de hardis libelles, où l'on ose avancer impunément d'horribles faussetés, où l'intérêt s'appuie sur le mensonge et la calomnie ! On accuseroit ma mère d'une basse séduction, on lui reprocheroit d'avoir dicté ces actes, de s'être rendue maîtresse de l'esprit d'un homme malade et chagrin. Madame de Kerlanes ne disoit-elle pas que le maréchal de Tende et elle s'étoient unis? Ne regardoit-elle pas le testament fait en ma faveur comme leur ouvrage ?

Eh puis, mon ami, notre raison, notre cœur, ne sont-ils pas nos premiers juges ? Qu'importent les lois, si notre conscience prononce contre elles ? Accepterois-je aujourd'hui les dons d'un père irrité ? Voudrois-je me prêter à sa vengeance, profiter des dispositions faites dans sa colère? Non sans doute : eh pourquoi donc refuserois-je à M. d'Estelan la restitution qu'il exige ? c'est un dépôt remis entre mes mains. Comment me permettrois-je de le retenir ? mais dans quelle circonstance on me le redemande !

Avant la mort de madame de Montalais, le retour de M. de d'Estelan ne m'eût causé aucune peine. Vous savez si je tiens à ce vain éclat dont je me vois environnée. Je puis supporter la médiocrité, j'ose le croire ; espérer qu'elle ne m'abaissera ni à mes yeux ni à ceux de mes amis. Mais le moment, les dispositions que j'allois faire, une donation prête à signer.... Ah ! perd-on sans regret la douceur d'enrichir ce qu'on aime ?

Je m'afflige, je pleure, rien ne peut me consoler. Je cache encore ce cruel événement à M. de Montalais. Il faudra bien le lui apprendre. O mon cher comte, prévoyois-je, quand il partit, que je terminerois encore mes lettres par cette triste expression, *plaignez-moi !*

LVIIe LETTRE

DE MADAME DE TERMES, AU MÊME

L'intérêt de madame de Sancerre, tout le bonheur du reste de sa vie, exigent absolument, monsieur, que vous veniez à Paris. Le parti où elle prétend s'arrêter est fort noble, fort généreux sans doute, mais les circonstances engagent ses amis à le désapprouver. Si M. d'Estelan étoit pauvre, madame de Sancerre pourroit partager avec lui l'héritage de son oncle, y renoncer même ; mais c'est un homme fort riche qui veut la dépouiller d'une fortune dont il se soucie très-peu. Madame de Thoré, madame de Comminges, madame de Thianges l'ont été voir chez lui : M. de Termes, le comte de Piennes, lui ont parlé plusieurs fois : c'est la créature du monde la plus déraisonnable. Sans la main de sa cousine, il ne veut entendre à aucun accommodement. Il est *venu en France tout exprès pour faire casser le testament de son père. Il ne convient pas*, dit-il, *à un honnête homme d'être déshérité. Un acte d'exhérédation suppose une faute grave dans l'enfant qu'on prive de ses droits : il ne veut pas laisser subsister un faux témoignage contre lui. Ces deux actes sont déshonorants, ils le désignent comme le mari de Zabette; or le mari de Zabette est à son service, il le représentera. Si sa cousine veut, il la dédommagera, en l'épousant, de la perte qu'elle va faire ; autrement il plaidera, de toute façon il faut qu'il plaide.*

Assurément la plus exacte probité permet à madame de Sancerre une juste défense ; les lois l'autorisent à soutenir les dispositions de son oncle : il ne s'agit point d'un bien de patrimoine, mais d'un bien acquis par le testateur. La lettre de M. d'Estelan à son père prouve le vol qu'il lui fit, l'enlèvement de la négresse et son mariage avec elle.

Votre crédit sur madame de Sancerre peut seul l'engager

dans un procès dont l'idée la révolte ; par un grand bonheur, M. de Montalais est absent; fort amoureux, naturellement désintéressé, pressé d'être heureux, il seroit très-capable de penser comme elle : content de posséder son cœur, d'obtenir sa main, il se renfermeroit sans peine dans sa terre avec une si charmante compagne; nous qui la perdrions, nous ne négligerons aucun moyen de lui conserver sa fortune et de la fixer à Paris.

Venez, monsieur, venez, hâtez-vous; vous devez cette preuve de zèle et d'attachement à madame de Sancerre, à moi, à tout ce qui compose une société dont la tendresse pour elle vous est si bien connue.

LVIIIe LETTRE

DE MADAME DE SANCERRE, AU MÊME

La tendre inquiétude de madame de Termes, sa vivacité, la démarche qu'elle lui a fait hasarder, m'obligent à dépêcher un courrier six heures après le départ du sien, pour vous prier, mon cher comte, de ne point venir ; ce voyage vous dérangeroit et seroit inutile. J'ai vu M. d'Estelan, je le verrai encore peut-être ; quel homme ! le monde, ses usages, les procédés reçus, la raison, la bienséance, tout lui est étranger : il parle, crie, s'anime par le son de sa voix, n'écoute rien, ne comprend rien, suit son idée, s'en écarte, en change, finit par ne savoir ce qu'il dit ni ce qu'il veut. L'inconséquence et la contradiction forment le fond de son caractère. Passionné, turbulent, fougueux, jamais méchant, toujours insupportable, assez compatissant, libéral, généreux même, c'est un être tout nouveau pour moi. Adieu, mon courrier est prêt, je ne veux pas le retarder. Bientôt je vous en dirai davantage.

LIXe LETTRE

Je viens de recevoir une lettre du marquis de Montalais. Ah ! qu'elle m'afflige ! il ignore encore le chagrin amer où je me livre, il s'abandonne à de douces espérances, il me parle des liens.... Quoi ! faudra-t-il renoncer à lui ? Depuis l'aveu de ses sentiments, des miens, ma tendresse a pris de nouvelles forces. O mon ami ! que d'attraits, que de charmes dans un amour senti, partagé ; dans de mutuels désirs, dans une seule volonté ! Après avoir aimé avec tant de douleur, quand j'aime avec tant de plaisir, faut-il qu'il s'élève une barrière entre nous ? Vivrons-nous séparés : hélas ! oui. Voudrois-je associer le marquis à ma mauvaise fortune ?... Mais rien n'est encore décidé.

Je devois voir M. d'Estelan mardi dernier ; madame de Termes le fit prier de ma part de remettre sa visite au jeudi. Pour mieux s'assurer de moi, elle me força de l'accompagner à Neuilly chez ma sœur. La première personne qui s'offrit à mes yeux fut le comte d'Estelan ; il jouoit. A peine ai-je fait deux pas dans le salon, qu'il m'aperçoit, se lève avec précipitation, renverse la table, pousse rudement tout ce qui s'oppose à son passage, accourt à moi, répète : *C'est elle, la voilà, ah ! la voilà !* Puis, appelant ma sœur de toute l'étendue de sa voix : *Hé, madame la marquise, venez vite, parlez-lui ; vous m'avez promis de lui parler ; conseillez-lui de m'aimer, de m'épouser ; elle sera heureuse, jamais je ne lui ferai de peine, non, jamais !* En parlant, il saisit ma robe, une de mes mains, me tire, m'entraîne vers la terrasse où il voit ma sœur : mon éventail tombe, il se précipite dessus, le relève, le baise, le brise, se croit seul au milieu de vingt personnes, et ne se doute point du tout de l'extrême surprise qu'il cause à tout le monde.

J'ai prié madame de Thoré de passer dans mon cabinet, j'y

suis entrée avec elle et le ridicule personnage qui me tenoit toujours. Mon cousin, lui ai-je dit, nos affaires sont faciles à terminer. Nous n'aurons point de procès ensemble... Tant mieux, a-t-il interrompu, quand nous serons du même avis, tout s'arrangera. Vous me paroissez douce et raisonnable, cela est charmant. Parbleu, vous êtes une belle femme ! il ne vous manquoit que de me voir, de me parler, vous voilà parfaite. Çà, vous consentez donc... Oui, monsieur, ai-je repris, je reconnois vos droits, et suis très-éloignée de les contester. Votre demande est juste, et dès demain, si vous voulez, mes gens d'affaires... Vos gens d'affaires, a-t-il répété, est-ce que ne vous voilà pas? Si vous trouvez ma demande juste, vous allez l'accorder, consentir à m'épouser, et tout sera terminé.

Séparons les deux objets que vous confondez, monsieur, lui ai-je dit : il s'agit simplement de la succession de mon oncle, et je ne prétends pas vous écouter sur un autre sujet. Non, s'est-il écrié : et moi je refuse absolument d'entendre parler de la maudite succession : ai-je affaire de biens, de richesses? Est-ce là ce que je vous demande? Je veux détruire un acte qui attaque mon honneur ; si le testament ne le rappeloit pas, je le laisserois subsister. Mais si vous vous donnez à moi, vous n'y perdrez rien, je vous ferai les plus grands avantages : si vous ne *prétendez pas m'écouter sur ce sujet*, point d'accommodement, point de pourparler, point de gens d'affaires à vous, les miens vous parleront, oui, morbleu ! je plaiderai, et nous verrons.

Eh ! sur quoi plaider, ai-je repris, quand je ne vous dispute rien? L'entendez-vous? dit-il à ma sœur, elle me fera devenir fou ; et s'adressant à moi : Madame, je traite de bonne foi, je suis honnête, simple, uni. Écoutez ceci, je dois hériter de mon père, vous en convenez, à la bonne heure. Vous voulez rendre, dites-vous ; il ne s'agit pas de cela, je dois reprendre, moi ; mon honneur exige que je rentre dans mes droits par un arrêt. Si vous voulez accepter mon cœur et toute ma fortune, je cherche-

rai des moyens de concilier tout cela ; si vous ne le voulez pas, je le répète, je n'écouterai rien. Je puis vous faire un procès, je vous l'intenterai dès demain, vous serez bien contente quand vous m'aurez forcé à vous chagriner.

Eh! vous me chagrinez plus que vous ne pensez, me suis-je écriée, votre retour anéantit tout le bonheur que je me promettois, tout l'agrément de ma vie. Il m'a regardée, a rêvé un moment. Vous êtes attachée à votre fortune, et vous ne voulez rien faire pour la conserver, a-t-il dit : eh ! qu'est-ce que la succession de mon père ? je vais vous assurer la mienne, si vous le désirez. Et se jettant à mes pieds : Ma belle, ma chère cousine, ne me reprochez pas de vous donner du chagrin, je vous offre d'être votre ami, votre amant, votre mari ! Puis-je dire mieux ? Vous me tournez la tête, vous me déchirez le cœur ; faites un effort, aimez-moi, on dit que vous êtes si bonne, et pour qui diable l'êtes-vous donc ? Ne sommes-nous pas de proches parents ? Est-ce un étranger qui vous recherche ? parlez donc, répondez, m'aimerez-vous ? m'épouserez-vous ? Je serois bien fâchée, lui ai-je répondu, de vous donner une espérance que je tromperois. Non, monsieur, non ; toutes les dispositions de mon cœur sont contraires à vos désirs, je ne puis jamais être à vous.

Il me seroit impossible de vous peindre son emportement, ses cris, ses reproches à ma sœur sur le silence qu'elle gardoit, ses plaintes de ma *cruauté*, de mon *obstination;* il s'est épuisé, mis hors d'haleine, est sorti comme un fou, et ce matin j'ai reçu une assignation de sa part.

Mes amis veulent absolument que je me défende, je ne saurois m'y déterminer. Cela devient très-embarrassant, il croit son honneur engagé à faire casser l'acte d'exhérédation, malheureusement rappelé dans le testament ; cette circonstance le porte seule à l'attaquer, du moins le dit-il à tout le monde. Enfin il demande, et ne veut pas recevoir. Où me rejette ce

procès ; dans quel temps en espérer la décision ? J'ai tout écrit à M. de Montalais, j'attends sa réponse, elle réglera mes démarches.

LXe LETTRE

Je viens de recevoir une lettre de M. de Montalais ; je vous l'enverrois si je pouvois me priver du plaisir de la relire, ou si j'avois le temps de la copier ; mais j'ai à peine celui de vous écrire.

Qu'elle est tendre, cette lettre ! Qu'elle montre bien toute la noblesse de cette âme vraiment supérieure, vraiment grande ! Ah ! mon cher comte, une passion si désintéressée, si délicate, est-elle destinée à n'être jamais heureuse, à pénétrer mon cœur d'un long, d'un sensible, d'un éternel regret?

Le marquis pense précisément comme moi sur les droits du comte d'Estelan ; la perte ou le gain du procès que l'on m'intente est un article traité bien légèrement dans sa lettre. Il s'étonne de la bizarrerie de mon parent, et ne conçoit pas comment il refuse une restitution offerte ; le point d'honneur où il s'attache lui paroît frivole, M. d'Estelan vivant par son choix à trois mille lieues d'ici.

Il ne pense pas que cette affaire puisse retarder notre union ; nous serons *riches et heureux*, dit-il, si je consens à vivre pour lui, à quitter Paris, à passer mes jours dans une retraite agréable et tranquille. Avec quels traits il me peint les plaisirs délicieux d'une vie simple, uniforme, paisible ; d'un lien dont l'estime, l'amitié, l'amour serrent les nœuds ! Il rassemble sous mes yeux tous ces biens purs et véritables, puisés dans la nature, en nous-mêmes ; biens précieux dont la saine philosophie nous découvre les charmes ! Mais, mon cher comte, pour les goûter, pour en jouir, il faudroit s'assurer de les préférer, de

les sentir toujours; il faudroit pouvoir fixer notre esprit trop léger, cette pensée toujours errante, voltigeant sans cesse d'objets en objets; il faudroit détruire en nous cette inconstance naturelle, source de l'inquiétude et de l'ennui; par elle le plaisir s'envole, et le bonheur s'anéantit.

Si j'écoute mon cœur, si je cède au désir de mon amant, aux miens, n'aurai-je rien à craindre du temps, de la réflexion? Cet homme si distingué parmi ses égaux, est-il fait pour vivre au fond d'une province écartée, pour y vivre oublié? Une noble ambition l'a porté à se rendre capable d'occuper les plus grandes places; il a nourri l'espoir fondé de parvenir aux premières dignités; sa naissance, son mérite lui aplanissent la route des honneurs; l'en détournerai-je? l'arrêterai-je dans sa course? est-ce à trente-deux ans qu'un homme peut compter assez sur lui-même pour s'affermir contre le regret, poison cruel, dont la solitude augmente l'amertume?

Le marquis de Montalais a le cœur généreux, il ne me rappellera point les sacrifices qu'il m'aura faits, mais il les sentira peut-être; le plus léger nuage qui obscurcira son front me fera craindre un repentir secret, je le verrai triste, et m'accuserai de l'avoir rendu malheureux... Ah! si je perds le pouvoir de répandre l'agrément sur ses jours, je ne serai point à lui... Renoncer à M. de Montalais! Ai-je pu le penser? ai-je pu l'écrire? Aurai-je la force de le vouloir, de le lui dire!...

Piennes m'interrompt, il arrive avec deux avocats; il me tourmente, il m'excède de conseils, de consultations; madame de Martigues m'impatiente aussi; elle jure, elle proteste de ne point se marier si je perds mon procès. Elle veut vivre avec moi, comme moi, tout partager avec moi; ces propos désolent le comte de Piennes; les tendres sentiments de mon amie m'inspirent la plus vive reconnoissance. Mais sa résolution me fâche · eh! mon Dieu, n'est-ce pas assez d'être inquiète, chagrine, incertaine de mon sort? faut-il, pour rendre ma situa-

tion plus douloureuse, que le bonheur des autres soit dépendant du mien? Adieu.

LXIe LETTRE

Oh! je perdrai l'esprit, sérieusement je le crains, l'imbécile personnage ne veut entendre aucune raison. Après plusieurs entrevues, dix lettres, vingt querelles, l'inutile négociation de tous mes amis, un procès paroît inévitable. Assignée à rendre, je vais le faire assigner à recevoir. Sur son refus, je répondrai, nous serons en instance réglée, et qui sait quand cette malheureuse affaire finira?

M. de Montalais est près de Paris, il arrive, je l'attends à chaque instant... Eh! mon Dieu, ce retour m'alarme. Si mon cousin apprend nos engagements, s'il ose... Il est si fougueux, si emporté! Si le marquis indigné d'une rivalité... Mon ami, j'entrevois mille maux plus cruels que ma ruine.

J'ai écrit ce matin à M. d'Estelan, je sais fort peu les lois, mais je cherche continuellement des moyens d'accommodement. Je lui en propose, ils ne valent rien peut-être.... On m'apporte sa réponse... Tout espoir n'est pas perdu; voyez.

LETTRE DU COMTE D'ESTELAN

« Vous voilà bien contente, madame; vous me faites de belles affaires; je traite avec de jolis gens, plus bavards, plus lambins;... ils parlent de mois, d'années! A les entendre, il faut bien du temps pour décider une question qu'un enfant résoudroit en un quart d'heure.

« Je suis malade, l'air de ce pays ne me vaut rien, je m'ennuie, j'enrage, vous me ferez mourir, et puis vous direz que je vous *chagrine*. Après tout, de quoi vous plaignez-vous? Je vous

aime ; voilà tous mes torts avec vous. Dans un instant je me rendrai à vos ordres ; je n'entends rien à vos moyens, mais je désire de vous contenter. Si vous vouliez, il seroit bien facile de terminer... Pour une femme douce, vous êtes en vérité bien obstinée. »

Je ne sais, mon ami, mais je suis dans une agitation terrible. Ce billet... J'espère... Il *s'ennuie*, dit-il : ah ! tant mieux. Si le désir de partir pouvoit se joindre à cet ennui... On entre, c'est lui....

Neuf heures du soir.

Ah ! tout est désespéré... madame de Martigues... L'imprudente ! faut-il qu'elle soit venue dans un moment où cet homme adouci commençoit à céder... A quoi l'indiscrète m'expose ! il sait que j'aime, il est furieux ! tout est perdu, vous dis-je... Et M. de Montalais revient ; s'ils se voient, s'ils se parlent... Je me meurs. La cruelle madame de Martigues !

M. d'Estelan est entré, s'est assis, a gardé le silence ; il paroissoit appesanti, fatigué, chagrin. Par mon ordre, Raimond lui a présenté un état des effets qui composoient la fortune de son père, et un détail de l'emploi qu'on en fit après sa mort. Emportez vos papiers, lui a-t-il dit, j'en ai assez vu depuis deux jours. L'enfer confonde les lois, ceux qui les embrouillent au lieu de les interpréter ; maudit soit l'héritage ! Je voudrois qu'il fût au fond de la mer. Raimond est sorti.

J'ai commencé à parler avec douceur, avec amitié. M. d'Estelan m'a interrompue, mais sans humeur. Vous êtes une enchanteresse, m'a-t-il dit, vous me rendez malheureux ! malgré votre dureté pour moi, je ne saurois vous haïr. Devois-je venir ici ? Pourquoi vous ai-je vue ? j'étois si content, si heureux ! toujours prêt à rire, tout m'amusoit. Me voilà sombre, triste... Je ne voudrois pas traiter un de mes esclaves avec la même inhumanité que ma plus proche parente me montre : et devinez-en la

raison ? Je lui offre mon cœur, mon bien, ma vie, je renoncerois à tout pour elle ! Eh bien ! elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais ; elle me fera mourir, sans s'émouvoir, tranquillementt, *parce que les dispositions de son cœur*... Enfin il faut avoir patience.

En parlant, il pleuroit, ses larmes étouffoient sa voix. Il m'a touchée, j'ai jugé de ses chagrins par les miens. Il m'a semblé que la violence de son caractère, l'impétuosité naturelle de ses désirs, l'habitude de les satisfaire, devoient lui faire éprouver des peines sensibles. On s'attendrit aisément sur les maux que l'on cause ; mes yeux se sont mouillés malgré moi, j'ai voulu parler, je ne l'ai pu.

M. d'Estelan a vu couler mes larmes, elles ont élevé dans son cœur un mouvement très-vif ; il s'est levé tout ému, tout hors de lui-même, répétant : Allons, bon ! affligez-vous, pleurez pour achever de me désoler ; et marchant à grands pas : Je voudrois être mort, être mort il y a dix ans.

Je l'ai prié de se calmer, de s'asseoir, de m'écouter. Je lui ai tendu la main : Mon cousin, lui ai-je dit, je suis bien éloignée de vous haïr, votre obstination à vouloir m'épouser s'oppose seule à l'amitié que je me plairois à vous montrer. Renoncez à ce dessein, étouffez un désir inutile. Ne tourmentez pas cruellement une femme... Je vous tourmente, moi, s'est-il écrié avec feu, et *cruellement* encore ! Madame, ne me traitez point de cruel, je ne le souffrirai pas. Je suis bon, sensible, complaisant, j'ai même de la douceur quand on ne m'obstine pas... Je vous tourmente, parbleu ! il faut être bien femme pour voir comme cela ; et sans me donner le temps de lui répondre : Madame, m'a-t-il, tâchons de nous arranger, de ne plus nous tourmenter ni l'un ni l'autre : si la moitié de la fortune ne vous suffit pas, je vous en assurerai l'entière jouissance, la propriété, de mon vivant, après ma mort ; vous disposerez de mes biens, de mes volontés, de moi... Est-ce assez, m'entendez-vous ?

M'allez-vous répondre... Eh bien! parlez, parlez donc! Acceptez-vous?... Et recommençant à courir dans la chambre, ses deux mains sur son visage : Elle ne parlera pas, crioit-il; elle ne parlera pas! elle pleurera tout le jour, elle dira que je la chagrine!

Revenant à moi, se jetant à mes pieds, priant, pleurant, répétant : Ma belle, ma charmante cousine, aimez-moi, prononcez seulement que vous avez un peu d'amitié pour un parent qui vous adore, dites que vous m'aimeriez si vous le pouviez, je ferai tout ce que vous voudrez, j'abandonnerai le procès, la succession; l'honneur m'engageoit... je renoncerai à tout pour vous obliger. Parlez, ordonnez, je signerai mon désistement, je désire votre cœur et non pas l'héritage de mon père; la plus petite marque de votre amitié, de votre estime, peut-elle trop s'acheter? Dictez-moi vos volontés. Charmée de le voir adouci, j'allois profiter de cet heureux instant; la porte s'ouvre brusquement, madame de Martigues entre : Eh bien! dit-elle, tout est-il d'accord, entend-il raison, avez-vous terminé? Quand s'en va-t-il?

Eh! de quoi vous mêlez-vous, madame? lui a-t-il demandé; qu'est-ce que cela vous fait? Vous me permettrez de vous dire, a-t-elle continué, que c'est bien assez de ruiner madame, il ne faut pas l'ennuyer, l'excéder de vos mauvais propos, de votre sauvage amour : une belle passion, en vérité, elle vous sied bien! mais en bonne foi, croyez-vous qu'il soit possible de vous aimer? Quand madame de Sancerre ne seroit point liée par ses propres promesses, par ses sentiments, à l'homme le mieux fait... Liée, s'est-il écrié, des promesses? que veut-elle dire? madame de Sancerre liée! elle est mariée? Eh! je vous prie, monsieur, a-t-elle répondu vivement, ne peut-elle l'être sans votre aveu? On devoit apparemment vous attendre pour disposer d'elle? Mais comme c'est moi qui l'ai engagée... Elle est mariée, elle! a-t-il répété. Eh! pourquoi non? a poursuivi l'étourdie, ne vous dis-je pas que je l'ai engagée? Je ne puis vous donner la moindre

idée des transports, de la colère, de la fureur de M. d'Estelan. Il s'est emporté contre madame de Martigues; elle l'a durement plaisanté, raillé, impatienté, outré. Je me suis en vain efforcée de la faire taire, je n'ai pu retenir la vivacité de l'une, ni modérer la rage de l'autre; ils cherchoient tous deux les expressions les plus piquantes; le comte est sorti, menaçant, jurant, criant, étouffant. Madame de Martigues est restée triomphante, enchantée de l'avoir chassé, persuadée qu'elle a très-bien fait de lui tout dire; jamais elle n'a voulu comprendre qu'elle me rejetoit dans les embarras d'où sans elle j'allois sortir heureusement.

Eh! mon Dieu! que vais-je devenir? M. de Montalais attendu à chaque instant... mon cousin révolté, instruit... Je suis accablée; une position si fâcheuse, de si tristes idées, des craintes si grandes... Que le ciel détourne de moi... Et c'est une amie, c'est madame de Martigues qui me désespère en ce moment. Adieu, plaignez-moi, je vous le dis encore : hélas! vous le dirai-je toujours?

LXIIe LETTRE

Eh! vite, vite, que je vous apprenne... Je vous dépêche un courrier... Je voudrois qu'il eût des ailes! Ai-je bien toute ma raison? Suis-je éveillée, n'est-ce point un songe? M. de Montalais est-il là? Oui, il rit, il cause avec madame de Termes... Qu'il a l'air content, que je le suis!... M. d'Estelan... mon pauvre cousin! je le plains, je l'estime... Ah! je n'espérois pas... Mais je veux me modérer... Je ne le puis; mon cœur est dans une émotion... Pourtant je veux vous conter... Écoutez, mon cher comte, écoutez-moi bien.

Ce matin à onze heures, seule dans mon cabinet, pleurant de toute ma force, portant mes idées sur les objets les plus affli-

geants, on me présente une lettre du comte d'Estelan. Je l'ouvre avec effroi, je lis, je crois me tromper ; jugez de ma surprise, de la révolution qu'excitent en moi ses expressions ; lisez et partagez le plaisir que j'ai senti.

LETTRE DU COMTE D'ESTELAN

« Votre amie est très-impertinente, ce n'est pas votre faute. Vous êtes engagée... Le ciel puisse m'accorder de la modération, de la patience, j'en ai grand besoin. Si je m'en croyois... mais une fois en ma vie je veux me contraindre. Elle est très-audacieuse, très-méchante, votre amie ! Vous êtes bonne, vous, belle, douce, gracieuse, même en refusant. Vous êtes ma parente, ce n'est pas à moi à vous rendre malheureuse... C'est pour un autre que vous pleuriez... N'importe, je me sens incapable de vous affliger. Je m'en vais tout à l'heure. Si je restois ici, je ne pourrois me dispenser de quereller votre amant ou votre mari, je ne sais lequel, je suis bien aise de l'ignorer, car cela feroit une grande différence et qui pourroit nous mener loin. Il est nécessaire que je parte. Si je tuois cet homme, vous ne m'en aimeriez pas davantage ; s'il me tuoit, cela vous sépareroit peut-être ; eh ! qu'y gagnerois-je alors ? Vous détesteriez ma mémoire, voilà tout, et votre bégueule d'amie diroit que je me serois comporté comme un sot. Je m'en vais, vous dis-je, je m'en vais à l'instant. Adieu, madame, adieu, ma belle, mon aimable, ma très-aimable cousine. Si je cesse un jour de vous trop aimer, je reviendrai dans l'espoir d'être votre ami. Oui, vous êtes une femme adorable ; mais cette petite furie ! je la hais de tout mon cœur.

« Daignez accepter une légère preuve de mon affection. Un parent aussi proche peut vous offrir ces bagatelles... Mon Dieu ! est-il possible qu'un autre vous soit cher ? On vous disoit si indifférente ! j'espérois... Allons, n'en parlons plus. J'ai bien peur

de ne vous oublier jamais. Adieu, madame, adieu, ma charmante cousine ; sur ma foi, mon cœur se brise... Je vous quitte, je ne vous verrai plus. Oh ! non, je ne vous reverrai jamais, car je vous aimerai toujours. »

Un coffret du plus beau laque accompagnoit cette lettre : en l'ouvrant, j'ai trouvé une renonciation en forme de l'héritage de mon oncle, deux superbes parures de diamants, un assortiment de perles de la plus belle eau, quantité de rubis, d'émeraudes et de pierres précieuses.

En voyant l'abandon des droits du comte, son présent, sa lettre, j'ai craint d'être séduite par une flatteuse illusion ; est-ce une vérité, demandois-je à madame de Termes, mes sens ne m'abusent-ils point ? Elle a envoyé chez le comte, il étoit parti à l'instant où l'on m'apportoit sa lettre. A peine venoit-on de m'en assurer, que j'ai vu entrer le marquis de Montalais. J'ai couru à sa rencontre, je me suis précipitée dans ses bras, j'ai osé le presser contre mon sein : Ah ! nous serons heureux, nous le serons, me suis-je écriée en baignant son visage de ces larmes consolantes que la joie fait répandre. Madame de Termes lui expliquoit le sujet de mes transports, lui contoit l'événement qui les excitoit : Elle m'aime, lui disoit-il d'un ton tendre et animé, elle m'aime ! ah ! cette assurance suffit à mon bonheur ! Que font tous les biens du monde comparés à la certitude de lui plaire ?

Voyez, mon cher comte, si je vous aime ; c'est dans les premiers moments du retour d'un amant... oui, d'un *amant*, chéri, adoré, que je vous écris pour vous dire...

DE MADAME DE MARTIGUES

Pour vous dire quoi ? elle n'en sait rien, peut-être ; elle est si maladroite en affaires ! Où en seroit-elle sans moi ? à pleurer, à

se plaindre du sort, à lever ses beaux yeux vers le ciel, cela n'arrangeroit rien. En deux mots, j'ai terminé, moi. A présent que mes moyens ont si bien réussi, voilà M. et madame de Termes qui les examinent gravement; M. de Montalais et madame de Sancerre ne peuvent décider si ces moyens étoient bons ou mauvais. En vérité, personne ici n'a le sens commun, je ne vois que moi de raisonnable. Adieu.

Les lettres de madame de Sancerre finissent ici. Le retour de M. de Nancé termine la correspondance dont on fait part au public. Il arriva à Paris le jour même de l'heureux mariage de son amie, et fut témoin de celui de madame de Martigues. Malgré la différence de leurs caractères, ces deux aimables femmes rendirent leurs maris également heureux.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE SANCERRE

HISTOIRE

DE

DEUX JEUNES AMIES

HISTOIRE

DE

DEUX JEUNES AMIES

Charles-Adolphe de Linange, né en Normandie d'une famille noble, ancienne, mais peu opulente ; privé de ses parents dès sa plus tendre enfance, maître de lui-même à vingt et un ans, vendit son modique héritage, convertit en marchandises les deux tiers de sa fortune, et s'embarqua pour la Martinique, où depuis plus de trente ans un oncle de sa mère s'étoit établi. Sa traversée fut heureuse : son vieux parent le reçut avec joie, et comme il n'avoit point d'enfants, M. de Linange devint en peu de temps l'objet de toute sa tendresse.

Une figure gracieuse, un naturel aimable, fixèrent bientôt sur lui l'attention des créoles les plus distinguées. Huit mois après son arrivée, une jeune veuve, en l'épousant, le rendit maître de deux habitations très-vastes, dont une partie étoit assez mal cultivée. L'intelligence et l'activité de M. de Linange en augmentèrent considérablement la valeur, et le mirent en état d'étendre son commerce et ses possessions.

Cinq ans après son mariage, la mort de son grand oncle tripla sa fortune. Heureux s'il eût su borner ses vœux, et suivre le plan raisonnable qu'il formoit en quittant la France! Il se proposoit seulement alors d'acquérir un fonds suffisant pour vivre avec aisance dans sa patrie. Peu à peu une perspective trop brillante s'ouvrit devant lui : la possibilité d'amasser des richesses lui donna le désir d'en accumuler; désir dangereux, souvent nuisible à son objet, propre à écarter du but que l'on envisage en s'y livrant. M. de Linange en fit la triste expérience. L'avidité le conduisit à laisser échapper l'instant où il pouvoit assurer à jamais sa fortune et sa tranquillité.

Marié depuis dix ans, il perdit sa femme et la regretta sincèrement. Elle lui laissoit une fille, seul fruit de leur union. Pendant la vie de madame de Linange, son mari n'avoit osé céder à l'envie de faire élever sa fille en France : il craignoit d'affliger une tendre mère, s'il la privoit du plaisir de voir croitre cet enfant sous ses yeux. Rien ne gênant plus sa volonté, il saisit la première occasion favorable à son dessein. Zéphirine de Linange, âgée de neuf ans, fut amenée en Europe par une amie de son père, que des affaires y rappeloient. Cette amie la conduisit à Paris, et la remit entre les mains de madame de Raré, religieuse aux dames Annonciades du Saint-Esprit, à Popincourt, cousine-germaine de la mère de M. de Linange. A peine sortoit-il de l'enfance quand elle quitta sa province ; cependant elle se souvenoit de l'avoir vu, désiroit beaucoup son avantage et son retour en France. M. Rémond, banquier, autrefois compagnon d'études du père de la jeune Américaine, alors son correspondant à Paris, fut chargé par lui de fournir à madame de Raré l'argent nécessaire à l'entretien et à l'éducation de cet enfant chéri. On le pria de ne point fixer sa dépense, M. de Linange souhaitant procurer à sa fille tout ce qui pourroit contribuer à la rendre aimable et heureuse.

La grande fortune dont Zéphirine devoit jouir unit toute la

communauté dans le désir de lui attacher une jeune personne, qui, en s'attirant sa bienveillance, lui devroit peut-être un jour son établissement. La maison s'en trouvoit chargée par un événement assez extraordinaire. Sa position la mettoit dans la nécessité de prendre le voile quand elle auroit atteint l'âge où l'on peut embrasser la vie monastique ; et ces dames craignoient de la voir contrainte à prononcer des vœux sans vocation et sans goût pour la retraite.

Elle étoit de l'âge de mademoiselle de Linange, et se nommoit Clémence d'Artenay. Elle joignoit à une figure attrayante beaucoup d'esprit, un naturel doux, et cette docilité, cette attention à plaire où la dépendance accoutume, en inspirant la crainte de s'attirer un reproche. Madame de Raré consentit avec joie à cet arrangement des autres religieuses ; Clémence fut reçue dans l'appartement de mademoiselle de Linange, partagea ses études et ses amusements. Traitée par elle comme une sœur chérie, mademoiselle d'Artenay en prit les sentiments, et rien n'altéra dans la suite ces premières dispositions de leurs cœurs.

Soigneuse de remplir les intentions de M. de Linange, madame de Raré se fit un devoir de donner à sa fille une éducation distinguée. Zéphirine en profita. Intelligente, appliquée, elle acquit avec facilité des connoissances utiles et des talents agréables. Bien faite, jolie, gracieuse, sensible, libérale, elle devint chère à toutes les personnes dont elle se trouvoit environnée. Huit années s'écoulèrent dans ce calme heureux, partage de la jeunesse et de l'innocence, calme dont on jouit sans en apprécier l'inestimable avantage, connu seulement quand il n'existe plus, quand on a perdu pour jamais l'espoir de le recouvrer.

La paix de mademoiselle de Linange fut troublée par le retard des lettres de la Martinique. Elle conservoit un souvenir bien vif de son père, se rappeloit avec attendrissement ses traits, ses caresses et ses bontés. Les expressions affectueuses dont il se servoit en lui écrivant entretenoient dans son cœur un désir

ardent de le revoir, de se sentir encore pressée contre le sein de ce parent chéri. Par ses dernières lettres, il lui annonçoit son prochain retour en France, le dessein formé d'y rester, de lui procurer un grand établissement; d'employer le fruit de ses longs et pénibles travaux à faire la félicité de l'unique objet de ses soins et de sa tendresse.

Que ces flatteuses espérances répandoient de joie dans l'âme de Zéphirine! à quelles vives douleurs la livrèrent-elles en se dissipant! Une année se passa toute entière, et plusieurs vaisseaux arrivèrent sans lui apporter aucune lettre de la Martinique. Les visites de M. Rémond, auparavant assez fréquentes, devenoient rares et courtes. Les questions sur le silence de M. de Linange l'embarrassoient; il y répondoit par des propos vagues; et laissoit toujours dans l'incertitude où lui-même feignoit d'être, sur la cause de cet alarmant silence.

Le bon cœur de M. Rémond l'engageoit seul à cacher de tristes événements. Depuis un an M. de Linange n'existoit plus; sa mort, suite des chagrins violents que lui avoit donnés le désordre de ses affaires, réduisoit sa fille à l'indigence. Des déprédations de toute espèce, une maladie épidémique répandue sur ses nègres, des pertes réitérées le forcèrent à contracter des dettes immenses. Il lui restoit des moyens de rétablir sa fortune : il les employoit avec ardeur, quand la guerre, portant ses funestes ravages dans cette partie du globe, arrêta ses travaux, anéantit ses espérances, lui montra sa ruine inévitable, et le sort qu'elle préparoit à l'enfant aimable et chéri, dont l'élévation et le bonheur formoient le plan de sa propre félicité. Cette cruelle idée se présentant sans cesse à son esprit, serra son cœur, l'accabla d'une mortelle affliction, détruisit en lui tous les principes de la vie, et lui fit terminer en peu de mois, des jours devenus si malheureux.

La vente de ses habitations, celle de ses effets, ses fonds rassemblés suffirent à remplir ses engagements, mais il ne resta

rien. Depuis quinze mois Zéphirine devoit à M. Rémond l'aisance dont elle jouissoit encore. Il eût pu soutenir sans se gêner sa dépense nécessaire ; mais madame de Raré sembloit se plaire à l'étendre, à l'augmenter chaque jour : elle remplissoit son appartement de meubles inutiles et chers, lui faisoit porter les plus riches étoffes, lui entretenoit plus de femmes que son service n'en exigeoit, et lui laissoit la liberté de donner beaucoup. M. Rémond sentoit le besoin d'arrêter sa prodigalité, de l'avertir du changement arrivé dans la situation de son élève : vingt fois il se rendit au couvent avec le dessein de parler ; mais prêt à s'expliquer, l'idée de la douleur qu'il alloit exciter le retenoit, l'engageoit à retarder encore ce fatal éclaircissement ; sa tendre compassion lui faisoit souhaiter d'attendre des circonstances plus favorables au désir qu'il avoit d'adoucir en partie une découverte si désespérante.

Séparé depuis longtemps de M. de Linange, cet homme honnête conservoit le souvenir d'un léger service reçu de cet ami dans sa jeunesse. L'état présent de sa fille lui inspiroit l'envie de reconnoître ce service en obligeant la jeune orpheline ; mais embarrassé alors par des pertes récentes, par des doutes sur deux maisons de commerce dont la solidité l'intéressoit ; dégoûté des affaires et s'arrangeant pour les quitter, il venoit d'acheter une terre dans sa province, avec le dessein de s'y retirer : cette acquisition le mettoit à l'étroit pour le moment, et ne lui permêttoit pas de disposer de ses fonds au gré de ses désirs.

Pressé par les instances de madame de Raré, il rêvoit un jour au moyen d'éluder encore cette triste explication, quand on lui remit ses lettres d'Espagne. Son correspondant de Cadix l'informoit du retour d'un vaisseau dont on croyoit depuis deux ans la perte certaine. Il venoit d'arriver chargé d'une riche cargaison. Le bénéfice de M. Rémond sur sa part des marchandises apportées, montoit à plus de cent mille livres : ce profit inattendu le surprit. Le retour de ce vaisseau lui parut un bienfait

de la Providence: et l'instant où elle le ramenoit, une marque de sa bonté pour mademoiselle de Linange. Déterminé à partager ce profit avec elle, il se rendit au couvent, fit prier madame de Raré de venir seule au parloir; et rompant enfin un silence gardé si longtemps, et par de si louables motifs, il lui apprit les désastres arrivés à la Martinique, la mort de son parent, et la situation cruelle où sa fille se trouvoit réduite.

Consternée d'un événement qu'elle avoit craint sans en prévoir les suites, madame de Raré, les yeux baignés de larmes, les mains jointes, élevées, sembloit en l'écoutant, implorer le secours céleste pour la malheureuse orpheline, dont toutes les espérances s'évanouissoient à jamais. Après un instant de silence, elle s'écria : O ma chère Zéphirine! que ferez-vous? que deviendrez-vous? Et regardant monsieur Rémond : Quoi, lui dit-elle, vous êtes sûr de son entière ruine? quoi, l'héritière de tant de riches habitations ne possède rien, n'attend rien? quoi, monsieur, elle n'a pas même la modique somme nécessaire pour consacrer ses jours dans cette maison? elle est sans appui, sans asile, sans ressources, abandonnée à toutes les horreurs de l'extrême pauvreté?

Non, madame, non, répondit M. Rémond; sa position est fâcheuse, mais elle n'est pas si cruelle. Cessez de vous affliger à cet excès. Aidée de vos conseils et de sa raison, si mademoiselle de Linange peut, sans trop de regret, cesser d'envisager un brillant avenir, se contenter d'être à l'abri du besoin et de la dépendance, on la met en état de continuer à vivre sous vos yeux, avec un revenu très-borné, il est vrai, mais suffisant pour ne pas la contraindre à prendre le voile, ou a contracter d'humiliantes obligations. Tirant alors de son portefeuille plusieurs billets : Voici, madame, continua-t-il, des effets appartenant à mademoiselle de Linange. Un ami de son père m'a chargé de les lui remettre et d'en payer le montant. Il se trouvera heureux si vous daignez les accepter pour elle, sans chercher à le

connoître. En parlant, il passoit les billets du côté de madame de Raré, et l'interrompant à sa première question sur cet ami, il la pria de lui laisser garder un secret confié à sa foi.

Peu de moments auparavant, madame de Raré se seroit vivement affligée de voir la fortune de sa parente bornée à un fonds de cinquante mille livres. Ce qu'elle venoit d'apprendre lui fit paroître cette somme considérable ; elle en marqua sa reconnoissance à M. Rémond. En vain s'efforça-t-il de détourner ses idées : elles se fixèrent sur lui. Je n'insisterai point, monsieur, lui dit-elle, sur un aveu de votre part ; je ne vous priverai point de la satisfaction de vous montrer aussi modeste que généreux ; je ne vous remercierai point d'assurer la subsistance d'une infortunée ; mais puissent ses vœux et les miens attirer les bénédictions du ciel sur la noble créature dont vous taisez le nom ! puisse ce bienfaisant ami de mon malheureux parent n'éprouver jamais l'amertume de la douleur, ou s'il en ressent un instant l'atteinte, que toutes les puissances célestes répandent alors dans son âme la douceur consolante dont il vient de pénétrer la mienne !

Touché de cette effusion du cœur de la religieuse attendrie, M. Rémond la pria de moins exalter ce service. Après avoir pris avec elle des arrangements sur l'emploi des cinquante mille livres, il la quitta, soulagé par l'aveu qu'il venoit de faire, et content de s'être trouvé le pouvoir de remplir les devoirs de l'amitié.

L'espèce de calme où il laissa madame de Raré, dura peu. Dans le premier accablement où l'avoient jeté de si funestes nouvelles, le présent de M. Rémond lui sembloit une ressource suffisante ; mais la réflexion lui peignit bientôt Zéphirine réduite au simple nécessaire, privée de l'espoir d'une grande alliance, du rang, de l'éclat que donne la fortune ; contrainte de passer ses jours dans la retraite, sans pouvoir à l'avenir s'y procurer les agréments propres à en écarter le dégoût et l'ennui. Ces

considérations faisoient couler ses larmes, pendant qu'elle marchoit lentement vers le jardin, où l'attendoit mademoiselle de Linange. La voyant accourir à sa rencontre, elle baissa son voile, et sans répondre à ses inquiètes questions, elle la prit par la main, la conduisit au chœur, ou personne n'étoit en ce moment ; là, se prosternant avec elle au pied de la grille : O ma chère Zéphirine ! lui dit-elle d'une voix étouffée par ses pleurs, soumettez-vous à la volonté du ciel : il vous éprouve. Vous n'avez plus de père, plus de possessions, plus d'espérances ! Abandonnée aux soins de la Providence, bénissez sa vigilante bonté : elle vient de pourvoir à vos plus pressants besoins. Priez, ma fille, priez pour votre père, priez pour vous ; demandez au Tout-puissant l'oubli de votre bonheur passé et la force de soutenir les traits de l'adversité.

Mademoiselle de Linange entendit à peine les dernières paroles de madame de Raré ; saisie d'une vive douleur, elle répéta foiblement : Je n'ai plus de père ! ah ! Dieu, je n'ai plus de père ! et perdit la connoissance et le sentiment.

Revenue d'un long évanouissement, retournée chez elle, des larmes abondantes soulagèrent un peu l'oppression de son cœur. Elle surprit madame de Raré, par la modération de ses regrets sur la perte de ses héritages : plus touchée de la mort de son père que du renversement de sa fortune, elle ne pleuroit point des biens dont son éducation ne lui avoit point appris à connoître tous les avantages. Peu d'idée du monde, de ses usages, de ses préjugés, du prix qu'il attache aux grandeurs, à la richesse, la rendoit moins sensible au changement de sa position. Le bienfait du généreux ami de son père ne l'humilia point : aucun mouvement d'orgueil n'affoiblissant la reconnoissance, elle ne devint point un sentiment pénible pour son cœur ; elle se prêta sans répugnance aux réformes indispensables qu'exigeoit sa situation présente, se vit ôter ses femmes, ses maîtres, passa d'un très-bel appartement dans un fort petit,

abandonna un joli jardin où elle se plaisoit à faire cultiver des fleurs, et s'amusoit du soin d'une volière. Aucune de ces privations ne lui arracha la plus légère plainte ; mais sa fermeté cessa de se soutenir, quand madame de Raré lui montra le dessein de chercher une autre protectrice à mademoiselle d'Artenay, l'événement ne lui permettant plus de remplir à son égard ses premières intentions. La seule idée de se séparer d'une compagne si chère fit jeter des cris de douleur à la sensible Zéphirine. Laissez-moi mademoiselle d'Artenay, laissez-la-moi, répétoit-elle toute en pleurs à madame de Raré. Mon infortune n'a pas altéré son amitié ; elle consent à partager mon sort : si mon revenu ne suffit pas pour toutes deux, nous l'augmenterons par un travail assidu, ces beaux ouvrages en broderie, que j'aimois tant à faire pour les donner, m'occuperont plus agréablement encore, quand leur produit me conservera la douceur de vivre avec Clémence. Mademoiselle d'Artenay, plus attachée à Zéphirine depuis qu'elle la voyoit malheureuse, mêla ses larmes aux prières de sa tendre amie, et madame de Raré ne put refuser à ces aimables filles une satisfaction si ardemment souhaitée.

Comme au temps de sa prospérité mademoiselle de Linange, généreuse et modeste, ne tiroit aucune vanité de sa fortune, elle n'avoit jamais blessé l'orgueil ni excité l'envie des compagnes de sa retraite. Prompte à les obliger, à prévenir leurs désirs, la perte de ses espérances ne lui fit point éprouver de leur part ces froideurs mortifiantes, cette espèce de dédain, que trop souvent la disgrâce entraîne à sa suite. On la plaignit on la rechercha, on s'occupa du soin de la consoler, de la distraire ; et sa noble résignation, après un si grand revers, la rendit l'objet de l'estime et des égards de toute la maison.

Insensiblement mademoiselle de Linange recouvra cette tranquillité d'esprit qu'un fâcheux événement interrompt et ne détruit pas, quand on ne peut s'accuser de s'être attiré son mal-

heur. Si la perte de son père excitoit encore ses larmes, celle de sa fortune sembloit entièrement effacée de son souvenir. Madame de Raré s'en occupoit davantage : elle ne s'accoutumoit point à voir Zéphirine dans une situation si différente de l'état brillant où elle l'avoit longtemps envisagée. Les personnes qui ont volontairement renoncé aux pompes du siècle, ne sont pas toujours les moins frappées de la considération attachée à l'opulence, aux titres, à l'éclat des vanités mondaines; peut-être en les prisant beaucoup, trouvent-elles un plaisir secret à s'exagérer le sacrifice qu'elles en ont fait.

Délicate, foible, attaquée de plusieurs infirmités, en s'abandonnant trop à de sombres réflexions, madame de Raré tomba dans une noire mélancolie; de violents accès de vapeurs s'y joignirent, son esprit s'altéra comme sa santé : peu de mois la réduisirent à cet état d'enfance et d'ineptie où la nature semble n'agir encore que pour dégrader l'être malheureux et dépendant soumis par elle à cette triste et humiliante condition.

Pénétrée de ce cruel accident, mademoiselle de Linange, assidue près d'elle, lui rendit les soins les plus attentifs et les plus affectueux. Pendant dix mois elle ne la quitta pas un seul instant ; et elle s'en vit privée pour jamais avec cette douleur, ce regret dévorant que fait sentir l'éternelle séparation d'une amie dont on se reproche d'avoir innocemment causé les chagrins, aigri les maux, en répandant l'amertume dans son cœur.

Clémence et elle pleurèrent longtemps madame de Raré. Le souvenir de ses souffrances, la certitude du bonheur que ses vertus lui assuroient à jamais, les consola peu à peu. Zéphirine commençoit à recouvrer sa paix intérieure, quand un bien petit événement troubla ce calme renaissant, ouvrit son esprit à de nouvelles idées, son cœur à une sorte d'agitation et d'inquiétude, dont sa retraite sembloit devoir la garantir pour toujours.

Aglaé d'Alerac entrée au couvent peu de temps après Zéphirine, lui avoit montré beaucoup d'attachement. Ses préférences

pour elle étoient même devenues plus marquées et plus obligeantes depuis la mort de M. de Linange. Cette jeune demoiselle fut retirée du couvent et mariée avec le comte de Nancé : six semaines après son mariage, elle se fit un plaisir de donner aux amies qu'elle venoit de quitter une espèce de petite fête, dont toute la communauté pût partager l'amusement. C'étoit une magnifique collation, précédée et suivie d'un concert de voix et d'instruments, exécuté par les plus habiles musiciens. Clémence et Zéphirine, suivies de plusieurs jeunes personnes, sortirent pour être avec la comtesse dans un parloir du dehors, pendant que les religieuses et les pensionnaires se succédoient tour à tour dans le parloir intérieur.

Le concert étoit fini, les musiciens congédiés, lorsque le comte de Nancé, revenant de la chasse avec le marquis de Mussidan, son ami, lui proposa d'aller surprendre sa femme au milieu de la joie enfantine où elle devoit se livrer en ce moment. Le marquis y consentit. A cent pas du monastère, M. de Nancé arrêta sa voiture, en descendit, entra dans la cour, défendit aux gens de la comtesse de l'avertir, et s'avança sans bruit vers le parloir où elle étoit. Prêt d'y entrer, il se retint, craignant d'interrompre une personne qui chantoit en s'accompagnant sur la harpe.

La voix douce, sonore et légère de cette personne fixoit les deux amis à leur place, et les faisoit souhaiter de l'entendre longtemps. L'air fini, madame de Nancé voulant appeler une tourière jeta les yeux vers la porte, vit son mari, se leva, courut à lui, le prit par la main, et le présenta d'un air riant et satisfait à toutes les dames qui se trouvoient au parloir.

Pendant les compliments d'usage sur l'heureux assortiment des deux époux, le marquis de Mussidan cherchoit des yeux la chanteuse dont les sons séduisants venoient de lui causer tant de plaisir. La place où il voyoit mademoiselle de Linange, sa harpe encore devant elle, la distinguoient assez. Il s'avança vers

elle dans le dessein de louer la beauté de sa voix, mais en l'approchant, son admiration changea d'objet. La contenance noble et modeste de Zéphirine, les grâces répandues sur toute sa personne, cet air imposant que donnent la candeur et l'innocence, quand elles se peignent sur un visage aimable, étonna le marquis ; il oublia ce qu'il vouloit lui dire, et ses expressions lui prouvèrent seulement la surprise où le jetoit l'assemblage de tant de charmes réunis en elle.

Accoutumée à ce langage flatteur, une femme élevée dans le monde y eût sans doute fait peu d'attention. Mademoiselle de Linange l'entendoit pour la première fois : elle ne l'écouta point avec indifférence. Une sorte de plaisir qu'elle n'avoit jamais senti se mêloit à l'embarras d'y répondre : frappée de la figure attrayante de M. de Mussidan; elle ne put se défendre de lui donner intérieurement une partie des louanges qu'il venoit de lui prodiguer.

M. de Nancé s'empressa d'adresser des compliments polis à l'amie de la comtesse. La conversation devint vive et enjouée. Mademoiselle de Linange parla peu, mais son air attentif et satisfait montroit combien elle s'en amusoit. Le moment vint où il falloit se séparer. Madame de Nancé ne pouvoit se résoudre à quitter Zéphirine. Toutes deux s'attendrirent en se disant adieu. La comtesse partoit dans quinze jours pour Nancé ; elle avoit déjà montré à ses deux amies le plus grand désir de les y mener : elle pria son mari de l'aider à obtenir d'elles cette faveur. Clémence parut très-disposée à faire ce voyage ; mademoiselle de Linange n'ayant aucune raison de se refuser à de pressantes, à d'affectueuses invitations, s'y rendit. Non-seulement elle promit d'aller à Nancé avec la comtesse, mais elle consentit à y passer tout le temps qu'elle-même comptoit y rester. Le comte, sa femme et le jeune marquis s'éloignèrent à regret. Les deux solitaires rentrèrent dans la maison : mademoiselle d'Artenay fort occupée de la petite fête et du voyage projeté ; Zéphirine rè-

veuse, se rappelant avec une sorte d'émotion tout ce que l'on avoit dit, s'étonnant encore des expressions de M. de Mussidan, prenant un plaisir secret à se les répéter, à les graver dans sa mémoire, à se retracer ses traits, l'air doux et animé de sa physionomie, et le son touchant de sa voix pendant qu'il lui parloit.

Au temps prescrit, la comtesse alla chercher au couvent ses deux amies, et prit avec elles la route de Normandie. Tout sur cette route attiroit et charmoit leurs regards : la vue des terres cultivées, des troupeaux épars dans la campagne; les villages, leurs habitants; les bois, les eaux sembloient leur donner des idées et des sensations nouvelles. A leur arrivée, l'aspect riant et magnifique du château, la foule des villageois accourant de toutes parts pour voir la comtesse, les acclamations dont ils firent retentir l'air en l'apercevant, mêlèrent le mouvement d'une joie douce et tendre à l'émotion qu'éprouvoient deux cénobites accoutumées dès leur enfance à la triste uniformité du cloître, et goûtant pour la première fois le plaisir attaché à la variété des objets.

Le maréchal du Plessis, père de M. de Nancé, venoit en le mariant de lui donner cette superbe terre. Peu de jours avant le départ de son fils, il s'y étoit rendu avec le marquis de Mussidan, pour y préparer une fête champêtre dont il vouloit amuser la comtesse à son arrivée. Cette fête commença au moment où elle entra dans l'avenue du château, fut très-agréable, dura le reste du jour, et même une partie de la nuit. Mais elle devint fatale à celui qui la donnoit, en réveillant dans le fond de son cœur une sensibilité dont il se flattoit d'avoir pour jamais amorti la dangereuse activité.

Le maréchal du Plessis, né tendre, susceptible d'une passion vive et constante, n'avoit pas eu sujet de s'applaudir d'un lien formé par la plus sincère affection. Jeune encore quand il perdit sa femme, il s'attacha plusieurs fois. Souvent favorisé, rarement

heureux, toujours trompé, il résolut de se défendre contre l'amour, en adoptant tous les goûts, en s'appliquant à toutes les études propres à occuper assez l'esprit pour bannir du cœur ce besoin d'aimer que fait sentir le loisir et l'inaction. Il avoit quarante-six ans quand il unit son fils unique à mademoiselle d'Alerac. Grand, bien fait, il joignoit à de beaux traits une physionomie ouverte, animée, et cet air qui plaît, inspire la confiance et fait naître l'amitié. Son humeur étoit égale, son esprit un peu porté vers la raillerie ; mais un naturel doux, obligeant, modéroit ce penchant ; il badinoit, et n'offensoit pas. Possesseur d'une grande fortune, il se montroit magnifique dans sa dépense ; mais une sage économie lui donnoit les moyens d'en employer une grande partie à de nobles usages. Estimé, chéri, recherché, il jouissoit d'une paix qu'il croyoit inaltérable, quand madame de Nancé la troubla en offrant à ses yeux un objet également capable d'augmenter son bonheur ou de le détruire.

Charmée de devoir à l'attention du maréchal un divertissement où elle ne s'attendoit pas, la comtesse voulut en marquer sa reconnoissance, en montrant tout le plaisir qu'il lui donnoit. Bientôt elle unit sa voix aux chants rustiques des jeunes villageoises. Zéphirine l'imita. Mademoiselle d'Artenay se mêla parm les danseuses et développa tant de grâces en se livrant à cet exercice, qu'elle fixa sur elle les regards du maréchal et s'attira son admiration. En considérant ses traits, son air, l'aisance de ses mouvements, il se rappela une de ses nièces, qu'il avoit beaucoup aimée, et dont la mort prématurée excitoit encore ses regrets : plus il considéroit Clémence, plus il se sentoit frappé de cette ressemblance. Il fit observer à son fils ce singulier effet du hasard, et s'en occupa tout le soir.

Les premiers jours se passèrent à parcourir les jardins, le parc ; à visiter les bosquets, les grottes ; à voir les cascades : on ne se lassoit point d'admirer les agréments de cette charmante habitation ; et l'air parfumé par les lilas, les jacinthes et les

narcisses, augmentoit encore le plaisir de ces longues promenades.

On étoit alors au commencement du printemps, saison choisie exprès par le comte de Nancé pour éviter les importuns que l'automne l'eût forcé de recevoir. Vraiment touché des attraits de sa jeune compagne, il vouloit jouir sans contrainte de la douceur d'être avec elle, de lui prouver sa tendresse, de se montrer uniquement occupé du soin de l'amuser et de lui plaire. Un même sentiment remplissoit le cœur de la comtesse ; l'assiduité de son mari près d'elle, lui faisoit aimer le séjour de Nancé, et redoubloit à ses yeux les beautés que la nature renaissante offroit de toutes parts à sa contemplation.

De ces six personnes convenues de passer ensemble plusieurs mois à la campagne, deux y goûtaient une félicité parfaite. Mademoiselle d'Artenay, n'éprouvant aucune altération dans sa façon habituelle d'envisager les objets, s'amusoit de tout. Le reste de la petite société s'abandonnoit à des idées inquiètes, à de fâcheuses réflexions, formoit des vœux, s'avouoit qu'ils étoient indiscrets : la crainte, le désir, d'inutiles regrets occupoient des cœurs sensibles ; ils s'efforçoient de cacher leur trouble, et quelquefois en laissoient échapper des marques visibles.

Depuis l'arrivée de la comtesse, le maréchal ne se trouvoit plus dans cette disposition d'esprit qui, depuis plusieurs années, le rendoit paisible et heureux. En croyant chercher l'image d'une parente sur le visage aimable de mademoiselle d'Artenay, il s'était imprudemment livré au plaisir de la regarder. Chaque instant ce plaisir devenoit plus doux, plus attachant. Mille qualités solides, de l'esprit, de l'enjouement, de la sensibilité, changèrent l'attention du maréchal en un intérêt si vif, qu'il ne put se méprendre aux mouvements de son cœur ; il rougit de sa foiblesse, s'en alarma, se promit de vaincre une passion si contraire à son repos, d'éviter le danger en modérant ses empres-

sements pour Clémence, en la regardant moins, en se privant de son entretien ; mais un attrait irrésistible le conduisoit toujours sur ses pas, le forçoit à la chercher. Flattée du soin qu'il prenoit de l'amuser, de l'instruire, mademoiselle d'Artenay aimoit à se promener avec lui, à profiter de ses connoissances. Il lui faisoit remarquer une infinités de petites créatures qu'elle fouloit soús ses pieds, sans soupçonner leur existence ; il lui apprenoit leurs habitudes et leur apparente destination dans la nature. En l'écoutant, l'attentive écolière fixoit sur lui des yeux si beaux ; une sensibilité si vraie, si animée, se peignoit sur tous ses traits, les rendoit si touchants, que le maréchal oubliant ses projets de résistance, s'abandonnoit tout entier au penchant de son cœur, et quelquefois se sentoit prêt à l'avouer.

L'impression que mademoiselle de Linange avoit faite sur le marquis de Mussidan, le jour de la petite fête du couvent, devint à Nancé une passion très-vive. Sensible pour la première fois, sans espérance de rendre son amour heureux, il s'affligeoit d'être jeune, d'être riche, d'être le chef d'une illustre maison. Dépendant des volontés de son tuteur, résisteroit-il pendant trois années aux projets formés par ce respectable parent? refuseroit-il une femme donnée et présentée de la main du chevalier de Mussidan? Dans ces circonstances, oseroit-il avouer son penchant, montrer à mademoiselle de Linange le désir de lui plaire? L'offre de son cœur offenseroit cette fille aimable et délicate, que l'inégalité de leur fortune séparoit à jamais de lui : elle le craindroit, elle le fuiroit peut-être. Pourquoi risquer de perdre la douceur de son entretien, de se voir traité par elle comme un ami? Sans cesse occupé de ces idées, toujours plus amoureux, plus chagrin, M. de Mussidan soupiroit, se taisoit ; mais ses regards étoient si expressifs, ses soins si marqués, qu'il falloit toute l'inexpérience d'une jeune personne élevée loin du monde, pour attribuer à la simple politesse, ou aux égards de l'amitié, les plus tendres empressements de l'amour.

Mademoiselle de Linange avoit aussi des peines secrètes ; elle ne se sentoit plus ni paisible, ni satisfaite de son sort. En trouvant à Nancé M. de Mussidan, sa présence lui avoit causé une douce émotion : l'habitude de le voir ne diminua pas les mouvements involontaires dont elle se demandoit en vain la raison. Quand elle le rencontroit inopinément, une palpitation violente agitoit son cœur. Souvent on s'entretenoit devant elle du chevalier de Mussidan : le maréchal souhaitoit son retour, rioit des affaires qui le retenoient à Marseille, sans les particulariser, et plaignoit le marquis d'attendre si longtemps un parent dont le premier soin en arrivant seroit de le marier. Il nommoit toutes les maisons, toutes les personnes où le choix de son oncle devoit s'arrêter. Ces discours rappelaient à mademoiselle de Linange le temps ou madame de Raré envisageoit pour elle des titres, des grandeurs. Cette fortune perdue deux ans auparavant avec tant de résignation, lui parut alors le bien le plus désirable ; elle regretta ses brillantes espérances, se sentit humiliée de n'être plus au rang de ces riches héritières nommées par le maréchal ; elle se repentoit d'avoir quitté sa retraite. Tout à Nancé lui retraçoit sa première opulence, mettoit sans cesse sous ses yeux l'objet d'une mortifiante comparaison. La profonde tristesse du marquis redoubloit ses chagrins, l'inquiétoit, la touchoit : elle n'osoit lui en demander la cause. Tous deux sensibles, tous deux timides, tous deux attentifs à leurs moindres mouvements, se promenoient en silence pendant des heures entières : de longs soupirs vainement retenus s'échappant à la fois sembloient les avertir qu'un même sentiment oppressoit leurs cœurs ; ils se regardoient, soupiroient encore, et souvent prêts à se parler, à s'interroger mutuellement, ils se quitoient, comme si une sorte de crainte les forçoit à se séparer.

Deux mois se passèrent sans changer la situation de ces six personnes. Le maréchal réfléchissant sur la sienne, sentit la

nécessité de prendre un parti. Mademoiselle d'Artenay lui devenoit tous les jours plus chère. Sa candeur, son ingénuité relevoient ses charmes à ses yeux, elle montroit du plaisir à le voir, à l'entendre : peut-être l'aimoit-elle dans l'innocence de son cœur; quel attrait offroit cette idée à l'âme tendre du maréchal! la flatteuse espérance d'être un époux heureux, la perspective d'un bonheur longtemps souhaité! Mais combien de considérations s'opposoient au désir d'en jouir! Le monde, les convenances, son rang; tant de disproportion dans l'âge, dans l'état, exigeoient le sacrifice d'une passion qui l'exposeroit à la censure, peut-être même au ridicule. Il se le dit avec douleur, mais il s'imposa courageusement cet effort. Résolu d'immoler son amour à sa raison, il se permit la douceur consolante de prouver à mademoiselle d'Artenay, sous les apparences de l'amitié, les sentiments qu'il lui cachoit; il voulut la rendre indépendante, et même lui donner le pouvoir de reconnoître la généreuse affection de son amie en l'obligeant à son tour.

Il venoit d'hériter d'une jolie terre à six lieues de Paris; elle étoit affermée onze mille livres. Le château, bien situé, bien bâti, en rendoit le séjour commode et agréable. Le goût de mademoiselle d'Artenay pour les amusements champêtres lui persuada qu'elle et sa compagne y vivroient heureuses. Il fit part à M. et à madame de Nancé de ses intentions : elles n'étoient pas de leur ôter la propriété de cette terre, mais de la donner à vie à mademoiselle d'Artenay, en assurant à son amie une moitié du revenu, si elle lui survivoit. Non-seulement le comte et la comtesse approuvèrent ce projet bienfaisant du maréchal; mais ils en montrèrent beaucoup de joie. On se promit de garder le secret, de faire tout préparer pour leur réception chez elles, et de les conduire dans leur château quand elles croiroient retourner au couvent. Comme ce don exigeoit des formalités, le maréchal fit plusieurs questions à madame de Nancé : elle ne put y satisfaire; entrée au couvent plusieurs

années après Clémence, elle se ressouvenoit très-confusément des particularités relatives à l'abandon où cette jeune personne se seroit trouvée, sans l'extrême bonté des religieuses; mais elle se rappela que la supérieure conservoit une espèce de procès-verbal fait dans le temps où cet abandon parut constaté, et tout de suite elle écrivit à cette dame pour la prier de lui en envoyer une copie.

Le maréchal se disposoit à donner à ses gens d'affaires les ordres convenables à ses desseins, quand on lui remit un paquet assez gros : il reconnut la main du chevalier de Mussidan, l'ouvrit, et trouva d'abord cette lettre.

« A Marseille, lundi 17 juin 17...

« S'il étoit possible de se brouiller avec un ami dont les sentiments, éprouvés depuis vingt années, ont mérité ma plus sincère affection, je vous prierois de ne jamais m'écrire. Votre obstination à me croire *très-extraordinaire*, capable d'un *attachement bizarre*, d'une constance *plus bizarre* encore; vos continuelles railleries sur l'objet attristant qui me retient ici me fâchent, m'impatientent, aigrissent mes chagrins. Je me flatte de vous faire changer de style, en vous dévoilant les motifs de cette conduite si *étonnante*, si propre à vous persuader de ma *surprenante singularité*.

« Pendant votre séjour à Marseille, mes assiduités auprès d'une fille privée de sa raison, tant de moyens essayés à grands frais pour rappeler cette raison égarée, vous ont prouvé, dites-vous, *le vif intérêt qui me lie à elle :* ah ! oui, un intérêt bien vif, un intérêt bien cher me lie à cette infortunée !

« L'aliénation de son esprit me cache un secret important ; le bonheur ou le malheur du reste de ma vie dépend de la découverte de ce secret. Actuellement fort malade, près de terminer ses jours, un dernier effort de la nature peut, dit-on, lui rendre

une lueur de raison ; l'espoir d'en être reconnu, de recevoir un éclaircissement si longtemps désiré, me retient depuis huit mois auprès de cette fille agitée, souffrante, objet de vos plaisanteries, celui de ma tendre compassion, de mes cruelles inquiétudes.

« Sur combien de fausses opinions vous fondez un indiscret badinage ! Vous m'avez toujours vu, dites-vous, me *détourner du sentier que je devois suivre*. Indifférent dans ce temps de la vie où *les passions maîtrisent tous les hommes*, je m'obstinois à *fuir les plaisirs*, à me livrer à de vaines études, à vouloir *prononcer mes vœux*, quand, déjà riche par des héritages, la mort de mon frère aîné, le foible tempérament du second, sembloient devoir me rendre le chef de ma maison. J'ai refusé *de resserrer les nœuds de notre amitié en m'unissant à votre sœur*. En convenant de tous ces faits, je vous demande où vous trouvez la certitude d'un *attachement bizarre*. Est-ce dans une indifférence qu'il est facile de feindre ? n'ai-je pu affecter de l'éloignement pour des liens proposés, et quand vous me pressâtes d'en prendre, saviez-vous si je n'en avois pas déjà formé ?

« Toutes vos suppositions vous autorisent-elles à transformer en une espèce d'aventurière une fille dont vous connoissez à peine le nom ? Mademoiselle d'Arcy n'a-t-elle pu vivre en Espagne, revenir en France, sans que l'*amour* l'ait conduite dans une contrée ou ramenée dans l'autre ? Avec tant d'humanité, une âme si compatissante, si généreuse, comment jugez-vous avec cette légèreté, des mœurs et du caractère d'une personne qui vous est parfaitement étrangère, dont on ne vous a jamais parlé ? Son histoire est bien simple, et n'exige pas un long récit. La reconnoissance, l'amitié, la justice me forcent à vous en instruire.

« Née à Marseille de parents estimés, orpheline à six ans, ruinée par la perte d'un procès, elle trouva une généreuse amie. Madame de Mauni, quittant Marseille pour habiter Paris avec un banquier de cette ville, qu'elle venoit d'épouser, se chargea

de la petite orpheline, lui donna une excellente éducation, et la traita comme sa propre fille. Devenue veuve, appelée en Espagne par un riche parent de sa mère établi à Carthagène, qui, vieux et sans enfants, désiroit la mettre à la tête de sa maison elle se rendit auprès de lui avec son élève, alors âgé de quinze ans. Elle en passa trois chez ce parent, dont la mort augmentant considérablement sa fortune, lui fit désirer de retourner à Marseille, et d'y fixer son séjour. Elle y ramena sa jeune amie. Des circonrtances que vous connoîtrez engagèrent madame de Mauni à se priver d'elle pendant plus de cinq ans, à lui permettre d'habiter près de Paris une agréable campagne. Que j'étois heureux quand elle y vivoit! Temps à jamais cher à ma mémoire, vous ne pouvez renaître, vous ne pouvez être oublié! Un seul objet étoit capable d'adoucir l'amertume de ma perte, de mon irréparable perte, il m'est ravi; j'ignore s'il existe encore, et chaque instant peut m'ôter la foible espérance qui me retient ici.

« Voilà ces voyages que votre imagination vous a peints comme très-amusants. Ni moi, ni personne n'a enlevé de la France, n'a enlevé de l'Espagne cette fille infortunée. Ses mœurs, son esprit, ses sentiments, son malheur, doivent vous donner un regret véritable de l'avoir choisie pour l'objet des plaisanteries dont vous ne cessez de rempir vos lettres.

« C'est en s'abandonnant à cette légèreté d'idées et de jugements que, sans être ni malin ni méchant, on se permet dans la société de répandre des faits absurdes, des aventures ridicules. Il faut soutenir, animer la conversation. Tout sujet paroît bon, s'il peut amener un conte plaisant. Que de sacrifices on fait à cette nécessité de parler et d'amuser! Je ne vous soupçonne point d'avoir brillé dans un cercle par le récit de ma prétendue bizarrerie; je vous connois trop pour le croire. C'est au fond de votre cœur que vous avez ri des travers d'un ami. Le mien est blessé de l'erreur où vous êtes. Lisez dans le petit cahier que je

joins à ma lettre, une partie de mes secrets : l'autre vous sera remise avant peu. Adieu : soyez sûr de mon amitié, et rendez enfin justice à mes sentiments. »

Le maréchal, vivement touché des expressions du chevalier de Mussidan, ne pouvoit se pardonner d'avoir aigri les peines d'un ami. Il ne concevoit pas comment un simple badinage lui attiroit des reproches si sérieux. Il en chercha la cause dans les feuilles qui accompagnoient cettre lettre, et trouva ce qui suit :

« Vous savez que mes études finies, le commandeur de Pienes, mon oncle maternel, me conduisit à Malte. Je fis mes caravanes, et après les avoir terminées, je me préparois à revenir en France, quand le commandeur m'arrêta par la proposition de partager avec lui la gloire et les dangers d'une expédition méditée depuis plusieurs mois, et confiée à son habileté reconnue. J'acceptai avec joie cette invitation. L'entreprise étoit hardie, et même téméraire. Elle réussit, et l'on en dut le succès au courage et à la prudence du commandant. J'eus le bonheur de me distinguer sous ses yeux; mais au moment où le combat cessoit, je fus blessé. Pendant plusieurs jours on craignit pour ma vie. Notre escadre reprit la route de Malte; mais les vents contraires ne permettoient pas de la suivre. La mer m'incommodoit fort. Un gros temps sépara nos vaisseaux : après une longue tourmente, celui de mon oncle fut jeté sur les côtes d'Espagne, où nous abordâmes difficilement. Le commandeur prit terre à Carthagène, et me fit porter chez don Ramire Herrera, homme distingué par sa naissance, par une réputation de bravoure et d'intrépidité dont il avoit donné des preuves dans la marine de Sa Majesté Catholique. Mon oncle le connoissoit et l'estimoit depuis longtemps. Il me confia à ses soins. Forcé de remettre à la voile, il me donna un chirurgien de son vaisseau, joignit à mon valet de chambre un des siens qui m'étoit très-attaché, me recom-

manda fortement à don Ramire, et me laissa au milieu de tous les secours nécessaires à mon état.

« Pendant près d'un mois, je vis seulement don Ramire et les personnes de sa maison qui pouvoient m'être utiles. Il était veuf, avoit trois filles, encore très-jeunes, et deux nièces un peu plus âgées. L'aînée, nommée doña Louise, fille de son propre frère, dépendoit absolument de lui par le testament de son père et par la médiocrité de sa fortune. La seconde, née d'une sœur de don Ramire, avoit ses parents au Mexique, et pouvoit devenir un parti très-riche. Dona Louise, promise à un comte sicilien, alors à Naples pour y terminer d'importantes affaires, devoit être mariée au retour de son amant. Moins rigide qu'on ne l'est ordinairement en Espagne, don Ramire accordoit assez de liberté à ces jeunes personnes : elles recevoient leurs amies, leurs parents, donnoient souvent des concerts, et s'appliquoient toutes à l'étude de la langue française.

« Cette même mademoiselle d'Arcy, dont l'aliénation d'esprit m'a causé et me cause encore des chagrins si réels, occupant avec madame de Mauni une maison qui touchoit à celle de don Ramire, passoit des jours entiers avec ses filles. Tendrement attachée à doña Louise, elles se quittoient rarement. Le caractère aimable de mademoiselle d'Arcy, son esprit, ses talents la rendoient chère à toute cette famille ; et c'étoit pour mieux goûter son entretien que l'on avoit appris sa langue, et que l'on vouloit s'y perfectionner.

« Cette jeune personne se faisoit tous les jours instruire de mon état. Quand je commençai à me lever, madame de Mauni et elles demandèrent à me voir, et me firent plusieurs visites. Dans la suite mademoiselle d'Arcy vint familièrement m'entretenir, accompagnée d'une duègne dont la présence ne gênoit point la confiance qu'elle me montroit, cette femme n'entendant point le françois.

« Mademoiselle d'Arcy me fit part, avec beaucoup de fran-

chise, de sa situation, des bontés de madame de Mauni pour elle, des motifs de leur séjour en Espagne, du dessein de sa protectrice de retourner en France, où elle faisoit passer les sommes provenantes de l'héritage de son vieux parent. Elle me laissa voir un extrême regret d'être forcée de s'éloigner de doña Louise, me dit avec attendrissement qu'elle la laisseroit malheureuse, bien malheureuse! Elle blâma don Ramire, l'accusa d'abuser de son autorité sur sa nièce, de la contraindre à recevoir la main d'un homme haïssable, puissamment riche à la vérité, mais laid, mal fait, vieux, avare, d'une humeur fâcheuse, d'un naturel soupçonneux : ce comte la conduiroit en Sicile, la confineroit dans un antique château; elle y vivroit seule avec lui, et ne jouiroit d'aucun des avantages attachés à cette grande fortune que vouloit lui procurer son oncle.

« Les discours de mademoiselle d'Arcy me touchoient, m'inspiroient une tendre compassion pour son amie. Dès les premiers jours de ma convalescence, je fus admis dans l'appartement des dames. Une parente âgée, dont l'austère gravité n'invitoit guère au plaisir, présidoit aux amusements de ces jeunes personnes. En me disposant à les partager, je me fis une loi de ne point manquer à la réserve que m'imposoient la reconnoissance et l'hospitalité. Soigneux d'éviter le reproche d'indiscrétion trop souvent fait aux François, je résolus de montrer les mêmes égards et le même respect à toutes celles qui composoient ce petit cercle, sans me permettre la plus légère préférence, ou la moindre attention particulière capable d'annoncer un goût décidé pour une d'entre elles.

« Je vis doña Louise. Elle me parut belle. Sa profonde tristesse me fit éprouver un sentiment pénible. Prévenu par les confidences de mademoiselle d'Arcy, je la plaignois, elle m'inspirois de l'estime, de l'amitié; mais un mouvement plus vif ne m'y mêloit point, ne m'engageoit point à désirer sa présence, et c'étoit sans me contraindre que je ne montrois aucun em-

pressement à m'approcher d'elle ou à l'entretenir; je tenois ma partie dans les concerts ou don Ramire assistoit toujours; mais je m'en amusois peu, et si la politesse me l'eût permis, je me serois souvent dispensé de paroître au salon.

« Dans le temps où j'attendois le retour de mes forces et les ordres de mon père pour repasser à Malte ou retourner en France, il se formoit chez don Ramire un projet imaginé par doña Louise, et secondé par les deux Françoises dont elle étoit si sincèrement aimée. On me le cacha d'abord; mais, mon secours paroissant nécessaire aux suites de son exécution, on jugea convenable de me le communiquer. Je venois de recevoir une lettre de mon père. Il me laissoit le choix de retourner à Malte ou de revenir auprès de lui. Une sorte d'engagement pris depuis ma convalescence avec le comte de Pienes, qui souhaitoit mon retour à Malte, me rendoit indécis. Je le disois à mademoiselle d'Arcy, et je fus surpris de l'entendre me prier avec instance de me déterminer pour la France, et m'assurer que j'obligerois trois personnes en cédant à ses désirs. Elle m'apprit alors les résolutions de doña Louise et la facilité qu'elle trouvoit à les suivre.

« Peu de temps avant mon arrivée à Carthagène, une de ses cousines, nouvellement revenue du Pérou avec une fortune immense, avoit passé trois mois chez don Ramire, pour terminer des affaires d'intérêt qui leur étoient communes. Cette dame prit beaucoup de part aux chagrins de doña Louise, et le jour de son départ elle lui donna en secret une petite boîte remplie de perles et de diamants, de la valeur d'environ cent mille livres. Elle lui recommanda de cacher ce présent, propre à exciter la jalousie de ses autres parentes, et de s'en servir seulement dans une occasion pressante. Des lettres de Naples annonçant le prochain retour du comte renouvelèrent l'effroi de doña Louise et la firent penser à ce don. Il lui parut un moyen de se soustraire à l'autorité de son oncle, et d'éviter le

mariage odieux dont elle se voyoit menacée. Madame de Mauni alloit partir ; l'idée d'être à jamais séparée de mademoiselle d'Arcy, rendoit ses peines plus insupportables. Elle prit enfin le parti de quitter sa patrie, de passer en France avec ses amies, de borner toutes ses espérances de fortune au petit fonds qu'elle possédoit. Le dessein de vivre dans un monastère le rendoit suffisant à ses besoins ; tous ses désirs se bornant alors à se conserver libre.

« Madame de Mauni, bonne et complaisante, applaudissoit à ce plan, tout étoit arrangé pour l'exécuter. Huit jours avant son embarquement, la nièce de don Ramire s'échapperoit furtivement de sa maison, se tiendroit cachée dans celle d'une femme dont la fidélité lui étoit connue ; ses effets les plus précieux y seroient secrètement transportés, et cette même femme la conduiroit au vaisseau la nuit du jour où l'on mettroit à la voile.

« Surpris en écoutant mademoiselle d'Arcy, je ne concevois pas le motif de sa confiance. Pourquoi me faire part de ce projet? Elle m'en découvrit la raison.

« Après leur départ de Carthagène, don Ramire pourroit, en se rappelant leur intimité avec sa nièce, les soupçonner d'avoir favorisé sa fuite, faire d'exactes rechercher pour découvrir son asile. Doña Louise présentée dans une maison religieuse par madame de Mauni, arrivant d'Espagne, son âge, le temps de son évasion, un accent étranger la feroient connoître. L'autorité pourroit l'arracher de cette retraite, la remettre entre les mains de son parent irrité. Je dissiperois sa crainte à cet égard, si préférant l'invitation de mon père à celle du commandeur de Pienes, je consentois à retourner en France. Doña Louise m'auroit une éternelle obligation, si je voulois la conduire de Marseille à Paris, lui procurer la connoissance de quelque dame de ma famille. La protection d'une personne distinguée lui ouvriroit l'entrée d'un couvent, et la mettroit à l'abri des recherches

curieuses dont une étrangère jeune et sans abri devient naturellement l'objet.

« Cette confidence me fit éprouver une peine sensible. J'aurois souhaité n'être pas instruit de l'étrange démarche de doña Louise. Les égards de don Ramire pour moi méritoient ma reconnoissance. La nécessité de me taire me sembloit une espèce de trahison. On s'apprêtoit à lui causer un extrême chagrin : je le savois, et me sentois gêné de le savoir. Je ne le reverrois plus sans émotion, sans ressentir à son aspect un mouvement semblable au reproche que doit exciter la feinte dans un cœur honnête.

« Rien ne me donnant le droit de m'ériger en censeur, ou de combattre des résolutions irrévocablement prises, je me serois accusé de dureté en refusant à dona Louise un service aussi léger. Ainsi je m'engageai à partir pour la France trois semaines après elle, à la prendre à Marseille, à la conduire à Paris, où je la remettrois entre les mains d'une de mes tantes, qui se feroit un devoir de l'obliger.... Mais ce paquet est déjà gros pour la poste. Cette partie de mon récit doit vous prouver que je n'ai point enlevé mademoiselle d'Arcy, qu'elle ne m'a point inspiré en Espagne cette passion dont vous m'avez tant parlé dans vos lettres. Un de mes gens qui part après demain pour Paris, vous remettra la suite d'une aventure où je me croyois peu intéressé. Mais prévoit-on les suites des démarches les plus indifférentes en apparence? Notre cœur se connoît-il, et peut-il s'assurer sur ses dispositions? »

En apprenant pour la première fois que le chevalier de Mussidan éprouvoit des peines secrètes, le maréchal se sentit encore plus touché des expressions de sa lettre. Il ne concevoit pas sa longue réserve, et se croyoit en droit de s'en plaindre. Il lui écrivit avec beaucoup de tendresse, sans lui marquer combien une confiance si tardive lui paroissoit blesser l'amitié. Il atten-

doit, pour le lui dire, les éclaircissements promis. Peu de jours après, il les reçut, et s'enferma dans son cabinet, où il lut cette continuation écrite de la main du chevalier.

« Tout fut parfaitement concerté entre la jeune Espagnole et ses deux amies. Le jour pris, doña Louise sortit de grand matin sans être aperçue. A l'heure où l'on entroit chez elle, sa femme de chambre étonnée la chercha vainement. Un billet adressé à son oncle étoit sur sa toilette. On y trouva aussi une lettre pour mademoiselle d'Arcy, composée à dessein d'éloigner le soupçon de leur intelligence. On remit l'un et l'autre à don Ramire. Le billet de sa nièce contenoit ce peu de mots :

« Je crois être en droit, monsieur, de me soustraire à votre « autorité, quand vous vous obstinez à l'employer pour me ren- « dre la plus malheureuse de toutes les femmes. Il m'est bien « dur de vous paroître ingrate en cherchant de la protection « contre vous. Je vais demander un asile à mes parents maternels. « Il me sera plus doux de passer mes jours dans un cloître que « de me lier à l'objet odieux de votre choix. Je conserverai tou- « jours, monsieur, le souvenir de vos premières bontés ; et j'ou- « blierai, s'il m'est possible de le faire, que ni mes prières ni « mes larmes n'ont pu vous toucher en faveur d'une fille infor- « tunée qui vous désobéit à regret, et souffre une peine violente « en s'éloignant d'un parent qu'elle gémit de fuir et d'offenser. »

« Furieux après cette lecture, don Ramire donna des ordres pour tout préparer, voulant partir à l'instant. Me sachant éveillé, il accourut chez moi, me montra le billet de sa nièce, en faisant mille imprécations contre elle et contre tout son sexe. Comme elle avoit deux tantes abbesses à Madrid, ses expressions lui persuadèrent qu'elle se rendoit à l'un ou l'autre couvent. Il se flattoit de l'atteindre sur la route, de la ramener et de la punir sévèrement d'une démarche si hardie. Sa colère, son chagrin, la vaine espérance où il se livroit, me jetèrent

dans un trouble, dans un embarras inexprimable. Il me sembloit qu'il pouvoit se plaindre de moi, m'accuser de lui en imposer par mon silence. Je rougissois, je perdois contenance, et n'osois parler. Trop agité lui-même pour faire attention à mes mouvements, il marchoit à grands pas, pressoit ses gens, s'impatientoit. On l'avertit enfin. Il m'embrassa, me pria de le plaindre, d'attendre son retour, et partit.

« Il resta près d'un mois absent, revint fatigué d'une inutile recherche, persuadé du séjour de doña Louise à Madrid, et désespéré de la voir échappée à son pouvoir et à sa vengeance. Je partis deux jours après. J'arrivai à Marseille sans accident, et trouvai mes jeunes amies habitant une jolie bastide que madame de Mauni venoit d'acheter.

« Rien ne me parut changé dans l'air ni dans l'accueil de mademoiselle d'Arcy ; mais je ne pus me défendre d'une extrême surprise en examinant doña Louise. Je l'avois vue triste, distraite chez son oncle, l'esprit toujours occupé de fâcheuses idées, se prêtant avec répugnance aux jeux, aux amusements de ses compagnes ; parlant peu, inquiète, rêveuse, négligeant tout, et même le soin de sa parure. Qu'elle étoit différente alors ! Le plaisir de ne plus redouter un lien si longtemps l'objet de sa terreur, de se voir libre, donnoit de l'éclat à son teint, animoit ses yeux, embellissoit ses traits doux et réguliers, répandoit sur toute sa persoune ce charme inexprimable dont on se sent touché sans connoitre par quel attrait il émeut. Doña Louise, auparavant sombre et silencieuse, se livroit à l'enjouement montroit des connoissances acquises ; cette vivacité modérée par la modestie, qui amuse et qui plaît : ses idées toujours justes, prouvoient la droiture de son cœur, et je ne sais quoi de tendre d'affectueux dans ses expressions, rendoit intéressant tout ce qu'elle pensoit, tout ce qu'elle disoit.

« En la regardant, en l'écoutant, je crus ne l'avoir jamais vue, jamais entendue. Je me demandois comment j'avois passé tant

d'heures avec elle sans m'apercevoir des grâces de sa personne, des agréments de son esprit. Chaque instant me la montroit plus aimable. Des mouvements inquiets, et pourtant flatteurs, m'agitoient en sa présence ; je la quittois avec peine, avec effort ; un désir ardent de la revoir me tourmentoit loin d'elle. Ses projets de retraite m'affligeoient. Je me sentois oppressé quand je songeois que j'allois la conduire à Paris, où l'attiroit le dessein de se soustraire au monde, de s'enfermer dans un cloître ; contribuer moi-même à lui ouvrir ce triste asile, où peut-être elle consacreroit ses jours. Mon cœur se serroit à l'idée de perdre à jamais la liberté de la voir, de l'entrenir : liberté qui me rendoit alors si heureux ! Je ne me dissimulois point l'espèce de mes sentiments, mais je craignois de les avouer. Après ma longue froideur, doña Louise ne s'étonneroit-elle pas de ce changement, pourroit-elle me croire sensible, n'imagineroit-elle pas qu'enhardi par sa position présente, j'osois m'écarter du respect que je lui avois montré dans le temps où tout devoit la rendre imposante à mes yeux ? Timide, indécis, je cherchois des prétextes pour retarder notre départ de Marseille. Mademoiselle d'Arcy les saisissoit, et montroit une sorte de répugnance à faire le voyage de Paris. Je la voyois rêveuse, inquiète : toutes ses expressions devenoient mystérieuses. Souvent elle sembloit vouloir me parler, s'interrompoit, continuoit à se taire. Surpris de cette nouveauté, je me plaignis d'avoir perdu sa confiance ; je la pressai de m'ouvrir son cœur. Je ne le puis, me dit-elle, sans commettre une indiscrétion, sans m'exposer aux reproches de doña Louise. Je me trompe peut-être, mes craintes sont peut-être vaines ; mais ses projets m'alarment. Je redoute pour elle le séjour de Paris ; et vous m'obligeriez sensiblement, si vous la déterminiez à rester en Provence.

« Mais, lui dis-je un peu surpris, vous approuviez en Espagne un dessein appuyé sur des motifs encore subsistants : d'où vient le condamnez-vous à présent ? Je n'avois pas réfléchi, reprit-

elle, sur mille circonstances où je faisois alors peu d'attention. Avant de vous avoir vu, doña Louise vouloit fuir, se retirer dans un couvent à Madrid ; quand elle me montra un désir ardent de passer en France, son amitié pour moi me parut l'unique cause de ce changement. Sans cesse elle m'entretenoit de vous, de vos qualités aimables, des agréments de votre personne ; elles me frappoient comme elle, et je la croyois juste, sans la croire prévenue. Hélas ! je me trompois. Je vois qu'un penchant irrésistible l'attire dans votre patrie, lui fait imaginer de la douceur à vivre près de vous, à se lier avec les dames de votre famille, à conserver au fond de sa retraite le plaisir d'entendre parler de vous, de vous voir prendre une sorte d'intérêt à elle. J'ignore, continua-t-elle, les effets d'une passion que j'ai toujours redoutée sans la connoître ; mais si cet attachement de doña Louise pour vous étoit de l'amour ! si l'innocence de ces pensées déguisoit à ses yeux les sentiments de son cœur ! si elle vous aimoit ! Mais puis-je en douter, quand tout me dit, tout me prouve, tout m'assure que vous êtes cher à doña Louise, que vous êtes aimé de doña Louise ?

« Ah! quel mouvement cette confidence excita dans mon âme ! Ému, charmé, pénétré d'une douce joie, je pris les mains de mademoiselle d'Arcy, je les pressai entre les miennes avec une ardeur que rien encore ne m'avoit fait sentir : Est-il vrai, est-il bien vrai, lui demandois-je transporté de plaisir ? Ah! répétez-moi cent fois, mille fois : vous êtes cher à doña Louise ; vous êtes aimé de doña Louise.

« Eh quoi ! me dit-elle d'un air étonné, quand je crois vous intéresser à la paix, à la tranquillité d'une fille digne à tant d'égards de votre estime, de votre amitié ; quand j'espère trouver en vous de l'appui contre sa foiblesse, vous engager à m'aider dans le dessein de la retenir ici, vous osez vous montrer sensible à ses sentiments, montrer de la joie d'être aimé ! Oubliez-vous votre état, les obligations qu'il vous imposera ? Ne vous

sépare-t-il pas à jamais de doña Louise? Rien, rien, m'écriai-je avec vivacité, ne me sépare d'elle, rien ne s'oppose à mes désirs, si doña Louise les partage. Plus de retraite, plus de voile pour l'aimable fille dont vous venez de me faire espérer la tendresse. Si elle consent à me rendre heureux, je puis lui engager ma foi au pied des autels, sans quitter la marque de cet état, que vous croyez contraire à d'autres vœux.

« J'appris alors à mademoiselle d'Arcy qu'une suite de chevaliers de mon nom s'étant distinguée dans l'ordre de Malte par leur zèle pour sa gloire, par d'éclatantes victoires remportées sur les infidèles, avoit acquis à ma maison les priviléges honorables dont elle jouissoit depuis près de deux siècles. Rassurée par cette explication, mademoiselle d'Arcy m'objecta mon âge, la dépendance où il m'assujettissoit, le tort que feroit à ma fortune un mariage contracté sans l'aveu de mon père, et l'impossibilité d'espérer son consentement pour me lier avec une étrangère. Cet obstacle est puissant, lui répondis-je ; mais si votre amie m'aime, il n'est pas insurmontable. Aucun motif intéressé ne me porte à craindre de révolter mon père contre moi. Je puis me passer de ses bienfaits ; mais je ne me pardonnerois jamais de l'attrister, de répandre un instant d'amertume sur sa vie. Oserai-je proposer à doña Louise le seul moyen que j'imagine pour assurer notre commun bonheur? L'offre d'un mariage secret n'offensera-t-elle point sa délicatesse? Ne paroîtrai-je pas trop présumer de ses bontés, si je lui demande une preuve si grande de sa tendresse? En s'unissant à moi, voudra-t-elle attendre du temps et des événements l'occasion favorable d'avouer nos liens? Ou je connais mal ses sentiments, dit mademoiselle d'Arcy, ou je puis vous assurer qu'elle mettra tout son bonheur à faire le vôtre. Cependant je sonderai ses dispositions, et vous en serez instruit par moi-même.

« La noble franchise de doña Louise ne lui permit pas de dissimuler combien elle étoit sensible à l'ardente passion d'un

homme dont la simple amitié lui avoit paru un bien désirable. Elle consentit à se donner à moi. Avignon nous présentoit les moyens de surmonter toutes les difficultés. Madame de Mauni et mademoiselle d'Arcy y conduisirent doña Louise ; je m'y rendis. Nous y fûmes pour jamais unis. Que le serment de nous aimer toujours fut sincère ! que nos cœurs le gardèrent avec fidélité ! Souvenir trop cher, trop présent à ma mémoire ! félicité si vivement sentie, heureux temps ! vous vous retracerez sans cesse à l'âme sensible dont le regret et la douleur n'ont pu vous effacer.

« Peu de jours après notre mariage, mademoiselle d'Arcy, ma charmante compagne et moi, nous prîmes la route de Paris. Mon père étoit alors dans une de ses terres. Son absence me donna le loisir de suivre les projets formés en Provence. Je louai à trois lieues de Paris une jolie maison où se trouvoit tout ce qui peut rendre une solitude agréable et sûre. J'y établis doña Louise et son amie. Après leur avoir procuré toutes les commodités nécessaires, tous les objets d'amusements dont elles pouvoient faire usage dans leur retraite, j'allai trouver mon père en Champagne. Vous y étiez. La maladie dont mon frère y fut attaqué, nous ramena promptement à Paris, où sa mort prématurée nous causa de sensibles regrets que vous partageâtes.

« Mon père se hâta de marier son second fils ; vous savez combien sa complexion foible et délicate l'inquiétoit ; il commençoit à fonder l'espoir de sa maison sur moi. Ses moindres discours sur ce sujet me jetoient dans de continuelles alarmes. Je me vis contraint de feindre un extrême éloignement pour le mariage, un grand désir de retourner à Malte, d'y faire mes vœux : je fuyois les vains plaisirs qui vous séduisoient alors. Que les miens étoient doux, qu'ils étoient vrais ! Seul dans ma confidence, le valet de chambre que j'avois ramené d'Espagne me tenoit à toute heure des chevaux prêts. Je saisissois les occasions de m'échapper, je courois, je volois chez ma chère Louise, je lui donnois tous les moments dont je pouvois disposer. Souvent elle venoit à

Paris, où un petit appartement meublé pour la recevoir nous offroit la commodité de passer un plus long temps ensemble.

« Mon frère eut un fils. La naissance de cet enfant me combla de joie; elle dissipa les idées de mon père sur mon établissement. Cinq années s'écoulèrent rapidement au gré de mes désirs satisfaits, et toujours renaissants. Le secret augmentoit les charmes de notre union. Doña Louise devenue mère me paroissoit tenir à moi par un nouveau lien. Combien je me plaisois à voir la jolie petite créature qui me représentoit déjà les traits aimables, les grâces touchantes de doña Louise! Quelle douce occupation pour cette tendre mère de caresser, de parer cet enfant chéri, de préparer les jeux! combien elle-même s'en amusoit. Ah! si du moins l'objet de tant de soins, de tant d'amour, m'étoit resté! mais, condamné à tout perdre, à n'éprouver aucune consolation dans l'amertume de mes regrets, livré depuis quinze ans à la douleur, au tourment d'une dévorante inquiétude, je vois ma dernière espérance près de s'évanouir, et je vais dans peu de jours, peut-être, m'éloigner d'ici le plus malheureux de tous les hommes.

« Mon père me montroit tant de bonté, que souvent je me reprochois de ne pas lui avouer mes engagements. Doña Louise m'en détournoit. Elle craignoit de passer aux yeux du comte de Mussidan pour une fille imprudente, capable de se laisser guider par une folle passion. Comment prouver à mon père, à toute ma famille, les motifs de sa suite, l'innocence de ses desseins? Les apparences étoient contre elle et contre moi. On penseroit qu'abusant de la confiance de don Ramire, j'avois séduit un cœur foible. Croiroit-on qu'une personne si tendrement aimée à Marseille me fut indifférente en Espagne? Eh! pourquoi risquer de lui faire éprouver des mortifications par cet aveu, que rien n'exigeoit encore? Heureuse d'être à moi; contente de sa situation présente, elle ne souhaitoit point paroître dans le monde, où peut-être une partie de son bonheur se dissiperoit au milieu des

soins et des égards dont la société la contraindroit à s'occuper.

« Ces considérations ne m'auroient point arrêté ; mais doña Louise obtenoit tout de ma complaisance. Je jouissois avec délices du plaisir d'être mari, d'être père, quand Malte, alarmée d'un projet d'attaque contre elle, appela ses chevaliers à son secours. Il fallut me préparer à partir. Si je sentis une extrême douleur en me séparant de doña Louise, si ses larmes déchirèrent mon cœur, il ne se joignit à nos tristes adieux aucun de ces noirs pressentiments qui semblent annoncer aux âmes sensibles des malheurs imprévus. Je me proposois de vaincre à mon retour la répugnance de ma charmante compagne sur la publicité de notre mariage. Quelle riante perspective elle offroit à mes regards! passer les jours, les heures, tous les instants de ma vie auprès de doña Louise! Vain espoir de bonheur! trompeuses illusions, qu'êtes-vous devenues? Combien cet avenir dont j'emportois l'attente flatteuse me préparoit de peines! combien de fois j'ai souhaité qu'il n'eût jamais été pour moi!

« Je ne vous parlerai point des événements dont vous fûtes instruit dans le temps. Le lendemain de mon arrivée à Malte, je m'embarquai sur un vaisseau de la religion. Notre escadre, commandée par mon oncle, fut trois mois en mer. A mon retour dans l'île, je demandai avec empressement mes lettres. Peignez-vous ma surprise et mon effroi en ne reconnoissant la main de doña Louise sur aucune, en apercevant celle de mademoiselle d'Arcy sur un paquet cacheté de noir! Un saisissement affreux glaça mon cœur. Je déchirai l'enveloppe en tremblant. Hélas! Louise, ma chère Louise n'étoit plus! Le soir même de mon départ elle avoit senti les premières atteintes de la plus dangereuse des maladies. Le pourpre s'y mêla, les vains secours de l'art ne purent sauver mon aimable, ma charmante femme; elle fut à jamais ravie à l'époux malheureux, qui, fidèle à sa mémoire, chérit encore, chérira toujours le souvenir ineffaçable de ses attraits, de son amour, de ses vertus.

« A la lecture de cette fatale lettre mes sens m'abandonnèrent. Un long évanouissement laissa douter si je vivois encore. En revenant de cet état, je poussai des cris douloureux. Une fièvre ardente me jeta dans une espèce de frénésie ; on désespéra longtemps de ma vie. Après six semaines de délire, d'accès furieux, ma triste et foible convalescence ne calma point les agitations de mon âme.

« Beaucoup de lettres de mademoiselle d'Arcy étoient restées parmi celles que je n'avois point décachetées. Je les ouvris toutes. J'y cherchois de funestes détails sur le cruel événement dont je gémissois. J'appris que les soins de cette amie avoient préservé ma fille du mal affreux de son infortunée mère. Dans la dernière en date, elle m'annonçait son prochain départ pour Marseille. Madame de Mauni la pressoit de s'y rendre. La reconnoissance et l'amitié ne lui permettoient pas de différer à satisfaire cette dame. Ma fille l'embarrassoit. Son dessein de la laisser aux soins de sa gouvernante, femme honnête, intelligente, très-attachée à l'enfant, devenoit impossible, cette femme étant retenue au lit par une sciatique très-douloureuse. Cette circonstance la déterminoit à emmener la petite. Je crois vous obliger, me disoit-elle, en vous procurant la satisfaction de voir plus tôt votre fille, de jouir du plaisir de l'embrasser à Marseille, et de la douceur de la reconduire vous-même à Paris. Je ne désapprouvai point cet arrangement de mademoiselle d'Arcy. Qui m'eût dit alors combien il répandroit d'amertume sur le reste de ma vie !

« Tout sembloit s'unir pour redoubler mes chagrins. Je reçus la nouvelle de la mort de mon frère, et des ordres précis du comte de Mussidan de hâter mon retour en France. Dès que mes forces me permirent d'obéir, je m'embarquai. A la vue des côtes de Marseille, des lieux où j'avois senti les premières émotions de l'amour, le plaisir enchanteur d'en inspirer, le bonheur de m'unir à l'objet le plus digne de ma tendresse, toutes

mes douleurs se ranimèrent. Je brûlois de désir de serrer contre mon cœur affligé le gage de l'affection de ma chère Louise, de l'inonder de mes pleurs. J'arrive, je cours chez madame de Mauni ; de nouveaux malheurs m'y attendent. Ma fille n'y est point, elle n'est point venue à Marseille; et mademoiselle d'Arcy est hors d'état de dire comment elle s'en est séparée, et dans quelles mains elle l'a laissée.

« Cette dame me montre plusieurs lettres de mademoiselle d'Arcy, écrites avant son départ de Paris. Elle lui assure qu'elle part en poste avec ma fille. A son arrivée à Lyon, elle lui écrit de cette ville, où se trouvant un peu malade et très-fatiguée, elle se reposera deux jours. Elle ajoute que son naturel timide lui a fait préférer la voiture publique à la poste, n'osant s'exposer au danger de courir seule. Elle vient, dit-elle, de trouver une occasion de continuer sa route, bien accompagnée, et la prie d'envoyer au-devant d'elle.

« J'y allai moi-même, continua madame de Mauni. J'étois bien éloignée de prévoir l'état affreux où je devois revoir ma pauvre amie. A deux lieues de Marseille, des brigands ayant arrêté le postillon, ses compagnons de voyage, courageux et bien armés, descendirent : aidés de leurs gens, ils blessèrent à mort deux des voleurs, et forcèrent les autres de fuir. Le péril où se trouvoit mademoiselle d'Arcy, le bruit des armes à feu, son laquais tué, la vue du sang d'un des voyageurs blessé, firent une si terrible impression sur ses sens, qu'elle perdit connoissance. On la porta chez un paysan. L'impossibilité de la tirer de son évanouissement obligea de l'abandonner dans ce lieu, pour arriver à Marseille, d'où on lui enverroit du secours. La rencontre de la voiture m'instruisit de cette aventure et de l'accident de mon amie. J'allai la chercher. Je l'amenai chez moi fort malade, attaquée de violentes convulsions, donnant de continuelles marques de terreur, et retombant à tout moment en foiblesse. Elle ne me reconnoissoit point, pouvoit à peine parler, et le peu de mots

qu'elle prononçoit montroient de l'égarement. Je l'attribuois à son mal, à son effroi ; j'espérois lui voir recouvrer sa raison avec sa santé. Vaine attente! Elle est sans fièvre, ses accidents ont cessé, la nature a repris son cours ordinaire, sans lui rendre ni son jugement ni sa mémoire. Elle respire, elle vit ; elle ne pense plus. Son existence est celle d'un enfant qui ne connoît rien et s'ignore lui-même.

« Dans quel trouble, dans quelle inquiétude me jeta ce triste récit ! Où étoit ma fille? où la chercher? Il me sembla perdre une seconde fois ma chère Louise, en perdant l'objet de ses tendres affections. Je vis mademoiselle d'Arcy. Je fis d'inutiles efforts pour me rappeler à l'idée de cette malheureuse fille ; elle me regardoit en silence, m'écoutoit sans paroître me comprendre ; et si je prenois sa main, elle poussoit des cris perçants, pâlissoit, et montroit la plus grande frayeur. Je partis pénétré de son état, désolé de l'ignorance où il me laissoit sur le sort de ma fille. Mes recherches à Lyon, sur ma route, furent infructueuses. En arrivant à Paris, je vis sa gouvernante. Elle m'assura que son élève étoit partie avec mademoiselle d'Arcy. Les gens de doña Louise, restés à la campagne en attendant mon retour, me le confirmèrent. Le jardinier avoit conduit et fait plomber ses malles à la douane, et le coffre où étoit renfermé ce qui appartenoit à ma fille. Une peine bien amère vint aigrir mes chagrins. Mon père, accablé de langueur, déjà foible, abattu, me fut enlevé trois mois après mon retour à Paris. Vous le pleurâtes avec moi, et je me rappellerai toujours les preuves d'attachement que vous me donnâtes dans cette triste occasion.

« Il ne me reste rien à vous apprendre. Le temps que m'a laissé le service et des devoirs indispensables, je l'ai employé à ces voyages en Provence dont vous m'avez fait tant de reproches. Je conservois toujours l'espérance de tirer mademoiselle d'Arcy de cet état de stupeur et d'enfance qui me laissoit dans une si cruelle incertitude. Les hommes les plus habiles ont

tout tenté sans succès. Les recherches les plus exactes, les plus minutieuses même, faites cent fois de Paris à Lyon, dans la ville, dans ses environs, ne m'ont rien appris. Ma fille est à jamais perdue pour moi ! L'idée des malheurs qu'elle peut éprouver, si elle respire encore, me livre à cette mélancolie dont vous avez cru l'objet si *bizarre*. Je voudrois ne plus paroître à la cour, fuir le monde, vivre dans une de mes terres ; mais le bonheur et l'élévation du marquis de Mussidan suspendent mes projets de retraite. Je l'aimai dès son enfance. Ses heureuses qualités ont toujours augmenté ma tendresse. Attrayant par la noblesse et les grâces de sa personne, aimable par son caractère, estimable par ses sentiments, il mérite que je lui sacrifie mes dégoûts. Ne m'affligez pas en lui communiquant mes peines. Je me reprocherois d'altérer un seul instant la douce tranquillité de son âme.

« J'accepte votre tendre invitation. J'irai vous trouver dès que le triste événement prévu me permettra de quitter pour jamais Marseille..... On m'interrompt..... Mademoiselle d'Arcy se meurt. Ma dernière espérance va s'anéantir, et vous me verrez peut-être à Nancé aussitôt que mon courrier. »

Pendant la lecture de ce cahier, mille mouvements avoient agité le maréchal. Des idées vagues, adoptées, rejetées, se mêloient à l'intérêt que lui inspiroient les chagrins de son ami. Il relisoit plusieurs endroits de ce manuscrit, le quittoit, le reprenoit encore, vouloit y trouver la confirmation de ces idées confuses, enfantées par ses propres désirs, quand madame de Nancé lui envoya la copie des détails demandés qu'elle venoit de recevoir du couvent des dames Annonciades. Il la prit avec émotion, se hâta de la parcourir, et trouva ce qui suit :

« Le 24 septembre 17...

« Madame de Saint-Ange, alors première maîtresse des pensionnaires, étant l'après-midi à son parloir, occupée à régler les mémoires de plusieurs ouvriers, y vit entrer une dame jeune, bien faite, dont l'air et la parure annonçoient une personne au-dessus du commun. Cette dame lui présenta une très-jolie petite fille, âgée au plus de quatre ans et demi ; elle étoit en deuil, et venoit de perdre sa mère. Celle qui le disoit ne put retenir ses larmes en parlant de l'amie dont l'enfant lui étoit confié. Forcée de partir le soir même pour la province, craignant d'exposer la petite à trop de fatigue, n'osant l'abandonner au soin d'aucun domestique, elle souhaitoit la mettre au couvent pendant son absence et celle de son père, actuellement en mer pour le service de son prince.

« Madame de Saint-Ange éleva des difficultés sur l'âge de la jeune demoiselle, sur les attentions qu'elle exigeoit ; mais l'offre de payer une femme pour la servir, et les grâces touchantes de l'enfant, engagèrent à la recevoir avec le consentement de la supérieure, qui fut demandé et obtenu. On inscrivit sur la liste des pensionnaires, Clémence d'Artenay, fille du comte d'Artenay, chef d'escadre de la marine royale. Toutes les conventions arrêtées, le laquais de la dame fit entrer des hommes qui apportèrent sur des brancards les meubles nécessaires, avec un grand coffre et plusieurs cassettes. Madame de Saint-Ange reçut des mains de la dame un inventaire de ce qu'ils contenoient, les premiers six mois de la pension de mademoiselle d'Artenay, des gages et de la nourriture de la gouvernante que l'on se chargeoit de lui donner. Elle ajouta trente louis de plus pour des dépenses imprévues, et pour satisfaire les fantaisies de la petite, si elle souhaitoit quelques bagatelles.

« Ces arrangements finis, la dame, qui paroissoit se séparer

de la jeune personne avec un extrême regret, la prit entre ses bras, l'inonda de ses pleurs, la recommanda fortement à madame de Saint-Ange, la conduisit à la porte de clôture, la caressa, essaya d'apaiser ses cris, lui dit, lui répéta de se souvenir de sa mère, de son aimable et tendre mère, de prier pour elle, et pour l'heureux retour de son père. A peine la vit-elle entrée et la porte se refermer sur elle, que poussant un cri douloureux, elle courut tout en larmes à sa voiture, s'y jeta promptement et partit.

« Tout s'étoit passé assez vite et avec beaucoup de distraction de la part de madame de Saint-Ange, fâchée de faire perdre du temps aux ouvriers qui attendoient d'elle le montant de leurs mémoires. Après les avoir réglés et payés, l'esprit plus libre, elle se rappela qu'elle n'avoit demandé à cette dame ni son nom ni le lieu où elle alloit. Elle s'étonna de cet oubli, plus encore de la négligence d'une personne qui, paroissant si attachée à l'enfant, devoit bien songer à s'en procurer des nouvelles; mais elle fit d'abord peu d'attention sur leur commune faute.

« On eut beaucoup de peine à calmer la jolie pensionnaire. Elle pleuroit amèrement, s'écrioit : *Ma bonne amie ! ma bonne amie, où allez-vous? On vous cachera dans la chapelle avec maman, je ne vous verrai plus ; on me dira de prier pour vous !* On lui fit mille questions sur ses parents, sur sa demeure, sur la bonne amie qu'elle regrettoit. Ses réponses n'apprirent rien. Sa mémoire ne lui rappeloit que des noms caressants et des épithètes enfantines. Elle parloit de jardins, de vergers, de fleurs, d'oiseaux; on jugea qu'elle vivoit à la campagne.

« En rangeant sa chambre, on s'étonna de la beauté de tout ce qui lui appartenoit. Les meubles consistoient en un petit lit de satin blanc, doublé de la même étoffe et d'une forme très-agréable; deux siéges pareils; une petite toilette et plusieurs choses utiles et commodes. Le coffre renfermoit quantité de très-beau linge ; des robes, des dentelles, des rubans; une profusion

de parures à son usage. En ouvrant les cassettes, la surprise augmenta. On vit dans la première un écrin. Il contenoit des bracelets de perles très-rondes et de la plus belle eau ; une chaîne des mêmes perles, d'où pendoit une miniature entourée de brillants ; elle représentoit une femme fort jeune et fort belle. L'enfant dit que c'étoit le portrait de sa mère. Il y avoit aussi des boucles d'oreilles, plusieurs poinçons de diamants et des bijoux, dont la petitesse montroit qu'ils étoients faits pour elle. Cette cassette, et deux autres remplies de jouets, d'un petit ménage de vermeil, et de mille jolies bagatelles, donnèrent une haute opinion de la fortune de mademoiselle d'Artenay ; et quand le temps eut produit sur elle son effet ordinaire, elle se montra si douce, si docile, si aimable, qu'elle devint l'objet de l'affection de toute la communauté.

« A l'extrême surprise des dames Annonciades, dix-huit mois s'écoulèrent sans que personne se présentât pour voir cette demoiselle. Un oubli si long, si étrange, causa de l'inquiétude, porta ces dames à faire des recherches. On apprit à l'amirauté qu'aucun officier de la marine ne portoit le nom d'Artenay, aucun chef d'escadre de ce nom n'y étoit connu. La compagnie des Indes, où l'on s'adressa, n'avoit aucun marin qui le portât. Cette supposition de nom et de qualité éleva enfin des soupçons sur l'état de l'enfant, sur le dessein de celle dont la mauvaise foi devenoit si apparente. Sans doute obligée de prendre soin de la petite fille, cette femme s'en étoit débarrassée par le vil artifice qui en chargeoit la maison. Mais avec cette basse intention, comment lui auroit-elle laissé ses perles, ses jouets, plusieurs bijoux de prix? On se perdoit dans une foule de conjectures. Le récit d'une tourière suspendoit encore l'opinion des religieuses sur la conduite de cette inconnue. En causant avec le laquais dont elle étoit suivie, cette tourière avoit appris de lui qu'elle devoit partir trois jours auparavant dans une chaise de poste avec la jeune demoiselle pour se rendre à Lyon et de

là à Marseille ; mais qu'effrayée par des histoires de vols, d'assassinats, elle prenoit la diligence, et n'osoit exposer l'enfant à la fatigue du voyage.... »

A peine le maréchal avoit-il contenu la vivacité de ses mouvements en lisant ces détails. A cet endroit il s'interrompit, et se levant brusquement : C'est elle ! oui, c'est elle ! s'écria-t-il transporté, hors de lui-même : il sonnoit, appeloit, demandoit mademoiselle d'Artenay, répétoit : Ah! mon Dieu, c'est elle ! Il traversoit un perron pour aller la chercher, quand une chaise de poste, arrêtée au pied de l'escalier, lui fit voir le chevalier de Mussidan qui en descendoit. Il pousse un cri de joie, court au-devant de lui, l'embrasse, le presse contre son sein, lui dit : Elle est ici, mon ami ; elle est ici !

Le bruit qu'avoit fait le maréchal en sonnant avec violence, en appelant, venoit d'attirer tout le monde auprès de lui. Le chevalier de Mussidan, frappé de la répétition de ces mots, *elle est* ici, demandoit avec émotion : Eh ! qui donc est ici ? Le marquis de Mussidan, charmé de voir son oncle, vouloit l'approcher ; le maréchal le repoussoit, crioit à mademoiselle d'Artenay : Venez, aimable Clémence, venez, fille heureuse, dans les bras d'un père qui vous cherche, qui vous pleure depuis si longtemps. Clémence! répéta le chevalier, ah! Dieu ! quel nom ! Seroit-il possible ? Des explications données avec une joie vive, reçues avec transport, ne laissèrent aucun doute au chevalier de Mussidan. Les douces larmes de Clémence, les effusions du cœur de son père attendrirent les témoins de cette touchante reconnoissance. On vouloit parler, on ne pouvoit s'entendre. On s'embrassoit, on pleuroit ; mais quel plaisir se mêloit à ces larmes que l'amour, la nature et l'amitié forçoient de répandre !

Il seroit inutile de fatiguer l'attention d'un lecteur intelligent par des détails qu'il peut aisément se faire à lui-même. La généreuse, la constante amitié de Zéphirine pour mademoiselle

de Mussidan la rendit si chère à l'oncle de son amant, qu'il l'unit avec plaisir à l'aimable marquis. Clémence, déjà sensible au mérite du maréchal, le devint à son amour. Ces heureux mariages furent célébrés à Nancé, et suivis de fêtes brillantes. Le chevalier de Mussidan avoua ses premiers engagements, et n'en contracta point d'autres. Instruit par la suite de l'écrit des dames Annonciades, de la pieuse compassion qui les avoit portées à élever sa fille, à la traiter avec bonté, à ne jamais lui faire sentir qu'elle étoit inconnue et sans appui, il acquitta magnifiquement ses obligations, et para leurs autels des marques de sa reconnoissance. Avant de quitter la Normandie, la jeune marquise de Mussidan y fit une visite à M. Rémond, qui vivoit alors dans sa terre; et son mari trouva un moyen honnête de lui faire accepter un présent considérable, en l'offrant à une nièce qu'il marioit. Le chevalier de Mussidan, voyant dans sa chrmante fille l'image d'une femme adorée et toujours regrettée, recouvra enfin cette paix du cœur si désirable, dont la possession répand tant de douceurs sur nos jours. Calme heureux! que tout être raisonnable semble ambitionner, et qu'il éloigne toujours de lui, en se trompant sur les moyens de l'acquérir et de le conserver.

FIN DE L'HISTOIRE DE DEUX JEUNES AMIES

HISTOIRE

D'ERNESTINE

HISTOIRE
D'ERNESTINE

Une étrangère arrivée depuis trois mois à Paris, jeune, bien faite, mais pauvre et inconnue, habitoit deux chambres basses au faubourg Saint-Antoine : elle s'occupoit à broder, et vivoit de son travail. Revenant un soir de vendre son ouvrage, elle se trouva mal en rentrant dans sa maison : on s'efforça vainement de la secourir, de la ranimer ; elle expira sans avoir repris ses sens, ni laissé apercevoir aucune marque de connoissance.

Ses voisines, effrayées de ce terrible accident, remplirent sa triste demeure de cris et d'exclamations ; elles s'appeloient les unes et les autres, et se répétoient : Christine, hélas ! la pauvre Christine !

Une bourgeoise, dont le jardin se terminoit au mur de sa maison d'où s'élevoit ce bruit, attirée par le désir d'être utile à celles qui gémissoient si haut, fut elle-même s'informer de la cause de leurs clameurs ; on l'en instruisit. Pendant qu'on lui parloit, ses yeux se fixèrent sur une petite fille âgée de trois ou quatre ans : cette innocente créature pleuroit près de la

morte, l'appeloit, la tiroit par sa robe, et lui crioit : Ma mère, éveillez-vous ! ma mère, éveillez-vous donc !

Le cœur de la sensible voisine s'émut à ce spectacle : elle s'avança, prit la petite dans ses bras, la caressa, essuya ses larmes. La beauté de l'enfant redoubla son attendrissement. Elle envoya chercher un homme de justice, donna de l'argent pour faire inhumer l'étrangère. Ayant rempli toutes les formalités nécessaires au dessein de se charger de la jeune orpheline, elle la prit par la main et la conduisit chez elle.

Celle dont le bon cœur éclatoit par cet acte d'humanité se nommoit madame Dufresnoi, veuve d'un marchand peu riche; elle s'étoit arrangée avec la famille de son mari. Contente de trois mille livres de rentes viagères, elle venoit d'abandonner à des enfants d'un premier lit des droits assez considérables sur leur succession. Ce procédé généreux lui procura la satisfaction de voir établir convenablement les filles d'un honnête homme dont elle chérissoit la mémoire.

Le petite étrangère s'appeloit Ernestine. Elle étoit Allemande, et ne paroissoit pas née dans la bassesse. Elle s'exprimoit difficilement en françois. A force de l'interroger, on comprit par ses discours qu'un méchant mari avoit contraint l'infortunée Christine à quitter sa maison et sa patrie, et jamais on n'en apprit davantage.

Ernestine pleura sa mère, la demanda souvent dans les premiers jours qui suivirent sa mort. Elle l'oublia, grandit, se forma, devint belle : sa taille svelte et légère, des yeux noirs, pleins de feu, de beaux cheveux cendrés, des dents blanches et bien rangées, un souris doux et tendre, des grâces, un esprit naturel, la rendoient à douze ans une fille charmante. Elle reçut une éducation simple, apprit à chérir la sagesse, à regarder l'honneur comme sa loi suprême : mais vivant très-retirée, ses idées ne purent s'étendre ; elle n'acquit aucune connoissance du monde, et conserva longtemps cette tranquille et dangereuse

ignorance des vices, qui, éloignant de notre esprit la crainte et la triste défiance, nous porte à juger des autres d'après nous-mêmes, et nous fait regarder tous les humains comme des créatures disposées à nous chérir et à nous obliger.

Madame Dufresnoi, tendrement attachée à cette jeune personne, songeoit avec douleur à l'état où elle se trouveroit peut-être un jour : que feroit Ernestine, si la mort de son amie la laissoit sans secours ? Ne pouvant assurer son sort, elle voulut au moins lui donner un talent capable de lui procurer les besoins de la vie et même avec un peu d'aisance. Elle choisit la miniature, et fit venir chez elle un peintre, pour lui apprendre le dessin. Attentive, intelligente et docile, Ernestine s'appliqua, montra de grandes dispositions, les cultiva, fit des progrès, et promettoit de devenir habile, quand madame Dufresnoi, attaquée d'une fièvre maligne, fut en peu de moments réduite à la dernière extrémité : elle mourut le cinquième jour de sa maladie.

Henriette Duménil, sœur du peintre qui montroit à Ernestine, étoit liée d'amitié avec madame Dufresnoi ; elles logeoient près l'une de l'autre et se voyoient assez souvent. Henriette avoit environ trente ans ; élevée par une de ses parentes, femme riche et répandue dans le monde, elle joignoit à un naturel fort aimable cet agrément que donne l'habitude de vivre au milieu d'un cercle poli. Point de bien, peu de beauté, beaucoup d'esprit, l'éloignoient du mariage. La bonté de son caractère, l'honnêteté de ses mœurs, et sa probité connue, lui attachoient de sincères et de constants amis.

Henriette ne quitta pas madame Dufresnoi pendant sa maladie, et quand il en fut temps, elle arracha la désolée Ernestine d'auprès de son lit, la conduisit chez sa parente, et s'enferma avec elle dans son appartement. Elle laissa couler ses larmes, en répandit aussi, et lui accorda cette douceur nécessaire à un cœur affligé ; cette liberté de se plaindre, de gémir, que des consola-

teurs insensibles ou maladroits croient devoir gêner, restreindre, nous ôter même ! ce zèle approche de la dureté : une tranquille raison, de vains discours, de froides considérations blessent une âme accablée du poids de sa douleur. Eh ! d'où vient, eh ! pourquoi vouloir persuader à un malheureux que le trait dont il se sent déchirer doit à peine laisser des traces de son passage?

Henriette, nommée exécutrice testamentaire par madame Dufresnoi, s'acquitta fidèlement de cet office. On vendit les meubles et les effets au profit d'Ernestine, et on plaça sur sa tête une somme de huit mille livres qu'ils rapportèrent. Il falloit lui chercher un asile décent et convenable ; Henriette ne pouvoit la garder : M. Duménil attaché à son élève, engagea sa femme à la prendre chez elle. Cet honnête homme se contenta d'une très-petite pension, promit de cultiver ses dispositions et de la rendre capable de se soutenir par son taleut. Ernestine accepta ses offres avec reconnoissance, et deux mois après la mort de sa bienfaitrice, Henriette la conduisit dans la maison de son frère.

La douleur d'Ernestine étoit plus profonde qu'on ne devoit l'attendre d'une personne de son âge : elle pleuroit madame Dufresnoi, elle la pleuroit amèrement, sans pourtant envisager toutes les conséquences de la perte qu'elle faisoit en elle. Ses larmes avoient pour objet le regret d'être à jamais séparée d'une femme douce, bonne, attentive; d'une tendre, d'une indulgente compagne. Madame Duménil n'étoit pas d'un caractère à la dédommager de sa première amie : légère, étourdie, folle même, elle rioit de tout, ne s'intéressoit à rien ; confondoit la tristesse avec l'humeur, et ne voyoit dans une personne affligée qu'une personne ennuyeuse.

Cette femme, âgée de vingt-six ans, avoit un goût decide pour la dissipation et l'amusement : très-bornée dans ses dépenses, elle ne pouvoit se procurer les plaisirs dont elle étoit avide, ni

consentir à s'en priver. Elle chercha ses moyens de satisfaire les désirs malgré son peu de fortune, et devint l'amie complaisante de plusieurs femmes d'une conduite peu exacte. M. Duménil, bon, simple, occupé de son talent, du soin de ménager une poitrine délicate, une santé foible et souvent languissante, laissoit vivre sa femme à sa propre fantaisie. Une gouvernante âgée et raisonnable conduisoit la maison, avoit de grandes attentions pour son maître. Madame Duménil alloit au spectacle, à la promenade, soupoit dehors, rentroit tard, dormoit une partie du jour; et comme son mari ne le trouvoit point mauvais, rien ne l'engageoit à se contraindre. L'élève de M. Duménil, appliquée à son étude, la rencontroit à peine deux fois en un mois; et quand elles se parloient, c'étoit avec politesse, mais avec une mutuelle indifférence.

Ernestine passa trois années chez son maître, sans que rien troublât la paisible uniformité de sa vie. Parvenue au degré de perfection où M. Duménil pouvoit la conduire, un goût naturel lui fit passer de bien loin ses leçons : il s'en aperçut avec plaisir. Comme il étoit souvent malade, incapable de travailler lui-même, il pensa à faire connoître le talent de son écolière : il engagea plusieurs de ses amis à se laisser peindre par elle, et ces essais commencèrent à lui donner de la réputation.

Un jour, que seule dans le cabinet de M. Duménil, elle achevoit les ornements d'une miniature qu'il devoit livrer incessamment, elle entendit ouvrir la porte, se tourna, vit un homme dont la parure et l'air distingué pouvoient attirer l'attention : par une suite de l'application d'Ernestine à son ouvrage, elle fut seulement frappée de trouver en lui l'original du portrait où elle travailloit. Elle le salua sans lui parler, une simple inclination, un signe de sa main l'invitèrent à s'asseoir ; il obéit en silence. Ernestine fixa ses regards sur lui, les baissa ensuite sur la miniature, et pendant assez longtemps ses yeux se promenèrent alternativement sur l'aimable cavalier et sur son image.

Cette singularité causa autant de plaisir que de surprise au marquis de Clémengis. Il venoit presser M. Duménil de lui donner ce portrait; une dame l'attendoit avec impatience. Il avoit cru trouver le peintre dans ce cabinet où il travailloit ordinairement : y voir à sa place une fille charmante, occupée à considérer ses traits, si parfaitement attachée à contempler son image, qu'elle sembloit se plaire à la regarder; c'étoit une espèce d'aventure, simple, mais agréable : elle l'amusa, l'intéressa, et lui fit une impression très-vive.

Pendant qu'Ernestine continuoit à comparer l'original et la copie, le marquis admiroit les grâces répandues sur toute sa personne. Impatient de l'entendre parler, il souhaitoit que son éducation et son esprit répondissent à une figure si séduisante. Il alloit commencer l'entretien, quand M. Duménil arriva, et lui fit de longues excuses sur ce qu'il ne pouvoit encore livrer le portrait. Le marquis déjà moins pressé de le donner, interrompit le peintre ; et voulant se procurer encore la douceur de voir les yeux d'Ernestine se fixer sur les siens, il feignit de n'être pas content, trouva des défauts de ressemblance, de dessin, de coloris : comme il blâmoit au hasard, la jeune élève de M. Duménil ne put s'empêcher de rire de ses observations.

Le marquis la pria d'examiner avec attention s'il se trompoit. Elle le voulut bien. Il se plaça vis-à-vis d'elle ; et après y avoir mis toute son application, Ernestine jugea la copie parfaite. M. de Clémengis s'obstina; elle ne céda point : le son de sa voix, la justesse de ses expressions, un peu de vivacité excitée par les fausses remarques du marquis, achevèrent de l'enchanter. Il demanda une copie de son portrait, exigea qu'elle fut entièrement de la main d'Ernestine. Le peintre le promit. M. de Clémengis, manquant enfin de prétexte pour prolonger le plaisir de rester avec Ernestine, sortit à regret de ce cabinet ; et M. Duménil, l'accompagnant jusqu'à son carrosse, satisfit sa curiosité, en l'instruisant du sort de son élève.

G Staal del — Sarazin Imp. Paris — Paquien sc

HISTOIRE D'ERNESTINE

Pendant qu'Ernestine continuait à comparer l'original et la copie..... (Mme Riccoboni. Page 280)

Garnier frères, Éditeurs

Celui que le hasard venoit d'offrir aux yeux d'Ernestine joignoit à mille agréments extérieurs, un caractère rare, et peut-être un peu singulier. M. de Clémengis, descendu d'une maison ancienne et distinguée, n'étoit pas né riche : ses espérances de fortune dépendoient de la révision d'un procès, sollicitée depuis près d'un siècle par ses pères. Son bonheur avoit placé dans le ministère un de ses proches parents. Chéri de cet homme puissant, le marquis jouissoit de tous les avantages attachés à la faveur; mais il n'en abusoit pas. Plus sensible que vain, plus libéral que fastueux, son âme noble et délicate apprécioit la grandeur et la richesse par le pouvoir qu'elles donnent de faire des heureux. Un naturel doux et tendre le portoit à désirer des amis; il trouvoit des flatteurs, les servoit, et les dédaignoit : il découvroit un sentiment intéressé dans tous ceux dont il se voyoit caressé. L'amour même ne lui donnoit point de plaisirs sans mélange : s'il goûtoit un instant la satisfaction de se croire choisi, préféré ; d'importunes demandes, des sollicitations pressantes et réitérées, lui laissoient bientôt apercevoir que son crédit attiroit autant que sa personne. Depuis longtemps il cherchoit en vain un cœur capable de l'aimer pour lui-même, et s'affligeoit de ne pouvoir le trouver.

Pendant qu'Ernestine s'occupoit à copier le portrait du marquis, elle recevoit sa visite tous les matins, et n'attribuoit son assiduité qu'au motif dont il la couvroit. Rien n'avoit préparé son esprit à la défiance ; elle ignoroit le danger où la vue d'un homme aimable pouvoit l'exposer, et la simplicité de ses idées la laissoit dans une parfaite sécurité. Quand on n'a jamais senti le désir de plaire, on plaît longtemps sans s'en apercevoir ; et l'amour qui se cache ressemble tant à l'amitié, qu'il est facile de s'y méprendre.

M. de Clémengis, chaque jour plus charmé d'Ernestine, voyoit avec chagrin que l'ouvrage avançoit : pour se conserver le plaisir d'aller souvent chez le peintre, il résolut d'apprendre un art

qu'il commençoit à aimer. M. Duménil, foible alors, condamné à périr bientôt d'un mal incurable, se trouvoit rarement en état de diriger les essais du marquis : sa charmante élève fut chargée de ce soin. Elle apprenoit à cet écolier docile à tenir, à guider ses crayons ; lui enseignoit à imiter les traits qu'elle-même formoit : souvent elle rioit de sa maladresse, quelquefois elle le grondoit, l'accusoit de peu d'intelligence, se plaignoit de ses distractions ; et lui montrant deux petites filles qui dessinoient dans la même chambre, elle lui reprochoit de profiter moins de ses leçons que ces enfants.

Jamais le marquis n'avoit passé des moments si agréables ; la douceur de s'entretenir familièrement avec une fille de seize ans, belle sans le savoir, modeste sans affectation, amusante, vive, enjouée ; à laquelle son rang, sa fortune, ou son crédit n'imposoient aucun égard, qui laissoit paroître une joie naturelle à son aspect, dont l'innocence et l'ingénuité rendoient tous les sentiments libres et vrais : être assis tout près d'elle, la nommer sa maîtresse, lui voir prendre une espèce d'autorité sur lui ; s'empresser à la contenter, à lui plaire sans en avouer le dessein, se flatter d'y réussir ; c'étoit pour le marquis de Clémengis une occupation si intéressante, qu'insensiblement il devint incapable de goûter tous ces vains amusements dont l'oisiveté cherche à se faire des plaisirs.

Madame Duménil, que l'état fâcheux de son mari forçoit à rester chez elle, s'aperçut de l'amour du marquis ; elle lui montra une humeur complaisante, eut de longs entretiens avec lui, gagna sa confiance, entra dans ses vues, et contente de sa générosité, elle commença à traiter Ernestine comme une personne dont elle se reprochoit d'avoir longtemps négligé la société. Elle lui fit de tendres caresses, voulut connoître ses besoins, ses désirs, s'empressa à les satisfaire. Chaque jour rendoit la situation d'Ernestine plus douce et plus agréable ; sa reconnoissance lui fit oublier la longue froideur de cette femme :

ses bontés la touchèrent ; elle lui pardonna une légèreté d'esprit, dont, après tout, elle n'avoit jamais souffert : quand les défauts des autres ne nous nuisent pas, il est rare qu'ils nous choquent beaucoup. Comme madame Duménil étoit gaie, complaisante, et qu'un secret intérêt l'engageoit à se faire aimer d'Ernestine, elle inspira aisément de l'amitié à une fille sensible, qui croyoit tenir d'elle l'aisance dont elle commençoit à jouir.

M. Duménil touchoit à ses derniers moments ; la certitude de sa mort faisoit couler les larmes de sa tendre élève, et souvent le marquis la trouvoit toute en pleurs. Une vive inquiétude se mêloit à son chagrin : Henriette, partie depuis deux mois pour la Bretagne, cessa tout à coup de lui donner de ses nouvelles ; elle lui manquoit dans un temps où ses conseils lui devenoient nécessaires. Ernestine lui écrivit plusieurs fois, et ne reçut aucune réponse. Ce silence l'affligea ; son amie étoit-elle malade? négligeoit-elle de l'instruire du parti qu'elle devoit prendre après la mort de son maître? Elle en parla à madame Duménil, qui la rassura sur la santé d'Henriette, et la gronda doucement de lui demander des avis dont elle n'avoit pas besoin. Me croyez-vous capable de vous abandonner, lui dit-elle d'un ton affectueux ; songez-vous à me quitter? Non, ma chère Ernestine, nous ne nous séparerons point ; vous partagerez ma fortune, elle est peut-être assez étendue pour vous rendre heureuse. J'ai des ressources qui vous sont inconnues. Gardez le silence sur ce secret ; cessez de vous alarmer et ne regrettez plus les avis d'Henriette ; ils ne pourroient que déranger le plan tracé pour votre bonheur.

Ces discours, souvent répétés, dissipèrent l'inquiétude d'Ernestine ; mais son cœur fut blessé de l'oubli d'Henriette. En partant elle lui avoit promis de s'intéresser toujours à son sort, de lui procurer un asile, si son frère mouroit. Elle ne pouvoit accorder un procédé si froid avec le caractère d'Henriette : mais l'attachement qu'elle prenoit pour madame Duménil affoiblit

peu à peu ce chagrin, et sans le vouloir, le marquis aida lui-même à l'en distraire.

Le temps approchoit où M. de Clémengis alloit s'éloigner; le régiment qu'il commandoit, venoit de passer en Italie, il falloit bientôt partir pour s'y rendre. Malgré ses efforts, Ernestine s'aperçut de sa tristesse : rêveur, inquiet, il gardoit un morne silence; le changement de son humeur la surprit, et ses distractions la fâchèrent. Il passoit le temps de sa leçon à soupirer, à se plaindre d'une douleur intérieure, d'une peine secrète et violente. Ernestine se sentit touchée de l'état où elle le voyoit; elle lui en demanda la cause avec intérêt, le pressa de la lui confier : mais, voyant que ses questions le rendoient plus triste encore, elle cessa de l'interroger, sans cesser de s'occuper de son chagrin; elle y pensoit à tous moments, attendoit impatiemment l'heure où le marquis devoit venir; portoit sur lui des regards curieux et attentifs, et le trouvant toujours sombre, elle baissoit les yeux, craignoit de rencontrer les siens, n'osoit lui parler, et se demandoit tout bas : Qu'a-t-il donc? je le croyois si heureux! hélas! auroit-il cessé de l'être?

Pendant qu'elle partageoit la douleur du marquis, sans en connoître le principe, il s'occupoit du soin généreux de fixer pour jamais son sort, de le rendre heureux et indépendant. Madame Duménil, engagée par une grande récompense à paroître répandre sur son amie les biens dont M. de Clémengis alloit la faire jouir, ne pouvoit comprendre l'étrange conduite d'un amant si libéral et si discret.

Comment espérez-vous toucher le cœur d'Ernestine, lui disoit-elle, si vous lui cachez la passion qu'elle vous inspire? vous l'enrichissez, et vous voulez lui laisser ignorer votre amour et vos bienfaits; Ah! puisse-t-elle les ignorer toujours ces bienfaits! répondit-il : je veux lui plaire et non pas la séduire; la rendre libre, et jamais la contraindre ou l'asservir : j'aime à la voir me montrer une innocente affection, s'attacher à moi sans dessein,

sans projet, sans crainte, sans espérance! Un tendre intérêt se peint dans ses yeux depuis qu'elle s'aperçoit de ma tristesse : elle m'aime peut-être! imposerois-je des lois à cette fille charmante? En excitant sa reconnoissance, je gênerois son inclination, je m'ôterois la douceur de penser que je possède un cœur qui ne prise en moi que moi-même.

M. de Clémengis répéta alors à madame Duménil toutes les instructions qu'il lui avoit déjà données sur la façon dont elle se conduiroit après la mort de son mari. Elle promit de se conformer à ses intentions ; de garder fidèlement son secret, et de lui apprendre, pas ses lettres, ce qu'Ernestine penseroit du changement de sa situation. Peu de jours après cet entretien, M. de Clémengis fut contraint de s'éloigner. Le lendemain de son départ, à l'heure où il se rendoit ordinairement chez Ernestine, elle reçut de sa part une boîte fort riche; elle renfermoit le portrait que M. Duménil avoit fait du marquis, et ce billet :

LE MARQUIS DE CLÉMENGIS A ERNESTINE

« Je vous quitte, ma charmante maîtresse ; un devoir indispensable m'arrache à la douceur de vous voir, de profiter de vos soins, de vos bontés ; mais je n'oublierai point vos leçons : pendant une longue et triste absence, ma seule consolation sera de me les rappeler. Dans vos moments de loisir, daignez vous occuper à regarder ce portrait, à le copier ; multipliez l'image d'un ami dont le cœur vous est tendrement attaché ; conservez son souvenir, et souhaitez quelquefois de le revoir. »

Ernestine sentit de l'émotion et de la douleur en lisant ce billet. Pourquoi M. de Clémengis s'éloignoit-il sans prendre congé d'elle, sans lui dire qu'il partoit? Elle lut plusieurs fois sa lettre, toujours révoltée du mystère de sa conduite . insensi-

blement elle s'attendrit, le regret succéda au dépit. Elle s'étoit fait une douce habitude de voir le marquis, de lui parler, de passer des heures entières avec lui; quelle privation ! elle perdoit jusqu'au plaisir de l'attendre.

Ses yeux mouillés de quelques larmes s'attachèrent sur le portrait ; elle le considéra longtemps, mais en l'examinant plus en artiste, elle trouva que M. de Clémengis avoit eu raison de se plaindre de cet ouvrage. Voilà ses traits, disoit-elle, sa physionomie ; mais où est l'âme, la vivacité de cette physionomie ? où sont ces regards si doux, où l'amitié se peint? Combien d'agréments négligés ! est-ce là ce souris fin et tendre, cet air de bonté, de grandeur ? où sont tant de grâces dont j'aperçois à peine une foible esquisse? En parlant, Ernestine repoussoit tous les dessins qui étoient sur sa table, cherchoit ses crayons; et, remplie de l'idée du marquis, elle se flattoit d'en tracer de mémoire une image plus exacte.

Ce travail intéressant fut interrompu peu de jours après, par la mort du pauvre Duménil. Ernestine tendrement attachée à cet homme, le regretta sincèrement. Sa veuve, pressée d'abandonner un lieu propre à exciter la tristesse, sentiment qu'elle craignoit, se hâta de charger un de ses parents du soin de ses affaires, et dès que la bienséance le lui permit, elle se rendit avec Ernestine à trois lieues de Paris, dans une maison charmante. Plusieurs valets, prévenus de leur arrivée, se présentèrent pour les recevoir, et s'empressèrent à les servir.

Ernestine pleuroit encore; elle se rappeloit sans cesse la douceur et l'amitié que son maître lui avoit toujours montrés ; cependant l'aspect riant et magnifique de ce beau séjour suspendit son chagrin : les appartements, les jardins, la vue, l'émail et le parfum des fleurs; tout surprit ses sens, tout charma ses regards : Eh! qui vous a donc prêté cette agréable demeure, dit-elle à son amie? ceux qui l'habitent, doivent se trouver bien heureux !

Si la liberté d'y vivre vous paroît un bonheur, répondit madame Duménil, jouissez-en, ma chère amie, et ne craignez pas de le perdre : je dispose actuellement d'une fortune assez considérable : cette jolie terre en fait partie, et vous en êtes la maîtresse. Alors elle lui conta une petite histoire, adroitement préparée pour lui persuader que son mariage, contracté malgré ses parents, l'avoit privée de ses biens pendant la vie de son mari.

Rien ne portoit Ernestine à douter de la sincérité de cette femme ; elle ne connoissoit ni les lois, ni les usages : elle la crut sans hésiter ; la félicita de l'heureux changement de sa situation, et se sentit vivement touchée des assurances que madame Duménil lui donnoit de partager avec elle toutes les douceurs de son nouvel état.

Pour contenter son amie, Ernestine fut obligée d'occuper le plus bel appartement, d'accepter de riches présents, de se prêter aux soins d'une femme de chambre destinée à la servir seule : il fallut se laisser parer. Madame Duménil dirigea l'emploi de son temps, et voulut obstinément que sa toilette en remplît une partie. On lui apprit à relever ses charmes par tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat : insensiblement cet art lui devint facile et agréable, elle se plut, elle s'aima même ; mais ce fut avec une modération dont son heureux naturel le rendoit capable en tout. Un maître à danser vint lui enseigner à développer les grâces de sa personne : on lui donna des leçons de musique, ses mains adroites s'accoutumèrent bientôt à parcourir les touches d'un clavecin : une oreille parfaite la conduisit en peu de temps à unir les sons de sa voix légère à leur harmonie. Le désir de plaire à madame Duménil aidoit beaucoup à ses progrès ; souvent aussi elle étoit animée par le plaisir de penser qu'à son retour le marquis de Clémengis la trouveroit plus instruite, plus aimable, plus digne de son amitié.

En s'éloignant d'Ernestine, cet amant délicat s'étoit proposé

de lui écrire souvent ; mais, éprouvant une extrême difficulté à le faire sans se livrer à toute la tendresse de son cœur, il se contentoit de recevoir des lettres de madame Duménil. Elles l'intruisoient chaque semaine de la santé d'Ernestine et de ses occupations : il apprit avec ravissement qu'elle employoit tous les moments dont elle disposoit à commencer des copies de son portrait, ou à retoucher celui qu'elle s'obstinoit à faire sans modèle.

Deux personnes qui pensent différemment ne se trouvent pas également heureuses en jouissant des mêmes avantages. Madame Duménil, gênée par ses promesses, regrettoit souvent ses anciennes amies et la vie bruyante de la ville. Ses amusements se bornoient à de longues promenades ; une jolie voiture, un très-bel attelage, lui servoient à parcourir toutes les campagnes des environs. Quelquefois elle se repentoit de s'être engagée à tenir une conduite si peu conforme à son goût : mais les avantages qu'elle retiroit de sa complaisance, et l'espoir de retourner à Paris au commencement de l'hiver, lui aidoient à supporter l'ennui de sa solitude.

Ernestine, accoutumée à la retraite, vivoit parfaitement contente. Tout dans la nature présentoit à ses yeux un spectacle agréable et intéressant : le lever de l'aurore, le soir d'un beau jour, les bois, les prés, le chant des oiseaux, les productions variées de la terre, offroient à son esprit paisible, ou des objets de plaisirs, ou le sujet d'une tendre rêverie. Son penchant pour M. de Clémengis animoit son cœur sans le troubler ; lui faisoit goûter une partie des douceurs que donne le sentiment, sans y mêler l'agitation violente qui s'élève des passions ; elle souhaitoit de revoir le marquis ; mais une impatiente ardeur ne rendoit pas ce désir un mouvement pénible. Dans cette position tranquille, qui pouvoit engager Ernestine à porter ses vues au delà des apparences ? Une situation heureuse ne conduit point à réfléchir ; pourquoi voudroit-on approfondir la cause du bon-

heur dont on jouit? Le bien-être nous paroît un état naturel; son interruption nous trouble, nous agite; le malheur nous instruit, étend nos idées, rend notre âme inquiète et notre esprit actif : parce que la douleur nous fait chercher en nous-mêmes des forces pour la supporter, ou des ressources pour nous en affranchir.

Dès l'ouverture de la campagne, les préliminaires de la paix étoient avancés, les armées n'avoient ordre que de s'observer; vers le milieu de l'été, elles reçurent celui de se séparer, et nos troupes repassèrent les monts. Le marquis de Clémengis, resté malade à Turin, n'arriva à Paris qu'au commencement de l'automne. Après s'être acquitté de ses devoirs les plus pressants, il céda au désir de revoir l'objet de sa tendresse, et partit pour la riante habitation que sa générosité avoit rendu le domaine d'Ernestine.

Elle étoit seule quand on lui annonça le marquis, à son nom, elle poussa un cri de joie, se leva, courut à sa rencontre, lui fit mille questions, et laissa paroître ingénument tout le plaisir qu'elle sentoit de le revoir.

Ému, pénétré de cet accueil, M. de Clémengis resta un peu de temps sans parler : il considéroit Ernestine avec autant d'étonnement que de satisfaction. Elle s'étoit toujours offerte à ses regards dans un négligé propre, mais simple, devant son éclat à la fraîcheur, à la régularité de ses traits, à ses agréments naturels : ses charmes relevés par mille grâces nouvelles, l'aisance de ses mouvements, la noblesse de sa figure, cette dignité imposante dont l'innocence décore la beauté, inspirèrent autant de respect que de surprise à M. de Clémengis. Il crut voir cette charmante fille pour la première fois; elle lui parut née dans l'état où sa générosité l'avoit placée. Parée de ses dons, environnée de ses bienfaits, elle ne lui devoit point de reconnoissance, elle ignoroit ses obligations; rien ne l'asservissoit, rien ne l'humilioit aux yeux d'un

homme qui, loin d'oser lui vanter ses soins, craignoit de les laisser paroître, et s'interrogeoit souvent pour s'assurer s'il ne se trompoit pas lui-même au motif qui le portoit à les prendre.

Pendant plusieurs jours, le marquis conserva un air timide et embarrassé auprès d'Ernestine; il hésitoit en la nommant sa maîtresse, il avoit peine à reprendre avec elle ce ton familier et gai de leurs premiers entretiens : peu à peu sa position devint gênante. Avant son départ, occupé seulement du désir de plaire, incertain des sentiments qu'il inspiroit, le doute lui laissoit la force de cacher les siens : mais voir Ernestine sensible et n'oser le paroître lui-même; lire dans ses yeux attendris les plus douces expressions de l'amour, et se taire! quelle contrainte, quel supplice pour un amant passionné, qui goûtoit enfin un bien si longtemps souhaité, celui d'être aimé, véritablement aimé!

Sa fortune dépendant encore d'une contestation difficile à terminer; la nécessité de ménager la faveur d'un parent dont l'amitié méritoit sa reconnoissance, le monde, les préjugés reçus : tout élevoit une barrière insurmontable entre Ernestine et lui. Il ne songeoit point à la franchir : l'honnêteté de son cœur, la noblesse de ses principes, ne lui permettoient pas non plus d'avilir une fille estimable, de mettre un prix honteux à des dons qu'elle n'avoit point exigés. S'arracher au plaisir de la voir, c'étoit un moyen de recouvrer sa tranquillité : mais la dureté de ce moyen le révoltoit. Si quelquefois il consentoit à s'affliger lui-même, à s'éloigner, la certitude d'être aimé l'arrêtoit : comment se résoudre à chagriner l'aimable, la sensible Ernestine! L'éviter, la fuir; elle! qui dans la simplicité de son cœur s'attachoit tous les jours plus fortement à lui; que penseroit-elle d'un ami bizarre et cruel? quelles seroient ses idées? Mépriseroit-elle son inconstance, en seroit-elle touchée? Oui, sans doute : il ne pouvoit se dissimuler que sa

présence n'excitât la joie d'Ernestine; ah! comment l'en priver, quand elle étoit peut-être devenue nécessaire au bonheur de sa vie!

Cette dernière considération fut si puissante sur l'esprit de M. de Clémengis, qu'elle fixa ses résolutions. Il ne changea point de conduite avec Ernestine; elle n'aperçut en lui qu'un ami sincère, assidu, complaisant, empressé à lui préparer des amusements, et content d'être admis à les partager.

Les moments qu'ils passoient ensemble s'échappoient avec rapidité : amants secrets, amis avoués, le désir de se plaire, de tendres soins, de délicates attentions, entretenoient le charme inexprimable de ce commerce intime et délicieux. Ernestine en goûtoit les douceurs sans crainte et sans inquiétude ; mais un bonheur si grand devoit être cruellement troublé, et le temps approchoit où la perte de l'heureuse ignorance qui le lui procuroit alloit le détruire.

Madame Duménil, peu capable de distinguer les caractères, ne connoissoit ni les sentiments, ni les véritables intentions de M. de Clémengis : en s'engageant à seconder ses desseins, elle espéroit jouir des plaisirs qu'un amant prodigue rassembleroit autour de sa maîtresse. Une maison ouverte, un cercle nombreux, d'amusants soupers, des fêtes continuelles, offroient à son idée la plus riante perspective : trompée dans son attente, elle prit de l'humeur, se plaignit au marquis de l'ennuyeuse retraite où elle vivoit; l'avertit qu'elle ne pouvoit la supporter plus longtemps, et menaça de quitter Ernestine, si elle passoit l'hiver à la campagne.

Le dessein de M. de Clémengis n'étoit point de l'y laisser; il avoit fait meubler une maison à Paris, pour elle : mais, ne voulant point répandre sa jeune amie dans le monde, il se repentoit de s'être confié à une femme si peu raisonnable. Il falloit, ou la contenter, ou la séparer d'Ernestine. De nouvelles libéralités et beaucoup de condescendance apaisèrent

madame Duménil : elle revint à Paris, et conduisit Ernestine, au faubourg Saint-Germain, dans une maison peu spacieuse, mais fort ornée. Deux jours après leur arrivée, elle lui porta à sa toilette plusieurs bijoux à son usage, et un écrin rempli de pierreries.

Ce présent toucha Ernestine comme une nouvelle preuve de l'attentive amitié de madame Duménil; mais sa magnificence ne l'éblouit point : elle commençoit à s'accoutumer à la richesse, à l'éclat; et comme elle ne souhaitoit pas d'exciter l'envie, elle étoit bien éloignée de mettre à la possession de ces brillantes bagatelles le prix que le commun des femmes y attachent.

Madame Duménil la pressa de s'en parer; et se rappelant que le marquis étoit à Versailles, elle se hâta de profiter de son absence pour mener Ernestine à l'Opéra. Son projet étoit de lui inspirer le goût des plaisirs qu'elle-même préféroit, et de contraindre M. de Clémengis à lui laisser la liberté d'en jouir.

La nouveauté des objets attira toute l'attention d'Ernestine; elle ne s'aperçut point qu'elle fixoit les regards d'un foule de spectateurs, charmés de la voir et surpris de ne pas la connoître. Une riche parure, peu de rouge, beaucoup de modestie; la figure décente de madame Duménil, l'air noble de sa jeune compagne, les firent passer pour des femmes nouvellement arrivées de province. Tous les yeux s'attachèrent sur Ernestine. En sortant de sa loge, elle se vit entourée et presque pressée par l'indiscrète curiosité d'un essaim de ces importuns enfants abandonnés trop tôt à leur propre conduite, souvent embarrassés d'eux-mêmes, et toujours incommodes aux autres.

Parvenue au pied de l'escalier, où plusieurs femmes attendoient leurs voitures, Ernestine reconnut parmi elles mademoiselle Duménil, qu'elle croyoit encore en Bretagne : la voir, s'écrier, percer la foule, courir à elle, l'embrasser, répéter :

Henriette, ma chère Henriette! ce fut l'effet d'un mouvement si rapide, que sa compagne ne put ni le prévenir ni l'arrêter.

Henriette, embarrassée, loin de répondre aux caresses d'Ernestine, paroissoit vouloir s'en défendre, la repoussoit doucement : Y songez-vous, mademoiselle, est-ce le temps, le lieu? lui disoit-elle; eh! pourquoi ce feint empressement après un si long oubli? Retirez-vous, je vous en prie, tout nous sépare à présent, et vous ne devez pas regretter la perte d'une inutile amie.

La perte d'une amie! répéta Ernestine; eh! d'où vient, eh! comment l'ai-je perdue? Quoi! ma chère Henriette, vous ne m'aimez plus! vous avouez que vous ne m'aimez plus! Je vous plains, mademoiselle, dit Henriette, c'est vous aimer encore, c'est vous aimer autant que la différence actuelle de nos sentiments peut me le permettre. Et la regardant d'un air attendri : Aimable et malheureuse fille, ajouta-t-elle fort bas, est-ce bien vous, quel éclat! mais quel foible dédommagement de celui dont brilloit la simple, l'innocente élève de mon frère! Une dame qui l'accompagnoit l'appelant alors pour sortir, elle la suivit et laissa Ernestine étonnée, confuse et presque immobile.

Madame Duménil n'avoit osé s'approcher de sa belle-sœur. En retournant chez elle, un peu d'inquiétude lui faisoit garder le silence : elle attendoit qu'Ernestine parlât, et vouloit juger par ses discours de ceux d'Henriette. Il lui paroissoit impossible qu'un entretien si court eût produit de grands éclaircissements : mais son amie se taisoit, soupiroit; et la consternation où elle la voyoit lui causoit un véritable embarras.

Occupée à se répéter les expressions d'Henriette, à en pénétrer le sens, Esnestine s'abîmoit dans cette rêverie pénible où la foule des idées ne permet pas d'en apercevoir une distincte et de s'y arrêter. Henriette me plaint, dit-elle enfin, *tout nous sépare!* les bienfaits dont vous m'avez comblée ont blessé ses regards; *leur éclat ne convient point à l'élève de mon frère! Malheu-*

reuse fille! s'est-elle écriée. Eh! d'où naît cette compassion si différente de celle que je lui inspirois autrefois? Hélas! j'ai toujours excité la pitié; pourquoi ce sentiment m'humilie-t-il aujourd'hui? Dès mes plus jeunes ans, abandonnée au soin de la Providence, recueillie par des mains bienfaisantes, j'ai dû ma subsistance et mon éducation à la généreuse amitié de madame Dufresnoi: Henriette, dépositaire de ses dernières bontés, n'a pas cessé de m'estimer en me les assurant; pourquoi vos dons m'abaissent-ils à ses yeux? En les recevant, ai-je mal fait? Oui, sans doute: le faste et la richesse ne me conviennent point; cet éclat emprunté peut fixer les regards sur moi, rappeler ma première situation, porter l'envie à me la reprocher: que sais-je? peut-être n'est-il pas permis au pauvre de s'élever; l'obscurité, la vie simple et active est peut-être son unique partage: en subsistant des bienfaits d'un ami, tout ce qu'on accepte au-delà de ses besoins rend peut-être ridicule et méprisable.

Eh! que vous importe les idées d'Henriette? répondit madame Duménil; dépendez-vous d'elle? cette fille hautaine et sévère a-t-elle des droits sur vous? Comment oseroit-elle vous blâmer d'accepter mes dons, quand elle-même doit tout à l'affection d'une parente éloignée? Vous m'avez extrêmement désobligée en courant à sa rencontre: elle ma toujours haïe, mais depuis la mort de son frère, j'ai eu le plaisir de la chagriner. Elle voulait se mêler de ma conduite, régler la vôtre; mais en lui fermant ma porte, j'ai su m'affranchir de sa tyrannie. Elle est irritée contre moi, je le sais: comment me pardonneroit-elle de vous avoir rendue heureuse, sans la consulter sur les moyens d'assurer votre sort? sans lui confier des arrangements que l'austérité de ses principes lui auroit fait rejeter?

Vous avez fermé votre porte à Henriette! s'écria Ernestine surprise; eh! bon Dieu! que m'apprenez-vous? D'où vient vous montrer si fâchée? reprit madame Duménil; qu'avez-vous donc

à regretter? si je vous prive d'une amie, ne la retrouvez-vous pas en moi? Après ce que j'ai fait pour vous, je m'étonne de vous voir si attachée à une autre. Jouissez sans inquiétude de cette aisance *qui blesse les regards* de mademoiselle Duménil: et si le hasard offre encore à vos yeux une personne si désagréable aux miens, évitez de lui parler; vous me devez cette légère condescendance, et je l'exige de votre amitié.

Ernestine n'osa insister sur des explications qu'elle désiroit. Elle fut triste, agitée tout le soir: la nuit augmenta son inquiétude; mille réflexions s'élevoient dans son esprit. Pourquoi madame Duménil l'avoit-elle toujours assurée que sa belle-sœur étoit absente? d'où naissoit une haine si décidée, si forte? Pendant la vie de M. Duménil, elles ne se cherchoient pas, mais elles se voyoient assez souvent. Comment Henriette se seroit-elle opposée à des arrangements avantageux pour son amie, elle qui avoit tant de fois souhaité d'être riche et de partager sa fortune avec sa chère pupille! On la traitoit de sévère, de hautaine; ces épithètes convenoient-elles au naturel indulgent, à l'humeur douce de mademoiselle Duménil! Ernestine entrevit du mystère dans la conduite de sa compagne; un soupçon vague éleva sa défiance et lui inspira une sorte de crainte: cependant elle essaya de se calmer, de perdre le souvenir de cette rencontre, de donner à madame Duménil une preuve de son attachement et de sa reconnoissance, en se conformant à sa volonté. Mais comment supporter le doute où elle resteroit? elle avoit cru voir du mépris, de l'indignation dans les yeux de mademoiselle Duménil. Trompée par un faux rapport, son amie l'accusoit peut-être d'entretenir la mésintelligence entre sa sœur et elle. Cette dernière pensée ranima le désir de faire expliquer Henriette; et comme Ernestine ne s'étoit point accoutumée à résister aux mouvements de son âme, elle s'y abandonna, attendit le jour avec impatience, se leva dès qu'il parut, s'habilla simplement, et déjà prête quand on entra chez elle, après s'être

encore consultée, avoir hésité un peu de temps, elle demanda des porteurs, sortit seule, et se rendit chez Henriette.

Mademoiselle Duménil venoit de s'éveiller, quand on lui annonça une visite qu'elle étoit fort éloignée d'attendre. Eh ! bon Dieu ! cria-t-elle à Ernestine d'un air surpris, vous voir ici, vous, mademoiselle ! quelle affaire si pressante peut donc vous y attirer ?

La plus intéressante de ma vie, répondit-elle. Je viens savoir si vous êtes encore cette amie, autrefois si sensible à mon malheur, dont le cœur s'ouvroit à mes peines, dont la main essuyoit mes larmes ! Si vous n'êtes point changée, pourquoi m'avez-vous affligée et presque offensée hier ? si vous cessez de m'aimer, apprenez-moi comment j'ai perdu votre affection. Je me plaignois d'une longue négligence, d'un oubli surprenant, me plaindrai-je à présent de votre injustice ? Et passant ses bras autour de son amie, la pressant tendrement : Parlez, ma chère Henriette, dites-moi *ce qui nous sépare*, et pourquoi mon heureuse situation semble vous inspirer de la pitié.

Votre *heureuse situation !* répéta mademoiselle Duménil : si elle vous paroît *heureuse*, un léger reproche peut-il en troubler la douceur ? Mais quel dessein vous engage à me chercher ? pourquoi me presser de parler ? ne m'avez-vous pas entendue ?

Non, dit Ernestine ; que me reprochez-vous ? qu'ai-je fait ? en quoi *nos sentiments diffèrent-ils ?* ma conduite vous paroît-elle blamable ? Cette question m'étonne, reprit mademoiselle Duménil. Et la regardant fixement : Osez-vous m'interroger avec cet air paisible sur un sujet si révoltant ? lui dit-elle. En vous écartant de vos devoirs, avez-vous perdu le souvenir des obligations qu'ils vous imposoient ? ne vous en reste-t-il aucune idée ? Vous rougissez, ajouta-t-elle, vous baissez les yeux : la pudeur brille encore sur le front noble et modeste d'Ernestine ; ah ! comment a-t-elle pu la bannir de son cœur ?

Je rougis de vos expressions, et non pas de mes fautes, dit

Ernestine ; exacte à remplir les devoirs qu'on m'apprit à suivre, je ne me reproche rien : cependant vous m'accusez. Je me suis *écartée* de ces devoirs, j'en ai *perdu l'idée !* qui vous l'a dit? sur quoi le jugez-vous?

Je ne vous aurois jamais soupçonnée de cette surprenante assurance, dit Henriette ; mais cessons cet entretien ; ne me forcez point à m'expliquer sur les sentiments qu'il peut m'inspirer. Ah! mademoiselle, vous avez fait à la richesse un sacrifice bien volontaire, bien entier, s'il ne vous reste pas même assez de décence pour rougir de l'état méprisable que vous avez choisi.

Eh! mon dieu! s'écria Ernestine toute en pleurs, est-ce une amie, est-ce Henriette, qui me traite avec tant de dureté? Un état *méprisable !* j'ai choisi *cet état !* j'ai renoncé à la *décence !* je l'ai *sacrifiée à la richesse!* moi, comment? en quels temps? en quelle occasion? Quoi ! mademoiselle, vous osez m'insulter si cruellement ! vous osez m'imputer des crimes!

Mademoiselle Duménil, émue des larmes d'une jeune personne si longtemps chère à son cœur, ne put exciter sa douleur sans la partager : son indulgence naturelle la portoit à excuser Ernestine, à rejeter sur sa belle-sœur l'égarement d'une fille simple et facile à séduire. Elle rêva un moment, et prenant la main de son amie : Soyez vraie, lui dit-elle : répondez sans hésiter à mes demandes. Quand je vous écrivis de Bretagne, pourquoi ne me donnâtes-vous point de vos nouvelles? comment négligeâtes-vous mes avis pendant la maladie de mon frère? je vous offrois après sa mort un asile décent et agréable, pourquoi le refusâtes-vous? enfin pourquoi m'écrivit-on de votre part de ne plus m'inquiéter de votre conduite?

En satisfaisant à ces questions, Ernestine découvrit à mademoiselle Duménil qu'elle-même se croyoit en droit de l'accuser de négligence. Henriette vit qu'on avoit tendu des piéges à son amie ; elle ne douta point que, d'intelligence avec le marquis de Clémengis, madame Duménil n'eût soustrait à la connois-

sance d'Ernestine des lettres capables de l'éclairer sur les dangers de sa situation : elle soupira, s'attendrit. On nous a trompés l'une et l'autre, dit-elle ; deux perfides ont rendu ma prévoyance inutile ; ils ont bassement profité des circonstances, de mon éloignement, de votre crédulité ! Mais où nous conduit cette triste certitude ? Vous vous trouvez heureuse ! quelle apparence de vous ramener à vos premiers principes ! après avoir goûté les douceurs de l'opulence, est-il facile de s'en priver ? pourriez-vous renoncer au marquis de Clémengis, à ses bienfaits intéressés ; fuir, mépriser, haïr cet homme vil... Renoncer à lui ! le fuir ! le mépriser ! s'écria Ernestine ; quels noms osez-vous lui donner ? eh ! pourquoi le fuir ? qu'a-t-il fait ? par où mérite-t-il d'exciter l'horreur qu'il vous inspire ?

Vous m'embarrassez, reprit Henriette ; comment mes discours vous causent-ils tant de surprise ? ne recevez-vous pas les visites de cet homme ? ne passe-t-il pas une partie du jour dans votre appartement ? d'autres personnes y sont-elles admises ? êtes-vous déterminée à continuer ce commerce déshonorant ? Si vous aimez le marquis de Clémengis, si la seule idée de vous séparer de lui vous révolte, vous arrache un cri de douleur, que venez-vous donc faire ici ? Apprenez-moi le sujet de cette étrange démarche ; prétendez-vous excuser votre conduite, me contraindre à l'approuver ? que voulez-vous ? que me demandez vous ? pourquoi me cherchez-vous ?

Un commerce déshonorant ! répéta Ernestine. Eh ! depuis quand l'amitié déshonore-t-elle l'objet qui la fait naître, l'excite et la partage ? Personne n'est admis dans mon appartement. Eh ! qui chercheroit à me voir ? le marquis de Clémengis est ma seule connoissance, mon unique ami. Élevée loin du monde, accoutumée à m'occuper, je n'ai point encore senti le besoin de me distraire, de me fuir moi-même, ni le désir de former des liaisons. Madame Duménil, autrefois si répandue, depuis l'instant où elle est rentrée dans ses biens, s'est éloignée de ses amis,

n'a plus songé... Rentrée dans ses biens, elle! interrompit Henriette; de quels biens me parlez-vous?

Ernestine conta alors l'histoire que madame Duménil lui avoit faite à la campagne; et sans s'apercevoir de la surprise d'Henriette: Vous me reprochez mon affection pour le marquis de Clémengis, ajouta-t-elle; s'il vous étoit connu, vous l'approuveriez : oui, l'idée de ne plus le voir me révolte, elle blesse mon cœur; une douce intimité s'est établie entre nous, elle fait mon bonheur et sans doute le sien! La présence de cet homme aimable inspire je ne sais quel sentiment délicieux, dont le charme est inexprimable : dès qu'il est près de moi, je me trouve heureuse; je lis dans ses yeux qu'il est content aussi, et j'aime à penser qu'un même mouvement cause ses plaisirs et les miens.

Henriette joignit les mains, leva les yeux au ciel. Mon Dieu, s'écria-t-elle, ai-je bien entendu? quelle espérance s'élève dans mon cœur! cet aveu, son ingénuité... ô ma chère Ernestine, es-tu encore innocente? Dans le transport vif et tendre de sa joie, elle pressoit sa charmante amie contre son sein. Non, disoit-elle, non, Ernestine n'avoueroit point un coupable attachement avec cette liberté; elle est trompée, elle n'est pas séduite; il est temps, il est encore temps de la sauver du danger où sa crédulité l'expose.

Des questions suivies, des réponses positives, amenèrent enfin l'éclaircissement que toutes deux désiroient. La conduite du marquis étonnoit mademoiselle Duménil, elle lui paroissoit singulière; mais elle connoissoit trop le monde pour la juger favorablement. Que devint Ernestine en apprenant d'elle où cette conduite pouvoit la guider? Eh quoi! des soins si tendres, des bienfaits si grands, répandus sur elle avec tant de profusion et de secret, tendoient à lui ravir un bien dont la richesse et la grandeur ne pourroient jamais réparer la perte.

Mademoiselle Duménil, entrant alors dans des détails nécessaires à ses desseins, s'étendit sur la façon de penser libre et incon-

séquente des hommes ; sur la contrariété sensible de leurs principes et de leurs mœurs. O ma chère amie! vous ne les connoissez pas, lui disoit-elle ; ils se prétendent formés pour guider, soutenir, protéger un sexe *timide et foible :* cependant eux seuls l'attaquent, entretiennent sa timidité et profitent de sa foiblesse : ils ont fait entre eux d'injustes conventions pour asservir les femmes, les soumettre à un dure empire ; ils leur ont imposé des devoirs, ils leur donnent des lois, et par une bizarrerie révoltante, née de l'amour d'eux-mêmes, ils les pressent de les enfreindre et tendent continuellement des piéges à ce sexe *foible*, *timide*, dont ils osent se dire le conseil et l'appui.

Ah! ne comparez pas le marquis de Clémengis à ces hommes insensés, s'écria Ernestine; ne lui supposez point de cruelles intentions ; jamais il n'a formé l'horrible projet de me séduire, de me rendre méprisable et malheureuse : non, son affection est aussi pure que la mienne. Ah ! si vous le voyiez, si vous lui parliez... Eh bien, interrompit mademoiselle Duménil, je le verrai, je lui parlerai ; je souhaite que son amitié soit innocente et désintéressée : mais, en le supposant, comment excuser l'imprudence de sa conduite? En vous engageant à vivre dans une terre dont il venoit de faire l'acquisition, ne vous a-t-il pas exposée à paroître dépendante de lui ? En vous dérobant à tous les regards, ne laissoit-il pas croire que vous existiez pour lui seul ? Il vous cachoit ses bienfaits; mais pouvoit-il les cacher aux autres? Madame Duménil est-elle inconnue? Ignore-t-on ses facultés ? Ses anciennes amies, surprises de ne plus la voir, ont voulu pénétrer le mystère de sa retraite, elles l'ont découvert, elles ont parlé. Depuis le retour du marquis, quelles idées se seront élevées dans l'esprit de vos valets, des siens? idées grossières, mais malignes, étendues, et dont la communication est prompte. Moi-même, ne vous ai-je pas crue coupable? M. de Clémengis est votre ami, dites-vous; non, Ernestine, non, il ne

l'est pas : l'homme qui sacrifie notre réputation à son amusement, à ses plaisirs, est-il donc un ami? a-t-il donc une *affection pure?* Mais vous pleurez, continua-t-elle, vous gémissez, vous ne m'écoutez point.

Je ne vous ai que trop entendue, dit Ernestine; vous venez de détruire la paix de mon âme, tout le bonheur de ma vie! Ah! pourquoi dissipez-vous une si flatteuse illusion? Et cachant son visage inondé de pleurs dans le sein de son amie : O ma chère Henriette! pardonnez-moi, lui crioit-elle, pardonnez ma douleur, souffrez qu'elle éclate : je ne puis applaudir à votre raison; je ne puis être reconnoissante de vos bontés. Ah! falloit-il m'éclairer! mon erreur me rendoit si heureuse! Que je hais le monde, ses usages, ses préjugés, ses malignes observations! Que dois-je à ce monde où je ne vis point? quoi! faudra-t-il immoler mon bonheur à ses fausses opinions? eh! que m'importent ses vains, ses téméraires jugements, quand je suis innocente, quand mon cœur ne se reproche rien?

Vous me troublez, vous m'affligez, reprit mademoiselle Duménil. Que vous êtes attachée à M. de Clémengis! Ne puis-je essayer de vous rendre à vous-même, qu'en perçant votre cœur de mille traits douloureux? Mais cessez de pénétrer le mien par ces cris, ces gémissements dont je suis trop touchée; pourquoi ces larmes? vous êtes libre, Ernestine; eh! bon Dieu! ai-je le droit de vous contraindre, de vous arracher avec violence ce bonheur dont vous regrettez si vivement la perte? Vous pouvez le goûtez encore, rien ne s'oppose à vos désirs. Oubliez que vous m'avez vue, perdez le souvenir de mon amitié, de mes vains efforts. Allez, retournez avec la vile complaisante qui s'est bassement prêtée à vous faire connoître cette félicité passagère; ce n'est pas de moi, c'est d'elle que vous devez vous plaindre; cette femme inconsidérée est la véritable cause de vos peines; puisse-t-elle ne l'être pas un jour de votre honte et de vos remords!

Que je suis malheureuse! s'écria Ernestine; qu'un instant a

répandu de trouble et d'amertume dans mon cœur! on craint pour moi la honte et les remords! O ma chère Henriette! ne méprisez pas votre amie ; ne vous offensez pas de mes plaintes : je suis foible, et peut-être injuste ; la douleur oppresse mon âme, abat mes esprits, je ne me connois plus. Ne me dites point de retourner chez celle qui m'a trompée; je me livre à vous, à vos conseils, à vos lumières, à votre amitié ! Ah ! je ne regrette point l'aisance où je vivois, la fortune que j'abandonne! mais cet aimable ami, si tendre, si sincère; imprudent à vos yeux, mais respectable aux miens; cet ami dont la main généreuse me combloit de biens sans se laisser apercevoir, sans rien exiger de ma reconnoissance; cet ami si cher, si digne de mon estime, de mon attachement, qui s'est fait une douce habitude de me voir, de me parler, d'être avec moi! faut-il l'affliger, le fuir, le quitter durement, l'inquiéter, lui causer les mêmes peines que je sens?

Non, ma chère Ernestine, il ne le faut pas, reprit mademoiselle Duménil ; il faut au contraire le voir, lui parler, lui faire agréer la résolution que vous prenez de quitter madame Duménil. Eh! qui vous dit de renoncer aux douceurs d'un commerce innocent, de vous priver avec effort du plaisir de recevoir les visites de M. de Clémengis? Ne vivant plus de ses bienfaits, retirée dans un asile décent, il vous sera facile et permis de cultiver cette amitié si chère à votre cœur. Écrivez au marquis, priez-le de se rendre à l'instant ici : vous préviendrez l'inquiétude où vous craignez qu'il ne se livre : un moment d'entretien me fera connoître sa façon de penser; il ne désapprouvera pas mes conseils, je l'espère : mais s'il les rejette, ne serez-vous pas maîtresse de suivre les siens?

Ernestine prit une plume, et d'une main tremblante elle traça ces mots :

« On vient de m'apprendre que je ne dois à madame Duménil ni égards, ni reconnoissance : ne me cherchez plus chez cette

femme; je la quitte pour jamais. Vous, qui depuis un an jouissez de mon amitié, de mon estime, de ma plus tendre affection, êtes-vous un homme perfide? Si vous pouvez justifier vos intentions aux yeux d'une fille respectable, venez chez mademoiselle Duménil; je vous y attends avec crainte, avec impatience, je désire, j'espère, je crois que vous êtes digne de mes sentiments : ah! venez le prouver à mon amie, à ma seule amie, si vous m'avez trompée! »

M. de Clémengis arrivoit de Versailles et se proposoit d'aller chez Ernestine, quand le laquais de mademoiselle Duménil lui remit ce billet. Il obéit sans hésiter, et parut bientôt devant Henriette avec cette noble assurance que donne la certitude de n'avoir jamais enfreint les lois de l'honneur.

En entrant, il parut surpris de la voir seule. Ernestine venoit de passer dans un cabinet d'où elle pouvoit l'entendre. Pour la première fois, éprouvant à l'approche du marquis une émotion où le plaisir ne se mêloit pas, elle craignit sa présence, et sentit le désir de lui cacher les mouvements de son cœur.

En jetant les yeux sur M. de Clémengis, mademoiselle Duménil devint plus indulgente encore pour la tendre foiblesse de son amie. Comment une figure si charmante n'auroit-elle pas fait la plus vive impression sur une personne si jeune, si peu en garde contre les passions, si accoutumée à suivre les seules inspirations de son cœur? Henriette admira le marquis, et souhaita qu'un heureux naturel répondît à cet aimable extérieur. Me pardonnerez-vous, monsieur, lui dit-elle, d'entrer malgré vous dans votre confidence, de chercher à pénétrer vos secrets, d'oser vous demander compte d'une conduite dont l'apparente irrégularité est sans doute autorisée par le motif caché de vos démarches? refuserez-vous de m'instruire de vos desseins sur Ernestine?

En vérité, mademoiselle, je n'en ai point, dit le marquis, et

vous ne sauriez croire combien vous m'embarrassez par une question que je me suis faite mille fois, sans pouvoir me donner à moi une réponse satisfaisante. Je désire la tranquillité, le bonheur d'Ernestine; je me suis occupé des moyens de la rendre heureuse, mon cœur s'est avoué ces intentions, je ne m'en connois point d'autres. Oserois-je à mon tour vous demander, mademoiselle, ce qui vous paroît irrégulier dans mes démarches, et pourquoi vous semblez blâmer ma conduite ?

Je suis fâchée, monsieur, vraiment fâchée, reprit Henriette, que vous puissiez vous croire à l'abri du reproche en exposant la réputation d'une jeune personne dont la sagesse est l'unique bien. Aviez-vous le droit de la soustraire à ma vue, de la priver de mes conseils, de l'engager à quitter un état simple, mais paisible, pour lui faire goûter les douceurs d'une opulence passagère, l'accoutumer à en jouir, et peut-être la conduire à se les assurer par la sacrifice de l'honnêteté de ses mœurs ? Eh ! quoi, monsieur, vous ne vous reprochez rien, quand vous vous êtes plu à lui inspirer une passion qui la met dans la cruelle nécessité d'être coupable ou malheureuse !

Ce dernier reproche me touche, reprit le marquis, je le mérite, je me le fais souvent à moi-même. Dans la position d'Ernestine, dans la mienne, je ne devois ni nourrir mon penchant, ni exciter en elle une passion qui ne pouvoit devenir heureuse sans qu'un de nous ne fît à l'autre un trop grand sacrifice. Mais ai-je tenté de la séduire? l'ai-je trompée par d'éblouissantes promesses? lui ai-je donné de fausses espérances? ai-je abusé de sa crédulité? enfin, ai-je échauffé son cœur par des discours passionnés? me suis-je seulement permis l'aveu de mes sentiments? Content du plaisir d'aimer, charmé de la douceur de plaire, je jouissois d'un bonheur inconnu peut-être au commun des hommes; Ernestine le partageoit! Ah ! mademoiselle, de quel bien vous nous privez tous deux par le fatal éclaircissement que vous venez de lui donner!

Mademoiselle Duménil, un peu embarrassée de cette espèce de reproche, ne voulut pas laisser penser à M. de Clémengis qu'un zèle officieux ou indiscret l'eût engagée à pénétrer le fond d'une intrigue où il étoit intéressé. Elle lui apprit la rencontre qu'elle avoit faite la veille, et ne lui cacha rien de ce qui venoit de se passer entre Ernestine et elle.

Je consens à vous laisser connoître tous mes secrets, mademoiselle, reprit le marquis ; je ne conteste point vos droits sur une jeune personne dont vous avez pris soin pendant plusieurs années. En la retirant d'un état au-dessous de la médiocrité, j'ai voulu faire pour la beauté modeste et sans appui ce que mes pareils font tous les jours en faveur de la bassesse, du vice et de l'impudence. Votre amie ne jouit point d'*une opulence passagère;* elle est riche, libre et indépendante. Ayant joué tout l'hiver d'un bonheur constant, tenté la fortune sans pouvoir la lasser, avant de partir pour l'Italie je me trouvois une somme considérable, dont rien ne m'empêchoit de disposer; je la destinai à changer le sort de l'aimable élève de votre frère : mon dessein étoit de vous la remettre, mais votre départ me força à prendre d'autres mesures. Dirigé par madame Duménil, je déposai une partie de la fortune d'Ernestine chez l'homme public où vous-même, mademoiselle, aviez placé ses premiers fonds; la terre qu'elle habitoit lui appartient, elle est acquise sous son nom et par les soins de cet honnête homme : si j'ai caché les miens à votre jeune amie, c'est par un sentiment dont vous ne pouvez me blâmer. Vous savez tout à présent, jugez-moi, mademoiselle, et daignez me dire si le mystère de ma conduite vous paroît criminel, si j'ai mérité qu'Ernestine me demande : *Êtes-vous un homme perfide?*

Henriette rêva un moment; la noble franchise de M. de Clémengis, sa générosité, un amour si tendre, si désintéressé, lui paroissoit un sentiment nouveau ; le grand monde où elle vivoit depuis son enfance ne lui en avoit jamais donné d'idée. Elle

commençoit à regarder l'ami d'Ernestine avec une sorte de vénération ; mais, cherchant encore à s'assurer si elle ne se trompoit point : Consentiriez-vous, monsieur, lui dit-elle, à laisser jouir Ernestine de vos bienfaits dans le couvent où j'ai dessein la conduire de ce soir ?

Ah ! qu'elle en jouisse partout où ils la rendront heureuse ! s'écria M. de Clémengis ; l'ai-je obligée pour la contraindre ? non, mademoiselle, non, je vous le répète, elle est libre, elle est indépendante, et je me mépriserois si j'osois me croire des droits sur elle.

Mademoiselle Duménil se leva avec vivacité, courut dans son cabinet, prit Ernestine par la main, et la conduisant auprès de M. de Clémengis : Remerciez votre aimable, votre généreux protecteur, lui dit-elle, vous ne devez pas rougir de ses bienfaits, vous n'en avez rien à craindre : peut-être n'étiez-vous pas née pour en accepter, mais les dons de l'amitié n'avilissent jamais. Par une reconnoissance vive et constante, méritez l'ami que votre heureux sort vous donne.

Ernestine avoit tout entendu ; pénétrée d'un tendre sentiment qu'elle n'osoit faire éclater, ses larmes furent assez longtemps la seule expression de son cœur. Mademoiselle Duménil prévient de peu de jours, lui dit le marquis, une proposition que je m'apprêtois à vous faire : les plaintes continuelles de madame Duménil, son obstination à vouloir vous répandre dans le monde, alloient me forcer à vous prier de la quitter ; votre amie m'épargne une explication dont je me sentois embarrassé ; je redoutois l'instant où je vous parlerois, et plus encore les suites d'un éclaircissement que je balançois à vous donner. Mais pourquoi pleurez-vous ? lui demanda-t-il d'un ton tendre ; auriez-vous de la répugnance pour l'asile qu'on vous propose ?

Eh ! monsieur, dit Ernestine, pourrois-je ne pas aimer l'asile que vous me choisissez ? je suivrai les conseils de mademoiselle,

je me soumettrai aux lois que vous daignerez m'imposer; elles seront à jamais la règle de ma vie. Vous imposer des lois, moi, ma chère Ernestine! s'écria le marquis, quel langage! puis-je l'entendre sans douleur? Et s'adressant à Henriette : Je vous en prie, mademoiselle, lui dit-il d'un air touché, triste même; eh! je vous en prie, engagez votre amie à me traiter avec plus de bonté.

Ernestine lui tendit la main, voulut parler; mais la crainte de voir le marquis pour la dernière fois serroit son cœur et lioit sa langue; quelques mots coupés par ses soupirs découvrirent sa pensée à M. de Clémengis. Il en fut ému, attendri; il prit sa main, la pressa doucement, la baisa : nous ne nous séparons point, lui disoit-il, je vous visiterai souvent, vous me serez toujours chère, vous m'occuperez sans cesse; séchez vos pleurs, levez ces yeux charmants sur deux personnes dont vous êtes si véritablement aimée; accordez-moi la douceur de m'applaudir à ceux de votre amie de n'avoir rien permis à mes désirs qui vous oblige à les baisser devant elle.

Mademoiselle Duménil se joignit au marquis pour consoler Ernestine : ils prirent de concert toutes les mesures capables de rendre la nouvelle situation de cette aimable fille aussi agréable que paisible. Elle-même choisit l'abbaye de Montmartre et demanda à s'y retirer. Le marquis se chargea de lui envoyer à l'instant sa femme de chambre, le seul domestique qu'elle vouloit garder, et la débarrassa du soin d'avertir madame Duménil d'une si brusque séparation. A sa prière, Henriette consentit à recevoir chez elle les effets les plus précieux d'Ernestine, d'où on les transporteroit ensuite à l'abbaye. Elle accepta la régie des biens de son amie, et l'offre que lui fit le marquis d'en remettre les titres entre ses mains.

En se prêtant à ses arrangements, qui alloient lui ravir la liberté de voir Ernestine à tous les moments du jour, M. de Clémengis s'efforçoit de paroître tranquille; mais peu accou-

tumé à déguiser les mouvements de son âme, ses regards découvroient le trouble et l'agitation d'une passion inquiète. Il prit les mains d'Ernestine; et la regardant avec une tendresse inexprimable : O ma charmante amie! lui dit-il, n'oubliez jamais un homme qui a pu passer tant d'heures auprès de vous, et réprimer une ardeur dont l'objet et la vivacité lui offroient une excuse si naturelle. Je vous aime! vous l'ignoriez ; il m'est doux de vous le dire, de vous le répéter! oui, je vous aime, je vous adore! combien il m'en a coûté pour vous le taire si longtemps! je m'applaudis de vous avoir respectée : plus mes désirs étoient grands, plus l'innocence et la sensibilité de votre cœur me présentoient l'idée flatteuse d'un triomphe assuré, plus la victoire que j'ai remportée sur moi-même est satisfaisante : si vous croyez devoir quelque retour à ma tendre, à ma solide amitié, accordez-moi la récompense d'un effort si difficile, d'une retenue si constante; cessez de vous affliger, dissipez cette tristesse cruelle où vous vous livrez, que je n'en aperçoive plus de traces dans ces yeux chéris ; ah! vous le savez, tout mon bonheur dépend d'être sûr de celui d'Ernestine!

Sans attendre sa réponse, le marquis prit alors congé de mademoiselle Duménil : il sortoit, quand, revenant à elle, il lui demanda d'un ton timide s'il lui seroit permis de la revoir. Henriette, douce, sensible, vertueuse sans rudesse, dédaignoit une sévérité, souvent affectée, toujours rebutante, propre à rendre la sagesse plus incommode que respectable; elle ne croyoit pas devoir priver le marquis de la vue d'Ernestine : elle lui répondit d'un air riant qu'elle recevroit ses visites avec plaisir.

Obligée de descendre à l'heure du dîner, Henriette ne contraignit point Ernestine à paroître chez sa cousine; quand elle remonta, on lui dit que son amie n'avoit pu se forcer à rien prendre : elle la vit abattue, baignée de larmes, la tête baissée sur son sein, son visage à demi caché sous un mouchoir inondé

de ses pleurs. Eh! d'où naît ce redoublement de douleur? s'écria Henriette; quel sujet, quelles réflexions vous arrachent ces larmes amères?

Je ne sais, répondit-elle; j'ignore pourquoi mon âme est si cruellement oppressée; je ne sentois point de désirs, je ne concevois pas des espérances, ma félicité me paroissoit le bonheur suprême; elle remplissoit tout mon cœur, elle ne me permettoit pas de former des vœux : jamais je n'entrevis dans l'avenir un bien au-dessus de celui dont je jouissois; et cependant, ma chère Henriette, il me semble que j'ai fait une perte immense; on vient de me ravir, de m'enlever... quoi? pas même des souhaits! ah! quelle triste lumière les paroles du marquis ont portée dans mon esprit! *la position d'Ernestine, la mienne, ne nous permettent point d'être heureux, si l'un de nous ne fait à l'autre un trop grand sacrifice!* Elle s'arrêta, soupira; détourna les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux d'Henriette. Cher Clémengis! dit-elle, tu ne feras point un *trop grand sacrifice* pour rendre Ernestine heureuse! elle ne l'exige pas; elle ne désire point un bonheur qui porteroit atteinte à ta gloire : mes yeux sont ouverts, je vois tout ce qui nous sépare : mais comment, mais d'où vient éprouve-t-on une douleur si vive en renonçant à un espoir qu'on n'avoit pas?

Les caresses de mademoiselle Duménil, les visites du marquis, le temps, la raison, dissipèrent un peu le chagrin d'Ernestine; mais une douce mélancolie devint son humeur habituelle. Après un mois de séjour chez Henriette, elle entra dans le couvent; on lui avoit préparé un appartement commode et agréable, elle y découvrit partout les soins de son amant : une petite bibliothèque composée de livres choisis par le marquis lui offrit un amusement utile et la facilité d'acquérir des connoissances. Elle continua de prendre des leçons de musique, s'occupa de la lecture, et ne négligea point un talent devenu précieux pour elle, par le plaisir qu'il lui donnoit de

multiplier l'image de M. de Clémengis; des traits si chéris se trouvoient retracés dans tous les sujets qui se présentoient à son imagination, et son cabinet se remplissoit des portraits de son amant.

Mademoiselle Duménil la visitoit souvent; le marquis l'accompagnoit quelquefois, mais il se permettoit rarement d'aller seul à l'abbaye. Depuis l'instant où il s'étoit déterminé à remettre Ernestine sous la conduite d'Henriette, il s'attachoit à combattre sa passion; dans ses principes, il ne pouvoit la rendre heureuse sans risquer le renversement de sa fortune, manquer aux égards dus à son oncle, même à une grande famille dont il lui ménageoit l'alliance. On examinoit alors l'affaire ancienne et importante d'où ses espérances dépendoient, le jugement en étoit encore incertain; si monsieur de Clémengis perdoit à la fois son procès et la faveur de son oncle, réduit à un revenu médiocre, forcé de quitter le service, d'abandonner la cour, de vivre loin du monde, savoit-il si ses désirs, affoiblis par la possession, ne s'éteindroient pas? si la constance de ses sentiments rendroit ses plaisirs durables, si les douceurs de son mariage effaceroient le souvenir amer de tant de sacrifices faits à l'amour? Qui l'assuroit de penser longtemps comme il pensoit alors? peut-être un jour, injuste dans ses regrets, cesseroit-il d'aimer l'innocente cause de sa ruine; peut-être oseroit-il l'accuser de sa propre imprudence, rejeter sur elle l'amertume des ses chagrins, la rendre malheureuse, et lui ravir à jamais cette paix, ce bonheur que lui-même s'étoit plu à lui assurer.

Ces réflexions l'affermissoient dans la résolution de résister à son amour, de ne plus se permettre des soins qui l'entretenoient : il essayoit ses forces, se faisoit une violence extrême pour laisser passer plusieurs jours sans voir Ernestine, sans lui écrire; mais, se reprochant bientôt cette apparente négligence, il couroit la chercher, s'enivroit du plaisir de la regar-

der, et lui trouvant un air triste, abattu, il s'accusoit de cruauté, se demandoit comment il avoit pu l'affliger, élever un mouvement de douleur dans cette âme sensible.

La tendre fille n'osoit se plaindre de lui; devenue timide, elle rougissoit de son trouble et s'efforçoit de le cacher; mais ses regards languissants, ses soupirs, ses questions inquiètes, découvroient la crainte de n'être plus aimée. Perdant de vue tous ses projets, le marquis s'occupoit uniquement du soin de la rassurer; il s'abandonnoit à la douceur de lui parler de ses sentiments; et lui rappelant ces temps où, libres de s'entretenir, ils passoient ensemble des heures si délicieuses, il sembloit lui reprocher d'avoir cherché des lumières inutiles à son bonheur : Ah! pourquoi, lui disoit-il, avez-vous appris à me craindre, à vous défier de vous-même?

Touchée de ces discours, attendrie par ses propres idées, Ernestine se taisoit, pleuroit, et regrettoit peut-être sa première simplicité. Trois mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans sa situation : au retour du printemps, le marquis se disposa à la quitter, pour se rendre à son régiment; l'un et l'autre sentirent vivement l'approche de cette séparation; leurs adieux furent longs et tendres, ils pleurèrent tous deux; et loin de s'exhorter mutuellement à s'aimer moins, ils se répétèrent mille fois qu'ils s'aimeroient toujours.

Peu de temps après le départ de M. de Clémengis, Ernestine éprouva de l'ennui dans sa retraite : elle désira d'aller à la campagne, de revoir, d'habiter cette agréable demeure, présent de son amant, préparée, embellie par ses soins. Henriette lui représentoit qu'elle ne devoit pas y vivre seule; cette difficulté chagrinoit Ernestine, le hasard la leva, un événement où son bon cœur l'intéressa lui fit trouver une compagne.

Madame de Ranci, âgée de trente-six ans, belle encore, aimable et malheureuse, retirée depuis trois ans à l'abbaye, s'étoit attachée à montrer de la complaisance et de l'amitié à la

jeune Ernestine : veuve, et réduite à la plus grande médiocrité, par des accidents fâcheux, il lui restoit seulement une petite rente sur un particulier; cet homme, manquant de bonheur ou de conduite, dérangea ses affaires; pressé par ses créanciers, il prit la fuite, passa en Hollande, et livra madame de Ranci à toutes les horreurs de l'extrême pauvreté.

Ernestine, élevée, soutenue, enrichie par la tendre compassion de ses amis, se plaisoit à répandre sa libéralité sur tous ceux qui lui offroient l'image de son premier état; son cœur, toujours ouvert aux cris de l'indigent, cherchoit à rendre à l'humanité les secours qu'elle même en avoit reçus.

Pénétrée du malheur de madame de Ranci, elle prit des mesures avec mademoiselle Duménil pour faire passer sur la tête de cette femme désolée le petit héritage de madame Dufresnoi, et ce qu'elle y ajouta remplaça sa perte et même étendit un peu son revenu. La reconnoissance se joignant à l'amitié dans le cœur d'une femme honnête et sensible, elle sentit bientôt pour Ernestine les sentiments d'une tendre mère, reçut avec joie la proposition de s'attacher à son sort, de vivre toujours avec elle, et de l'accompagner, dans sa terre, où elles se rendirent un mois après le départ de M. de Clémengis.

Ernestine revit avec transport ces lieux chers à son cœur; elle ne cachoit point à madame de Ranci la cause du plaisir qu'elle sentoit de les habiter, elle lui montroit les lettres du marquis, ses réponses, l'entretenoit de ses sentiments pour cet homme aimable, lui parloit de ses obligations, de sa reconnoissance, de sa tendresse, de la douceur qu'elle éprouvoit en pensant à lui; et quand son amie lui demandoit où devoit la conduire un amour si vif, quand elle l'interrogeoit sur ses espérances, des soupirs, des larmes, interrompoient les effusions de son cœur, elle avouoit qu'elle n'en avoit point : sans rejeter les conseils prudents de madame de Ranci, sans se révolter contre ses réflexions, elle l'écoutoit, convenoit de la justesse de ses observations, et lui

laissoit voir qu'elles ne la persuadoient point; rien ne pouvoit l'engager à oublier le marquis, à renoncer au plaisir de l'aimer, à la certitude de lui plaire.

Vers la fin de l'été, mademoiselle Duménil, prête à retourner en Bretagne, voulut, avant de partir, passer quelques jours chez Ernestine; en la quittant, elle lui recommanda de ne pas attendre M. de Clémengis dans cette belle solitude, et ne l'y laissa qu'après avoir obtenu d'elle une promesse de rentrer bientôt au couvent.

Cette parole donnée à mademoiselle Duménil embarrassa bientôt l'aimable et tendre Ernestine. Le marquis alloit revenir; il la conjuroit de rester chez elle, de passer l'automne à la campagne, de lui permettre de la revoir encore avec une liberté dont elle ne devoit pas craindre qu'il abusât; la présence de madame de Ranci suffisoit, disoit-il, pour la rassurer contre de malignes observations; la même prière se renouveloit dans toutes ses lettres, il la pressoit avec ardeur, il sembloit que tout son bonheur dépendît d'obtenir d'elle cette grâce.

La foible Ernestine ne put se défendre de lui accorder une faveur si vivement demandée: Je lui dois tout, disoit-elle à madame de Ranci, ne ferai-je rien pour lui? en résistant à ses désirs, je m'accuse d'ingratitude: est-ce à moi de l'affliger? Ah! dans tout ce que l'honneur ne me défend pas, pourquoi ne céderois-je point à ses volontés? pourquoi sacrifierois-je à la crainte d'être injustement soupçonnée la douceur véritable de lui causer de la joie? Vous me soutiendrez contre moi-même, vous daignerez remplir à mon égard les devoirs d'une mère tendre et vigilante, vous ne me quitterez point; témoin de ma conduite, vous me justifierez auprès d'Henriette, eh! que m'importe le reste du monde? l'estime de mes amis, la mienne, suffit à ma tranquillité. Madame de Ranci combattit en vain une résolution déterminée, et M. de Clémengis eut le plaisir de

retrouver Ernestine à la campagne, et de s'assurer qu'il devoit sa complaisance à l'amour.

Il en jouit pendant plusieurs jours, sans paroître porter ses idées au delà du bonheur qu'il s'étoit promis : mais un amour avoué peut-il se contenir dans les bornes étroites que l'amitié prescrit? un désir satisfait élève un désir plus ardent encore; les souhaits se multiplient, les vœux s'étendent; une grâce reçue ouvre le cœur à l'espérance d'une grâce plus grande : l'espace immense qui sembloit éloigner un point à peine aperçu disparoît insensiblement, et la pensée se fixe sur l'objet qu'on n'osoit même entrevoir.

Libre de prolonger ses visites, de passer une partie du jour auprès d'Ernestine, le marquis de Clémengis montra de l'humeur. La présence continuelle de madame de Ranci le gênoit, et son attention à ne pas quitter sa jeune amie la rendoit insupportable à ses yeux. Falloit-il accoutumer cette femme à vous suivre avec tant d'affectation, disoit-il à Ernestine, à ne jamais vous perdre de vue? exigez-vous d'elle cette importune assiduité? me craignez-vous? avez-vous cessé de m'estimer? quoi! des précautions contre moi! est-ce vous, est-ce Ernestine qui me laisse voir une défiance injurieuse? Que de froideur! de réserve! non, votre amitié n'est plus aussi tendre. Ah! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps où dans ces mêmes lieux vous accouriez au-devant de mes pas avec une joie si vive! où votre bras s'appuyoit sur le mien! où nous parcourions ensemble toutes les routes de ce bois où vous vous plaisiez tant! O ma chère amie! il est donc vrai que vous êtes changée?

Ces reproches touchoient Ernestine, pénétroient son cœur, lui arrachoient des larmes, et jamais la plus légère plainte; elle supportoit la triste uniformité de ces entretiens avec une patiente indulgence. Les chagrins du marquis, sa pâleur, son abattement, élevoient des craintes dans son âme; elle trembloit pour des jours si précieux. Je ne vous importunerai bientôt plus, lui

disoit-il les yeux baignés de pleurs. Elle commença à se repentir d'une complaisance dont elle n'avoit point prévu les suites. Mon imprudence vient d'irriter une passion si longtemps réprimée, répétoit-elle à madame de Ranci, je n'en connoissois encore que les douceurs, j'en éprouve à présent toutes les amertumes. Cette femme, alarmée du danger de sa jeune amie, la pressoit de retourner à Montmartre. Ernestine y consentit : mais avant de partir, elle écrivit à M. de Clémengis, et lui envoya sa lettre par un exprès, à l'instant même où elle rentroit au couvent; il l'ouvrit avec empressement, et sa surprise fut extrême d'y trouver ces paroles :

LETTRE D'ERNESTINE

« Quelle douleur pour moi, monsieur, d'exciter vos plaintes, de m'accuser de toutes vos peines, de me reprocher l'état affreux où vous êtes! Eh! quoi! c'est donc moi qui vous afflige? puis-je le croire, puis-je m'en assurer, quand votre bonheur est l'objet, l'unique objet de tous les vœux de mon cœur? Hélas! par quelle fatalité ce bonheur semble-t-il dépendre aujourd'hui de l'égarement d'une fille que vous respectiez autrefois? Soyez juge dans votre propre cause, dans la sienne, et prononcez entre votre cœur et le mien.

« Ma réserve vous blesse? Eh! monsieur, m'est-il permis de vous traiter encore avec une familiarité dont mon ignorance étoit l'excuse? Pendant longtemps j'osai vous regarder comme un frère chéri : l'extrême différence de nos fortunes ne me frappoit point; dans ces temps heureux rien n'arrêtoit les témoignages de mon innocente affection. Je ne suis point changée; ah! pourquoi vous obstinez-vous à penser que je le suis? ce n'est pas vous, monsieur, c'est moi-même que je crains. Je suis jeune, je vous dois tout; je vous aime; oui, monsieur, je vous aime, je le dis, je le répète avec plaisir; je ne rougis pas de vous aimer. Le premier instant où vous parûtes à mes yeux fit

naître cette tendresse que le temps a rendue si vive. Sentiment cher à mon cœur, le seul qui m'attache à la vie. Tant de bienfaits, si généreusement répandus sur moi, m'assuroient un sort paisible ; mais l'amour que vous m'inspiriez faisoit mon bonheur, mon souverain bonheur! Penser sans cesse à vous, m'occuper du soin de conserver votre amitié, de mériter l'estime de mon respectable ami ; vous voir quelquefois, lire dans vos yeux que ma présence excitoit votre joie, c'étoit pour moi le bien suprême! Une félicité si grande est-elle à jamais détruite? Ne me la rendrez-vous point? Non, il n'est plus en votre pouvoir de me la rendre !

« *Vous ne m'importunerez pas longtemps?* quelle cruelle expression! je ne puis supporter la certitude de faire votre malheur ; elle pénètre mon âme, elle déchire mon cœur. En me retirant, en abandonnant les lieux où je vous voyois sans contrainte, j'ai suivi des conseils prudents : mais je ne vous fuis point, je ne prétends pas élever une barrière entre vous et moi ; prête à quitter cet asile, si vous le voulez, je soumets ma conduite à votre décision. Si, pour sauver vos jours, il faut me rendre méprisable, renoncer à mes principes, à ma propre estime, peut-être à la vôtre! je ne balance point entre un intérêt si cher et mon seul intérêt. Ordonnez, monsieur, du destin d'une fille disposée, déterminée à tout immoler à votre bonheur : mais, avant d'accepter un si grand sacrifice, permettez-moi de remettre dans vos mains tous les dons que vous m'avez faits. Les garder, en jouir, ce seroit laisser croire que vous m'aviez enrichie pour me perdre, sauvons au moins votre honneur, une légère partie du mien : qu'on ne m'impute jamais la bassesse d'avoir reçu le prix de mon innocence. A ces conditions, monsieur, la tendre, la malheureuse Ernestine, tiendra la conduite que votre réponse lui prescrira. »

Ah! grand Dieu! s'écria le marquis en finissant de lire, ai-je

pu porter cette charmante fille à m'écrire ainsi? quelle étrange proposition! mais que de bonté, de tendresse, de générosité dans cet abandon de ses principes, d'elle-même! Aimable Ernestine! qui, moi, je t'avilirois? j'abuserois de ton amour, de ta noble confiance!.... ah! tu n'as rien à craindre de ton amant, de ton ami, de ton reconnoissant ami. Périsse l'homme injuste et cruel qui ose fonder son bonheur sur la condescendance d'une douce, d'une sensible créature, capable de s'oublier elle-même pour le rendre heureux!

M. de Clémengis se hâta de répondre à l'inquiète Ernestine. L'agitation de ses esprits, l'attendrissement de son cœur, ne lui permirent pas de mettre beaucoup d'ordre dans sa lettre. Il la remercioit d'une preuve si extraordinaire de ses sentiments; il s'en plaignoit aussi, lui reprochoit doucement de l'avoir soupçonné d'un dessein qu'il ne formoit pas. Ah! comment avez-vous pu croire, lui disoit-il, que votre ami voulût être votre tyran? Il terminoit sa lettre par des expressions tristes et vagues, elles sembloient annoncer sa visite pour le soir; il promettoit une confidence, elle expliqueroit ce qu'il n'osoit lui dire en ce moment, ce qu'il se trouvoit malheureux, bien malheureux de devoir lui apprendre.

Ernestine étoit avec madame de Rani, quand on lui apporta la lettre de M. de Clémengis; elle la prit en tremblant, la tint longtemps sans oser l'ouvrir; une pâleur mortelle se répandit sur son visage. Voilà l'arrêt de mon destin, dit-elle; ô madame de Ranci! si vous saviez... qu'ai-je fait! que me dit-il? je suis perdue!

Cette femme, ignorant le sujet de sa terreur, s'étonnoit de la consternation où elle la voyoit. Ernestine rompit enfin le cachet, et portant des regards timides sur ces caractères chéris, des larmes de joies inondèrent bientôt cette lettre consolante, elle la pressa contre son cœur, la baisa mille fois. O mon respectable ami! pardonne-moi, répétoit-elle, non, je ne devois pas te

soupçonner. Découvrant alors à madame de Ranci la cause de son effroi, elle fit passer dans l'âme de son amie une partie des mouvements qui affectoient la sienne.

En relisant la lettre du marquis, Ernestine recommença à s'inquiéter. Eh! que doit-il donc m'apprendre? demandoit-elle à madame de Ranci; il veut me quitter peut-être, renoncer à me voir; tout m'annonce une triste séparation. Que signifient ces expressions : *Quand je vous disois :* Je ne vous importunerai plus, *j'étois bien éloigné de vouloir élever dans votre esprit ces idées funestes où je vois trop qu'il s'abandonnoit? J'ai cherché, j'ai fui l'occasion de vous dévoiler le sens de ces paroles. Hélas, ma chère Ernestine, quelle triste confidence ai-je à vous faire! quel sacrifice mon devoir exige! il ne m'est plus permis de vivre pour moi-même; il ne m'est plus permis d'espérer d'être heureux.* Ah! je vais le perdre, s'écrioit-elle, mon cœur me le dit! eh! d'où vient ne peut-il vivre heureux, et me voir, et m'aimer? comment un même sentiment produit-il de si différents effets? mon amour est un bonheur si grand pour moi! faut-il que le sien trouble la douceur de sa vie!

Elle attendit impatiemment l'heure où elle croyoit recevoir la visite de M. de Clémengis. Le temps s'écouloit lentement au gré de ses désirs, le jour finit, et son inquiétude augmenta. Le lendemain à son réveil, on lui présenta une lettre du marquis : elle déchira l'enveloppe avec précipitation, et cherchant avidement la confirmation de ses craintes, elle la trouva dans ces paroles :

LEETTRE DE M. DE CLÉMENGIS

« O ma chère Ernestine! après la preuve touchante que vous venez de me donner de vos sentiments, puis-je, sans expirer de douleur, vous annoncer mon départ et l'événement qui doit le suivre! Faut-il vous quitter, vous dire un éternel adieu! faut-il percer votre cœur du même trait dont le mien se sent déchirer!

« Fille aimable, née pour le bonheur de ma vie, digne du sort le plus brillant, ah ! que le mien ne dépend-il de moi ! Le devoir, la reconnoissance, des engagements pris depuis longtemps, renversent toutes mes espérances : mais en avois-je? comment me suis-je flatté.... Ah ! falloit-il vous conduire à partager une passion inutile ! que d'amertume, que de regrets se mêlent à des peines si vives! me pardonnerez-vous? ne me mépriserez-vous point? ne me haïrez-vous jamais, ma chère, ma tendre amie? daignez me rassurer sur mes craintes, dites-moi que vous me pardonnez ; ne me refusez pas une consolation si nécessaire à mon cœur, à mon cœur affligé.

« Le malheur de ma vie est enfin déterminé. Mon oncle a levé tous les obstacles qui éloignoient encore mon mariage ; il me contraint, il me force d'aller rendre des soins à mademoiselle de Saint-André. Dans une heure, je pars avec son père ; il me mène à une terre où la maréchale de Saint-André nous attend. Sa fille sort demain du couvent ; on va nous présenter l'un à l'autre ; on nous unira bientôt, sans nous consulter, sans s'embarrasser si nos cœurs sont disposés à se donner. Quoi ! ma chère Ernestine, je vais me lier, me lier à jamais ! et ce n'est point à vous....

« Je croyois jouir plus longtemps de ma liberté. On devoit attendre la décision du parlement. L'incertitude de mes droits sur une riche succession, sur d'immenses arrérages, retardoit le consentement du maréchal de Saint-André. La libéralité de mon oncle me désole en ce moment, une donation m'assure tous ses biens, je n'ai plus d'espoir.

« Vous prierai-je de m'oublier? non, oh ! non, je ne puis souhaiter d'être oublié de vous, je ne puis désirer de vous oublier ! vous serez toujours présente à mon idée, toujours chère à mon cœur ; je penserai sans cesse à vous : je vous écrirai ; je vous entretiendrai de mon estime, de mon amitié, et, malgré moi, peut-être, de ma tendresse ; je ne vous la rappellerai point pour

vous presser de la partager encore, mais pour vous prouver que le temps ne peut ni l'affoiblir ni l'éteindre.

« Vivez paisible, vivez heureuse ; que le souvenir d'un sincère, d'un véritable, d'un constant ami vous arrache quelquefois un soupir, mais que ce soupir soit tendre et non pas douloureux.... Je ne puis retenir mes larmes ; elles s'échappent de mes yeux, elles effacent ce que j'écris. O ma généreuse amie ! vous en répandrez sans doute ; puissent-elles n'être pas aussi amères que les miennes! Je vous aime, je vous adore, je vous fuis, je vous perds, je suis le plus infortuné de tous les hommes. »

De quels mouvements cette lecture agita le cœur de la sensible Ernestine ! Elle l'interrompit cent fois pour laisser un libre cours à ses pleurs, à ses soupirs, à ses gémissements. Il part, disoit-elle, il me fuit, je ne le verrai plus ! il va s'unir à l'heureuse épouse qu'on lui destine. Il me dit de vivre *paisible*, *heureuse* ; ah ! comment serois-je paisible loin de lui, heureuse sans lui ! Elle passa tout le jour à s'affliger, à se plaindre du marquis. Quelle dureté ! s'écrioit-elle; a-t-il pu partir sans me voir, sans me parler, sans mêler ses larmes avec les miennes ! Elle pleuroit, elle écrivoit, déchiroit ses lettres commencées, s'abîmoit dans sa douleur, reprenoit sa plume et la quittoit encore. Son agitation, la violence de ses transports l'accablèrent enfin ; elle fut malade, abattue, languissante pendant plusieurs jours ; mais les lettres du marquis, les représentations de madame de Ranci, le retour de mademoiselle Duménil, ses soins, son amitié, ramenèrent un peu de calme dans son âme. Elle s'accoutuma à se dire, à se répéter que jamais elle n'avoit rien espéré ; elle cessa de se plaindre de son sort, elle voulut s'y soumettre, et chercha dans sa raison la force de supporter ses peines avec résignation.

Deux mois s'écoulèrent, pendant lesquels le marquis de Clémengis écrivoit régulièrement à son aimable amie. Il ne lui disoit point si ses nœuds étoient serrés, elle n'osoit le demander :

elle craignoit de l'apprendre : mais elle devoit bientôt être éclaircie du destin de M. de Clémengis, et sentir par une triste expérience combien on éprouve de douleur pendant le cours de ces attachements trop tendres, où le cœur se livre avec tant de plaisir ; qui lui paroissent la source d'un bonheur si vif et si constant.

Une parente de mademoiselle Duménil se marioit à la campagne, environ à dix lieues de Paris. Elle épousoit un homme fort riche : comme il avoit longtemps désiré l'heureux moment d'être à elle, cet amant comblé de joie vouloit rendre ses noces brillantes, et préparoit des fêtes pour les célébrer. Henriette, invitée à partager les plaisirs qu'on se promettoit de goûter dans des lieux consacrés à l'amusement, exigea de la complaisance d'Ernestine qu'elle l'accompagnât dans ce court et agréable voyage. Elle s'en défendit, mais elle céda enfin aux instances de son amie. Avant de partir, elle chargea madame de Ranci de lui envoyer ses lettres par un exprès : mais plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Ernestine reçût aucunes nouvelles, ni d'elle, ni du marquis.

En menant son amie à la campagne, mademoiselle Duménil n'avoit pas songé que de toutes les dissipations, la moins capable de la distraire étoit le spectacle dont elle la rendoit témoin. On donne peut-être les mêmes fêtes chez le maréchal de Saint-André, disoit Ernestine en soupirant ; mais une joie si douce ne remplit pas le cœur du marquis ; il n'aime point, il ne jouit pas des plaisirs où se livrent ces heureux amants. Cependant il ne m'écrit plus ! Croyez-vous, demandoit-elle à Henriette, qu'il cesse de m'écrire ? me privera-t-il de la seule consolation qui me reste ? ah ! sans doute il m'en privera ! il ne pensera plus à moi, il ne s'informera seulement pas si j'existe encore : n'importe, il me sera toujours cher, mes sentiments pour lui m'occuperont sans cesse ; jamais, jamais je ne perdrai l'idée du marquis de Clémengis ; et si le temps peut faire que je songe

à lui sans douleur, je suis bien sûre de n'y songer jamais sans intérêt. Henriette s'efforçoit d'adoucir ses chagrins, de calmer ses inquiétudes : mais la situation d'Ernestine alloit devenir si fâcheuse, que les conseils et les soins de l'amitié ne pourroient plus rien sur son cœur.

M. de Maugis, ami des maîtres de la maison, arriva le matin du jour où tout le monde se disposoit à revenir à Paris. On lui reprocha de ne s'être point rendu à des invitations pressantes, on lui rappela sa promesse. Il répondit que l'événement, dont on devoit être instruit, l'excusoit assez. Tout le monde l'environnant alors, dix personnes l'interrogèrent à la fois. Quoi, dit-il d'un air surpris, vous ignorez le malheur du comte de Saint-Servains, celui de mon frère et l'exil du marquis de Clémengis?

Ernestine entroit dans le salon ; ces paroles la glacèrent, elle resta debout près de la porte, s'appuya contre un lambris, et recueillit toutes les forces que lui laissoit le saisissement de son cœur, pour écouter M. de Maugis.

Oui, poursuivit-il, le comte de Saint-Servains est étroitement gardé, ses papiers sont enlevés, ses effets, saisis. Mon frère avoit sa confiance, on s'est assuré de lui : un secret impénétrable dérobe la connoissance du crime qu'on leur suppose. Un homme, dont le génie et l'application rendoient l'administration si heureuse, dont le désintéressement est connu, dont l'affabilité gagnoit tous les cœurs, est noirci par l'envie : puisse-t-il confondre la calomnie, et revoir à ses pieds ses vils accusateurs !

Que je plains votre frère, dit alors le chevalier d'Elmont, que je plains l'aimable marquis de Clémengis ! il alloit épouser mademoiselle de Saint-André, ce mariage ne se fera plus. Non, assurément, reprit M. de Maugis, il a reçu cette accablante nouvelle et l'ordre d'aller à Clémengis, deux heures avant la signature des articles, et s'est hâté de prévenir le maréchal, en rompant lui-même leurs mutuels engagements.

Eh ! mon Dieu, dit encore le chevalier d'Elmont, une circonstance bien cruelle fait que la disgrâce de son oncle devient un double malheur pour lui ; son procès ne se juge-t-il pas incessamment? Oui, répondit M. de Maugis, et tout Paris croit qu'il le perdra.

Pendant ces discours, Henriette s'approcha insensiblement d'Ernestine, et passant un bras autour d'elle, l'entraînant hors du salon, elle l'aida à marcher, et la conduisit dans sa chambre.

Pâle, froide, inanimée, Ernestine sembloit insensible à cette nouvelle terrible et imprévue ; elle promenoit autour d'elle des regards stupides, elles ne pouvoit parler, elle ne pouvoit respirer. Mademoiselle Duménil l'invitoit en vain à répandre des larmes, en la baignant des siennes ; le serrement de son cœur ne lui permettoit pas d'en verser. Fixant enfin les yeux sur son amie, elle la regarda longtemps, et levant au ciel ses mains foibles et tremblantes : Que ne suis-je morte, dit-elle, ah ! que ne suis-je morte, avant d'avoir appris que M. de Clémengis est malheureux !

Ses pleurs, coulant alors avec abondance, soulagèrent un peu l'oppression de son âme, rappelèrent ses esprits : mais quelle agitation, quels cris de douleur succédèrent à son accablement ! Exilé, perdu ! répétoit-elle; lui, le marquis de Clémengis!

Paroissant tout à coup se calmer, elle essuya ses pleurs, prit les mains d'Henriette, et la considérant un moment, baissant les yeux, les relevant sur elle, poussant de profonds soupirs, elle sembloit hésiter à lui découvrir sa pensée.

Je vous afflige, lui dit-elle ; hélas ! je vais peut-être vous révolter ; mais, au nom de notre amitié, ne vous opposez point à mes desseins : j'ai un projet, ne le combattez par aucune raison, par aucun discours. O ma chère Henriette ! je n'abandonnerai point M. de Clémengis ; il est exilé, son mariage est rompu, sa fortune détruite, il va perdre le reste de ses espérances ! il

est affligé, malheureux ! je veux partir, aller le trouver, ma vue sera peut-être un adoucissement à ses peines ; si je ne puis le consoler, je partagerai ses maux ; je veux gémir, souffrir, mourir avec lui ! Ne me dites rien, non, ne me dites rien ; ne me parlez ni du monde, ni de ses cruelles bienséances; je les rejette si la dureté les accompagne : est-il des lois plus saintes que celles de l'amitié ? des devoirs plus sacrés que ceux de la reconnoissance ? A qui dois-je des égards ? je ne tiens à personne ; si ma démarche est une faute, j'en rougirai seule. Je veux dénaturer tout ce que je possède, je veux rendre en secret à M. de Clémengis tous les biens que j'ai reçus de lui ; ah ! pourrois-je en jouir à présent ! heureuse aux yeux des autres, ingrate aux miens, comment supporterois-je la vie ?

Mademoiselle Duménil pensoit trop noblement pour ne pas approuver une partie du dessein de son amie ; et dans celle qui lui paroissoit mériter plus de considération, elle la voyoit si attachée à ses propres idées, qu'entreprendre de la détourner d'aller à Clémengis, c'étoit l'affliger beaucoup, sans pouvoir s'assurer de changer sa résolution : elle ne lui dit donc rien, la laissa maîtresse d'interpréter son silence, et toutes deux se hâtèrent de revenir à Paris.

Pendant la route, Ernestine se souvint d'un honnête vieillard qui prenoit soin des affaires de M. de Clémengis et lui étoit extrêmement attaché ; il s'appeloit Lefranc. Pendant son séjour chez M. Duménil, elle le voyoit souvent avec lui. Le marquis avoit employé le peintre sur la parole de M. Lefranc, qui vantoit sans cesse son talent. Elle se rappela qu'il logeoit dans le voisinage, et son premier soin en arrivant à Montmartre, où elle voulut descendre, fut d'inviter cet homme par un billet pressant à venir lui parler le lendemain de grand matin ; une affaire importante, où il pouvoit l'obliger, l'engageoit, lui disoit-elle, à l'entretenir et à le consulter. Il se rendit à l'abbaye à l'heure indiquée.

La présence d'un homme qui aimoit M. de Clémengis, qui tenoit à lui, excita la plus vive émotion dans le cœur d'Ernestine. Elle voulut s'expliquer, commença à parler, mais ses pleurs la forcèrent de s'arrêter.

Le bon vieillard, charmé de revoir la belle élève de son ancien ami, l'assuroit de son empressement à la servir, et lui faisoit mille protestations de suivre exactement les ordres qu'elle alloit lui donner. Il n'ignoroit pas combien elle étoit chère au marquis, et pensoit lui devoir les mêmes égards qu'il auroit eus pour la sœur de M. de Clémengis.

Ernestine accepta ses offres de service, elle lui ouvrit son cœur, s'étendit sur les bontés du marquis, sur la reconnoissance qu'elle en conserveroit toujours ; et remettant entre les mains de M. Lefranc ses bijoux, ses pierreries, et plusieurs effets commerçables, elle le chargea de les vendre et d'en faire toucher l'argent à M. de Clémengis, sans jamais lui découvrir d'où il venoit. Ensuite elle le pria de s'arranger avec mademoiselle Duménil pour emprunter sur sa terre, afin de grossir la somme, et lui recommanda la diligence et le secret.

M. Lefranc savoit qu'Ernestine devoit sa fortune à M. de Clémengis ; mais il ne savoit point de quels moyens il s'étoit servi en l'obligeant. Son billet lui persuadoit que cette fortune dépendoit du marquis ; et son premier mouvement, en la voyant s affligée, avoit été de penser que, dans la circonstance présente, elle vouloit prendre des mesures avec lui sur ses intérêts.

Une surprise mêlée d'admiration le rendit muet pendant quelques instants ; il regardoit Ernestine, portoit les yeux s u le dépôt qu'elle lui confioit, la regardoit encore, sembloit douter s'il ne se trompoit point. Hésitez-vous à me servir, lui demanda-t-elle d'un air inquiet. Non, mademoiselle, non, lui dit-il, j remplirai vos désirs, je les surpasserai peut-être ; soyez tranquille, je m'acquitterai fidèlement de l'emploi dont vous daignez me charger. M. le marquis a bien placé les affections de

son cœur ; je souhaite que le ciel lui rende le comte de Saint-Servains, sa fortune, sa santé, et lui conserve une amie aussi tendre, aussi respectable que vous.

Sa santé ! interrompit vivement Ernestine ; ah ! mon Dieu ! seroit-il malade? Ne vous effrayez pas, mademoiselle, reprit M. Lefranc, il l'a été, il l'a beaucoup été, mais il se trouve mieux; j'espère le voir avant peu ; si le succès ne trompe point mon attente, je serai à Clémengis avant la fin de la semaine. Calmez-vous, mademoiselle, je ne partirai pas sans envoyer prendre vos ordres ; je vous écrirai peut-être ce que la crainte d'élever de fausses espérances dans votre cœur m'oblige de vous taire à présent. En achevant ses mots, il la salua respectueusement et prit congé d'elle.

Quelle nouvelle amertune pénétra l'âme d'Ernestine ! Le marquis de Clémengis malheureux, le marquis de Clémengis malade, en danger peut-être! comment soutenir cette cruelle idée? Si le silence d'Henriette montroit qu'elle condamnoit sa démarche, si la crainte de déplaire à cette véritable amie mêloit un peu d'indécision à ses desseins, l'état du marquis l'emporta sur toutes les considérations qui pouvoient l'arrêter encore. Elle écrivit à mademoiselle Duménil. Sa lettre détermina Henriette à lui prêter une chaise, un de ses gens pour courir devant elle, et à lui envoyer des chevaux de poste, comme elle l'en pressoit. A midi, madame de Ranci et elles partirent.

Que d'impatience pendant la route, que de soupirs, de larmes! Ah! si je ne le voyois plus, disoit-elle à madame de Ranci, si le ciel me privoit de lui, si j'étois condamnée à pleurer sa mort? ah ! pourrois-je vivre, et me dire, et me répéter. Il n'est plus ?

Une nuit passée à gémir, tant de trouble, d'agitation, et la fatigue du voyage, épuisèrent ses forces ; dès le second jour de sa marche, elle fut obligée de s'arrêter dans un petit village : elle ne pouvoit supporter le mouvement de la chaise, elle s'évanouissoit à tous moments. Madame de Ranci obtint enfin de

sa raison, de sa complaisance, de son amitié, qu'elle prendroit de la nourriture et du repos. Un sommeil long et paisible la rafraîchit, la mit en état de continuer sa route le lendemain, et d'arriver à Clémengis le soir du second jour.

Plusieurs des gens du marquis connoissoient Ernestine; les premiers qui l'aperçoivent courent l'annoncer à leur maître, il ne peut les croire. Elle entre. Il la voit, il doute encore si c'est elle. Elle avance en tremblant, tombe à genoux devant son lit, reçoit la main qu'il lui tend, la serre foiblement dans les siennes, la baise, l'inonde de ses pleurs.

Est-ce elle? est-ce Ernestine? répétoit le marquis, en l'obligeant à se relever, à s'asseoir près de lui. Quoi! ma charmante amie daigne me chercher! Chère Ernestine! quelle douce, quelle agréable surprise! Ah! je n'attendois pas cette faveur précieuse.

Eh! pourquoi, monsieur, pourquoi ne l'attendiez-vous pas? lui demanda-t-elle du ton le plus touchant. Me mettiez-vous au rang de ces amies que la disgrâce éloigne? me croyiez-vous insensible, ingrate? avez-vous oublié que vous êtes tout pour moi dans l'univers? Ah! si ma présence, si mes soins, si les plus fortes preuves de ma tendresse peuvent adoucir vos peines, parlez, monsieur, parlez, je ne vous quitte plus; tous les instants de ma vie seront heureux, s'il en est un seul dans le jour où ma vue, où mon empressement à vous plaire, dissipent le souvenir de vos pertes, portent un rayon de joie dans votre âme.

Le visage de M de Clémengis se couvrit de rougeur, il prit les mains d'Ernestine, il les arrosa de larmes brûlantes. Ah! comment, s'écria-t-il, ai-je immolé le plus grand bonheur à de vains égards! mes plus ardents désirs à de bizarres préjugés! Est-ce Ernestine, est-ce l'aimable fille que je sacrifiois à l'avide ambition, au fol orgueil, qui conserve pour moi des sentiments si tendres? Elle cherche un malheureux, un proscrit peut-être! sa généreuse compassion l'attire dans ce désert, elle vient me

consoler : ah! je sens déjà moins des peines qu'elle daigne partager; tout cède à présent dans mon cœur au regret de ne pouvoir reconnoître ses bontés.

Ernestine alloit parler, quand des voix confuses se firent entendre ; on ouvrit brusquement ; M. Lefranc, plutôt porté qu'introduit par les gens du marquis, entra en criant : Votre procès est gagné tout d'une voix, monsieur; on parle au comte de Saint-Servains, ses accusateurs sont arrêtés : je n'ai pas voulu qu'un autre vous apportât ces heureuses nouvelles.

Mon oncle justifié, mon procès gagné! s'écria le marquis; ah! je pourrai donc suivre les inspirations de mon cœur, payer tant d'amour, de noblesse, de vertus. Viens, ma chère Ernestine, viens, répéta-t-il transporté de plaisir; viens dans les bras de ton époux. Mes enfants, dit-il à ses gens qui versoient des larmes de joie, mes chers enfants, voilà votre maîtresse ; et tendant la main à M. Lefranc : Et vous, mon zélé, mon honnête ami, soyez le premier à féliciter la marquise de Clémengis.

Des cris d'allégresse s'élevèrent alors dans la chambre. Ernestine étoit aimée, elle étoit respectée, elle méritoit le bonheur dont elle alloit jouir. Madame de Ranci levoit les mains au ciel, lui rendoit grâce, embrassoit Ernestine, prononçoit de tendres bénédictions sur le marquis et sur elle. M. Lefranc, trahissant le secret qu'on lui avoit confié, racontoit à M. de Clémengis l'action généreuse d'Ernestine. Elle seule, craignant encore pour des jours si chers, n'osoit se livrer à la joie. On la rassura; le marquis étoit faible, mais il étoit convalescent, et le plaisir alloit lui rendre la santé...

Mais épargnons au lecteur fatigué, peut-être, des détails plus longs qu'intéressants. Il peut aisément se peindre le bonheur de deux amants si tendres. Le comte de Saint-Servains, vengé de ses ennemis, rentra dans les fonctions de son ministère, il pardonna à son neveu un mariage qui le rendoit heureux. Henriette partagea la félicité de son amie. Madame de Ranci re-

tourna dans sa retraite, où les soins attentifs de madame de Clémengis prévinrent ses désirs : et moi, qui n'ai plus rien à dire de cette douce et sensible Ernestine, je vais peut-être m'occuper des inquiétudes et des embarras d'une autre.

FIN DE L'HISTOIRE D'ERNESTINE

LETTRES

DE MYLADY

JULIETTE CATESBY

LETTRES

DE MYLADY

JULIETTE CATESBY

LETTRE PREMIÈRE

Mardi, de Summerhill.

C'est au grand trot de six forts chevaux, avec des relais bien disposés, l'air de l'empressement, que je vais très-vite, accompagnée de gens dont je me soucie peu, chez d'autres dont je ne me soucie point du tout. J'abandonne mes amis les plus chers ; je vous quitte, vous que j'aime si tendrement ! Eh ! pourquoi ce départ, cette hâte ? pourquoi me presser d'arriver où je ne désire point d'être ? Pour m'éloigner... de qui ?... De mylord d'Ossery... Ah ! ma chère Henriette ! qui m'eût dit que je l'éviterois un jour ? N'est-ce pas ce même objet dont la privation forcée a pensé me coûter la vie ; qui pendant deux ans fut toujours présent à mon idée ; que tout me retraçoit, et que rien n'a pu me faire oublier ? Je fuis donc pour ne pas rencontrer ces yeux que j'ai cherchés avec tant de plaisir, où mon destin me sembloit écrit, dont les regards régloient autrefois tous les

mouvements de mon âme? Étrange changement! comment des effets si différents peuvent-ils provenir d'une même cause?

Mon Dieu, que j'ai été surprise de le voir! que son air triste, que ce grand deuil m'a frappée!... Qu'il étoit bien! que sa femme a dû regretter la vie! Qu'en me retirant j'ai eu de peine à ne pas tourner la tête! Dans quel état cette vue... Mais concevez-vous qu'il ait osé se présenter à ma porte, insister pour me voir, m'écrire, imaginer que j'ouvrirois ses lettres?... En vérité, cet homme est audacieux... Eh! ne le sont-ils pas tous!... N'en parlons plus : ah! n'en parlons jamais.

Je suis encore étonnée de ma démarche. Je me dis à chaque instant que j'ai bien fait : je me le dis, mais je ne le sens point assez. Je cherche des raisons de m'applaudir du parti que j'ai pris : j'en trouve; mais c'est dans ma fierté seulement. Ma chère, j'éprouve que le cœur ne goûte pas ces foibles adoucissements dont l'amour-propre se fait des consolations.

Enfin je suis partie; me voilà à cinquante milles de Londres, et je ne suis point morte; assurez-en mylord Carlile. Malgré ses prédictions, je ne me suis point évanouie au pied du premier hêtre; les grâces désolées ne m'ont point élevé ce joli tombeau dans lequel il me voyoit déjà. Dites-lui que je ne me repens point. Je puis faire violence à mes sentiments; je puis souffrir : mais je ne saurois me repentir. Adieu, mon aimable Henriette; quand vous lui aurez dit tout cela, dites-vous à vous-même que personne ne vous aime autant que moi.

LETTRE II

Mercredi, de chez sir John Warthy,

Nous allons partir d'un très-vilain château, dont le seigneur, plus vilain encore, est un de ces incommodes personnages qu'il est si fâcheux de rencontrer, et dont l'espèce n'est que trop

commune; de ces gens qui font tout mal à propos, fatiguent par leurs soins, et ne disent pas un mot qui ne soit un fade compliment. Il nous a donné un très-grand et très-mauvais souper, servi avec tout l'appareil de la cérémonie, et de cet apprêt gauche qui fait apercevoir à ceux qu'on reçoit tout l'embarras qu'ils causent.

Sir Warthy est marié depuis six mois, comme vous savez; sa femme est une jeune personne, longue, sèche, pâle, niaise, avançant d'un air boudeur une petite tête qui tourne sur un cou mince, et vous riant au nez sans que son visage offre la moindre trace de gaieté : ce couple m'a paru très-bien assorti.

Sir Henry est fort prévenant pour lady Élisabeth; j'ai vu peu de frères, si j'excepte le mien, aussi obligeants que lui. Mais, comme les vertus tiennent assez au tempérament, en examinant le sien j'ai découvert que son naturel est d'être attentif, officieux même : il aime à se mêler de tout, à se rendre nécessaire. Nous avons déjà pris querelle deux ou trois fois. Il veut m'étouffer dans mon carrosse, de peur que je ne m'enrhume; je baisse la glace; il la lève; et moi, je la rebaisse : il me fait gravement ses représentations; je lui explique doucement ma volonté; il insiste; je m'obstine, il cède avec chagrin; et quand je l'ai mis de bien mauvaise humeur, il boude, et je respire.

Pour sir James, c'est la douceur, la complaisance et l'agrément unis à la gaieté; il parle assez, s'exprime bien, et ce qu'il dit amuse. Lady Élisabeth en est enchantée. Vous savez combien ses goûts sont vifs : elle est heureuse qu'ils ne durent pas assez pour se tourner en sentiments.

Je cherche à m'occuper des autres pour éloigner les idées qui me ramènent à moi-même. Quelquefois je pense que je n'aime plus : ce que j'ai senti en voyant mylord d'Ossery tient autant à la haine qu'à l'amour... Je le hais peut-être... Eh! pourquoi ne le haïrois-je pas?... J'espère au moins que je reviendrai capable de le voir, de lui parler, de lui marquer le dédain le plus

offensant... Oh ! non, je ne veux jamais lui parler, je ne veux jamais le voir... Voilà sir Henry, il me presse, il ne sauroit attendre ; c'est encore un de ses défauts, pas la moindre patience... Adieu ; aimez-moi comme je vous aime.

LETTRE III

Jeudi, de chez mylord d'Erby.

Je vous écris du lieu le plus agréable qui soit peut-être dans la nature : de ma fenêtre je découvre des bois, des eaux, des prés, un paysage admirable. Tout peint ici le calme et la tranquillité ; ce séjour si riant est l'image de la paix douce dont joui l'âme du sage qui l'habite. Cette aimable demeure porte insensiblement à réfléchir, à se retirer en soi-même ; mais tous les temps ne sont pas propres à faire goûter cette espèce de retraite : il en est où l'on trouve au fond de son cœur des importuns plus fâcheux que ceux dont la solitude nous délivre.

Mylord d'Erby nous a parfaitement bien reçus : penseroit-on qu'un homme tel que lui ne se fît point un malheur de son exil ? Il est rare, bien rare, ma chère, que des gens nés dans un haut rang, nourris dans le tourbillon du monde, dans la pénible oisiveté de la cour, trouvent en eux-mêmes des ressources contre l'ennui. Le souvenir du passé n'offre souvent à leur mémoire qu'un enchaînement de ridicules et de foiblesses qui, regardé de sang-froid, paroît dans son vrai jour. Il faut avoir toutes les vertus de mylord d'Erby pour s'occuper avec plaisir de l'examen de son cœur.

Je viens de découvrir que sir Henry est aussi curieux qu'attentif ; il a retardé d'une heure le départ de nos femmes pour faire mille questions à Betty. Il a remarqué de longs soupirs qui m'échappent : il se doute qu'il y a un secret à une de mes boîtes ; il a offert dix guinées pour s'en assurer : il est fort

étonné que je vous écrive tous les jours; il ne conçoit pas le sujet d'un commerce si régulier : est-ce bien à vous que j'écris? Comment trouvez-vous ces impertinentes enquêtes? Elles me coûtent douze guinées; j'ai cru devoir payer la fidélité de Betty, de peur que la réflexion ne l'en dégoûtât.

Cet homme est inquiet; on ne sait ce qu'il a... Il m'ennuie, il me déplaît... Je crois, en vérité, qu'il s'avise... Ah! qu'il me seroit odieux!... Eh bien! ne le voilà-t-il pas?... Oh! quelle mine il fait!... assurément il devine que je parle de lui. C'est ma lettre qui lui donne cette humeur... Je vous promets, sir Henry, que j'écrirai tous les jours; vous aurez la bonté de vous y accoutumer... Mais sa sœur vient... je vous quitte, ma chère amie, adieu : dites à mylord Carlile que je ne l'oublie point.

LETTRE IV

Vendredi, de chez votre très-humble adorateur sir George Howard.

Je vous félicite, mon aimable Henriette, d'avoir été assez obstinée pour n'être point devenue la maîtresse de cette sauvage habitation; miss Bidulf, qui, à votre refus, s'est accommodée du cœur, de la main et de toute l'immense personne de sir George, notre hôte, est bien plus propre que vous à lui procurer l'espèce de bonheur qu'il est capable de goûter.

Lady Howard est une très-petite femme, assez jolie, point coquette, trop négligée même; elle conduit sa maison, gouverne ses fermiers, gronde ses valets, aime son mari, fait des enfants, de la tapisserie, ne lit point de peur d'affoiblir sa vue, consulte son chapelain, défend l'amour dans toute l'étendue de son domaine, marie ses vassaux, traite sérieusement les moindres détails, et se fait une grande affaire de la plus petite chose.

Eh bien! voilà pourtant à peu près la femme forte, la femme qui rira au dernier jour. Si elle rit, ma chère, nous pourrions

bien pleurer, nous qui lui ressemblons si peu. Il seroit singulier que cette ménagère eût plus de mérite que nous : il est au moins bien sûr qu'elle a plus de bonheur. Sa vie est simple, uniforme ; mais elle est paisible, utile : ses jours s'écoulent dans une parfaite égalité ; demain n'apportera point un triste changement dans son état ; son âme est sans cesse ouverte à l'impression du plaisir... Quel plaisir? me direz-vous. Eh! ma chère Henriette, il en est de tant de sortes! une longue étude de nous-mêmes, notre raison, nos connoissances nous rendent-elles plus heureuses? Je ne sais quelle idée les autres peuvent avoir de cette lumière qu'on nomme *esprit :* elle se peint à mon imagination comme un flambeau ardent qu'un coup de vent vient de souffler : il luit un peu dans l'ombre, et ne la dissipe qu'à demi : sa foible clarté suffit pour montrer qu'on marche sur le bord d'un précipice, mais non pas pour faire apercevoir l'endroit glissant où le pied peut manquer. On tombe, ma chère; et quand on a roulé jusqu'au fond, on a l'avantage de réfléchir, et de se dire, tout froissé de sa chute, que si on avoit mieux vu, on ne seroit pas là.

Je ne suis point absolument triste; je commence à croire que le mal qu'on se fait soi-même est moins douloureux que celui qu'un autre nous cause. Je ne sais quel mouvement secret nous aide à le supporter; je voudrois bien que ce ne fût point la vanité. Adieu, ma très-aimable amie : comment mylord Carlile se trouve-t-il de mon absence? Je ne suis plus là pour vous raccommoder; cela devroit bien vous engager à vous brouiller moins souvent. Lorsqu'il vous fâche un peu, songez qu'il est mon parent et mon ami. Il a bien des qualités estimables; il est digne de votre cœur... si pourtant il est un homme au monde digne de la tendresse d'une femme qui pense bien.

LETTRE V

Samedi, du château d'Hastingh.

Voici, ma chère Henriette, une maison délicieuse; la gaieté y préside depuis deux mois : elle appartient à une veuve qui n'a pas tout à fait vingt ans. Enchantée de son nouvel état, elle vient ici passer l'année de son deuil, seulement pour méditer en repos sur le choix qu'elle fera lorsque la bienséance lui permettra de remplacer un vieux mari qu'elle haïssoit de tout son cœur. Elle a le plus joli petit visage qu'il soit possible de voir; une taille fine, bien prise; l'air mutin; une bonne foi charmante : elle conte ses chagrins en étouffant de rire. Le vieux lord était jaloux; et elle l'attrapoit, elle l'attrapoit... Cette agréable et folle créature a justement la position d'esprit qui lui est nécessaire pour s'amuser et pour plaire.

Miss Annabella, sa sœur, est tout à fait différente de cette aînée; elle n'est jamais sortie de ce magnifique château, où elle vivoit seule avec son père. Sa figure est noble, intéressante; son air, doux et fin; elle a beaucoup de lecture, et plus de sentiment. Il ne lui manque, en vérité, que l'usage du monde : mais si elle n'a aucun des agréments qu'il donne, elle n'a pas un des vices où il conduit; vices dont il est si difficile de se garantir dans nos cercles, au milieu de ceux qui ont trouvé l'art méprisable de se pardonner mutuellement une partie des défauts du cœur. Je suis toujours révoltée lorsque j'entends honorer cette criminelle indulgence « de douceur de caractère, de liant dans l'esprit, et de condescendance indispensable dans la société. »

Oh! ce sir Henry, il est insupportable; tout lui déplaît, le fâche ou le chagrine; je le croyois de l'humeur la plus égale. Il faut être bien aimable pour le paroître à ceux qui nous voient tous les jours. Il m'impatiente : quelque mal que je reçoive ses

avis, il s'obstine à m'en donner. Actuellement il me conseille d'ôter un gros bouquet que sir James a cueilli lui-même et vient de me présenter. Depuis que je l'ai, sir Henry ne respire pas ; il m'apporte vingt exemples des malheurs causés par l'odeur trop forte des jonquilles ; il m'assure qu'elle est dangereuse pour la tête. Moi, qui vois son insolente jalousie, je garde le bouquet ; je le garderai, dût-il me donner la migraine. J'arriverai demain à Winchester : j'y trouverai de vos lettres ; c'est le seul plaisir que je m'y promets. Adieu. Mes plus tendres compliments à mylord Carlile.

LETTRE VI

Dimanche, à Winchester.

J'ai reçu vos lettres en arrivant ici ; vous ne doutez pas, ma chère Henriette, du plaisir véritable que j'ai senti à les lire. Votre amitié me touche dans tous les instants de ma vie ; elle a suffi longtemps à mon cœur . Que j'étois heureuse alors ! Si des sentiments moins volontaires et plus tumultueux m'ont occupée, vivement occupée, croyez qu'ils n'ont point affoibli ce goût tendre et solide qui m'attache à vous. Les qualités qui l'on fait naître ne doivent rien à l'illusion ; le temps ni l'éloignement ne pourront jamais le détruire.

Ma fermeté vous étonne. Eh ! bon Dieu ! cet effort que vous admirez, si je pouvois l'envisager sans passion, perdroit bien du prix que nous y mettons toutes deux. Qu'est-ce donc que je sacrifie ? quel est le bien dont je me prive ? La douceur d'être trompée encore peut-être ? Mais pourrois-je m'y abandonner, quand j'ai perdu celle de me tromper moi-même ?

Vous me dites de pardonner à mylord d'Ossery, ou de ne plus penser à lui ! Lui pardonner ! ah ! jamais !... N'y plus penser !... j'y pense assurément le moins que je puis ; je n'y pense plus

avec plaisir; je n'y pense plus avec regret; j'y pense... hélas! ma chère, parce qu'il m'est impossible de n'y plus penser. Le souvenir marche avec nous : on croit le perdre en cherchant le monde; mais un instant de solitude lui rend toute la force que la dissipation sembloit lui avoir ôtée. Dès que je suis avec moi, je me retrouve avec cette idée autrefois si chère; je revois cette image... Combien l'âme que je croyois à cet ingrat avoit embelli ses traits! quelle parfaite créature il offroit à mes yeux! Ah! pourquoi a-t-il déchiré ce voile aimable qui me cachait ses vices, sa fausseté?... Tant de candeur dans cette physionomie! et tant de perfidie, d'ingratitude, dans ce cœur!... Que n'est-il aussi noble, aussi généreux que je l'ai cru?... Oui, mon plus grand malheur est d'être forcée de le mépriser. Adieu, ma bonne, ma chère amie; je ne suis point en état de répondre à tout ce que vous me demandez... Que je suis foible encore!... Falloit-il me parler de lui!... Vous avez réveillé... Je puis éviter cet homme, renoncer à lui, le haïr, le détester; mais l'oublier... oh! je ne le saurois.

LETTRE VII

Lundi, à Winchester.

Je reçois à l'instant une lettre de mylord Carlile, qu'assurément il ne vous a pas communiquée. Il traite ma fuite de ruse féminine : il ne me dit pas cela; mais c'est cela qu'il veut me dire. Il croit que mon intention est de mortifier le pauvre mylord d'Ossery, de l'éprouver, de le désoler, et de lui faire grâce ensuite. Cette idée qu'il a de mes desseins ne me donne pas une haute opinion de sa façon d'accorder des grâces. Dites-lui cela, en attendant que je sois en humeur de lui répondre.

En vérité, je me mépriserois moi-même si j'étois capable d'une feinte si basse; si, croyant pouvoir pardonner, j'avois la dureté

de faire attendre mon pardon, de jouir de l'incertitude et des peines d'un homme que je voudrois rendre heureux. Non, ma chère Henriette, je ne ferai jamais acheter un bien que j'aurai destiné. Ou je me connois mal, ou il n'est pas en moi de pardonner; je le promettrois en vain. Les chagrins que j'ai sentis sont pour jamais gravés dans ma mémoire. Je suis bien éloignée de désirer qu'il soit en mon pouvoir d'en donner de si vifs : ma haine est aussi généreuse que mon amitié fut tendre ; j'en bornerai toujours les effets à éviter la présence d'un ingrat.

Mylord Carlile prétend que tout ressentiment doit céder à un vrai repentir. Belle maxime, en vérité ! je m'en servirai avec mes inférieurs, mais jamais avec mes amis. La confiance ne reçoit pas deux atteintes : il le pense comme moi. Mais, ma chère, une remarque utile à faire, c'est que les hommes n'établissent un principe que dans l'espoir d'en tirer avantage. Accoutumez-vous à penser, d'après mylord, que le repentir efface toutes les fautes, et soyez sûre qu'il se procurera des occasions de se repentir.... Sa lettre m'a fâchée, je l'avoue. Au reste, je renonce à son approbation; elle me coûteroit trop, si je l'achetois par une foiblesse qui me dégraderoit à mes propres yeux. J'ai toujours regardé comme le plus grand des malheurs la perte de la bonne opinion qu'on avoit de ses sentiments. On peut jouir de l'estime des autres sans la mériter; l'art atteint jusque-là : mais que devient notre paix intérieure, quand nous ne pouvons plus nous estimer nous-mêmes? Mylord Carlile est bien singulier de vouloir décider dans une affaire dont il est si peu instruit. Grondez-le, grondez-le bien, je vous en prie.

LETTRE VIII

Mardi, à Winchester.

Vous me demandez ce que je fais, avec qui je suis, quels sont ceux qui me plaisent davantage? Hélas! je m'ennuie ; je suis

avec bien du monde, et personne ne me plaît assez pour me distraire. Nous sommes ici quinze ou seize habitants de Londres, sans compter la noblesse des environs qui abonde au château. Ce grand cercle m'étourdit plus qu'il ne m'amuse. Mylord Winchester est un homme passionné pour les talents : il s'est efforcé d'en acquérir ; mais la nature lui a refusé les dons qui les font éclore, et le goût qui les perfectionne. Avec une grande voix, il chante désagréablement ; il danse de mauvaise grâce, quoiqu'il forme exactement ses pas. Il dessine correctement, peint de petits écrans qui ne sont ni laids ni jolis, et fait avec facilité des vers détestables. Chaque jour voit naître une foule de couplets et de madrigaux, où l'Amour, Vénus, Hébé, tout l'Olympe, se trouvent, bon gré mal gré, aux pieds des divinités du château. On y prend en arrivant le nom que la rime ou la mesure vous donne. Au reste, mylord est un fort bon homme : je ne lui crois de défaut que celui d'avoir voulu se déplacer. Né pour être simple, honnête, médiocre, s'il n'avoit point prétendu à la supériorité, on auroit eu peine à lui trouver un ridicule. Sa femme.... Mais on entre.... qui est-ce ? Eh ! qui pourroit-ce être que sir Henry ?.... Mais qui m'assujettit donc aux importunités de sir Henry ? Pourquoi faut-il que je le reçoive? Quel droit a-t-il de m'ennuyer ? Ah ! ma chère Henriette ! quel ennemi du genre humain inventa cette fausseté qui, sous le nom de politesse, nous arrache des égards, nous force à nous contraindre? Voilà le maussade personnage établi dans mon cabinet : insensiblement il gagne du terrain; il est près, tout près de moi... il lit presque ce que j'écris... je voudrois qu'il le lût pour lui apprendre... je continue exprès... Mylord, pardon, vous permettez... Il s'incline, soupire, et reste : en vérité, il reste ! Dans l'humeur où je suis, je voudrois qu'il parlât, qu'il me dît qu'il m'aime... je lui donnerois mille guinées pour me faire cet aveu.... Puisque mon mauvais sort le fixe là, il faut que je vous laisse.

Toujours mardi, à minuit.

Comme je voulois vous le dire ce matin, mylady Winchester est très-aimable; elle pense bien, se conduit avec décence et sans affectation : elle est belle, bien faite; à sa fraîcheur, on la croiroit cadette de lady Élisabeth, sa sœur. Elle aime son mari, voit ses travers, n'en rit jamais, et par son sérieux en impose à ceux qui voudroient en railler. Dévote devant Dieu, elle le sert sans ostentation; sévère pour elle-même, complaisante pour ses amis, douce avec tout le monde, elle exige peu d'égards, s'en attire de très-grands, et jouit du respect et de l'admiration sincère de tous ceux qui la connoissent.

Nous avons la nouvelle comtesse de Ranallagh, une petite étourdie, n'aimant que le bruit et le jeu; elle est jolie, mais sans caractère : état fâcheux! J'ai remarqué que les gens de cette espèce prennent volontiers les défauts de tout le monde.

Mais celle qui prétend à la gloire d'effacer tout, d'enchaîner tout, c'est la belle comtesse de Bristol. Belle en tout point, belle depuis le matin jusqu'au soir; toujours dans l'attitude d'une femme qui se fait peindre, ne songeant qu'à paroître belle, et ne parlant que des effets de la beauté. Si on lui adresse la parole, elle est si persuadée qu'on va lui faire un compliment, qu'un signe de remercîment précède toujours son attention. Toutes nos dames sont occupées à la railler. Malgré ce qu'elles peuvent en dire, la comtesse plaît à tous les yeux; mais elle ne plaît qu'aux yeux.

Nous avons sir Manly, gai, agréable, simple, uni; un véritable Anglois, attaché aux mœurs, aux lois, à la mode de son pays. Il est d'une maison très-ancienne, mais peu distinguée par la faveur, et pense qu'une vieille noblesse vaut bien de nouveaux titres. Possesseur de la plus belle terre de la province, il y vit au milieu de ses vassaux comme un père tendre environné d'enfants qui le chérissent, sans se souvenir jamais

qu'il est au-dessus d'eux, à moins que ce ne soit pour leur éviter des peines ou leur procurer des avantages. Juge de paix dans une étendue considérable, il a travaillé pour s'instruire d'un métier que tant de gens trouvent facile, et il joint le savoir à l'équité. C'est un homme, ma chère; c'est le seul qui soit ici.

Mais l'objet des préférences de toutes nos dames, c'est Sidney, cadet de tous les Sidney que vous connoissez, un jeune baronnet, peu riche, et pourtant très-fastueux. Il est grand, bien fait, a les plus beaux cheveux du monde, des dents admirables, assez d'esprit, peu de bon sens, beaucoup de jargon. Il ne sait rien, parle de tout, ment avec impudence, se connoît en chiens, en chevaux, en bijoux; méprise tout, s'admire de bonne foi, décide sans cesse, fatigue les gens de goût, prime parmi les sots, et passe ici pour un homme charmant. Adieu, ma très-chère amie; j'embrasse mylord Carlile, quoique je ne lui pardonne pas.

LETTRE IX

Mercredi, à Winchester.

Voilà deux de vos lettres qu'on m'apporte : je devois les recevoir hier; j'en étois inquiète. Sir Henry s'est douté qu'elles avoient été oubliées; il a fait sept milles pour les aller chercher. Je crois que j'ai le cœur mauvais; car je suis fâchée de lui avoir cette obligation.

Ce que vous m'apprenez de la rupture de sir Charles et de lady Selby me paroît incroyable. Quoi! cet amant si passionné, qui l'adoroit, ne pouvoit vivre sans la voir, et menaçoit, dans ses fureurs jalouses, de se poignarder à ses yeux, il la quitte, et avec ce sang-froid, cet éclat, sans s'embarrasser ni d'elle, ni du monde!... Heureux hommes! combien la différence

de l'éducation, les préjugés, l'usage, donnent d'avantages à ce sexe hardi qui ne rougit de rien, dit et fait tout ce qu'il veut! Que de ressources il a su ménager pour son orgueil, pour ses intérêts! il rampe sans honte à nos pieds; nos mépris ne l'avilissent point; nos dédains ne peuvent le rebuter : bas quand il désire, fier dès qu'il espère, ingrat lorsqu'il obtient... serpent souple et agile, qui, ainsi que celui de Milton, se courbe, se replie pour fixer notre attention, et la détourner du piége qu'il nous tend. Pauvre lady Selby, que je la plains! Qu'il est dur d'être abandonnée! Ah! ma chère Henriette! avec quelle légèreté vous parlez de son état! Si vous aviez senti cette horrible douleur! Puissiez-vous ne la sentir jamais! Ce récit m'a rappelé ces temps où mon cœur égaré... mais je n'y veux plus songer.

Vous ai-je dit que nous avions ici la fameuse comtesse de Sunderland, si belle, si indifférente, si aimée et si estimée, non-seulement en Angleterre, mais dans les cours du Nord, dont elle a fait l'admiration? Elle a près de quarante ans, et n'en paroît pas trente. Je ne puis mieux vous la faire connoître qu'en vous envoyant la copie d'une lettre qu'elle a écrite à sir Manly. Il la conserve soigneusement depuis treize ans qu'il l'a reçue. Il m'en a dit des traits qui m'ont donné envie de la lire, et il m'a promis de se faire apporter ici la cassette où elle est. Cette lettre, dit-il, caractérise la comtesse. Sir Manly en étoit amoureux, et ne la voit point encore sans émotion. Il lui écrivit qu'il l'aimoit; et c'est la réponse à sa déclaration que j'attends : dès que j'aurai cette merveilleuse épître, je vous en ferai part. Adieu, ma charmante amie.

LETTRE X

Jeudi, à Winchester.

Vous êtes, ma chère Henriette, d'une cruelle exactitude. Vous m'avez promis de ne point me parler de mylord d'Ossery, et vous me tenez parole avec une régularité que j'admire. Je ne voulois pas qu'on m'entretînt de ses sentiments, des miens, de la fantaisie qui le ramène à moi : mais me laisser ignorer s'il est encore à Londres, s'il compte y rester, ce qu'il y fait, s'il a cherché mylord Carlile, cela est dur, oui, dur en vérité. On oblige quelquefois en manquant un peu à ses engagements... Après tout, pourquoi cette vaine curiosité? Quel intérêt? Allons, continuez... ne m'en dites rien.

Mon humeur devient fâcheuse; tout m'ennuie. Sir Henry me rend ce séjour désagréable: il m'obsède, me fatigue; je ne vois que lui; il me cherche, me trouve, me suit, me rencontre partout. A peine suis-je un instant dans mon cabinet, qu'il y arrive d'un air empressé. Vous croiriez, à le voir, qu'une affaire très-intéressante l'amène : eh bien! c'est qu'il n'a rien à me dire, pas même bonjour. Il va, vient, retourne, s'agite, arrache des mains de Betty tout ce qu'elle veut me présenter, dérange mes livres, les fait tomber, me demande du thé, en prépare, s'en va sans en prendre; rentre pour me dire qu'il est malade, accablé, qu'il se meurt. Il se promène les bras croisés, soupire, gémit, ne meurt point, et m'impatiente à lasser ma douceur, même ma politesse. Que je hais l'amour, que je hais tous ceux qui forment le dessein cruel de m'en inspirer! Sir James me demande en grâce un moment d'entretien; il forme un projet qu'il veut soumettre, dit-il, à ma décision; il me regarde d'un air et me parle d'un ton... Que me veut-il? J'ai une seule obligation à mylord d'Ossery; son

souvenir sera mon éternel préservatif contre tout son sexe. Qui pourroit me paroître aimable après mylord d'Ossery? Qui m'inspireroit de la confiance, quand mylord d'Ossery m'a trompée? Que tout ce que je vois est différent de lui!... Mais, ma chère, il n'y faut plus penser, n'est-ce pas?... Hélas! qu'il est difficile d'oublier!

Voilà la lettre que je vous ai promise : sir Manly m'a permis d'en prendre une copie; vous aurez la bonté de la renvoyer.

MYLADY COMTESSE DE SUNDERLAND, A SIR MANLY

« Mon estime pour sir Manly m'engage à lui parler avec une franchise dont je me dispenserois peut-être à l'égard d'un autre. Vous êtes aimable, monsieur, bien fait, modeste; vous paroissez prudent, et je vous crois discret. Tant de qualités, si vous y joignez la constance, rendront heureuse une femme bui vous aimera. Elles justifieront son choix à ses yeux, même à ceux des autres; avantage peu commun, et qui me décideroit en votre faveur, si l'amour étoit un sentiment auquel mon cœur pût s'abandonner. Ce n'est point sur un préjugé dès longtemps affoibli dans nos idées que j'établis les raisons qui me portent à fuir cette passion. L'usage est d'avoir un amant; cet usage est reçu, et peut-être ne m'en estimerois-je pas moins, si mon goût me décidoit pour lui. Ce que je dois à mylord Sunderland me retiendroit davantage, s'il avoit eu la bonté de se souvenir que nos promesses étoient mutuelles. Il m'a négligée dans un temps où mon plus tendre attachement pouvoit être le prix de ses moindres complaisances. Je lui rends grâce de m'avoir laissée à l'indifférence qu'il méritoit de m'inspirer : la mienne est extrême, il la connoît; et si je n'en donne pas des marques publiques, c'est seulement par égard pour moi-même, parce que je ne crois pas décent de montrer du mépris pour l'homme dont je porte le nom.

« Livrée à mes réflexions, j'ai longtemps considéré le monde, les différents âges de la vie, la durée des choses, ou, pour mieux dire, leur perpétuelle variété. Mon étude la plus sérieuse a été d'examiner mon sexe, ses vertus, ses écarts ; j'ai cherché les ressources qui nous étoient données pour nous aider dans les positions difficiles où nous nous trouvons, soit dans l'éclat de la jeunesse, soit sur le retour de nos ans. J'ai vu, monsieur, que la coquetterie, la foiblesse et la vanité étoient le partage des deux sexes, mais particulièrement celui du mien. La vanité bien entendue et tournée vers le grand fait des femmes vertueuses. La coquetterie ménagée fait des femmes agréables ; la foiblesse en fait de deux sortes, dont les unes sont malheureuses, et les autres méprisables. Notre goût nous range indispensablement dans une de ces classes ; le mien m'a décidée, j'ai de la vanité. Celle qui n'a estimé que le frivole avantage d'être belle passe une partie de sa vie à s'applaudir de ses charmes, et l'autre à en regretter tristement la perte. Quel personnage joue une coquette lorsqu'elle n'a plus de cet état que le ridicule d'y prétendre encore ? Les femmes foibles sont à plaindre : le plaisir que leur a donné la sensibilité de leur cœur est un écueil pour leur raison. Trop souvent elles conservent l'habitude d'aimer, longtemps après qu'elles ont perdu le don de plaire. Elles deviennent le jouet des ingrats, et l'objet de la risée d'une jeunesse vile, intéressée, qui les recherche, les trompe et les déshonore.

« La vanité n'a aucun de ces inconvénients : elle jouit du passé, du présent, de l'avenir, a toujours les mêmes plaisirs, l'âge ne les détruit point : elle s'aime, s'admire dans tous les temps. N'est-on pas plus heureux, monsieur, par un sentiment qu'on est sûr de conserver que par ceux qui assujettissent nos goûts, et font dépendre notre bonheur du caprice et de l'inconstance des autres ? De quelque façon que vous pensiez sur mon choix, croyez que rien ne peut m'y faire renoncer. Si mon amitié vous est chère, abandonnez pour jamais l'inutile projet de trou-

bler la douceur de ma vie ; et, par une conduite conforme à mes principes, rendez-vous digne de ma confiance et de mon estime. »

Toujours jeudi.

Eh bien! voilà une femme très-respectable, très-respectée : pourquoi? parce qu'elle a eu l'avantage de s'aimer pour ne point en aimer un autre. Elle a fait l'admiration de tout le monde, mais elle n'a fait le bonheur de personne, pas même le sien peut-être. Que de combats à soutenir contre ce penchant si naturel qui nous porte... à quoi? ma chère, hélas! à gémir un jour de la perte d'un bien... Eh, quel bien! celui qu'un instant peut changer en amertume est-il donc si estimable? sa possession donne-t-elle des plaisirs assez grands pour compenser les peines dont sa privation nous accable?... Je ne sais comment j'envisage la raison de la comtesse, ses vertus; mais cette première classe des femmes foibles me paroît celle des bons cœurs.

LETTRE XI

Vendredi, à Winchester.

Quoi! ma chère Henriette, il est parti! on ne sait où il est allé! Vous craignez que ce ne soit en France!... Eh! pourquoi le craindre?... Ah! qu'il s'en aille, qu'il reste, qu'il voyage, qu'il demeure, que m'importe? quel intérêt dois-je y prendre? il est mort pour moi... Cependant il m'est doux de penser qu'il ne l'est que pour moi.

Je suis triste, ma chère amie, je ne sais ce que j'ai : le dégoût et l'insipidité sont répandus autour de moi ; la façon dont on vit ici me lasse, et ne me dissipe point. Un jeu ruineux, de longs repas, beaucoup de musique, toujours du bruit, peu de repos,

aucun des agréments qu'on se promet aux champs... Vous êtes sûre que mylord d'Ossery n'est plus à Londres? Mais si sa maison y est établie, c'est une marque... En France! Pourquoi plutôt en France qu'ailleurs? La duchesse de Pembroke qu'il a aimée vient d'y passer... peut-être a-t-il repris pour elle cette passion qui jadis... Mylord Carlile ne vous cache-t-il rien? La façon dont il m'écrit me donne des soupçons.... Eh! que me fait tout cela? pourquoi m'en inquiéterois-je? Lady Élisabeth vous prie de lui envoyer un domino blanc, très-galant, c'est-à-dire très-garni. Envoyez-m'en un aussi; qu'il soit... mon Dieu, comme vous voudrez, ma chère. C'est pour un bal que donne mylord Winchester. On est fatigué de plaisirs ici.... Partir sans voir mylord Carlile, sans chercher à vous connoître, à vous parler; ne faire aucunes démarches pour savoir où je suis, pour s'assurer.... étrange, inconcevable créature! Il paroissoit plein d'ardeur; il ne pouvoit vivre sans me revoir, sans m'apaiser. Recouvrer son cœur, ou mourir, disoit-il à Betty le jour qu'elle vint toute pleurante me supplier de le recevoir, de lui parler. Et il s'en va! il s'en va, ma chère, et ne voit pas mylord Carlile.... Quelque part qu'il soit, je lui souhaite tout le bonheur que je désirerois pour moi-même... Mais d'où vient semblez-vous m'accuser de dureté, me faire un reproche de son départ? Ah! ma chère Henriette! vous aimez mylord Carlile bien plus que vous ne le croyez. Vous prenez son style sans vous en apercevoir. Adieu, voilà sir Henry : je suis très-propre aujourd'hui à converser avec lui.

LETTRE XII

Samedi, à Winchester.

Je m'ennuie ici, ma chère; je m'y ennuie beaucoup. Que j'ai déjà regretté votre cabinet, le mien, la douceur de ces entre-

tiens que la confiance rend si vifs; ces amusements simples, ces lectures utiles! Si quelque chagrin nous touche et vient troubler notre tranquillité, au moins la froideur n'est jamais en tiers avec nous. Il semble que l'on soit libre ici; et la contrainte est cachée sous cette liberté apparente. On y fait ce que l'on veut, mais on n'y dit point ce que l'on pense. Que le grand monde, que cette société brillante, appelée la bonne compagnie, donne peu de satisfaction à ceux qui l'examinent! Ce n'est ni le goût, ni le cœur, pas même l'espérance du plaisir, qui rassemble ces êtres bizarres, nés pour posséder beaucoup, désirer davantage, et ne jouir de rien. Ils se cherchent sans s'aimer, se voient sans se plaire, et se perdent dans la foule sans se regretter. Qu'est-ce donc qui les unit? L'égalité du rang, de la fortune, l'usage, l'ennui d'eux-mêmes, ce besoin de s'étourdir qu'ils sentent continuellement, et qui semble attaché à la grandeur, aux richesses, à l'éclat, enfin à tous les biens que le ciel n'a pas également départis à toutes ses créatures.

Quels liens, ma chère, et quels amis pour moi! Peu accoutumée à déguiser mes sentiments, puis-je me plaire avec ceux auxquels je ne saurois les montrer sans réserve? Il faut être dans une situation fort heureuse pour s'amuser des gens qu'on aime peu, ou qu'on n'aime point du tout. Mais je suis bien réfléchissante : je vous lasse peut-être. Adieu! de quelque humeur que je sois, je vous aime toujours; ah! oui, de tout mon cœur.

LETTRE XIII

Dimanche, à Winchester.

Deux de vos lettres!... il n'est point revenu... on ne sait où il est... Une de mylord Carlile... il ne m'apprend rien; mais il me gronde, et très-fort, et avec de l'humeur qu'il veut me faire prendre pour de l'amitié... pour de la raison. Oh! je lui répon-

drai, en vérité! Il se plaint de vous, du peu de complaisance que vous lui marquez. Aussi, ma chère Henriette, pourquoi ne voulez-vous pas lui dire ce que vous savez comme moi-même, ce que j'ai consenti que vous lui apprissiez? Vous ne voulez pas faire connoître à cet homme combien un autre a été aimé. Cette excuse est désobligeante: a-t-il tort d'en être fâché? Quoiqu'il soit mon meilleur ami, j'ai une sorte de répugnance à lui avouer mes foiblesses : pourtant je lui dirai tout; il verra du moins qu'il n'entre dans mon ressentiment aucun des caprices tant reprochés à mon sexe. Vous n'êtes pas bien avec sir Henry; c'est un malheur que je ne puis vous dissimuler. Il m'a démandé hier pourquoi vous aviez remis à l'été votre mariage avec mylord Carlile : je lui ai dit que c'étoit pour attendre le retour de votre oncle, dont l'ambassade finissoit dans ce temps. Un quart d'heure après il m'a fait exactement la même question, et moi positivement la même réponse. Cruelle fille! s'est-il écrié, imposer une loi si dure!... Si j'étois Carlile... Si vous l'étiez, monsieur? Je crois... Vous croyez? J'espère que Mylady ne peut s'offenser. Mais, je vous prie, si vous étiez Carlile? Je n'ose parler, j'ai le malheur de vous révolter, de vous être importun : pourtant! Là-dessus il s'est levé, a pris le ciel à témoin de je ne sais quoi, s'est promené à grands pas, a commencé une conversation avec lui-même; et tout cela d'un air si sombre, si triste, si lugubre...; et puis il est resté si déconcerté... Mais le voici plus morne, plus malade, plus mort que jamais; il m'apporte des pamphlets : je suis sûre qu'ils ne valent rien.

LETTRE XIV

Lundi, à Winchester.

J'écris à mylord Carlile, et je lui donne ces détails qu'il n'a pu obtenir de vous. Son ancienne amitié pour le comte d'Ossery

lui persuade que le procédé dont je me plains ne sauroit être impardonnable. Il en jugera autrement, je l'espère, il lui ne lui restera plus de prétexte pour tous les lieux communs dont il me fatigue. A vous dire la vérité, ma chère Henriette, je ne voudrois pas qu'un autre vît cette histoire. Il me paroît fort désagréable d'en avoir une; et si j'y pensois sérieusement, je la déchirerois peut-être. J'ai passé une partie de la nuit à l'écrire; je ne saurois vous exprimer combien cette occupation m'a agitée. Dès que mylord Carlile aura lu ce cahier, faites-moi le plaisir de le brûler. Je ne réponds pas à votre jolie lettre : ma chère, vous étiez bien gaie quand vous m'avez écrit; je ne le suis point assez à présent pour vous répondre.

LETTRE XV

A MYLORD CARLILE

Non, mylord, je n'ai point un esprit d'obstination qui me porte à me chagriner pour faire partager mes peines à un autre; mais j'ai la noble fermeté qui distingue les cœurs généreux de ces petites âmes toujours prêtes à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Déterminée dans mes résolutions par des principes sûrs, je suis capable de tous les efforts que l'honneur exige; et ce que je croirai me devoir décidera toujours de mes projets de conduite et de mes idées de bonheur. C'est un homme, dites-vous, qui a des torts : il les sent; il revient. Vous rejetez ses soumissions; ce procédé est peu d'accord avec votre caractère : vous aimez encore, vous êtes encore aimée; vous devez oublier, vous devez pardonner. Pourquoi le dois-je, mylord? Lorsque vous eûtes querelle avec le chevalier Sternill, c'étoit un homme qui, dans un moment de délire, vous avoit insulté : il reconnoissoit sa faute, il l'avouoit; il offroit de vous faire toutes les réparations qui étoient en son pouvoir : vous saviez

qu'il vous aimoit ; cependant vous refusâtes de l'entendre ; rien ne put vous faire consentir à un accommodement ; et, pour un geste douteux, un mot échappé dans la chaleur d'une folle dispute, vous étendîtes mort à vos pieds celui que vous aviez nommé cent fois votre ami. Quelqu'un blâma-t-il votre inflexibilité? Pourquoi pardonnerois-je, moi que l'on a insultée avec réflexion, de dessein prémédité, sous le voile de l'amitié, de l'amour, de tous les sentiments qui peuvent toucher un cœur tendre et reconnoissant? Eh! quel droit un sexe a-t-il de se jouer de la douceur et de la bonté de l'autre?

Si l'usage a rendu le point d'honneur différent entre nous, si je ne suis point forcée à me venger avec éclat, mon ressentiment doit-il en être moins vif? Doit-il céder aux avances d'un ennemi qui, pour bien moins, eût payé de sa vie l'outrage qu'il vous auroit fait? Encore une fois, quels sont vos droits pour insulter ou pour punir? quel orgueil vous persuade que vous devez punir, quand vous croyez que je dois pardonner?

Ne me donnez point des préjugés pour des lois, mylord, ni l'usurpation comme un titre; le temps et la position affermissent le pouvoir de l'injuste, mais ne le rendent jamais légitime. Dans cette route difficile où nous voyageons ensemble, le ciel nous a placés sur la même ligne; je puis marcher votre égale, et je n'admets point de distinctions entre des créatures qui sentent, pensent et agissent de même.

Mais je hais à disserter; et quoique votre lettre soit très-propre à m'animer, je ne porterai pas ce sujet plus loin. Je veux bien vous donner ces détails que vous désirez ; je consens même à vous prendre pour juge entre mylord d'Ossery et moi : prête à en appeler pourtant, si vous osiez me condamner sur les faits que je vais vous exposer.

HISTOIRE

DE MYLADY JULIETTE CATESBY ET DE MYLORD D'OSSERY

Ce que je vais vous confier n'est intéressant que pour un ami. Encore fort occupée de mes chagrins, je puis convenir pourtant qu'ils n'ont d'extraordinaire que la façon dont je les ai sentis : mais la diversité de nos caractères met une extrême différence dans notre manière d'envisager les événements ; je n'ai pu me consoler d'un malheur qui peut-être eût été léger pour une autre.

Mariée à seize ans, veuve à dix-huit, je revins à Londres comme vous en partiez pour aller à Vienne. Rien ne me promettoit alors la fortune considérable que je possède aujourd'hui. Sans ambition, sans amour pour le faste, je ne la désirois pas, cette fortune. Hélas ! que mon frère n'en jouit-il encore ! quels biens me le feroient oublier ! que ne puis-je perdre tout ce vain éclat, et recouvrer un ami si cher ! Vous l'aimiez, mylord, et vous savez combien mes regrets sont fondés. Il partit pour la France, et je restai chez ma tante, qui nous servoit de mère à tous deux. Lady Nancy sa fille, ayant été mariée à mylord d'Ormond, et ma tante lui cédant sa maison dans Pallmall, un arrangement convenable me fit demeurer avec lady d'Ormond.

L'extrême jalousie de mylord Catesby m'avoit accoutumée à la retraite; je me plaisois peu dans le grand monde ; la lecture et la musique occupoient tous mes moments. On me trouvoit aimable, on me le disoit ; mais, sans être insensible au plaisir de l'entendre dire, je l'étois beaucoup au soin de mes amants. Je riois de leurs transports ; et, badinant des erreurs où l'amour conduit, je croyois que la raison et la fierté me les feroient toujours éviter.

Peu de temps après le mariage de ma cousine, nous partîmes

pour le comté d'Erford. Mylord, comte d'Ossery, et le chevalier d'Orsey, revinrent alors, l'un de France, et l'autre d'Italie. Comme ils étoient tous deux amis de mylord d'Ormond, ils furent priés par lui de venir à Erford : ils tardèrent peu à s'y rendre, et ils arrivèrent ensemble. J'étois avec mylady d'Ormond, lorsque son mari les lui présenta ; le premier regard que je portai sur l'un des deux décida pour jamais mon goût et mes penchants.

Mylord d'Ossery montroit un grand éloignement pour la tendresse. Avant de l'avoir vu, j'étois fort indifférente : cette conformité d'humeur dont on nous railloit quelquefois fut le premier lien de l'amitié qui nous unit d'abord : il parloit souvent de l'amour, mais c'étoit toujours pour s'en plaindre ; il paroissoit n'en connoître que les peines. Mon cœur, déjà sensible pour lui, prenoit un secret intérêt à ses discours : je me les repétois quand j'étois seule ; et, pensant qu'il regrettoit une infidèle, je partageois ses chagrins. Je m'étonnois qu'on eût cessé de l'aimer ; il me sembloit qu'une femme qui avoit pu le trahir ou l'abandonner étoit née plus perfide que toutes les autres.

Je passai un peu de temps sans faire attention au plaisir que je sentois en voyant le comte ; je m'y livrois, et n'y réfléchissois point ; je trouvois seulement que, depuis son séjour à Erford, tout étoit devenu plus intéressant pour moi.

Le chevalier d'Orsey se déclara mon amant. Vous savez que ses passions sont vives, mais de peu de durée : il se montra bientôt empressé, ardent, et ne me parut qu'importun. Mylord d'Ormond souhaitoit qu'il pût me plaire ; il lui avoit même donné des espérances : je les détruisis dès qu'on m'en parla. Le chevalier prit de l'humeur, et me devint insupportable : il étoit triste, jaloux, incommode, boudoit souvent, et passoit des jours entiers à la chasse pour m'éviter. Mylord d'Ossery me badinoit sur ses absences ; il m'assuroit en riant qu'elles m'affligeoient, et s'offroit à me représenter le chevalier. Il prenoit sa place près

de moi, l'imitoit dans ses soins, choisissoit des fleurs, et me les présentoit avec cette contenance timide, cet air sombre, dont l'amour malheureux ne peut se défendre, et qui ajoute à l'ennui qu'il inspire. Le comte mêloit tant d'agrément à tout ce qu'il faisoit, que cette plaisanterie se répétoit sans y perdre. Elle nous engageoit à nous chercher; et quand nos entretiens prenoient un tour plus sérieux, mylord d'Ossery plaignoit le chevalier, et me disoit qu'il n'imaginoit point de malheur égal à celui de m'aimer et de me déplaire.

Un matin que je m'étois promenée assez longtemps avec le chevalier d'Orsey, par un de ses caprices ordinaires il changea tout à coup d'humeur et parut fort enjoué. Mylord d'Ossery prit un air sérieux; je vis de la froideur dans ses regards; je m'en inquiétai : un mouvement inconnu se fit sentir à mon cœur, et me causa la plus grande agitation. Je voulois parler au comte, lui demander le sujet de sa tristesse; mais, loin de saisir les occasions que je lui donnois de s'approcher de moi, il ne parut pas même faire attention à mon dessein. Les heures passèrent, et le jour finit, sans qu'il m'eût marqué la moindre préférence, sans qu'il eût daigné m'adresser une seule parole. Qu'il me parut long, ce jour! quel dépit je sentois contre mylord d'Ossery! j'en ressentois tant, que je croyois le haïr. Dès que je fus seule, des larmes s'échappèrent de mes yeux; elles dissipèrent l'oppression de mon cœur, et me laissèrent la liberté de réfléchir sur la cause secrète du sentiment qui les faisoit couler.

Pourquoi me troubler de la froideur de mylord d'Ossery? Pourquoi désirois-je de lui parler? Qu'avois-je à lui dire? Et quel intérêt devois-je prendre au changement de son humeur? Ces questions que je me fis à moi-même me découvrirent le penchant auquel je m'étois livrée sans le connoître.

Vous le dirai-je, mylord? En osant me l'avouer, j'eus la foiblesse de me le pardonner. Je trouvois milord d'Ossery si digne d'être aimé; l'agrément de son esprit, les grâces de sa per-

sonne, son air, ses traits, la noblesse de ses sentiments, mille qualités aimables, les vertus qu'il possédoit, celles que mon amour lui prêtoit, tout en lui me parut propre à augmenter ma tendresse et à la justifier : je me promis de ne jamais la faire éclater ; mais je me promis aussi de la conserver toujours.

On me trouva le lendemain un air d'abattement qui fit craindre pour ma santé. Mylord d'Ossery laissa voir tant d'inquiétude, se montra si touché de ma langueur, que l'intérêt vif qu'il y prit la dissipa bientôt. En le voyant, en l'écoutant, ma gaieté renaissoit, et ramenoit sur mon visage l'éclat que le chagrin en avoit banni. Depuis ce jour, j'observai mes démarches : le comte me montra bien plus d'amitié; mais il ne me montroit que de l'amitié.

L'hiver nous ramenant à Londres, je vis mylord d'Ossery moins souvent; je devins triste, rêveuse; je sentis du dégoût pour tous les amusements qui me suffisoient avant que mon cœur se fût donné. Lady Henriette étoit alors à Venise avec son père. Privée de la seule amie à laquelle j'aurois osé confier mon trouble, je veillois sans cesse sur moi-même pour le cacher. Quelquefois je rougissois de mon amour ; je regrettois ma première tranquillité; je ne voulois plus me livrer à mes sentiments; je les combattois : j'examinois le comte avec attention ; je lui cherchois des défauts; je souhaitois qu'il pût me déplaire : mais plus je le regardois, plus je l'écoutois, plus je me persuadois qu'il étoit vraiment digne de tout l'amour que je sentois pour lui.

Le chevalier d'Orsey, dont la légèreté étoit extrême, las de mon indifférence, offrit ses vœux à miss Germain : son infidélité nous rendit amis. Comme sa nouvelle maîtresse étoit souvent avec moi, il me prioit de ne pas lui apprendre à le maltraiter. Mylord d'Ossery étoit toujours mêlé dans nos entretiens : nous parlons sans le vouloir de l'objet qui nous plaît ; son nom est sans cesse sur le bord de nos lèvres : on veut en vain le retenir, il

échappe; on l'a prononcé cent fois, avant de songer qu'on ne vouloit pas le prononcer une seule. Soit que le chevalier m'eût pénétrée et voulût se venger, soit qu'il le pensât en effet, il me répétoit à tous moments qu'il plaindroit beaucoup une femme qui s'attacheroit à mylord d'Ossery. Il me le peignoit solide, aimable, généreux, mais insensible. Le chevalier me chagrinoit par ses discours; pourtant je ne me lassois point de les entendre : c'étoit parler de mylord d'Ossery; et tout ce qui m'entretenoit de mylord d'Ossery avoit un charme attrayant pour moi.

Je passai une partie de l'hiver dans l'incertitude et l'agitation; les regards du comte, ses assiduités redoublées, mille petits soins que le cœur seul fait prendre et que lui seul sait apprécier; tout me persuadoit qu'il m'aimoit : mais il ne me le disoit pas; et ce doute inséparable de l'amour, cette crainte qui élève des obstacles à nos désirs et détruit nos espérances, me faisoit toujours rejeter les preuves que je croyois avoir de sa tendresse. Tant que mylord d'Ossery étoit près de moi, une paix douce calmoit mes sens; mes vœux les plus chers me paroissoient remplis; et dès qu'il s'éloignoit, je sentois renaître toutes mes inquiétudes.

Nous étions un soir dans le cabinet de mylady d'Ormond; tout le monde jouoit, excepté le comte et moi; j'étois debout, appuyée sur le fauteuil de lady Bedford, dont je voyois le jeu. Elle appela mylord d'Ossery pour lui parler; il se pencha vers elle; un mouvement que le hasard me fit faire posa ma main sur celle du comte. Je la retirai; mais lui, me fixant avec un regard passionné, se hâta de porter la sienne à sa bouche, et baisa l'endroit que je venois de toucher. Je fus émue de cette action; elle m'attendrit, elle me charma; et du reste du soir je ne pus me défendre, en regardant le comte, de ce trouble, de cet embarras, qui dit si bien ce qu'on s'efforce de taire.

Pardonnez, mylord, si je m'étends sur de si foibles détails : cette cruelle passion m'a été si chère, tout ce qui s'y rapporte

S. Staal del. — Sarazin, imp. Paris — Geoffroy sc.

LETTRES DE MILADY CATESBY

Il passa un bras autour de moi, comme pour me retenir....

(Mme Riccoboni, Page 361)

Garnier frères Éditeurs

est encore si vif dans ma mémoire, qu'il m'est impossible d'en parler sans me rappeler les circonstances qui m'ont conduite à me livrer à ce malheureux penchant.

Au commencement du printemps nous retournâmes à Erford : mylord d'Ossery voulut être du voyage ; j'en ressentis une joie extrême : je me flattai qu'il y venoit pour moi seul ; je lui sus gré de me préférer aux amusements que la cour, Bath et Tunnebridge pouvoient lui offrir. Hélas ! je ne fus que trop sensible à ce léger sacrifice.

Moins gênés qu'à Londres, nous passions des heures entières dans ces beaux jardins que mylord d'Ormond a pris plaisir à rendre délicieux par les plantes rares, les bosquets et la quantité de fleurs dont il les a fait orner. Le comte me perfectionnoit dans le françois, et je lui enseignois l'espagnol : nos lectures nous conduisoient à des réflexions dont nos sentiments étoient le principe. A chaque instant le secret de notre cœur paroissoit prêt à nous échapper ; nos yeux se l'étoient déjà dit, lorsque lisant un jour une histoire touchante de deux tendres amants qu'on séparoit cruellement, le livre tomba de nos mains, nos larmes se mêlèrent ; et, saisis tous deux de je ne sais quelle crainte, nous nous regardâmes. Il passa un bras autour de moi, comme pour me retenir ; je me penchai vers lui ; et, rompant le silence en même temps, nous nous écriâmes ensemble : « Ah ! qu'ils étoient malheureux ! »

Une entière confiance suivit cet attendrissement. Mylord d'Ossery me découvrit enfin les sentiments que je lui avois, disait-il, inspirés dès le premier instant où il m'avoit vue. Il m'apprit les raisons qu'il avoit eues de contraindre les mouvements de son cœur, naturellement porté vers l'amour. Vous savez qu'il étoit prêt d'épouser lady Charlotte Chester, lorsque le vieux duc de Pembroke se présenta et fut agréé dans sa recherche. Lady Charlotte préféra à l'amant aimable qui lui étoit attaché, qu'elle feignoit d'aimer, un titre qu'il n'espéroit point alors, ayant deux

frères, tous deux ses aînés. Cette fille ambitieuse dégoûta mylord d'Ossery de tout un sexe qu'il crut incapable de tendresse et de fidélité. Il quitta Londres, et conservoit encore, lorsqu'il vint à Erford, la crainte de s'engager : elle fut bientôt dissipée par l'espoir de trouver en moi un cœur formé pour le sien. Il oublia la duchesse, et ne s'occupa que du plaisir de se livrer à l'amour que je lui donnois, et qu'il me cachoit.

Avec quel feu il me le peignit, cet amour! combien de fois il me jura que son bonheur, que sa vie dépendoient du retour que j'accorderois à sa tendresse! Que ses regards étoient touchants! quelle ardeur dans ses expressions? Ses discours, le son même de sa voix pénétroient mon âme; toutes ses paroles s'y gravoient pour ne s'en effacer jamais.

Ah! mylord, quel moment! l'aveu d'un amour qu'on partage est un trait de lumière qui porte un nouveau jour dans nos idées. Un charme inconnu se répandit sur tout ce qui m'environnoit; les objets changèrent à mes yeux : ils devinrent plus riants, plus aimables; je vis la nature s'embellir autour de moi. Ce jardin où je venois d'apprendre que j'étois aimée me parut le séjour d'un être bienfaisant, dont la main déchiroit le voile qui m'avoit caché le bonheur. Interdite, saisie d'étonnement et de joie, comment aurois-je pu renfermer des mouvements rapides et sentis pour la première fois? Eh! pourquoi les aurois-je contraints? je laissai voir à mon amant tout le plaisir qu'il venoit de faire passer dans mon âme : il en jouit, et l'augmenta par ses transports, par la reconnoissance avec laquelle il reçut les serments que je lui fis de l'aimer toujours. Depuis cet instant mylord d'Ossery réunit tous les penchants de mon cœur, et je ne respirai plus que pour aimer mylord d'Ossery.

C'est dans ce temps que le duc de Suffolk vint à Erford : il y passa six semaines, et prit pour moi cette passion qu'il conserve encore. Pourquoi ne puis-je la payer d'un sentiment plus tendre que l'estime? Une ardeur si constante devroit bien l'emporter

sur le souvenir d'un ingrat. Mylord duc me fit parler, mes refus l'affligèrent sans l'offenser : il imagina facilement que le rang de duchesse, une fortune immense, l'homme le mieux fait et le plus justement estimé n'étoit point un parti auquel on pût renoncer sans un fort attachement pour un autre. Il s'en expliqua avec mylord d'Ormond, qui l'assura du contraire, mais sans pouvoir le persuader. Je ne doute point que ses soupçons ne soient tombés sur mylord d'Ossery : je le crois d'autant plus que depuis il n'a jamais prononcé son nom devant moi, égard dont je lui saurai toujours gré.

Nous cachions avec soin notre secrète intelligence, sans autre raison qu'un peu de honte d'avoir changé; nous nous voyions sans cesse; et, la nuit, nous nous écrivions ce que nous n'avions pu nous dire pendant le jour. Que ce temps est encore cher à mon souvenir! Que je vivois heureuse! Quel bien est comparable à la douceur d'aimer un homme qui nous paroît digne des plus tendres affections de notre cœur, qui nous aime, nous le dit, nous le répète à chaque instant ; dont tous les désirs se confondent avec les nôtres! Quel plaisir de l'attendre, de le voir paroître, de lever sur lui des yeux que sa présence anime, de lire dans les siens qu'on lui plaît! Qu'il est flatteur de se voir l'objet de ses soins, de ses préférences; d'imaginer qu'il ressent tous les transports qu'il excite, qu'il jouit de tous les plaisirs qu'il donne! Ah! mylord, pourquoi la légèreté de notre cœur, l'inconstance de nos idées changent-elles en amertune un sentiment si doux? D'où vient que de deux personnes qui ont l'égal pouvoir de se procurer un bonheur si grand, si vrai, une des deux s'en dégoutte, cesse de le sentir, et livre l'autre à d'éternels regrets!... Aimable sensibilité! présent cher et flatteur! non, ce n'est pas vous qui nous rendez malheureux! notre inquiétude naturelle, nos caprices empoisonnent les dons du ciel, et nous font prodiguer, sans en jouir, les dons précieux qu'il nous accorde.

Six mois se passèrent dans cette agréable situation. Vers

le milieu de l'automne, mylord d'Ossery fut obligé d'aller à Londres pour assister aux noces de mylord Portland, qui épousoit lady Mortimer. Il montra une répugnance extrême lorsqu'il fallut partir, et me quitta avec une douleur véritable. Il m'écrivoit deux ou trois fois par jour; ses lettres étoient remplies de la plus grande tendresse; il ne parloit que du désir de revenir, de me revoir, et de l'espoir de former bientôt avec moi la même chaîne qu'il venoit de voir serrer. Mes réponses lui exprimoient l'ennui que me causoit son absence; ennui que rien ne pouvoit dissiper. Il revint enfin, et la joie de le revoir effaça le souvenir des tristes jours que j'avois passés sans lui.

Les premiers transports de cette joie étant calmés, je crus m'apercevoir d'un peu de mélancolie dans les regards du comte; je lui en demandai le sujet, avec ce tendre intérêt qu'un cœur vraiment touché prend aux moindres inquiétudes de ce qu'il aime. Un jour que je le pressois de me confier ses peines, je vis ses yeux mouillés de quelques larmes; il s'efforça de me les cacher, et détournant son visage : Ah! me dit-il en s'interrompant plusieurs fois, j'ai un reproche à me faire, un reproche qu'à chaque instant vos bontés rendent plus vif! Permettez-moi de ne pas m'expliquer sur ce qui le fait naître : si je parlois, vous m'en aimeriez bien moins; vous ne m'aimeriez plus peut-être. Je ne suis pas digne de ce cœur que vous m'avez donné; aucun homme n'en est digne. Que votre âme est au-dessus de la mienne! que j'ai à rougir auprès de vous! Ah! lady Juliette, est-ce votre amant, est-ce un homme aimé de vous, qui a pu se préparer des remords?... Non, je ne suis plus cet heureux amant qui croyoit vous mériter.

Cet étrange discours pénétra mon cœur d'un trait douloureux; je le priai en vain de m'ouvrir son âme tout entière; il ne put y consentir : je n'osai le presser, dans la crainte d'augmenter sa peine. Le temps sembla l'adoucir et diminua-

ma curiosité. Son amour étoit toujours le même ; et, sa tristesse se dissipant peu à peu, je ne m'obstinai point à découvrir son secret. Le comte m'étoit si cher! je trouvois tant de douceur à lui sacrifier quelque chose! comment aurois-je ramené un sujet d'entretien qui pouvoit lui déplaire ou l'affliger?

Nous partions d'Erford dans six jours. Mylord d'Ossery m'avoit fait consentir à lui donner la main un mois après notre retour à Londres ; j'avois souhaité d'attendre, pour m'unir à lui, le retour de mon frère. Ses dernières lettres m'assuroient qu'il repasseroit la mer au commencement de l'hiver. Mylord d'Ossery pouvoit prétendre à un parti plus riche que je ne l'étois alors : cependant ma fortune suffisoit au surcroît de dépense qu'une femme devoit lui occasionner : elle me mettoit en état de me passer de tous les avantages qu'il vouloit me faire. On lui avoit envoyé un plan des articles; il avoit pris plaisir à les examiner, à les rédiger avec moi. Nous étions d'accord sur tous les points, lorsqu'un soir mylord d'Ossery reçut un courrier qui le fit demander avec beaucoup de mystère, et ne voulut remettre ses dépêches qu'à lui-même. Il avoit laissé le jeu où il étoit engagé, pour aller parler à cet homme : mais au lieu de revenir, il envoya prier mylord Arthur de prendre son jeu. A l'heure du souper, un de ses gens vint dire qu'il se trouvoit un peu mal, et qu'on le mettoit au lit.

Jamais inquiétude plus vive ne se fit sentir à mon cœur que celle où me mit ce message. Je n'imaginai point que le comte fût malade, mais je pensai qu'on venoit de lui apporter une nouvelle fâcheuse. J'envoyai plusieurs fois Betty savoir comment il se trouvoit, et s'informer de ce qu'il faisoit. Elle me dit d'abord qu'il étoit enfermé, et avoit défendu à ses gens d'entrer. Ensuite elle apprit de son valet de chambre qu'il pleuroit amèrement, paroissoit au désespoir, et que jamais on ne l'avoit vu dans un état aussi violent.

Quelle nuit je passai! mylord d'Ossery étoit dans la plus grande affliction; il s'enfermoit, il pleuroit, il avoit des peines, et ne me cherchoit pas! En avoit-il qu'il ne pût me confier? Doutoit-il de l'intérêt que je prenois en lui? Il avoit donc des secrets pour moi? Je me rappelai ses discours et son embarras dans les premiers moments de son retour à Erford; je commençai à craindre, sans démêler ce que je craignois. La seule idée qu'il versoit des larmes faisoit couler les miennes : je ne pouvois calmer mon trouble; et le jour me surprit dans cette triste incertitude dont on brûle de sortir, et dont trop souvent on regrette la perte.

Dès que l'heure le permit, j'envoyai savoir comment mylord avoit passé la nuit : on répondit qu'il ne s'étoit pas couché; qu'il venoit de s'habiller et s'étoit mis à écrire. Mylord Arthur, sa femme, la comtesse de Lindsey et son fils, étoient les seuls étrangers qui restassent à Erford; ils partoient ce même jour. Pour éviter de me montrer, je fis dire que je reposois, et j'allai me promener le long du canal.

Je marchai longtemps sans m'apercevoir du chemin que j'avois fait. Comme je revenois, je vis mylord d'Ossery qui s'avançoit vers moi, mais si foible, si abattu, si changé, qu'il étoit facile de juger, en le regardant, qu'un événement bien fâcheux, bien imprévu, le réduisoit dans cet état. Il me joignit, me salua sans lever les yeux sur moi, prit une de mes mains, la serra doucement, me conduisit dans un bosquet où nous nous assîmes tous deux sans rien dire. Je n'osois lui faire des questions; il vouloit parler, et sa voix expiroit sur ses lèvres : enfin, tombant à mes genoux et cachant son visage dans ma robe, il se mit à pleurer avec toutes les marques d'une douleur inexprimable. Ses larmes et ce triste silence déchiroient mon cœur; je le pressois tendrement de parler; je pleurois avec lui : son chagrin m'accabloit; je le conjurois de le modérer, de le répandre dans mon sein : il avoit cédé à mes instances et levé

la tête; ses yeux baignés de larmes étoient fixés sur les miens; nos pleurs se confondoient; il paroissoit déterminé à s'expliquer; je l'en suppliois, lorsque, s'arrachant tout à coup de mes bras, il s'éloigna avec vitesse. Je le rappelai en vain; je voulus le suivre et n'en eus pas la force. Toutes mes craintes, mes alarmes, n'étoient que pour lui; je ne pouvois concevoir ce qui l'affligeoit à cet excès, ni comment il étoit possible qu'il pût trouver de la difficulté à s'ouvrir avec moi. Rentrée dans mon appartement, on me dit que mylord étoit sorti; deux heures après, on m'apporta une lettre; elle étoit de lui : que devins-je en y trouvant ces mots!

« Je pars, madame; et je pars sans espoir de vous revoir jamais: comment oserois-je reparoître devant vous! moi qui vous ai trahie! qui, parvenu au comble de mes vœux, de mes souhaits les plus ardents, aimé de vous enfin, n'ai pu réprimer un indigne mouvement!... moi qui me suis exposé à vous perdre!... Ah! détestez, méprisez le monstre odieux qui a détruit son bonheur et le vôtre! Hélas! si près d'être à vous et si charmé de mon sort! si vain de régner dans un cœur tel que le vôtre! Quand vous m'avez préféré!... faut-il!... Oui, l'honneur m'impose une loi... Que vous êtes vengée! que je suis puni! Je vous perds! Ah! Dieu! je vous perds!... fatal voyage!... Mais de qui me plaindre, que de moi-même! Votre idée, si chère à mon cœur, si présente à mon souvenir, ne devoit-elle pas m'arrêter!... Mais étois-je à moi?... Quoi! je ne vous verrai plus? Je serai l'objet de vos mépris, de votre haine?... Plus malheureux cent fois de l'être un seul instant de vos regrets, de votre douleur, de vos larmes qui vont couler pour un ingrat, pour un cruel forcé de se priver... Ah! plaignez-moi, madame, j'ose implorer votre pitié! que ne puis-je au moins vous apprendre... Mais cet horrible secret n'est pas tout à moi; je dois respecter... quoi?... mon malheur. Faut-il que je sois réduit à désirer d'être oublié

de vous? Ah! je ne vous oublierai jamais! je vous adorerai toujours; vous m'occuperez sans cesse. Adieu, madame, adieu. Puissé-je ne pas vivre assez longtemps pous apprendre ce que vous pensez d'un malheureux qui ne vous méritoit pas! »

Je demeurai comme une personne inanimée : un coup si terrible, si peu attendu, si peu mérité, anéantit presque mon être. Immobile et sans lever les yeux de dessus ce funeste écrit, il me sembla, en le finissant, qu'une invicible main me précipitoit dans un abîme et détruisoit en moi le principe de ma vie. Je restai jusqu'au lendemain dans une espèce de stupidité qui suspendoit toutes les facultés de mon âme. Heureuse encore si cet état eût duré, et que ma raison se fût perdue avec mon bonheur!

Mylady d'Ormond étoit à douze milles d'Erford, chez une de ses parentes; elle y reçut la nouvelle du duel et de la mort de mon frère. En revenant, elle cherchoit avec son mari les moyens de me préparer à cette perte; elle savoit combien j'y serois sensible. On lui dit l'état où j'étois; elle s'informa si j'avois eu des lettres de Londres, et sachant qu'on m'en avoit remis plusieurs, elle me crut instruite du sort de mon frère. Mes foiblesses se succédoient si rapidement lorsqu'elle vint près de moi, j'étois si peu capable d'entendre ou de parler, que ma situation l'effraya. Ce ne fut que le soir du lendemain où, revenue un peu à moi-même, je compris par les consolations qu'on s'efforçoit de me donner et par les détails où l'on entroit en me les donnant, que mon aimable frère n'étoit plus. Je dus la vie à ce redoublement de douleur; mes larmes s'ouvrirent un passage; leur abondance me rendit le cruel pouvoir de réfléchir; j'eus la force de cacher une partie de mes regrets en me livrant sans contrainte à ceux dont je n'avois point à rougir.

Je ne pus me résoudre à retourner à Londres; je restai à Erford malgré les prières de mylady d'Ormond et de son mari,

dont j'étois fort aimée. J'y portai le deuil de mon frère avec autant de régularité que j'avois porté celui de mylord Catesby. Je ne voulus voir personne : je ne me plaisois qu'à m'abîmer dans ma douleur. Je parcourois tous les lieux où j'avois vu mylord d'Ossery, où je lui avois parlé : mes cris, mes gémissements, marquoient les endroits où il m'avoit assurée de son amour, de cet amour qui n'existoit plus ; je baignois de mes pleurs ses lettres, son portrait, mille bagatelles qu'il m'avoit données. Sans cesse occupée de lui, je ne sentois encore que la douleur d'en être séparée, pour jamais séparée! Je le regrettois sans le condamner. Je relisois à tous moments cette lettre fatale; je cherchois en vain à comprendre ce qu'il m'avoit écrit, pourquoi il m'abandonnoit... Je le plaignois, parce qu'il désiroit d'être plaint. Je ne le croyois ni faux ni perfide : mon cœur le défendoit, l'adoroit toujours. Je l'avois aimé sans savoir s'il partageroit ma tendresse; et je l'aimois encore, incertaine du sujet de sa fuite, sans douter de la noblesse de ses sentiments, et ne pouvant me persuader qu'il m'eût trompée.

Je passois une partie du jour à lui écrire, sans jamais envoyer ce que j'avois écrit. Dès que ma lettre étoit finie, une répugnance invincible m'empêchoit de la fermer; je la lisois, je pleurois, je déchirois ce que je venois d'écrire ; un instant après je recommençois sans pouvoir me déterminer à hasarder la moindre démarche. Ma tête, fatiguée par une continuelle application sur le même sujet, par tous ces noirs projets que la tristesse enfante, perdoit peu à peu la faculté de se fixer sur d'autres objets; je ne pensois qu'à mon frère et à mylord d'Ossery. Quelquefois je tombois dans une espèce d'insensibilité; tout s'effaçoit alors de mon esprit; je ne revenois à moi que pour gémir avec plus de force. J'invoquois l'âme de mon frère; je l'appelois au secours de sa malheureuse sœur ; je priois le ciel de m'ôter la vie, et je ne sais comment ma raison put se conserver dans un état aussi violent.

J'attendois mes lettres avec impatience : je ne croyois point en recevoir de mylord d'Ossery; cependant, lorsque dans celles qu'on m'apportoit je m'étois assurée qu'il n'y en avoit aucune de lui, je sentois s'évanouir le désir que j'avois eu de les voir. Je parcourois en tremblant celles de mylady d'Ormond, je craignois d'y trouver un nom que j'y cherchois avec empressement. Hélas! il ne s'offrit à mes yeux que pour augmenter mes chagrins. J'appris que le comte étoit dangereusement malade : j'oubliai tout le reste, pour ne m'occuper que de son état. J'écrivis à un de mes gens qui étoit à Londres, pour lui donner ordre de s'informer exactement du cours de la maladie de mylord d'Ossery, et de me dépêcher chaque jour un exprès pour m'en rendre compte. Son mal fut long; tant qu'il dura, j'éprouvai que la douleur peut être suspendue par la crainte d'une douleur plus grande. Mais que sa convalescence changea ma situation! Le premier usage que fit mylord d'Ossery du retour de sa santé fut de se rendre à Saint-James, où il épousa miss Jenny Montfort. Aucun de ses amis n'assista à cette cérémonie; elle se fit sans éclat; et deux jours après il partit avec sa femme pour le nord de l'Angleterre.

Comment vous peindre, mylord, l'impression que cette nouvelle fit sur moi? Il me sembla qu'on m'arrachoit une seconde fois à tout ce qui m'étoit cher. J'avois conservé, sans m'en apercevoir, une foible espérance; l'instant qui m'en priva rouvrit avec force toutes les blessures de mon cœur. Je savois que mylord d'Ossery n'étoit plus à moi; je me disois à chaque moment du jour qu'il n'y seroit jamais; mais je n'avois point d'idée du mouvement douloureux dont je fus affectée en me disant qu'il étoit à une autre.

Son mariage ne m'expliquoit ni sa lettre ni sa conduite : pourquoi donc l'honneur l'engageoit-il à épouser miss Jenny, qu'il ne connoissoit point, ou qu'il connoissoit peu? Comment cet honneur lui imposoit-il une loi pour elle, dont il l'affran-

chissoit à mon égard? Je me perdois dans mes réflexions; et, tandis que je succombois sous le poids de mes chagrins, qu'une triste langueur détruisoit ma santé, flétrissoit ma jeunesse, m'enlevoit mon repos, mylord d'Ossery étoit content; ses vœux étoient remplis. Je me le peignois dans le ravissement d'une passion satisfaite, d'un amant qui s'arrachoit à tout le reste pour jouir sans distraction de l'objet de sa tendresse; je me le représentois dans les bras de son heureuse épouse, m'oubliant au sein des plaisirs, rejetant loin de lui quelques légers souvenirs qui peut-être me rappeloient encore à son cœur, et dont un souris de ce qu'il aimoit effaçoit jusqu'à la trace. Son goût, son inclination pouvoient seuls l'avoir déterminé à s'unir à miss Jenny; elle avoit une grande naissance, mais elle étoit sans fortune; et ceux qui l'ont vu m'ont assuré qu'elle n'étoit pas belle. J'ignore par quel charme elle sut l'attirer.

Je ne tenterai pas de vous exprimer les tourments de mon cœur; pour bien juger des mouvements cruels qui l'agitoient, il faudroit être dans la situation où je me trouvois alors, et avoir le même degré de sensibilité. Soyez-en sûr, mylord, celui qui n'a pas senti la douleur d'être trahi de ce qu'il aime, de ce qu'il aime avec passion, n'a qu'une foible idée des peines qu'on peut éprouver dans la vie. Le renversement d'une fortune brillante nous laisse au moins l'avantage de faire éclater la grandeur de notre âme, ou par la modération qui nous aide à supporter ces revers, ou par cette noble fermeté capable de nous élever au-dessus du malheur même. L'excès de vanité qui règne dans le cœur humain est souvent une consolation pour lui dans ses plus grands chagrins : heureux celui qui jouit du bonheur secret de s'admirer! Mais quelle ressource reste-t-il à celui qui, ayant mis sa joie et son bonheur dans un seul objet, s'en voit privé tout à coup, accuse de ses pleurs la main qu'il eût choisie pour les essuyer, si quelque autre sujet l'eût forcé d'en répandre! Être malheureux, et l'être par ce que l'on aime, est une sorte

de douleur qu'il est impossible de comprendre sans en avoir fait la triste expérience.

Mylord Campley revint de Venise à la fin de l'hiver. Lady Henriette obtint de lui la permission de venir à Erford ; le plaisir de la revoir, sa douceur, son amitié, ses complaisances, l'aveu que je lui fis de toutes mes foiblesses, soulagèrent un peu mon cœur. Cette aimable fille me ramena insensiblement à moi-même ; je sentis toujours mes chagrins, mais je devins capable de les cacher et de reparoître dans le monde. Sûre que mylord d'Ossery n'étoit plus à Londres, qu'il ne devoit plus y revenir, je pris le parti d'y retourner : j'abandonnai des lieux où tout ce qui s'offroit à mes regards entretenoit ma tristesse et renouveloit mes regrets.

Vous eûtes peine à me reconnoître ; mon état vous causa de l'attendrissement. Mes traits reprirent leur forme, altérée par la maigreur ; le temps me rendit ma fraîcheur, mais il ne put me rendre ni ma gaieté, ni mon repos. Je faisois mille efforts pour oublier un perfide : quelquefois je croyois n'aimer plus ; mais je me souvenois toujours d'avoir aimé. Mylord d'Ossery excitoit encore des mouvements violents dans mon âme ; son éloignement me rassuroit à peine contre lui ; je portois un regard timide dans tous les lieux où le hasard pouvoit me le faire rencontrer ; sans cesse je croyois le voir, l'entendre parler. Mylord Essex, par une ressemblance légère avec lui, me causoit une émotion dont vous vous êtes aperçu ; son nom suffisoit pour m'interdire. Je combattois ce reste de foiblesse ; je me croyois prête à en triompher, quand son retour a ranimé dans mon cœur tous les sentiments que le temps et sa légèreté devoient avoir éteints.

Jamais étonnement ne fut pareil au mien en le voyant entrer chez la duchesse de Newcastle : ses yeux se fixèrent sur moi, je sentis une agitation qui me fit craindre de rester sans connoissance. Tandis que tout le monde, charmé de le revoir, se précipitoit pour l'embrasser, et mêloit à des compliments de

condoléance sur la mort de sa femme mille félicitations sur son retour, lady Henriette m'entraînoit : je sortis avec elle. Vous fûtes témoin de mon trouble; je voulois en vain le cacher; l'étrange révolution de tous mes sens vous découvrit une partie de mon secret. Mylord d'Ossery se présenta chaque jour à ma porte; il la trouva fermée pour lui seul : il intéressa une de mes femmes qu'il connoissoit à me demander un moment d'entretien; il m'écrivit; il me suivit en tous lieux. Son obstination m'alarma; je sentis que mylord d'Ossery ne pouvoit être un homme ordinaire pour moi. Honteuse de me trouver sensible encore, j'ai cru devoir fuir le danger de le voir et de l'entendre.

A présent, mylord, croyez-vous devoir m'accuser de dureté, d'inflexibilité, pour avoir refusé les visites de mylord d'Ossery; pour lui avoir renvoyé ses lettres, sans daigner les ouvrir; pour ne vouloir aucune explication avec lui? Quels égards lui dois-je? Quels motifs m'engageroient à l'entendre? Eh! que peut-il avoir à me dire? Il m'a oublié si longtemps! il m'a trop appris qu'il pouvoit vivre sans moi, être heureux sans moi! Ah! qu'il le soit! oui, qu'il le soit toujours! mais loin de moi, et sans moi. Si vous savez où il est, s'il vous écrit, dites-lui bien de renoncer au projet de m'apaiser, de me voir. Moi, son amie! ah! Dieu!... je ne saurois l'être; je suis fâchée que le ciel lui ait enlevé celle qu'il aimoit, qu'il m'avoit préférée : mais pourquoi sa perte nous rapprocheroit-elle? Est-ce à moi de l'en consoler? Adieu; gardez mon secret, rendez justice à mes sentiments : si vous voulez que je croie à cette amitié tendre dont vous m'assurez, ne me parlez jamais de mylord d'Ossery.

LETTRE XVI

Mercredi, à Winchester.

Je n'ai pu vous écrire hier; j'étois fatiguée, malade même : j'ai gardé ma chambre. Cette légère indisposition a fait bien du plaisir à sir Henry; elle l'a fixé près de moi : je ne savois que lui dire. Je l'ai prié de chanter; il a la voix douce, sonore, agréable. En vérité, ma chère Henriette, il m'a rappelé ces sons séduisants... Quoi! j'y penserai toujours!... Mais aussi que ne me grondez-vous! J'abuse de votre complaisance; je dis sans cesse la même chose. Rien ne me dissipe; je me surprends quelquefois dans une humeur que je me reproche. On dit que la solitude porte vers la misanthropie; j'imagine que le grand monde seroit plus propre à produire cet effet, si l'indulgence naturelle à un bon cœur ne combattoit l'aigreur des réflexions de l'esprit. Qu'il s'élève de singuliers mouvements dans l'âme en apercevant les travers, le ridicule et l'inconséquence de tant de gens avec lesquels il faut vivre! Celui qui s'en croit exempt, et veut les supporter, doit se regarder, au milieu de ces extravagants, comme une personne saine environnée d'une foule de malades. Elle seroit injuste, si elle leur savoit mauvais gré de ne pas jouir d'une santé aussi florissante que la sienne.

Hier au soir tout le monde se rassembla chez moi : on railla mylord Clarendon sur une passion qu'il a conservée longtemps, quoique l'objet de son attachement méritât peu sa constance. Cette passion l'a rendu fort malheureux pendant cinq ans. Comment trouvez-vous ce sujet de plaisanterie? Croiriez-vous qu'on pût se faire un amusement de rappeler à un homme le temps le plus fâcheux de sa vie? Ah! comment pensent ceux qui trouvent du plaisir à rouvrir les plaies d'un cœur tendre!

Mylord Clarendon s'est prêté avec complaisance à ce dur badinage : il a mis de l'esprit et de la douceur dans la façon dont il l'a soutenu; mais il baissoit les yeux, il étoit embarrassé... Dites-moi donc, ma chère, pourquoi nous rougissons d'avoir été trompés. On rougit donc d'avoir de la bonne foi, et d'en supposer à un autre? D'où vient notre incrédulité nous humilie-t-elle? Son principe est si naturel! une âme droite peut-elle être défiante? Eh bien? en s'en laissant imposer, on a jugé des sentiments d'un autre par les siens : est-ce une faute? Non : c'est une erreur affligeante, sans doute, mais jamais honteuse.

J'ai partagé la peine de ce pauvre lord : peut-être ma pitié venoit-elle moins d'une généreuse compassion que d'un retour vif sur moi-même; je ne veux pas approfondir sa cause. Je hais à chercher des raisons qui affoiblissent l'idée que j'ai de la bonté : les moralistes qui s'établissent scrutateurs et juges de l'âme pour l'avilir, dégrader ses opérations les plus nobles, ne me persuadent jamais que contre eux-mêmes. A ce propos je vous remercie du petit livre que vous m'avez envoyé. Cela est bien dit : mais cela est-il bien pensé? Je voudrois qu'on écrivît par un motif plus désintéressé que celui de montrer de l'esprit. Le Spectateur devroit être un modèle pour ceux qui s'étudient à pénétrer les secrets de l'humanité. Pourquoi employer à l'affliger des soins qui pourroient tendre à la consoler? Ne vaudroit-il pas mieux élever l'âme que de l'abattre? Il est des exemples de bonté, de grandeur, de générosité : tout homme peut donc aspirer à être bon, grand, généreux. Celui qui veut nous rendre ses connoissances utiles doit nous aider à faire profiter le germe du bien dont le principe est en nous. Nous ôter le mérite de devoir à nos efforts une partie de nos vertus, c'est nous décourager : attribuer toutes nos bonnes actions à la vanité, à l'amour de nous-mêmes, c'est rebuter notre cœur : ne nous entretenir que de nos foiblesses, c'est dire sans cesse à un malheureux qu'il est à plaindre. Si on ne peut le soulager, eh!

pourquoi l'éclairer sur sa misère? A un mal incurable il ne faut que des calmants... Mais, bon Dieu! est-ce à moi de raisonner, de critiquer l'honnête sir Williams?... Voyez le danger de ces lectures : j'ai pensé faire un livre aussi. Adieu; je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XVII

Jeudi, à Winchester.

La ridicule, la sotte, la maussade aventure qui vient de m'arriver! Heureusement débarrassée de sir Henry, qui est à douze milles d'ici, j'ai voulu profiter de son absence pour jouir du plaisir de me promener seule. Au détour d'une allée dont je sortois pour gagner le parc, j'ai trouvé sir James. Il m'avoit suivie sans se laisser apercevoir : sa rencontre m'a extrêmement déplu ; j'ai pensé que pour cette fois je n'éviterois point de l'entendre. Déterminée à l'écouter, je méditois déjà ma réponse... Mais, ma chère Henriette, croiriez-vous... pourriez-vous imaginer l'effet que ses discours ont produit sur mon cœur, sur mon foible cœur? Sir James a commencé par m'apprendre que l'unique motif de son voyage à Winchester étoit... il a hésité... de trouver... de saisir l'occasion... que le hasard lui offroit... enfin... de... me rendre... un hommage... Il hésitoit encore ; mais, enhardi par mon profond silence, il a fait la peinture la plus vive, la plus animée, de son ardeur, de ses peines, de son respect, de sa passion... mon Dieu, de tout ce qu'il a voulu, ma chère, je ne l'interrompois point!... Ah ! j'étois bien loin de lui! son trouble, son embarras, des expressions presque pareilles, le lieu, la saison, l'heure, le jour même si présent à ma mémoire, tout m'a rappelé mylord d'Ossery. Il m'a semblé encore entendre cette voix si douce, ces assurances si flatteuses, ces promesses si cruellement trahies ; ma tête est tombée sur mon

sein ; oubliant sir James, ses aveux, son amour, la prudence, et moi-même, j'ai laissé couler mes larmes ; je me suis abandonnée à une douleur dont je n'ai pu retenir ni cacher les marques. Je ne sais ce que m'a dit alors sir James ; je ne sais ce qu'il a pensé d'un mouvement si extraordinaire ; j'ignore le temps qu'a duré cette singulière scène : milady Sunderland s'est fait entendre ; elle venoit à nous : sir James s'est enfoncé dans le bois, et votre folle amie a coupé par une petite allée pour n'être point vue ; elle se hâte de vous écrire... En vérité, j'ai perdu la raison... que pensera sir James?... il faut le revoir dans un instant... Cette idée n'est pas supportable.

A minuit.

Sir James n'a point paru au dîner ; il s'est plaint de la migraine, et n'est descendu que fort tard. Il paroissoit triste, et j'étois embarrassée. Je ne saurois vous dire combien je crains une explication : je l'éviterai, si je puis. Quoi ! mylord d'Ossery sera donc toujours présent à mon esprit ! Se peut-il que le souvenir de cet ingrat soit ineffaçable ? qu'il me trouble ou m'afflige sans cesse?... Quelle idée sir James prendra-t-il d'une femme qui pleure parce qu'un homme aimable l'aime tendrement ? Un homme dont la naissance est égale à la sienne, dont la fortune est considérable... Oh ! ma chère Henriette ! j'ai un cœur inconcevable, foible, méprisable, je crois. Ces qualités, ces vertus, qui sont la base de notre amitié, vous les possédez : moi, je n'en ai plus que l'apparence. Une cruelle passion, une constance mal placée, ont détruit mon naturel et changé mon caractère. J'ai toujours les mêmes principes, mais je les démens ; j'agis contre mes propres lumières. Je ne puis m'élever au-dessus de cette vile partie de moi-même, de cette foible machine à laquelle la moindre impulsion rend ses premiers mouvements. Grondez-moi bien fort, je vous en prie ; j'ai besoin de toute votre sévérité.

Mais par quel malheur faut-il que sir James et sir Henry me persécutent ? Je ne puis rien aimer, je ne veux point être aimée. L'un se tait, m'obsède et me boude : l'autre parle avec un ton, des expressions... Les hommes n'auroient-ils qu'un langage? Pourquoi le sien m'a-t-il fait reconnoître...? Ai-je un tort bien grand, ma chère? parlez donc ! Mes fautes vous sont si sensibles, qu'en vérité mon amitié pour vous me force à me les reprocher doublement. Si vous me trouvez bien ridicule, ne m'en aimez pas moins.

LETTRE XVIII

Vendredi, à Winchester.

Vous craignez que vos lettres ne soient longues, qu'elles ne me fatiguent ; vous, ma chère Henriette, penser que vous pouvez me fatiguer ! Soyez bien sûre qu'éloignée de vous, mon unique amusement est de lire ces aimables lettres. Le sentiment qui me les fait aimer ne portera jamais la douleur dans mon âme ; mes larmes n'effaceront jamais ces caractères chéris. Je ne me rappellerai jamais avec rougeur le plaisir que je sens à les voir... Hélas ! qui eût pu me le prédire ! ceux qui me causoient autrefois une joie si pure, je n'ose à présent... Quand je les recevois, je me trouvois heureuse, si heureuse, que tous les biens qu'on estime me paroissoient au-dessous de celui que je croyois posséder !... Quel changement un jour, une heure, un moment, fit dans mon sort !... Cette lettre... cette odieuse, inexplicable lettre !... Le perfide ! me jurer qu'il m'adoroit, me demander ma pitié !... Ah ! ma chère, je ne puis l'oublier !... non, je ne le puis ! Ce que j'ai écrit à mylord Carlile a réveillé cette tendresse si vraie, si forte, que rien ne détruit. Je me suis arraché à la honte de céder au foible extrême de mon cœur ; ma fierté m'a soutenue dans ce pénible effort ; j'ai cru pouvoir me reposer sur

ma raison ; je me suis flattée... Vain espoir ! je ne puis cesser de m'occuper de mylord d'Ossery.

Son éloignement me fâche : d'où vient ? Aurois-je donc pensé qu'il doit être sensible au mien ? Croyois-je que mes dédains ne le rebuteroient point ? Étoit-ce pour être suivie que je fuyois ? Aurois-je eu la bassesse de désirer !... Je ne sais ; mais j'imaginois qu'il verroit mylord Carlile, qu'il chercheroit à s'approcher de vous. Je suis devenue bizarre, injuste : quand on me parle de lui, je me mets en colère ; si on ne m'en dit rien, je m'afflige. En voulant me voir, il m'a irritée : il me laisse, sa négligence me déplaît, m'offense... Mon Dieu ! est-ce votre amie, est-ce une femme sensée qui est si peu d'accord avec elle-même ? Ma bonne, ma tendre amie, aimez-moi pour nous deux ; car je me hais bien fort.

LETTRE XIX

Samedi, à Winchester.

Sir James m'a écrit. Sa lettre est tendre ; il aimera, il se taira. Il n'ose me demander le sujet de mes pleurs ; il n'oubliera jamais cet instant. Il voit que mon cœur est pénétré d'une douleur qu'il respecte. Il finit en m'assurant d'un amour éternel.

Éternel ! ma chère, ils promettent tous un amour éternel ! La première preuve que sir James veut me donner de cet éternel amour et de sa soumission, est de renfermer des sentiments qu'il est sûr de conserver toujours. Je lui ai répondu poliment, en acceptant seulement son silence. Je suis fâchée de lui avoir inspiré de la tendresse. Si je ne puis faire le bonheur de sir James, je voudrois bien au moins ne pas lui causer des peines. Il est aimable ; il me plairoit, si l'on pouvoit encore me plaire.

Vous êtes sûre que mylord d'Ossery n'est point à Bath ? On ne

l'a pas vu à Erford. Mylady d'Ormond me l'auroit nommé parmi ceux qui sont chez elle. Elle me presse d'aller la trouver. Retourner à Erford, revoir ces lieux!... Ah! je n'irai point à Erford.

Voilà sir Henry très-promptement de retour; et le voilà précisément tel qu'il étoit parti. Je l'ai reçu assez bien; pas assez pourtant, car il a l'air peu content.... Mylady écrit.... un grand soupir, et le triste personnage s'en va... Eh! non, il revient chargé d'une corbeille de jacinthes et de semi-doubles dont il va parer mon cabinet. Tandis qu'il fait cet arrangement, mylady écrit, au grand regret de sir Henry.

Je sens que rien n'est plus malhonnête : mais si j'étois capable de complaisance pour ses soins, il m'en accableroit. C'est bien assez de supporter en silence toutes ses humeurs. Il en a tant avec moi, que souvent je m'examine pour voir si je n'ai pas des torts avec lui. Ce qui me rend sa présence fâcheuse et sa tendresse pénible, c'est de penser qu'au fond de son cœur il me trouve ingrate. En effet, pourquoi le maltraiter? Qu'ai-je à lui reprocher? de l'embarras! un désir d'être avec moi, qui le conduit sur mes pas, peut-être malgré lui? une soumission extrême? une envie de me plaire qu'il ose à peine me montrer?.... Si vous voyiez avec quelle application il s'occupe de son ouvrage... pauvre sir Henry!... On dit que l'on est injuste quand on aime: on l'est bien davantage quand on n'aime pas. De quel droit suis-je impolie avec sir Henry? Parce qu'il m'ennuie, faut-il que je l'afflige? dois-je abuser du pouvoir que sa foiblesse me donne sur lui? Ne doit-on rien à celui que l'on fait souffrir, même sans le vouloir?... Allons, je vais l'entretenir... Mais que lui dire? Je vais lui demander du tabac, l'heure qu'il est, le temps qu'il fait, laisser tomber mon mouchoir pour lui donner le plaisir de le ramasser. Il faut être obligeante.

Mylord Carlile me demande pardon; il trouve que j'ai raison : mais il ne conçoit pas ce qui a pu faire changer de caractère à

mylord d'Ossery ; il ne le reconnoît point à son procédé bizarre pour moi. Adieu, ma chère et tendre amie.

LETTRE XX

Dimanche, à Winchester.

Ah ! grand Dieu ! quelle émotion ! quelle surprise ! sous une enveloppe dont la main m'est inconnue, une lettre de mylord d'Ossery... oui ; de lui, en vérité,... voilà son caractère... elle est de lui !... Mon Dieu, elle est bien de lui !... D'où vient-elle ?... qui l'a apportée ?... comment ?.. pourquoi ?... Il m'écrit encore !... à moi !... que me veut-il ? ma main tremble... ma plume s'échappe de mes doigts... il faut que je prenne l'air.

On ne sauroit me dire d'où vient cette lettre. Un homme à cheval l'a donnée à un de mes gens qu'il a fait appeler... Mylord d'Ossery seroit-il dans cette province ?... Je voudrois qu'il me vînt des ailes... me voilà comme une folle, comme une imbécile, comme... Mais à quoi me comparer qu'à moi-même ?... Je ne puis écrire... ma tête se dérange... O ma chère ! si vous me voyiez... Cette lettre... elle me désole.

Hélas ! où est le temps que la vue de cette même écriture portoit une si douce agitation dans mon cœur ? à présent elle m'épouvante, elle me cause un trouble cruel, un désordre inexprimable... O ma chère Henriette, que ne suis-je avec vous ! que ne puis-je répandre dans votre sein les peines que je sens ! Elles sont vives, elles sont d'une espèce... Je ne les conçois point, mais j'en suis accablée.

Quel pouvoir cet homme a-t-il donc sur moi ? Autrefois je lui croyois celui de me rendre heureuse. Il l'a perdu ; il a bien voulu le perdre... faut il qu'il ait encore celui de m'affliger ?... Je voudrois me cacher, m'oublier, n'être plus... Elle est toujours là, cette lettre... Je ne sais que faire. Voyez mon malheur : quand

le temps semble avoir affoibli mes sentiments, diminué mes chagrins, il faut que cet ingrat revienne à Londres, que son caprice l'excite à me chercher; et lorsque, pour l'éviter, je laisse tout ce qui m'est cher, il me tourmente ici, il m'écrit; il a la cruauté de m'écrire !

Cette enveloppe, cette ruse... Quand je renverrois la lettre à Londres, comment lui prouver que je ne l'aurois pas lue ?... Il n'est point assez vrai pour m'en croire sur ma parole... si artificieux... Mais que peut-il m'écrire ! Oseroit-il entreprendre de se justifier? Comment le pourroit-il?... Ah ! ce n'est ni l'amour ni l'amitié qui m'engagent à l'importuner; c'est la vanité. Il ne peut souffrir de se voir dédaigné ; il voudroit triompher de mes résolutions, l'emporter sur ma fierté, sur mon ressentiment... Après deux ans d'oubli, oseroit-il se flatter que je pense encore à lui? Est-ce foiblesse, ou curiosité?... D'où vient ce désir de voir !... Après tout, qu'ai-je à craindre? A-t-il des reproches à me faire? Je veux lire sa lettre, y répondre. Allons... Mais voici la comtesse de Bristol... Hélas ! que n'ai-je une âme comme la sienne !... Adieu.

A minuit.

Il se plaint de moi, ma chère Henriette ! il s'en plaint, en vérité; il a l'audace de s'en plaindre, de me faire des leçons de générosité. L'époux de Jenny Montfort s'étonne de mon inconstance ! Il attendoit de moi d'autres sentiments... et tout cela avec une hauteur... Lisez, lisez, je vous en prie, l'exacte copie de son insolente lettre... Non, cet infidèle n'a point d'idée des chagrins qu'il m'a donnés... Mais un homme comprend-il les peines qu'il peut causer?

MYLORD D'OSSERY A MYLADY CATESBY

« Fuir un malheureux, rejeter ses soumissions, l'abandonner à ses remords, mépriser son repentir, se peindre sans pitié ce qu'il doit souffrir; c'est le procédé d'une femme ordinaire qui se croit offensée, se livre à l'ardeur de son ressentiment, veut punir, se venger, et de laquelle au fond on n'a pas droit d'exiger plus de douceur ou de complaisance.

« Ne pas fermer son cœur au mouvement généreux qui peut encore l'ouvrir à la compassion ; s'attendrir sur le sort d'un homme d'autant plus à plaindre qu'il a mérité les maux dont il gémit ; oublier, pardonner, remettre à l'ami une partie des dettes de l'amant ; accorder quelque indulgence au retour d'un coupable, l'entendre au moins, c'est ce qu'on avoit espéré de l'âme noble, éclairée de mylady Catesby.

« Mais elle a changé. Elle n'est plus cette femme sensible et vraie, cette maîtresse tendre, qui vouloit aimer toujours, dont rien ne devoit affoiblir les sentiments. Ses lettres, seule consolation de mon exil, seul adoucissement de mes longs chagrins ; ces lettres si chères, si souvent pressées contre mes lèvres, si souvent baignées de mes larmes ; ces lettres charmantes, unique reste de mon bonheur passé, elles me disent encore que vous m'avez aimé ; mais vos yeux m'ont dit que vous me haïssiez, et votre départ ne me l'a que trop confirmé.

« Ah ! lady Juliette ! lady Juliette ! est-ce bien vous qui me montrez cette inhumaine fierté? Vous m'aviez tant promis de m'estimer toujours! que savez-vous si vous n'êtes point injuste? J'ai des torts, sans doute ; mais leur espèce vous est inconnue : jusqu'à présent je n'ai pu vous expliquer ma conduite. Consentez à m'entendre, madame ; au nom de tout ce qui vous est cher, permettez-moi de vous voir, de vous parler ; ne refusez pas cette faveur à l'homme qui vous adore, qui n'a jamais cessé

de vous aimer, de vous désirer, de vous regretter. Malgré les plus fortes apparences, croyez-le, il n'est point indigne de la grâce qu'il ose vous demander.

« Pardonnez-moi la façon dont je m'y suis pris pour vous engager à lire ma lettre; un de mes gens attend votre réponse à la ferme. »

Cette inhumaine fierté !... Que savez-vous si vous n'êtes point injuste ? Eh bien ! auriez-vous pensé qu'il osât mettre en doute si j'ai tort ou raison avec lui ? Ces lettres baignées de ses larmes... D'où vient donc qu'il répandoit des larmes ? Quel sujet avoit-il d'en répandre ! Ah ! qu'il en verse encore ! qu'il pleure ! il a trahi cette maîtresse tendre qui le préféroit à tout, qui ne vivoit que pour l'aimer, dont les vœux les plus ardents n'avoient pour objet que le bonheur de ce cruel... Ah ! qu'il pleure ! il a tant de reproches à se faire ! Cette amie fidèle peut l'abandonner sans être inhumaine, sans être injuste... Audacieux suppliant ! il ne se croit point indigne de la grâce qu'il demande... Pesez bien les termes de cette lettre... Y répondrai-je ?... je ne sais... que puis-je lui dire ? Mais je ne me sens pas bien... je ne saurois continuer... Ma bonne, ma chère amie, pourquoi vous ai-je quittée, et dans un temps où vos conseils me seraient si nécessaires ?... C'est mylord d'Ossery qui en est cause... eh ! ne l'est-il pas de tout ce qui m'afflige ?

LETTRE XXI

Lundi, à Winchester.

Je suis encore dans l'incertitude sur ce que je dois faire; plus je relis la lettre de mylord d'Ossery, plus je me sens révoltée contre lui ; parce que je suis capable de ressentiment, il ne reconnoît point mon âme ; une basse condescendance me conviendroit mieux dans ses idées qu'une inhumaine fierté.

O ma chère Henriette! les hommes nous regardent comme des êtres placés dans l'univers pour l'amusement de leurs yeux, pour la récréation de leur esprit, pour servir de jouet à cette espèce d'enfance où les assujettit la fougue de leurs passions, l'impétuosité de leurs désirs, et l'impudente liberté qu'ils se sont réservée de les montrer avec hardiesse et de les satisfaire sans honte. L'art difficile de résister, de vaincre ses penchants, de maîtriser la nature même, fut laissé par eux au sexe qu'ils traitent de foible, qu'ils osent mépriser comme foible. Esclaves de leurs sens lorsqu'ils paroissent l'être de nos charmes, c'est pour eux qu'ils nous cherchent, qu'ils nous servent ; ils ne considèrent en nous que les plaisirs qu'ils espèrent de goûter par nous. L'objet de leurs feintes adorations n'atteint jamais jusqu'à leur estime ; et, si nous leur montrons de la force d'esprit, de la grandeur d'âme, nous sommes d'inhumaines créatures, nous passons les limites qu'ils ont osé nous prescrire, et nous devenons injustes sans le savoir.

Je suis piquée... je lui répondrai... oh ! oui... Mais j'attends que l'aigreur dont je ne puis me défendre soit un peu modérée... Je ne veux pas le voir... Je ne le voudrai jamais... Je tâcherai de ne point écrire avec dureté, afin de remettre à mylord d'Ossery, qui doit m'être indifférent, une partie des dettes de l'amant que je dois haïr... Non, il n'y a pas une expression dans sa lettre qui ne me blesse jusqu'au fond du cœur... L'espèce de ses torts m'est inconnue. Ah ! comment peut-il le croire et le dire ? Ne m'a-t-il pas trompée, quittée, abandonnée ? N'a-t-il pas détruit ma plus chère espérance ? Ne m'a-t-il pas privée... hélas ! de lui, du seul objet de mon attachement ? Il m'a fait tout le mal qu'il étoit en son pouvoir de me faire : et je lui pardonnerois !.. Que n'ai-je eu la force de déchirer cette lettre dès que j'en ai connu la main ? Pourquoi faut-il ?.. Cet homme a mis tout son bonheur à troubler, à détruire le mien.

Toujours lundi, à minuit.

Croiriez-vous bien, ma chère Henriette, que je ne saurois écrire à mylord d'Ossery? J'ai commencé vingt fois une très-petite lettre sans jamais pouvoir la finir ; tout ce que je ne veux pas dire vient s'offrir à mon idée ; le reproche se place sous ma plume ; je cherche à paroître indifférente, et ma sensibilité éclate malgré moi. Pas une expression qui me satisfasse ; ni froideur, ni modération. Mon cœur, emporté par un mouvement rapide, veut s'expliquer sans détour : j'attendrai.

Toujours lundi, à deux heures.

Jamais je ne pourrai faire cette réponse : j'écris, j'efface, je déchire... Après tout, pourquoi me tourmenter, me fatiguer? Est-il si essentiel que je lui écrive?... oui; car, si je garde le silence, il croira que je consens à le voir... Ah! s'il alloit paroître ici!... Chez qui peut-il être?... Il n'a point de terre dans ce canton... Est-ce le hasard, ou le soin de me chercher, qui l'amène auprès de moi?... Ma chère, ne riez point de mes inquiétudes, ne me dites point que je l'aime... Eh! comment pourrois-je l'aimer encore? Non, ce n'est point l'amour dont je suis occupée... c'est... je ne sais ce que c'est; mais je suis triste. Je vais me mettre au lit, sans espoir d'y trouver du repos. Plaignez votre meilleure amie, plaignez-la, sans examiner la cause de ses peines; nous sommes souvent convenues qu'il y a de la dureté à refuser sa pitié à des maux qui nous paroissent légers : ce n'est pas l'espèce du mal, mais la sensibilité du malade, qui doit exciter notre compassion. Ah! je suis bien digne de la vôtre!

LETTRE XXII

Mardi, à Winchester.

Voici une copie de ma réponse : je ne savois pas combien il étoit difficile d'écrire quand on ne vouloit pas dire tout ce qu'on pensoit. C'est un fardeau pesant, dont je viens de me débarrasser. Le croiriez-vous? depuis une heure que ma lettre est partie, j'ai désiré vingt fois de la ravoir : je crains qu'elle ne le désoblige trop... même qu'elle ne l'afflige. J'ai relu la sienne avec attention; elle me paroît moins choquante; tout ce qui me révoltoit m'attendrit à présent. Cet endroit où il parle de mes lettres est touchant, en vérité... il les pressoit contre ses lèvres... elles étoient sa seule consolation... Mais quels chagrins avoit-il donc? Son exil? S'il m'aimoit... Eh! comment en eût-il épousé une autre, si son cœur... Je n'y puis rien comprendre... Il dit qu'il est malheureux... Je ne voudrois pas penser qu'il l'est en effet... Ah! s'il sentoit ce que j'ai senti! cette douleur, ces déchirements, s'il les sentoit, que je le plaindrois! que ma fierté céderoit aisément à la douceur de le consoler, de ramener la joie dans son âme!... Je pleure, en vérité, je pleure, je ne puis supporter l'idée de sa tristesse, de ces longs chagrins dont il me parle. Quoique ma raison doive me persuader qu'ils n'ont point existé, ils se peignent sans cesse à mon cœur.

MYLADY CATESBY A MYLORD D'OSSERY

« Je ne m'attendois mylord, ni à vos plaintes, ni à la prière que vous me faites; le temps où une explication de votre conduite pouvoit m'intéresser est déjà loin de moi. S'il se retrace quelquefois à ma mémoire, c'est comme le souvenir d'un songe pénible que le réveil a dissipé, et dont il ne reste qu'une idée

triste et confuse. Il m'importe peu de connoître les raisons qui vous engagèrent à me rendre à moi-même; il me suffit que vous l'ayez fait. Je ne crois point sortir de mon caractère en refusant de vous voir, en le refusant absolument. Je ne vous regarderai jamais comme un ami auquel je doive remettre des fautes qu'on ne peut pardonner ni à l'ami ni à l'amant. Celui qui put m'abandonner si longtemps aux soupçons vagues de mon esprit agité, à ceux que je devois former sur ses sentiments, même sur sa probité, doit-il s'étonner de mon indifférence? A-t-il droit de me la reprocher? Eh! pourquoi chercherois-je à m'instruire des circonstances, quand les faits n'ont rien de douteux? J'en ai su assez pour négliger toujours d'apprendre ce que j'ignore.

« J'attends, de la complaisance où je me force en vous écrivant, une faveur à laquelle je puis prétendre. Rendez-moi ces lettres, mylord, dont le style vous rappelle ce que je rougis d'avoir pensé; et ne vous plaignez point d'un cœur qui fut assez noble pour ne pas se plaindre du vôtre. »

Ne trouvez-vous pas, ma chère Henriette, une espèce de fausseté dans cette façon d'écrire? C'est bien là ce que je devrois penser; mais ce n'est pas ce que je pense : cette orgueilleuse indifférence n'est pas dans mon cœur. Je suis fâchée d'avoir envoyé cette lettre... Pourquoi feindre? N'eût-il pas été mieux de parler naturellement, d'avouer ma véritable situation à son égard, de dire : Je vous aime peut-être encore, mais je ne vous estime plus; je renonce à vous : la constance de mes sentiments n'est point une preuve que je vous croie digne de mon attachement, elle est dans mon caractère; des traits ineffaçables ont gravé dans mon âme une foiblesse qui me fut chère; j'en aime encore le souvenir : il ne tient point à vous, mais aux impressions vives que j'ai reçues : semblable à une personne qui se regarde avec complaisance, et jouit du plaisir de se voir,

sans songer à la glace qui le lui procure, je me plais à me rappeler mon amour, sans me plaire à penser à vous?

Cela eût été plus noble, plus vrai : je voudrois l'avoir fait. Je hais la dissimulation; j'en hais jusqu'à l'apparence. Mais la lettre est partie... Depuis longtemps j'ai perdu l'habitude d'être contente de moi; le regret semble attaché à toutes mes démarches. De tant de qualités dont je m'applaudissois, il ne me reste que la connoissance de mes fautes; et de tant de biens que je m'étois promis, votre amitié est le seul qui m'en paroisse un véritable.

LETTRE XXIII

Mercredi, à Winchester.

Assurément, ma chère, ma tête est un peu dérangée. Je suis inquiète, agitée; je compte les heures, les moments; le temps me paroît d'une longueur extrême. J'attends, sans savoir ce que j'attends. Le moindre bruit excite un mouvement en moi; ma porte s'ouvre, le cœur me bat. Pendant que mes gens vont et viennent dans mon appartement, je les regarde avec des yeux qui leur demandent quelque chose. Je m'en suis aperçue à l'ennuyeuse répétition de : Que veut madame? Eh! bon Dieu! madame le sait-elle, ce qu'elle veut?... Devinez-vous, ma chère Henriette, le sujet de tant d'émotion?... Oh! que cela est bas, vil, honteux! c'est donc l'attente d'une réponse... Non, je ne puis me souffrir.

J'ai envie de partir, de m'éloigner d'un voisinage si dangereux. Mais si mylord d'Ossery veut me voir, me parler, où serai-je en sûreté contre ce désir obstiné? Il saura le satisfaire; il obtiendra du hasard... de ma foiblesse peut-être, cet entretien demandé avec tant d'instances. Les hommes se lassent-ils des soins qu'ils prennent pour contenter leurs fantaisies? Ils ne

se sentent point humiliés de nos refus : c'est encore un des avantages réservés à eux seuls. Qu'une femme ait eu le malheur d'aimer, d'aimer trop; qu'elle se lasse de son amant, veuille le quitter; que de reproches! quelles persécutions n'est-elle pas obligée de souffrir! Elle le chasse; il revient, la cherche, la suit, l'obsède, se plaint, menace, prie, gémit, s'abandonne à sa passion; l'éclat de ses chagrins est un soulagement qu'il ne veut pas se refuser. Il s'embarrasse peu s'il cause de l'ennui, du dégoût; son âme n'est point assez délicate pour qu'il se trouve blessé de l'idée d'importuner. Occupé de lui seul, de ses intérêts, rien ne peut le faire renoncer au bien dont la possession le flatte; et souvent, à force d'obstination, il parvient à conserver, sinon le cœur, au moins la personne, premier objet de son attachement.

Lui, dès qu'il trouve sa chaîne pesante, il la brise, il s'éloigne; il ne voit point couler nos larmes, il n'entend point nos plaintes. Notre douceur naturelle, une fierté décente, nous forcent à cacher nos douleurs... Ah! comment est-il possible que notre cœur se donne? nous sommes si malheureuses en aimant!

Je fais une réflexion, ma chère, c'est que je vous ennuie. Je vous dis tout ce que je pense, et je ne pense rien d'amusant... Oh! que je me déplais à moi-même, et que les autres me plaisent peu!... Ne voilà-t-il pas sir Henry qui s'est mis à avoir des vapeurs, à s'évanouir comme une femme! Ce matin il étoit chez moi; ses vertiges lui ont pris : je ne savois avec quoi ranimer ses esprits. Je n'ai trouvé qu'un flacon rempli d'eau ambrée; je lui ai tout répandu sur le visage. Sa sœur m'a crié que je l'empoisonnois... j'espère qu'il n'en reviendra pas.

LETTRE XXIV

Jeudi, à Winchester.

Rien encore de mylord d'Ossery. Ne pas me répondre ! Il lui sied bien d'avoir de la hauteur... Il est fâché peut-être... Ma lettre étoit-elle si dure ?... Le vain personnage ne peut supporter le ton de l'indifférence dans une femme qui lui a montré de la tendresse ; celui de la haine l'offenseroit moins... Ah ! si je lui écrivois à présent !... mais n'y pensons plus.

J'ai reçu deux lettres de mylord Carlile ; il se plaint de vous. Je lui écrirai qu'il a tort : mais je vous dis à vous qu'il a raison. Vous riez de la jalousie ; ah ! n'en riez jamais ! si vous l'aviez sentie, vous ne pourriez vous permettre d'aigrir la sienne par des plaisanteries. Avec un naturel tendre et généreux, est-il possible de badiner d'un mouvement involontaire qui affecte l'âme si douloureusement? C'est une folie, dites-vous, une extravagance. Soit ; mais cette folie désespère. C'est du supplice d'un homme dont elle est adorée que lady Henriette s'amuse ! Il doit être sûr de votre tendresse, vous connoître, vous croire !... Eh! l'amour raisonne-t-il? A force de réfléchir sur mes propres sentiments, j'ai peut-être acquis une légère connoissance du cœur. Ma chère, celle qui peut rire de l'inquiétude, de la douleur d'un homme attaché à elle, ou ne l'aime plus, ou s'est trompée quand elle a cru l'aimer.

Les peines d'un amant touchent, parce qu'il les sent ; on s'afflige, parce qu'il est triste ; on pleure, parce qu'il verse des larmes ; on cherche à calmer, à dissiper des chagrins que l'on partage... Eh ! comment peut-on les donner et les rendre plus amers par des railleries, par une gaieté... Fi ! Henriette, fi ! vous avez retardé le bonheur de mylord Carlile ; adoucissez du moins cette attente par une complaisance que vous devez à la vivacité

de sa tendresse. Je l'aime, vous le savez ; et puis vos fautes retombent un peu sur moi. Il m'écrit des lettres de quatre pages toutes remplies de vos cruelles malices ; vous boudez, et il se désole : allons, pardonnez-lui pour l'amour de votre meilleure amie. On ne prétend pas vous cacher, vous faire disparoître ; on désire que vous soyez admirée : parez-vous, montrez-vous, sortez, on y consent ; soyez belle aux yeux de tout le monde, mais ne vous applaudissez de l'être que lorsque votre amant vous regarde. Adieu ; on m'a priée de vous gronder ; je vous gronde, mais je ne vous en aime pas moins.

LETTRE XXV

Vendredi, à Winchester.

La lettre de mylord d'Ossery vous a touchée; ma réponse vous paroît très-haute; vous n'approuvez point cet excès de sévérité... Allons, poursuivez, ma chère Henriette, chagrinez-moi aussi. J'admire avec quelle facilité nous rapprochons tout de nos propres sentiments. Vous veniez de pardonner à mylord Carlile quand vous m'avez écrit : pénétrée encore du plaisir que donne un doux raccommodement, vous pensez que l'on doit pardonner; qu'il y a de la dureté à ne pas pardonner : vous me priez, vous me conjurez d'entendre ce pauvre comte. Quand je voudrois vous donner cette preuve de ma complaisance, en serois-je la maîtresse?... Eh ! comment l'écouter ? il ne veut plus parler.

Vous le plaignez! pouvez-vous croire qu'après sa fuite, son mariage, et deux ans d'oubli, mon indifférence soit capable de l'affliger? Il ne vouloit que m'éprouver ; sa vanité lui persuadoit que je l'aimois encore, que ses moindres démarches détruiroient mes résolutions. En effet, pour effacer le souvenir de sa perfidie, d'une trahison si noire, n'étoit-ce point assez qu'il offrît de se justifier? Je devois voler au-devant de ce cœur

qu'on daignoit me rendre ; un bien si précieux méritoit mon empressement, ma reconnoissance peut-être... Audace insupportable des hommes! insolent orgueil!... Je devrois pourtant des remercîments à mylord d'Ossery. Son dernier caprice me sert mieux que le temps et la raison n'avoient pu le faire; il détruit ce reste de penchant dont je croyois ne jamais triompher. Je ne pensois point à cet infidèle sans attendrissement; à présent sa vue n'exciteroit pas en moi la plus légère émotion : je suis tranquille et presque contente; je ne craindrai plus sa rencontre, ses importunités : n'est-ce pas où tendoient tous mes vœux?

Avec quelle cruauté il a cherché à me troubler encore, à rallumer cet amour qu'il ne fut jamais digne de m'inspirer! Eh! d'où vient donc que je l'aimois tant! J'ai regardé ce matin son portrait; je l'ai tenu plus d'une heure; je le considérois sans ressentir la moindre agitation; même en l'examinant je me suis étonnée d'avoir été si attachée à cette image. Pourquoi n'ai-je pu aimer que cet homme? Qu'a-t-il de si séduisant? Quel charme décevant, répandu dans mes yeux, prêtoit tant d'agrément à cette physionomie? où sont ces grâces si touchantes? qu'admirois-je dans ces traits?... O ma chère Henriette! notre prévention fait tout le mérite de l'objet que nous préférons; elle pare l'idole de notre cœur; elle lui donne chaque jour un nouvel ornement. Peu à peu l'éclat dont nous l'avons revêtue nous éblouit nous-mêmes, nous en impose, nous séduit; et nous adorons follement l'ouvrage de notre imagination. Ce portrait, autrefois si chéri, est celui d'un homme trompeur : hélas! je l'ai regardé longtemps comme la représentation d'une créature céleste!.... Oh! je ne puis plus le voir!... Je le hais... je me hais aussi... je vous aime toujours.

LETTRE XXVI

Samedi, à Winchester.

Vous mourriez d'envie que sir Henry parlât : eh bien, le voilà déclaré, proposé et refusé! Mylady Winchester m'a vanté l'amour de son frère, son respect, le silence qu'il s'est imposé dans la crainte de me déplaire ; et, passant de ses louanges aux miennes, elle m'a montré le désir le plus obligeant d'acquérir en moi une sœur aussi bien qu'une amie.

Vous jugez de mon embarras, ma chère, et des détours polis qu'il m'a fallu prendre. J'ai opposé mes dégoûts presque invincibles pour le mariage, nés du peu d'agrément que j'y ai trouvé; mon éloignement pour l'amour, l'habitude d'une liberté qu'on ne perd jamais sans regret. A la vérité, je ne fais pas de la mienne l'usage qu'y attachent la plupart des veuves de mon âge ; mais elle me donne l'espèce de plaisir que sent un avare en calculant ses richesses. Il jouit des biens qu'il peut se procurer, et possède dans son imagination tous ceux où l'étendue de sa fortune peut atteindre. Un seul homme, lui ai-je dit, pouvoit me déterminer à sacrifier cette liberté précieuse ; un autre n'aura jamais le même ascendant sur mon cœur.

Mylady est restée satisfaite des raisons que je lui alléguois ; mais pour sir Henry, qu'elle a instruit de mes sentiments, il est bien loin de les approuver. On ne peut plus vivre avec lui ; il ne me parle point, ne me regarde point, contredit tout le monde, gronde les valets des autres, chasse les siens, brise tout ce qu'il touche, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, va comme un fou au travers d'un parterre, et revient, en rêvant, donner de la tête dans le battant d'une porte fermée, fort étonné de se voir arrêté... Mais qu'un homme est injuste! Sa fantaisie est-elle une loi ? De quoi se fâche sir Henry? a-t-il droit d'exiger que

ses volontés déterminent les miennes? J'ai aimé une créature de son espèce... ah! c'est bien assez! Mais voici une lettre de vous.

Hélas! que m'apprenez-vous! Quoi! lady Seymour a quitté la cour, renoncé à sa place?... Que je la plains! que son malheur me touche! elle est dans la retraite, dans la plus haute dévotion; et c'est la mort de mylord Gage qui cause ce grand changement, bien grand assurément! Personne ne tenoit tant au monde que cette dame... Ah! ma chère, perdre un homme qu'elle aimoit si sincèrement depuis si longtemps; avoir surmonté tant d'obstacles, être sur le point de l'épouser et se le voir enlever en un jour, en un moment, par un accident!... Je ne puis refuser des larmes à ce triste événement. Mais aussi quelle fureur à des gens de ce rang de risquer dans ces courses à perdre sans honneur une vie chère à leur patrie, et qu'ils ne devroient exposer que pour elle! N'en sont-ils pas responsables à leurs compatriotes, à des parents qui les aiment, à une maîtresse dont ils causent longtemps l'inquiétude et enfin le désespoir? Pauvre lady Seymour! sa situation et les réflexions qu'elle vous engage à faire ont pénétré mon cœur.

LETTRE XXVII

Dimanche, à Winchester.

Ah! comment vous dire, vous exprimer!... Aurai-je la force d'écrire?... Hélas! je me plaignois de lui... Henriette, ma chère Henriette, il est malade, dangereusement malade... Mylord d'Ossery se meurt!... Ah! Dieu! il se meurt!... Voyez ce billet que je viens de recevoir.

MYLORD D'OSSERY A MYLADY CATESBY

« Il ne me reste que peu d'instants à vivre ; la contenance de ceux qui m'environnent et la résistance que l'on oppose à toutes mes volontés m'en assurent. C'est avec peine que j'obtiens la permission d'écrire... Hélas ! pourquoi l'ai-je tant désirée?... Qu'ai-je à vous dire? Vous apprendrez avec plaisir, sans peine au moins, que l'objet de vos mépris, de votre haine, aura fini son sort... Ah ! lady Juliette, quelle cruauté !... mais est-il temps de m'en plaindre? Pardonnez au moins à la mémoire d'un amant malheureux : je ne vous ai jamais trompée ; je vous ai toujours aimée. Ces lettres que vous me demandez avec une dureté dont j'ai cru votre cœur incapable, vous seront fidèlement rendues après ma mort. Madame, ne m'en privez point pendant que je respire encore. »

Après sa mort !... J'apprendrai avec plaisir... Peut-il croire, imaginer ?... Ah ! l'inhumain ! il ne lui restoit que ce coup affreux à me porter ! Malade, mourant peut-être... Eh ! où est-il? chez qui, dans quel lieu, dans quelles mains?... Est-il secouru? A-t-il près de lui?... Oh ! cette douleur est insupportable !

Ce malheureux qui vient d'apporter ce fatal billet est reparti tout de suite sans attendre un instant, sans dire une parole. Comment savoir !... Abandonnée à mon effroi, à l'inquiétude la plus vive !... Ah ! plaignez-moi ; mon cœur est déchiré.

Un foible espoir me luit : j'ai envoyé dans la maison où un des gens de mylord d'Ossery a passé deux ou trois jours. On assure que cet homme venoit de chez sir Halifax, qui a depuis peu acheté une terre à quatre milles d'ici. Je viens de faire partir John en toute diligence pour aller s'informer si mylord d'Ossery est en ce lieu, avec ordre de rester où il le trouvera, et de me

dépêcher des courriers pour m'apprendre l'état de ce pauvre comte.

Dans ma triste incertitude, j'ai les yeux et les mains élevés vers le ciel; je me rappelle à tous moments lady Seymour; je crains... Dieu tout-puissant, que ma prière ardente s'élève jusqu'à toi; qu'elle suspende ton arrêt; daigne en changer l'objet! Si la fin de l'un de nous doit être pour l'autre cette voix dont les accents terribles rappellent vers toi nos cœurs égarés, ah! que ce soit ma mort qui ranime dans son âme l'amour qui n'est dû qu'à toi seul! O ma chère Henriette, s'il meurt, vous n'avez plus d'amie!

LETTRE XXVIII

Mardi, à Winchester.

Il est un peu mieux, mais la fièvre est toujours violente; heureusement les symptômes de la malignité ont disparu depuis deux jours. Il a encore des moments de délire dans lesquels il s'agite beaucoup. Hélas! il n'est point hors de danger. Je ne vous ai pas écrit hier; c'est avec peine que je tiens ma plume; je ne me sens pas dans mon état naturel, je ne puis goûter d'aucun aliment; renfermée dans ma chambre, je n'y admets personne; on en pensera ce qu'on voudra; il m'est impossible d'écouter ou de répondre.

On m'avoit très-bien adressée; mylord d'Ossery est chez sir Halifax, au milieu de tous les secours que Londres même pourroit lui procurer. Par un heureux hasard le docteur Harrison s'est trouvé dans le canton; il est auprès de lui. John m'écrit qu'en arrivant il a vu tout le monde en larmes dans le château. Hélas! je le crois. Qui pourroit connoître mylord d'Ossery et ne pas le plaindre? Comment se défendroit-on de l'aimer? Si noble dans ses façons, si doux, si bienfaisant, les qualités de son âme se

peignent sur son front; elles lui soumettent tous les cœurs; je ne l'ai jamais entendu nommer qu'un éloge ne suivît son nom. Quel homme allia jamais plus de véritable grandeur à la bonté, à cette familiarité qui ne craint point de descendre, et imprime le respect dont elle semble vouloir affranchir! C'est une créature si digne d'exister qui va peut-être périr... J'attends avec crainte, avec impatience... Mais on demande Betty.

Ah! quel bonheur! une nuit tranquille, cinq heures de sommeil, plus de délire, la fièvre considérablement diminuée; le docteur Harrison répond de sa vie, même de sa prochaine convalescence.

O ma tendre, ma sincère amie, félicitez-moi! Je bénis le ciel. dont la bonté me le rend... Des larmes de consolation coulent enfin de mes yeux... Ah! qu'il vive! qu'il soit heureux! que tous les biens qu'on envie deviennent son partage!... Aimable et cher d'Ossery, tu m'accuses de cruauté! que ne peux-tu lire dans mon cœur, entendre les vœux qu'il forme pour toi! Quelle dure bienséance me retient! que ne m'est-il permis de voler auprès de toi, d'aller soulager, partager, adoucir tes maux; de baigner ton visage des pleurs que m'arrache le sentiment immortel qui m'attache à toi! Ah! ranime tes espérances! Celle que tu chéris n'est point cruelle, n'est point inhumaine; elle peut te pardonner, te revoir, t'aimer!... Eh! bon Dieu! où m'emporte un mouvement trop vif?... O ma bonne, mon indulgente amie! excusez mon égarement! Je ne suis point à moi; mon âme est entraînée... Mais je me sens brûlante, altérée; ma tête ne peut plus se soutenir; mes yeux appesantis... Hélas! qu'ai-je donc?.. Adieu: il vivra, ma chère; tous mes souhaits sont remplis.

LETTRE XXIX

Samedi, à Winchester.

J'ai passé trois jours sans vous écrire, ma chère, et je crains bien que mon silence ne vous ait inquiétée ; j'ai eu mal à la gorge, la fièvre, et beaucoup d'accablement : on m'a saignée malgré moi. Sir Henry n'a pas voulu perdre cette occasion de faire éclater son zèle officieux ; il s'est emparé de ma chambre, en a fait les honneurs... Cet homme est bon, il souffre ; quelquefois il me fait pitié, plus souvent il m'impatiente ; j'ai le cœur assez sensible pour le plaindre, mais je l'ai trop prévenu pour l'aimer.

John est revenu ; mylord d'Ossery est dans une convalescence qui promet un très-prompt rétablissement ; mon imbécile messager me cause à présent une autre sorte d'inquiétude... Mais on m'annonce Abraham, le valet de chambre de mylord... Mon Dieu! que me veut-il ? Oh ! que le cœur me bat !.. Si troublée pour un homme à lui ! Eh ! que seroit-ce donc si le comte lui-même?.. Que de variété dans ma foible tête ! Je brûlois de le voir, il y a quelques jours, et le seul nom d'Abraham m'interdit !... C'est un billet qu'il m'apporte... Ce pauvre Abraham, il est si charmé de me revoir, qu'il ne peut me parler... Mais lisons... Ces lignes sont tracées avec difficulté... Il a été bien mal... Voyez, ma chère, ce qu'il m'écrit.

« Quoi ! madame, vous avez daigné vous intéresser à mes jours ! Cette bonté me touche vivement ; mais la dois-je à votre seule pitié ! prouveroit-elle un foible reste de cette amitié ?... Hélas ! j'ose à peine me flatter que vous en conserviez un léger souvenir ! Qu'il me seroit doux de penser qu'elle n'est pas entièrement éteinte dans votre cœur ! Ah ! si l'ardeur de la mienne pouvoit la ranimer encore !.. Mais vous ne voulez pas m'écouter.

Recevez, madame, mes respectueux remercîments. Sans examiner le sentiment qui vous a fait prendre part à mon état, je dois me trouver heureux de l'avoir excité. »

Vous voyez, il sait que j'ai craint pour sa vie. John, l'impertinent John est cause de ces remercîments qu'il me fait... Mais je suis obligée de finir ; on attend après ma lettre. Je ne veux pas vous laisser un jour de plus dans l'incertitude de ce qui peut être arrivé : et puis il faut une réponse à Abraham. Ah! c'est une grande affaire que cette réponse.

LETTRE XXX

Dimanche, à Winchester.

Voyez, ma chère Henriette, dans quel embarras me jette ma vivacité, cette précipitation avec laquelle j'envoyai John sans l'avertir de se cacher, sans lui défendre de me nommer, sans lui donner d'autre ordre que de s'instruire. L'imprudent animal n'a rien su de mieux que d'aller tout droit chez sir Halifax, de renouveler connoissance avec Abraham, de lui dire qu'il venoit de ma part, et de s'établir dans l'antichambre de mylord d'Ossery. Le pauvre malade, charmé de savoir près de lui un de mes gens envoyé par moi, a voulu le voir. M. John, comme il me l'a redit lui-même, a reçu avec bien de la joie l'ordre d'entrer, a répondu à toutes les questions de mylord, l'a assuré que mylady étoit plus morte que vive en le faisant partir, qu'elle avoit toujours bien de l'amitié pour mylord, et étoit à peine contente de recevoir trois bulletins par jour, que lui John avoit l'honneur de lui envoyer... Si vous saviez avec quelle satisfaction cet étourdi m'a rendu compte de sa commission ; comme il s'applaudit des merveilles qu'il a faites!... Après tout, je ne dois me plaindre que de mon peu de prévoyance. J'ai renvoyé Abraham sans réponse hier : je me suis excusée sur la foiblesse de ma tête... ah!

ce n'est pas celle que je crains le plus!.. Encore Abraham !.. Encore une lettre !... Voyons...

Ce n'est pas la peine de copier son billet ; c'est à peu près celui d'hier, excepté beaucoup d'inquiétude sur ce mal de gorge que je n'ai plus. Voyez-moi, écoutez-moi ; toujours la même chose. Il faut répondre... Mais qu'il m'est difficile de lui écrire! le zélé Abraham a dit à Betty qu'il ne partiroit point sans une lettre.

A mesure que mes craintes se sont dissipées, ma fierté a repris de l'empire sur mon âme. Je suis très-fâchée que mylord d'Ossery ne puisse douter de cette amitié dont il feint d'être si peu sûr. Par cette feinte il ménage ma vanité ; son adresse ne m'échappe point.

Oh ! ces hommes ! ces hommes ! Remarquez-vous comme ils savent tirer parti des événements ? Lorsque les moyens de nous subjuguer semblent leur manquer, un incident imprévu, le hasard, une maladie, les ramènent vers le but qu'ils s'étoient proposé. On ne veut point les voir, on ne veut point les entendre ; tout paroît fini ; mais leurs ressources ne s'épuisent jamais. Quand ils ne savent plus que faire, ils ont la fièvre, ma chère, ils n'ont plus qu'un instant à vivre ; ils remplissent notre imagination de terreur, s'offrent à notre idée sous un aspect attendrissant ; mettent sous nos yeux le spectacle effrayant de la mort, de la destruction de cette forme enchanteresse qui nous séduisoit ; et la fièvre la plus maligne n'est pas ce qui les tue, c'est notre dureté... Il n'a pas songé à me dire cela.

Mais Abraham attend... je n'aurois jamais cru avoir si peu d'esprit. Je ne trouve rien à dire... Oh ! ce méchant John ! que ne s'est-il caché !... Je rêve en vain. Celui qui m'écrit n'est-il pas ce même mylord d'Ossery qui m'a causé des peines si sensibles, qui m'a abandonnée à Erford, qui s'est marié à miss Jenny? Ses torts sont-ils diminués ? non ; mais... il a été malade. Allons, je vais écrire.

Je ne vous envoie point la copie de mon billet; il est très-court, très-étudié, et très-mauvais. Adieu, ma chère Henriette; je vous aime toujours.

LETTRE XXXI

Lundi, à Winchester.

Je viens de me promener au bord d'une petite rivière qui baigne les murs d'un pavillon où je vais souvent voir pêcher. Comme il étoit fort matin, je me suis amusée à regarder traverser la rivière à de jeunes paysannes qui vont vendre des fleurs et des fruits à la ville prochaine. Elles chantent, rient dans leur bateau ; elles offrent l'image de la joie : leur habit est propre, leurs corbeilles bien arrangées. Elles ont de grands chapeaux de paille sous lesquels on les croiroit toutes jolies : elles sont vraiment agréables.

Comme le bateau venoit de partir, une, mieux faite que les autres, est arrivée ; elle paroissoit triste ; et, sans montrer de regret de ce qu'on ne l'avoit point attendue, elle a posé sa corbeille sur un monceau de sable, et s'est mise à se promener au bord de l'eau. J'ai dit à Betty de l'appeler, elle est venue à nous; j'ai acheté tous ses bouquets, et lui ai demandé pourquoi elle ne chantoit pas comme les autres. Ma question l'a émue ; elle a fait une petite mine pour s'empêcher de pleurer, et m'a dit avec une ingénuité charmante qu'elle étoit prête à rompre son cœur; que Mosès, un des fermiers de mylord Winchester, la faisoit mourir de chagrin, elle et un autre: et le souvenir de cet autre l'a fait pleurer, et bien fort.

La pauvre enfant m'a intéressée; j'ai voulu tout savoir; et voici l'histoire de ma petite jardinière. C'est que Mosès.... écoutez bien, ma chère... Mosès est un méchant avare; il avoit accordé Tommy son petit-fils avec Sara, qui aime Tommy comme ses

deux yeux. La noce alloit se faire ; les habits étoient achetés, les parent priés, les violons retenus : et voilà qu'une lettre venue d'Orford a fait changer Mosès. La sœur de Tommy est morte; elle a laissé de l'argent à Tommy, et le vilain Mosès ne veut plus de Sara pour sa petite-fille, à moins qu'on n'augmente sa dot à proportion de l'héritage. La mère de Sara, qui est fière, s'est emportée, a tout rompu ; est comme elle est d'un naturel un peu vif, elle veut tordre le cou à Sara si elle aime encore le petit-fils de cet arabe de Mosès : et la pauvre Sara aura le cou tordu, je vous l'assure, car elle l'aime toujours ; et l'honnête Tommy rompra son cœur aussi, plutôt que de renoncer à Sara.

Entre le bonheur et le malheur de ces simples et tendres amants, cent cinquante guinées s'élevoient comme une barrière insurmontable. Je l'ai forcée ; j'ai tout aplani : le juif Mosès, la fière jardinière, l'honnête Tommy et la jolie Sara sont d'accord. Ce moment est un de ceux où j'ai senti l'avantage d'être riche.

Je marie après-demain mon aimable villageoise, et je la marie avec éclat. Je donne un grand souper, illumination, feu et musique sur l'eau ; ensuite un bal masqué où tout le monde sera bienvenu. Mylord Winchester me prête le pavillon qui donne sur la rivière ; il est grand, orné, très-propre pour mon dessein. Nos dames sont enchantées de cette espèce de fête : sir Henry, malgré sa mauvaise humeur, est mon intendant ; il a reçu mes ordres avec autant de gravité qu'il eût pris une patente de premier ministre. Mylady Winchester et sir James feront les honneurs du bal ; la comtesse de Sunderland, ceux du souper ; moi, je regarderai s'ils s'acquittent bien des emplois que je leur confie.

Je suis gaie, ma chère ; je commence à reprendre le goût des amusements ; je ne veux pas examiner la cause de ce changement, je trouverois peut-être... N'allez pas croire que le mariage de Sara soit un prétexte pour célébrer la convalescence de ce pauvre comte... N'est-ce pas ainsi que vous l'appelez ? En tout

cas, John n'en sait rien ; mon secret est en sûreté. Adieu, ma chère ; je voudrois bien vous voir danser à ce bal.

LETTRE XXXII

Mardi, à Winchester.

Encore une lettre !... voilà un commerce bien exact et bien dangereux; j'ai besoin à tout moment de me souvenir que mylord d'Ossery m'a trompée. Malgré ce souvenir, comment résister aux mouvements de mon cœur? ils me portent à l'écouter. Mais que me dira-t-il? Ses offres réitérées de se justifier m'étonnent et m'impatientent; eh! comment le pourroit-il? il s'est marié; il a même une fille de ce mariage... on dit qu'elle s'appelle Juliette... Insolent! donner mon nom à la fille de sa femme! Mylady Arthur, tante de feu mylady d'Ossery, est ici depuis huit jours; elle parle continuellement des grâces et de la beauté de la petite d'Ossery. Cette femme est la plus ennuyeuse créature qu'il soit possible de rencontrer. Mais voici la lettre de mylord :

MYLORD D'OSSERY A MYLADY CATESBY

« Hélas ! de quoi me félicitez-vous, madame? de quel prix sont pour moi des jours que ne voulez plus rendre heureux? Vous, des égards! Ah! vous ne pouviez m'affliger plus sensiblement que par cette insultante politesse! elle est toujours compagne de l'indifférence. Supprimez-les, ces égards; c'est votre pitié, votre tendre pitié qui m'est nécessaire; c'est une condescendance d'un jour, d'une heure, que je vous demande. Ne m'entendrez-vous point? suis-je condamné sans retour? me refuserez-vous une grâce accordée aux plus vils criminels? Nous avons été amis... Ne vous souvient-il plus que vous m'avez donné un nom plus doux? Mon amour, le vôtre, vos promesses, vos

serments même, tout est-il effacé? Rappelez-vous Erford, ma chère, mon adorable Juliette... c'est un homme autrefois honoré de votre tendresse qui vous demande à genoux un moment d'entretien. Par tout ce qui peut vous toucher, je vous conjure de ne pas rejeter ma prière. Ne continuez pas d'affliger un malheureux dont le sort est dans vos mains. Non, je ne perdrai qu'avec la vie l'espoir d'obtenir de vous un généreux pardon. J'ai un secret que je ne puis révéler qu'à vous; donnez-moi un jour, madame; au nom du ciel, ne soyez pas inexorable!»

Sa chère, son adorable Juliette! cela est assez familier, je vous assure; et vous voyez quelle obstination à se faire écouter... Ah! cette maladie, où m'a-t-elle engagée!... Le voir! La seule idée d'une telle entrevue me fait tressaillir... Mais cette audace de vouloir me parler!... cet homme est bien hardi! Ne devroit-il pas éviter mes regards? quelle pourroit être sa contenance devant moi? Ne suis-je pas en droit de l'accabler de reproches?... eh bien, il ne me craint point du tout! D'où vient le redouter, moi qui peux lever les yeux sur lui avec la noble assurance que donne la certitude d'avoir toujours bien fait?

Que je me rappelle Erford! Hélas! s'il m'y avoit vue après son départ, oseroit-il me prier de me le rappeler? Il connoît ses fautes; mais qu'il est loin d'imaginer comment je les ai senties!... Peut-il jamais excuser cet abandon cruel? Eh! pourquoi feignoit-il? pourquoi feint-il encore? Je me préparois avec plaisir à la fête que je donne : cette lettre vient troubler ma joie, m'embarrasser, me retracer un temps... Ah! rien n'est effacé!

Vous êtes fort capable de rire de mes chagrins; vous me dites que je devrois l'avoir vu, l'avoir entendu, que tout seroit terminé. Vous qui n'avez jamais eu à pardonner que des fautes légères, des mouvements de jalousie, de l'impatience, de l'humeur peut-être, vous croyez qu'on peut se résoudre aisément;

qu'il est facile de savoir ce qu'on veut... Je ne puis comprendre cet espoir de pardon ! Mon dessein n'est pas de l'affliger. Je le verrois si je croyois pouvoir soutenir sa présence; je l'écouterois s'il étoit possible d'excuser... Mais je vais lui écrire.

A MYLORD D'OSSERY

« Eh ! pourquoi, mylord, n'aurois-je point tout oublié ! Qui m'engageoit à me souvenir d'un ingrat, à m'occuper d'un infidèle? Ne m'avez-vous pas priée de vous oublier? Comment osez-vous me rappeler un temps et des lieux auxquels je ne puis songer sans vous haïr? Quel droit avez-vous encore à mon amitié, après m'avoir si cruellement récompensée de celle que je vous ai montrée? Si votre légèreté m'a rendue à moi-même, vous ne pouvez vous plaindre que de votre cœur. J'ignore par quel caprice vous semblez aujourd'hui faire dépendre votre bonheur de l'entretien que vous me demandez; je ne puis consentir à vous l'accorder. Accoutumée depuis si longtemps à penser que je ne vous verrai jamais, il m'est impossible de me familiariser avec l'idée de vous revoir. Si vous avez des secrets qu'il vous importe de me communiquer, vous pouvez me les écrire, sûr de ma discrétion à les taire, et de mon exactitude à vous faire remettre ce que vous m'aurez écrit. En vérité, mylord, recevoir de vos lettres est l'unique complaisance où je puisse me forcer pour vous obliger. »

Je suis fâchée d'avoir envoyé cette lettre : on dit qu'entre des amants brouillés un reproche est le préliminaire d'un traité de paix. Adieu, mon aimable Henriette, je vous aime toujours.

LETTRE XXXIII

Mercredi... non, jeudi à six heures du matin.

O ma chère Henriette! quelle agitation dans mes sens!... quel trouble dans mon âme!... je l'ai vu... il m'a parlé... lui-même... il étoit au bal... oui, lui! mylord d'Ossery... Ah! ne me dites plus de le voir! ne me priez plus de l'entendre! il est bien sûr que je ne puis supporter la présence de ce... je ne sais quel nom lui donner. Peut-on être plus hardi, plus imprudent? m'exposer!... Je le hais, je crois... et pourtant je voudrois avoir eu plus d'empire sur moi-même... Je voudrois l'avoir écouté. Quel est donc ce mouvement qui m'entraîne avec force, et me fait agir contre ma volonté? Je vais partir, retourner à Londres... Ce n'est point par obstination, mais par nécessité, par foiblesse, que j'éviterai le comte d'Ossery. Il faut bien me déterminer à le fuir, puisque je ne puis le voir avec tranquillité.

Le jour étoit déjà grand; fatiguée de danser, ennuyée du bal, j'ai passé sur la terrasse pour prendre l'air. Un masque en domino noir, qui me suivoit depuis une heure, est venu se placer à mes côtés. Dans un lieu aussi spacieux, j'ai trouvé un peu extraordinaire qu'on choisît l'endroit où j'étois pour m'y gêner; car le masque s'est assis tout près de moi. Mais jugez de ma surprise quand, saisissant une de mes mains, la retenant malgré mes efforts et la pressant dans les siennes, ce masque m'a dit d'un ton ému : « Eh quoi! lady Juliette se plaît encore à faire des heureux! on m'avoit assuré qu'elle n'étoit plus sensible à cette sorte de plaisir. »

Oh! le son de cette voix a pénétré comme un trait jusqu'au fond de mon cœur! Je l'ai reconnu... Eh! quel autre eût osé prendre cette liberté, m'eût tenu un tel langage!... J'ai voulu fuir; l'audacieux s'est saisi de ma robe, et m'a retenue dans

ma place. Il a ôté brusquement son masque; son camail s'est renversé... Ah! ma chère Henriette, qu'il étoit bien! Le désordre de ses cheveux donnoit une grâce nouvelle à ses traits; un air animé, passionné même... Comment l'aspect de cet aimable visage m'a-t-il causé un trouble si cruel, si contraire à l'impression qu'il sembloit faire sur moi? Tout à coup j'ai perdu la faculté de voir et d'entendre; un froid mortel m'a saisie. Je ne sais ce que le comte m'a dit; je ne sais comment il a rassemblé tout le monde auprès de moi; en rouvrant les yeux, je me suis vue entourée d'une infinité de personnes, parmi lesquelles je cherchai en vain mylord d'Ossery. Je l'ai aperçu au bout de la terrasse; et dès que je me suis levée, il a disparu : le bal a fini; et me voilà dans mon lit à vous écrire, à réfléchir, à me chagriner... Je ne sais quel parti prendre.

LETTRE XXXIV.

Vendredi, à Winchester.

Je reçois des invitations si pressantes de mylord d'Ormond; ma cousine et lui continuent à me prier avec tant d'instance d'aller les trouver à Erford, que je ne puis me refuser plus longtemps à leur empressement. Je ne sais pourquoi je sens affoiblir ma répugnance pour retourner dans ce lieu. J'ai annoncé mon départ ici : si j'étois vaine, je pourrois m'étendre sur le regret que tout le monde paroît avoir de me perdre.

Sir James s'en va : pour le pauvre sir Henry, sa tristesse est inexprimable; il me fait une peine extrême; j'espère que mon absence lui sera utile. On dit, ma chère, que l'absence est un remède salutaire contre l'amour; remède violent, que le malade prend toujours avec dégoût, et qui n'opère pas sur tous les tempéraments. Je vais me rapprocher de vous, mon aimable amie, c'est un grand plaisir pour moi. Après quelque séjour à Erford,

je retournerai à Londres, et nous irons ensemble à ma jolie maison d'Amstead... Voici Abraham... quel paquet il m'apporte! tout un cahier écrit de la main de mylord... Oh! permettez, permettez, ma chère, que je vous laisse!... je brûle de lire... Ah! qu'est-ce donc qu'il me dit? vous le saurez dès que j'aurai parcouru ce cahier.

MYLORD D'OSSERY A MYLADY CATESBY

« L'aventure du bal m'a trop appris, madame, que je ne puis espérer de devoir au hasard ou à mon adresse la faveur d'un entretien avec vous. L'horreur que vous a faite ma présence, l'état où je vous ai vue, et la douleur que j'ai sentie d'en être la cause, m'ont déterminé à renoncer au projet de m'approcher de vous sans votre ordre positif. Je consens à vous écrire ce que je voulois vous dire, si vous aviez pu m'écouter; vous me promettez de garder mon secret, je ne doute point de votre discrétion. Cependant, comme vous pourriez sentir quelque peine en cachant à lady Henriette des faits où vous êtes intéressée, je n'exige pas que vous vous gêniez sur ce point. Tout ce qui vous est cher acquiert des droits sur mon cœur; votre amie ne peut être une personne indifférente pour moi. Ah! lady Juliette, lorsque vous aurez lu, si vous ne me pardonnez pas, vous n'avez jamais aimé celui qui vous aimera toujours. »

HISTOIRE DE MYLORD D'OSSERY

« Lorsque lady Charlotte Chester eut donné au duc de Pembroke une préférence que mes soins et mon attachement m'avoient fait espérer, je voulus m'éloigner d'elle, et je passai en France. J'étois vivement touché de sa perfidie; elle me porta à éviter les femmes; je jugeai de toutes par la seule que j'avois examinée;

je pensai que l'intérêt et la vanité étoient les uniques passions dont elles fussent susceptibles. Je m'armai donc contre elles de la connoissance que je croyois avoir acquise de leur âme, et l'employai avec succès pour me garantir de leurs charmes.

« On me présentoit à la cour, à la ville, comme un sauvage qui joignoit à la férocité attribuée à sa nation un éloignement révoltant pour des goûts adoptés et des usages reçus. Ma sagesse paroissoit ridicule, surtout dans l'âge où l'on est convenu de se livrer à tous les déréglements dont on croit qu'il peut être l'excuse. Je ne sais jusqu'où l'indulgence des François s'étend sur cet article. Ici j'ai vu bien des gens qui, pour avoir trop espéré de cette excuse, n'ont pu, dans leur maturité, faire oublier leur jeunesse.

« Six mois après mon départ de Londres, mon frère aîné fut tué sur mer, et le second mourut en Écosse d'une chute qu'il fit à la chasse. Ma fortune devint égale à celle du duc de Pembroke; je pensai que la duchesse se repentiroit peut-être d'avoir précipité son choix. Le regret dont j'imagnai qu'elle seroit pénétrée fut l'avantage le plus réel que je crus trouver en héritant des titres et des biens de ma maison.

« Mon séjour en France ne m'ôta point les impressions que j'y avois apportées ; les femmes m'y parurent charmantes : mais l'idée de lady Charlotte et le souvenir de son inconstance me défendirent contre l'amour. Je revins en Angleterre dégagé de ma passion, mais sensible encore au regret de m'y être abandonné. La vue de la duchesse me chagrina, et me fit éprouver une sorte d'ennui qui me donna du dégoût pour Londres. Je résolus de m'en éloigner encore, et je me préparois à revoir l'Italie, quand d'Ormond, instruit de mon retour, me pressa d'aller le voir à Erford. Je m'y rendis, croyant y passer peu de jours ; mais je trouvai dans vos yeux l'attrait flatteur qui devoit me fixer dans ma patrie, et me réconcilier avec le sexe aimable dont lady Juliette est l'ornement. Vous fîtes naître dans mon cœur des sen-

timents bien nouveaux pour moi ; ils m'apprirent que je n'avois point aimé lady Charlotte, et que la vanité blessée peut exciter dans notre âme tous les regrets qui semblent naître de l'amour trahi ou méprisé.

« D'Orsey vous importuna bientôt par ses empressements ; son exemple m'effraya ; l'éloignement que sa tendresse vous donna pour lui me fit mettre tous mes soins à vous cacher la mienne. Écouté, préféré comme ami, je craignois de paroître comme amant ; il m'étoit si doux d'avoir votre confiance, d'être de moitié dans vos amusements, de vous voir sans cesse, sans vous donner d'ennui ni vous inspirer de crainte, que je n'osois risquer de perdre ce bien, en vous découvrant le dessein de vous plaire. Quelquefois il me sembloit que vous me deviniez : j'oubliai un jour que je n'étois pas en droit de me montrer jaloux, je vous laissai voir du dépit, de l'humeur. Mon trouble vous toucha, il vous toucha trop même... Que je sens de plaisir à me rappeler ces premiers instants de mon bonheur ! ces temps heureux où, sans vous l'avouer peut-être, vous partagiez tous les mouvements de mon âme ! Ils sont passés, ces moments délicieux, et lady Juliette ne s'en souvient plus.

« Avec quelle peine je renfermois en moi-même des sentiments si vifs, si tendres ! Combien le souvenir de lady Charlotte m'intimidoit ! Je ne considérois plus son changement sous le même aspect ; depuis que je vous aimois, j'excusois la légèreté de mylady Pembroke ; il me sembloit que je n'avois point en moi ce charme attirant qui fait naître l'amour et le rend constant. J'osai parler enfin ; mes vœux furent comblés ! Vous consentiez à me donner votre main ; tout m'annonçoit des jours heureux : dans l'ivresse de ma joie, trop prompt à me flatter, j'ajoutois déjà au bonheur dont je jouissois la félicité suprême qui m'étoit promise, quand je fus invité aux noces de Portland. Je ne sais quel pressentiment se joignoit à la douleur que je sentois en m'éloignant de vous ; mais je partis d'Erford accablé du regret de vous

quitter. Hélas! ce chagrin étoit le triste présage du malheur qui devoit m'arriver!

« Avant que j'entre dans le détail humiliant de l'aventure fatale qui nous sépara, permettez-moi d'implorer votre indulgence... Mais comment espérer de vous toucher, si vous ne m'aimez plus! si ma vue vous effraye, si vous m'avez fermé pour jamais ce cœur autrefois si tendre pour moi, si sensible à mes moindres inquiétudes! Que de serments vous trahissez, si le soin de mon bonheur ne vous intéresse plus! Quoi! cette passion si chère, ces plaisirs si purs qu'elle nous fit goûter ne peuvent-ils ranimer en vous une étincelle de ce feu?... Ah! remettez sur vos yeux le bandeau de l'amour; qu'il vous cache mes fautes et ne vous laisse voir que mon repentir.

« Je retournois à Erford avec la vitesse et l'impatience d'un amant qui va revoir celle qui aime, lorsqu'en passant à Middlesex, je rencontrai Monfort, Bennet, Andson, Lindsey et plusieurs jeunes gentilshommes avec lesquels j'avois été à l'université. A l'exception de Monfort, qui étoit mon ami, j'avois peu revu les autres; ils avoient arrêté Abraham qui couroit devant moi, et m'arrêtèrent aussi à la poste où ils m'attendoient. Ils revenoient de la chasse et soupoient tous chez Monfort, dont la mère avoit une maison dans ce lieu. Il me fut impossible de résister à leurs prières, ou, pour mieux dire, à leurs importunités; ils m'obligèrent d'accepter un souper qui ne me promettoit aucun agrément, et me privoit du plaisir d'arriver assez tôt à Erford pour vous voir au moins un instant. C'étoient des heures dérobées à l'amour; je les perdois à regret, et n'en fis le sacrifice qu'avec une extrême répugnance. La mère de Monfort étoit partie le matin pour Londres, où une affaire pressante l'avoit appelée : ainsi notre souper devenoit une de ces parties libres et bruyantes où l'on s'étourdit en parlant tous à la fois, qui finissent par des paris ridicules ou ruineux, souvent même par briser les meubles et s'égorger sur leurs débris.

« L'ennui me saisit dès le premier service, il augmenta de plus en plus; l'insupportable joie des convives, l'éclat de leurs voix et le désordre de leurs propos me firent maudire cent fois l'instant où je les avois rencontrés. Le sang-froid que je conservois parmi ces extravagants ajoutoit au dégoût qu'ils m'inspiroient; je m'en aperçus, et, voulant tirer quelque parti de la désagréable situation où je me trouvois, j'imaginai que le seul moyen de la sentir moins étoit de m'efforcer de perdre une partie de ma raison. Je ne pouvois plus espérer de vous voir en arrivant; je résolus donc de faire comme les autres, et je me prêtai à leur folle gaieté : ce projet me réussit; je commençai bientôt à trouver mes anciens camarades un peu plus supportables.

« La conversation varioit et n'étoit guère suivie; elle tomba sur les femmes; on en parla avec plus de vivacité que de décence; les uns les exaltoient, les autres les déchiroient. Lindsey, naturellement sensible et honnête, les défendit avec chaleur : il ramena à l'opinion où il étoit, que la douceur d'être aimé d'une seule l'emporte de beaucoup sur le plaisir de médire de toutes. On se réunit donc pour louer ces êtres charmants auxquels le ciel remit le pouvoir de nous rendre heureux. L'un parloit de leur beauté dont l'attrait a tant de force sur nos cœurs; l'autre vantoit leur esprit plus séduisant encore, la finesse de leur goût et la délicatesse de leurs sentiments. Monfort tout seul soutint que l'esprit naturel et l'ingénuité surpassoient le savoir et les talents qu'on faisoit acquérir aux femmes, et que la plus simple étoit la plus aimable. On disputa contre lui, il s'obstina; et pour prouver ce qu'il avançoit, il envoya dire à la gouvernante de sa sœur de venir avec elle.

« Il falloit être aussi peu capable de réflexion qu'il étoit alors pour exposer sa sœur à paraître au milieu de dix ou douze jeunes fous, peu en état de songer à ce qu'ils devoient à son sexe et à son âge. En attendant qu'on l'amenât, Monfort nous apprit que depuis la veille seulement elle étoit sortie de la mai-

son où elle avoit été élevée; il fit éclater l'amitié la plus vive pour elle, et nous assura que personne ne pouvoit être plus simple ni plus aimable. Miss Jenny vint alors confirmer par sa présence les louanges que son frère donnoit à l'ingénuité. Son air annonçoit ce caractère; il étoit doux, modeste; une figure noble, gracieuse dans tous ses mouvements, réparoit en elle le défaut de régularité, elle avoit cet agrément que donne la fraîcheur de la première jeunesse; et ses traits, sans être beaux, offroient quelque chose de touchant. Elle prit sa place auprès de Monfort; et, par soumission pour ses ordres réitérés, elle fit raison à ses amis des santés qu'ils lui portoient tous à la fois. Sa vue avoit ranimé leur joie; il étoit heureux pour elle que son extrême simplicité lui dérobât une partie des transports qu'elle excitoit et des expressions dont on se servoit pour vanter ses charmes. Sir Bennet s'empara de la gouvernante, et la mit bientôt hors d'état de veiller sur sa jeune élève. Miss Jenny, ennuyée d'un monde auquel elle n'étoit point accoutumée, insista sur la permission de se retirer; elle l'obtint avec peine, et nous quitta avec plus de plaisir qu'elle n'en avoit senti à nous voir.

« Quelques moments après, étourdi par le bruit, fatigué de la chaleur, je me levai pour prendre l'air, dont je n'avois jamais eu tant de besoin! je sortis de la salle, et me trouvai dans un vestibule dont la lumière finissoit. J'en aperçus dans l'éloignement; et, dirigeant mes pas de ce côté, je traversai une longue enfilade de pièces; je parvins à un grand cabinet où j'entrevis une femme : je n'eus pas le temps de la bien distinguer; un mouvement qu'elle fit renversa une petite table sur laquelle étoit une seule bougie, qui s'éteignit en tombant. Au son de voix de cette femme, à ses questions, je la reconnus pour miss Jenny; je me nommai, et la priai de vouloir bien me faire conduire au jardin; elle me répondit qu'elle alloit sonner pour avoir de la lumière. Dans la profonde obscurité où nous étions, il lui fut impossible de trouver le cordon de la sonnette; cet appartement lui étoit

presque aussi étranger qu'à moi. Cependant elle cherchoit à se rappeler de quel côté la cheminée étoit placée, et nous nous efforcions l'un et l'autre de la trouver. Mon embarras et le peu de succès de nos recherches lui parurent plaisants; elle se mit à rire de si bon cœur, que sa gaieté excita la mienne. La jeune miss n'étoit guère plus à elle qu'à moi-même; elle appeloit, mais en vain; les gens étoient trop éloignés du lieu où nous nous trouvions pour pouvoir nous entendre. En marchant au hasard, nous nous heurtions tous deux; miss Jenny redoubloit ses rires, badinoit de mon inquiétude, et mille plaisanteries enfantines me forçoient à rire aussi.

« Déterminés tous deux à finir ce jeu, nous convînmes d'abandonner l'espérance de nous faire entendre, et de nous en tenir à trouver une porte qui conduisoit à une espèce de galerie de laquelle on passoit au jardin; nous nous orientâmes de notre mieux. Miss Jenny me prit par la main; et, se conduisant de meuble en meuble, elle reconnut la place où elle étoit d'abord, m'avertit que la porte devoit être vis-à-vis de nous; elle s'avança, et je la suivois. Malheureusement elle s'embarrassa dans la table qu'elle avoit renversée, et tomba rudement. Sa chute entraîna la mienne : bientôt de grands éclats de rire me prouvèrent qu'elle ne s'étoit point blessée. L'excès de son enjouement me fit une impression extraordinaire; il m'enhardit; l'égarement de ma raison passa jusqu'à mon cœur. Livré tout entier à mes sens, j'oubliai mon amour, ma probité, des lois qui m'avoient toujours été sacrées : la sœur de mon ami, une fille respectable, ne me parut dans cet instant qu'une femme offerte à mes désirs, à cette passion grossière qu'allume le seul instinct. Un mouvement impétueux m'emporta, j'osai tout; j'abusai cruellement du désordre et de la simplicité d'une jeune imprudente dont l'innocence causa la défaite.

« A peine ce moment d'erreur fut-il passé, que, ma raison reprenant tous ses droits, je vis ma faute dans toute son étendue.

Miss Jenny, revenue à elle-même, remplissoit l'air de ses cris, gémissoit, fondoit en larmes, et sa juste douleur ajoutoit encore à la mienne. La lune venoit de se lever; et la lumière qu'elle commençoit à répandre me fit apercevoir cette porte dont la recherche nous avoit été si fatale à tous deux. Confus, honteux, désespéré, je ne songeai qu'à m'éloigner. Je sortis de ce cabinet qui me faisoit horreur; et, passant de l'entrée du jardin dans la cour où mes gens m'attendoient, je montai brusquement dans ma chaise, et repris la route d'Erford, pénétré d'un chagrin dévorant que toutes mes réflexions aigrissoient encore.

« Qu'il se renouvela vivement à votre aspect! Avec quelle bonté votre cœur généreux s'y intéressa! Que de tendres questions! qu'elles me firent sentir de remords! Combien je me haïssois en songeant que j'avois pu vous trahir! Cependant le plaisir de vous voir, d'être sans cesse auprès de vous, de penser que vous m'aimiez; l'idée de mon bonheur prochain; un charme invincible attaché à vous, à vos regards, à vos discours : tout effaçoit ma tristesse. Je commençois à regarder mon aventure comme une foiblesse dont le souvenir pouvoit se perdre, lorsque ses funestes suites me la rappelèrent avec force et m'obligèrent de subir la peine de mon imprudence... Et! quelle peine! Ah! si vous m'avez aimé, si vous avez daigné me regretter, jugez de mes tourments par les vôtres! jugez de ma douleur en m'arrachant à vous! à vous que j'adorois... que j'adorerai toujours, de quelque façon que vous puissiez me traiter! Vous devez vous souvenir, madame, qu'un courrier me fit demander la veille de mon départ d'Erford ; il m'apportoit une lettre ; elle étoit de miss Jenny; et voici ce qu'elle contenoit :

« La malheureuse sœur de votre ami, la triste Jenny Monfort,
« est perdue, déshonorée par l'imprudence de son frère, par la
« vôtre, mylord, et plus encore par la sienne. Elle vous l'apprend
« sans savoir ce qu'elle espère de sa démarche; elle n'a rien
« exigé de vous; vous ne lui avez rien promis; quel droit lui est-il

« permis de réclamer? Et pourtant, si vous l'abandonnez, n'au-
« rez-vous rien à vous reprocher? Je désire ardemment votre
« réponse : si elle n'adoucit point ma situation, je n'attendrai pas
« que ma honte paroisse à tous les yeux. Le seul moyen qui peut
« m'en faire éviter l'éclat s'est déjà présenté à mon esprit. J'en-
« sevelirai avec moi ce funeste secret, et personne ne vous
« reprochera jamais le malheur ni la mort de Jenny Monfort. »

« Peignez-vous mon état, madame, après cette lecture; songez dans quelles réflexions je passai cette nuit, la dernière de mon séjour à Erford. Je formai mille projets; ma raison les détruisoit à mesure qu'ils s'offroient à mon imagination; je voulois aller trouver Monfort, lui apprendre mon malheur, abandonner à sa sœur la moitié de mon bien, tout même. Eh! que m'étoit la fortune sans vous? Mais de quel front proposer à mon ami une réparation qu'en pareil cas je n'aurois point acceptée? Après l'avoir offensé, devois-je l'insulter? risquer de devenir l'assassin d'un homme dont j'avois déshonoré la sœur? Et puis, madame, et puis, cette innocente créature qui m'alloit devoir son être, m'étoit-il permis de la placer au rang des malheureux, de la livrer à la bassesse? N'apporteroit-elle pas en naissant un droit de se plaindre de moi, de mépriser l'auteur de ses jours? La fin de la lettre de miss Jenny m'effrayoit : au milieu de mes agitations, de mes regrets, pénétré de mon amour pour vous, désespéré de vous perdre, je pris le parti de n'écouter que l'honneur, et d'immoler mes plus chers intérêts à une personne dont l'état exigeoit ce cruel sacrifice.

« Que de combats! Combien me coûta ce pénible effort! C'étoit vous que j'abandonnois! C'étoit à vous qu'il falloit renoncer! J'allois vous chercher pour répandre ma douleur dans votre sein, vous confier mon égarement, mes desseins, vous demander des conseils, de la consolation : mais mon projet s'évanouit à votre vue. Comment vous faire un tel aveu! L'affreuse vérité ne put sortir de ma bouche; je n'osai même vous donner une lettre

que j'avois écrite dans le tumulte de mes pensées : je m'éloignai, je quittai Erford, et je me séparai de vous dans la triste persuasion de ne vous revoir jamais. Je laissai ma lettre à Abraham, avec ordre de vous la remettre quand je serois parti ; et, joignant le messager de miss Jenny qui m'attendoit à la poste, je pris avec lui la route de Middlesex, d'où je me rendis chez Monfort.

« La violence des mouvements qui m'agitoient, l'effort que je me faisois pour cacher mon trouble, me causoient une chaleur brûlante ; j'étois dans une espèce d'ivresse, et me connoissois à peine. En arrivant je demandai Monfort ; il étoit à Londres ; on me conduisit chez sa mère. Après quelques moments de conversation, je parlai de miss Jenny ; et, sachant de lady Monfort qu'il n'y avoit encore aucun projet formé pour son établissement, je la demandai. Ma proposition fut reçue avec autant de joie que de surprise ; lady Monfort n'espéroit pas pour miss Jenny un parti aussi riche que je l'étois : quoiqu'elle fût née pour occuper le rang où j'offrois de la placer, son peu de fortune sembloit l'en éloigner. Sa mère me conduisit à son appartement, et m'annonça comme un amant qu'il falloit traiter en époux.

« Miss Jenny rougit en me voyant ; elle baissa les yeux avec une contenance triste et timide : mon embarras égaloit le sien. Suivant l'usage on nous laissa seuls ; la honte me mit à ses pieds ; la reconnoissance la fit tomber aux miens ; nous ne pûmes nous parler : des soupirs et des larmes furent les uniques expressions de nos cœurs. Je pris jour avac lady Monfort pour dresser les articles ; et, feignant une affaire indispensable et pressante, je partis pour Londres.

« J'arrivai chez moi dans un accablement extrême ; j'étois pénétré de ma douleur, et plus encore de celle où je vous croyois livrée. En entrant dans mon cabinet, la vue d'une estampe dessinée de votre main frappa mes yeux ; je ne pus résister aux mouvements qui s'élevèrent dans mon cœur ; je

me livrai à ma fureur, et poussai des cris qui attirèrent mes gens autour de moi. Une espèce de frénésie m'ôta l'usage de mes sens; je ne sais ce qui m'arriva pendant longtemps; je ne sentois ni mon mal, ni le danger de mon état. Mes esprits, affoiblis par la violence de mes transports, par les secours de l'art, m'avoient réduit dans une sorte d'enfance. Monfort ne me quittoit pas; ce qu'il avoit appris de mes intentions pour sa sœur redoubloit son attachement, et rendoit ses soins plus tendres et plus empressés. Il s'applaudissoit de la fantaisie qu'il avoit eue de la faire paroître à ce souper; il pensoit qu'elle m'avoit inspiré de l'amour, et le pensoit avec transport; ses discours sur ce sujet renouveloient tous mes regrets. Je me rétablis enfin, et j'épousai miss Jenny.

« Que j'eus de peine à retenir mes larmes au pied de ces autels où j'avois cru recevoir des mains du ciel la seule compagne qui pouvoit faire le bonheur de ma vie!... Après m'en avoir privé, il a voulu me la rendre, ce ciel bienfaisant : mais elle a changé, elle est devenue fière, ingrate, inhumaine; elle ne veut point pardonner.

« Je partis pour le comté d'Herney, où je conduisis une femme jeune, douce, sensible, reconnoissante, aimable peut-être; mais ce n'étoit pas lady Juliette, ce n'étoit pas la femme élue de mon cœur, celle que j'aimois toujours, à laquelle il ne me restoit plus à consacrer que de tristes soupirs et d'inutiles regrets.

« Mylady d'Ossery donna le jour à une fille : sa vue fit passer dans mon cœur le seul mouvement de joie que j'aie senti loin de vous. Aimable petite innocente! Combien de fois l'ai-je baignée de mes larmes, en m'applaudissant pourtant d'avoir rempli mes devoirs à son égard! Ah! que de tendresse elle devroit à son père, si elle savoit jamais à quel prix il lui donna son nom!

« Je passois les jours entiers au fond des bois pour m'éloigner de lady d'Ossery; je craignois sa présence; ses attentions me gênoient; j'avois pour elle les égards de l'amitié, et non pas les

soins de l'amour. Je lui devois davantage ; mais comment lui donner un cœur que vous possédiez tout ? Je crus pouvoir réparer par ma générosité la froideur de mes sentiments. Prompt à lui procurer des plaisirs que je ne partageois point, je lui donnois des fêtes, je l'accablois de présents ; elle disposoit à son gré de ma fortune ; tout lui étoit prodigué : elle paroissoit contente, et je la croyois heureuse ; le temps m'apprit qu'elle ne l'étoit pas plus que moi !

« Quelquefois je voulois vous écrire, vous ouvrir monâ me, vous instruire des raisons de ce mariage, dont vous deviez avoir été si surprise. Mais me convenoit-il de révéler la foiblesse de ma femme, de la mère de ma fille? Comment vous dire : Pendant un instant de ma vie j'ai pu oublier que je vous aimois ; j'ai pu manquer à cette probité, premier fondement de l'estime dont vous m'avez honoré?

« Mylord Exeter, mon ami depuis l'enfance, étoit le seul qui connût mon attachement pour vous : il le connoissoit longtemps avant vous-même. C'est à lui que je m'adressai pour être informé de ce que vous faisiez. J'appris que vous étiez restée à Erford, que vous y pleuriez la mort de votre frère... Ah ! pardonnez à l'amour désespéré la bizarre contrariété de ses vœux ! Que n'aurois-je pas donné pour vous rendre tranquille, heureuse! et pourtant je sentois de la douceur à penser que vous étiez à Erford, que vous y étiez seule, que vous y pleuriez ; que peut-être j'avois part à vos larmes ; que, parmi ces regrets donnés à la perte d'un frère chéri, quelques soupirs s'échappoient vers l'amant qui vous adoroit. Votre retour à Londres me causa les plus vives inquiétudes ; vous receviez les visites du duc de Suffolk : jaloux, injuste, je tremblois qu'il n'obtînt un bien auquel je ne pouvois plus prétendre.

« Je recevois chaque semaine un détail circonstancié de toutes vos démarches ; cette espèce de commerce indirect que je semblois entretenir avec vous étoit le seul plaisir auquel je fusse

encore sensible. Que ces détails touchoient mon cœur! combien ils redoubloient mon estime et mon attachement! Quelle femme jamais se conduisit à votre âge avec tant de prudence, sut allier si bien la sagesse austère à l'aimable gaieté, à l'usage du monde! Quelle autre posséda jamais au même degré ces vertus douces, charme de la société; cette indulgence qui fait aimer en vous la supériorité dont vous craignez l'éclat!... Ah! lady Juliette, est-ce seulement pour vous faire admirer que le ciel répandit sur vous ses dons les plus flatteurs? Il a été un temps où vous croyiez ne les avoir reçus que pour me rendre heureux.

« Après une année de séjour à Herney, lady d'Ossery fut attaquée d'un mal qui sembloit annoncer la consomption : de prompts secours la rétablirent un peu. Mais, au commencement de l'hiver, elle retomba dans une langueur qui fit craindre pour sa vie. Son danger et sa douceur pendant le cours de sa maladie me touchèrent; je devins assidu près d'elle. En réfléchissant sur ma conduite, je craignis de l'avoir chagrinée; je redoublai de soins et d'attentions pour effacer l'impression que mon indifférence avoit pu faire sur son esprit; je ne sortois point de sa chambre; je lui présentois moi-même tous les médicaments propres à la soulager. Je sentois alors la force du lien qui nous unissoit; je n'en avois pas rempli tous les devoirs, et je me le reprochois amèrement.

« Je l'aidois un jour à marcher dans une galerie où elle avoit désiré d'essayer de se promener; sa foiblesse la forçoit à se jeter entièrement dans mes bras. Après avoir fait quelques pas, elle rentra dans sa chambre, s'assit; et, toujours appuyée sur moi, elle sentit que je la pressois doucement. Elle fit un mouvement de surprise, me regarda attentivement, et, voyant dans mes yeux des marques du plus grand attendrissement, elle prit une de mes mains; et, l'arrosant de ses larmes : Je suis bien malheureuse, me dit-elle, de vous causer tant de peine; j'étois destinée à vous affliger. Faut-il que j'excite votre douleur? Hélas!

mon état élèveroit une flatteuse espérance dans un cœur moins généreux que le vôtre ! Ma mort va rompre des liens qui vous contraignent, une chaîne dont le poids vous accable, sous lequel vous gémissez. Une forte inclination avoit prévenu votre âme : je n'ai pas droit de m'en plaindre ; ma reconnoissance en est plus grande : mais pardonnez, mylord, pardonnez mes pleurs ; c'est la première fois que j'ose en répandre devant vous. J'ai renfermé mes cruelles peines : vos bontés, l'attendrissement où je vous vois, ma fin prochaine, m'arrachent l'aveu d'un sentiment que vous n'avez pu partager. Tant d'égards, de bienfaits, pour me dédommager de l'amour que vous me refusiez, en me faisant admirer, respecter l'époux que j'adorois, ont sans cesse aigri le regret de ne pouvoir lui plaire. Je souhaite, continua-t-elle, que celle dont le souvenir m'a fermé votre cœur ait conservé pour vous une tendresse digne de votre constance. J'ai cru devoir vous cacher mon attachement, vous en épargner les preuves : la crainte de vous être importune m'a fait étouffer jusqu'aux mouvements de ma reconnoissance ; souffrez qu'elle éclate dans ces derniers instants. Vous avez sacrifié à l'honneur d'une fille infortunée un bien qui vous étoit cher : puissiez-vous le recouvrer quand elle ne sera plus ! et puissent mes vœux ardents attirer sur vous toutes les bénédictions de ce ciel qui m'entend, qui m'appelle, et d'où j'espère bientôt veiller au bonheur de mon généreux bienfaiteur, de celui qui a daigné faire un si grand effort pour ne pas m'abandonner à la honte dont la mort même n'auroit pu me garantir. Aimez ma fille, aimez-la, mylord, et oubliez les maux que sa malheureuse mère vous a causés.

« Mylady d'Ossery pouvoit parler sans crainte d'être interrompue ; chaque mot qu'elle prononçoit étoit un trait douloureux qui me perçoit le cœur. Je l'avois négligée ; le temps ne m'offroit plus de moyen de réparer par une conduite plus tendre cette longue indifférence qu'elle avoit trop sentie. Ah ! madame, qu'il

est affreux d'avoir tort, et que ceux qu'on offense se trouveroient vengés s'ils pouvoient comprendre l'effet terrible des remords sur un cœur sensible et vertueux!

« J'avois fait venir de Londres les docteurs Lereins et Harrison ; par mes soins mylady d'Ossery rassembloit autour d'elle tous ceux qui pouvoient inspirer de la confiance dans leur art. Ce n'est pas à vous, madame, que je crains d'avouer le désir ardent que j'avois de la sauver ; mais ni sa jeunesse, ni les secours de l'art, ne purent la tirer d'un état tout à fait désespéré. Je la perdis ; elle expira dans mes bras ; et, malgré les assurances qu'on me donna de l'espèce de sa maladie, maladie née avec elle, et que la délicatesse de sa constitution ne pouvoit lui faire supporter plus longtemps, je me regardai avec douleur comme une des causes de sa mort ; je me rappelois sans cesse ce qu'elle m'avoit dit : je ne pouvois me consoler de n'avoir pas eu assez de force sur moi-même pour feindre au moins, et lui cacher qu'une autre occupoit mon cœur. Mais lorsqu'on a perdu tout espoir d'être heureux, pense-t-on pouvoir quelque chose pour le bonheur d'un autre ?

« A mesure que ce triste spectacle s'effaçoit de ma mémoire, je songeois avec transport que vous étiez libre encore : je me flattois qu'un amour si tendre n'étoit point éteint ; que vous en conserviez le souvenir ; que ma vue et le récit sincère de mon aventure pourroient le ranimer. La connoissance de votre caractère aidoit à me tromper. Je lui avouerai tout, me disois-je ; elle m'écoutera ; elle me plaindra ; elle me pardonnera... Que vous avez cruellement détruit ces douces illusions!

« Comme je n'avois quitté Londres que pour vous épargner le déplaisir d'y rencontrer une femme portant le nom que vous aviez daigné choisir en vous déterminant à en changer, j'y retournai trois mois après la mort de lady d'Ossery. Avec quelle ardeur je me rapprochois des lieux que vous habitiez! Quel désir vif de vous voir, de vous parler, d'entendre le son flatteur

de cette voix chérie !... J'arrive, je cours vous chercher ; en passant devant la porte de la duchesse de Newcastle, j'aperçois des gens à votre livrée ; j'apprends que vous êtes chez elle ; mon empressement me cache l'imprudence de ma démarche ; j'entre, je vous vois, vous me reconnaissez : quel trouble sur votre visage ! Que de dédain dans vos yeux ! Vous saisissez un prétexte ; vous sortez ; et je reste immobile, pénétré de douleur, et forcé de m'avouer qne j'ai mérité ces marques d'un mépris qu'il m'est impossible de supporter. Je me présentai en vain à votre porte ; je vous écrivis en vain : mes lettres constamment refusées, mes efforts pour vous voir rendus inutiles par vos précautions, toutes mes tentatives sans succès, me firent désespérer d'apaiser votre colère. Je n'obtins de compassion que de Betty ; mais elle étoit sans crédit auprès de vous. Carlile n'osa s'intéresser ouvertement pour moi, dans la crainte de déplaire à lady Henriette. Enfin, mettant le comble à vos rigueurs, vous partîtes ; et peu de temps après je vous suivis. Halifax venoit d'acheter une terre ici ; j'y vins avec lui ; je vous écrivis : avec quelle fierté vous avez reçu ces témoignages de ma tendresse ! vous ne m'avez répondu que pour vous débarrasser de mes importunités, avec une hauteur, une dureté qui n'est point dans votre cœur, à laquelle je ne puis vous reconnoître. Après m'avoir laissé trois jours à mon inquiétude, c'est pour me demander vos lettres que vous m'écrivez... Vos lettres !... Ah ! ne me les demandez jamais ! Non, jamais je ne consentirai à vous les rendre... Je vous croyois fléchie ; la bonté qui vous a intéressée à ma vie, qui vous a fait tenir un de vos gens chez Halifax, me paroissoit un retour de ce tendre penchant qui vous attachoit à moi ; je me flattois qu'au moins l'amitié vous parloit encore en ma faveur... Mais non ; vous ne m'aimez plus ; ma vue vous a épouvantée, vous a privé de vos sens. C'est la présence d'un amant, autrefois souffert, préféré, chéri, qui a répandu sur vos joues la pâleur de la mort !

« Il est donc vrai que j'ai perdu tout espoir de vous attendrir? Quoi! rien ne peut-il vous ramener?... Mais vous avez raison, madame, je ne dois me plaindre que de moi-même; je serois trop heureux si j'avois à me plaindre de vous... Avec quel plaisir je vous pardonnerois! Ah! lady Juliette, si jamais vous daignâtes penser à un homme que vous croyiez ingrat, infidèle, que vous aviez d'avantages sur lui! Vous pouviez haïr, mépriser celui qui vous affligeoit; et moi, je ne puis qu'estimer, révérer, adorer celle qui me rend le plus malheureux de tous les hommes. »

Ah! la pauvre lady d'Ossery, que son destin me touche! pourrois-je refuser des larmes à sa mort? Quelle force d'esprit! Adorer son mari, lui cacher son amour par égard, par reconnoissance!... Eh! que ne l'aimoit-il! que ne la rendoit-il heureuse! Elle étoit digne de son attachement. Pourquoi la fuir, l'affliger? n'avoit-elle pas des droits à sa tendresse? quelle cruauté de l'en priver! La dureté de cette conduite me révolte. Je suis bien éloignée d'approuver ce chagrin farouche dont il l'a rendue la victime. Infortunée miss Jenny, celle qui vous bannissoit du cœur de votre époux voudroit vous rappeler à la vie, vous voir posséder ce cœur qui devoit être à vous; elle ne troubleroit point votre bonheur... Hélas! ma chère Henriette, quelle différence! j'ai pleuré, et lady d'Ossery est morte... Je me reproche de l'avoir haïe. J'étois bien injuste, bien inhumaine de la haïr; c'étoit à elle à me détester. Je suis sensiblement affectée de cette mort. Puisqu'il le permet, je vous envoie ce cahier... Je ne sais encore ce que je pense... Ah! cette aimable Jenny, que son sort a été triste! je le croyois si heureux!

LETTRE XXXV

Samedi, à Winchester.

Mylord d'Ossery avoit bien raison de dire que l'espèce de ses torts m'étoit inconnue. Comment aurois-je imaginé?... Quelle aventure! ce cabinet... cette obscurité... sa hardiesse... Il appelle cela un malheur... J'oubliai mon amour, dit-il... Ah! oui, les hommes ont de ces oublis; leur cœur et leurs sens peuvent agir séparément; ils le prétendent au moins; et par ces distinctions qu'ils prennent pour excuse, ils se réservent la faculté d'être excités par l'amour, séduits par la volupté, ou entraînés par l'instinct. Comment pouvons-nous démêler la véritable impression qui les détermine? Les effets sont si semblables, et la cause si cachée! Mais cette excuse qu'ils prennent, ils ne la reçoivent pas; remarquez cela : ce qu'ils séparent en eux, ils le réunissent en nous. C'est nous accorder une grande supériorité dans notre façon de sentir, mais faire naître en nous une terrible incertitude sur l'espèce des mouvements qui les portent à désirer de nous posséder.

Pourtant, ma chère Henriette, ce perfide, cet ingrat, cet homme faux et trompeur, n'étoit qu'un infidèle... pas même un infidèle... Sa tête troublée... sa raison égarée... ah! quel égarement! qu'il m'a coûté de larmes! faudra-t-il pardonner!... Mais comment mylord d'Ossery a-t-il pu me laisser deux ans dans l'ignorance de ce secret?... il en donne une raison... il en donne de tout... Qu'il a souffert! que de probité dans ce sacrifice! quelle générosité! Il parle de sa fille : aimable innocente, dit-il... Je me plais à lui voir ce naturel tendre... Pauvre petite! je crois, ma chère, que je l'aime aussi.

Ah! s'il m'avoit parlé à Erford, que de peines il nous eût épargnées à l'un et à l'autre! Je me serois prêtée à sa situation;

il m'eût été moins dur de le céder que de m'en voir abandonnée; je me serois consolée par la part que j'aurois eue à la noblesse de son procédé; j'aurois pleuré, sans doute, mais je n'aurois pas versé des larmes si amères. Je ne l'aurois pas haï, méprisé; au contraire, il pouvoit conserver mon estime. L'amitié nous eût liés de ces chaînes douces si chères aux cœurs bien faits; il n'eût pas fui le nord de l'Angleterre pour m'éviter; nous nous serions vus; j'aurois aimé sa femme. Quel sujet avois-je de m'en plaindre? Pourquoi n'auroit-elle pas été ma compagne, mon amie? Elle vivroit peut-être encore. Je ne me ferois point un reproche cruel d'avoir innocemment causé ses chagrins. Mais à quoi servent à présent tous ces *J'aurois*, *Il eût*, dont je vous fatigue? Mylady d'Ossery est morte. Son mari étoit coupable : l'est-il encore? ne l'est-il plus? voilà le point embarrassant. La raison de me cacher son secret est bien légère; si peu de confiance... Mais c'étoit sa femme : oh! je ne sais que résoudre.

LETTRE XXXVI

Dimanche, à Winchester.

Je pars après-demain pour Erford : Abraham est ici : son maître envoie savoir de mes nouvelles; je le crois plus inquiet de ma réponse que de ma santé. La fin touchante de sa femme avoit arrêté les transports de ma joie; elle me frappe encore; mais mon cœur parle; il se fait écouter. Ma chère Henriette, concevez-vous mon bonheur? Le comte d'Ossery n'est pas indigne de ma tendresse; qu'il m'est doux d'accorder à son mérite ce que je croyois donner à la prévention! Il n'a point démenti ces qualités distinguées qui lui soumirent toutes les affections de mon âme. C'est un homme estimable, sincère, généreux, qui va bientôt reparoître à mes yeux... Ah! tout est pardonné, tout

est oublié! Je ne lui ferai point acheter par des soumissions, des craintes, des incertitudes, un bien qu'il désire : un prompt retour sera le prix de sa confiance... Quel heureux avenir s'ouvre devant moi! Mais je vais lui écrire; pourquoi retarderois-je le plaisir que je puis lui procurer? Voici la copie de mon billet.

« Vous me croyez changée! non, je ne le suis point. Sensible à votre confiance, je crois devoir l'être aussi à vos sentiments. Je vais chez mylord d'Ormond. Si vous voulez vous rendre à Erford, j'y reverrai le comte d'Ossery avec ce plaisir vif qu'on sent en retrouvant un ami que l'on croyoit avoir perdu pour jamais. »

En l'invitant d'aller à Erford, en lui disant que je le verrai avec plaisir, n'est-ce pas tout lui dire? Je cache avec peine l'agitation de mes sens; la joie brille dans mes yeux; on dit que je suis embellie depuis deux jours. O ma chère amie, que je voudrois vous voir!

Mais j'ai des adieux à faire, des larmes à essuyer. Le pauvre sir Henry! Il est en vérité digne de pitié : je lui ai ouvert mon cœur, il sait tout; j'ai cru devoir quelque chose à l'extrême passion qu'il a pour moi. Cette confidence, en lui prouvant mon estime, a paru calmer un peu ses chagrins : il sera mon ami, dit-il; mon bonheur le consolera... Il m'a touchée. Adieu, ma chère Henriette; j'attends vos félicitations à Erford; j'y serai jeudi, peut-être mercredi : vous jugez bien que j'ai beaucoup d'envie d'y arriver.

LETTRE DE MYLORD D'OSSERY

Lundi, à Erford.

Vous écrivez, belle Henriette, à mylady Catesby; on a reconnu votre main, vos armes; mais à qui remettre votre lettre? Est-il encore au monde une mylady Catesby? Ce n'est pas du moins

à Erford qu'il faut la chercher. Si à la place de cette amie si chère à votre cœur, vous voulez en accepter une nouvelle, mylady d'Ossery est prête à répondre à vos tendres félicitations. Elle a ouvert votre lettre avec une liberté dont vous serez peut-être étonnée : mais quels droits n'a pas cette femme charmante! cette Juliette?... Elle est à moi, pour jamais à moi : plus de mylady Catesby ; c'est ma femme, mon amie, ma maîtresse, le génie heureux qui me rend tous les biens dont j'étois privé. Permettez-moi de vous remercier du désir généreux que vous aviez qu'elle me pardonnât. Elle l'a fait; elle a mis dans cet acte de bonté toute la noblesse de sentiments dont vous la connoissez capable; hier fut le jour à jamais fortuné...

DE MYLADY D'OSSERY

Eh bien ! cet indiscret, il ne me laissera rien à vous dire ! O ma chère Henriette ! Ils étoient tous unis contre moi ; on ne m'appeloit ici que pour me conduire dans le piége préparé : ma cousine conduisoit la conjuration ; on ne m'a pas donné le temps de respirer. Un amant repentant à mes genoux, des parents chéris priant pour lui, un cœur tendre, le ministre présent ; en vérité, on m'a mariée si vite, si vite, que je crois de bonne foi que le mariage ne vaut rien. Mylady d'Ormond est si vive... si absolue...

DE MYLADY D'ORMOND

J'arrive à temps pour me justifier : un piége, une conspiration, un mariage qui ne vaut rien... Que penseriez-vous de moi, ma chère Henriette, si vous n'étiez sûre de mes sentiments pour notre amie? Oui, je l'ai mariée au lord d'Angleterre le plus aimable ; le mariage est bon, je vous assure ; et aucune des parties contractantes n'a envie de le rompre. Juliette n'est-elle

pas en droit de se plaindre de moi? Son bonheur a toujours été un de mes souhaits les plus ardents ; je le crois parfait, et je m'attends à des compliments de votre part.

DE MYLADY D'OSSERY

On vous attend avec impatience ici : point de fêtes, de bals, sans ma chère Henriette ; je dirois, point de plaisirs, si la personne qui suit ma plume des yeux n'étoit déjà un peu jalouse de ma tendre amitié.

FIN DES LETTRES DE MYLADY CATESBY

HISTOIRE

D'ALOÏSE DE LIVAROT

HISTOIRE

D'ALOÏSE DE LIVAROT

Thibaut d'Hangest et Gontran de Livarot, servant tous deux dans les armées de François Ier, par un heureux hasard se sauvèrent réciproquement la vie le jour de la fameuse bataille de Marignan. Leur mutuelle reconnoissance les attacha l'un à l'autre; pendant plusieurs années il ne se quittèrent point; mais des circonstances relatives à leur fortune les forcèrent d'abandonner les camps et de se retirer dans leurs terres.

Les biens de Thibaut étoient situés en Picardie. Gontran avoit les siens en Normandie. La nécessité de vivre séparés leur fit sentir une peine véritable. Ils se promirent que l'éloignement n'affoibliroit point leur amitié. Pour mieux en resserrer les liens, tous deux se marièrent le même jour et jurèrent solennellement au pied des autels d'unir leurs premiers-nés, si la nature favorisoit ce vœu en les faisant naître de sexe différent. Peu de temps après, ils se firent de tendres adieux. Thibaut fut habiter son château d'Hangest, et Gontran se rendit à celui de Livarot.

Avant la fin de l'année de son mariage, Brigide de Saint-Leu, femme de Thibaut, lui donna un fils. Cette nouvelle, apportée

au château de Livarot, y causa beaucoup de plaisir. La naissance d'Olivier d'Hangest y fut célébrée par de grandes réjouissances ; mais elle devint une source de chagrin pour Gabrielle de Thury, épouse de Gontran. Le sire de Livarot, homme exact, franc chevalier, religieux observateur de sa parole, très-pressé de prouver à son ami Thibaut qu'il se souvenoit de leurs communs engagements, se plaignoit de la lenteur de sa compagne à le rendre père. Il lui représentoit à tous moments qu'elle devoit une femme au petit Olivier ; que l'accomplissement d'un vœu sacré dépendoit de sa fécondité ; et l'exhortoit sérieusement à s'occuper tout entière du soin de le mettre en état de remplir sa promesse.

Pendant quatre ans, la pauvre Gabrielle s'entendit répéter les mêmes propos, se vit impatientée, tourmentée, persécutée ; on l'assujettissoit à tous les régimes ; on la vouoit à tous les saints ; on la menoit à tous les pèlerinages ; on la faisoit jeûner, prier ; elle pleuroit, son mari boudoit, elle restoit stérile.

Le ciel prit enfin pitié de ses souffrances. De favorables symptômes annoncèrent que la dame de Livarot alloit devenir mère : c'étoit beaucoup pour sa tranquillité présente, pas assez pour affermir son repos. Si, par malheur, elle ne donnoit pas le jour à une fille, Gontran, mal satisfait, recommenceroit à la fatiguer par de nouvelles courses et de nouveaux régimes. Inquiète sur le sexe de l'enfant qu'elle portoit dans son sein, crédule et superstitieuse, elle consultoit tous les devins, tous les bergers, toutes les vieilles du canton. Connoissant ses désirs, on lui promettoit une fille. Son attente ne fut point déçue. Elle combla de joie son mari en mettant au monde la plus petite et la plus jolie créature que la Normandie eût encore vue naître dans ses provinces.

Portée en grande pompe sur les fonts, elle y fut tenue par Isabelle de Fervaques, épouse du seigneur de Lieuvain, et par le sire de Montiviliers. Ils la nommèrent Aloïse. Sa mère la nourrit, prit d'elle un soin particulier, et jouit avec délices du

plaisir de la voir s'embellir sous ses yeux. Plus elle croissoit, plus elle devenoit charmante. Dès l'âge de six ans, elle étoit si bien faite, si gracieuse, si intéressante par la délicatesse de sa personne, par son intelligence, par l'agrément et la vivacité de son esprit, qu'on ne pouvoit se lasser de contempler et d'admirer l'aimable petit prodige. Déjà la noblesse des environs murmuroit des dispositions de Gontran, lui savoit mauvais gré de destiner sa fille à vivre dans le Vermandois, de priver sa patrie de son plus bel ornement, et d'enrichir la Picardie de ses pertes.

Personne n'étoit plus révolté des arrangements du seigneur de Livarot que la marraine d'Aloïse. Ambitieuse, intéressée, mère d'un fils unique, elle désiroit passionnément une alliance entre des héritiers dont les domaines se touchoient. En les unissant, elle rendroit Maurice de Lieuvain le plus riche et le plus puissant seigneur de la province.

Isabelle connoissoit trop le caractère de son voisin pour espérer le conduire à rompre ses engagements; mais l'avenir pouvoit amener des événements favorables à ses vues. Dans la crainte que d'autres ne formassent, comme elle, des desseins sur Aloïse, et ne prévinssent l'esprit de ses parents, elle songea de bonne heure à gagner leur confiance, y réussit, sut se rendre si agréable aux deux époux, ménagea leur affection avec tant d'adresse, qu'elle en obtint une promesse formelle de donner Aloïse à Maurice de Lieuvain, si des obstacles imprévus s'opposoient un jour au mariage arrêté. Gabrielle et Gontran signèrent conjointement cette promesse, et dès sa sixième année, Aloïse fut liée d'une double chaîne.

Le sire d'Hangest et le seigneur de Livarot s'écrivoient souvent. Le mérite et les progrès de leurs enfants tenoient une grande place dans leurs lettres. Thibaut peignoit son fils avec la partialité naturelle à un père. Il voyoit en lui, disoit-il à son ami, des qualités propres à former un héros. Olivier, *courtois*,

loyal et brave, plein d'honneur, de hardiesse, brûloit déjà du désir de porter les armes, d'imiter ses ancêtres en servant glorieusement son prince et sa patrie. Gontran vantoit les charmes de sa fille, la douceur attrayante de son caractère, la bonté de son cœur, son esprit et sa docilité. Les deux tendres amis souhaitoient également voir arriver l'heureux jour où l'union de ces enfants chéris resserreroit les liens de leur constante amitié et combleroit leur félicité.

Olivier avoit onze ans, Aloïse sept, quand on jugea convenable d'envoyer l'héritier d'Hangest visiter sa gentille prétendue. On lui fit un superbe équipage, de belles livrées, de magnifiques habits. On lui donna le plus joli cheval que l'Espagne pût fournir, les harnais les plus riches et les plus galants. On lui mit au col une chaîne de perles où pendoit un reliquaire tout brillant de pierreries, présent destiné par la dame d'Hangest à parer sa bru. Un écuyer de Thibaut fut chargé de conduire son fils en Normandie, et de le remettre entre les mains de Gontran. Avant qu'Olivier partît, sa mère lui recommanda d'être bien civil, bien attentif, bien sage; de se montrer complaisant, d'aimer sa petite femme de tout son cœur, de s'occuper continuellement du soin de la servir, et du désir de lui plaire. L'enfant le promit, et le promit de bonne foi ; mais ni son naturel, ni son éducation ne le rendoient propre à remplir cet engagement. L'une avoit été fort négligée, trop d'indulgence laissoit à l'autre toute la rudesse que donne l'habitude de ne pas se contraindre.

Bon, franc, brusque, étourdi, aimant à faire usage de sa force et de son agilité, Olivier, toujours en mouvement, s'agitoit, couroit, sautoit, ne pouvoit être un instant tranquille, ni goûter des amusements paisibles. Avec deux beaux yeux noirs, pleins d'âme et de feu, une bouche riante, une physionomie ouverte, sa figure n'étoit ni bien distinguée, ni bien frappante par ses agréments. Pas grand, un peu gros, point du tout formé,

son visage assez rond, des couleurs vives lui donnoient plutôt l'air d'un villageois frais et gai que l'apparence d'un noble délicatement élevé. Compatissant, libéral, incapable de détours, de malice, mais impatient, volontaire, il prêtoit peu d'attention aux réprimandes, ne souffroit pas la moindre correction, et répondoit à la menace en portant le premier coup.

L'arrivée d'Olivier d'Hangest au château de Livarot excita la plus grande joie. Il y fut reçu au bruit des cloches, des trompettes et des acclamations réitérées des vassaux de Gontran, accourus pour voir le mari de leur petite dame. Pendant les premiers jours, on l'amusa par des parties de chasse, des danses, des jeux de toute espèce. Le sire de Livarot, remarquant en lui des traits qui lui rappeloient ceux de son ami Thibaut, le trouva charmant, et prit pour lui des sentiments vraiment paternels. Il plut moins à Gabrielle; cependant elle le traita bien. Mais Aloïse, dont les goûts et l'humeur d'Olivier contrarioient le naturel et les habitudes, ne put s'accoutumer au favori de son père. Elle commença par ne pas l'aimer; elle sentit ensuite de l'éloigement pour lui. Ses inclinations lui déplurent, sa présence l'importuna, ses jeux l'impatientèrent, et bientôt sa personne et ses discours lui parurent insupportables.

Douce, polie, sensible, aussi raisonnable à sept ans qu'on l'est ordinairement à douze, elle ne pouvoit souffrir la turbulence et l'inconsidération d'Olivier. Il l'étourdissoit en parlant, la blessoit en jouant; ne montroit jamais d'égards, jamais d'attention. S'il entroit chez elle, il touchoit tout, brisoit tout; marchoit sur la patte du petit chien, effarouchoit les oiseaux, faisoit peur à l'écureuil. S'ils se promenoient ensemble, loin de ralentir ses pas, de marcher posément à côté d'elle, il la tiroit, la forçoit de courir, la menoit sur les orties, sur le gravier; vouloit la porter, la laissoit tomber; et s'empressant à la relever, il la prenoit indifféremment par le bras, par le pied ou par les cheveux. Il alloit polissonner avec d'autres enfants au bord du canal, pêcher dans

les étangs ; revenoit tout mouillé, tout bourbeux ; vouloit, en arrivant, embrasser la délicate Aloïse, salissoit son voile, déchiroit ses dentelles, osoit toucher son visage avec ses mains fangeuses. La belle petite fille, auparavant si douce, si paisible, jetoit continuellement des cris ; et quand les femmes de sa mère couroient à elle, lui demandoient la cause de l'état violent où elle se mettoit, elle s'écrioit tout en pleurs : C'est ce *discourtois* Picard, ce vilain Olivier, qui me barbouille et m'assomme !

Maurice de Lieuvain, alors âgé de dix ans, passoit des mois entiers à Livarot. Sa personne, ses goûts, son humeur formoient un parfait contraste avec le bruyant fils de Thibaut. Grand, mince, élancé, de beaux cheveux blonds, un teint blanc et uni, des traits réguliers, le rendoient fort joli. Il étoit doux, indolent, paresseux ; peu propre à partager les amusements d'Olivier, il n'évitoit pas aisément de s'y prêter. Il devint l'objet des préférences et des attentions d'Aloïse. Tous deux se plaignoient ensemble du robuste compagnon de leurs jeux. Lent à la course, foible à la lutte, Maurice, toujours renversé, souvent battu, jetoit les hauts cris, et couroit pleurer avec sa petite protectrice. Aloïse essuyoit ses larmes, le consoloit, le caressoit, l'appeloit son *doux ami*, lui prodiguoit les noms les plus tendres, donnoit à Olivier ceux de *vassal*, de *grossier Picard*, de *vilain paysan du Vermandois*. Choqué de ses injures, mortifié de lui déplaire, fâché de lui voir favoriser Maurice, il se plaignoit d'elle. Gontran querelloit sa fille, Gabrielle grondoit Olivier, ordonnoit à tous les trois de vivre en bonne intelligence. Ils s'efforçoient d'obéir : mais à peine réconciliés, ils se brouilloient plus fort qu'auparavant.

Malgré la légèreté de son esprit et l'étourderie de sa conduite, le jeune d'Hangest étoit fier. Il s'offensa des noms méprisants que lui donnoit la petite *dépitée ;* à son tour, il ne ménagea pas les épithètes : leur éloignement devint mutuel, et leur aigreur

s'augmenta chaque jour. On y fit d'abord peu d'attention ; ensuite on s'en inquiéta. Gontran crut rapprocher les cœurs en unissant les personnes. Il fiança Olivier et sa fille en grande cérémonie, espérant en imposer à tous deux par l'éclat et la sainteté de ce premier engagement, rendre le fils de Thibaut plus attentif, Aloïse moins exigeante. Son attente fut cruellement trompée ; le nouveau ménage devint orageux avant la fin de la fête. Olivier, en dansant, dérangea, sans le vouloir, le bouquet de la jolie petite mariée. Elle le détacha en colère, le foula aux pieds, et puis le jeta de toute sa force à la tête du maladroit. Depuis cet instant, leurs querelles furent plus fréquentes, leur antipathie plus marquée, leur haine plus déclarée. Du matin au soir, ils se picotoient, se railloient, se pinçoient, s'égratignoient. Après six mois d'inutiles efforts pour établir la paix entre eux, de crainte que les futurs époux ne s'arrachassent les yeux, il fallut se résoudre à les séparer. A la grande satisfaction d'Aloïse, Olivier retourna chez lui, charmé de s'éloigner de sa fiancée, emportant d'elle l'idée la plus désagréable, et protestant de tout son cœur de ne jamais la revoir, de ne jamais être son mari.

Aloïse sentit une joie très-vive en voyant partir ce *vilain paysan du Vermandois*. Un chagrin modéra ce plaisir. Maurice, son *doux ami*, la quitta peu de jours après l'éloignement d'Olivier. Le seigneur Lieuvain, son père, menacé d'une maladie chronique et dangereuse, conseillé par les médecins d'aller respirer un air salubre au midi de la France, fut s'établir à Montpellier. Il y resta plusieurs années : mais Isabelle prit soin de ne pas laisser refroidir l'amitié de Gabrielle ; elle l'entretint par un commerce de lettres fort exact et de légers présents qui la rappeloient souvent à son souvenir et à celui de Gontran.

Sept années s'écoulèrent ; elles produisirent beaucoup d'événements. La dame d'Hangest eut un second fils. Olivier en fut bien aise. La naissance d'un frère lui paroissoit faciliter ses

desseins secrets. Il souhaitoit ardemment accompagner le comte de Ponthieu, son parrain, qui alloit passer les Alpes à la tête de la jeune noblesse de Picardie, et conduire un puissant renfort à François de Bourbon, comte d'Enghien. Thibaut auroit bien voulu marier son fils aîné avant de l'exposer aux dangers de la guerre ; mais Olivier, toujours prévenu contre sa fiancée, employa tant d'amis auprès de son père, qu'il obtint enfin la permission désirée. Il partit, joignit l'armée, et bientôt il se distingua par sa valeur. Dès sa première campagne, on le nomma le brave, le vaillant fils de Thibaut. L'année suivante, tout le Vermandois retentit des faits d'armes et des nobles *déportements* d'Olivier d'Hangest.

Pendant qu'il travaille à rendre son nom glorieux, Aloïse grandit, se forme. Sa taille, si petite dans son enfance, sans rien perdre de sa délicatesse et de ses grâces, s'élève au-dessus de la médiocre. La jeunesse pare son teint de ces couleurs douces et fraîches qu'au lever de l'aurore on aperçoit sur les roses. Son esprit s'éclaire, son âme se perfectionne comme sa figure ; elle acquiert des talents : les qualités de son cœur sensible et généreux se développent. On l'admire, on l'aime, on la désire : mais en vain les plus brillants partis s'offrent à Gontran, en vain on s'efforce de le porter à rompre ses engagements ; en vain on lui représente que la mutuelle répugnance d'Aloïse et du fils de Thibaut doit briser un lien désagréable à tous deux ; le sire de Livarot répond : Ma fille est mariée avant d'exister. Née femme d'Olivier d'Hangest, elle est à lui ; je n'ai plus le droit de disposer d'elle.

Le motif des refus de Gontran chagrinoit Aloïse. Elle ne s'intéressoit point au succès des poursuites dont elle se voyoit l'objet. Elle ne distinguoit, elle ne préféroit aucun de ses amants; elle ne connoissoit point le sentiment qu'elle inspiroit : mais elle conservoit le souvenir d'Olivier, et son aversion se ranimoit en songeant qu'elle n'éviteroit point le malheur d'être à lui. Elle

croyoit toujours voir, toujours entendre ce turbulent petit garçon, courant comme un fou, sautant à pieds joints par-dessus sa tête, franchissant les fossés, grimpant sur le faîte des arbres; tombant, se relevant les cheveux ébouriffés, ses habits salis, ses mains déchirées. Quelle paix, quel repos se promettre avec un mari incapable de s'occuper du soin de plaire! Combien le tumulte et la liberté des camps devoient ajouter encore à son impétuosité naturelle, à cette audace qui pouvoit en faire un guerrier hardi, vaillant, téméraire même, mais jamais, jamais un tendre ami, ni un époux supportable !

Il sembloit que la fortune se plût à contrarier les désirs d'Aloïse, à rendre plus honorable et plus avantageuse l'union qu'elle redoutoit, en comblant de ses faveurs le fils de Thibaut. La dame d'Hangest avoit à la cour un parent riche et puissant. Charmé de la brillante réputation du jeune Olivier, ce parent venoit de le nommer son héritier, même de lui donner une terre titrée, dont il lui abandonnoit la jouissance libre et indépendante. Gontran fit part de cette nouvelle à sa fille, et l'avertit qu'au retour de son fiancé elle prendroit, avec le titre de sa femme, celui de comtesse. Aloïse s'affligea, pleura, importuna le ciel de ses prières. Contraires au bonheur de sa patrie, ses vœux étoient cruels. Elle souhaitoit, elle demandoit la continuation de la guerre; comment ne pas craindre la paix avec la certitude qu'elle ramèneroit Olivier à Livarot !

C'est ainsi qu'un esprit trop prévoyant, une imagination trop vive, rapprochant les temps et les objets, nous font sentir les premières atteintes d'un mal que peut-être nous ne sommes pas condamnés à souffrir; nous portent à redouter un avenir qui peut-être ne sera jamais pour nous, à rassembler sous nos yeux les suites appréhendées d'un événement que de secrètes combinaisons, des circonstances ignorées, mille accidents peuvent arrêter, changer, rendre différent de notre attente, ou peut-être absolument impossible.

Pendant que l'héritière de Livarot se livre à sa mélancolie, François de Bourbon combat au champ de Cerisoles, remporte une pleine victoire, voit fuir les Impériaux devant lui. Mais que de vaillants François arrosent de leur sang les lauriers cueillis dans cette fameuse journée! Parmi les cris d'allégresse qu'excitent en France les nouvelles du Piémont, un bruit sourd se fait entendre, parvient en Picardie, alarme le cœur paternel de Thibaut. Ce bruit augmente, se répand, se confirme, porte la consternation au château d'Hangest et la douleur dans l'âme du seigneur de Livarot.

Toutes les lettres, toutes les listes disent, répètent qu'Olivier, le brave Olivier, après s'être acquis une gloire immortelle pendant l'action, emporté par l'ardeur de son courage, s'est abandonné, suivi de peu des siens, à la poursuite des Impériaux. Ni lui ni aucun de sa petite troupe n'a reparu. On a trouvé son cheval mort; une partie de ses armes éparses sur la terre; son épée brisée : mais on n'a pu le reconnoître parmi les morts. Sa perte a coûté des larmes au vaillant Bourbon ; elle a suspendu la joie d'une armée triomphante, a mêlé les accents de la douleur aux acclamations de la victoire.

Ces détails, accablants pour les cœurs intéressés à la vie du jeune héros, laissent encore un doute. Mais, hélas ! l'arrivée de Gui d'Ornant, ramenant au château les équipages de son maître, détruit la foible espérance d'un père désolé. Cet écuyer d'Olivier, blessé pendant le combat, resté sans force sur une petite éminence, où la perte de son sang l'avoit contraint de s'arrêter, a vu le fier guerrier attaquer, renverser, mettre en fuite un corps d'ennemi ; il a vu une partie de ce corps se rallier autour d'un officier espagnol et faire tête à son maître ; il a vu périr tous les hommes d'armes d'Olivier, en voulant le défendre ; il a vu son cheval tomber, l'entraîner dans sa chute, cent glaives le menacer ! A cet affreux aspect, Gui a perdu l'usage de ses sens. De charitables villageois l'ont emporté, gardé longtemps

chez eux. Il se plaint de leur humanité : malheureux, dit-il, qu'on l'ait rappelé à la vie pour le livrer à l'éternel regret de n'avoir pu verser le reste de son sang aux pieds de son cher et généreux maître, expirer en lui prouvant son zèle et son attachement !

On partage à Livarot les douleurs que fait sentir le récit de Gui dans le Vermandois. Gontran rend avec éclat des honneurs funèbres à son fils adoptif, élève un monument à sa mémoire, veut qu'Aloïse porte le deuil de son fiancé. Couverte de lugubres vêtements, enveloppée de voiles noirs, Aloïse s'attriste. Sa haine née d'une prévention enfantine, ne se fait plus sentir dans son cœur. Le malheur d'Olivier l'éteint ; l'objet de tant de craintes devient celui d'une tendre compassion : pleuré du soldat, regretté des chefs, le noble fils de Thibaut ne sera point privé des larmes de celle que des serments lioient à son destin. Aloïse le plaint, se prosterne devant le cénotaphe de son époux, prie pour le repos de son âme, la conjure de lui pardonner ses anciens sentiments et son injuste aversion.

Comme on ignoroit l'accord secret du sire de Livarot et de la dame de Lieuvain, le deuil d'Aloïse ranima les désirs de la jeune noblesse du voisinage. Tous ceux qui pouvoient prétendre à l'alliance de Gontran recommencèrent leurs poursuites. On rechercha sa faveur ; on s'empressa de captiver la bienveillance de Gabrielle, d'attirer l'attention de son aimable fille : mais une déclaration des engagements pris avec Isabelle anéantit l'espoir des amants d'Aloïse, et lui apprit que son veuvage ne la rendoit pas libre.

Loin de murmurer du choix de ses parents, elle se soumit, sans répugnance, à leur volonté. Il lui restoit de Maurice une idée agréable. Elle se souvenoit de ses traits, de son extrême douceur, de la conformité de leurs goûts, du rapport de leurs sentiments. Plus elle songeoit à lui, à ses penchants, à cette mutuelle tendresse qui les unissoit pendant leur enfance, à

l'égalité de son humeur, plus elle se persuadoit qu'ils passeroient ensemble des jours tranquilles et heureux. L'année de son deuil alloit finir, quand on reçut à Livarot la nouvelle de la mort du sire de Lieuvain, et l'assurance du prochain retour d'Isabelle et de son fils.

Les lettres qui l'annonçoient furent apportées au château par un proche parent de Maurice. Il se nommoit Bertrand, étoit seigneur de Bernay, possédoit tous les avantages que donnent la naissance et la fortune, mais aucune des qualités propres à s'attirer l'estime ou la considération. Depuis plus de dix ans, il voyageoit, espérant faire oublier une aventure de sa jeunesse. Il la traitoit de *malheureuse*. Mais les nobles et braves châtelains de Normandie l'appeloient une rencontre insidieuse ; accusoient Bertrand de *couardise*, de trahison ; lui reprochoient de s'être assuré la victoire sur un ennemi confiant et courageux par de basses et déshonorantes précautions.

En revenant de Gênes, le sire de Bernay parcourut le Languedoc, passa par Montpellier, y vit Isabelle, apprit le mariage projeté entre Maurice et l'héritière de Livarot, se souvint des grâces de la jolie enfant dont on parloit tant avant son départ de la province ; curieux de la revoir, il se chargea, avec plaisir, des lettres d'Isabelle, et d'une boîte de parfums qu'elle envoyoit à Gabrielle.

On rougit pour la charmante fille de Gontran de la méprisable conquête qu'elle va faire ; on voudroit pouvoir cacher la laideur, la méchanceté de ce vilain Bertrand. La nature sembloit s'être amuser à composer sa bizarre figure de traits mal assortis et placés au hasard. Il avoit l'air tout de travers, lorgnoit d'un œil, louchoit de l'autre ; soucieux, refrogné, il paroissoit toujours méditer un complot. Une barbe rousse, épaisse, indocile à toutes les formes qu'on vouloit lui donner, toujours mêlée, toujours rebroussée, achevoit de le rendre l'objet le plus désagréable.

Ces dehors hideux cachoient un intérieur plus haïssable en-

core. Faux, rusé, perfide, aimant à nuire, livré à toutes les passions vicieuses; dans un temps où ses égaux mettoient au nombre des lois imposées par l'honneur le soin de *servir*, d'*honorer*, de *protéger* les dames, Bertrand, le déloyal Bertrand tendoit des piéges à l'innocence, regardoit la jeunesse et la beauté comme des objets propres seulement à satisfaire de grossiers désirs et de brutales fantaisies; content si par la violence ou l'artifice il arrachoit des faveurs qu'un autre eût voulu devoir au sentiment.

A peine cet homme odieux vit Aloïse, qu'il résolut d'enlever à son jeune parent l'épouse destinée à le rendre heureux. Ce projet, malhonnête à concevoir, étoit d'une difficile exécution. Nu espoir d'être préféré n'enhardissoit le sire de Bernay à demander la main d'une fille promise. Son âge jetteroit du ridicule sur sa rivalité avec Maurice; par quel moyen rompre un mariage sortable et arrêté? La fraude et la malice pouvoient seules l'aider dans le dessein d'enlever Aloïse à ses parents, de quitter la province avec elle, et de se rendre maître de sa destinée. Pendant qu'il songe à s'emparer de sa personne, Isabelle et Maurice arrivent en Normandie. La dame douairière de Lieuvain, tutrice de son fils, souveraine sur ses volontés, charmée d'être parvenue à lui assurer la main d'Aloïse et la réversion des fiefs de Gontran, accourt à Livarot présenter ce fils docile et soumis à la famille qui va l'adopter. Leur présence ramène au château les plaisirs longtemps écartés par le deuil d'Aloïse, les tristes souvenirs s'effacent; on s'occupe d'amusements, de fêtes, de parures, de noces; et on commence à ordonner les préparatifs nécessaires à rendre éclatante et gaie la prochaine union des héritiers de Livarot et de Lieuvain.

Mais qu'Aloïse est éloignée de partager la joie de ses parents! De quelle surprise elle est frappée en voyant, en examinant le *doux ami* de son enfance! Comment? pourquoi? d'où vient Maurice lui plaisoit-il? Par où s'attiroit-il de tendres préférences?

Elle l'amoit, elle le caressoit! Eh! mon Dieu! méritoit-il de l'emporter sur Olivier? Il n'est point changé; il offre encore à ses regards les mêmes traits : voilà ses yeux bleus, ses cheveux blonds; il est toujours grand, toujours mince, toujours blanc, toujours posé, toujours paisible; mais il est sans physionomie, sans grâces, sans esprit, sans âme. Ses mouvements sont gauches, ses regards stupides; il est indolent, maussade, insipide, ne parle point, ne pense point, ne connoît ni l'amusement, ni l'ennui, ne fait rien, ne désire rien, ne veut rien; se laisse guider, inspirer, déterminer par sa mère; craint le vent, le tonnerre, les lutins, les revenants, croit les contes les plus absurdes; voit d'un œil égal l'éclat de la joie ou les marques de la douleur sur le visage de ceux qui l'approchent, et vit sans s'occuper des autres ni de lui-même.

Plus Aloïse considère l'époux qu'elle va promettre de chérir, d'honorer, de respecter, plus elle sent d'éloignement pour lui. Sa répugnance, fondée sur des motifs réfléchis, s'accroît à chaque instant; elle hait, elle méprise le fils d'Isabelle. Le jeune automate augmente le dégoût qu'il lui inspire en lui répétant avec nonchalance, avec froideur, les compliments flatteurs et les discours passionnés dont sa mère s'efforce de charger sa mémoire. Il les récite comme une leçon, en oublie le milieu, la fin ou le commencement; se reprend, cherche l'expression perdue, ne peut la retrouver, rêve, bâille et s'endort.

Dans la profonde amertume de son cœur, Aloïse regrette cet Olivier d'Hangest, si longtemps haï. En se rappelant ses défauts les plus choquants, ils lui paraissent supportables comparés à l'ineptie de Maurice. Actif, animé, courageux, le vaillant fils de Thibaut eût au moins fait rejaillir une partie de sa gloire sur la compagne de sa vie. Si elle ne l'eût point aimé, auroit-elle pu se défendre de l'estimer, de sentir du plaisir à l'entendre louer? La femme du brave Olivier se seroit vue honorée, respectée! Mais partager le mépris qu'inspiroit Maurice, porter le nom de

ce noble imbécile, c'étoit à ces yeux un sort si cruel, si humiliant, que toute sa soumission aux ordres de la Providence, tout son attachement à ses devoirs ne pouvoient le lui faire envisager sans horreur.

A peine le seigneur de Lieuvain eût-il passé un mois dans la province, que tout le canton se révolta contre le bizarre assortiment de deux personnes si peu formées pour s'unir. Les amis de Gontran lui reprochèrent de sacrifier le bonheur de sa fille à l'avide ambition d'Isabelle; on lui représenta le ridicule de cette alliance. Il reçut mal les avis et les remontrances; opposa ses engagements, sa promesse, les rapports d'âge, de naissance, de fortune, au léger inconvénient de manquer d'esprit, de vivacité, de grâce, de talents. Aloïse désolée se prosterna vainement aux pieds de ce père inflexible; ses prières, ses larmes ne purent vaincre l'obstination de Gontran. Elle implora la bonté de sa mère, l'appui de ses proches; personne ne fut écouté. L'opiniâtre exactitude de Gontran à tenir une parole donnée lui montra son mariage irrévocablement décidé, son malheur inévitable, si elle ne s'en garantissoit par une démarche blâmable, hardie, téméraire dans ses propres idées, par un prompt éloignement de la maison paternelle, par un entier abandon de toutes ses espérances de fortune et de bonheur.

Après de mûres considérations, de longs combats, mille efforts pour se soumettre à son rigoureux destin, la triste Aloïse tourna toutes ses pensées vers l'unique moyen de se soustraire à l'autorité tyrannique exercée sur elle, de rendre sa désobéissance moins criminelle à ses yeux, de la sanctifier à ceux des autres. Elle résolut de se consacrer au ciel, de se renfermer à jamais dans un monastère; d'y prendre le voile avant de découvrir le lieu de sa retraite; de se cacher sous un nom supposé jusqu'au moment où ses vœux prononcés mettroient une insurmontable barrière entre Maurice et elle.

Pendant son enfance, on l'avoit menée plusieurs fois à un

couvent de bernardines, situé à deux ou trois lieues de Lisieux. Elle se souvenoit de cette maison, et désiroit s'y retirer. Mais comment se rendre à ce monastère? Pouvoit-elle y aller seule? Un guide, des chevaux lui devenoient nécessaires. A qui en demander? Aucun des vassaux de son père n'oseroit aider sa fuite, et tous trahiroient sa confiance. Dans cet embarras, elle crut devoir s'ouvrir à Berthe, la plus jeune des femmes de sa mère; cette fille, âgée seulement de trois ans plus qu'elle, la servoit et lui étoit fort attachée. Berthe frémit du dessein de sa maîtresse, le combattit, la supplia d'y renoncer; mais, touchée de ses larmes, gagnée par ses caresses, elle promit de favoriser son évasion, d'accompagner ses pas, de s'enfermer au couvent avec elle, de trouver des chevaux, un guide sûr, et de la mettre en état de quitter Livarot trois jours avant celui où elle devoit être fiancée à Maurice.

Berthe avoit une sœur mariée à Bernard, vassal du sire de Bernay; cet homme, élevé dans les haras, se connoissoit en chevaux, savoit les gouverner, venoit de monter les écuries de Bertrand, et d'entrer à son service en qualité d'écuyer. Berthe alla le voir, lui découvrit le secret d'Aloïse, le pria de prêter des chevaux et un guide pour la mener au couvent. Bernard fit d'abord de grandes difficultés, remontra fortement à sa belle-sœur le danger où elle s'exposoit par trop de complaisance pour sa maîtresse. Que ne risquoit-elle pas en aidant l'héritière de Livarot à fuir sa famille, à faire un sanglant affront à ceux de Lieuvain? Un homme attaché au seigneur de Bernay ne méritoit-il pas d'être puni, s'il prêtoit son secours, se servoit de ses propres chevaux dans une occasion où son plus proche parent étoit si vivement intéressé?

Berthe, sans répondre à ses objections, fit briller à ses yeux une bague de prix, et lui promit une somme considérable, s'il sacrifioit ses craintes au plaisir de l'obliger. Bernard rêva, se consulta, prit la bague, et consentit à tout. Berthe et lui con-

vinrent du jour, de l'heure, du lieu où Bernard lui-même les attendroit avec des chevaux, et une bête de somme pour porter les paquets qu'elle auroit soin de lui envoyer. Il s'engagea formellement à se trouver, au temps prescrit, à une des portes du parc. Ces mesures prises, Berthe revint à Livarot instruire sa maîtresse du succès de son voyage à Bernay.

Oh! comme la sensible fille de Gontran sentit palpiter son cœur à l'approche du moment où elle alloit mériter les noms d'enfant rebelle, de fille désobéissante; opposer sa propre volonté à celle de ses parents, se soustraire à leur autorité, leur ravir un droit que leur accordoient les loix divines et les conventions humaines! Que de soupirs, de larmes, de gémissements lui arrachoit l'effrayante pensée d'attirer sur sa tête la malédiction d'un père irrité! Combien de fois sa résolution s'ébranla! Mais la vue de Maurice, mais ses discours, mais les apprêts d'une fête, plus redoutée que la mort, effaçoient toute autre impression de crainte, et ranimoient en elle le désir d'éviter à jamais le joug honteux où l'on vouloit l'assujettir.

Berthe, en songeant qu'elles se présenteroient toutes deux aux religieuses comme des orphelines, maîtresses de disposer d'elles-mêmes, jugea convenable de consigner la dot d'Aloïse et la sienne entre les mains de l'abbesse, au moment de leur entrée au couvent; précaution capable de rendre la curiosité moins vive et les questions moins embarrassantes. Elle cacha donc entre le linge et les habits qu'elle emportoit tout l'or et les bijoux précieux de sa maîtresse, à l'exception du beau reliquaire qu'autrefois Olivier lui avoit présenté de la part de sa mère. Une grande confiance à sa vertu le fit mettre au col d'Aloïse, espérant qu'il la garantiroit de tout danger sur la route.

La nuit qui précéda son départ, Aloïse ne se coucha point. Elle écrivit un billet pour le laisser sur sa table. En instruisant ses parents du sujet de sa fuite, sa main trembloit, son cœur se serroit; à peine put-elle tracer ce peu de mots:

« Prête à me voir forcée de recevoir la main du méprisable Maurice, j'ose m'arracher au sort affreux d'être sa compagne et sa femme. Je vais chercher, au fond d'une austère retraite, l'époux auguste dont la voix m'appelle. C'est au pied de ses autels où l'infortunée Aloïse va pleurer sa coupable désobéissance, se livrer à l'amer regret d'offenser, d'attrister des parents chéris, révérés, dont elle devoit être, dont elle désiroit être la consolation et la joie. O mon père! comment avez-vous pu réduire votre malheureuse fille au désespoir? O ma mère! ma tendre mère! pardonnez-moi vos pleurs. Éloignée de vos yeux, bannie de votre cœur, jamais, jamais Aloïse ne cessera d'en répandre. »

Le jour allant paroître, Berthe avertit sa maîtresse qu'il est temps de partir. Pâle, foible, abattue, la timide Aloïse descend au jardin, prend, d'un pas chancelant, la route du lieu où elle est attendue. Ses yeux, baignés de pleurs, fixent de tristes regards sur les objets dont elle s'éloigne, qu'elle ne verra plus. Avant de quitter l'allée d'où elle peut encore apercevoir le château, elle se retourne, s'arrête, jette un cri de douleur, tombe à genoux, lève ses mains vers le ciel, le prie avec ferveur de modérer la colère de Gontran, de consoler sa mère; de ne pas permettre que ses parents ressentent trop vivement sa perte; de mettre dans leurs cœurs l'oubli d'une fille ingrate, dénaturée, indigne de leur amour, de leurs regrets, puisqu'elle n'a pu se vaincre elle-même, céder à leur volonté et s'immoler à ses devoirs.

Berthe la relève, lui représente le danger du moindre retardement. Elle l'encourage, la presse de sortir promptement du parc. Aloïse se laisse conduire. Elle arrive au lieu du rendez-vous, y trouve Bernard et les chevaux. Elle le remercie de son exactitude, lui donne la somme promise par Berthe. A l'air dont il la reçoit, elle le croit et bien honnête et bien désintéressé : sa rougeur et son embarras, à la vue de l'or, marquent une

sorte de honte de mettre un prix à ses services. Aloïse baisse son voile, monte à cheval. Précédée de Bernard et suivie de Berthe, elle prend la route de Lisieux.

Pour éviter l'ardeur du soleil, Bernard quitte bientôt le chemin frayé. Il suit d'étroits sentiers, côtoie les arbres, traverse de petites prairies; et vers le midi, il s'engage dans un bois, marche longtemps, fatigue ses bêtes, et plus encore les jeunes voyageuses, peu accoutumées à de violents exercices. Berthe s'étonne du long détour qu'il a pris, lui demande s'il ne s'est point égaré. Il la rassure, lui montre de la main un ruisseau dont il suit le cours; il se termine précisément au lieu où il doit les conduire. Peu de moments après, il sort du bois, s'arrête près d'un moulin, que le ruisseau, grossi dans cet endroit, fait tourner. Le meunier et sa femme viennent à sa rencontre, invitent la dame fatiguée à entrer chez eux. Bernard lui conseille de mettre pied à terre, de se reposer, pendant qu'il ira chercher, au hameau prochain, des rafraîchissements pour elle et de la nourriture pour ses chevaux.

Aloïse accepte l'offre de la meunière. A peine est-elle assise, que ces bonnes gens placent devant elle une petite table couverte de fruits et de laitage. La belle fugitive se montre reconnaissante de leur attention, mais elle ne peut toucher à ces mets. L'oppression de son cœur ne lui permet pas d'imiter Berthe, qui cède avec plaisir aux instances des villageois. Un temps assez long se passe, Bernard ne revient point. Le jour s'avance, l'inquiétude agite Aloïse, la crainte s'y joint. Bernard l'abandonne-t-il en ce lieu désert? Berthe la rassure, et s'effraye elle-même. Cent fois elle sort de la cabane, regarde au loin, écoute, appelle; elle ne voit rien, personne ne répond à sa voix. Mille idées se présentent à son esprit. Un accident retient-il Bernard? Où est-il? Auroit-il trahi sa confiance? Seroit-il allé découvrir leur fuite au seigneur de Livarot? Aloïse forme les mêmes soupçons; toutes deux pleurent, s'embrassent, gémis-

sent. La meunière, surprise de leurs alarmes, croit les dissiper en exhortant la jeune dame à ne point s'impatienter. Bernard va bientôt reparoître, dit-elle, avec ses parents. Mes parents, s'écrie Aloïse, je suis perdue! Où me cacher? comment soutenir les regards de mon père, de mon père justement irrité? En parlant, un froid mortel la saisit, elle tombe sans connaissance entre les bras de Berthe.

En reprenant l'usage de ses sens, Aloïse se voit entourée d'hommes. Leur air grossier, leur morne silence l'épouvantent. Berthe est retenue par un de ces hommes; elle-même se sent pressée entre les bras d'un autre. Elle se débat avec violence, voit le visage de cet homme, le reconnoît malgré son déguisement, jette un cri d'horreur, et reste sans sentiment.

La fraîcheur du soir, le mouvement et les secours de Berthe la rappellent à elle-même. Elle se trouve dans une litière, apprend qu'elle est au pouvoir du seigneur de Bernay. Amoureux d'elle, cherchant, depuis son retour dans la province, une occasion de l'enlever, il a su sa fuite par Bernard. Ce perfide conducteur l'a détournée de sa route, et livrée entre les mains de Bertrand. On la mène au Havre. Un esquif l'y attend, va la passer en Angleterre, où le seigneur de Bernay prétend la contraindre à l'épouser. Berthe tient ces particularités de Bernard. En amenant la litière, son indigne beau-frère n'a pas rougi d'avouer sa trahison, et de prétendre la justifier par le péril où l'eût exposé sa complaisance pour elle.

Aloïse s'abandonne au désespoir. Être au pouvoir de Bertrand! épouser Bertrand! Ah! plutôt la mort, s'écrie-t-elle en voulant s'élancer hors de la litière. Berthe la retient; toutes deux ordonnent d'arrêter. On marche sans les écouter; on arrive au bord de la mer. Bertrand se saisit d'Aloïse, la porte, malgré sa résistance, dans le bâtiment prêt à la recevoir. Ses gens y conduisent Berthe éplorée, inconsolable d'être la cause innocente du malheur de sa maîtresse. Un vent favorable enfle les

voiles : l'esquif fend rapidement les flots. Sa course est dirigée vers l'île de Wigth.

Bertrand croit apaiser la douleur de sa belle captive en lui parlant de son amour. Il s'approche d'elle, veut prendre une de ses mains ; elle la retire, le repousse avec dédain, s'obstine à ne pas le regarder, à ne point lui répondre. L'audacieux l'avertit de changer de conduite, de ne pas l'irriter, de ménager un homme en état de la faire repentir de ses mépris. Maître de sa personne, il la traitera sans égards, si elle continue à se montrer hautaine, ingrate du service qu'il lui rend. Ne doit-elle pas se trouver heureuse d'être débarrassée de Maurice, sans faire le sacrifice de sa liberté dans l'asile où elle vouloit se renfermer?

Les menaces de l'insolent augmentent la terreur d'Aloïse. Elle se tait, cache son visage inondé de pleurs, prie le ciel de déchaîner les vents orageux, d'exciter la tempête, d'abîmer au fond des eaux et l'odieux ravisseur et la triste victime qu'il dévoue au malheur, et peut-être à la honte. Hélas! ses vœux ne sont point écoutés. Les rayons du jour éclairent déjà la côte où l'on se propose d'aborder. On arrive. Aloïse est portée à terre; ses regards parcourent cette rive étrangère, dans l'espoir d'y trouver du secours. Elle aperçoit seulement une barque appareillée, et des pêcheurs attroupés. Pendant que Bertrand fait débarquer ses effets et ses gens, donne des ordres, elle s'échappe des mains d'un homme à lui ; malgré sa foiblesse, elle court, elle vole vers les pêcheurs, implorant l'assistance du ciel et la compassion de tous les humains.

Aux accents douloureux dont sa voix remplit l'air, trois jeunes hommes sortent du milieu de la troupe qui les environnoit. Le plus apparent des trois s'avance, demande à la dame effrayée le sujet de ses pleurs et de ses larmes. Ah ! je suis trahie, dit-elle, enlevée, arrachée de ma patrie; destinée, par un infâme, au sort le plus affreux. Bertrand ne lui donne pas le temps

d'en dire davantage. Il accourt, porte sur elle une main brutale, veut la contraindre à le suivre. L'étranger s'oppose à son dessein, le repousse d'un bras vigoureux, le sépare d'Aloïse, la met sous la garde de ses gens, et défend impérieusement à son ravisseur de s'en approcher.

Le sire de Bernay, le voyant sans armes, se jette avec fureur sur lui. Mais son adroit adversaire le saisit, le renverse, le tient assujetti sous ses pieds, menace de lui briser la tête contre le rocher où elle touche, s'il ne renonce à faire violence à la jeune dame et ne la laisse en liberté.

Le lâche Bertrand, abandonné des siens, qui ont fui vers le bâtiment, d'une voix tremblante demande humblement la vie. Elle lui est accordée, à condition de se rembarquer à l'instant et de s'éloigner du rivage. Il le promet, il le jure. Mais, *discourtois et cauteleux*, il tire un court poignard, caché sous son écharpe, s'apprête à l'enfoncer dans le sein de l'ennemi généreux qui se baisse et lui tend la main pour le relever. S'apercevant du dessein de ce traître, il le rejette avec force sur l'arène. Un des pêcheurs voit sa perfidie, s'en indigne, ramasse un caillou, le lance à la tête du *félon*, l'atteint au front et l'étend mort sur le sable. Une partie de ses gens, encore à terre, est rappelée; on leur ordonne d'emporter leur maître. A l'exception des effets de Berthe, on leur fait rembarquer tout ce qu'ils ont déposé sur le rivage. Ils obéissent en silence, et partent à l'instant.

Aloïse, presque mourante, est portée dans l'habitation la plus prochaine. Ses foiblesses se succèdent, font craindre pour sa vie. On doute, pendant deux heures, de pouvoir ranimer ses esprits abattus. Son défenseur court au château voisin, en rapporte un spécifique dont l'effet est prompt. Aloïse ouvre les yeux, mais elle n'ose les lever. Elle tremble, elle frémit. Bertrand n'est-il point à ses côtés? Ses vils agents ne l'environnent-ils point? Berthe lui parle, la console, la rassure, lui dit qu'elle est vengée, qu'elle est libre. Aloïse porte enfin de timides regards autour d'elle, voit

des femmes attentives à la considérer. Elle s'étonne, ne sait où elle est, parcourt encore ces objets inconnus, en découvre un qui redouble sa surprise. Un jeune étranger à genoux près d'elle paroît tout occupé de son état. D'une main il tient un flacon, d'où s'exhale un parfum balsamique qu'il lui fait respirer; de l'autre, il essuie l'eau dont on vient d'inonder son visage.

Berthe lui montre son libérateur dans celui qui fixe son attention. Elle l'instruit du sort de Bertrand. La terreur d'Aloïse commence à se dissiper. Elle bénit le ciel, demande s'il est vrai, s'il est bien vrai qu'elle est libre? Son défenseur lui confirme que Bertrand n'est plus. Il lui détaille les circonstances de sa mort, s'informe, avec intérêt, de sa situation présente, craint de la voir retomber dans l'anéantissement d'où elle sort. Il joint ses prières à celles de Berthe, pour l'engager à prendre un restaurant que cette fille vient de préparer. Aloïse ne se sent aucun besoin. Mais l'étranger insiste, lui présente le vase, l'approche de ses lèvres. Elle cède à son empressement. Charmé de sa complaisance, il l'en remercie, comme d'une faveur accordée à son zèle, et montre un désir ardent de la servir et de l'obliger.

Il parle, Aloïse l'écoute. Mais quels mouvements rapides et confus sa présence, ses discours élèvent dans l'âme de la sensible fille? Jamais ses yeux n'ont vu, jamais son imagination ne s'est formé l'idée d'une figure si noble, si imposante! Elle doute si cette majestueuse créature habite ordinairement la terre; si elle n'a pas devant elle un génie bienfaisant descendu de la voûte éthérée pour protéger l'innocence opprimée. A son air de candeur, à ses traits aimables, au son harmonieux de sa voix, elle croit voir, elle croit entendre un ange de lumière, chargé par le Très-Haut de punir le vice, de confondre les projets, de rendre vains les criminels attentats des enfants de ténèbres.

Tous deux se contemplent en silence, et tous deux s'admirent.

Les yeux du charmant étranger semblent dire : Que vous êtes belle ! que vous me plaisez ! que je me sens heureux d'être près de vous ! Ceux d'Aloïse expriment de la reconnoissance, une sorte d'embarras où se mêlent de la surprise et du plaisir.

Celui qui excite en elle ces sensations différentes et nouvelles, l'invite à prendre l'air pour achever de recouvrer ses forces. Elle sort de la cabane ; il lui donne la main, la guide, la soutient pendant sa promenade. Il choisit de l'œil les sentiers les moins arides, craint que le sable ne la fatigue, écarte le plus petit caillou qui pourroit blesser ses pieds délicats. Un tendre intérêt anime ses soins, les rend agréables et touchants. Aloïse les reçoit avec émotion, s'étonne de le voir capable de les prendre. Comment un homme si fier, en menaçant le sire de Bernay, en le séparant d'elle, est-il à présent si doux, si prévenant, si attentif, si bon pour une fille inconnue ! Eh ! que feroit-il de plus s'il étoit son frère, son ami ?

Le croyant anglois, et seigneur de la terre où elle se trouve, après un court entretien, elle lui demande s'il voudra bien lui procurer un bâtiment pour repasser la mer et se rendre au Havre? Il lui apprend alors qu'étranger comme elle sur cette rive, il s'y rencontre par hasard. Il est François, procheparent du seigneur Godefroi de Montreuil, actuellement chargé, par la cour de France, d'une importante négociation auprès du roi d'Angleterre. Il se nomme le chevalier de Limours, étoit à Londres depuis un mois, quand sire Henry Hervey l'a engagé à venir dans la petite île de Wigth visiter lady Bedford sa sœur, dame du Joli-Manoir, château qu'il montre de la main, où il habite pour quelques jours encore. Ce matin, éveillé de bonne heure, il est venu se promener au bord de la mer, a loué une barque, vouloit se procurer le divertissement de la pêche, et choisissoit des hommes propres à le lui donner, lorsque des cris touchants ont frappé ses oreilles, ému son cœur... Il s'interrompt, regarde Aloïse, soupire ; et d'un ton doux et tendre : Quoi ! dit-il, vous

voudriez partir? Quoi! déjà? Quel intérêt si pressant vous porte à vous éloigner de ce rivage, où dans l'instant on trembloit pour vos jours! Foible, abattue, soutiendrez-vous l'agitation de la mer? Quoi! vous exposer à de nouveaux dangers, à de nouvelles frayeurs? J'attends un yacht; il devoit me ramener à Londres, je m'en servirai pour vous conduire au Havre. Accordez deux ou trois jours à ma prière, à votre sûreté; permettez-moi de vous présenter à lady Bedford. Vous trouverez chez elle un repos nécessaire à calmer vos esprits troublés par la crainte. Si vous désirez rassurer vos parents, sans doute alarmés de votre enlèvement, chargez-moi de vos ordres, madame, un messager, prompt et fidèle, les portera aux lieux que vous m'indiquerez.

Rassurer mes parents! répète Aloïse en retenant à peine des larmes prêtes à couler. Hélas! ai-je des parents? Sans appui, sans amis, sans protection, je n'intéresse personne. Je suis une infortunée, condamnée par un sort bizarre et cruel à vivre dans la retraite et dans l'obscurité. Sans appui! sans amis! vous, madame! dit le chevalier de Limours avec attendrissement. Eh! quel cœur pourroit être assez insensible pour ne pas s'ouvrir à vos peines? Honorez-moi de votre confiance; déposez vos secrets dans mon sein; et s'il est possible au zèle, à l'amitié, de changer le sort dont vous vous plaignez, cessez de vous croire infortunée.

Aloïse alloit répondre, lorsque lady Bedford, son frère et plusieurs autres personnes s'avancent vers le chevalier. Tous les regards se fixent sur la belle étrangère. Son air noble et modeste, ses grâces touchantes élèvent un murmure d'applaudissements autour de son défenseur. On le félicite d'une si heureuse rencontre; on le presse de raconter les particularités de cette aventure. On n'ose faire des questions à la jeune dame dont l'abattement intéresse. Mylady Bedford l'invite à venir au château. Ses offres embarrassent Aloïse, elle hésite; le chevalier de Limours la conjure de se rendre à l'obligeante proposition de

Mylady. Elle y consent, et l'air dont elle accepte un asile chez cette dame prouve qu'elle mérite les égards dont elle devient l'objet.

En arrivant au château, Aloïse est conduite par la maîtresse de cette agréable habitation dans un appartement commode et riant. Sa pâleur, son accablement, montrent combien elle a besoin de repos. La dame du Joli-Manoir la force de se mettre au lit, l'oblige à prendre un consommé, fait fermer les rideaux, l'embrasse et la quitte, en lui souhaitant un sommeil rafraîchissant et paisible. Avant que ses femmes exercent la même hospitalité à l'égard de Berthe, elle l'envoie chercher, l'interroge en présence du chevalier de Limours, sur le nom, la province, le rang et la fortune de sa maîtresse.

Ses questions embarrassent Berthe : mais, se rappelant ce qu'elle devoit dire au couvent, pour ne pas laisser connoître l'héritière de Livarot avant sa profession, elle répond à Mylady que sa maîtresse est née en Bretagne, se nomme Claire de Fongères, a perdu ses parents dans son enfance, et vit sous la tutelle d'une nièce de sa mère. Cette dame, établie en Normandie, a pris grand soin de l'éducation de Claire. La voyant en âge d'être mariée, elle a voulu disposer de sa main en faveur du fils d'un de ses amis, peu digne de l'attachement de Claire, et devenu, par ses importunités, l'objet de son aversion. Après avoir en vain essayé de changer l'esprit de cette parente impérieuse et obstinée, prête à se voir contrainte de lui obéir, Claire s'est déterminée à prendre le voile. Suivie d'elle seule, sa jeune maîtresse s'est dérobée d'une maison où elle ne pouvoit plus espérer de vivre libre. Elles alloient chez les Bernadines de Lisieux, quand la trahison de leur guide les a fait tomber dans les piéges d'un méchant seigneur amoureux de Claire. Égarées de leur route, enlevées, embarquées de nuit, elles ont été conduites sur cette rive, où le ravisseur a trouvé la punition de son attentat.

La courte narration de Berthe, terminée par l'éloge des vertus

de sa maîtresse, par l'énumération de ses talents, inspire aux deux personnes qui l'entendent le désir de s'opposer à la résolution de l'aimable Claire. On se propose de lui donner des conseils, de l'appui contre sa parente; et déjà Mylady se flatte de la retenir chez elle, d'en faire sa compagne et son amie.

L'extrême fatigue d'Aloïse lui procure un sommeil long et profond. Le soleil se couche, elle ne s'éveille point. Le chevalier de Limours s'en inquiète. Il ne peut se défendre de suivre les pas de Berthe qui entre et sort doucement de la chambre de sa maîtresse. Il va, vient, retourne, écoute si elle repose tranquillement; il sent du plaisir à l'entendre respirer. Un attrait inconnu l'attache à tout ce qui tient à elle. Il s'entretient avec Berthe, lui fait mille questions sur la charmante Claire, sur l'amant qu'elle n'aime pas, demande à tous moments à cette fille si l'assoupissement de Claire n'est pas trop fort, s'il ne seroit point une suite de ses foiblesses du matin, si elle est sûre, bien sûre que sa maîtresse dort, et si ce long sommeil ne nuira point à sa santé.

Aloïse en s'éveillant reçoit la visite de Mylady. Elle prie son attentive hôtesse de vouloir bien la dispenser de paroître à souper. Sa nouvelle amie consent à se priver ce soir de sa présence à table, la fait servir dans sa chambre, veut la voir manger. Le chevalier de Limours demande et obtient la permission d'assister à son repas. Aloïse montre encore le désir de se rembarquer le lendemain. Mylady rejette sa prière, la conjure de renoncer à ce dessein, au moins pendant le reste de la semaine; le chevalier appuie fortement les raisons de la dame du Joli-Manoir, Aloïse n'en trouve point à lui opposer. Les caresses de Mylady et les désirs de son libérateur la persuadent, elle promet de rester.

Seule avec elle, Berthe lui représente le danger de sa condescendance. En demeurant, elle s'expose à se voir découverte, à retomber au pouvoir de son père. Les matelots retournés au Ha-

vre, les gens de Bertrand ne répandront-ils pas que la jeune personne enlevée par leur maître, et cause de sa mort, est restée dans l'île de Wight? Ne viendra-t-on pas l'y chercher? En retournant promptement sur leurs pas, elles pouvoient arriver au monastère avant qu'il fût possible de les joindre. Berthe a raison, Aloïse en convient; mais un sentiment plus fort que la crainte suspend ses résolutions. Des idées vagues s'opposent à des desseins formés. Elle est troublée, incertaine, indécise. Cet asile où elle vouloit se cacher, lui semble bien triste. Une retraite éternelle l'effraye; son cœur s'émeut à la seule pensée de prononcer des vœux indissolubles. Elle ne sait quel lien secret commence à l'attacher au monde; mais elle sent une répugnance extrême à l'abandonner pour jamais.

Vos réflexions me paroissent bien tardives, lui dit Berthe. A quel autre parti vous arrêter à présent? Il faut suivre votre premier plan, ou retourner à Livarot implorer la clémence de votre père, et mériter son pardon en recevant la main du seigneur de Lieuvain.

Recevoir la main de Maurice, ah! jamais! s'écrie Aloïse. Il faudra donc aller au couvent! reprend Berthe. Aloïse rêve, soupire, s'attendrit, pleure. Ne suis-je pas bien malheureuse? dit-elle. Comment mes parents ont-ils fait un pareil choix? Il est des hommes si aimables! Eh! vraiment oui, reprend Berthe, il en est de charmants! Ce chevalier de Limours, par exemple, qu'il est bien fait! Quel air de grandeur! Et comme il est sensible, comme il est bon! Et tout de suite elle conte à sa maîtresse l'inquiétude du beau chevalier pendant son sommeil, lui répète ses discours, lui peint ses mouvements. Aloïse rougit, l'engage à parler bas, à s'approcher tout près d'elle, à recommencer ce qu'elle vient de dire. Attentive, agitée, elle écoute, sourit quelquefois, soupire, ne se lasse point d'entendre parler Berthe. Mais comment, mais pourquoi, demande-t-elle à cette fille, prend-il un intérêt si vif au sort d'une étrangère?

D'où vient moi-même ne puis-je rencontrer ses regards, sans sentir au fond de mon cœur le désir de l'obliger? Sans doute la reconnoissance excite en moi ce désir. Mais lui, montrer tant d'amitié pour moi! Cela n'est-il pas extraordinaire? Oh! point du tout, dit Berthe en riant. Il est jeune, vous êtes belle; il est naturel qu'il vous aime. Mais ne lui laissez pas voir combien son amitié vous touche. Avant de le traiter en ami, il faut le connoître, savoir de quelle province il est, où il réside ordinairement, s'il est libre ou marié. Demain à votre réveil j'aurai pris des informations, et je vous les communiquerai.

Le lendemain Berthe trouve de la difficulté à s'instruire. Les gens du chevalier sont Anglois; elle n'entend point leur langue, ils ne parlent pas la sienne. Un valet de chambre allemand est le seul dont le jargon, mêlé d'espagnol, de françois et de saxon, soit à peu près intelligible. Elle tire de cet homme, appelé Germain, une petite suite de faits qui ne lui donnent pas une grande connoissance de l'état et de la fortune du chevalier.

Il étoit prisonnier de guerre en Espagne quand Germain est entré à son service. Ce garçon ignore et la province, et le rang, et le véritable nom de son maître. Il sait seulement qu'il jouit d'une grande réputation parmi les gens de guerre, et le soupçonne d'avoir caché sa naissance et ses titres, peut-être pour payer une rançon moins forte, et recouvrer plus aisément sa liberté. Pris par le duc de Feria dans une occasion où, charmé du courage de ce jeune François, le chef espagnol lui sauva la vie, il fut gardé sur la frontière en attendant le retour de ses forces épuisées par la perte de son sang. On le conduisit ensuite à un château appartenant au duc de Feria. Pendant les premiers mois de son séjour dans cette forteresse, le prisonnier tomba dangereusement malade; la comtesse Eugénie, sœur du duc, lui donna tous ses soins, s'attacha tendrement à lui. Convalescent et foible encore, il montra le plus grand désir de quitter l'Espagne, envoya un exprès en France chargé de plusieurs lettres. Cet exprès ne

revint point. Il dépêcha successivement plusieurs courriers; aucun ne reparut. Une foule de lettres envoyées par les voies ordinaires, par des occasions, restèrent toutes sans réponses. Un malheur si étrange jeta le chevalier de Limours dans une sombre mélancolie, dans un chagrin profond. Il ne concevoit pas comment ses courriers périssoient en route, comment ses lettres n'arrivoient point à leur destination. Si on les recevoit, pouvoit-on n'y pas répondre? L'abandonneroit-on dans une terre étrangère? Sa captivité n'intéressoit-elle personne? Avoit-il perdu tous les siens? Une inquiète tristesse le consumoit, lorsqu'une des femmes de la comtesse Eugénie, touchée de la langueur du beau prisonnier, l'avertit que la négligence dont il se plaignoit étoit l'effet des précautions de sa maîtresse pour se conserver la douceur de le voir et l'espérance de lui plaire. La comtesse gardoit toutes ses lettres, vouloit le dégoûter de sa patrie, le détacher de ses parents, de ses amis, en lui persuadant qu'ils l'oublioient. Eugénie jeune encore, assez belle, fort riche, comptoit le fixer en Espagne et l'épouser. Cette femme s'offrit à tromper la vigilance de la comtesse, à faire passer sûrement en France les lettres qu'il lui confieroit. Il lui en donna une pour le sire de Montreuil, reçut une réponse, et peu de jours après tout l'argent nécessaire à s'acquitter des avances du duc de Feria. Il paya sa rançon, fut mis en liberté, et se disposa plein de joie à retourner en France.

Eugénie, désolée de le perdre, avoua son amour, fit les plus grands efforts pour le retenir, offrit de le suivre en France s'il vouloit l'épouser. Sa passion, ses démarches, ses pleurs ne purent attendrir un cœur révolté de son artificieuse conduite. Le chevalier pouvoit lui pardonner d'avoir prolongé l'ennui de sa prison, mais jamais de s'être montrée assez cruelle pour laisser de tendres parents dans une longue et douloureuse inquiétude, pour livrer l'objet d'une affection intéressée et personnelle à des doutes déchirants sur l'existence de tous ceux qui lui étoient chers. Il partit donc sans se laisser toucher des

regrets de la dame espagnole. En arrivant à Bayonne, il trouva un courrier du seigneur de Montreuil. Une lettre de ce parent lui causa de la joie, et changea tout de suite ses desseins et sa route. Il sembloit diriger sa course vers Paris; il prit le chemin de Londres.

Et vous n'avez pas découvert la cause de ce changement? demande Berthe. Découvert! dit Germain, eh! que découvrir avec des personnes dont tous les discours sont mystérieux? J'ai trouvé la lettre que mon maître reçut à Bayonne, on n'y comprend rien. Elle parle d'union, de rupture; de nœuds qui délient; de serments qui dégagent des paroles; d'égards pour l'obstination; de secret à garder un peu de temps; de naturel, de joie, de bonheur, de cent mille contrariétés. Mais, dit encore Berthe, on veut peut-être le marier à Londres? Je n'y vois point d'apparence, reprend Germain. Il n'y a point de maîtresse, et la comtesse Eugénie lui a, je crois, inspiré de l'éloignement pour tout son sexe. Eh! sur quoi imaginez-vous, ajoute Berthe, que votre maître cache son nom! En Espagne cela pouvoit être fondé, mais à présent d'où vient ne le porteroit-il pas? Voilà ce que j'ignore, dit Germain : mais souvent le seigneur de Montreuil lui donne le titre de comte, et puis il se reprend; ils ont envoyé un gentilhomme je ne sais où, pour s'assurer de je ne sais quoi. A son retour, mon maître ira où il devoit aller avant son voyage en Angleterre. Au reste, tout cela ne me fait rien. Il est bon, généreux, indulgent; je l'aime de tout mon cœur, et pourvu qu'il me garde, il peut aller où il voudra, je suis prêt à le suivre au bout du monde.

Au réveil d'Aloïse, Berthe lui redit l'entretien qu'elle vient d'avoir avec Germain. La fille de Gontran s'irrite du procédé de l'amoureuse Espagnole. Comment a-t-elle pu chagriner le chevalier de Limours? Elle lui a donné de l'éloignement pour tout son sexe. Ah! l'inhumaine! Mais il cache sa naissance, son nom; d'où vient, pourquoi? Où doit-il aller? Mais qu'importe? elle ne

le verra plus ; cette idée l'attriste. Cependant elle va le voir dans une heure ou deux : elle se met à sa toilette; Berthe défait ses paquets. Aloïse choisit un habit fort riche, des dentelles, des parures. Pour la première fois elle se montre difficile, ne s'en rapporte ni au goût, ni à l'adresse de Berthe. Elle-même arrange ses beaux cheveux, forme des boucles, les entrelace de fils de perles attachés par des roses de diamants. Le repos vient de rendre à son teint sa fraîcheur et son éclat. Je ne sais quelle douce émotion donne à ses regards une vivacité nouvelle, répand sur toute sa personne cet air qui plaît tant, cet attrait puissant, invincible: effet des premières atteintes d'un sentiment dont le charme embellit tout ce qu'il anime.

Le chevalier de Limours n'a pas goûté comme elle un tranquille repos. Claire a souvent interrompu son sommeil. Il soupçonne la sincérité de Berthe; il a remarqué de l'embarras dans sa contenance en parlant à mylady Bedford. Claire lui a dit : *Je suis sans parents, sans amis;* et Berthe lui donne une cousine, une tutrice! Si Claire est sans appui, elle est donc sans fortune? Qu'il sent de plaisir en ce moment à se dire : *Je suis riche!* Mais une fille si charmante peut-elle n'intéresser personne? Daignera-t-elle le choisir pour son protecteur, pour son ami? Mille autres peut-être désirent la servir, l'obliger! Obtiendra-t-il d'elle une préférence si capable de le rendre à jamais heureux?

Levé de grand matin, le chevalier compte impatiemment les heures, écoute si l'on ouvre l'appartement de Claire, trouve mylady Bedford bien lente à visiter sa jeune hôtesse. Il l'entend enfin monter l'escalier; il court au-devant d'elle, lui donne la main, n'ose entrer. Berthe lui dit que sa maîtresse est habillée; il suit la dame du Joli-Manoir, voit Aloïse : mais combien l'éclat de sa parure l'étonne! La richesse brille sur elle, son front est serein; elle s'avance au-devant de mylady avec cette aisance et cette politesse qui annoncent une personne accoutumée à rece-

voir et à rendre les égards dus au rang et à la naissance. Eh quoi! se dit tout bas le chevalier, Claire est à plaindre? Claire éprouve des peines, et la fortune ne cause pas ses chagrins? Quel sentiment faisoit donc couler ses larmes hier? En fuyant un amant haï, regrette-t-elle un amant aimé? Cette pensée l'afflige. Il voudroit lui parler, s'éclaircir de ses doutes; mais elle descend avec mylady, et de tout le jour cette dame ne la quitte point.

Le chevalier observe Aloïse, cherche à pénétrer au fond de son cœur. Aloïse suit ses mouvements, croit le voir moins occupé d'elle; il lui paroît jouir sans distraction des amusements préparés par la dame du Joli-Manoir pour le divertissement de ses hôtes. Aloïse se trompe; il s'y prête, il ne s'y livre pas. Il saisit toutes les occasions de s'approcher d'elle, il souffre de ne pouvoir l'entretenir; trois jours se passent dans cette contrainte. Plus heureux le quatrième, il aperçoit Aloïse et Berthe sortir de grand matin du château : il leur voit prendre le chemin du port. Inquiet, alarmé du dessein qui les conduit vers ce lieu, il marche sur leurs pas, les joint en peu d'instants; et son trouble est si visible en les abordant, qu'Aloïse le remarque et lui en demande le sujet. Il hésite, elle insiste; peu accoutumé à dissimuler, le chevalier lui laisse voir ses soupçons. Il pense que peut-être elle veut s'assurer d'un bâtiment pour repasser la mer, sans attendre le temps où il a promis de lui en faciliter les moyens.

Aloïse se sent blessée de ce discours. Quoi! le chevalier ose la croire ingrate, capable de feindre, assez impolie pour quitter furtivement mylady Bedford, pour traiter son généreux libérateur sans confiance, sans amitié! Ni je n'avois ce dessein, lui dit-elle avec assez d'altération, ni vous ne deviez me le supposer. La perte d'un bijou où m'attache l'habitude de le porter, présent reçu dans mon enfance d'une main que le temps devoit me rendre chère, m'a seule attirée vers le port. Mais Berthe peut

aller sans moi demander aux femmes qui m'ont secourue, si par hasard elles ne l'auroient point trouvé. En parlant elle s'assied sur la pente d'un rocher, tourne le dos à la mer, et dit à Berthe de s'avancer jusqu'aux cabanes des pêcheurs.

Une main que *le temps devoit vous rendre chère!* répète le chevalier de Limours. Ce temps est-il passé, belle Claire, ou l'attendez-vous encore? Je n'attends rien, dit-elle, je n'espère rien; l'avenir ne me présente que des peines, des regrets. Eh pourquoi vous le préparer, madame, ce fâcheux avenir? reprend le chevalier. Par quelle raison vous dérober au monde? Il le faut bien, dit Aloïse en soupirant. En quittant ces lieux, des murs impénétrables vont m'enfermer à jamais. Que ne m'ont-ils cachée à tous les yeux, avant qu'un événement bizarre me conduisît à l'île de Wight.

Ce souhait me surprend, dit le chevalier; d'où s'élève ce regret d'y être abordé? Vous plaignez-vous de lady Bedford? Au contraire, répond Aloïse; je me loue de ses bontés, elles m'inspirent de la reconnoissance, et notre séparation me sera sensible. Eh bien, cédez à ses instances, reprend-il avec vivacité; préférez sa maison au couvent où vous vouliez vous retirer. N'êtes-vous pas libre de choisir votre asile? Aloïse baisse les yeux, rougit, se tait. Son tendre défenseur la regarde, voit son trouble, prend une de ses mains, la presse avec ardeur entre les siennes: Ah! vous ne daignez pas me parler, madame! lui dit-il d'un ton triste et tendre. Votre réserve m'afflige sensiblement. Un secret est caché dans votre cœur. Les discours de Berthe peuvent en imposer à une personne indifférente que rien n'engage à peser les raisons de votre fuite, de la retraite que vous vous imposez; mais en les examinant, permettez-moi de le dire, votre conduite n'est pas naturelle. La proposition d'un mariage où l'on ne pouvoit vous forcer de consentir, a-t-elle pu vous déterminer à la fuite, à la retraite? Une parente n'avoit pas le droit de vous contraindre; vous pouviez réclamer aisément contre une autorité

si foible. Tout annonce en vous une fille noble, riche ; vous êtes belle, charmante ! Avec tant d'avantages réunis, est-on sans appui, sans protection, sans amis ? Qu'avez-vous voulu me faire entendre ? Pourquoi feindre des chagrins, et cacher les véritables peines de votre âme ? Ah ! cessez, madame, cessez de me les déguiser ; ne me privez pas cruellement du bonheur de vous connoître et de vous être utile.

Oh ! comme le cœur d'Aloïse s'émeut, palpite, s'offense des soupçons du chevalier de Limours ! Ose-t-il l'accuser d'une fausseté dont la seule idée la révolte ? Eh ! si cette autorité, dit-elle, n'étoit point celle d'une simple parente, si tout la rendoit légitime, irrésistible ? Si la fuite seule pouvoit m'y soustraire ? Si la nature, les lois, mon devoir me contraignoient à rougir de ne pas m'y soumettre ? si en osant la braver j'ai voulu me punir de cette faute, l'expier par le sacrifice de ma liberté ?... Vous n'êtes donc pas orpheline ? interrompt le chevalier. Non, je ne le suis pas, reprend Aloïse. Un père chéri, respectable, mais inflexible, m'immoloit sans pitié à l'homme le plus ridicule, le plus méprisable. J'ai tout quitté pour éviter le malheur d'être à cet époux détesté.

Le chevalier de Limours garde un assez long silence, et reprenant la parole : Vous avez un père, dit-il, vous avez un amant haï ? Puissé-je ne jamais penser, ne jamais croire, ne jamais apprendre que vous en avez un aimé !

Si vous me connoissiez mieux, dit avec attendrissement Aloïse, mon destin vous surprendroit. Je n'ai jamais aimé, jamais je ne fus aimée. Deux fois promise, la haine et l'indignation m'ont toujours donné de l'horreur pour le joug qu'on vouloit m'imposer. Qu'entends-je ? s'écrie le chevalier de Limours. Avec ces yeux où se peint une âme si sensible, le cœur de l'aimable Claire seroit seulement susceptible de haine ? Quoi ! l'on excite votre indignation en souhaitant de vous plaire, en vous aimant ! Ah ! madame, vous allez donc me haïr ? Ce discours étonne,

embarrasse Aloïse? elle craint d'avoir donné une mauvaise opinion de son caractère au seul homme dont elle désire l'estime; elle sent du plaisir à se dire : Il m'aime! Elle sent de la douleur à se dire : Il croit que je puis le haïr! Elle n'ose plus parler, ses yeux se remplissent de larmes; elle ne les retient point, elle ne songe pas à les cacher. Le chevalier les voit couler, tombe à ses pieds, lui demande pardon de l'indiscrète curiosité qu'il vient de lui montrer, la conjure de ne pas l'accabler de son indignation.

Je ne suis point en colère, dit la charmante fille en pleurant plus fort; je suis mortifiée, chagrine, humiliée. Je me reproche de n'avoir point démenti Berthe; je serois bien peu reconnoissante si je conservois des secrets pour mon libérateur. Apprenez donc... Elle alloit poursuivre, quand Berthe accourt en criant : Madame, voilà votre reliquaire! Aloïse veut le prendre, il échappe des mains de Berthe, tombe; le chevalier de Limours le ramasse, souffle le sable qui le couvre, fait un mouvement, le regarde, l'examine, paroît frappé du plus grand étonnement, considère Aloïse, et d'un air agité il lui demande depuis quel temps ce bijou est en sa possession. Ce n'est pas sans doute, ce ne peut-être, ajoute-t-il avec plus d'émotion encore, celui dont vous venez de parler, *reçu dans votre enfance d'une main que le temps devoit vous rendre chère?* Ah! Dieu, si ce l'étoit! Un cri perçant l'interrompt; Berthe tournée du côté de la mer pousse des gémissements à l'aspect de plusieurs personnes descendues d'une chaloupe. Un vieillard vénérable s'avance au milieu d'elles. Aloïse pâlit, se lève, retombe, prononce d'une voix foible : Je suis perdue!

Perdue, s'écrie le chevalier! ah! tant que je respire, ne craignez rien! Il veut aller au-devant de ceux dont elle redoute l'approche. Elle l'arrête : C'est mon père, dit-elle, votre secours me devient inutile. Pendant qu'elle le retient, Berthe est aux pieds de Gontran, implore sa clémence. Où est ma fille? qu'en

as-tu fait, malheureuse? demande-t-il d'un ton furieux. Le chevalier de Limours l'entend, le voit, le reconnoît : appuye Aloïse contre le rocher, la quitte, s'élance vers le seigneur de Livarot, passe ses bras autour de lui, le presse contre son sein, et transporté de joie, il s'écrie : O mon père! ô Gontran! pardonnez à Berthe, pardonnez à votre fille, daignez la recevoir des mains de son époux.

De son époux, répète en colère le seigneur de Livarot! Quoi! Aloïse auroit osé?... Mais je la vois; laissez-moi, jeune homme. En parlant, il veut se débarrasser du chevalier. Eh! je suis Olivier, dit-il, en l'embrassant plus étroitement encore; je suis le fils de Thibaut, le vôtre, le fiancé, l'ami, l'amant, l'époux d'Aloïse de Livarot. Le ton pénétré d'Olivier, les larmes de joie qui inondent son visage, commencent à émouvoir Gontran. Vous seriez Olivier, vous! dit-il. Oui, reprend l'aimable défenseur d'Aloïse, je suis Olivier d'Hangest, Olivier cru mort aux champs de Cérisoles, Olivier héritier du seigneur de Montreuil, Olivier comte de Santerre, le fiancé d'Aloïse, titre le plus cher à mon cœur, si elle ne me hait plus!

Après plusieurs questions, Gontran, sûr qu'il tient dans ses bras le fils de son ami Thibaut, l'enfant qu'il aimoit, le jeune héros dont il a si vivement regretté la perte, s'approche de sa fille. Éperdue, tremblante, elle se prosterne devant lui : il la relève, l'embrasse, lui pardonne, apprend qu'elle doit l'honneur et la vie au généreux fils de Thibaut. Il admire les décrets de la Providence, bénit sa bonté. Le ciel n'a pas voulu qu'Aloïse trahît ses premiers serments. Il a permis qu'elle vînt trouver son époux dans l'île de Wight. Il prend la main de sa fille, il la présente au jeune comte de Santerre : Je vous l'avois déjà donnée, dit-il; je vous la donne encore. Puissiez-vous, mes chers enfants, être à jamais heureux ensemble! Olivier reçoit à genoux la main de sa belle maîtresse. Me la donnez-vous sans regret, sans contrainte? lui demande-t-il d'un ton tendre; ne haïssez-vous plus

ce *grossier Picard, ce vilain paysan de Vermandois?* Aloïse le regarde, sourit : Est-il vrai? dit-elle. Je vous ai haï? moi! Ah! la méchante petite fille que j'étois!

Un père content, deux amants satisfaits se rendent chez mylady Bedford. Leur aventure la surprend, leur bonheur l'enchante. Elle prie, elle insiste auprès du seigneur de Livarot pour voir célébrer l'union d'Aloïse et d'Olivier dans son château; il y consent. Des courriers sont dépêchés à Londres, à Livarot, en Picardie. Ils portent partout d'agréables nouvelles. Olivier demande pardon à son père de lui avoir volontairement caché son existence depuis près de deux mois. Apprenant en route que Maurice de Lieuvain alloit épouser la fille de Gontran, il attendoit pour se montrer l'assurance d'un lien qui le dégageoit des siens. Il lui rend un compte exact de l'événement arrivé dans la petite île dont le séjour l'a rendu heureux. Des cris de joie se font entendre par tous les domaines de Thibaut; le Vermandois entier se livre à l'allégresse. On répète à l'envi : Olivier vit encore! Olivier, l'honneur de sa patrie, va revenir dans son sein! Ici l'auteur s'arrête, et l'extrait finit.

FIN DE L'HISTOIRE D'ALOÏSE DE LIVAROT

HISTOIRE
D'ENGUERRAND

HISTOIRE
D'ENGUERRAND

OU

RENCONTRE DANS LA FORÊT DES ARDENNES

Parmi tant de nobles guerriers passés avec saint Louis dans la Palestine, et dont une partie suivit encore ses étendards quand il entreprit sa dernière et malheureuse croisade, Mainfroy, comte de Réthel, fut un de ceux qui se distinguèrent le plus par le zèle et par la valeur. Après la mort de cet auguste prince, Philippe le Hardi et les infidèles étant convenus d'une longue trêve, les croisés se séparèrent. Mainfroy revint en France à la suite du roi : mais Philippe s'efforça vainement de le retenir à sa cour. Le comte approchoit de sa cinquantième année ; fatigué de la guerre, des pénibles courses où elle l'avoit engagé, il aspiroit aux douceurs du repos. Peu de jours après son arrivée en France, il partit pour Réthel, déterminé à jouir paisiblement chez lui d'une gloire acquise par de longs travaux. Tout le Réthelois célébra son retour par les marques d'une vive joie. Riche, généreux, magnifique, son séjour dans ses terres y ramenoit l'abon-

dance; et comme il n'abusoit point du pouvoir arbitraire que l'opulence et la force donnoient alors aux grands, ses voisins le chérissoient, et ses vassaux se trouvoient heureux de vivre sous sa dépendance.

Le désir de transmettre ses domaines et son nom à des héritiers de son sang lui fit prendre une compagne. Il épousa Edèle de Grandpré : elle lui donna deux fils ; et cinq ans après la naissance du dernier, elle mit au monde une fille. Pendant sept ans, rien ne troubla le bonheur du comte. Ses fils croissoient sous ses yeux ; il s'amusoit de leurs jeux, observoit le développement de leurs idées, croyoit apercevoir en eux d'heureuses dispositions, s'apprêtoit à les cultiver, formoit déjà, pour leur avantage, tous les projets dont un tendre père s'occupe, quand un fléau soudain et terrible vint désoler la Champagne : ses plus malignes influences se répandirent sur le Réthelois ; en moins de dix jours les deux tiers de ses habitants périrent d'une fièvre épidémique et pestilentielle. Le comte ne put fuir assez promptement pour mettre sa famille à l'abri de la contagion. La comtesse de Réthel et ses deux fils, attaqués de ce mal incurable, expirèrent tous trois presque au même instant.

Accablé sous le poids d'une calamité si subite et si funeste, succombant à l'excès de sa douleur, malade, souhaitant la mort, Mainfroy rejetoit obstinément les secours capables de prolonger sa vie et ses regrets ; de nouveaux gémissements se faisoient entendre par tout le château, lorsqu'un des aumôniers du comte apercevant la petite Blanche, que ses femmes promenoient sous les fenêtres de l'appartement de son père, courut à elle, la prit entre ses bras, la porta dans la chambre du malade ; et la posan sur son lit, il le conjura de bénir l'innocente et foible créature qu'il vouloit priver de sa protection et de son appui.

La vue de cet enfant excita la plus vive émotion dans l'âme de Mainfroy ; il sentit qu'il étoit père encore : ses larmes s'ouvrirent un passage ; elles coulèrent abondamment, et soulagèrent

l'oppression de son cœur. Il se soumit aux décrets du ciel, lui rendit grâces de n'avoir pas condamné Blanche à suivre sa mère et ses frères au tombeau, de lui laisser l'espoir consolant d'élever sa fille et de la voir heureuse. Sa résignation calma ses sens, ranima ses esprits et conserva ses jours.

Dès cet instant, Blanche devint l'objet de toutes ses affections ; il l'aima avec passion, même avec foiblesse. La crainte de la perdre lui causoit une continuelle inquiétude. A mesure qu'elle grandissoit, l'attachement du comte prenoit de nouvelles forces. Les gouvernantes de Blanche eurent ordre de ne jamais résister aux volontés de leur élève, de se conformer à ses goûts, de satisfaire ses désirs. En lui donnant des maîtres, il leur imposa la loi de cesser leurs leçons au moment où la jeune écolière en paroîtroit fatiguée. Dès l'âge de dix ans, elle eut une maison. Mainfroy choisit les mieux faites et les plus jolies des filles de ses vassaux pour les élever avec la sienne, et lui former une petite cour. Il se plut à lui donner un empire souverain sur lui-même et sur tout ce qui l'environnoit.

Une éducation dirigée par une tendresse si peu prévoyante livroit Blanche au danger d'être hautaine, capricieuse, ignorante et volontaire. Un heureux naturel et beaucoup d'esprit la préservèrent d'une partie de ces défauts. Elle voulut acquérir les connoissances et les talents cultivés alors. Son application à l'étude de la musique la rendit assez habile pour composer elle-même les airs qu'elle jouoit sur la harpe et sur le luth. Elle apprit à faire des vers, des fables et des romances. Ses premiers essais furent consacrés à célébrer les bontés de son père ; bientôt elle chanta ses exploits et ses vertus. Elle lui donnoit des fêtes, où sa reconnoissante tendresse et le bonheur de lui devoir le jour étoient exprimés, sans beaucoup d'art peut-être, mais avec les grâces naïves du sentiment et de la vérité.

Surpris, enchanté des productions de sa fille, le comte ne cessoit de les vanter. Tout ce qui l'entouroit répétoit les louanges

de la spirituelle Blanche. Peu à peu ses talents se perfectionnèrent; sa réputation s'étendit; elle attira chez Mainfroy les plus nobles familles de la province. On vint à Réthel des villes voisines, des lieux éloignés; insensiblement toute la France entendit parler d'elle : on voulut la voir, la connoître, et l'on s'empressa d'aller admirer la jeune merveille de Champagne.

Blanche avoit alors seize ans. Sa taille étoit parfaite, son air noble, ses mouvements gracieux, une physionomie ouverte, animée; des yeux pleins de feu annonçoient en elle de l'imagination et de la sensibilité; un charme attrayant, répandu sur toute sa personne, la rendoit aussi touchante que belle. On ne pouvoit la regarder sans émotion, l'entendre sans intérêt : elle inspiroit à la fois le désir et le respect, l'amour et la vénération.

La charmante fille de Mainfroy ignoroit-elle combien tant d'avantages unis à ceux de sa naissance, à la perspective d'un brillant héritage, rendoient sa possession désirable? Joignoit-elle aux attraits dont la nature l'avoit douée, à la supériorité de son esprit, de ses talents, cette modeste opinion de soi-même, qui ajoute à tous les agréments, augmente le prix du mérite, et le rend vraiment aimable? Hélas! non. On ne sauroit se dispenser de l'avouer, Blanche n'avoit pu se défendre d'un peu d'orgueil : mais sa vanité n'étoit point un vice de son cœur; elle la devoit à son éducation, à la complaisance de son père, à la soumission imposée à tout ce qui l'approchoit.

Les plus jeunes et les plus galants chevaliers de la cour de France voulurent savoir si la renommée n'exagéroit point les rares qualités de Blanche. Conduits à Réthel par la curiosité, beaucoup s'y virent retenus par l'amour. Tous ceux qui se croyoient assez aimables pour s'attirer l'attention d'une personne si éclairée, s'empressoient à lui rendre des soins. Son père la laissoit maîtresse de recevoir ou de rejeter les vœux qu'on lui adressoit. Il falloit plaire à l'héritière de Réthel, ou renoncer à l'espoir d'obtenir sa main. Cette certitude excita l'émulation de

ses amants. Plusieurs montrèrent leur magnificence et leur adresse dans de superbes tournois ; d'autres firent paroître leur goût en donnant d'agréables fêtes. Les plus sensibles employèrent le langage de l'amour pour toucher leur maîtresse ; les plus expérimentés dans l'art de séduire empruntèrent celui de l'adulation : aucun ne réussit. Blanche vit avec indifférence cette foule de prétendants se disputer un prix que son cœur refusoit d'accorder. Pendant deux ans, sa cour grossit, diminua, se renouvela sans cesse. Le dépit bannissoit une partie de ses admirateurs ; l'espoir d'un plus heureux succès attiroit de nouveaux aspirants à l'honneur d'un triomphe difficile. Tous furent trompés dans leur attente ; et l'on commençoit à douter s'il étoit possible de lui inspirer de la tendresse, quant un parent du comte de Réthel, éloigné depuis longtemps de la province, revint y faire son séjour.

Il se nommoit Enguerrand de Rosemont. Son père, chef d'une ancienne et noble maison, sans être retenu par l'intérêt d'un fils unique, encore au berceau et déjà privé de sa mère, vendit ses plus riches possessions pour lever une troupe d'élite et la conduire en Palestine, où, victime d'un zèle indiscret, lui-même périt avec elle dans la dernière bataille donnée aux infidèles.

Ami de ce père inconsidéré, Thibaut, comte de Châlons, touché du sort de son héritier, prit soin de recueillir les débris de sa fortune. Obligé de résider à la cour de Philippe, il confia la régie des terres du jeune Enguerrand à de fidèles économes, le mena en France, n'épargna rien pour lui donner une éducation convenable à sa naissance, vit avec plaisir son élève en profiter, s'attirer l'estime et se distinguer par toutes les qualités qui rendent aimable. Il eût souhaité pouvoir l'obliger davantage ; mais l'équité ne lui permettoit pas de porter atteinte aux droits de ses héritiers naturels. Enguerrand étoit âgé de vingt-quatre ans quand il perdit cet ami. Sensiblement affligé de sa mort,

il voulut s'éloigner des lieux qui lui en rappeloient sans cesse le triste souvenir, et revoir ceux où il avoit reçu le jour.

A son retour en Champagne, il trouva tout en ordre chez lui, et reçut des mains de son principal fermier une preuve touchante de l'amitié de son généreux tuteur. Ses revenus, accumulés depuis son enfance, produisoient une somme considérable. On la lui donna tout entière; elle le mit en état d'étendre son domaine, de réparer le château de Rosemont, d'embellir ses jardins et de rendre sa résidence très-agréable. Arrivé depuis trois mois, occupé des travaux qu'il se plaisoit à diriger lui-même, n'ayant encore visité personne ni annoncé son retour dans la province, il ignoroit, à six lieues de Réthel, et l'existence de Blanche, et le concours des aspirants à sa possession.

Le hasard apprit à Mainfroy que le fils du comte de Rosemont étoit revenu en Champagne. Il l'envoya complimenter par un de ses gentilshommes, et le pressa par des instances réitérées de venir chez lui. Enguerrand sentoit une extrême répugnance à quitter sa retraite. Paisible, modéré, ses désirs se bornoient à l'aisance dont il jouissoit. Loin de former des vœux ambitieux, l'opulence et la grandeur de ses pères se retraçoient à sa mémoire comme des avantages inutiles au bonheur. Mais il fut à Réthel; il vit Blanche, il l'aima, et ses idées changèrent. Frappé des attraits de la fille de Mainfroy, de l'éclat qui l'environnoit, du faste imposant de ceux dont elle recevoit l'hommage, une mortifiante comparaison le fit apercevoir de la médiocrité de sa fortune; l'amour le força de regretter des biens qui offroient les moyens de plaire, donnoient au moins la liberté de laisser paroître ses sentiments. Combien la richesse éloignoit-elle Blanche d'Enguerrand? Quelle distance entre l'héritière de Réthel et le chef d'une maison privée de son ancienne splendeur, sans espoir de la recouvrer! Oseroit-il se mettre au rang de ses amants? Prétendre à elle, ce seroit s'exposer à ses dédains, se montrer téméraire aux yeux du comte, audacieux à ceux de sa fille, mériter le re-

proche de se livrer à une folle présomption, peut-être même se faire soupçonner de vues basses et intéressées.

Ces humiliantes considérations portèrent l'amertume dans l'âme du sensible Enguerrand. Timide et tendre, modeste et discret, il aima, souffrit, garda le silence et cacha ses désirs. Une figure charmante, un esprit juste, des sentiments nobles, de la candeur, une bonté réfléchie; de la grandeur dans son air, dans ses idées; un naturel doux, un cœur sincère l'élevoient au-dessus de ses rivaux, sans lui donner l'assurance d'oser comme eux concevoir l'espérance d'être préféré.

Tourmenté par une inquiète ardeur, par le soin gênant de contraindre les mouvements de son cœur, par la jalousie, par tout ce qui irrite les peines d'une passion vive et délicate, toujours réprimée et toujours sentie, cent fois le sire de Rosemont forma le dessein de fuir la fille de Mainfroy; mais l'amitié que lui montroit le comte, sa prédilection en sa faveur, ses égards, ses caresses ne lui permettoient pas de s'éloigner du château sans un prétexte apparent. Aucun ne se présentoit à son esprit. Peut-être trompé par sa tendre foiblesse, accordoit-il au penchant de son cœur ce qu'il croyoit donner à la bienséance, au respect dû à son parent, à la reconnoissance de ses bontés.

Blanche lui marquoit aussi une sorte de préférence; il étoit devenu nécessaire à ses amusements et même à ses plaisirs. Enguerrand possédoit les talents qu'elle aimoit, cultivoit les arts qu'elle étudioit. Souvent il guidoit sa main et ses crayons quand elle dessinoit; il accompagnoit sa voix sur plusieurs instruments, savoit en faire paroître les sons plus flatteurs et plus touchants, exécutoit avec précision les ballets figurés où elle se plaisoit à développer les grâces de sa personne et la légèreté de ses pas. Quelquefois ils passoient ensemble des heures entières dans le cabinet du comte à composer des vers dont ce respectable vieillard étoit le sujet et le juge. Enguerrand cédoit toujours à

Blanche la gloire de remporter le prix, et retenoit le feu de son génie pour laisser briller celui de sa belle émule.

Blanche ne remarquoit-elle point les qualités distinguées d'Enguerrand? *Pardonnez-moi*. En étoit-elle touchée? *Peut-être*. Ne lisoit-elle pas dans ses yeux, dans son cœur? ne lui savoit-elle pas gré de sa réserve, de son respect? *Eh! mon Dieu, non*. Par une suite de cette éducation, cause des erreurs et des fautes de l'héritière de Réthel, cette réserve, ce respect lui déplaisoient. La conduite du sire de Rosemont contrarioit un désir caché au fond du cœur de Blanche; elle craignoit de le montrer: elle eût rougi de le laisser deviner; mais elle vouloit le satisfaire, et le vouloit fortement. Accoutumée à voir ses souhaits s'accomplir à l'instant où elle les formoit, pouvoit-elle supporter l'espèce de résistance que pour la première fois on opposoit à sa volonté?

Au commencement du séjour d'Enguerrand à Réthel, Blanche avoit attendu de son agréable parent ce tribut de louanges, cette admiration, ces hommages serviles que l'habitude d'en être l'objet rend peu flatteurs et souvent insipides, mais dont le refus blesse l'amour-propre et quelquefois l'irrite. Elle s'étonna de ne point apercevoir dans les égards d'Enguerrand les empressements de l'amour, de ne point entendre de sa bouche l'aveu d'une passion qu'elle inspiroit à tous ceux dont elle se voyoit environnée. Qui défendoit le sire de Rosemont contre ses charmes? Comment, si prompt à l'obliger, négligeoit-il de lui rendre des soins? Comment, avec tant de complaisance, d'esprit, d'agréments, montroit-il si peu d'envie d'être remarqué?

Ces questions, que Blanche se faisoit à tout moment, lui donnèrent une extrême curiosité. Un intérêt plus vif, se mêlant à cette curiosité, la rendit pressante, bientôt pénible; elle s'en occupa. Des idées confuses agitèrent son esprit; elle voulut les fixer. Ses observations devinrent sa principale affaire et l'unique objet de sa constante application.

Malgré l'extrême attention d'Enguerrand sur lui-même, le secret de son cœur étoit à chaque instant prêt à lui échapper. Ses yeux ne rencontroient jamais ceux de Blanche sans exprimer le sentiment qu'il s'efforçoit de cacher. En lui parlant, en chantant avec elle, sa voix prenoit des inflexions plus douces et plus tendres. Le plaisir, la langueur, l'embarras et la crainte se peignoient tour à tour sur ses traits. Blanche l'examinoit, doutoit, espéroit. Quelquefois elle se croyoit aimée, voyoit les lèvres du sensible Rosemont s'entr'ouvrir, attendoit l'aveu souhaité, l'encourageoit à le prononcer par des regards qui sembloient lui demander de la confiance. Mais loin de profiter de ces favorables instants, il en apercevoit seulement le danger, trembloit de ne pouvoir contenir l'agitation de ses sens, la violente émotion de son âme. Il se recueilloit en lui-même, baissoit les yeux, soupiroit, se taisoit.

Blanche s'irritoit de l'inutilité de ses tentatives, renfermoit à peine son dépit et son impatience. Elle se demandoit tout bas : Conserve-t-il de l'indifférence? A-t-il l'art d'en feindre? Qu'attend-il de cet opiniâtre silence? Craint-il de parler? Ou n'a-t-il rien à dire? Veut-il mortifier ma vanité ou satisfaire la sienne? A-t-il le projet de me prouver qu'il est possible de me voir, de m'entendre, de vivre familièrement avec moi, sans m'aimer, sans même désirer de me plaire?

Malheureusement pour le sensible et timide amant de Blanche, ces dernières idées s'imprimèrent fortement dans son esprit. L'humeur et la prévention lui firent attribuer à l'orgueil du sire de Rosemont ce silence gardé par de si nobles motifs. Son cœur rejetoit la pensée de lui être indifférente; mais en le supposant amoureux, elle se trouvoit offensée de la contrainte qu'il s'imposoit. Une excessive vanité pouvoit seule l'engager à se taire. Sans doute il lui paroissoit plus glorieux d'étouffer ses sentiments que d'en risquer l'aveu. Il n'avoit pas une assez haute opinion de l'objet de sa tendresse pour en attendre son

bonheur ; il ne lui accordoit ni assez de lumières pour discerner son mérite, ni assez de générosité pour préférer d'éminentes qualités au vain éclat dont brillaient ses rivaux. Le fier, le superbe Enguerrand ne vouloit rien devoir à l'héritière de Réthel : il craignoit de la rendre l'arbitre de son sort, et ne daignoit pas entrer en lice pour disputer un prix qu'il tiendroit seulement de sa faveur et de ses bontés.

Livrée à ces réflexions, Blanche eut d'abord assez d'empire sur elle-même pour cacher le dépit qu'elles lui causoient. Cette contrainte aigrit ses chagrins. Son humeur devint inégale et souvent fâcheuse. Tout lui déplut ; tout l'importuna. Elle cessa de s'occuper de plaisirs et de fêtes, abandonna ses crayons, sa harpe, ses études, sa plume, tous les amusements qu'elle avoit coutume de partager avec le sire de Rosemont ; elle évita de le voir, de l'entendre, de lui parler.

Avec quelle surprise, avec quelle douleur il vit ce changement si subit et si marqué ! Blanche l'éloignoit d'elle ; Blanche fuyoit sa présence et son entretien. Pourquoi lui retiroit-elle sa confiance, ses bontés ? Se seroit-il trahi ? Connoissoit-elle le penchant de son cœur ? S'offensoit-elle d'une ardeur réprimée avec tant de soin ? Le punissoit-elle d'une passion involontaire ? Le soupçonnoit-elle de nourrir une vaine espérance ? Plus il craignoit de s'être laissé pénétrer, plus il s'observoit, plus il renfermoit son trouble, ses inquiétudes, et s'efforçoit de cacher sa tristesse. Blanche, toujours attentive aux mouvements du sire de Rosemont, s'aperçut de ce redoublement de réserve ; il excita sa colère et son indignation. Loin de continuer à s'éloigner d'Enguerrand, elle saisit au contraire toutes les occasions de l'approcher d'elle ; mais pour l'affliger, pour lui faire sentir des peines cruelles. Des railleries amères, des dédains marqués, une hauteur révoltante et soutenue, l'affectation de relever devant lui les avantages dont la fortune le privoit, une continuelle application à le mortifier, à lui montrer de l'aversion, même du mé-

pris, livrèrent enfin l'aimable Enguerrand à cette sombre mélancolie, à cet abattement, à ce désespoir où tombe l'homme sensible et fier, qui, cédant à la force, frémit de l'insulte dont il ne peut repousser l'atteinte, se sent accablé sous le poids de l'injure dont il ne peut se promettre ni la réparation, ni la vengeance.

Un soir que, se promenant avec lui, Blanche se faisoit une maligne joie de remarquer son trouble, épuisoit sur lui les traits piquants de l'ironie, s'amusoit de ce cruel badinage, Enguerrand s'arrêta, la contraignit à s'arrêter aussi ; et s'éloignant de quelques pas, fixant sur elle des regards qui exprimoient à la fois le dédain et la colère : Non, s'écria-t-il, vous n'êtes point la fille de Mainfroy ; vous n'êtes point cette Blanche dont le naturel aimable, dont l'âme généreuse relevoient les charmes à mes yeux, les rendoient si puissants sur mon cœur. Non, vous n'êtes point cette Blanche adorée en silence, que la triste médiocrité de ma fortune me forçoit d'aimer sans dessein, sans projet, sans espérance, et que pourtant je me trouvois heureux d'aimer. Non, vous n'êtes point la divinité révérée du plus tendre des amants ; vous êtes une furie cachée sous ses traits. Inhumaine, ne vous applaudissez plus d'un barbare triomphe ; vous perdez enfin le pouvoir de déchirer un cœur où vous régnâtes trop longtemps. Je méprise un vil asservissement, et je brise à jamais des liens que je rougis d'avoir chéris. En prononçant ces derniers mots, il tourna ses pas vers une route qui conduisoit hors du parc, et s'éloigna avec tant de vitesse, que Blanche le perdit de vue à l'instant où elle alloit le rappeler.

Dans quelle situation d'esprit les paroles et la fuite d'Enguerrand la laissoient ! Le voile étendu sur ses yeux venoit de se lever, les vains prestiges de l'illusion se dissipoient. Enguerrand l'aimoit. Ce n'étoit point sa fierté, c'étoit l'inégalité de leur fortune qui contraignoit son amour au silence. Ah ! s'écria-t-elle en laissant couler des larmes d'attendrissement et de regret, périssent tous les biens qui m'ont privée de la douceur d'entendre Enguer-

rand me dire : *Je vous aime;* et maudit soit le méprisable orgueil qui m'a portée à l'affliger, à l'insulter, et conduite à le perdre !

Restée à l'endroit où elle venoit de voir disparoître le sire de Rosemont, consternée, immobile, appuyée contre un arbre, sentant ses forces prêtes à l'abandonner, elle fut retirée de cet anéantissement par la voix de plusieurs de ses femmes qui la cherchoient et répétoient le nom d'Enguerrand et le sien. Le comte de Réthel se trouvoit mal, et la demandoit. L'effroi se joignant à son trouble, il fallut l'aider à marcher. Arrivée dans la chambre de Mainfroy, l'état où elle vit ce père chéri, lui fit répandre de nouvelles larmes. La tendresse filiale suspendit les chagrins de l'amour. Blanche s'occupa tout entière à servir, à consoler l'auteur de ses jours. La maladie du comte, alarmante d'abord par ses symptômes, se tourna en langueur. Elle fut longue; sa fille ne quitta jamais sa chambre, lui prodigua tous les secours de l'art, tous les soulagements de l'amitié, tous les soins adoucissants de la complaisance et de la tendresse ; mais rien ne put remédier à l'épuisement de la nature, et Blanche eut la douleur de voir expirer son père entre ses bras.

Au milieu des regrets et des pleurs qu'excitoit une perte si sensible, l'éloignement du sire de Rosemont, l'incertitude de son sort aigrissoient le profond chagrin de Blanche. Cent fois, pendant la maladie du comte, elle avoit envoyé à Rosemont; Enguerrand n'y étoit point retourné. Désespérant de le revoir jamais, elle éloigna de Réthel tous ceux que le dessein de lui plaire y retenoit encore. Dans la crainte d'être importunée plus longtemps, elle annonça la résolution qu'elle prenoit de rester libre et de vivre retirée. Ce château, où les plaisirs régnoient peu de mois auparavant, devint une solitude, où l'héritière de tant de riches possessions se renferma. La maison de son père et la sienne continuèrent de vivre agréablement à Réthel, pendant que Blanche, occupant un pavillon isolé, refusoit d'être accompagnée, d'être servie, laissoit à peine deux ou trois de ses femmes

l'approcher, et s'abandonnoit à la plus sombre mélancolie.

Le temps ne la diminuoit point. De noirs pressentiments l'assuroient que Enguerrand n'existoit plus. L'inutilité des recherches déjà faites, le retour des messagers qu'elle envoyoit sur toutes les routes, redoubloient son inquiétude et ses craintes. En partant de Réthel, le sire de Rosemont y avoit laissé ses chevaux et ses gens. Blanche les y retenoit. Quelquefois elle pensoit qu'il y reviendroit; mais trompée dans sa longue attente, elle ne cessoit de pleurer, de gémir. D'amers reproches, une extrême douleur, un vain repentir, des remords, empoisonnoient tous les moments de la belle et infortunée dame de Réthel.

Où se cachoit donc cet amant irrité! Qu'étoit-il devenu? Par quelle fatalité le secret et le mystère l'arrachoient-ils toujours aux douceurs dont l'amour vouloit le combler? Que faisoit le sire de Rosemont pendant que Blanche, baignée de pleurs, passoit une partie du jour à l'endroit du jardin où elle l'avoit perdu de vue, où elle croyoit encore entendre les accents de sa voix, où ses regards s'attachoient sur cette route où il sembloit voler pour la fuir, où souvent prosternée devant l'Être Suprême, elle le supplioit de lui accorder la mort ou le retour d'Enguerrand? Hélas! il étoit bien éloigné de soupçonner Blanche de ces tendres sentiments, de se croire l'objet de ses désirs, de ses craintes, de toutes les agitations de son cœur!

Furieux en la quittant, guidé par son désespoir, il marcha le reste du jour et la nuit entière sans s'arrêter, sans savoir où il alloit. Excédé de lassitude, au lever de l'aurore, il se vit dans une plaine où des troupeaux étoient parqués. Il demanda du lait, en but un peu, et continua de marcher. A l'entrée de la nuit, il parvint à la forêt des Ardennes, s'y enfonça, suivit un chemin frayé, qui le conduisit dans un lieu sauvage et très-fourré. L'obscurité ne lui permettant pas d'avancer plus loin, il s'arrêta, s'assit sur le tronc d'un arbre renversé à terre; et

cédant à l'assoupissement que lui causoit une extrême fatigue, il s'endormit.

Le chant des oiseaux et les premiers rayons du jour l'éveillèrent. En ouvrant les yeux, il vit à ses côtés un vénérable ermite, courbé sous le poids des ans; sa physionomie noble et son air paisible imprimoient le respect, et sembloient inviter à la confiance. Surpris à son aspect, le sire de Rosemont ne put remarquer sans émotion l'intérêt et l'attendrissement qui se peignoient sur le visage de l'ermite en le considérant. Il voulut lui parler : mais des pleurs longtemps retenus, s'échappèrent de ses yeux, étouffèrent sa voix, et lui laissèrent seulement la liberté de montrer sa reconnoissance par une inclination. L'ermite prit une de ses mains, la pressa doucement, et le regardant avec bonté : O mon fils! lui dit-il, qui peut vous affliger à cet excès dans l'âge où la douleur devroit être étrangère à votre âme? Regrettez-vous un père, un ami, un frère, une sœur chérie? Quelle perte excite ces soupirs attendrissants, ces larmes dont votre visage et votre sein s'inondent? Est-ce une fortune contraire, est-ce une passion malheureuse qui vous réduit à ce triste oubli de votre raison?

Hélas! c'est ma seule foiblesse, dit Enguerrand en se jetant dans les bras de l'ermite; je n'ai rien perdu, je ne possédois rien. Une imagination séduite, un cœur prévenu me présentoient le bonheur, et ne me le promettoient pas. J'aimois des vertus unies à la beauté. La présence d'une fille douée de mille charmes répandoit dans mon âme je ne sais quelles douces influences dont le pouvoir m'attiroit, me retenoit, me fixoit près d'elle. O mon père! je n'ai perdu qu'une illusion ; elle me trompoit, mais elle me rendoit heureux. Ah! pourquoi, pourquoi ne suis-je pas mort avant d'éprouver une si cruelle révolution dans tous mes sentiments? Puis-je vivre, et mépriser, et haïr Blanche, cette Blanche à qui l'amour élevoit un autel au fond de mon cœur!

L'ermite connoissoit trop, par sa propre expérience, combien les passions ont de force, pour s'étonner des mouvements du jeune affligé, ou pour combattre leur violence par de froides représentations. Il le plaignit, mêla de larmes à ses pleurs, lui montra de la complaisance, de la douceur et de la bonté. Peu à peu il l'engagea, par ses prières, à se calmer, à le suivre, à venir prendre du repos et de la nourriture dans son ermitage. Enguerrand n'osa résister à son âge ni à ses instances; il se laissa conduire à l'habitation du bon vieillard : la crainte de le désobliger le rendit docile à ses conseils, et lui soumit sa volonté.

La demeure de l'ermite n'étoit pas éloignée. Elle consistoit en une cabane assez spacieuse, environnée de grands arbres qu'entouroit une haie de ronces et d'épines capables de défendre l'entrée de l'enceinte qu'elle formoit, aux bêtes fauves et de cacher cette retraite à tous les yeux. Deux pièces plus petites se trouvoient au fond de la première; l'une servoit d'oratoire, l'autre étoit remplie des provisions nécessaires à la vie, et des vases propres à les apprêter. Un bûcheron, attaché à l'ermite par ce seul emploi, alloit les chercher à la ville prochaine. De cette espèce d'office, on passoit sous une voûte couverte de lierre : elle conduisoit à un petit jardin traversé par un ruisseau d'eau courante. Des fruits, des légumes et des fleurs cultivés avec soin mêloient en ce lieu l'agrément à l'utilité. Une extrême propreté ôtoit à cette simple habitation l'air de la rusticité, annonçoit, dans le sage qui s'en contentoit, le goût de la retraite, et non l'abandon de soi-même, et des occupations capables de dissiper l'ennui d'une profonde solitude.

Le sensible vieillard pressa son hôte de manger des mets qu'il lui présentoit, et de prendre d'une liqueur fortifiante et balsamique. Enguerrand obéit. Il ouvrit son cœur à l'ermite, lui demanda ses avis sur l'embarrassante position où il se trouvoit. La seule idée de revoir Blanche révoltoit tous ses

sens; il ne vouloit point retourner à Rosemont; son brusque départ du château de Réthel devoit avoir surpris Mainfroy. Il voudroit en savoir la cause, enverroit la lui demander; comment s'excuseroit-il, comment refuseroit-il de le revoir? sur quel prétexte rejeter sa fuite, le peu d'égard montré au comte, et l'ingrat oubli de son amitié?

L'ermite ne le voyant pas assez tranquille pour fixer ses idées lui proposa de rester un peu de temps avec lui : ils pourroient se consulter à loisir, examiner ensemble si Enguerrand devoit abandonner la Champagne, et vendre ses héritages pour s'éloigner à jamais du Réthelois. Cette proposition fut acceptée. L'ermite sonna du cor : peu de moments après le bûcheron dont il se servoit parut. Il l'envoya à la ville, d'où il rapporta le soir sur des chevaux un petit lit tout neuf, un habit pareil à celui du vieillard, du linge, tout ce que l'ermite hospitalier pensoit être utile au nouveau solitaire.

Voilà donc le tendre Enguerrand devenu le compagnon, l'ami, l'enfant chéri du vénérable habitant de la forêt des Ardennes. Il partage ses occupations, cultive avec lui son jardin, arrose ses fleurs, en pare, dès le matin, l'autel du petit oratoire, se joint à lui dans ses pieux exercices, l'aide à marcher quand il entreprend une longue promenade, le console quand il se plaint, le soulage quand il souffre, le nomme son père, lui montre une affection filiale, et jamais le désir curieux de pénétrer les raisons de sa retraite. Une tristesse habituelle, une mélancolie qu'il se plaît à nourrir, lui rendent le séjour de l'ermitage agréable. Il ne songe point à s'en éloigner, il s'attache tendrement à l'homme dont il se voit aimé; son âge, ses infirmités, le besoin qu'il a de lui, sont des liens puissants pour retenir le compatissant Rosemont : plus il croit lui être nécessaire, plus il se détermine à ne jamais l'abandonner; il lui fait part de sa résolution, et le prie de l'approuver.

L'ermite l'écoute avec surprise, avec attendrissement. Son

cœur s'émeut ; ses yeux se remplissent de larmes ; il lève ses mains tremblantes vers le ciel, et s'écrie : O Providence, dont je respecte les décrets, comment me faites-vous trouver dans le cœur de cet étranger la généreuse pitié que m'ont refusée ceux dont j'avois droit d'attendre de l'amour et de la reconnoissance ?

Passant alors ses faibles bras autour d'Engueraand : L'ai-je bien entendu, lui dit-il, ô mon fils, mon cher fils? Voulez-vous, daignez-vous, paré des fleurs de la jeunesse, vous destiner au triste, au pieux devoir que vous vous imposez? La main chérie du noble Enguerrand fermera-t-elle les yeux de l'infortuné comte de Moncal ? Une inclination et des pleurs furent l'unique réponse du sire de Rosemont.

L'illustre ermite l'embrassa plusieurs fois ; et reprenant la parole : Vous voyez en moi, lui dit-il, un exemple du malheur où conduit un attachement mal placé, trop de confiance et de tendresse. Entre deux princes qui se disputoient de vastes possessions, je choisis le parti du plus foible, je sacrifiai une partie de mes domaines pour le rétablir dans les siens. Mes amis, mes vassaux, ma fortune, tout fut employé, tout fut prodigué. Le succès de mes soins me consola de mes pertes ; sans rien exiger de la reconnoissance de celui qui devoit tout à ma valeur, à mon crédit, à mon amitié, je me retirai dans une petite île dont j'étois souverain. La plus charmante des créatures m'y suivit : cette compagne adorée y faisoit mon bonheur. Hélas! il dura peu. L'ambition égara son esprit et corrompit son cœur. Le prince vint passer un mois chez moi; ma femme lui plut, il la séduisit. L'ingrat, pour qui mon sang avoit coulé tant de fois, pour qui j'avois dissipé les trésors amassés par mes pères, osa m'enlever mon bien le plus cher, arracher de mes bras l'unique objet de toutes mes affections. Je devois peut-être me venger, soulever des peuples que j'avois soumis, renverser un pouvoir encore mal affermi ; mais en punissant un perfide, quel fruit

retirois-je de ma victoire? La perte de l'ingrat rendroit-elle à une infidèle le charme attrayant de l'innocence? Elle ne vivoit plus pour mon bonheur; la laisserois-je exister pour ma honte, pour couvrir mon front de rougeur? Pourrois-je la revoir et ne pas me venger? Il faudroit donc tremper mes mains dans son sang, lui plonger un poignard dans le sein! Je ne pus supporter cette affreuse idée : j'abandonnai mon île, ma patrie; toute l'Italie me devient odieuse. J'errai longtemps, ne sachant où fixer mes pas incertains : je fuyois les villes; tous les lieux habités renouveloient mes douleurs. Le hasard me conduisit ici; l'aspect de ce lieu sauvage me plut, et j'y restai. Depuis quarante ans et plus je vis dans ce désert, non pas heureux, mais tranquille. Mes passions sont amorties, j'ai cessé d'aimer et de haïr. Longtemps tourmenté par de tristes souvenirs, je suis enfin parvenu à me retracer foiblement mes chagrins, à les rappeler comme l'idée d'un songe pénible. J'ai retrouvé la paix dans cet asile. O mon aimable et généreux ami! ma propre expérience m'a appris que le bonheur dont nous croyons jouir est souvent fantastique, que nos maux les plus réels sont toujours exagérés par notre imagination, et que tout est illusion dans la vie, excepté le repos de l'esprit et le calme du cœur.

Enguerrand, touché du récit de l'ermite, sentit redoubler son respect et son amitié pour lui. Il espéra recouvrer près du comte de Moncal cette indifférence que la vue de Blanche lui avoit fait perdre. Il vouloit effacer de son cœur l'image de ces traits charmants, de ces grâces séduisantes, toujours présentes à son idée; mais l'ombre des bois, le chant des rossignols, le murmure des fontaines, ne sont pas des objets propres à écarter le souvenir d'un tendre sentiment. La colère d'Enguerrand, affoiblie par le temps, laissoit renaître, en se dissipant, sa première sensibilité. Il ne souhaitoit pas la vue de Blanche, il la redoutoit encore; mais il la craignoit, par la certitude de lui être désagréable, de ne pou-

voir lui inspirer cette estime, cette confiance, cette amitié où ses désirs s'étoient bornés. Le nom de Blanche erroit toujours sur ses lèvres, échappoit de sa bouche avec un soupir, avec des larmes qu'il croyoit donner au regret d'avoir aimé, et qu'une ardente passion faisoit encore couler.

L'affaissement où il vit bientôt tomber le comte de Moncal ramena toute son attention sur lui ; il ne le quittoit plus, veilloit sans cesse à la conservation de ses jours : mais il devoit perdre son noble compagnon au moment où rien ne lui annonceroit cette douloureuse séparation. Un soir qu'ils considéroient ensemble des météores répandus dans l'air, l'ermite parlant avec admiration des phénomènes de la nature, exaltant le pouvoir de l'Être créateur de ce vaste univers, prit la main de son jeune ami, la serra, s'étendit sur le gazon où ils étoient assis, ferma les yeux et s'évanouit. La voix d'Enguerrand, ses secours, ses cris, ses gémissements ne lui rendirent ni le mouvement, ni la connoissance ; il étoit déjà plongé dans l'éternel sommeil, et rien n'animoit plus la masse de matière qu'Enguerrand arrosoit de ses pleurs.

Il s'affligea toute la nuit. Au lever de l'aurore, il couvrit de fleurs et d'herbes odoriférantes les restes insensibles du vénérable vieillard, et s'occupa tout le jour à préparer le lieu où il vouloit les déposer. Aidé du bûcheron, qui travailloit et pleuroit avec lui, il creusa entre quatre chênes touffus une espèce de caveau ; le revêtit en dedans de petits cailloux et de terre glaise ; employa plusieurs jours à ces tristes soins, et sentit un renouvellement de douleur en renfermant dans cet espace étroit la dépouille mortelle d'un grand de la terre, mort sous un ciel étranger, et dont les larmes d'un seul ami honoroient la tombe.

Ce devoir rempli ne satisfit point la tendre amitié d'Enguerrand ; il voulut marquer la sépulture du comte de Moncal par un monument champêtre. Il trouva facile d'élever un petit temple de feuillages, dont le dôme, formé de branches entre-

lacées, en s'appuyant sur les arbres, paroîtroit soutenu par quatre colonnes. Il exécuta ce projet. Des gazons émaillés de fleurs couvrirent les cendres de son ami ; une palissade de jasmin et de chèvrefeuille les entoura; et sur une pierre placée à l'endroit le plus exposé aux regards, le sire de Rosemont grava de sa main cette courte inscription :

« Une femme répandit l'amertume sur les jours du noble que cette terre a reçu dans son sein. Il gémit loin d'elle, dédaigna de s'en plaindre, et laissa au ciel le soin de la punir. »

Cet ouvrage occupa longtemps le tendre solitaire. Sa tristesse l'attiroit autour de ce tombeau, et chaque jour il y ajoutoit un nouvel ornement. Son temps se partageoit entre ce soin et celui d'arranger des fleurs sur l'autel du petit oratoire. Un jour qu'il venoit de prier pour l'éternel repos du comte de Moncal, la vue d'une cassette à demi cachée sous l'autel lui rappela qu'il l'avoit prié de la visiter immédiatement après sa mort. Il se reprocha sa négligence, prit la cassette, l'ouvrit, et la trouva remplie d'une mousse très-fine et très-sèche; il la leva, et sous des linges il vit assez d'argent monnoyé, une quantité de lingots d'or, des pierreries de grand prix, et des tablettes fort riches. Une seule feuille étoit écrite; il y lut ces mots :

« Daignez, mon cher Enguerrand, accepter les foibles marques de ma reconnoissance. Depuis que le ciel voulut me favoriser en vous conduisant dans cette solitude, j'ai regretté mon pouvoir et ma fortune. Puisse le compatissant, le généreux comte de Rosemont éprouver bientôt un sort moins contraire, recevoir les mêmes consolations dont la bonté de son cœur m'a fait sentir la douceur! Le dernier vœu du malheureux Moncal sera pour la félicité du noble, du vertueux Enguerrand.

« Je vous recommande le pauvre bûcheron, et vous prie de mettre sa famille à l'abri du besoin. »

Cette lecture fit couler les larmes d'Enguerrand. Sans mépriser les dons de son reconnoissant ami, il les regarda comme un bien inutile pour lui. Il remit tout dans la cassette, réservant seulement ce qu'il jugea convenable à remplir l'intention du comte en faveur de l'honnête bûcheron; il se hâta de le combler de joie, en lui donnant la récompense des services rendus au vénérable ermite, et de ceux que lui-même recevoit journellement de ce bon homme.

Pendant que, livré à sa mélancolie, Enguerrand passoit les jours entiers à parcourir la forêt des Ardennes, revenoit le soir à l'ermitage chercher un repos qu'il y trouvoit rarement, la dame de Réthel continuoit à regretter l'heureux temps où la présence de son père et celle du sire de Rosemont animoient ses plaisirs et les rendoient si vifs. Tout ce qui lui représentoit cet amant, disparu peut-être pour jamais, attiroit son attention et lui devenoit cher. A son arrivée en Champagne, Enguerrand y avoit amené un jeune Parisien, dont le frère étoit un gentilhomme du comte de Charlemont; il se nommoit Olivier, étoit âgé d'environ treize ans. Il servoit Enguerrand à Réthel : Blanche remarqua ce petit page; il lui plut par les grâces de sa personne, et par la douceur de son naturel. Après le départ d'Enguerrand, elle s'y attacha davantage. Il pleuroit l'absence de son maître; il se montroit inconsolable de sa perte. Plus sa douleur éclatoit, plus la dame de Réthel prenoit d'affection pour lui, elle le retint à son service. Depuis la mort de son père, Olivier étoit le seul de ses gentilhommes qui eût l'entrée du pavillon où elle habitoit.

Hippolyte, frère d'Olivier, alla le voir à Réthel, et souhaita le mener à Charlemont pour quelques jours. Il en fit demander la permission à la comtesse, et l'obtint. Le parc de Charlemont touchoit à la plus agréable partie de la forêt des Ardennes, et les deux frères y prenoient souvent le plaisir de la promenade. Ils virent un jour s'échapper du poing de l'oiseleur un très-beau

faucon. Le désir de le rendre à cet homme affligé de sa perte les fit diriger leur marche par le vol de l'oiseau. Il les conduisit fort loin, et les engagea dans des routes embarrassées de bruyères et de broussailles, où, forcés de ralentir leur course, ils perdirent le faucon de vue, et renoncèrent à sa poursuite. Apercevant un sentier battu, ils le suivirent pensant qu'il les meneroit au chemin dont ils s'étoient écartés ; mais il leur manqua dans un lieu fort sauvage. Ils retrouvèrent un sentier plus étroit que le premier ; il tournoit autour d'un bouquet d'arbres, et se terminoit en un endroit assez agréable. Le premier objet qui s'offrit à leurs regards fut le petit temple de feuillages, élevé par les mains d'Enguerrand. Ils prièrent sur le tombeau, lurent l'inscription, firent ensuite le tour de la haie qui cachoit l'ermitage ; et voyant la porte ouverte, entrèrent et parcoururent toute l'habitation, en s'étonnant de n'y rencontrer personne. Au fond de la cabane ils virent sur des planches une robe d'ermite, et d'autres vêtements d'une forme et d'une couleur différentes. Olivier s'approche, regarde, pâlit, croit reconnoître l'habit que portoit Enguerrand le jour de son départ du château de Réthel. Il s'en saisit, il l'examine, et trop sûr de ne pas se méprendre, il pousse un cri douloureux, court au tombeau, se prosterne, et d'une voix étouffée il répète : Mon maître, mon cher maître, vous n'êtes donc plus! et reste sans mouvement sur le gazon.

Son frère surpris et touché le rappelle à lui-même, apprend la cause de son saisissement, le ramène dans la cabane, essaye de le calmer. Comme l'ermitage ne paroît point abandonné, ils attendent un peu de temps pour voir s'il y viendra quelqu'un : mais Hippolyte, craignant de ne pouvoir sortir de ce bois avant la nuit, presse son frère de le suivre et l'arrache de cette cabane où il voudroit rester.

Olivier pleura toute la nuit ; et se représentant les inquiétudes de Blanche, le désir passionné qu'elle montroit d'être instruite du sort d'Enguerrand, au lever de l'aurore il prend congé de

son frère, monte à cheval et court en diligence sur la route de Réthel.

Hélas! quelle nouvelle alloit-il donner à l'affligée comtesse; de quels traits elle perceroit son cœur! L'austère retraite que s'imposoit Blanche, sa continuelle application à se faire des reproches, à s'accuser des peines d'Enguerrand, de sa fuite, de sa perte; son imagination toujours fixée sur de tristes objets lui représentant son amant abîmé sous les eaux, expirant sur un champ de bataille dans une terre étrangère, ou chargé de fer par des mains infidèles, ne la disposoit que trop à cette sorte d'égarement où l'oppression du cœur conduit souvent l'esprit.

Le retour d'Olivier va changer ses craintes vagues en une désolante certitude; il va lui ravir la foible espérance qui la soutenoit encore; elle va entendre ces mots cruels, ces mots déchirants : *Enguerrand n'est plus.*

Olivier paroît tout en pleurs aux yeux de Blanche; il lui dit ce qu'il a vu dans la forêt des Ardennes. Blanche écoute ce récit avec cette curiosité avide qui porte les malheureux à vouloir connoître toutes les circonstances de leur infortune. La mémoire trop fidèle du jeune page lui a fait retenir l'inscription gravée sur la pierre. Blanche l'engage à la répéter, et s'en applique les paroles : *Une femme porta l'amertume sur les jours de celui que cette terre a reçu dans son sein.* Eh! quelle autre que l'inhumaine Blanche eût porté l'*amertume* dans l'âme de l'aimable Enguerrand! Quelle autre eût causé sa mort! *Il laisse au ciel le soin de le venger!* Ah! s'écrie la belle affligée, je veux hâter la punition que me réserve ce ciel vengeur. Puis-je vivre, respirer et savoir que Enguerrand n'existe plus?

Un morne silence succède aux exclamations de sa douleur; elle soupire; elle ne peut répandre des larmes. Sortant enfin de cet accablement, elle interroge encore Olivier; elle lui demande s'il reconnoîtra l'endroit où reposent les cendres d'Enguerrand, s'il peut la conduire sur son tombeau. Il l'en assure. Alors,

sans envisager le danger de sa résolution, l'âge du guide qu'elle choisit, pénétrée d'une douleur inexprimable, Blanche sans hésiter un instant demande des chevaux, s'apprête à partir; elle veut passer le reste de ses jours sur la tombe d'Enguerrand, y pleurer, y gémir, mériter par son repentir d'y être à jamais renfermée avec lui.

Elle quitte ses longs habits de deuil, se déguise sous des vêtements de page, s'enveloppe dans une large cape qui cache sa taille, couvre ses cheveux et voile son visage. Suivie du seul Olivier, elle sort par une porte du parc, court avec vitesse, voudroit ne pas s'arrêter, se plaint d'être forcée d'accorder à ses chevaux le repos qu'elle se refuse. Elle passe la nuit dans un hameau, ne veut rien prendre, ne ferme pas les yeux, attend impatiemment le jour et recommence à marcher dès qu'il paroît.

Ses vœux sont enfin remplis : elle voit cette forêt d'où les mânes d'Enguerrand l'appellent, attendent d'elle un sacrifice expiatoire. Olivier laisse les chevaux à un homme dont la demeure est à l'entrée du bois. Il avance dans la forêt; Blanche le suit. Pendant assez longtemps le jeune page marche avec confiance. Insensiblement il s'embarrasse dans des détours, méconnoît les lieux, perd sa route, regarde de tous côtés, ne sait où il est, cherche en vain le sentier qui mène à l'ermitage, n'ose avouer sa méprise. Blanche, trop agitée pour s'apercevoir de la longueur du chemin ou de l'inquiétude de son guide, le laisse errer au hasard. Une route sablonneuse, très-étroite, bordée de houx, de ronces et d'épines, fatigue ses pieds délicats, retient ses habits, la force de s'arrêter à chaque pas. Olivier la prie de se reposer, de lui permettre d'avancer seul. Ils ne peuvent être éloignés du petit temple; il va chercher un chemin plus facile et reviendra dans un moment. Blanche le veut bien. Il la quitte. Elle s'assied sur le sable, appuie sa tête sur ses mains, se cache la lumière par cette attitude, et s'abandonne à toute l'amertume de son cœur.

Un long temps s'écoule; le jour baisse; la nuit étend ses voiles sombres sur la nature et semble l'attrister. Blanche fait un mouvement, ouvre les yeux, se trouve dans une profonde obscurité. L'effroi la saisit. Elle écoute, frémit au moindre bruit. Le vol et les cris des oiseaux dont les accents annoncent de tristes événements redoublent sa terreur. Olivier l'abandonne-t-il dans cet affreux désert? S'est-il égaré? S'il revient, comment la verra-t-il? Pendant qu'elle se livre à la crainte, une voix humaine lui cause une nouvelle épouvante. A mesure que cette voix lui paroît plus près, elle distingue le chant rustique d'un villageois. Cet homme vient précisément à elle; il ne peut passer sans la toucher. Tremblante, éperdue, elle joint les mains et s'écrie : Dieu tout-puissant, secourez-moi!

A cette exclamation le chanteur se tait, garde un moment le silence et puis s'écrie à son tour : Eh! qu'attendez-vous là, vous qui appelez au secours et faites peur aux passants?

Blanche répond qu'elle est un voyageur égaré, séparé de son compagnon par l'obscurité de la nuit et sans espoir de le retrouver. Le paysan rassuré lui dit : Et moi je suis André, fils d'un bûcheron de cette forêt appelé Guérin. J'a iété bien loin chercher la fortune, je ne l'ai pas rencontrée. Mon père, sans bouger de sa place, vient de s'enrichir je ne sais comment, et me rappelle pour partager son bien-être. Je me suis amusé à Charlemont; la nuit m'a surpris. Voilà mon aventure; apprenez-moi la vôtre. Où alliez-vous? Je puis vous remettre dans votre route. Blanche ne sait comment indiquer le lieu où s'adressoient ses pas. Je cherchois, dit-elle enfin, le tombeau d'un ami placé sous un petit temple; j'allois y révérer ses cendres. Un temple, un tombeau, répète André; ne vous trompez-vous point? Je connois parfaitement ces bois, et je n'y vis jamais ni temple ni tombeau. Après tout, depuis dix-huit mois que j'ai quitté la forêt des Ardennes, on peut y avoir bâti; mais par une nuit si noire, comment trouver tout cela? Blanche soupire; son chagrin intéresse

André. J'ai peine à vous laisser en ce lieu, continue-t-il ; je vous mènerois bien chez mon père, si sa cabane n'étoit point si éloignée ; au son de votre voix je ne vous crois pas fort, et vous me paroissez bien fatigué. Attendez, il me vient une bonne pensée. A peu de distance d'ici est un ermitage où demeure un saint homme. Il a, je crois, plus de cent ans, est à son aise ; mon père lui a rendu de petits services, et souvent il nous a fait du bien. S'il n'est pas mort, il vous donnera volontiers l'hospitalité ; s'il ne vit plus, nous trouverons au moins de quoi nous mettre à couvert, et je vous tiendrai compagnie en attendant le jour. Voyez, cela vous convient-il ? En six minutes nous serons chez le vénérable vieillard. Blanche accepte l'offre d'André, le tient par un pan de son habit, marche derrière lui, se heurte contre les branches que son conducteur écarte, se soutient à peine, arrive épuisée, presque mourante, à la porte de l'ermitage.

André élève la voix, demande de la part de son père si on veut bien recevoir un voyageur égaré dans les bois et lui donner asile pour cette nuit. On répond que l'étranger peut venir. La porte s'ouvre. A la pâle lueur d'une lampe placée loin de l'entrée, Blanche est introduite dons une vaste cabane. André, la voyant en sûreté, sent un désir pressant d'aller embrasser son père ; il le lui dit, et la quitte sans lui laisser le temps de reconnoître le service qu'il vient de lui rendre.

L'ermite salue son hôte, lui présente un siége commode, l'invite à se reposer. Il jette sur son feu presque éteint des branches sèches. En s'enflammant elles répandent une agréable odeur dont la cabane est parfumée. Au silence du voyageur, à son abattement, le sommeil lui paroît le plus pressant de ses besoins. Il prépare un lit, l'avertit qu'il peut en faire usage ; approche une table, étend dessus du linge blanc, la couvre des mets dont lui-même se contente, y joint des fruits, du vin frais, et prie l'étranger de vouloir bien partager le frugal repas d'un solitaire.

Quel son de voix a frappé l'oreille de Blanche! quelles idées il élève dans son esprit! Accablée de tristesse, fatiguée par la veille, par une longue marche, inanimée, sans force, la tête penchée sur son sein, les yeux à demi fermés, elle n'a fait attention ni à l'ermite, ni à ses soins; mais les derniers mots qu'il vient de prononcer ont rappelé à Blanche des accents bien connus et bien chers. Elle frémit, se souvient du récit d'Olivier; c'est auprès d'un ermitage qu'on a vu le tombeau d'Enguerrand; c'est dans une cabane voisine qu'on a trouvé ses vêtements. Elle est sans doute au lieu où sont déposées les cendres d'Enguerrand, son approche a troublé leur repos; elles s'agitent à l'aspect d'une cruelle meurtrière; l'âme d'Enguerrand erre autour d'elle pour lui reprocher sa dureté; elle vient de l'entendre murmurer et se plaindre. Remplie de cette imagination, elle jette un cri, se renverse sur son siége; et couvrant son visage de son mouchoir, elle pleure, gémit, et laisse un libre cours à sa douleur.

Ému, touché, pénétré d'une tendre compassion, l'ermite ne sait s'il doit le laisser soulager son cœur, ou s'efforcer de le consoler. Il se lève, s'approche de l'étranger, veut prendre une de ses mains; Blanche le repousse doucement, il se retire; elle s'en aperçoit, craint d'avoir manqué au respect qu'elle doit à son caractère, à son âge. Persuadée de la vieillesse et de la sainteté du solitaire, elle se reproche de s'être introduite dans sa retraite à la faveur de son déguisement, de profaner par sa présence un asile sacré. O vous, homme vénérable! s'écrie-t-elle, pardonnez une feinte coupable à l'infortunée qui ne veut pas vous en imposer plus longtemps. Sous l'apparence d'un étranger reçu avec tant de bonté, vous voyez une fille malheureuse, à jamais désolée par sa propre imprudence; une fille dont l'orgueil égara la raison. Rien ne peut réparer mes fautes; rien ne peut me rendre le bien que j'ai perdu, dont je me suis privée moi-même. Aimée du plus digne, du plus aimable des hommes,

mon parent, l'ami de mon père, j'ai causé ses chagrins, j'ai causé sa fuite, j'ai causé sa mort! Ah! si vous savez où sont les restes chéris d'un amant irrité, conduisez-moi au lieu qui les renferme. La vie m'est insupportable, odieuse! Je veux mourir sur la tombe d'Enguerrand, expirer en implorant le pardon d'Enguerrand.

Implorer le pardon d'Enguerrand, répète l'ermite en tombant aux pieds de la belle affligée; ô Blanche! Blanche! trop longtemps regrettée, et toujours adorée, est-ce toi, est-ce bien toi qui veux mourir sur la tombe d'Enguerrand? Blanche, jetant les yeux sur lui, fait un grand mouvement; sa cape se renverse, laisse voir son aimable visage inondé de larmes. D'une main Enguerrand les essuie, et de l'autre il écarte ses cheveux, dont le désordre lui cache encore une partie de ces traits charmants qu'il revoit avec transport. Tous deux se reconnoissent; tous deux s'embrassent; tous deux disent cent fois: Ah! c'est Blanche! Ah! c'est Enguerrand! Tous deux se demandent pardon; tous deux se l'accordent; tous deux s'assurent de leur mutuelle tendresse; tous deux se content leurs peines, et tous deux les oublient.

Oh! comme la cabane s'embellit à leurs yeux! De quelles actions de grâces retentit le petit oratoire, où ces heureux amants vont se prosterner, remercier le ciel de leur réunion, le prendre à témoin du serment qu'ils se font de s'aimer toujours! Quelle douce joie les anime! Le souper, négligé peu de moments auparavant, attire l'attention de Blanche; elle reçoit avec plaisir, des mains de son amant, des fruits cultivés par lui-même. Pour augmenter l'agrément de ce repas, la voix d'Olivier se fait entendre; conduit par le hasard à la demeure du bûcheron au moment où André y arrivoit, il montre tant de chagrin d'être séparé de son compagnon de voyage, que le bon Guérin prend une lanterne et le mène à l'ermitage. A la vue d'Enguerrand, le jeune page est prêt à s'évanouir; il s'écrie, il verse des larmes

de joie : son maître attendri l'embrasse ; Blanche le fait mettre à table, Guérin les sert, et la nuit se passe dans un continue ravissement.

Dire que l'heureux Enguerrand devient, peu de jours après, l'époux de Blanche, que les plaisirs renaissent à Réthel, ce seroit un soin inutile. Après leur mariage, voulant tous deux reconnoître les obligations qu'ils avoient au comte de Moncal, ils employèrent une partie de ses dons à lui élever un tombeau plus durable. Une grande et belle chapelle fut bâtie à la place où étoit le dôme de feuillages ; deux aumôniers de la comtesse de Réthel la desservirent. La cabane et ses dépendances devinrent une jolie maison ; la famille du bûcheron s'y établit. Chaque année les deux époux alloient visiter cette chapelle, assister aux prières fondées pour le repos du vénérable ermite, dont la mémoire fut toujours chère au sire de Rosemont. Olivier eut un fief assez considérable, une charmante femme, et l'amitié des protecteurs dont il avoit occasionné la réunion. Ainsi finit l'histoire de la rencontre dans la forêt des Ardennes.

FIN DE L'HISTOIRE D'ENGUERRAND

TABLE

Histoire du marquis de Cressy. 1
Lettres de madame la comtesse de Sancerre. 75
Histoire de deux jeunes amies.. 227
Histoire d'Ernestine.. 273
Lettres de mylady Juliette Catesby.. 331
Histoire d'Aloïse de Livarot. 431
Histoire d'Enguerrand.. 471

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1.

LC

PQ
2027
R3
1865

Riccoboni, Marie Jeanne (de
Heurles Laboras de Mézières)
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY